



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

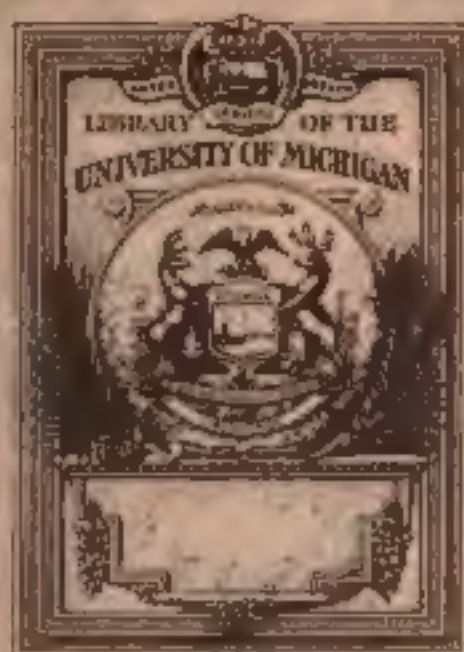
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







AP

20

J86

2.

JOURNAL
DES
SCAVANS,

Pour le Mois de
JUILLET

1712.

TOME LII.



A AMSTERDAM,
chez les JANSSENS à WASSERBERG
MDCCLXII.

A V I S.

ONtrouve à Amsterdam chez les **W A E S - B E R G E** les Livres suivans :

Schediasma de Variolis aduſtorum rationem periculi earundem apud aduſtos, & Methodum quæ illud ſecurius declinari poſſit exponens, Auctore **CONRADO BURCHARD. VOGTHER.** 4. *Ulmae.* 1712.

Eliae Camerarii Diſſertationes Taurinenſes Epistolicae Phyſico-Medicæ circa præcipuos modernæ Phyſicæ & Medicinæ Hypotheſes cum annotationibus in nonnulla **BAGLIVI, MORTONI &c.** ſcripta. *Tubinga.* 1712.

JOAN. HENR. BOECLERI Diſſertationum Tomus tertius & ultimus. 4. *Argentorati.* 1712.

JOAN. CASP. KUHNII Orationes. 4. *Argentorati.* 1712.

Philosophia Chriſtiana ad beatè vivendum & moriendum in quocunque ſtatu utiliſſima. 12. *Mogunt.* 1712.

GRATIANI SEVERINI LIPINSKI, Epistola Sicilimenta quædam in **Zaluski,** Epistolarum hiſtorico-familiarium loca nonnulla, Terras Pruffiæ, ſpecialim Civitatem **Gedanenſem** afficientia exhibens. 4.

CONRAD. SAM. SCHURZFLEISCHII Animadverſiones ad **Dionyſii Longini IERI PROTC.** Commentationem è codicibus à **JACOBO TOLLIO** omiſſis crutæ. 4.

JOURNAL
DES
SCAVANS,

Pour le Mois de Juillet MDCCXII.

Observazioni & Esperienze, &c. C'est-à-dire: Experiences & Reflexions sur la génération des vers qui se trouvent dans le corps humain. Par ANTOINE VALISNIE-
A Padouë, chez Jean Manfré.
1. volume in 4. pagg. 140.

Cet ouvrage est une Lettre écrite au R. P.
m. Antoine Borromée, Prefet de
la Congregation des Clercs Reguliers de
Padoue, & dediée à l'Illustrissime & Ex-
cellent Seigneur Federic Marcello,
Doyen de saint Marc, & Reforma-
teur des études de Padouë.
On le trouve sans y penser la cau-
se de l'ouvrage. Sans lui M. Valis-
nie n'aurait point songé à le composer,
et si tard il l'eût fait, il ne lui au-
rait pas vu le jour; mais après

4 JOURNAL DES SÇAVANS.

la lecture du Livre de la génération des vers, il a cru ne pouvoir se dispenser de faire imprimer ses Reflexions, en faveur des Medecins & des Malades : sur-tout, dit-il, pour desabuser le Public de l'erreur où M. Andri l'engageoit, & le faire revenir de l'éloignement qu'il lui inspiroit de manger des fruits, par *la ridicule crainte* d'avaller des vers, ou une matiere vermineuse, capable de nuire au corps humain.

Il avertit que sa Lettre sera une censure perpetuelle ; & pour tenir parole, il critique non-seulement M. Andri, mais encore MM. Blancard, Redi, Sedilo, Swamerdam. Il jette en passant, quelques traits sur l'Auteur des Memoires de Mathématique & de Physique de l'année 1692, & sur MM. les Journalistes de Trevoux de l'année 1701; mais il le fait avec tout le ménagement possible, & se sert des termes les plus respectueux. Quoi qu'il leur reproche des *bévue*s, il adoucit la force de cette expression par les épithetes gracieuses qu'il joint aux noms de ceux qu'il cite.

Cet Auteur établit pour principe, que tous les vers viennent d'œufs & de semence; il s'étonne que Messieurs de Trevoux aient osé dire dans leur Journal du mois de Juillet de l'année 1701, *qu'il y en a aussi qui paroissent naître de la corruption*; il ne sauroit revenir de sa surprise, & ne peut
s'ima-

à autrefois composé sur l'origi-
nelles ; & il leur promet que si
par, ou par hazard, cet Ouvra-
ge tombe entre les mains, la simp'e
quelques dialogues les delabusera
où ils sont, & leur demontre-
ra les insectes viennent de leurs
œufs, & de leur propre semence.
Les autres Modernes, dit-il, sont
les : sur-tout M. Andri; mais, se-
cet Auteur tombe de Chambde
en n'establiant pas les especes
et naissent les differens vers, &
venir *di padre non sui*. Car il
les vers des animaux & ceux
ne viennent par des œufs que
sans pêle-mêle avec les alimens, &
Ce sentiment, selon M.

6 JOURNAL DES SÇAVANS.

faute de nid convenable, mourroient d'abord, ou seroient étouffez par l'air trop rarefié, ou dissous par la chaleur de nôtre ferment, qui est très-actif. Supposé même que tout cela n'arrivât pas, ces vers ne pourroient se multiplier dans nôtre corps, parce qu'ils ne pourroient subir tous les différens changemens, sans lesquels leur génération est impossible.

Comme le sentiment qu'il attaque n'est pas particulier à M. Andri, & qu'il est commun à tous les autres Modernes, il les fait tous passer en revue, pour montrer à l'Auteur de la génération des vers combien il a de compagnons en Italie, & dans les autres pais; il les refute tous l'un après l'autre, & leur fait à peu près la même objection. Il dit que Swammerdam a joué au fin, & que voyant la difficulté qu'il y avoit à soutenir cette opinion, il s'échape, & remet à un autre temps à prouver que le ver peut vivre dans un lieu étranger, & se nourrir d'alimens auxquels il n'est pas accoutumé.

L'erreur où sont tombez là-dessus la plupart des Auteurs, vient du peu d'attention qu'ils ont fait sur un Phenomene de la Nature, qui a étourdi les premiers Naturalistes, & les étourdirait encore, si M. Valisnieri n'en avoit expliqué la cause. Ce Phenomene est qu'on voit quelquefois *sortir du corps d'un insecte mort, plusieurs*

J O U R N A L 1712.

seurs autres insectes d'une espece bien
ferme.

„ M. Sedilo ayant vû ce prodige,
„ demoura surpris, & ne pouvant en don-
„ ner l'explication, laissa à deviner
„ L'lecteur quelle pouvoit être l'origine
„ de ces insectes." L'Auteur des Memoi-
res de Mathematique & de Physique de
1692. dit que toutes ces productions paroisse-
sent bizarres, mais qu'elles ne sont pas l'effet
du hazard; qu'elles ont un principe certain
et determine, comme on l'a reconnu par plu-
sieurs experiences que la brievete des Memoi-
res ne permet pas de rapporter.

M. Valsinetti ne peut s'imaginer de quel
principe certain on veut parler en cette
occasion, & il lui semble qu'on n'auroit
beaucoup allongé les Memoires, si
il avoit dit quelque chose la-dessus,
mais qu'on en eut en quelque connoi-
sance.

Tous les Modernes, dit-il, ont cru que
le premier insecte étoit pere des derniers.
C'est ce qui les a trompez: car ces der-
niers viennent des œufs de leur espece,
leurs propres meres ont déposé sur le
ter, dont la substance est la matiere
qui eclore ces petits insectes, & leur
nourriture quand ils sont eclos. Ainsi
celui qui leur servoit de nid, ils
trouvent triomphans, victorieux, & char-
gez.

8 JOURNAL DES SÇAVANS.

gez des dépouilles de l'animal qui leur avoit accordé chez lui le droit d'hospitalité.

L'Auteur a cru nécessaire de rapporter ici tous les contes & toutes les rêveries les plus bizarres & les plus extraordinaires qu'on lit dans certains Auteurs. Il refute toutes ces fables, tantôt par des raisons sérieuses, tantôt par des reflexions badines & enjouées, soutenues de plusieurs passages de Poëtes Latins & Italiens.

Ensuite il pose pour principe que les vers de chaque sorte d'animaux ont leur espèce particulière. Il ajoute qu'on ne trouve point dans tout le reste du monde, de vers semblables à ceux du corps humain, & que ceux qui paroissent y avoir extérieurement quelque rapport, ont une structure de parties internes tout à-fait différente, d'où il conclut que les vers qui se trouvent dans nôtre corps y ont leur semence de toute éternité, si bien qu'il s'ensuit de ses principes, qu'Adam ou Ève ne contenoient pas seulement les œufs de tous les hommes qui devoient naître, mais encore tous les œufs des vers qui devoient affliger sa postérité.

Après avoir parlé en général de la naissance de tous les insectes, il descend au particulier. Il commence à examiner le ver qu'on nomme Large, ou *Solium*, ou *Tenia*, qui mérite la préférence. De tous
les

les Auteurs qui en ont parlé , il dit qu'il n'y en a pas qui s'en soit mieux acquitté que M. Andri; mais que cependant , soit par les difficu'tez que cette matiere renferme , soit faute de pénétration , il ne peut acquiescer a son sentiment.

Il avertit qu'il ne croit pas que le ver solitaire ne soit qu'un seul ver. En effet, il prétend que ce n'est qu'une chaîne de cucurbitaires ; il assure en avoir vû plusieurs unis & desunis. La description qu'en fait M. Andri sert de preuve à nôtre Auteur , il ne se trouve pas dans ce ver de canal commun, les mamelons sont inegalement rangez. De ces propositions il conclud que ce sont plusieurs vers joints ensemble ; il explique la maniere dont il pense que se fait cette union. Il nie que le solitaire de M. Andri ait deux bouches & deux narines; & pour le mieux persuader , il dit que cet Auteur François s'est peut-être imaginé voir ce qu'il n'a pas vû.

M. Valisnieri , toujours poli , confesse qu'il a un déplaisir sensible d'être obligé de relever plusieurs erreurs, où il prétend qu'est tombe M. Andri , sur la génération des vers. Il dit qu'il seroit ravi d'adopter le sentiment de cet Auteur , mais que malheureusement il le trouve contraire à l'expérience, & aux loix du mouvement.

M. Andri prétend que le ver dont il a donné la figure dans son Livre , est un

seul ver , & il le nomme solitaire , par qu'ordinairement il est seul de son espèce. Il le pose dans le pilore de l'estomac , & le croit différent du Tænia & du Cucurbitaire , parce que le Tænia n'a pas de mouvement , & que les Cucurbitaires font que les œufs , ou les excréments du Solitaire , qui joints ensemble , font une chaîne.

L'Auteur Italien rejette toutes ces propositions ; il veut que le Solitaire soit une chaîne de Cucurbitaires ; il explique les mouvemens uniformes par deux exemples qui lui paroissent convaincans , l'un celui des singes qui se tiennent par la queue en passant une rivière ; l'autre , celui des sauteurs qui sautent à la queue l'un de l'autre. Car il voit clairement par là , dit-il , que ce ver qui se trouve au milieu ou à la fin , se voit obligé de faire le même mouvement que le premier a fait.

Il ne croit pas que ce ver soit seul , & ce qu'il s'ensuivroit qu'il seroit en même temps le mâle & la femelle , le mari & la femme , le pere , la mere , & les enfans , le Roi , & le Peuple , le genre , & l'espèce , enfin une République entiere , & un Peuple de vers , qui seroit une absurdité."

Il ne croit pas non plus que les Cucurbitaires soient les œufs de ce dernier , & ce qu'il ne sçauroit comprendre par

art. quel instinct, ces œufs se seroient pu arranger de telle sorte qu'ils représentaient la figure d'un ver.

On pourroit peut-être retorquer cette objection, & dire à M. Valisnieri, qu'on a peine à concevoir comment les Cucurbitaires sont arrangez aussi artistement qu'ils le sont dans la figure du Solium : car le col de ce ver est très-petit, & va toujours en élargissant, à mesure qu'il s'éloigne de la tête. En effet, il semble qu'il faille supposer pour cela que ces vers sont convenus ensemble que les plus petits se mettroient les premiers, ensuite ceux qui seroient un peu plus grands, & les autres successivement, par étage. Ce qui seroit donner à ces animaux un peu plus que de l'instinct.

La maniere dont M. Andri prétend que le Solium fait ses œufs, & la raison qu'il donne pourquoi ces œufs ne secondent point, paroît fort ingénieuse à M. Valisnieri, mais fautive en même temps, & contradictoire même : car ces œufs, dit-il, ne peuvent sortir par les petites ouvertures qui sont aux mamelons du Solium, comme le veut l'Auteur François, puisque ces mamelons doivent être regardez comme autant de poulmons qui reçoivent l'air, or jamais aucun animal, dit-il, n'a accouché par les poulmons.

Il refute la raison qu'apporte M. Andri,

que ces œufs ne fecondent point, parce que leur pere avale la meilleure partie du chyle, & ne leur en laisse point; il demande comment peuvent vivre ceux qui ont dans leurs intestins un animal si vorace? Il n'admet que deux sortes de grands vers veritables, le *Tænia*, & le *Large*; description qu'il assure être fidele. Le veritable *Tænia*, dit-il, est un ver cizelé & annelé comme une petite corde, avec une tête, un col, un ventre long, & une queue; il a un canal pour porter les alimens à tout le corps, qui n'est guères plus long qu'un autre. Cet Auteur décrit aussi la figure du *Large*; mais sa description est trop longue pour la mettre dans un Extrait. Nous sommes même obligez, pour ne point passer les bornes qui nous sont prescrites, d'omettre quelques objections qu'il fait encore à M. Andri, & à quelques autres Auteurs; nous avons rapporté les principales, & cela doit suffire. L'Ouvrage est long autant par la repetition des mêmes preuves, que par les frequentes digressions. M. Valisnieri s'excuse sur cette longueur, en disant que lorsqu'il a commencé sa Lettre il n'avoit dessein d'écrire que quatre ou cinq pages; mais que comme en écrivant les pensées viennent insensiblement, il a fait malgré lui un volume entier. D'ailleurs les diverses occupations que lui donnent sa pratique, & la Chaire
de

le Professeur, dont il nous avertit qu'on l'a honoré depuis peu, l'ont empêché de corriger son Ouvrage, & d'y mettre la dernière main, sur quoi il s'applique ce vers d'Ovide:

Defuit & scriptis ultima lima meis.

Peut-être sera-t-on de son sentiment, si l'on fait reflexion à l'ordre & à la méthode de son Livre.

JACOBI PIGNATELLI Escriptaleis in Salentinis S. Theolog. ac J. U. Doctoris novissimæ Consultationes Canonice præcipuas controversias quæ ad fidem ejusque regulam spectant, in quibus errores Atheorum, Infidelium, Schismaticorum, Hæreticorum, & aliorum Ecclesiæ Catholicæ hostiam referuntur & repelluntur præsertimque illas quæ circa S. Inquisitionis Tribunal versantur: ubi de Inquisitoribus, eorumque Officialibus, & Ministris, de reis in quos jus & potestatem habent, de quæ pœnis pro casuum varietate istis infligendis & quam plurima alias ad hoc argumentum facientia complectentes: Opus prima vice prælo commissum & Juri Utriusque Consultis non modo, verum etiam Theologis, imo & omnibus fidem Christianam profitentibus planè necessarium

ac utile cum Indice Consultationum singulis Tomis præfixo. C'est à dire: Nouvelles Consultations sur les matieres Ecclesiastiques, contenant les principales controverses qui ont rapport à la Foi & à ses dogmes, où l'on expose & où on refute les erreurs des Athées, des Infidelles, des Schismatiques, & des autres ennemis de la Religion Catholique; & sur-tout celles qui regardent le Tribunal de l'Inquisition; où l'on traite à ce sujet, de l'Inquisiteur, des Officiers de l'Inquisition, des coupables sur qui ils exercent leur pouvoir, des différens genres de peines qu'ils leur imposent, & de tout ce qui concerne cette matiere. Ouvrage donné au Public pour la première fois, également utile aux Jurisconsultes, aux Theologiens, & à tous ceux qui font profession de la Religion Chrétienne; avec une Table pour chaque volume. Par Jacques Pignatelli, Docteur en Theologie, & en Droit. A Porto Ferraro, chez Dominique Putennus. Deux volumes in folio. Premier volume pagg. 546. Second volume pagg. 539.

NOUS avons divers Ouvrages de M. Pignatelli sur les matieres Canoniques. Il en a déjà paru dix volumes; les deux nouveaux qu'on donne au Public sont la suite du même travail. Il y a cent trente-deux Consultations dans le premier volume,

me , & deux cens deux dans le second. L'un & l'autre traitent de la Foi Chrétienne , des différentes sortes d'Hereses qui la combattent , de la maniere de pour suivre & de condamner les Heretiques , & des peines que l'on prononce contre eux dans les Tribunaux de l'Inquisition. La foi , dit l'Auteur , est un don de Dieu , & un acquiescement ferme aux veritez revelees à son Eglise. L'Herésie est un attachement opiniâtre aux dogmes que l'Eglise a condamnés. Comme l'Herésie attaque les fondemens de la Religion , elle est aussi le plus grand de tous les crimes Ecclesiastiques. Ce crime tient dans l'Eglise le même rang que le crime de Leze-Majesté tient dans la Politique. Les Canons ne s'elevent pas moins contre les Schismatiques que contre les Heretiques , parce que celui qui s'eloigne de l'unité de l'Eglise , ne garde pas non plus la Foi. Le cas du Schisme est lorsqu'une partie du Peuple ou du Clergé se revolte contre son Pasteur legitime ; qu'il le meconnoit & l'abandonne , & que de son autorité propre il s'en donne un autre.

L'Herésie & le Schisme meritent les plus grandes peines Canoniques. Les Clercs sont déposés , les Seculiers sont excommuniés ; les uns & les autres sont privés de la sepulture lorsqu'ils meurent en cet état. La punition s'étend jusqu'à leurs

enfans, à leurs amis, à tous ceux qui les
 retirent, les aident ou les favorisent en
 quelque maniere. Mais comme l'Eglise
 est une mere douce & tendre envers ses
 enfans, elle pardonne aisément à ceux
 qui abjurent de bonne foi l'erreur, & qui
 reviennent au bon parti; elle ne se rend
 difficile & severe qu'à ceux qui retombent
 ensuite dans la même Herefie, & qu'on
 appelle relaps, ou aux Religieux Profes
 qui renoncent à leur profession pour em-
 brasser l'état Seculier, ou aux Clercs qui
 étant dans les Ordres sacrez, se marient,
 & encore plus aux renegats, qui sortent
 du Christianisme où ils sont nez, pour
 exercer, par exemple, la Religion des
 Mahometans. L'Eglise ne perd point en
 ce cas-là sa juridiction sur eux, parceque
 quoi qu'ils soient des enfans rebelles, ils
 sont toujours ses enfans, à cause que le
 caractere du Baptême ne s'efface pas. Il
 n'en est pas de même des Infidelles, qui
 sont nez tels, comme les Juifs, les Ma-
 hometans, & les Idolatres, l'Eglise est
 sans juridiction à leur égard. Tout ce
 qu'elle peut faire, c'est d'empêcher que
 les Fielles n'ayent commerce avec eux.

Parmi les crimes que l'Eglise eût en droit
 de punir, l'Auteur met particulièrement
 le sortilege & les malefices. Il parle à cet-
 te occasion de l'Astrologie Judiciaire, de
 la *Chiromancie*, des autres especes de di-

...proportion, entre l'usage
entre ces moyens & les effets qu'on
en fait, il faut que l'on compte sur le
Démon: car Dieu ne s'est point
à faire de tels miracles. Quand
on voit que de l'illusion dans cet art,
c'est toujours un crime, dit-il, d'y avoir
recours, parce que la Loi de Dieu le dé-
fend, & que l'intention qu'on y apporte
n'est pas innocente. Il touche ensuite
à une chose des superstitions qui con-
trairement à l'ordinaire à ces sortes de pratiques,
se lui paroissent néanmoins punissa-
bles lorsqu'elles partent d'un fond de
piété, & non pas lorsqu'elles sont
seulement comme il arrive le plus souvent
l'ignorance & de la foiblesse d'esprit.
Il finit par des crimes dont la connois-
sance appartient à la Jurisdiction Ecclesiasti-

ces par le ministère des Evêques, à détruire les Heretiques. Ces Religieux firent leur rapport au Pape sur le nombre des Heretiques, & sur les dispositions des Princes & des Prélats. De là est venu le nom d'*Inquisiteurs*. Ils n'avoient d'abord aucun Tribunal, ni aucune autorité; ils faisoient seulement des enquêtes, & rendoient compte de ce qu'ils avoient appris. Frederic II. au commencement du treizième siècle, donna plus d'étendue à leur pouvoir, & y soumit les Laïques comme les Clercs, sous prétexte que l'Herésie pouvoit se trouver dans les uns comme dans les autres. Après la mort de Frederic, le Pape Innocent IV. engea un Tribunal perpétuel aux Inquisiteurs, & les établit dans presque tous les Etats de la Chrétienté. Les appellations de ces Inquisiteurs subalternes ressortissent à la Congregation du Saint Office, qui reside à Rome. La méthode de l'Inquisition est d'affecter dans l'instruction des Procès, tout ce qui peut effrayer les coupables. Les acculez sont abandonnez de tout le monde; personne n'ose leur parler, parce que ceux qui leur parleroient seroient aussi tôt soupçonnez d'Herésie, & le simple soupçon passe pour un crime. Il n'y a point de prescription en cette matiere: la mort même ne termine pas les poursuites; on fait le procès aux cadavres des accusez. On attend qu'il y ait

... les uns de l'autre, pour les rendre
er du Peuple par des noms venera-
Tous ceux qui blessent scandaleuse-
la Religion, ou les Ministres, sont
à ce Tribunal, dont l'étendard est
bas rouge, sur lequel est peinte une
avec une branche d'olivier d'un
& une épée de l'autre. L'Inquisi-
de Rome est une Congregation de
Cardinaux, & de quelques autres
s, dont l'autorité s'étend sur toute
; & si on en croit l'Auteur, sur
le Monde Chrétien.

Un Confesseur qui séduit une jeune per-
dans le Tribunal de la Penitence,
les rigueurs de l'Inquisition; mais
il faut pas se méprendre, dit l'Auteur,
les preuves de la séduction. On peut
à une femme de sa beauté, sans
de mauvais desseins. Un Confesseur
par exemple, lui représenter une

20 JOURNAL DES SÇAVANS.

du Livre, mais celui qui est le moins susceptible d'Extrait.

Commentaire Litteral sur tous les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament. Par le R. P. Dom AUGUSTIN CALMET, Religieux Benedictin de la Congregation de S. Vanne & de S. Hydulphe. Les deux Livres d'Ezdras, Tobie, Judith, & Esther. A Paris, chez Pierre Emery, au milieu du Quai des Augustins, près la rue Pavée, à l'Ecu de France. 1712. in 4. pagg. 736.

NOUS avons réservé pour ce Mois ce qui nous restoit à dire sur le dernier volume mis au jour par le Pere Calmet. Le Livre de Tobie est précédé d'une Préface où l'on trouve non-seulement un Sommaire exact de l'Histoire qu'il renferme, mais aussi des Observations instructives sur le Livre même. Le Livre qui porte le nom de Tobie, remarque l'Auteur, a été écrit par les deux Tobies, pere & fils; du moins ils en ont laissé la matiere, & les Memoires, qui ont ensuite été recueillis, & mis en lumière par un Auteur plus nouveau, qui a conservé presque partout les propres paroles des premiers Ecrivains. On dit communément que les douze premiers Chapitres sont du Pere, & le reste du fils; & on ne donne que les deux

ne pourrions pas assurer, comme
l'on a fait, que les Ecrivains sacrez n'y
ont fait divers changemens dans les
mots & les circonstances, suivant leur
propre goût, sans toutefois toucher
à la vérité de l'Histoire. Si
ceux qui ont composé cet Ouvra-
ge ont été du pais des Assyriens & des Me-
dians, il y a assez d'apparence qu'ils l'écri-
rent dans la Langue du pais, c'est-à-dire
en Hébreu ou en Synaque. Saint Jerô-
me ayant recouvré un Exemplaire Cal-
deïque ne douta pas que ce ne fut le vrai
original. Il le traduisit en Latin; & c'est
cette traduction que nous suivons, & qui
est déclarée authentique dans le Conci-
le de Trente. Elle est sans contredit la
plus simple, la plus claire, & la plus de-

ni superstitieux, envers eux. „ Ils ne s'é-
 „ toient pas même avisez de leur donner
 „ des noms. Ce n'est, par leur propre
 „ aveu, que dans le pais des Caldéens
 „ qu'ils apprirent les noms de Michel, de
 „ Gabriel, & de Raphael, & qu'ils scû-
 „ rent qu'il y avoit sept Anges principaux
 „ devant le trône du Seigneur. Les De-
 „ mons ne leur étoient pas mieux connus
 „ que les Anges. Le nom de *Sathan*
 „ qui se trouve en quelques endroits, est
 „ général, & signifie un adversaire. *Beel-*
 „ *Sebul* est un nom d'Idole. Isaïe parle
 „ de *Lucifer*; mais ce nom ne signifie que
 „ l'étoile du matin; & si on le donne au
 „ Diable, ce n'est que dans un sens figu-
 „ ré, *Asmodée* est le premier nom propre
 „ du Diable que l'on trouve dans l'Ecri-
 „ ture, & encore y a-t-il lieu de douter
 „ si c'est un nom propre, puisque l'on
 „ peut entendre Tobie de cette sorte:
 „ *Le Demon exterminateur étouffoit les maris*
 „ *de Sara.* Mais il faut reconnoître de
 „ bonne foi que le sens naturel du Texte
 „ nous conduit à prendre *Asmodée* pour
 „ le nom propre de ce Demon.” L'Au-
 „ teur fait ensuite diverses reflexions sur les
 „ Demons & sur leurs emplois. Il lui pa-
 „ roît très-vrai-semblable qu'*Asmodée* étoit
 „ un Demon d'impureté, qui avoit reçu de
 „ Dieu le pouvoir de donner la mort à
 „ ceux qui s'approchoient de Sara dans des

sentimens brutaux & criminels. Comme il fut chassé par la fumée du foye & du cœur d'impoison, on demande comment cette fumée materielle pût agir sur lui?

L'Auteur rapporte avec son exactitude ordinaire, les différentes réponses que l'on fait à cette question; & après avoir réfuté ce qui ne lui paroît pas conforme à la vérité, il assure, 1. Que la fumée du foye du poisson n'eut aucun effet direct ni Physique sur le Demon. 2. Qu'elle n'opéra que sur les sens de Tobie & de Sara, & qu'elle servit peut être simplement à reprimer en eux les mouvemens de la sensualité, & à les conserver dans la continence; effets que les Naturalistes attribuent à certaines plantes, à certains suc, à certaines odeurs: ce qui ayant désarmé le Demon, & l'ayant mis hors d'état d'exercer sa rage contre Tobie, comme il avoit fait contre les sept autres, il se retira chargé de confusion, & prit la fuite pour aller exercer sa malice dans la haute Egypte, sur-tout lorsqu'il vit que ces deux chastes époux joignoient la priere, la veille, & l'humiliation, à la temperance, & à la chasteté, & cela trois nuits consecutives. 3. L'Ange Raphaël contribua sans doute beaucoup à la victoire de Tobie contre Asmodee, non-seulement en lui déconvoiant le remède dont on a parlé, & en lui montrant la manière dont les vrais Isra-

Israélites doivent user du mariage ; mais encore par sa force invisible , & par sa présence , à laquelle le Demon ne put résister. Au reste , quand l'Ecriture dit qu'Amodée fut enchaîné dans le desert de la haute Egypte , cela signifie simplement qu'il lui fut permis d'exercer son pouvoir seulement dans ce desert , ou plutôt qu'il lui fut commandé d'y être sans action , le lieu étant inculte. Être enfermé dans un lieu , à l'égard du Demon , ajoute judicieusement le Pere Calmet , n'est autre chose que pouvoir exercer sa malice & sa mauvaise volonté dans l'étendue de cette place.

L'Auteur du Livre de Judith est inconnu : c'est de quoi tous les Commentateurs conviennent. Le temps auquel sont arrivés les faits compris dans cette Histoire est aussi incertain , & on ne sçait pas même en quelle Langue elle a d'abord été écrite. Les uns placent cette Histoire avant la Captivité de Babylone , sous le regne de Manassé ; d'autres , sous le regne de Sedecias. D'autres la mettent après la Captivité , sous Darius , ou sous Xerxès , ou sous Cambyse. Enfin il y en a qui se tirent tout d'un coup de ces difficultés en soutenant que ce Livre ne contient point une Histoire véritable ; mais qu'il propose une simple parabole , dans laquelle *se sous des noms empruntez on veut mon-*

d'Holoernes sous le regne
après le retour de ce Prince.
que ce Prince ne paroît point
des affaires , & que c'est le
ere Elacim ou Joakim , qui
Gouvernement , envoie ses
ourvoit aux besoins de l'Etat,
liciter Judith comme au nom
Nation. Mais on ne peut rien
de l'inaction de Manassé. On
ouer en partie à des vâes de
de politique , qui l'empê-
se de déclarer trop ouvertement
Roï d'Assyrie ; & en partie à
de penitence & de retraite , qui
des affaires , & le tenoit dans
en & dans la douleur.

Dissertation sur l'ordre & la

noit le privilege d'entrer dans le Sanctuaire; honneur qui étoit réservé à lui seul; mais il n'y entroit qu'en un jour de l'année, qui étoit celui de l'Expiation solemnelle. Il étoit le President de la Justice, & l'arbitre de toutes les grandes affaires concernant la Religion. Sa naissance devoit être pure, & on étoit exclus de la dignité de Grand Prêtre par certains défauts exprimez dans la Loi. Le deuil pour les morts lui étoit interdit. Dieu avoit attaché sa personne par une prérogative particulière, l'oracle de la Vérité, & il predisoit l'avenir lorsqu'il étoit revêtu des ornemens de sa dignité. Ses habits dans le Temple étoient d'une magnificence digne de l'élevation de son rang & de la majesté de son Ministère; & ses revenus étoient proportionnez à sa haute qualité. Tous ces avantages & ces prérogatives lui donnoient dans la Republique un pouvoir qui n'étoit pas beaucoup au-dessous de celui-même du Souverain. On produit ici une suite d'environ soixante-dix-huit Grands Prêtres, depuis Aaron frere de Moïse, jusqu'à Phannias, élu Grand Prêtre par les Zeleux, durant le dernier siege de Jerusalem sous Titus. Cette suite comprend l'espace de 1521 ans.

Darius fils d'Hystapes est, selon l'Auteur, l'Assuerus dont il est fait mention dans le Livre d'Esther. Tous les caractères

des temps, des lieux, & des personnes, lui ont paru convenir parfaitement à cette hypothèse. Mardochée a pu vivre jusqu'à ce regne, ayant été mené captif à Babylone avec Jechonias. Le Temple subsistoit du temps d'Esther, comme on le voit au Chapitre xvi. v. 9. les Etats d'Assuerus étoient pleins de Juifs & d'Israélites. Ils furent en faveur sous ce regne, depuis l'elevation d'Esther, & de Mardochée. On remarque dans la Cour de ce Prince toutes les manieres des Rois de Perse. Tout cela revient au regne de Darius & d'Hystapes.

On voit après la Table Chronologique les principaux faits renfermez dans l'Histoire d'Esther, une sçavante Dissertation sur la Milice des anciens Hébreux. L'Auteur parle d'abord de la puissance des anciens Hébreux. On se figure les Juifs, petit, comme une poignée de gens recueillis dans un coin de l'Asie, resserrés dans un petit pais, l'opprobre & le mépris des autres Peuples. Rien n'est plus faux que cette idée.... Abia Roi de Jerusalem attaqua Jeroboam Roi d'Israel avec une Armée de quatre cens mille hommes, son vainqueur en ayant jusqu'à huit tens mille; de ces huit cens mille il en demeura pour une seule bataille cinq cens mille de tuez sur la place. *Phacée, fils de Romelie, Roi d'Israel, tua en un seul jour cent vingt*

28 JOURNAL DES SÇAVANS

mille hommes des troupes de Juda Roi d'Ethiopie, ou plutôt d'Arabie fondre sur Afa Roi de Juda. L'Exercice avoit une Armée d'un million d'hommes & de trois cens chariots. Celle de Juda n'étoit que de six cens mille hommes; elle ne laissa pas de battre les peuples Ethiopiennes. Les forces d'armes de David & de Salomon étoient de trois cens mille hommes toujours à combattre; & Josaphat avoit soixante mille hommes de guerre, les garnisons de ses Places. Où est le miracle aujourd'hui qui entretient des Armées aussi nombreuses & aussi disciplinées. Les Lecteurs s'instruiront avec plaisir de cette Piece, de la valeur des Hébreux, de leur maniere de faire la guerre, de la discipline qu'ils y observoient, de leurs armes, soit offensives, soit défensives, &c. Nous remarquerons en finissant que les guerres des anciens Hébreux étoient de courte durée, sans quoi il eut été impossible que des Armées aussi nombreuses qui n'avoient de provision que ce que le Soldat en apportoit de chez lui, qu'il en prenoit dans la campagne, l'ennemi, eussent subsisté.

*Lettre à Monsieur l'Abbé *** sur un
Projet de Catalogue de Bibliothèque
chrétienne in folio, pagg. 3.*

J U I L L E T 1712.

Un nouveau projet de Catalogue que
l'on expose au Public, merite d'au-
tant plus son attention, qu'il s'agit de don-
ner l'arrangement le plus convenable aux
livres qui composent la celebre Bibliothe-
que de sainte Geneviève, considerable-
ment accrue par celle de feu Monsieur
archevêque de Rheims; & l'Auteur pa-
ssant dans la disposition de profiter des lu-
mières que les Savans voudront bien lui
communiquer, pour la perfection de son
même Bibliographique. Après quel-
ques reflexions sur le motif général qui
se a dresser ces sortes de Catalo-
gues & qui se réduit uniquement à
l'usage d'une Bibliotheque nom-
breuse la plus commode qu'il puisse être;
pour rechercher toutes les conditions
qu'il faut entrer dans un Ouvrage de
cette nature, pour n'y laisser rien à sou-
haiter. Il estime donc que pour un sem-
blable dessein, il seroit à propos de for-
mer un plan, où l'on indiquat en même
temps l'ordre des Auteurs & des matieres,
le nombre des vo-
lumes des Livres, le nombre des Edi-
tions, la suite chronologique des Edi-
tions d'un même Ouvrage, la
manière dont elles sont écrites, le
genre de la langue dans laquelle elles occupent les tablettes;
de sorte que l'on pût appercevoir toutes
ces choses d'un même coup d'œil.

dans le plus petit espace qu'il seroit possible, le mérite d'un Catalogue consiste dans la clarté, la brieveté & l'exactitude. Or c'est à quoi (selon l'Auteur) on n'est point encore parvenu, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre par l'examen des principaux Catalogues qui ont paru jusqu'ici, tels que celui de *Draudius*, celui de la Bibliothèque d'Oxford, celui de la Bibliothèque de M. l'Archevêque de Rheims, celui de M. *Rostgaard*, celui de la Bibliothèque de l'Abbé *Faulrier*, &c. Nous allons spécifier d'après l'Auteur, ce qui caractérise chacun de ces Catalogues, & marquer en même temps les défauts qu'on y trouve.

Le Catalogue de *Draudius* est proprement une Table alphabétique de matières partagées en quatre classes, laquelle indique les Livres qui traitent de chaque matière, l'année de leur Edition, le nom de l'Editeur, le titre de l'Ouvrage, & la forme du volume. Ce Catalogue est défectueux (dit-on) en ce que l'on n'y trouve aucun ordre chronologique, en sorte que les Ouvrages d'un même Auteur sont trop dispersés, & que ce n'est, à bien prendre, qu'une compilation pleine de fautes, & assez mal digérée des Catalogues de la Foire de Francfort.

Le Catalogue de la Bibliothèque d'Oxford dressé par M. *Hyde*, est aussi défectueux.

selon l'ordre alphabetique , non pas des matieres , mais des Auteurs , à quelques classes qu'ils appartiennent ; sur chacun desquelles on a soin d'avertir à laquelle des quatre classes etablies d'abord on doit le rapporter. Voici les défauts de ce Catalogue 1. On n'y scauroit trouver sur chaque matiere tous les Auteurs qui en ont traité , ou du moins ceux que l'on possède en ce genre. 2. Les Anonymes n'y peuvent être placez commodement. 3. On n'a point le plaisir d'y reconnoître l'ordre des Editions d'un même Ouvrage. 4. Les formes y sont confondues , aussi-bien que les differens textes , &c.

Le Catalogue de la Bibliotheque de M. l'Archevêque de Rheims , composé par feu M. *Clement* , peut passer pour un des plus achevez qui ayent paru. Il reunit (dit-on) les avantages des Catalogues précédens. 1. Parce qu'à l'ordre des matieres qu'on y a suivi , on a joint un *Index* alphabetique des Auteurs , qui dans sa brièveté a toute la commodité des plus diffus. 2. Parce que dans les Ouvrages écrits en diverses Langues , on a conservé l'ordre naturel des Textes , en plaçant d'abord l'original , & ensuite les versions , chacune selon sa dignité ou son ancienneté. 3. Parce qu'on y a exactement observé la Chronologie des Editions. Neanmoins il ne laisse pas malgré tous ces avan-

tages d'avoir ses inconveniens. 1. La Chronologie des Editions y est un peu confuse. 2. On est obligé d'aller chercher en différens endroits les Ouvrages d'un même Auteur, quand ils se trouvent de différentes formes. 3. Il y manque une partie essentielle, qui est une Table alphabetique des matieres.

La méthode proposée par M. *Rostgaard*, & adressée à M. *Clément*, a quelque chose de fort utile & de fort satisfaisant (selon l'Auteur.) Mais les lacunes qui y entrent necessairement, & qui en font (dit-il) plutôt un échiquier qu'un Catalogue, la rendent fort incommode & fort difficile à executer; ainsi qu'il est facile d'en juger par l'Essai qu'on en a imprimé: sans compter que l'ordre chronologique que M. *Rostgaard* veut faire observer, s'y trouve quelquefois confondu, & que les chiffres y changent trop souvent, pour permettre de distinguer du premier coup d'œil l'ordre des Editions d'un Auteur.

Le Sieur *Marchand* Libraire, qui a dressé le Catalogue de la B.bliothèque de M. l'Abbé *Faultrier*, y a suivi pour la division des matieres, un plan qui lui est particulier; ayant eu soin outre cela dans chaque classe de ranger les Auteurs selon l'ordre chronologique. Cependant (observe-t-on ici) la division a quelque chose qui choque, soit parce qu'on n'y est pas accoustu-

imé, soit parce qu'elle ne procure aucune utilité nouvelle qui puisse dédommager de la peine qu'on auroit à s'y habituer. D'ailleurs les formes y sont contenues, de même que la Chronologie des Textes; & l'exactitude qu'il garde dans celle des Auteurs ne se fait point assez appercevoir.

C'est en vue de rectifier les défauts que l'Auteur vient de nous exposer, qu'il s'est appliqué à dresser ce nouveau projet, sur lequel il demande le sentiment des connoisseurs, soit pour l'abandonner, si on le désapprouve, soit pour le reformer, le perfectionner & le suivre.

Il partage d'abord chaque page de son Catalogue en deux parties inégales; l'une plus large, l'autre fort étroite, & que l'on ne doit presque regarder que comme une grande marge. La partie large contiendra les titres des Livres dans toute leur étendue, & ces Livres y seront rangés selon l'ordre des formes & la dignité des textes, sans aucune attention à la Chronologie. La partie étroite est destinée à indiquer l'ordre chronologique des Editions, sans aucun égard ni aux textes, ni aux formes; & l'on n'y répètera des titres des Livres que ce qui est absolument nécessaire pour les retrouver dans la partie large. Ces deux parties sont accompagnées chacune de deux petites colonnes

dont l'une est à gauche, & l'autre à droite, & qui renferment ce qu'on n'auroit pû joindre aux titres des Livres, sans y jeter quelque confusion. Dans la colonne gauche de la partie large est marqué l'ordre des formes en lettres majuscules, F. IV. VIII. &c. C'est-à-dire, *folio*, 4, 8. Dans la colonne droite sont les *numero* qui designent le rang des Livres dans chaque Tablette. La colonne gauche de la partie étroite est remplie par des Lettres qui marquent en quelle Langue est écrit l'Ouvrage vis-à-vis duquel on les voit placées. Enfin la colonne droite de cette même partie presente les années de chaque Edition, suivant l'ordre chronologique. Ainsi (ajoute l'Auteur) sans être obligé de feuilleter différentes pages, ou de parcourir tous les titres des Livres, on verra d'un coup d'œil le nombre & l'ordre des Editions que l'on a d'un Ouvrage; si les versions ont précédé le texte, ou si elles l'ont suivi; la forme de chaque Edition, la Langue en laquelle est écrit un Livre, le rang qu'il occupe dans la Bibliotheque; en un mot l'on trouvera tous les éclaircissemens qu'on peut raisonnablement exiger d'un Catalogue.

L'Auteur ne dissimule point un inconvenient inseparable de son Catalogue, c'est qu'il faudra necessairement y repeter les Livres deux fois, ce qui semble devoir

le grossir considérablement. Mais cet inconvenient est compensé (dit-il) par tant d'avantages, qu'il ne merite presque aucune attention, outre qu'il n'est pas impossible d'y remédier. Pour cela, l'Auteur seroit d'avis qu'on partageât le Catalogue en autant de Tomes qu'il y auroit de classes différentes, & que l'on mît à la fin de chaque classe un *Index* alphabetique des matieres qu'elle contient, ce qui seroit infiniment plus facile que de faire une Table générale. Il suppose, outre cela, qu'on dressera séparément un Catalogue général alphabetique des Auteurs, où l'on indiquera eparement & en abrégé les Ouvrages de chacun, la classe à laquelle ils appartiennent, & les *numero* qui renvoyent aux Tablettes où ils sont placez. Mais sans recourir à tous ces expediens, l'Auteur ose presque assurer, que malgré cette repetition de titres, le Catalogue ne sera pas plus gros qu'il devroit être naturellement, & qu'il n'y aura d'autre différence, sinon que les marges, qui ont coûtume d'être vuides, seront remplies, ou du moins plus étroites.

On n'oublie pas de prévenir ici le Public sur plusieurs chefs dont il est à propos de l'informer. On observe 1. Que cette nouvelle méthode n'est bonne que pour les *grandes Bibliothèques*, mais que pour celles où les différentes Editions ne

36 JOURNAL DES SÇAVANS.

font pas nombreuses, il vaut mieux s'en tenir à l'ordre du Catalogue de M. de Rheims, de celui de l'Abbé Faultrier, ou de quelque autre semblable. 2. Que lorsqu'une Piece appartenante à un Auteur ou à une matiere ; se trouve réunie à d'autres Pieces sur divers sujets, on doit l'inscrire à son rang dans la colonne chronologique, & y ajouter *cum operibus*, &c. 3. Que comme il y a quantité de Livres dont on n'a qu'une Edition, il est inutile de mettre en titre au-dessus de chaque nouvel Ouvrage le nom de l'Auteur, comme l'on a fait dans certains Catalogues, ce qui multiplie les titres sans nécessité; & qu'il suffit d'écrire ce nom en Lettres majuscules, au commencement de la ligne. 4. Qu'on doit en user pour l'ordre des differens Auteurs comme on a fait pour celui des Editions, c'est à-dire, suivre dans une colonne l'ordre chronologique des Editions des Auteurs, & dans l'autre l'âge des Auteurs mêmes, *avec celui des textes & les formes*, ce qui produit le même effet que si l'on avoit plusieurs Editions d'un même Ouvrage. 5. Qu'on mettra cette distinction entre les Ouvrages des Anciens & ceux des Modernes, que les premiers seront rassemblez sous un seul titre, quoi que de différentes matieres, au lieu que les seconds seront distribuez sur les différentes matieres dont ils traitent.

tent , à moins que tous les Ouvrages ne soient recueillis en un corps , auquel cas on les placera dans la classe à laquelle appartient la premiere ou la principale matiere du recueil. 6. Qu'à l'égard des Recueils & des Melanges , on inserera ceux qui seront sans *ligarrure* , c'est-à-dire dont toutes les Pieces regarderont la même matiere , dans la classe qui leur conviendra ; au lieu qu'on fera un article a part des Recueils purement arbitraires & *bigarrez* , dont on indiquera cependant les différentes Pieces , & leur *numero* , dans les différentes matieres auxquelles elles se rapportent. 7. Qu'on fera des Manuscrits un article séparé.

L'Auteur ne s'étend point ici sur l'ordre qu'il a resolu de suivre dans l'arrangement des manieres. Il avertit seulement en général que s'étant trouvé quelque temps partagé entre le Catalogue de M. de Rheims , celui de l'Abbé *Faulnier* , & celui du College de Louis le Grand , il s'est enfin déterminé à suivre celui de M. de Rheims , non dans toute son étendue , mais en le reformant autant qu'on le jugera nécessaire , soit sur ce qui semblera de meilleur dans les Catalogues des Jesuites , de *Faulnier* , & de quelques autres , soit sur ce qu'on imaginera de plus propre à le perfectionner. La nécessité de s'assujettir à une division à laquelle on est ac-

38 JOURNAL DES SÇAVANS.
coûtumé depuis long-temps , est une
principales raisons qui l'a déterminé
choix. Il finit sa Lettre comme il l'a
mencée, c'est-à-dire par de nouvelles
tances pour obtenir les conseils des
vans, & par de nouvelles protestatio
docilité.

Il a fait imprimer à la suite de sa
tre, un *Specimen* ou *Echantillon* de sa
thode, qui remplit les deux dernière
ges de cette *Brochure*, & qui roule sur
Editions d'*Aristote*. Nous aurions
haîté communiquer ici ce modele,
mettant sous les yeux du Lecteur le
veau *Système Bibliographique*, lui
donneroit une idée beaucoup plus
que ne peut faire une description verbale
mais la forme de notre Journal ne
l'a pas permis.

JOHANNIS CASPARI KHUNII
Universitate Argentoratensi Historiæ
& Eloquentiæ, Professor. Pub. Oratio
Panegyricæ, quibus accedunt alia
rui argumenti, cum aliquot Progra
matibus. Argentorati, sumptibus Joh.
noldi Dulsscekeri. 1712. C'est-à-dire
*Les Panegyriques composez par Jean Casp
Khunius, Professeur en Histoire & en
loquence dans l'Université de Strasbourg.
y a joint d'autres Discours du même
sur divers sujets, avec quelques*

Le nom de Panegyrique, l'ennui
 ou le moins l'indifférence, ne
 guères de saisir la plupart des
 Des louanges prodiguées sans
 sans discernement, qui roulent
 sur des lieux communs rebat-
 cent cent fois, & qui deviennent
 suspectes de flatte, & de
 vice, ont rendu ce genre d'écri-
 ture propre à exciter la curiosité du
 lecteur à soutenir son attention. Le
 grand de reconcilier avec lui ces for-
 ces oratoires, ce seroit de les
 uniquement aux éloges de ces
 fameux, que les qualitez éminen-
 tes de l'esprit, soit du cœur, ont

JOURNAL DES SÇAVANS.

pour la lecture de son Livre tout l'empres-
sément qui peut le plus flatter un Auteur.
Il est si digne de ce sujet n'est autre que
le Roi de France, à qui une
de ses prospérités jointe aux ver-
tus des Héros, a mérité le
surnom d'ALEXANDRE, que lui ont accor-
dées toutes les Nations de

l'Europe. À proprement parler ce sur-
nom qui a la même des quinze Pan-
cées, & dont il y en a
une pour chaque année par M.
de la Harpe depuis 1698. jusqu'à
le jour de la naissance
du Roi. Nous allons indiquer
les années où ce D'icours
a été donné, & en énumé-
rant les Rois qui ont été
sur le trône, & les autres monar-
ques de l'Europe, dans le
dessein de montrer les avantages
de la France en particulier
par un pareil bienfait, & à mar-
quer l'étendue de la joye
qu'il a causée, & de la reconnaissance
qui en a été pénétée.

L'Auteur s'applique, dans le sec-
ond, à nous représenter la gloire
du Roi, occupe au milieu
des Souverains po-

Le Panegyrique suivant on voit ce Prince également attentif à faire son Royaume par le commerce, & à régler les mœurs de ses sujets, par le rétablissement du luxe & de la fainéan-

tion de Monseigneur le Duc sur le Trône d'Espagne ouvre un champ à l'éloquence de notre Orateur son quatrième Discours.

Je vois dans le cinquième, Que si le bonheur pour un Prince de presider à regler en quelque maniere la destinée de sa postérité, c'est pour lui le plus grand de la félicité, lorsqu'il est témoin de cette destinée, & qu'il en dispose effectivement, comme fait le Roi

42 JOURNAL DES SÇAVANS.

Par le témoignage de toute la Terre.

Dans le neuvième, le Roi est véritablement *Grand* par l'amour que lui portent ses Sujets.

Il est *Grand*, dans le dixième, par le choix qu'il sçait faire d'excellens Ministres.

Dans le onzième Panegyrique, il est *Grand* au delà de l'attente de ses ennemis

Dans le douzième, il est *Grand* par les exploits de ses Armées en Espagne.

Il est *Grand*, dans le treizième Discours, par les victoires même de ses ennemis.

Il est *Grand*, dans le quatorzième, par comparaison avec Henri le Grand son ayeul.

Enfin, il est *Grand*, dans le quinzième & dernier Panegyrique, par son amour envers ses Peuples.

Ce dernier Discours est précédé de l'Oraison funebre de Monseigneur le Daupin, prononcée par M. Khunius, le 13. Mai 1711.

Ces Panegyriques sont suivis de sept Discours Académiques sur différentes matieres. Le premier a servi d'ouverture à un Cours de Philosophie Pratique; l'Auteur a prononcé le second en commençant à professer l'Histoire & l'Eloquence; le 3. en prenant possession du Rectorat dans l'Université de Strasbourg; le 4. en déposant ce même Rectorat, les trois derniers.

des Prix, & qui ont pour sujets,
1. la Croix de N. S. 2. la playe de son
3. la Couronne d'épine; 4. le Cal-

volume est terminé par 21 Program-
mes par l'Auteur en diverses occa-
sions, est-à-dire, pendant son Rectorat,
la promotion des Candidats de Phi-
losophie, & pour la distribution des Prix.
Et à ce qui caractérise l'éloquence
Khunius, nous dirons en général,
dans ses Discours on ne rencontre
chaque page de ces traits brillans, &
figures hardies, qui surprennent
enlèvent l'Auditeur; on y trouve
l'impétuosité, de la conduite, de l'éle-
vation, & une grande pureté de style. En
fin, l'Auteur a eu assez bonne opi-
nion de son Ouvrage pour le dédier à M.
Fagnon, qui l'avoit même invité
à le rendre public, & ce doit être

ma loca obscuriora explicantur , diversæ illius Compendii Editiones inter se conferuntur , & quæ propter brevitatem interdum desiderari poterant , subjiciuntur. *Hals Magdeburgi, sumptibus Orphanotrophei.* C'est-à-dire : *Supplémens à l'Abregé de Droit d'Adam Lauterbach, dans lesquels on explique les endroits obscurs, on confere ensemble les différentes Editions, & on ajoute ce qu'une trop grande brièveté avoit laissé à désirer.* A Hall. in 8. pp. 294. Se trouve à Amsterdam chez les Wæesberge.

PA R le terme de Supplémens en matière de Litterature , on entend d'ordinaire quelques additions nouvellement faites à un Livre qui a déjà paru ; & ces additions ont pour objet , ou de rétablir l'exactitude des faits , ou d'augmenter la force des preuves , ou de lever l'embarras & les équivoques du style. Il semble par là que ces sortes de secours , pour être utiles , devroient se trouver à la suite de l'Ouvrage même pour lequel ils sont faits , parce qu'alors on est à portée d'éclaircir ses doutes à mesure presque qu'ils naissent dans l'esprit , au lieu qu'on neglige plus volontiers les éclaircissemens qu'il faut aller chercher ailleurs , & souvent bien loin. Ce qui paroît ici sous le titre de *Supplémens* sont des Notes ajoutées à un *Abregé*

la connaissance du Livre auquel on
leur application. Comme elles
sont faites pour un Abregé, elles en con-
tiennent le caractère. La plupart ne con-
tiennent que deux ou trois mots, les au-
tres trois ou quatre lignes ; les plus lon-
gues ne s'étendent pas au delà d'une de-
mi-page. Il est difficile d'y trouver ma-
tière à l'Extrait.

L'Auteur observe dans sa Préface, que
l'usage des Abregez est bon, mais qu'il
ne faut pas le porter trop loin, de peur
de devenir obscur pour vouloir être trop
clair. Il faut peu de mots aux Scavans
pour entendre le sens d'une Loi & la pen-
sée du Commentateur; il en faut davan-
tage à ceux qui sont à peine initiez dans
les mysteres de la Jurisprudence. C'est pour-
quoi particulièrement que l'Auteur a cru

crime, une promesse ou de l'argent comptant, L'Auteur des additions s'élève contre ce sentiment, parce que, dit-il, les premiers mouvemens de colere dont un mari n'est pas le maître en pareil cas, peuvent le porter malgré lui à une vengeance meurtriere, que les Loix pardonnent à sa douleur : au lieu que la colere n'excite point naturellement à des profits ou des conventions d'avarice.

Sur le titre *De inofficioso Testamento*. L'Auteur propose un cas assez singulier. Un pere irrité contre un fils prodigue ou débauché, qui étoit Avocat, le desherite, & par le même Testament il fait un legs à une autre personne. Ce fils, en qualité d'Avocat, se charge des intérêts du Legataire, & soutient en sa faveur le Testament : peut il ensuite pour son intérêt personnel, & par rapport à l'exheredation, attaquer la même disposition Testamentaire ? M. Lauterbach croit qu'il le peut, parce qu'en défendant le Legataire il agit au nom d'autrui : comme un tuteur, par exemple, pourroit soutenir un Testament pour l'intérêt du mineur, & le combattre pour le sien propre, s'il avoit lieu de s'en plaindre. L'Auteur des additions est d'avis contraire. Il prétend que la comparaison du Tuteur & de l'Avocat n'est pas juste, parce que la fonction du Tuteur est nécessaire, au lieu que celle de l'A-

neor bien le prêter. Ainsi lorsqu'on
contait de plein gré il sou-
Testament pour autrui, il ne peut
contester pour lui-même.

Le titre *De Lege Julia ambitus*. L'Au-
de de la simonie ambitieuse, & il
ainsi le procédé de ceux qui s'en-
dans les fonctions Ecclesiastiques
venir a des Benefices. Il remar-
re autres choses que la Prédication
que un art humain, où il entre le
vent de pareilles vûes. Il y a si
détail dans ce Livre, qu'on ne
en faire un plus long Extrait.

Antiquitates Sacrae veterum Hebræorum
scriptæ ab HADRIANO RELAN-
dæ Trajecti Batavorum, ex Officina Gu-
broedeles, Bibliopola. 1712 C'est-à-
Les Antiquitez Sacrées des Hébreux,
par Adrien Reland. A Utrecht.

nous avons donné l'Extrait fort au long dans le Supplément du Journal de 1757 (*mois de Mars*, page 526.) Nous eûmes soin d'avertir alors, conformément à l'intention de l'Auteur, que cet Ouvrage n'étoit qu'un simple Essai, que le zèle de ses Ecoliers, & l'avidité des Libraires lui avoient, pour ainsi dire, arraché avant qu'il eût eu le loisir d'y mettre la dernière main : mais qu'il ne renonce point au dessein de le perfectionner, & d'en publier une seconde Edition qui fût plus complète, & plus digne de l'attention du Public. C'est de cette espede d'engagement qu'il s'acquitte aujourd'hui par ce volume, qu'il a cru devoir nous présenter comme un Traité absolument nouveau, puisqu'il a négligé de nous instruire par le titre, que ce n'est ici que la seconde Edition d'un Livre déjà imprimé. Cette conduite pourroit faire presumer que l'Auteur a été si peu satisfait de sa première ébauche, qu'il l'a presque comptée pour rien. Quels qu'aient été là-dessus ses motifs, dont il n'a pas jugé à propos de nous informer par aucune sorte de Préface ni d'Avertissement, il paroît qu'en l'espace de quatre années l'Ouvrage s'est accru de moitié, & qu'il a été refondu en beaucoup d'endroits. Il est divisé, comme dans la première Edition, en quatre parties, qui roulent sur ce que les An-

de ces parties n'en contient ici
ce qui ne fait en tout que qua-
rante chapitres, au lieu qu'on en trouve
de trois dans l'Édition précédente.
Nous contenterons d'indiquer en peu
de quelques-unes des plus considéra-
tions dont nous nous soyons ap-
prochés en parcourant ce volume.

Sur le sujet des différentes divisions de
la Terre Sainte, l'Auteur observe Que
les Israélites partageoient toute la Terre en
douze Tribus, savoir la Terre d'Israel divi-
sée en douze Tribus, la Syrie & les Païs
des Chéens (Hhonsah laarets :) Qu'après le
retour de la Captivité, les Juifs en haine
aux Samaritains ne comprirent point la
Terre dans le partage qu'ils firent de la
Terre Sainte en Judée, Perée, & Galilée,
mais ils regardassent néanmoins le pais
par ces Schismatiques comme fai-
sant partie de l'héritage promis à la nation.

qu'on appelloit *Pais du dehors*. Par exemple, celui qui achettoit une Terre en Syrie étoit censé l'avoir achetée aux Faux-bourgs de Jerusalem; les terres de ce Pais étoient sujettes aux décimes & aux loix de l'année Sabbatique; elles ne rendoient point impurs ceux qui y passoient immédiatement du pais d'Israel, c'est-à-dire sans avoir mis le pied sur la terre des Gentils. Dans tout le reste, la Syrie n'étoit point distinguée des autres Pais; on devenoit immonde lorsqu'on y entroit après avoir passé sur les terres des Gentils; & par rapport aux lettres de divorce qui venoient de Syrie, & aux Esclaves qui s'y vendoient, cette Province étoit reputée *Pais du dehors*.

M. Reland donne ici à la description du Temple, beaucoup plus d'étendue qu'il n'avoit fait dans l'Édition de 1708. Au lieu qu'il s'étoit principalement attaché à nous y décrire le second Temple bâti par Zorobabel, & qu'à l'égard du premier bâti par Salomon, il s'étoit contenté d'en marquer simplement les singularitez; il traite d'abord de celui-ci en particulier dans les Chapitres VI. & VII. après quoi il passe à la description de l'autre, qui remplit les deux Chapitres suivans. Il estime que les circonstances rapportées dans les Livres des Rois & des Paralipomenes touchant la construction du premier Temple, ne fussent

que ce Prophete ait eu en vue dans
droit un autre Temple que celui de
son. En effet (ajoute l'Auteur, on
ve entre celui-ci & celui que décrit
il aucune différence en ce qui con-
les Parvis, le corps de l'Edifice, ses
parties, ses appartemens, &c.
Il est vrai-semblable (continue-t-il)
e Prophete dans sa description, n'a
effleurer, ou même a passé sous
les parties de ce Temple suffi-
décrites dans les Livres des Rois &
 Paralipomenes, telles que les deux co-
es, le Chandelier d'or, la Table des
de proposition, l'Autel des parfums,
Arche d'alliance : au lieu qu'il s'est
plus long-temps à nous faire con-
e l'Autel extérieur, les dimensions
ortes, celles des parvis & des cham-
dont les autres Livres de l'Ecriture
ne mention, on ne peut point

et nous esquissons
 un projet. Ces
 projets, l'anti-
 que coutume
 les sert
 l'expli-
 cation
 et ac-
 à me-
 es i-
 le pro-
 aux
 120
 100

...devoue;
ils volez à un Profelyte, suppo-
lui-ci fût mort sans qu'on lui eut
ution. L'on voit par ce détail
êtres Hebreux étoient bien payez
eines, & que l'Autel leur four-
plement de quoi vivre.

du *Sanhedrin* qui étoit comme
le Grand Conseil des Juifs, &
fort douteux que l'établissement
ancien que les Rois Asmonéens,
rapporte sans prendre de parti,
lleguées pour & contre. Ceux
ent que le *Sanhedrin* institué
de Dieu (*Levitique* xi. 17.)
Moïse dans le gouvernement
a toujours subsisté jusqu'à la
ond Temple, fondent leur
les raisons suivantes. 1. S'il
Moïse n'étoit pas...

par un dénombrement exact de tous les fruits qu'ils recueilloient de leur Ministère. Ces fruits étoient de vingt-quatre especes, dont il y en avoit dix qui devoient être consumées dans le Temple même, sçavoir, 1. les bêtes à quatre pieds offertes en sacrifice d'expiation; 2. le sacrifice expiatoire des oiseaux; 3. le sacrifice pour un peché certain; 4. le sacrifice pour un peché douteux; 5. les sacrifices pour le salut du Peuple; 6. la mesure d'huile offerte par un Lépreux; 7. les deux pains de la Pentecôte; 8. les pains de proposition; 9. les restes des oblations; 10. la gerbe Pascale. Il y avoit quatre autres sortes d'offrandes appartenantes aux Prêtres, dont ils pouvoient faire usage dans l'enceinte de Jerusalem: telles étoient, 1. les premiers-nez des bêtes; 2. les primitives; 3. les parties que l'on consacroit à Dieu en les élevant, dans le sacrifice de la confession & dans l'offrande du bœuf faite par un Naziréen; 4. les peaux des victimes offertes dans les sacrifices très-saints. Enfin les offrandes du troisième genre dûes aux Prêtres, étoient de nature à pouvoir être consumées hors de Jerusalem; & l'on en comptoit jusqu'à dix; 1. les Premices; 2. les Décimes des Décimes; 3. le Gâteau, dont il est parlé dans le Livre des Nombres (xv. 18.) 4. les prémices de la laine; 5. les parties offertes des animaux profanes, sçavoir, l'é-

paulé.

(xxi. 16.) 9. un champ dévoué,
siens volez à un Profelyte, suppo-
celui-ci fût mort sans qu'on lui eut
stitution. L'on voit par ce détail
Prêtres Hebreux étoient bien payez
peines, & que l'Autel leur four-
amplement de quoi vivre.

Sujet du *Sanhedrin* qui étoit comme
et ou le Grand Conseil des Juifs, &
est fort douteux que l'établissement
ancien que les Rois Asmonéens,
aland rapporte sans prendre de parti,
sons alleguées pour & contre. Ceux
tiennent que le *Sanhedrin* institué
ordre de Dieu (*Levitique* xi. 17.)
oulager Moïse dans le gouvernement
ple, a toujours subsisté jusqu'à la
du second Temple, fondent leur

gislateur. 2. Il est fait mention dans le Livre de *Josué* (xxiv. 1.) dans celui des *Juges* (ii. 7.) & dans les *Pseaumes* (cxxii. 5.) des *Vieillards* ou *Anciens* du Peuple, des *Juges*, des *Trônes de jugement* établis à Jérusalem : or il est vrai-semblable qu'il s'agit là bien plutôt du Sanhedrin institué de Dieu, que d'autres Jurisdctions qui tiraissent d'ailleurs leur origine & leur autorité. 3. L'Ecriture nous apprend que les Rois pieux rendirent au Gouvernement Hébreu la même forme qu'il avoit eüe du vivant de Moïse. 4. Il est dit dans saint *Matthieu* (xxiii. 2.) que les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, & que l'on doit executer tout ce qu'ils ordonnent ; & dans la Paraphrase Chaldaïque du *Pseaume* XLVII. il est parlé de *ceux qui sont assis dans le Sanhedrin de Moïse*. 5. Il paroît par *Jeremie* (xxxviii. 4, 5.) que la puissance Royale étoit renfermée dans certaines bornes, & qu'elle étoit bridée en quelque sorte par celle des *Princes* ou *Pre-miers du Peuple*.

Ceux qui tiennent pour la negative, appuyent aussi leur opinion sur cinq argumens principaux, que voici. 1. Dans l'Histoire des *Juges* & des *Rois Hébreux* il n'est fait nulle mention de Sanhedrin, ce qui est un grand préjugé que ce Tribunal n'existoit point alors, puisqu'il eût été aussi impossible aux Historiens Juifs

de

ture, qu'aux Historiens Romains
à dire de leur Senat. 2. S'il y
a Sanhedrin du temps des Juges
& des Rois, le Peuple se seroit-il
souvent dans l'Idolâtrie & n'au-
roit été retenu par l'autorité d'un
sage? 3. Nous lisons dans les

Rois (1. viii. 1. 2; x. 2. & 3:
que les Juges & les Rois ne con-
pouvoient agir d'autres Loix que leur

4. Il est dit au Livre des *Juges*
) qu'il n'y avoit point de Roi
, & que chacun y étoit son mai-
tre, qui fait assez voir qu'il n'y avoit
pas de Sanhedrin. 5. Lorsque le Le-
viand a justice du crime commis en

par les Benjamites, il n'eut
recours au Sanhedrin, mais il s'a-
dressa aux douze Tribus (*Juges* xix. 29.)

6. Reland en parlant des animaux
aux sacrifices chez les Hébreux,
observe que la distinction des ani-
maux purs & impurs étoit reçue avant

(*Genèse* vii. 2.) qu'on célébroit
les sacrifices ou l'on immoloit des
animaux, on employoit leurs peaux pour

couvrir les brebis; d'où il tire cette
conjecture, Que la viande étoit alors

En effet (ajoute-t-il) on ne
pouvoit que cet usage ait été défendu

en aucun cas. & nulle autre n'engage
à rien à moins que l'engagement pour le
futur ne soit mentionné à l'usage. De plus
Cassiodore dit que l'usage de l'engagement
se fait à l'égard des choses et personnes,
l'un est de nature à l'autre, ou de bons,
sur ce que l'on a vu que l'usage est
en un cas, et de la nature de l'usage.
D'ail-
leur, l'usage est l'usage, et l'usage est l'usage.
De plus, l'usage est l'usage, et l'usage est l'usage.
De plus, l'usage est l'usage, et l'usage est l'usage.
De plus, l'usage est l'usage, et l'usage est l'usage.
De plus, l'usage est l'usage, et l'usage est l'usage.

Dans le Chapitre des *Verbes*, l'Auteur
examine ce qui se trouve dans le fond qu'il
s'agit de dire. Il s'agit de dire, & il
explique avec plus de clarté les raisons qui
l'empêchent de dire que l'usage est veri-
tablement un usage. Il s'agit d'abord
les termes dans lesquels on parle de l'usage
de ce mot, qui promet que la pre-
mière chose qui se présentera devant lui
au commencement de son explication, sera con-
sacrée au Seigneur, et lui sera offerte en hol-
ocauste. M. Reland est persuadé qu'il faut
traduire ce passage en y mettant une par-
ticule négative au lieu de la conjoncti-
ve, *sera consacré au Seigneur, ou lui sera
offerte en holocauste*; & il soutient que la
particule Hébraïque employée en cet en-
vi est susceptible de ces deux significa-
tions.

comme on peut s'en convaincre
par un passage de l'Exode (xxi. 15.)
et quelques autres.

Il fortifie cette conjecture sur le sens
donné aux paroles de Jephthé, par
des considérations plausibles, qui se
font à remarquer en premier lieu,
Jephthé sachant bien que l'holocauste
d'homme n'étoit ni permis ni agreable
à Dieu, non plus que cela d'un animal
domestique, & qu'il étoit fort possible qu'à
retour il rencontrât en son chemin
ou l'un ou l'autre, il a dû faire un vœu qui
seux parties, dont l'une convint à ce
pouvoit être offert à Dieu en holo-
causte, & l'autre à ce qui ne pouvoit que
être consacré; & par un vœu de cette
sorte, Jephthé se mettoit dans la nécessité
de priver sans crime de ce qui lui étoit
plus cher au monde, supposé que ce
fut la première chose qui se présentât à
lui après sa victoire. En second lieu,
quoiqu'il fût permis d'immoler à Dieu
des hommes libres en holocauste, un Is-
raélite ne pouvoit devouer par le vœu
appelé *Hherem*, ses propres domestiques,
s'ils étoient originaires de la Nation,
ce devouement n'avoit lieu que par
rapport aux Esclaves faits sur les Cananéens
ou sur les autres Gentils. D'ailleurs on
pouvoit consacrer à Dieu quelque chose
qui ne pût être, quoi qu'en différentes

manieres, & les filles encore vierges n'étoient pas exclues de cette sorte de consecration, comme il se voit dans les *Nombres* (xxxii. 35.) D'où l'on doit inferer (dit l'Auteur) Que la fille de Jephthé n'a pu être sacrifiée qu'en cette dernière façon; ce qui est d'autant plus probable, que le Texte sacré ne nous apprend ni quand, ni en quel lieu, ni par les mains de qui elle fut immolée (circonstances toutefois assez remarquables pour n'être point omises) & qu'on se contente de pleurer le celibat de cette fille, sans faire des regrets sur sa mort; peut ne rien dire du voyage des jeunes filles vers la fille de Jephthé (dont il est parlé au verset 40. du même Chapitre) non plus que de la pieté de ce Juge d'Israël célébrée dans l'*Épître aux Hébreux* (xi. 32.) & qui ne seroit guères compatible avec une action aussi criminelle que celle qu'on veut lui imputer.

IV. Nous sommes obligez, pour abréger, de passer par dessus les additions de la quatrième Partie, dans laquelle l'Auteur traite des *Temps Sacrez*, ou des *Fêtes des Hébreux*. Il y a deux de ces additions entre autres, qui méritent d'être examinées. Dans l'une, M. Reland tâche de concilier le témoignage de saint *Matthieu* avec celui de saint *Jean* touchant l'heure où J. C. fut crucifié; & dans l'autre, il s'applique à éclaircir les difficultés qui

naissent des différentes expressions des Evangelistes sur le temps de la resurrection de N. S.

* *Extrait de la Réponse de Mr. COSTE à la Lettre du P. Tarteron, insérée dans le Journ. de Trevoux, Nov. 1710. & depuis, dans ce Journal, Mois de Fevrier 1711. pag. 145.*

LA Lettre, M. R. P. dont vous avez voulu m'honorer, n'est venue entre mes mains que long tems après que j'ai su qu'elle étoit actuellement en Angleterre. Il seroit fort inutile de vous marquer en détail comment cela est arrivé. Mais il m'importe que vous sachiez que sans cet accident il y a déjà quelques semaines que vous auriez pu recevoir ma Réponse.

Quoi que vous vous plaigniez un peu de moi, je vous assure, M. R. P., que j'ai lu plusieurs fois votre Lettre d'un bout à l'autre avec un singulier plaisir. Vos Louanges me flattent agréablement. Je vous l'avoue sans peine, parce que je crois qu'après la satisfaction qu'on sent à faire des choses loables, il n'y en a point de plus naturelle que celle qui nous vient de l'approbation d'une personne généralement estimée. C'est, peut-être, un des plus

C 6

char-

* *Cet Article a été communiqué au Libraire d'Amsterdam qui imprime ce Journal.*

charmans & des plus solides plaisirs qu'on puisse goûter dans ce Monde. Les plaintes que vous faites de moi, n'ont rien diminué de ce plaisir. La candeur & la politesse qui les accompagnent, en ôtent toute l'amertume. Vous avez trouvé l'art de les proposer d'une manière si obligeante, que d'abord j'ai été tenté de les regarder comme ces Ombres qu'un Peintre ne met dans ses Tableaux que pour en relever davantage les principales Figures. Mais après avoir examiné la chose de plus près, j'ai été convaincu que ces plaintes font une partie très-essentielle de votre Lettre; & c'est dans cette supposition que je les examinerai tout à l'heure.

Permettez-moi de vous dire auparavant, M. R. R. que vous ne faites que me rendre exactement justice de croire qu'en parlant du caractère de vos Ouvrages, je n'ai fait qu'exposer mes véritables sentimens. Je savois fort bien, qu'un Eloge de ma part n'ajouterait rien à votre Gloire: mais je n'ai pu résister au plaisir de peindre naïvement une partie des Beaux-arts que j'admire dans vos Ouvrages depuis que j'ai eu le bonheur de les lire. Ce que j'ai dit au Public dans ma Préface, je l'ai dit cent & cent fois à mes Amis. Je croi même que c'est moi qui procurai la première Impression de votre Horace en Hollande. Autant qu'il m'en souvient, j'en

J'en trouvai par hazard un Exemplaire de la premiere Edition de Paris : & charmé de ces tours polis , vifs & naturels qui y brilloient de tous côtez , j'assurai hardiment le Libraire qui me vendit le Livre, que, s'il vouloit le rimprimer, il n'auroit pas sujet de s'en repentir. La chose arriva, comme je l'avois prevû. Les Savans, les Gens d'Esprit , tout le Monde fut touché des Beutez d'une Traduction qui avoit de si grands avantages sur une autre qui étoit alors plus connue en Hollande, quoi qu'elle n'eut été imprimée qu'après vôtre Traduction des Satires & des Epîtres, comme je l'ai appris dans vôtre Préface sur les Odes.

Je doute que vous ayiez jamais vû un petit Livre où j'ai entrepris de défendre Mr. de La Bruyere contre un certain Mr. de Vigneul-Marville. Mais si par hazard il vous étoit tombé entre les mains , vous y aurez vû , que long temps avant que j'eusse songé à critiquer vôtre Traduction, j'en avois parlé aussi avantageusement que dans ma Preface.

Enfin, M. R. P., ce qui a donné occasion à la Critique que j'ai publié de vôtre excellente Traduction , ce n'est que la haute estime que j'en faisois. Car engagé par cela même à la relire plusieurs fois avec beaucoup de soin, je crus y decouvrir ce petit nombre de méprises que j'ai

pris la liberté de relever, persuadé que du caractère dont vous vous êtes dépeint au Public, vous n'en seriez point choqué.

Je l'ai dit à Mr. l'Abbé Bignon, & je vous le proteste encore, M. R. P, ce n'est point pour vous faire de la peine que j'ai publié cette Critique. Vous en serez pleinement convaincu, je m'assure, par ce que je vais répondre aux plaintes que vous faites de moi, sur ce que j'ai supposé mal à propos, que par une *Femme adroite qui trompe son Mari*, vous avez entendu une Femme trop galante, qui foule aux piés la fidélité conjugale.

Vous medites, qu'*aparemment dans la situation présente où je me trouve, je n'ai pas été sâché de prendre un honnête prétexte d'égayer & de divertir les deux Nations aux dépens de la Robe que vous avez le bonheur de porter.* Vous apellez ce prétexte honnête. C'est par ironie, j'en suis très-persuadé; & moi, je vous déclare nettement & sans figure, qu'un tel prétexte me paroît infame. *Nescio alios.* Peut-être y a-t-il bien des gens qui s'imaginent pouvoir accorder cette conduite avec la Religion & la Morale. Mais pour moi je ne ferai jamais grand cas d'une Religion & d'une Morale qui autoriseroient ces sortes de Libertez; & je croirois avoir fort mal employé mon tems à étudier les Belles Lettres, ces Lettres qui adoucissent les Mœurs.

& rendent les hommes plus humbles & plus polis , comme Horace le dit quelque part , si elles ne m'avoient pas servi à ne me jouer jamais de la Vérité pour favoriser des Préjugés ou des Passions raisonnables , mais à la respecter sincèrement par tout où je pus la decouvrir. Je suis donc assuré, M. R. P. que ce n'est pour égayer qui que ce soit aux dépens de la Robe que vous portez , que j'ai pu m'en aise de prendre droit d'une expression équivoque pour vous exposer , en quelque chose de gayeté de cœur dans le plus odieux. Je vous proteste de mon Dieu (pour me servir de vos termes) si, sans hésiter , j'ai donné à votre Expression un sens qui ne vous est jamais venu dans l'esprit , c'est uniquement à cause qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit, que votre Expression put admettre un autre sens que celui que je lui ai donné. Je vous prie même , après cela , de ce que vous répondez à ce que vous me dites , que la phrase de *Femme adroite* &c. me paroît équivoque , je ne devois pourtant pas la prendre dans un sens où je fais dire une chose si grande sottise à un Auteur , qui , de sa qualité publique , fait profession de n'en point faire , & que dans le fonds j'estime , & j'honore de mes suffrages. Il est certain , M. R. P. que j'aurois pris cette Phrase dans le sens le plus favorable , si elle m'eut paru équi-

voque, c'est-à-dire, susceptible de deux ou trois différens sens. J'y aurois été obligé non seulement par le respect que je devois comme à une personne d'un rare mérite, que j'honore très-sincèrement, mais encore par le respect que je me dois à moi-même : respect qu'un homme d'honneur & de probité ne sauroit jamais perdre tant qu'il est en son bon sens. Mais j'étois si éloigné de regarder la phrase de *Femme adroite* &c. comme équivoque, que je puis vous protester que lorsque M. Bernard s'aviâ de publier dans son Journal, qu'elle pouvoit recevoir un sens fort différent de celui que je lui ai donné dans ma Note, son sentiment me parut tout-à-fait insoutenable ; & il m'a paru tel jusqu'à ce que j'ai lû votre Lettre, parce que je n'ai vu personne qui n'ait été en cela de mon avis, du moins à ce qu'ils m'ont assuré. Je sai que la flaterie & une fausse complaisance font dire à bien des gens le contraire de ce qu'ils pensent : mais je puis vous assurer, qu'un Savant du premier ordre soutint il n'y a pas long-tems que selon l'usage, *Une Femme adroite qui trompe son Mari*, c'est une Femme qui ne lui est pas fidelle. Ce que j'en dis, n'est point pour justifier ma faute, mais seulement pour vous la faire voir telle qu'elle est en effet. Elle ne consiste pas en ce que j'ai regardé l'expression de *Femme adroite* &c. comme équi-

JUILLET 1712.

69

que, mais en ce que ne soupçon-
nas qu'elle le fût, j'ai crû mal à pro-
pos qu'elle ne pouvoit signifier que ce
lui, fais signifier dans ma Note. Vous
pourtant employée dans un sens
différent de celui que je lui ai don-
né. C'est de quoi je n'ai pas douté le
plus du monde, dès le moment que
vous m'en avez assuré. J'en ai été, dis-
je, pleinement convaincu, avant que
de vous en la peine de m'en donner : & il est
certain que dans ce cas une simple asser-
tion de votre part doit suffire auprès de
toute personne raisonnable. Je conviens
donc absolument, que j'ai mal pris
votre pensée dans le tems que je croyois
vous avertir d'une méprise, où je m'i-
maginois que vous étiez tombé par pure
inadvertance. Car dans le fonds c'est à
moi que se réduit toute ma Critique, com-
me je le dis expressement. Me voici
prêt maintenant à réparer ma faute de
la manière que vous jugerez à propos.
D'abord j'ai été tenté d'envoyer votre
Lettre à M. Bernard, afin qu'il l'insérât
dans un de ses Journaux. Mais je doute
que je puisse le faire sans votre permis-
sion. Si vous ne désapprouvez pas que je
me serve de cet expédient pour réparer
publiquement l'injure que je vous ai faite
devant le Public, je vous prie de me
faire

faire savoir ; & * je suivrai promptement vos ordres. J'obligerai sans doute le Public, de lui faire un si beau present. Permettez-moi seulement , M. R. P. de faire precéder votre Lettre d'un petit billet que j'adresserai à M. Bernard en ces termes :

„ Je vous prie , Monsieur , d'insérer
 „ cette Lettre du P. Tarteron dans
 „ votre Journal. C'est une Piece pleine
 „ de sens ; & d'une politesse infinie. Vous
 „ y verrez que le savant homme qui l'a
 „ écrite , confirme la Critique que vous
 „ avez faite de ma Note sur ces paroles ,
 „ *Une Femme adroite qui trompe son Mari.*
 „ Je vous avouerai sans façon , que vos
 „ Raisonnemens ne m'avoient point fait
 „ changer d'avis. Mais je ne doute plus ,
 „ que je n'eusse fort mal pris la pensée
 „ du P. Tarteron , puis qu'il a bien voulu
 „ m'en assurer lui-même. C'est au
 „ Public à donner à ma Faute tel nom
 „ qu'il trouvera à propos. Je recevrai sa
 „ décision sur cet Article avec une entière
 „ deference. Je suis &c."

A l'égard de la Liberté que j'ai prise de joindre à votre Traduction les Pieces Latines qui ne doivent point être traduites , vous avez pu voir dans ma Préface sur quoi elle est fondée. J'ai cru que l'exemple des
 Com-

* Mr. Coste n'exécuta pas ce dessein , parce qu'il apprit peu de temps après , que la Lettre du P. Tarteron étoit déjà imprimée dans le Journal de Trevoux.

Commentateurs à la Dauphine me mettoit à couvert de toute censure. Je suis pourtant fâché du chagrin que je vous ai causé par la..... Je fais &c.

A Londres, ce 26 de Decembre 1710.

Quæstio Medica an homo a vermibus putrescentibus agitata disputationibus, in Medicorum Scholis Academiæ Cadomensis, pro Baccalaureatûs gradu consequendo, Magistro PETRO ANGO, Professore Regio Præside. Cadomi, apud Antonium Cavelier, Regis & Academia Typographum. 1711. C'est-à-dire : *Question de Medecine, Si l'homme vient d'un ver, soumise a la dispute publique dans la Faculté de Medecine de Caen, sous la Présidence de Maître Pierre Ango, Professeur Royal. A Caen, chez Antoine Cavelier. 1711. vol. in 4. pagg. 12.*

CETTE These de M. Ango a été faite pour en combattre une autre de M. Le Court sur la même matiere, où ce dernier soutient, après un grand nombre d'Auteurs, que l'homme & tous les animaux tiennent leur origine de germes tout formez dès le commencement du monde, lesquels ont un mouvement semblable a celui des vermiculeux, & sont si petits, qu'un million réunis, valent a peine la grosseur d'un grain de sable. Quelques Medecins prétendent que les germes dont il s'agit, ont été renfermez dans

dans les premiers individus mâles de chaque espece; en sorte que le premier homme, par exemple, contenoit en lui, selon cette hypothese, non-seulement tous les descendans qui en sont sortis, & qui en sortiront, mais encore tous les descendans possibles.

D'autres prétendent que ces germes ont été mis par le Créateur dans les premiers individus femelles de chaque espece; en sorte que les corps de tous les hommes qui ont été, qui sont, & qui seront jamais, étoient contenus en petit, non dans Adam, mais dans Eve.

Il y a un troisième sentiment, qui est que Dieu a créé dès le premier jour, tous les germes des animaux; qu'il les a repandus dans l'air, dans les eaux, & dans la terre; que ces germes étant reçus par la bouche avec les alimens que l'on avale, ou avec l'air que l'on respire, rendent les animaux de leur même espece capables de se reproduire. M. Lecourt est de ce dernier sentiment. Selon quelques Auteurs c'est dans les femelles que ces germes sont formez; & selon quelques autres, pour lesquels M. Lecourt se declare, c'est dans les mâles.

M. Ango prétend que la génération des animaux ne se fait point par le moyen de germes que Dieu ait ainsi créés dès le commencement du monde, & où le fœ-

qui leur a été imprimé par le
s, s'arrangent & se disposent en la
qu'il faut pour faire un corps or-
Il dit qu'on peut expliquer dans
l'opinion la ressemblance des enfans
peres ou à leurs meres, & pour-
y a des maladies hereditaires : au-
e dans le Système de la génération
comme par les vers spermatiques, on
expliquer aucun de ces effets. D'où
par exemple, demande-t-il, que
me qui a été créé dès le commence-
du monde, & qui a été créé tout
né, produira un homme gouteux ou
tique, s'il arrive qu'il ait pour pere
gouteux ou un épileptique ? Est-ce,
dit-il, que dans cette vûe Dieu avoit
de créer des germes ou vers sper-
matiques, les uns gouteux, les autres épi-
leptiques ? &c. Quant à ce que M. Le-
Clerc, pour un grand nombre de

cun qui ait du mouvement : Il répond qu'on n'apperoit ces prétendus germes ou vermiculeaux qu'à l'aide du microscope & que les microscopes nous trompent. Que M. Leuwenhoek qui se vante d'avoir fait là-dessus plusieurs découvertes avec des microscopes & des instrumens particuliers est digne de rîée, *irridendus ille Batavus*. Que ce qu'on prend pour des vers ne sont peut-être que de petits filamens ; qu'on ne peut aller, quand ce seroit véritablement des vers, on devroit plutôt regarder ces vers comme les signes que comme les causes de la fécondité, que si les vers spermaticques sont vivans, comme on le suppose, puisqu'on veut qu'ils croissent, & qu'ils aient un mouvement, il s'ensuit qu'ils ont donc une ame, ce qui est absurde. Il ajoute que, selon ce Systême, il faut qu'il se perde des millions de germes vivans pour produire un seul homme ; que ce est contraire à la simplicité de la Nature, que si ces vers ont été premierement enfermés dans Adam ou dans Eve, il faut que dans les hommes ou dans les femmes d'aujourd'hui il y en ait moins ; que cela est, les ovaires de la femme doivent devenir moins gros de siècle en siècle, que si c'est l'homme qui a ces germes, le réservoir où ils sont contenus doit diminuer tout de même dans l'homme ; cependant on ne s'est point encore vu

M. Lecourt voyant son sentiment combattu par M. Ango, a répondu à ce Medecin par un in 4. de quatre feuillets, intitulé : *Curius Angotio suo*, & ses réponses, qui paroissent assez plausibles, ont engagé M. Ango à une repique de 58 pages in 12 imprimée cette année, dans laquelle il tâche d'abord de se justifier sur le reproche que lui fait M. Lecourt, d'avoir insulté M. Leuwenhoek, quand il dit *irridendus ille Batavus*, & pour se laver de ce reproche il avertit qu'il n'a fait que se conformer à ce que M. Hartsoeker a écrit lui même de M. Leuwenhoek, comme on le peut voir par les paroles suivantes. Les Observations microscopiques, dit M. Hartsoeker, sont d'une grande utilité, & nous font aller souvent au delà des conjectures; mais il faut avouer aussi que ceux qui s'y appliquent doivent avoir autre chose que leurs yeux en partage: car sans cela ils s'imaginent bien souvent voir mille choses qu'ils ne voyent point; semblables à ceux qui voyent dans les nués tout ce que leur imagination leur représente. M. Leuwenhoek, poursuit M. Hartsoeker, peut servir ici d'exemple: ajoutons qu'il a écrit d'un style bas & rampant six gros volumes d'Observations, qu'on pourroit mettre en très-peu de pages, si l'on en vouloit extraire ce qui est bon, & laisser ce qui est faux ou inutile.... Pour
dire

dire qu'il a observé l'humeur spermatique d'un belier, il fait venir cet animal fond de la Nord Hollande. De plus, écrit qu'en faisant l'anatomie d'un poisson il en a ôté les testicules, & disséqué les vaisseaux spermatiques; qu'il a tiré l'humeur contenue dans ces mêmes vaisseaux & qu'il y a decouvert une infinité de petits animaux, &c. Allez chez lui, comme j'ai fait autrefois, pour voir toutes ces belles choses, également impossibles & incroyables, il ne daignera pas seulement vous parler... Mais je voudrois bien demander de quels couteaux il se sert pour faire toutes ces belles dissections, & pour couper & separer des parties plus fines que le tranchant du couteau le plus aigu?

Après cette citation, M. Ango reproche à M. Lecourt, de soutenir un sentiment contraire à la Religion, quand il soutient avec MM. Sachs, Ham, Herbert, &c. que l'homme tire son origine d'un germe vivant, & qui a été formé au commencement du monde. Il ajoute que cette hypothese est opposée à l'écriture sainte, & à quelques Mysteres de la Religion, qu'il n'appuye d'aucunes preuves. M. Lecourt prend avec un peu plus de raison, & de modération, d'avoir dit que les vers & les animaux dont il s'agit sont répandus dans la nature.

de quelques autres Plantes
qui sont propres contre la ste-
-rilité des parties ou l'on trouve re-
-la figure de l'homme. M. Ango
-essus M. Lecourt ; il fait voir
-sences absurdes de cette opinion,
-à entendre que c'est la refuter
-proposer. M. Lecourt pour
-quelques objections qu'on pour-
-contre l'opinion qu'il défend,
-on demande de quelle manière
-ou ces vers ainsi répandus de
-peuvent se conserver depuis
-du monde, nonobstant tant
-mens qui arrivent dans l'air, il
-se souvenir que les corps des
-on a brûlez se conservent mê-
-dans leurs cendres. M. Ango
-long cette pensée, après quoi

nombre de preuves, tirées la plupart de l'analogie qu'il y a entre les Planres & les Animaux. Cette These qui se vend traduite en François chez M. d'Houry, Libraire à Paris, de laquelle il paroît que ni M. Lecourt, ni M. Ango n'ont eu connoissance, contient peut-être ce qui se peut dire de plus solide & de plus vraisemblable en faveur du Système dont il s'agit.

CHRISTOPHORI AUGUSTI HEUMANNI, de Libris Anonymis & Pseudonymis Schediasma, complectens Observationes generales, & spicilegium ad VINCENTII PLACCII Theatrum Anonymorum & Pseudonymorum. Jena, apud Joh. Felicem Bielchium. 1711. C'est-à-dire : *Memoire des Livres Anonymes & Pseudonymes, pour servir de Supplément au Theatre de Vincent Placcius. A Jene, chez Felix Bielchius. 1711. vol. in 8. pagg. 180.*

LA connoissance des Auteurs qui ont tâ leurs noms, ou qui en ont pris de suposez, faisant une partie considerable de l'Histoire Litteraire, on ne peut nier que Placcius n'ait rendu service aux Sçavans, de leur découvrir dans un Traité exprès un grand nombre de ces Auteurs cachez. C'est pour suplèer à ce qui est échappé la-

delius

sur lesquels il s'est mépris.
L'ouvrage est divisé en deux Parties.
La première, M. Heumann expose
les différentes manieres dont un
peut se cacher, puis il examine si
il ne point pecher contre les loix de la
vérité que de taire ou de déguiser ainsi
dans un Ouvrage qui est fait pour
l'Instruction. Aquilius, dans le troisième
des Offices de Cicéron, prétend
qu'il faut bannir de la Société toute fic-
tion et toute dissimulation : là dessus plu-
sieurs Auteurs ont tenu que les Auteurs qui tai-
ent des noms sont des dissimulez ; &c.
Mais ceux qui se déguisent sous des noms
fictifs, donnent dans la fiction &c.
mensonge, qu'ainsi ni les uns ni
les autres ne sont innocens. Mais M. Heu-

ple, a fait un bon Livre, & il voit que s'il se nomme son Livre sera meprisé ou attaqué, & que s'il le tient cache, l'Ouvrage aura un plus grand nombre de Lecteurs, qui en pourront profiter. Alors, dit M. Heumann, non-seulement il peut, mais il doit taire son nom, ou même le déguiser. On nous raporte là-dessus l'exemple de Scaliger. Ce grand homme avoit d'excellentes Pièces à donner au Public; il s'avisa de les produire sous son nom, mais elles furent mal reçues: comme il lui en restoit encore, il voulut voir quel sort elles auroient s'il les publioit sous un autre nom que le sien; elles ne furent pas plutôt en lumiere que tout le monde les admira. M. Heumann remarque à ce sujet, que quand des Auteurs prévoient que leur nom pourra nuire à leurs Ouvrages, ils peuvent alors les donner sous des noms plus favorables, & imiter les Medecins, qui de peur d'exciter le degout de leurs Malades, cachent sous des feuilles d'or les pilules qu'ils leur presentent. Une autre raison de taire son nom, c'est lorsqu'il pourroit y avoir quelque vanité à le declarer, & qu'il est indifferent au Public de le sçavoir. C'est pour cela sans doute que l'Auteur de l'Imitation ne s'est point nommé, sur quoi M. Heumann a *ait cette petite Epigramme.*

que plusieurs autres motifs qui
engager un Auteur à se cacher,
entre autres de pouvoir sonder plus
le goût du Public, pour se
dans la suite, lui paroît un des
ars, & il loue fort à ce sujet l'Au-
e l'Art de penser ; après quoi il pro-
quelques regles pour decouvrir les
des Auteurs Anonymes & des Pseu-
es. Si on demande à quoi sert
connoissance ? Il repond, qu'elle est
seulement necessaire pour l'estude de
l'histoire, parce que dans cette matiere c'est
seulement à l'autorité des Ecrivains
l'aut avoir égard : de quel poids,
peut être le temoignage d'un Histo-
rien dont le nom est inconnu ?

Une idee generale de ce qui con-
tient la premiere Partie du Livre de M.

De la Mort & du Jugement dernier, par
 GUILLAUME SHERLOCK, Docteur
 en Theologie, Doyen de Saint Paul, Maître
 du Temple, & Chapelain Ordinaire de
 Sa Majesté, traduit de l'Anglois par DA-
 VID MAZEL, Ministre du Saint Evan-
 gile : Nouvelle Edition, revue & corri-
 gée. A Amsterdam, chez Pierre Hum-
 bert, Marchand Libraire, dans le Kal-
 verstraat. 1712. Deux Traitez in 8. I.
 Traité pagg. 262. II. Traité pagg. 412.

LE sujet de ce Livre est triste & humi-
 liant pour la Nature; il ne roule que
 sur la mort & sur les suites qui en sont à
 craindre, mais il peut être utile aux mœurs,
 en inspirant le goût de la vertu, à la vue
 des dangers où jette le vice. C'est un Oe-
 vrage Anglois composé d'abord dans la
 Langue du Pais par un Ministre Protec-
 tant, & traduit depuis en François par un
 autre Ministre de la même Religion. On
 ne donne ici que la traduction Françoisse.
 La mort est représentée au commencement
 du Livre comme le châtiment du peché,
 & l'exécution de l'Arrêt prononcé contre
 le premier homme, après sa revolte. „ Il
 „ paroîtra rude peut-être, dit l'Auteur,
 „ que le peché d'Adam ait attiré la mort
 „ à toute sa postérité, qu'un seul hom-
 „ me ait peché, & que tous meurent.

ne soient pas immortels de leur nature :
corps fait de poudre retourne né-
cessairement en poudre, à moins qu'une
grâce surnaturelle ne l'empêche de pe-
rir. C'est pour cela que dans le Paradis
Dieu avoit planté l'arbre de vie,
un preservatif qu'il donnoit à
Adam contre la mort. La désobéissan-
ce le fit chasser de ce lieu de dé-
lices, & lui ôta l'usage de l'arbre de vie,
qui devoit le rendre immortel. Si par sa-
crifice il eût scû conserver la grace que
Dieu lui avoit faite, ses descendans en
eussent profité, parce que les enfans, dit
l'Ecriture, suivent la condition de leur pe-
re. Mais en perdant ce premier don, il
fut perdu à toute sa posterité, qui
ne reçut par son canal, mais à qui
il ne devoit rien, non plus qu'à

80 JOURNAL DES SÇAVANS.

mourir? „ La mort termine les souffran-
 „ ces des pauvres, des opprimez, des per-
 „ secutez; c'est un port de repos après tou-
 „ tes les tempêtes de cette vie; elle rompt
 „ les fers des prisonniers & les met en li-
 „ berte; effuie les larmes des veuves &
 „ des orphelins; appaise les plaintes de la
 „ faim & de la nudité; elle dompte les
 „ plus superbes Tyrans, & retablit la
 „ Paix dans le monde; elle met fin à
 „ tous nos travaux, &c.'.

Toutes ces louanges qu'on donne à la mort ne degoutent gueres de la vie; mais du moins l'Auteur sache d'inspirer des precautions salutaires contre les frayeurs excessives de ce dernier moment, en exhortant à mener une vie reguliere, pour prévenir les dangers du Jugement terrible qui doit decider de nôtre sort. On prévoit bien ce qui est observe sur ce sujet ce sont d'utiles reflexions, plus propres à occuper la pieté des Gens de bien, que la simple curiosité des Sçavans.

*Auctoris Historico-Theologicae qua R
 tramni, qui vulgò Bertramus, Do
 trina de praesentia Corporis & s
 guinis Christi in S. Coena investigat
 & à Mabuloni, Natalis Alexandri,
 Vtilitacionibus vindicatur. Pars p
 &c. C'est-à-dire: Considerations Histor*

sur la présence du Corps & du Sang
 de C. dans la Cene. Par J. JAC-
 WERDMYLLERUS, & J.
 HUBERUS. A Zurich, chez
 G. Gessner. 1711. in 4. pagg. 42.

ne nous contenterons d'indiquer ce
 Ouvrage, parce que nous avons
 depuis très-peu de temps assez au-
 sujet dont il traite. On s'arrête
 au nom de l'Auteur du Traité du
 du Sang du Seigneur. Non-seu-
 est appelé Rattramne dans les
 tats, mais il est aussi nommé Ro-
 Ratrame, Ratran, Ratrann, Ro-
 Ranam, Intrame, Bertran, Ber-
 & Bertrame. On parle ensuite de
 onne & de l'état de cet Auteur. On
 près cela à la dispute qu'il a eue à
 in, & on prétend montrer, 1. Que
 s'ens il s'agissoit de la présence reel-
 bien qu'à présent. 2. Que d'ac-
 ter Scot Erigene, il a attaqué Rad-
 Que celui-ci tenoit pour la pre-
 corporelle, sans pourtant avoir au-
 de la Transubstanciation ni de
 substanciation; & que Rattramne
 bit la présence réelle, en excluant
 la présence corporelle. On doit
 mettre M. l'Abbé Boileau à la
 ceux qui ont arraché Rattramne
 de l'Eglise Romaine, & ce-

82 JOURNAL DES SÇAVANS.

pendant il ne paroît pas que ceux qui ont travaillé à ce petit Ouvrage ayent jamais ouï parler de ce que cet Auteur a publié là dessus. Nous avons donné l'Extrait de la dernière Edition de Rattramne dans le Mois passé, pag. 646.

Julii Vitalis Epitaphium cum Notis Criticis explicationeque V. C. HEN. DODWELLI, & Commentario GUI. MUSGRAVE. Quibus accedit illius, ad Cl. Goetziûm, de Puteolana & Baiana Inscriptionibus, Epistola. Isca Dæmoniorum, Typis Farleyanis, sumptibus Philippi Yeo, Bibliopola. Venenit etiam Londini, & in utraque Academiâ 1711. C'est-à-dire : Epitaphe de Julius Vitalis, avec les Notes Critiques & une explication d'Henri Dodwel; & un Commentaire de Guillaume Musgrave. On y a joint une Lettre du premier à M. Goetz, touchant deux Inscriptions, l'une de Pouzzoles, l'autre de Bayes. A Excester, de l'Imprimerie de Farley, & aux frais de Philippe Yeo, Libraire, &c. 1711. in 8. pagg. 190. sans y comprendre les Tables. Planches 8.

LEs anciens Monumens qu'on découvre tous les jours dans la Grande Bretagne, peuvent être d'un grand secours aux Sçavans pour l'éclaircissement de plusieurs

points concernant les Antiquitez
gaines. En effet ce sont les Romains
ont commun qu'aux Peuples de cette
des Arts & les Sciences les plus utiles,
pour la Paix, soit pour la Guerre. Ils
entretenu de puissantes Armees sous
Neron, Domitien, Adrien, & di-
autres Empereurs. *Septime Severe* y
un long sejour, & c'étoit du milieu
Grande-Bretagne qu'il envoyoit ses
dans toutes les parties de l'Empire;
orte que cette Province sembloit alors
voir le disputer a Rome même. &
de par avec cette Maîtresse du Mon-
Les Anglois zelez pour la gloire de
Nation & pour l'avancement des bel-
Lettres, ne peuvent donc rechercher
trop de soin les vestiges de cette gran-
raison qu'ils ont eue avec les Romains;
est sur-tout en consultant les Medail-
& les Inscriptions que l'on déterre si
ient chez eux, qu'ils peuvent repen-
de nouvelles lumieres, tant sur l'His-
& la Chronologie Romaines, que
celles de leur pais. On ne peut assez
imer de quelle utilité sont ces sortes
Monumens pour la solution d'un grand
bre de difficultez, soit historiques,
chronologiques; & il arrive sou-
qu'a l'aide d'un seul mot ou mé-
d'une simple lettre, on fait telle de-
ette en ce genre, à laquelle tous les Li-

vres de la Bibliothèque la mieux fournie n'auroient jamais pû conduire.

On voit une preuve convaincante de cette vérité dans l'Épithaphe dont il est ici question. Elle fut trouvée auprès de *Bath* il y a quelques années; il en courut diverses copies, qui furent lues des Antiquaires avec une extrême avidité; & chacun y fit son Commentaire. Elle est d'autant plus curieuse, que c'est (dit on) le seul Monument qui ait paru jusqu'ici de la Nation *Belgique* de la Grande Bretagne: & on l'a fait graver dans ce volume d'après la table d'airain de Chypre sur laquelle elle est inscrite. Elle est suivie de quelques Notes Critiques & d'une explication de feu M. *Dodwel*, après quoi vient un ample Commentaire de M. *Musgrave* l'Éditeur. Il nous avertit que ceux qui en voudront davantage sur cet article, peuvent avoir recours aux Remarques du sçavant M. *Hearne*, publiées à la fin de la vie d'*Alfred* en Anglois. Voici l'Épithaphe qui fait le sujet de toutes ces Observations:

IVLIVS. VITA
LIS. FABRICIUS
IS. LEG. XX. V. V.
STIPENDIOR
VM. IX. ANNOR. XX
IX. NATIONE, BE

LGA. EX. COLEGIO
FABRICE. ELATV
S. H S B

& voici comme la lit M. Musgrave : *Julius Vitalis, Fabricensis Legionis Vicesima Valeriana Victricius, stipendiorum novem, Annorum viginti novem, Natione Belga, ex Collegio Fabricensium elatus, hic situs est.* C'est-a dire : *Julius Vitalis, Armurier de la vingtieme Legion (surnommée) Valerienne (&) Victorieuse, apres neuf Campagnes, à l'âge de vingt-neuf ans, Belge de Nation, a été transporté de la Communauté des Armuriers, & mis en ce lieu.*

Le principal dessein que M. Doduet se propose dans ses remarques sur cette Epitaphe, est d'en fixer à peu près l'Epoque. Il observe d'abord, Que les Legions n'ont eu leurs Compagnies d'Armuriers (*Fabricenses*) chacune en particulier, que sous les premiers Empereurs; & que ces *Fabricenses* des Legions sont fort differens des *Fabricenses* dont il est parle dans les *Notices* de l'Empire, & dans les Codes de *Theodose* & de *Justinien*: Que ces derniers étoient sous la direction des Prefets du Pretoire, qui avoient chacun *Fabricam Armorum*, leur Atelier ou Arsenal pour la fabrique des Armes destinées aux troupes qui étoient dans leur département. D'ou il conclut que cette Inscription est

plus ancienne que ni les *Notices* ni les *Codex*.

Il observe en second lieu, Que depuis le partage de l'Empire fait sous *Diocletien*, & ensuite sous *Constantin*, la Grande-Bretagne ayant été annexée à la Gaule, & reconnoissant avec elle un même Prefet du Pretoire, les Ateliers militaires de cette Province étoient du ressort de ce grand Officier, & nullement soumis aux Chefs des Legions, ni particuliers à chacun de ces Corps. D'où il s'ensuit que cette Inscription precede le tems de ces deux Empereurs, & de la nouvelle division qu'ils introduisirent.

Il remarque 3. Que la xx. Legion ayant rejeté le surnom de *Valerienne* avant le Consulat de l'Historien *Dion Cassius*, & le Geographe *Ptolomée* lui donnant celui de *Victorieuse*; le tems de nôtre Epitaphe, où cette Legion porte l'un & l'autre de ces surnoms, doit être place dans l'intervalles qui s'est écoulé entre *Ptolomée* & le Consulat de *Dion Cassius*.

Enfin il conjecture que l'Inscription dont il s'agit, a precede l'année de la mort de *Septime Severe* qui est la 211. de N. S. & il appuye cette pensée sur ce qu'alors la xx. Legion, quoi qu'etablie à Chester, & par conséquent à une distance considerable de *Bath*, où elle tenoit son Atelier ou sa Fabrique, ne laissoit pas d'en être plus

plus voisine qu'aucune autre Legion , la 11. n'ayant point encore pris son quartier dans le territoire de *Manmouth* , dont *Bath* est beaucoup plus près que de *Chester* , ce qui n'arriva qu'après la mort de *Severe* , auquel temps les Ateliers de ces Legions purent changer de situation.

M. *Dodwel* fait outre cela diverses reflexions sur le nom de celui que designe l'Epitaphe , lequel est un nom Romain ; sur le pais dont il étoit natif , & a cette occasion sur la différence qu'on doit mettre entre *Gens* & *Natio* , laquelle consiste en ce que sous ce qui s'appelle *Gens* étoient comprises plusieurs *Nations* . sur les circonstances qui dans cette Epitaphe font honneur à *Julius Vitalis* , telles que d'avoir été Soldat , & en consequence d'avoir joui de tous les privileges attachez à cette profession ; d'avoir servi dans les Legions plutôt que parmi les troupes auxiliaires , ce qui étoit moins honorable ; d'avoir commencé ses Campagnes dès la premiere jeunesse ; de tenir un pareil monument funebre non d'une espece de devoir que lui auroient rendu ses heritiers , mais de la pure bienveillance de ses Confreres les Armuriers , &c.

A la suite de ces remarques de M. *Dodwel* , vient une Lettre qu'il écrivit à M. *Goetz* , au sujet de deux Inscriptions découvertes , l'une à *Pouzzoles* , & l'autre à *Bayes*.

Bayes, & dont nous allons donner l'Extrait. La premiere de ces Inscriptions est conçue en ces termes :

IVSSV
IOVIS OPTIMI MAXIMI
DAMASCENI
SACERDOTES
M. MEMONIO. M. F. PAL.
EVTYCHIANO
SACERDOTI HONORATO
EQVO PVBLICO AB
IMP. ANTONINO AVG.
PIO P. P.
ADLECTO IN ORDINEM
DECVRION. PVTEOLANORVM
ADILI
M. MEMONIUS CALLISTVS P.
SACERDOS REMISSA
COLLATIONE.

Voici comme l'explique M. *Dodwel*. Ce *Jupiter Damascens* (dit-il) doit être regardé comme le Patron de la Colonie Romaine établie à Damas. Car le nom de *Jupiter* étant absolument inconnu aux Grecs & aux Orientaux, ne pouvoit qu'être étranger aux Syriens ou aux Macedoniens habitans de cette ville ; Or que Damas soit une Colonie Romaine, c'est ce qu'attestent des Médailles de *Philippe*, d'*Octavie* femme de cet Empereur, de *Volu-*
sien.

son , & d'*Emuën*. On lit de plus dans
 une Inscription de *Gruter* (p. 396. 8.) *Coh-*
ortem Damascenam, *Cohorte de Damas*. Il
 faut même que cette Colonie soit plus an-
 cienne que *Philippe*. Car l'Empereur *Ca-*
racalle ayant accordé le droit de Bour-
 geoisie Romaine a tous les citoyens de
 l'Empire , on ne voit pas de quel usage
 eussent été les Colonies depuis cette Epo-
 que. L'Inscription parle d'*Antonin Pius* ;
 mais il n'est pas facile de démêler qui est
 cet *Antonin*, puisqu'outre *Tire Antonin* &
Marc Antonin, *Caracalle* & *Elagabale* se
 sont fait honneur du surnom *Pius*. Cepen-
 dant M. *Dodwel* se determineroit plus vo-
 lontiers pour *Caracalle*, qui faisoit alors
 en ce pais là des preparatifs de guerre
 contre les Parthes ; & même pour *Elaga-*
bale, qui étoit Syrien de Nation. Le *Me-*
monius pour qui est faite l'Inscription, est
 dit *adlectus in ordinem Decurionum*, aggregé
 à l'Ordre des *Decurions*, pour marquer qu'il
 étoit entré dans cet Ordre d'une maniere
 extraordinaire, & sans avoir passé par les
 autres charges qui conduisoient a ce grade.
 L'Edilité étoit une des fonctions du *Dé-*
curionat, de laquelle dispensoit le Sacer-
 doce ; & c'est apparemment (dit M. *Dod-*
wel) une des raisons pourquoi ce *Memo-*
nus n'avoit été aggregé aux *Décursions*
 qu'en se chargeant de l'Edilité, de crainte
 d'étant une fois admis dans cet Ordre

90 JOURNAL DES SÇAVANS.

il ne fit valoir sa qualité de Prêtre, pour s'exemter de la charge d'Edile. C'est par l'ordre de *Jupiter* même qu'on érige ce monument à *Memonius*, afin qu'il ne fût plus permis à celui-ci de refuser par modestie cette marque d'honneur. C'est un autre *Memonius* surnommé *Calliste*, parent ou affranchi du premier, & Prêtre comme lui, qui prend soin de cette érection, & qui la fait à ses propres dépens, ce qui signifie ces mots *remissa collatione*. C'est donc (reprend M. Dodwel) en vertu d'un decret du College des Prêtres de *Jupiter* établie à *Damas*, que *Memonius*, Membre du même College, érige à ses frais cette Inscription dans *Pouzzoles*, en l'honneur d'un autre *Memonius* de la *Tribu Palatine* dont il étoit ou parent ou affranchi, qui à la dignité du *Sacerdote* joignoit la charge de *Decurion*, qu'il avoit exercée dans la même ville, & à qui *Antonin* avoit donné le rang de Chevalier.

A l'égard de l'Inscription trouvée à *Bayes*, elle a quelques singularitez qui méritent que nous la rapportions aussi, dans toute son étendue. La voici :

M. ANTONIVS RVFINVS
MILES EX V. VICTORIA SIPPONTIS
ET L. IVLIO APOLLINARI FRATRE
MILITI EX. III. DIANA. VI. C. C.
ANNO XXXVIII. MIL. ANN.

ET LIBERTIS. LIBERTATEVS POSTE
RISQVE EORVM.

M. Dodwel remarque fort bien que les principales difficultez que presente cette Inscription consistent à sçavoir. 1. à quoi se doivent rapporter les nombres V & III; si c'est à une *Legion*, à une *Aile*, à une *Cohorte*; & c'est ce qu'il est difficile de deviner: 2. ce que signifient les deux mots *Victoria* & *Diana*, qui suivent immédiatement les chiffres. En effet (observe l'Auteur) il est rare que ces corps de troupes aient pour épithetes ou pour surnoms des substantifs au lieu d'adjectifs: en un mot il est aussi singulier de voir le mot *Victoria* joint avec celui de *Legio*, &c. qu'il est ordinaire de rencontrer ensemble *Legio victrix*, *Legion victorieuse*. De même rien n'est plus commun que de trouver des *Legions* surnommées *Apollinares*, *Joviales*, *Martiales*, *Veneria*, d'*Apollon*, de *Jupiter*, de *Mars*, & de *Vénus*; mais on n'est point accoutumé à leur voir s'attribuer les noms mêmes des Divinitez, comme le corps de troupes designé ici par le chiffre III. semble prendre le nom de *Diane*. M. Dodwel soupçonne que ce qui nous paroît ici une irregularité, seroit peut-être à rendre l'Inscription plus emphatique: de la même maniere que le Consul *Antoine frere du Triumvir*, pour donner une plus

grande

grande idée du motif qui l'avoit engagé dans la guerre de Perouse, & qui n'étoit autre que l'extrême affection qu'il portoit à son frere (*pietas in fratrem*) ne se contentoit pas du surnom PIVS, mais vouloit être surnommé PIETAS.

Nous remettons au Mois prochain à rendre compte des Notes de M. *Musgrave* sur l'Inscription de *Julius Vitalis*. Elles contiennent quantité de recherches curieuses, qui sont assaisonnées de beaucoup d'érudition.

JOH. WOLFG. JAGERI, D. Consiliani Duc. Wurt. Cancellarii Univ. Tubing. & Profess. Prim. Generalis Superintendentis atque Abbatis Adelbergenfis, Tractatus de Ecclesia, in quo potissimæ controversiæ quæ nobis cum Ecclesia Romana intercedunt, examinantur. Accessit dilucidatio vexatæ hactenus quæstionis, An renati possint implere Legem. C'est-à-dire : *Traité de l'Eglise, dans lequel on examine les principales controverses qui sont entre l'Eglise Romane & le parti Lutherien; avec l'éclaircissement de la question : Si les Regnez peuvent accomplir la Loi.* Par M. Jager. A Tubinge, chez Job Franc-kius. 1711. in 4. pagg. 176.

L'AUTEUR de cet Ouvrage y examine 17 questions. La premiere est : Si l'article qui regarde l'Eglise, est le premier article de Foi ; s'il faut commencer par sçavoir quelle est la véritable Eglise Catholique, ou s'il faut auparavant connoître la vérité de la doctrine, afin de parvenir par cette connoissance, à celle de la vraie Eglise. Dans la réponse à cette question, M. Jager attaque le Livre des *Prejuges légitimes contre le Calvinisme*. Il propose les raisons par lesquelles l'Auteur de cet Ouvrage montre qu'il est clair qu'il n'y a point de voye plus difficile, plus dangereuse, ni moins proportionnée, que celle de l'examen particulier de tous les Dogmes ; & que par conséquent c'est de l'autorité de l'Eglise qu'on doit d'abord se convaincre, afin de s'y soumettre ensuite. M. Jager expose après cela les fondemens de l'opinion contraire, & il entreprend de faire voir entre autres choses que la voye de l'autorité est plus embarrassante & plus perilleuse qu'aucune autre, pour parvenir à la Foi. Sa raison est que pour suivre cette voye on est obligé de sçavoir ce que c'est que l'Eglise, & quelles sont ses vraies marques ; & qu'on doit être sûr que Dieu ait voulu qu'il y eut toujours dans le monde une Société, dont l'autorité éclatante soumit à ses loix & à ses dogmes, tous ceux qui

se sauveroient. „ Tout cela, dit M.
 „ ger, demande un long examen; & qu
 „ on a fait cet examen, on se trouve
 „ une plus grande incertitude qu'a
 „ vant. Car, selon M. Arnaud, un
 „ reille recherche ne conduit qu'à l'E
 „ Romaine, qui a plus d'autorité
 „ toutes les autres Societez, qui
 „ Chef couronné de trois couronnes,
 „ Chef qui se vante d'être infallible,
 „ exerce une puissance Monarchique,
 „ commande aux Empereurs & aux
 „ & qui a le pouvoir absolu de li
 „ de delier." Après ces expositions, l
 teur s'applique à répondre aux raisons
 démontrent la nécessité où l'on est de
 férer la voye de l'autorité à celle de l'
 men. Pour être suffisamment instruit (e
 me par la voye d'examen) il n'est pa
 cessaire, selon lui, qu'on sçache le p
 & le contre des dogmes; il suffit
 l'homme lise l'Ecriture sainte, & se
 au saint Esprit qui y parle.

La question qui suit immédiatement
 concerne les marques de la vraie Egl
 La troisième question regarde l'Eglise
 l'Auteur nomme *Evangelique*. Il dema
 donc si l'Eglise Evangelique est seule
 vraie Eglise? Il observe d'abord qu'
 s'agit pas de sçavoir si dans l'Eglise
 maine il y a encore des vrais Fideles,
 la est, selon lui, hors de doute.

comme pour exemple l'Empereur Charles-
Quint , qui à ce qu'il veut faire croire,
mourut Lutherien. Il observe en second
lieu , que l'Eglise Evangelique est le
parti Lutherien, & qu'on ne peut admet-
tre dans l'Eglise Evangelique les Refor-
mez, tandis qu'ils soutiendront l'horrible
dogme du Decret absolu, & qu'ils se sou-
mettront aux décisions du Synode de Dor-
dracht. Il a plus de condescendance pour
les Evêques d'Angleterre, & il ne de-
sespère pas qu'il ne se fasse quelque jour,
entre eux & les Lutheriens une bonne u-
nion. Que le parti Lutherien soit la vé-
ritable & seule Eglise Evangelique, il pré-
tend le prouver, 1. par la pureté de la
doctrine de ce parti, & par l'administra-
tion legitime des Sacremens, qu'il y su-
pose : 2. par d'autres marques, dont les
deux dernieres sont la paix de la conscien-
ce, & l'heureuse mort. „ Il n'y a, dit-
il, nulle Eglise, nulle Religion, où
l'on sente une tranquillité interieure
comparable a celle que nous goûtons.
Elle est fondée sur les merites de J. C.
qui sont la source de la paix de l'ame.
Qui osera accuser les Elus & ceux qui
perseverent dans la Foi, puisque Dieu
même les justifie? A l'égard de la mort,
comment meurt-on dans l'Eglise Ro-
maine? Très-miserablement. Au sor-
tir de cette vie, le feu du Purgatoire

„ attend les Catholiques; & ce feu, ainsi
 „ que l'enseignent leurs Docteurs, a beau-
 „ coup plus d'activité que le feu élemen-
 „ taire, & est de même nature que celui
 „ de l'Enfer. Avec quel effroi donc l'a-
 „ me d'un Papiste sort-elle de son corps,
 „ elle qui est persuadée qu'on la traîne au
 „ suplice du feu, pour y être purgée dans
 „ les tourmens, pendant quelques mois,
 „ quelques années, ou quelques siècles?
 „ L'ame Evangelique (Lutherienne) au
 „ contraire, abandonne cette vie mor-
 „ telle non-seulement tranquillement,
 „ mais aussi avec joye, parce que la pa-
 „ role de Dieu l'a convaincuë que la Foi,
 „ & le Sang de J. C. l'ont déjà purifiée;
 „ qu'il n'y a en elle aucun sujet de con-
 „ damnation; & qu'il ne se présentera pas
 „ même d'accusateur."

M. Jager demande en quatrième lieu,
 si un Evangelique qui se fait Catholique,
 peut espérer d'être sauvé: Si, par exem-
 ple, le Landgrave Ernest, la Reine
 Christine, Chrétien Duc de Meklebourg,
 &c. en embrassant la Religion Romaine,
 se sont engagez dans la voye de perdition?
 Il décide que quiconque abjure le Luthe-
 ranisme, commet un peché fort apro-
 chant du peché contre le saint Esprit, &
 se prive de toute esperance de salut. Voi-
 ci les autres questions. Si l'Eglise Romaine
 convient avec les Lutheriens, touchant

les fondemens de la Foi. Si les Theologiens Lutheriens violent la paix de la Religion, en donnant au Pape la qualité de Tyran. Si la distinction de l'Eglise visible, & de l'Eglise invisible, est fondée dans l'Ecriture. Où étoit l'Eglise Lutherenne avant Luther ? Si la vraie Eglise se conserve sous un Ministère impur. Si par une disposition particulière de Dieu l'Eglise doit toujours être dans la splendeur. Si J. C. a voulu que son Eglise fut toujours gouvernée par un Chef visible. Quel a été le sentiment de saint Augustin & des Peres du Concile de Carthage, touchant la juridiction universelle du Pape. Si on a appelle de l'Evêque de Rome aux autres Evêques. Si ce passage : *Tu es Pierre, & sur cette pierre, &c.* établit la primauté de l'Evêque de Rome. Si saint Pierre a eu certaines prerogatives qui puissent servir de preuves à sa primauté. S'il y a entre les Prêtres & les Evêques, une différence fondée sur le Droit Divin. En quel tems l'Episcopat, comme dignité distinguée de la Prêtrise, a-t-il commencé dans l'Eglise ?

Quæstionum selectarum Specimen circa
suspectos Tutores Curatoresque, sub
Præsidio viri nobilissimi, amplissimi,
consultissimi atque excellentissimi Do-
mini Johannis Henrici Boecleri J.
Tam. LII. E U. D.

U. D. & Proff. Publ. Cap. Thom. Can. & P. T. inclitæ Facultatis Decani, solenni ventilationi subjeit HERMAN-NUS FRANCISCUS PICK Argent. die 15. Septembris anno 1711. C'est-à-dire : *Essai de questions choisies, touchant les Tuteurs & les Curateurs suspects, proposées dans une Thèse de l'Université de Strasbourg le 15. de Septembre 1711. Par Herman-François Pick. A Strasbourg, chez la veuve de Jean-Frédéric Spoor. Brochure in 4. pagg. 30.*

ON ne promet pas dans cet Ouvrage un Traité complet de ce qui peut rendre suspect un Tuteur ou un Curateur. Le titre n'annonce qu'un simple essai de question choisies; & cet essai est si court, que nous pouvons mettre ici toutes les questions qu'il renferme, sans craindre de passer les bornes d'un Extrait. La tutelle est une puissance legitime de défendre celui que son bas âge met hors d'état de se défendre lui-même. Rien n'est plus important pour la Société civile, que le soin de bien élever la jeunesse. Ce soin s'étend également sur la personne & sur les biens. Il est de l'intérêt d'un Etat que les mœurs des enfans soient cultivées, pour former des citoyens, qui par leur sagesse & leur exemple puissent être utiles à la Patrie. Il n'est pas moins nécessaire que leur bien

soit confié à des mains fideles , afin qu'é-
tant devenus majeurs ils ne soient point à
charge au Public. La Loi n'a pas cru
qu'il fût besoin d'exciter les peres à la dé-
fense de leurs enfans ; elle a compté sur
l'affection naturelle que donne le sang.
Mais quand un pere meurt , & que les
enfans n'ont plus de secours de ce côté-là,
on substitue l'autorité de Tuteur à la puis-
sance paternelle ; & il seroit à souhaiter
que ceux qui dans l'intention de la Loi
prennent la place de pere , en prissent aussi
l'esprit & les sentimens. L'experience ap-
prend néanmoins que souvent ce qui a été
introduit en faveur des mineurs , tourne
à leur perte , par les vices ou les infideli-
tez des tuteurs. Les Loix Civiles en hai-
ne de ces mauvaises administrations avoient
permis durant la tutelle une accusation
extraordinaire, qu'on appelloit *Actio suspec-
ti* : accusation qui étoit portée devant le
Preteur , & qui étoit suivie d'infamie.
C'est sur cette matiere que l'Auteur pro-
pose quelques questions.

La premiere, est de sçavoir si l'action
dont on vient de parler peut être intentée
contre un tuteur , à cause de ses mauvai-
ses mœurs seulement , quoi qu'on n'ait
rien à lui reprocher du côté de l'admi-
nistration des biens.

*Naturellement les Loix humaines ne se
mêlent point de ce qui regarde la conscience.*

ce , à moins que ce qui est contre les bonnes mœurs ne fasse tort en même temps à la Société civile , & que quelqu'un n'en souffre. C'est bien assez , dit l'Auteur , que les différends des particuliers soient portez dans les Tribunaux de la Justice , ils n'y excitent déjà que trop de troubles. Que seroit-ce si chaque parole indecente , ou chaque action vicieuse y étoit encore examinée ? Cependant comme les déreglemens du tuteur peuvent nuire à la République , en la personne du mineur , à qui ils peuvent se communiquer par la contagion de l'exemple , l'Auteur croit qu'un tuteur notoirement débauché , peut légitimement être poursuivi , comme étant indigne d'exercer une fonction qui demande beaucoup de sagesse & de vertu.

On demande en second lieu , si la mere ou l'ayeule sont sujettes à l'accusation introduite par le Droit Romain contre les tuteurs suspects.

Il semble que par respect pour la qualité qu'elles portent , on devroit leur épargner l'infamie attachée à une telle accusation , d'autant plus qu'étant seulement reçues pour tutrices par un privilege établi en leur faveur , il ne seroit pas juste que ce privilege fût pour elles une occasion de deshonneur. Mais l'Auteur peu touché de ce motif , embrasse le parti contraire , & soutient que plus on presu-

me d'attention & de tendresse de la part des meres pour leurs enfans, plus on doit s'élever contre elles & les punir, lorsqu'elles manquent a un devoir si naturel, de la même maniere, dit il, qu'une femme qui auroit tué son propre enfant seroit punie avec plus de rigueur que si elle avoit tué un étranger, parce qu'il faut une malice & une noirceur d'ame extraordinaire pour en venir a une action de cette sorte, malgré les mouvemens de la Nature, qui en éloignent.

Un tuteur donné à des enfans par le testament de leur pere, peut il être accusé comme suspect ? C'est la troisième question proposée dans cette These.

La raison de douter est qu'un pere bien instruit de ce qui convient à ses enfans, n'est pas presumé avoir fait un mauvais choix pour eux, & que quand même il se seroit trompé, on devroit ce respect à sa memoire, de ne point détruire son propre Ouvrage ; mais cette considération apparente de bienséance n'empêche pas l'Auteur de décider que toutes sortes de tuteurs sans distinction sont exposez à l'accusation dont il s'agit, lorsqu'ils ne remplissent pas fidellement les devoirs qui leur sont presents, & en cela, ajoute t-il, si on contrevient a la lettre du testament, on execute du moins l'intention du testateur, qui n'auroit pas donné pour tuteur

VOZ JOURNAL DES SÇAVANS.

à ses enfans un homme negligent ou débauché, s'il l'eût connu tel.

Enfin la seule negligence du tuteur forme-t-elle contre lui un moyen legitime d'accusation ?

On croiroit d'abord, dit l'Auteur, qu'à moins d'une prévarication réelle, il ne pourroit pas être poursuivi comme suspect, parce que de simples omissions ne passent pas d'ordinaire pour des crimes. Il soutient pourtant qu'en pareil cas les omissions considerables suffisent, & qu'il est égal pour le mineur d'être ruiné par des infidelitez marquées, ou par la seule negligence de son tuteur. L'adoucissement que l'Auteur apporte à sa décision, c'est que les omissions toutes seules n'ont rien d'infamant, au lieu que le dol & la fraude font une note d'infamie.

Disputatio Medica de Spermate Ceti, quam
Præside Dn. Joh. Sigismundo Hennin-
gero, Med. Doct. & Prof. Publ. Ord.
Cap. Thomani Canonico, solenni Eru-
ditorum examini submittit JOANNES
GEORGIUS WILHELM, Argentor-
atensis; ad diem 29. mensis Octobris.
1711. Argentorati, Typis vidua Johan-
nis Friderici Spoor. C'est-à-dire : *Dissertation de Medecine sur le blanc de Baleine, par Jean Georges Wilhelm, de Strasbourg. A Strasbourg, de l'imprimerie*

de la veuve Jean Frederic Spoor. 1711.
Brochure in 4. pagg. 22.

ON trouve dans cette Dissertation un exposé fidele de toutes les proprietes du blanc de Baleine. L'Auteur commence par expliquer ce que c'est que cette drogue. Il est étonnant que l'origine en ait été cachée si long-temps : car il n'y a gueres plus de trente ans que l'on sçait que le blanc de Baleine est tiré de la tête des Baleines ; & ce fut dans les Conférences de M. l'Abbé Bourdelot , qu'on en eut les premiers éclaircissemens.

On separe la cervelle de la tête de la Baleine ; on la fait fendre par une chaleur lente , on la verse dans des moules faits en pain de sucre , où elle se retroidit : il en sort une huile , & une humidité qui la feroient corrompre, si on les y laissoit. On fait fondre de nouveau cette cervelle ; on la jette dans ces mêmes moules , & il en sort une seconde humidité, que l'on separe comme les premieres ; on reitere cette operation jusqu'à ce que la matiere soit bien blanche, on la coupe alors doucement avec un coâteau, pour la reduire en écailles luisantes , comme on la voit chez les Marchands.

Cette matiere a été appelée *Sperma Ceti*, parce qu'on a cru long temps qu'elle se trouvoit dans les Baleines , aux parties de

la génération. Nôtre Auteur prétend que ce n'est point proprement la cervelle de ce poisson, mais seulement une substance grasse qui se trouve dans sa tête. Il ajoute que cette substance est trop liquide & trop huileuse quand elle est tirée des Baleines femelles, ce qui est cause qu'on ne s'en sert alors que pour les lampes. Le blanc de Baleine se trouve aussi quelquefois flottant sur la mer, ce qui vient, dit Wormius, de ce que ce poisson le jette naturellement en certains temps de l'année, par des conduits destinez à cet usage; mais ce *blanc* s'altère considérablement par le sel marin, ce qui fait qu'on préfère le premier. Les Pêcheurs ne laissent pas cependant de le ramasser avec soin dans des vaisseaux d'osier, après quoi ils le purifient sur le feu par le moyen d'une lessive.

Le blanc de Baleine abonde en sel volatil & en soufre, ce qui est cause qu'il nage sur l'eau comme l'huile; mais si on le broye avec du sucre, il se dissout plus aisément dans les liqueurs aqueuses, pourvu toutefois qu'elles soient chaudes. Pour ce qui est des huiles, il s'y mêle facilement, & si on le délaye avec de l'huile d'amande douce, on a un bon remède contre les douleurs internes. Il ne se fond pas avec la même facilité dans les liqueurs spiritueuses. Si on en met sur la Langue
on

on y trouve un goût de beurre, & ensuite une petite acrimonie; quant à l'odeur, elle n'a rien de desagrecable, pourvû que la drogue soit bien purifiée; mais si on jette le blanc de Baleine sur les charbons ardens, il en sort une odeur semblable à celle d'une chandelle eteinte. Si on en presente à la flamme d'une lampe ou d'une chandelle, il ne s'enflamme point; & si on en met à la mèche, il produit une lumière claire, sans petiller.

Quant aux proprietez de ce médicament, les principales sont, d'être bon pour adoucir l'âcreté des humeurs, pour temperer les acides, pour relâcher les membranes trop tendues, pour ramollir les duretez, pour calmer les douleurs, & en même temps pour resoudre & deboucher; aussi l'employe-t-on avec succès dans la coagulation du lait, dans la colique, dans la pleuresie, dans les difficultez d'urine. Notre Auteur prétend, après plusieurs Medecins, qu'il n'y a pas de meilleur remede que celui-là contre les catharres suffoquans. On le delaye dans un peu d'eau d'hyssope bien chaude, ou dans du syrop de cette plante; les enfans à la mamelle sont fort sujets à ces sortes de catharres, & pour les en délivrer on nous avertit ici qu'il n'y a qu'à leur faire prendre dans une petite quantité de leur lait, environ la grosseur d'un pois de blanc

de Baleine, & puis les laisser dormir. J'ai guéri par ce moyen, dit l'Auteur, plusieurs enfans, qu'on avoit abandonnez comme morts. Ettmuller, dans sa Pratique, assure que le blanc de Baleine est souverain dans ces sortes d'occasions, & il loue ce remede comme un spécifique contre la coagulation du sang.

Il est difficile, selon ce qu'on nous ajoute ici, de trouver contre la pleuresie un remede plus efficace. On délaye un demi gros de blanc de Baleine, & six grains de castoreum, dans un jaune d'œuf, & on fait prendre cela au malade, qui boit un peu d'eau de cerfeuil par-dessus.

La dose ordinaire du blanc de Baleine est depuis un scrupule jusqu'à un gros pour les adultes, & depuis trois ou quatre grains jusqu'à huit pour les enfans. On le peut prendre seul en substance, & sans aucun mélange; quelques-uns le prennent dans de la biere toute chaude, & s'en trouvent bien. Au reste, il faut prendre garde qu'il soit bien recent: car s'il tire sur le vieux il est plus capable de faire du mal que du bien. Le meilleur nous est envoyé de Bayonne, & de saint Jean de Lus: on doit le choisir en belles écailles blanches, claires & luisantes. Ceux qui voudront sçavoir les autres usages de ce remede, tant interieurement qu'exterieurement, ne peuvent mieux faire que de

Dissertation de nôtre Auteur,
 n'offre rien à desirer sur cette

*Juridica inauguralis de Testa-
 conjugum quam Deo Triuno
 ex Decreto & auctoritate
 nobilissimi, & amplissimi
 cultorum ordinis in celeberrima
 studentium Universitate, pro
 summos in Utroque Jure ho-
 & privilegia Doctoralia legiti-
 quendi, solenni Eruditorum
 sistit FRANCISCUS OESINGER
 stensis, ad diem 7. mensis
 anno 1711. C'est-à-dire: Dissert.
 Droit sur les testamens des per-
 sonnes mariées, exposée dans une dispute
 de l'Université de Strasbourg le
 7. 1711. Par François Oesin-
 ger, Strasbourg, chez la veuve de
 Adrien Spoor. Broch. in 4.*

Le Pais où un mari & une fem-
 me peuvent disposer de leurs biens par
 testament au profit l'un de l'autre. Tels
 sont ceux qui se reglent par les Loix
 de France. Ces Loix laissent aux Testa-
 mentaires une entière liberté de se choisir des
 légataires à leur gré; & si elles admettent
 les étrangers comme les pa-

rens , pourvû que la legitime soit laissée aux enfans , elles sont bien éloignées d'empêcher que le mari soit heritier de sa femme , ou que la femme succede à son mari. Plusieurs Coutumes en ont disposé d'une autre maniere , en défendant aux personnes mariées de se faire aucun avantage. Il y a dans la ville de Strasbourg un Statut exprès pour cette défense. C'est sur ce Statut que roule la Dissertation qu'on donne ic.

L'Auteur en examine d'abord le motif, qui est le même que les Loix Civiles alleguent, en retranchant aux gens mariez la faculté de se faire des donations entre-vifs. On a apprehendé qu'un mari n'abusât de son autorité ; & une femme , de ses charmes ou de son adresse, pour extorquer ou pour surprendre des liberalitez excessives. Un mari dur & avare s'enrichiroit aux dépens d'une femme docile & complaisante. Une femme artificieuse ruinerait un mari foible ; ou si l'un refusoit de faire ce que l'autre souhaiteroit , ce seroit une source de mesintelligence & de divorce entre eux. Il seroit à craindre d'ailleurs que de part & d'autre une trop grande application aux vûes d'interêt, ne fit negliger l'éducation des enfans , & les autres soins domestiques. Enfin on a considéré qu'il étoit contre la dignité & les bienséances du mariage,

qua

que l'union conjugale qui devoit être le fruit d'une affection libre & legitime, devint un commerce venal & une occasion continuelle de surprises ; mais on peut dire que les Loix Romaines en s'exprimant si élégamment sur les dangers des donations entre mari & femme, ont prévu le mal sans y apporter toute l'étendue du remede : car elles n'ont condamné que les seules donations entre-vifs , & encore ont-elles voulu que ces sortes de donations eussent l'effet des donations à cause de mort , lorsque le donateur mourroit sans les avoir revoquées pendant sa vie : en sorte que par là on autorise d'un côté les mêmes inconveniens qu'on défend de l'autre.

Les Coûtumes ont porté plus loin leur prévoyance ; elles ont défendu tous avantages entre mari & femme durant le mariage , soit que ces avantages fussent faits par des actes entre vifs , soit qu'ils fussent faits par des actes à cause de mort. Le mari ou la femme , pour surprendre une donation à cause de mort, ou une donation entre-vifs, qu'ils espéreroient pouvoir être confirmée par l'évenement , ne manqueroient pas de se servir des mêmes moyens , & d'employer les mêmes artifices qu'on a craint pour les donations irrevocables. Ainsi on a jugé qu'il ne falloit mettre aucune différence

dans des circonstances où le danger paroît
soit égal.

Mais toutes ces précautions seroient
inutiles , si en défendant les libéralités
entre mari & femme , on n'eût pré-
vu que l'esprit de l'homme éluderait
ces sages précautions , sous le nom de
personnes interposées. C'est pour ce
qu'on a compris les enfans dans les dis-
positions faites au mari & à la femme
pour se faire des avantages l'un à l'autre , par-
ce que le pere & le fils sont regardés
comme une seule personne , & qu'on
présume toujours que la femme ne donne
pas aux enfans de son mari qu'en consi-
dération du pere ; ou le mari aux enfans
de sa femme , qu'en considération de
la mere. Tous les détours artificieux que
l'on prend pour déguiser l'objet des libe-
ralitez surprises , passent pour des fraudes
qu'on fait à la Loi , & deviennent par
là inutiles.

Au reste , les Statuts de Strasbourg ne
défendent entre mari & femme que les
avantages en pleine propriété , & leur
laissent la liberté de se donner recipro-
quement l'usufruit de leurs biens : ce qui
est conforme à la disposition de la Coutu-
me de Paris. L'Auteur touche ensuite
quelque chose des Testamens mutuels
*par lesquels le mari & la femme disposent
de leurs biens dans le même papier & le*
même

même acte ; mais il n'entre dans aucune des questions qui s'offrent en grand nombre sur cette matiere.

*Faute à corriger dans ce Mois à l'Extrê-
me du Livre de M. Valisnieri.*

Page 12, ligne 5. Il n'admet que deux sortes de grands vers veritables, le Tænia & le Large, description qu'il assure être fidelle. *Lisez*, Il n'admet que deux sortes de grands vers veritables, le Tænia & le Large. Il en donne une description qu'il assure être fidelle.

T A B L E

D E S L I V R E S, &c.

J U I L L E T 1712.

A NT. VALISNIERI Considerazioni & Esperienze.	3
J AC. PIGNATELLI Novissimæ Consultationes canonice.	13
A UG. CALMET, Commentaire Litteral sur les Livres de Tobie, Judith & Esther.	20
<i>Lettre sur un nouveau Projet de Catalogue de Bibliothèque.</i>	28
J AN. CASP. KHUNTI Orationes Panegyricæ.	30

TABLE DES LIVRES.

JAC. FRID. LUDOVICI Supplementa ad C
pendium Juris LAUPERBACHII.

HADR. R. ELAND: Antiquitates sacre veteris
Hebræorum.

СОЗРЕ, Réponse au P. Tatienov.

PER ANGO, Quislo Medica an Homo à
tribus.

CHISTOPH. AUG. HEUMANNI de
bris Anonymis & Pseudonymis Schediasma.

D. MATHIE, Traduction du Traité de S. LOCK de la Mort et du Futur de l'ame.

*Axiomatis quæ Ratiocinatio Doctrina de præsentis
potis & Sanguinis Christi investigatur, &c.*

John Vitals Epitaphium cum Notis H. D
WELLS & GUTH MCGRAVE.

JO. WOLFG. JAGKI Tractatus de Eccl

HERM. FR. PICK, Questionum Selectarum
Specimen circa suspectos Tutores Curatores

JO. GEORG. WILHEM, Dissertatio de S
mate Ceti.

FRANCISCUS OEBINGER, de Testam
Conjugum.

(II)

CATALOGUE UNIVERSEL DES LIVRES

se trouvent qu'en blanc, qu'on trouve à
Paris chez les WAESBERGE.

Catalogue de NOVEMBRE 1711.

(On se Catalogue tous les mois, & on s'achète
toujours les Livres de ce Catalogue.)

(II)

(Jas.) Rerum fossilium & ad Mine-
rarium pertinentium, in territorio No-
vanti observatarum Descriptio cum (co-
pidum fere ducentis. 4. Norim. 1708.

de Calamitate Literatorum sive P. Al-
Medices legatus sive de Exilio, accessit
Pier. Valerianus & C. Tottius de in-
literatorum cum Praefatione Jo. Burch.
12. Lipsie. 1707.

Probi Clavis Historico-Politica. 12.
Lundenburg. 1689.

Europæ. 4.

(Guard.) Exercitationes Academicæ in
primam & Naturalem. 4. Franco.

(de) Representatio Imperii Romano-
rum. 4. Norimb. 1637.

(Valent.) Auguttalia Seleniana cum
culis. 12. Ura. 1654.

, Exercitationes Philosophicæ de
Malorum potentia in Corpora. 12.
1691.

Fasti Acadmici studii Generalis
4. Lezan. 1635.

(Guard.) Antiqua priscorum Hominum
12. Lugduni. 1694.

(Staph.) Hægoge Bello-Politica Rem-
pu-

CATALOGUE

publicam devastatam in Germania armis & opibus beandi. 12. *Hamburg.* 1662

Apo. logie pour la Morale des Reformez de Mr. Jureu contre M. Arnaud 8 *Genev.* 1675.

—— le Synode de Dordrecht, ou Refutation du Livre Intitulé, Impiete de la Morale des Calvinistes. 8. *Genev.* 1679.

—— le Synode de Naerden par L. Wolzogue. 12. *Vtrecht.* 1669. 4 tom.

Armature Chrétienne, comprenant des Prières, Meditations &c. 24. *Dort.* 1662. 1683.

Armure complete de Dieu, par Guil. Gouge. 4. *Genev.* 1643.

Commentaire de Maître Adam Theveneau sur les Ordonnances, contenant les difficultez, entre les Docteurs du Droit Canon & Civil. 4. *Paris.* 1629.

Chasse verole des petits enfans par Chanvel. 12. *Lyon.* 1610.

Amans Heureux & Malheureux 12. *Cologne* 1610.

—— Liberal, ou les Amours de Richard & de Leonice. 12. *Lugd.* 1706.

—— Ouf, contenant cinquante nouvelles Espagnolles 12. *Brussel.* 1711.

—— De Siens où les femmes font mieux l'Amour que les veuves & les filles. 8. *Lyle.* 1706.

Alardin (Casp.) Geistlich und Himlischer Tee gebrauch. 2. *Breimæ.* 1697.

Beyer (Georg.) Ordnung des Peinlichen Gerichts von Kaiser Carl den V. 8. *Leipzig.* 1711.

Amelungs (Henr. Chr.) Redymäfige Retorsion wider Geheina. 8. *Dresd.* 1690.

Alamodischer Politicus, sampt der Kentsammer und Peinlichen Proceß. 12. *Francf.* 1697.

Arctstoot (Theodor.) Dytlegginge over de Brief

and

de Colossensen. 4. *Deft.* 1702.

— Hebreën. 4. *Hage.* 1699.

(*Henr.*) Van 't Lof der uytstekentheden
Vrouwen. 12. *Amst.* 1658.

(*Eman. de*) Turkse Slavernye. 12. *Hage.*

(12)

D E C E M B E R 1711.

(*Leon.*) Græcia Orthodoxa, five varii
scriptores Græci, de processione Spiritus
S. & alius, Gr, Lat. 4. *Rome.* 1652, 1659.

U. vide plura hujus Auctoris No. 6. 9.

Græca, five varia Opuscula Græca, Stru-
monach. Bened. 4. *Paris.* 1692.

(*Ruard.*) Syntagma Theologico-Meta-
physicum. 4. *Franeq.* 1711. vide plura hujus
Auctoris No. 12.

(*Jo. Val.*) Theophilus five consilium de
Christiana Religione sanctius colenda &c. *Lipsia.*

Descriptio civis verè Christiani. 12. *Amsterd.*

U. vide plura hujus Auctoris No. 11.

Samuel Epistola ad Anton. Horneck. 4. *Mar-
burg.* 1690.

(*Lanc.*) Preces privatæ quotidianæ Græc.
12. *Oxon.* 1675.

(*Judoc.*) Faustus Annus, dies, momen-
tum Christiani. 12. *Monast.* 1643.

(*Pauli*) Basilicæ S. Mariz Majoris des-
criptio & delineatio. fol. *Roma* 1621. cum. fig.

(*Petr. ab*) Sermones super festâ Do-

CATALOGUE

- Barth* (Gothfr.) Dissertationes Juris Theoretico-Practice, ex jure civili & feudali, 4. *Francos.* 1708.
- Baron* Opera omnia fol. *Lugdun.* 1581 3 vol.
- Baze* (1^{od} f. 4) Theorica criminalis ad praxin forensensem accommodata. 8. *Traject* 1646.
- Barbette* (Paul.) Opera omnia, Medica, Chirurgica & Anatomica, cum notis & Observationibus Jac. Mangeti. 4. *Genev.* 1704.
- Praxis cum notis Frid. Deckers. 12. *Amsterd.* 1693.
- Chirurgia, cum Observationibus & notis Jo. Mays, accedit tractatus de peste. 12. *Amsterd.* 1693.
- Barthele* (Jul. Cas.) Hortulus Genialis. 16. *Genev.* 1620.
- Aker* (Jo. Henr.) Methodus scribendarum Epistolar. ad fontes purioris Latini conformata. 8. *Rudolstadt.* 1710.
- Selecta Poetica, quibus continentur Sabinii precepta, Espenxi Elegia & Rachelii Classes Imperator. metricæ. 8. *ibid* 1711.
- Alamannicarum* rerum Scriptores vetusti ex Biblioth. Melchior. Goldasti fol. *Francos.* 1661.
- Alex* (Paul.) Poesis varia 8. *Leon.* 1702. vide plura hujus Auctoris No. 6.
- Angelus* St. Francisco, Homo omnia sive microcosmus moralis physicus & politico moralis 8. *Wanz.* 1675.
- Anglus* (Alex. de) In Astrologos conjectores 4. *Lugd.* 1621.
- *Sirph.* Problemata Geometrica circa Conos, Sphaeras 4. *Vind.* 1658.
- Miscellaneum Hyperbolicum & parabolicum. 4. *ibid* 1659.
- Geometricum. 4. *ibid* 1660.
- A**rt de prê her, a un Abbe. 8. *Amst.* 1617.
- De vivre content, par l'Auteur de la Pratique des vertus Chrétiennes. 12. *Amst.* 1707.
- Antiques* des Heretiques. 1681.

DE NIVELLES

on du Regue de Mille ans par P. Serrurier.
Amst. 1657.

on suffisante pour la remission des pechez
le Sacrement de penitence , par du Pas-
ter. 4. Lyon. 1687.

ne de la Prevoté de Paris, avec les notes
du Moulin 12. Paris. 1678.

manie Medicinale avec un Traité de la Phy-
sionomie, par Philippe Mai & Haye 1665 avec fig.

— Naturelle de Ronphyle. & Paris. 1671.

le Clostre ou l'Heureuse inconstance. 12.
Tel. 1706.

ce artificieuse ou le Rival de soi même. 12.
Tel. 1682.

res ou la Grande Pastorelle , par Nicolas
Petien. 12. Rouen 1613.

allade de Mylord Faucomberg , vers quel-
Princes d'Italie. 12. Amst. 1671.

— Des Holandois , vers l'Empereur du
Ton. 12. Leyde. 1686.

ames tragedia Sacra di Tomaso Averso. 4.
Amst. 1648.

ce Principessa di Siria, d'Aless. Borghetti.
Amst. 1697.

que es los Sacros Libros del V. & N. Testa-
mento revista por Cypriano de Valero. fol.
Amst. 1602.

boek (Throd.) Uytlegging over den eerste
brieftaen die van Corinthen. 4. Leyde 1707.

meer van dese Auteur No. 9. 11.

(Pieter) Apologie ofte verantwoording van
de syn 12 Jarige dienst als Thresorier van
Amsterdam. 4. Amst. 1687.

C A T A L O G U E

(13)

J A N V I E R 1712.

Angelus pacis ad Principes Christianos. 12. *Paris.* 1650.

Anglia Sacra sive Collectio Historiarum de Archiepiscopis & Episcopis Angliæ. fol. *Londin.* 1691. 2 voll.

Angli ex *Albiis* (*Thom.*) *Exetasis scientiæ requisitæ* in Theologo. 12. *Land.* 1668.

———— *Exceptiones duorum Theologorum Parisiensium de medio animarum statu.* 12. 1662.

———— *Apologia pro doctrina sua.* 12. *ibid.* 1661.

———— *Muscarium ad Duacenz Censuræ Vindices.* 12. *ibid.* 1661.

———— *Tractatus de Virtutibus fidei & Theologiæ &c.* 12. *ibid.* 1659.

Animadversiones in Joannam Papissam Sam. Maresii contra Blondellum. 4. 1661.

———— *Ad Colvini Papam Ultrajectinum.* 4. *Londin.* 1668.

———— *In nodum Prædestinationis Card. Sfondrati dissolutum.* 4. *Colon.* 1707.

Bayo (*Gomezii*) *Praxis Ecclesiastica & Secularis.* fol. *Lugd.* 1671.

Beato (*G.*) *de matrimonialibus.* 4. *Stetin.* 1663.

———— *De Criminalibus.* 4. *Gera.* 1610.

Bebenburg. (*Lupold.*) *de Juribus Regni & Imperii Romanorum.* 8. *Argentor.* 1624. *Heidelberg.* 1664.

Bechman (*Jo. Volck.*) *Commentatio ad auream Bullam Caroli IV.* 4. *Jena.* 1669.

Barchusen *Jo. Conr.*) *Pyrosophia, Iatro-Chemiam, Rem Metallicam & Chrysopæiam pervestigans.* 4. *Leida.* 1698.

———— *Pharmacopœus Synopticus sive Synopsis Pharmaciarum.* 8. *Lugd. Bat.* 1712.

———— *Acroamata, in quibus complura ad Iatro-Chemiam & Physicam spectantia explicantur.* 8. *Traj.* 1703.

Bar-

4. *Frank.* 1659.

torum spirantium spationum mensu-
ra. 1660. Vide plura hujus Auctoris

(*Dan.*) Chronologia anoptica sive
temporum demonstratio. fol. *Cassel.*

temporum & rerum totius orbis me-
mor. fol. *Francf.* 1660.

(*Angl.*) Exercitatio de Geometria indivisi-
bili. *Lond.* 1658.

oriones Peripateticæ ad Mantem K.
12. *ibid.* 1646.

res Physicus & Metaphysicus sive de
Naturæ & Sapientiæ. 12. *London.*

sive Sceptices & Scepticorum à Jure
divinis exclusio. 12. *ibid.* 1663. Vide
etiam Auctoris supra.

(*Angl.*) de genuinis rerum Cælestium,
Terrenarum & inferarum proprietatibus. 8.
1601.

res in quodam capite primi de Scien-

CATALOGUE DE LIVRES.

- de la Foi, de la Correction & de la Grace
traduit par Arnauld 12. *Paris* 1657.
- Soliloques, Meditations & Manuel. 8. *Brussel.*
1705.
- Declaration du Roi, publiée en Parlement le 12.
Janv. 1634 8. *Paris.*
- Chirurgie Militaire ou l'art de guerir les playes
d'arquebuse par Tassin. 12. *Nimegue* 1673.
- Ambassade & negotiations du Card. du Perron.
4. *Paris.* 1633
- Ambassadeur & ses fonctions, avec des Reflexions
& un discours de l'Élection de l'Empereur par
Mr Wicquefort. 4. *Carohn* 1690.
- Aminre du Tasse Pastorale Ital. Franc. 12. *Haye.*
1681.
- Bellezza del l'Animo e del Corpo. 8. *Roma.*
1680.
- Epicteto y Phocilides, con el Origen de los Estoi-
ces y defensa contra Plutarcho por D. Franc.
de Quevedo Villegas. 12. *Bruse.* 1664.
- Balnest (Ednard) Aurora Chymica, or a Rational
wal preparing of animals vegetables and mi-
nerals. *London.* 1672.
- Alardin (Caspar.) Vergeestelyk en Hemels Thee
gebruik. 8. *Amst.* 1709.
- Geluckzaligheit van den weg der Regtveer-
digen of Predication over den 1 en 36 Psalm.
8. *Amsterd* 1705.
- Boerberghs (Jacob.) Inleyding tot de pligt van een
beaampte schryver. 8. *Hage* 1699.
- Beverwyck (Jan van) alle zyn Medicinale Wer-
ken. 4. *Amst* 1656. 1672.
- Ansma (Linnux van) Verhaal van de Nederlantse
Vredehandeling 4. *Amstel* 1653.
- — Vervolg op de Saken van Staet en Oor-
log door L. Sylvius. fol. *Amst.* 1685. 1701.
4. voll.

AVANS,

Pour le Mois

D'A O U T

1712.



A V I S.

Ontrouve à Amsterdam chez les **W A E S-
B E R G E** les Livres suivans :

Yvonis Gaukes Dissertatio de Medicina ad certitudinem Mathematicam evehenda : continens certa hujus Artis principia ; & quomodo ex iis omnia Mechanicè & methodo Mathematica demonstrari possit , in ea quoque habentur diversæ , cum aliorum tum maximè Cartesii & Newtoni , de rebus Philosophicis sententiæ sic , ut justo cuilibet Veritatis arbitro apparere queat , uter ex his viris acutissimis feliciter rem acutetigerit. 8.

Lettres & Memoires sur la conduite de la presente Guerre & sur les Negotiations de paix. Tom. II. 8. à La Haye

Observationes selectæ in varia loca Novi Testamenti, sive LAUR. RAMIRESII DE PRADO Pentecontarchus. ALEX. MORI in novum foedus Notæ, & PETR. POSSINI S. J. Spicilegium Evangelicum, tabulis æneis & præmissa Præfatione JO. ALB. FABRICII. 8. Hamburgi. 1712.

*Memoires sur l'Etat de la Religion Reformée en France : contenant les plaintes du troi-
siesme serment injuste qui a esté fait à ceux qui
professent & une deduction abrégée de
ce qu'ils ont de demander leur Retablissement
au prochain Traité de Paix. 4. à La Haye
1712.*

JOURNAL

DES

SAVANS,

Mois d'Août MDCCXII.

Epitaphium cum Notis Criti-
cationeque V. C. HENRI DOD-
WEL, & Commentario GUIL-
L. MUSGRAVE. Quibus accedit illius,
G. GOETZII, de Puteolana & Bai-
arum Inscriptionibus, Epistola. *Isca Dum-*
non, Typis Farleyanis, sumptibus
Yeo, Bibliopola. Veniunt etiam
in utraque Academia. 1711.
Dire : Epitaphe de Julius Vitalis,
Notes Critiques & une explication
de Dodwel ; & un Commentaire
de M. Musgrave. On y a joint
celle du premier à M. Goetz, tou-
chant des Inscriptions, l'une de Pouzzu-
ole de Bayes. A Excester, de
G. Farley, & aux frais de
Yeo, Libraire, &c. 1711. in
4. F 2 8. pagg.

8. pagg. 190. sans y comprendre les Tables. Planches 8. Se trouve à Amsterdam chez les Waesberge.

L'EXTRAIT de cet Ouvrage que nous donnâmes le Mois dernier, pag. 82. contient un détail des Pièces qui appartiennent à M. *Dodwel* dans ce volume, & qui en font à peine la quatrième partie. Il nous reste présentement à donner un précis de l'ample Commentaire de M. *Musgrave* sur l'Épithaphe de *Julius Vitalis*, dont voici les termes, que nous avons déjà rapportez : IULIVS. VITALIS. | FABRICIESIS | LEG. XX | V.V. | STIPENDIORVM. IX. | ANNOR. XX. IX. | NATONE. | BELGA. | EX. COLECIO FABRICE. | ELATVS. | H S B. Les lignes perpendiculaires qui separent la plupart des mots de cette Épithaphe, servent à indiquer la division qu'en fait ici le Commentateur en onze parties, qui font le sujet d'autant de Sections, que nous allons parcourir.

I. IULIVS VITALIS. On ne connoît la personne de ce *Julius Vitalis* que par cette Inscription. Comme les Esclaves prenoient d'ordinaire les noms de ceux qui les affranchissoient, l'Auteur soupçonne que l'étranger dont il s'agit dans cette Épithaphe, pourroit avoir été ou l'affranchi de l'un des six Romains nommez *Julius*,

A O Æ T 1712.

qu'on sçait s'être signalés dans la Grande-Bretagne, ou issu de quelqu'un de leurs affranchis; si l'on n'aime mieux supposer qu'il fût Romain d'origine. A l'égard du surnom *Vitalis*, il est connu par plusieurs Inscriptions. Il y en a une Britannique, entre autres, alléguée par M. Gale, où il est fait mention d'un *Varius Vitalis*, qui vivoit dans cette Isle vers l'an de N. S. 191.

II. *FABRICIENSIS*. Dans ce mot *Fabriciensis* pour *Fabricensis*, on voit l'I ajouté & l'N retranché. Ces additions & ces retranchemens se faisoient pour accommoder l'écriture à la prononciation, qui admettoit certains mots. C'est ainsi qu'on trouve écrit *Carthagenensis* & *Carthaginensis*, *Armilustrum* & *Armilustrium*, *Libertas* & *Liberitas*: c'est ainsi que Cicéron disoit *Fornicem* pour *Fornicem* & *Fornicem* pour *Fornicem*; que d'autres prononçoient *Hortensia*; que d'autres prononçoient *Monstrum*, &c. A ces remarques Grammaticales sur *Fabricensis* succèdent quelques observations plus importantes, qui regardent l'origine & l'usage de l'Inscription. Les Romains étoient de tout temps un grand soin de la garde des armes, & d'établir dans certaines villes des Ateliers (*Offinas*) dont les Ouvriers étoient destinés à travailler pour les Armées. Ces Ouvriers étoient appelés *Fabrilis*.

pellez *Fabri*, étoient ou Armuriers (*Fabri Ferrarii*) ou Charpentiers (*Fabri Tignarii*) & avoient un Chef ou Surintendant nommé *Præfectus Fabrum* ou *Fabrorum*. Chaque Legion avoit sa compagnie d'Ouvriers avec leur Chef ou *Præfet*, comme semble l'assurer *Végèce* (2. 11.) & comme le temoigne une Inscription déterrée à Rome, où on lit *Præf. Fabrum Leg. X. Præfet des Armuriers de la X. Legion* : ce qui est confirmé par nôtre Epitaphe. Ces Ateliers s'appellerent dans la suite *Fabrica*, d'où les Ouvriers qui y travailloient prirent le nom de *Fabricenses*. L'Auteur ne connoît point parmi les Imprimez de monument plus ancien de ce mot, qu'une Loi des Empereurs Constance & Constant, publiée en 344, & mentionnée dans le Code Theodosien. *Ammien Marcellin* qui écrivoit vers l'an 380, employe ce même mot ; mais *Végèce* contemporain de cet Historien, ne s'en sert en aucun endroit de son *Traité de l'Art Militaire* ; apparemment (observe l'Auteur) parce que son Livre n'étoit qu'une compilation de ceux que *Caton*, *Celse*, *Trajan*, *Adrien*, & *Frontin* avoient composez sur cette même matiere, & dans lesquels cette expression ne se trouvoit peut-être pas. M. *Musgrave* conjecture de ce que le mot *Fabricenses* ne paroît point avoir été en usage avant l'an 344, que l'Epitaphe est postérieure à

cette

Elles montoient sans interruption
au nombre de XIV, d'où jusqu'à XXXII.
Le nombre étoit interrompu. Il y avoit
de cela plusieurs Legions, qui por-
toient le nom de *premiere*, de *seconde*, de
troisième, de *quatrième*, de *septième*, & de
huitième. *Lazius* en compte cinq de ce
premier nombre, l'*Italique*, la *Pannonique*,
la *Germanique*, & deux *Espagnoles*. C'est
la *Legion Britannique* dont il est ici ques-
tion. *M. Musgrave* nous donne une his-
toire détaillée des services que cette Le-
gion a rendus au Peuple Romain. Au-
près d'elle l'ayant conservée après la défaite
de *Vercingétorix*, l'envoya d'abord avec sept
autres en *Germanie*, sous la conduite de
Publius Sulpicius, où elle demeura jusqu'à
l'empereur *Claude*, qui la fit passer dans
la *Belgique*, l'an 44 de J. C.

Cette Legion se distingua dans la bataille où les Romains défirent *Boadicee* Reine fameuse de la Grande-Bretagne, & qui (selon l'Auteur) peut fort bien figurer avec trois autres plus modernes, *Elisabeth*, *Mari*, & *Anne*, dont les regnes ont acquis tant de gloire à la Nation Britannique. Cette xx. Legion continua de servir dans ce même pais sous *Agricola*, c'est-à-dire, sous les Empereurs *Vespasien*, *Tite*, & *Domitien*. Elle avoit alors son quartier vers l'embouchure du fleuve *Deva* (aujourd'hui *Dee* ou *Dwy*) où se forma une Colonie, & ensuite une ville nommée presentement *Chester* du mot Latin *Castrum*. L'Auteur s'efforce de découvrir à peu près la date de ce premier établissement; & par occasion il recherche quel étoit le pais qu'habitoient les Peuples appelez *Cangues*, & en quel temps les Romains les assujettirent. Il lui paroît fort douteux que cette xx. Legion soit revenue en Italie, pendant les guerres civiles d'*Orhon*, de *Vitellius* & de *Vespasien*. Du moins est il certain qu'elle servoit dans la Grande-Bretagne sous *Adrien*, & sous *Antonin Pie*, & que sous *Commode* elle demouroit à *Deva*. Elle y étoit encore du temps de *Diocletien* & de *Maximien*, mais engagée dans le parti de *Carause*, puis dans celui de *Maxence*, jusqu'à l'arrivée de *Constance Chlore* qui fit tuer cet usurpateur. Il s'ensu

que la xx. Legion fit sa
 dans la Grande-Bretagne jusques
 du quatrième siècle, pendant
 de 300 ans; mais il est difficile de
 combien de temps elle y demeura
 la suite, les Romains ayant fort ne-
 ou même presque abandonné cette
 depuis la prise de Rome par Alaric.

V. V. V. Les Sçavans ne sont pas
 d'accord sur les mots que signi-
 ces deux V. initiales. Tous convien-
 que l'une des deux signifie *Victrix*,
 : mais les sentimens sont parta-
 l'autre. Quelques uns lisent l'a-
Victrix, fondez sur une Inscription
 qui porte P R A F. L E G. XX.
 GEN. V I C T R. sans considerer qu'il
 dans les Armées Romaines plus
 de vingtième Legion. D'autres lient
rix, *Valeria*. M. Musgrave se declare
Valeriana, *Victrix*, sur l'autorité de
 & de Tacite. Il soutient que les ad-
 qui servent d'épithetes aux Legions,
 terminent presque toujours en *anus*, &
 ment en *ius* : ce qu'il prouve par une
 d'exemples, & il observe que quoi-
 on dise *Gens Claudia*, *Gens Flavia*, *Lex*
ria, *Lex Julia*, on ne trouve presque
Legio Julia, *Pompeia*, *Antonina*,
Legio Juliana, *Pompeiana*, *Antoniana*.
 Il hazarde ses conjectures sur les rai-
 qui ont pu valoir à cette Legion les

urnots de *Valerienne* & de *Victorien*; & sans prétendre avoir trouvé la véritable, il se contente de nous debiter sur cela des vrai-semblances.

V. STIPENDIORVM. IX. L'Auteur observe que les Soldats Romains marquoient par le nombre de leurs payes (*stipendia*) celui de leurs campagnes. De là vient dans *Végèce* l'adjectif *stipendiosus* (qui a fait beaucoup de campagnes) pris dans la même signification que *veteranus*, *veteran*.

VI. ANNORVM XXIX. Il s'ensuit de là que *Julius Vitalis* avoit fait sa première campagne à l'âge de vingt ans. On commençoit à servir dans les Armées Romaines dès l'âge de dix sept ans, quelquefois à quinze, témoin l'Empereur *Adrien*. On trouve une Inscription d'un *Marcus Valerius*, laquelle porte ANNORVM. XXV. STIPENDIORVM. XX; d'où il paroîtroit que ce *Valerius* auroit fait sa première campagne à l'âge de cinq ans. Surquoi l'Auteur nous parle d'un jeune Officier d'Excester, sorti à peine de l'enfance, qui excelloit dans la *Tactique* ou l'art de ranger les troupes, & de leur faire faire l'exercice.

VII. NATIONE. L'A de ce mot n'a point de ligne en travers. On en trouve plusieurs exemples dans les anciens numens d'Angleterre, sur-tout au commencement des mots; mais, selon

Samden, ce n'est que depuis
 , d'où l'on peut inferer (dit
 Que l'Epitaphe de *Julius Vitta*
 antérieure au regne de cet

BELGA. Les Belges étoient
 de Germanie, suivant le té-
 de *Cesar*. Ayant traversé le
 emparèrent de cette partie de
 que renferment ce Fleuve, la
 Ocean, & ils en chasserent les
 bitans. Ils passerent ensuite dans
 Bretagne, peut-être (dit *Cam-*
 le regne de *Divitiac*, lequel peu
 ée de César dans les Gaules,
 un grand pais, & avoit é-
 mination jusqu'en Angleterre.
 conjecture, Que l'endroit où
 premièrement les Belges, fut
 Southampton; Qu'ils s'avan-
 vers la ville de *Venta* (aujour-
) dont ils se rendirent maî-
 laquelle ils donnerent leur nom,
 at leurs conquêtes plus avant,
 rent les pais connus presen-
 les noms de *Ham-Shire*, *Wils-*
est-Shire; & *Wells* capitale de
 ce Comté, est appelée *Belga*
 Auteurs. M. *Musgrave* com-
 munion de ceux qui veulent que
 fussent voisins des Belges dont
 ; & il s'attache à prouver le

contraire par l'autorité de *Ptolomée*. Ce furent ces Belges maritimes que Vespasien soumit aux Romains sous les auspices de l'Empereur Claude; ce que *Suétone* insinue assez, lorsqu'il dit, Que Vespasien gagna trois batailles contre les Bretons, conquit deux puissantes Nations & l'Isle de *Wight*; or cette Isle est située justement vis-à-vis de la côte qu'habitoient ces Belges Britaniques. Il y a plus, M. *Aubrey* Membre de la Société Royale de Londres, croit avoir découvert proche de cette côte le Camp même de Vespasien; s'il est permis d'en juger par la grandeur de ce Camp, dont l'assiete est de 3528360 pieds quarrés; terrain suffisant pour contenir une Armée de 36000 hommes, telle qu'étoit celle de ce Général. On peut consulter sur cela le calcul de M. *Musgrave*. Ceux des Belges qui échapperent à Vespasien, furent soumis dans la suite par les autres Capitaines Romains; comme nous l'apprennent les Médailles & les chemins publics.

IX. EX. COLECIO. FABRICE. *Colectio* est ici pour *Collegio*. Les Anciens négligeoient souvent de redoubler les consonnes. Ainsi ils écrivoient *Macelum*, pour *Macellum*, *suplex* pour *supellex*, *tera* pour *terra*, *fesus* pour *fessus*, *amis* pour *amis*, &c. Les Inscriptions nous offrent des exemples de cet usage depuis les premiers temps de la Langue Latine jusqu'au der-

nier

nièr âge. On employoit aussi fort souvent le C pour G, comme dans l'Inscription de la Colonne *Rostrata* de *Drausus*, ou on lit CERENS pour GERENS, ARGENTVM pour ARGENTVM, &c. & dans deux Médailles trouvées près de Bath en Angleterre, dont l'une porte CLAVDIVS AVC. & l'autre, CALLIENVS. Quant au mot *Fabrice*, l'Auteur le croit un génitif pour *Fabrica*, & il produit divers exemples d'Inscriptions, où l'E simple tient la place de la diphthongue Æ.

Après cette discussion critique, il s'étend sur ce qui concerne les *Fabriques* ou *Manufactures* d'armes chez les Romains. Elles étoient établies en différens endroits de l'Empire, & à portée des corps d'Armées qui devoient s'y fournir d'armes. C'étoient autant de *Colleges* ou Communautéz, que formoient plusieurs Ouvriers (*Fabri*) & qui avoient leurs Officiers, leurs loix & leurs privilèges. Ceux qui s'étoient une fois engagez dans ces sortes de Compagnies, ne pouvoient en sortir, non plus que leurs enfans. Ils étoient payez aux dépens de l'Estat, ils étoient obligez de porter dans l'Arsenal public les armes qu'ils fabriquoient, & il leur étoit défendu d'en vendre & d'en acheter. Si quelqu'un d'entre eux, après avoir dissipé le bien de la Communauté, prenoit la fuite, ses confreres étoient tenus de repa-

rer le dommage , & le Corps profitoit de la succession de ceux qui mouroient sans laisser d'heritiers. Chacune de ces *Fabriques* avoit un Chef nommé *Primicerius Praefectus* , *Tribunus Fabrorum* ; & celui-ci étoit assisté d'une espede d'*Adjoint* ou d'*Aide* appelé *Oprio Fabrica*. Tous ces Ateliers ont été quelquefois sous la direction du *Maître des Offices* (*Magister Officiorum*) qui étoit un des premiers Officiers de l'Empire.

L'Auteur tâche de découvrir le premier établissement de cette *Fabrique* dans la Grande-Bretagne ; & il se persuade que ce pourroit bien être l'Ouvrage d'Adrien , qui visita cette grande Isle , & pourvût à tous les besoins de l'Armée Romaine qu'il y laissoit pour la contenir dans le devoir. C'est sans doute en memoire des sages reglemens qu'il fit dans cette Province pendant son séjour , qu'on frappa la Médaille qui lui donne le glorieux titre de *RESTITUTOR BRITANNIAE*. Suivant cette supposition de M. *Musgrave* , cet Atelier a pû être établi dès l'année de N. S. 121 , puisque l'arrivée d'Adrien en Angleterre tombe dans l'année 120 de la même époque. On ne pouvoit choisir pour cet Atelier une situation plus favorable que celle de Bath , à cause du voisinage des mines de fer & de charbon , qui sont les matieres dont les Armuriers font le plus d'usage.

ge. A l'égard de l'objection qu'on fait contre l'hypothese de l'Auteur, & qui est tirée de ce que la Notice de l'Empire ne dit rien de cet *Atelier Britannique*, il répond Qu'outre que ce n'est pas la seule omission qu'on trouve dans cette Notice, elle est postérieure au temps où les Romains cessèrent de regner dans la Grande-Bretagne.

X. ELATVS. C'est un terme consacré aux funerailles, & qui ne doit point se prendre dans la signification d'*élevé en haut*, porté avec pompe sur les épaules d'hommes considérables; mais dans celle de *porté dehors*: car on enterrait hors des villes. *Julius Vitalis* est dit *elatus ex Collegio*, emporté hors de la Communauté; où l'on voit le mot *Collagium* pris dans un sens peu Latin pour l'Atelier même, au lieu qu'il ne signifie ordinairement que la Compagnie des Ouvriers.

XI. H. S. E. Ce sont les lettres initiales des trois mots *hic situs est* (*ici est placé*) qui répondent à notre formule d'Epitaphe *Cy git*. Comme c'étoit hors des villes & le long des grands chemins qu'on enterrait les morts, M. *Musgrave* prend de là occasion de faire plusieurs Observations curieuses sur les chemins militaires des Romains, & particulièrement sur ceux qu'ils ont fait construire dans la Grande-Bretagne, & qui furent commencez (selon lui)

dès l'empire de Claude ; sur les débris qu'on voit encore aujourd'hui des quatre qui étoient dans le voisinage de Bath ; sur les anciens tombeaux qu'on y a trouvez, &c. sur la sepulture des Anciens.

L'Auteur termine son Commentaire par diverses remarques sur l'orthographe de cette Inscription , sur les ornemens qui l'accompagnent , sur l'utilité qu'on en peut tirer par les différentes reflexions qu'elle peut faire naître , &c. Nous laissons à la curiosité des Lecteurs à s'instruire sur tous ces points dans l'Ouvrage même de M. *Musgrave* ; mais nous ne devons pas oublier d'avertir que cet Auteur est un célèbre Medecin d'Angleterre , de la Société Royale de Londres , connu déjà par quelques Ouvrages de Medecine , & qui , comme l'on voit , merite une place honorable dans le nombreux Catalogue des Medecins Antiquaires.

Memoirs de la Vie de JACQUES-AUGUSTE DE TROU , Conseiller d'Etat , et President à Mortier au Parlement de Paris : Ouvrage mêlé de prose et de vers , avec la traduction de la Préface qui est au devant de sa grande Histoire , Première Edition traduite du Latin en François. A Rotterdam , chez Reinier Léers. 1713, vol. in 4. pagg. 276.

tous les grands hommes que la Ma-
ison de Thou a produits, Jacques
Gustave de Thou est celui qui s'est rendu
le plus recommandable dans la posterité.
Les autres a la vente ont possédé avec é-
clat les premiers emplois; mais ils ont eu
le sort de la plupart des Magistrats ou des
Ministres distinguez, à qui la multitude
d'occupations ne laisse pas le temps de
faire des Livres; & par là on perd d'un
côté pour l'avenir ce qu'on gagne de l'aut-
re dans le temps présent. M. de Thou
a donné plus d'étendue à son zele; il a
instruit le Public par son exemple & par
ses Ouvrages. L'Histoire qu'il nous a lais-
sée des événemens de son siècle, est com-
parée par les Sçavans à ce que les Anciens
ont fait de plus beau en ce genre. M. Du-
ryer n'a traduit qu'une partie de cette His-
toire. Les regnes d'Henri III. & d'Hen-
ri IV. ne sont pas compris dans sa traduc-
tion. On sçait d'ailleurs qu'à la tête des
meilleures Editions des œuvres de M. de
Thou, on trouve les Memoires de sa vie.
C'étoit là, ce semble, ce qu'il falloit tra-
duire d'abord. Personne néanmoins ne
s'en étoit encore avisé. Un Auteur zélé
pour la Memoire d'un si grand homme &
pour l'utilité du Public, a entrepris ce
travail. Il s'est borné aux simples Memoi-
res de la vie de M. de Thou, pour ex-
ci-

citer d'autres personnes à achever ce qui reste. Les vers qui se trouvent mêlez dans ces Memoires sont ici traduits en vers François. Le Traducteur auroit cru les défigurer s'il en eut usé autrement. „ A „ mon gré, dit-il, on ne sçauroit mettre „ les vers en prose, quelque excellente „ que cette prose soit, qu'on n'ôte beau- „ coup de leur force & de leur agrément; „ & s'il faut dire la verité, un Poëte „ qu'on fait parler ainsi, cesse d'être Poë- „ te." Il ajoute que la Préface de M. de Thou dont il est parlé dans le cinquième Livre de ces Memoires, passe pour un chef-d'œuvre parmi les Sçavans. C'est pour cela qu'il presente d'abord au Public la traduction qu'il en a faite, & qui est à peu près la même que celle qui a déjà paru en Hollande, à la tête de l'Histoire de l'Edit de Nantes. Cette Préface adressée à Henri IV. est une vive insinuation des temperamens de condescendance & de douceur que demandoient les conjectures, par rapport aux Protestans, & des différens dangers où un zele amer & rigoureux à leur égard, auroit exposé l'Etat. Il faut passer aux Memoires de la vie de M. de Thou.

Jacques-Auguste de Thou fils de Christophe de Thou, & petit-fils d'Augustin Thou, naquit à Paris dans la Maison de ses peres le 9. d'Octobre 1553.

ne à l'élever; il étoit d'un
très délicat, & eut plusieurs mala-
adies dans son enfance. Cela retar-
da ses soins & les progrès de l'éduca-
tion; on avoit plus d'attention à sa santé qu'à
ses études. Il étudia tard, & n'approuvoit
point les parens qui jettent trop tôt les
enfans dans des travaux sérieux. Il cite
l'exemple de Quintilien, qui perdit son
fils pour l'avoir voulu pousser trop jeune
dans les belles Lettres. Mais quoi que la
santé de M. de Thou ne lui permit pas
dans sa jeunesse un long travail, il con-
servoit toujours beaucoup de gout pour
les Sçavans, & retrouvoit dans leur com-
merce, par la supériorité de son esprit,
tous les avantages qu'auroit pû lui procu-
rer l'application. Il conçût une si haute
estime pour Cujas en lisant ses Ecrits, qu'il
ne put résister à l'envie de l'aller en-
tendre dans l'Université de Valence en
Dauphiné, où ce Docteur donnoit des
leçons de Droit. Il rencontra là par ha-
zard Joseph Scaliger, que la réputation de
ce Docteur y avoit aussi attiré, & il en-
tretint toujours depuis une liaison étroite
avec ces deux Sçavans. Le séjour qu'il
fit à Valence ne fut que d'une année. Son
pere le rapella à Paris dans le tems des
troubles. Il demeura ensuite chez son on-
cle, qui de Chanoine qu'il étoit devint
Evêque de Chartres, & engagea son ne-
veu

veu dans l'Etat Ecclesiastique. A peine M. de Thou eut-il embrassé cet état, qu'il voulut faire le voyage de Rome avec Paul de Forx, qui y alloit pour les affaires d'Etat. Il voyoit soigneusement tout ce qu'il y avoit de curieux sur la route, & ne manquoit point de faire sa cour aux Sçavans dans tous les pais où il en rencontroit.

A son retour on le fit Conseiller au Parlement. Après sa reception, M. le President Believre le conduisant, suivant la coutume, à la premiere Chambre des Enquêtes, dit tout haut, comme par un esprit prophetique, que celui qui le suivait, le précéderoit un jour dans les plus grands emplois. La modestie du jeune de Thou, & sa destination à l'état Ecclesiastique lui firent faire alors peu d'attention à ce presage. Dans les fonctions de sa Charge il parloit peu, écoutoit attentivement ses anciens, & fut deux ans entiers sans rapporter de procès. Quand il commençoit à opiner il avoit une émotion qu'il ne pouvoit vaincre, & qui souvent lui faisoit perdre la memoire de ce qu'il avoit medité : de sorte que quoi qu'il fut au fait de la question, son avis ne paroïssoit point assez developé ; & après le jugement il se plaignoit presque toujours, qu'il avoit oublié plusieurs raisons. Il avoit alors un frere malade, à qui les Medecins

avoient

avoient conseillé les eaux de Plombière; il voulut l'accompagner dans ce voyage; mais pendant que son frere prenoit les eaux, il alla voir les principales villes d'Allemagne, & le vint reprendre ensuite pour retourner ensemble à Paris. A peine y furent ils arrivez que le frere malade mourut; ce fut une raison pour la famille d'obliger celui-ci à quitter l'état Ecclesiastique. Il fut du nombre des Conseillers du Parlement de Paris qu'on députa pour rendre la justice en Guyenne, au lieu de la Chambre mi-partie de cette Province, où la différence de Religion mettoit de l'aigreur dans les esprits, & causoit par là une diversité de suffrages, dont l'intérêt des Parties souffroit. M. Loisel & M. Pithou furent aussi choisis dans la même vûe, l'un comme Avocat Général, & l'autre comme Procureur Général de la Commission. Ce fut une grande consolation pour M. de Thou de voir associer à ses travaux deux amis illustres par leur mérite & leur probité, & encore plus par la conformité de leur zele pour le bien public. Ils travaillerent tous de concert à retablir l'ordre dans les Jugemens, en réunissant les esprits des Juges, & leur faisant comprendre que la différence de Religion ne devoit rien changer entre eux aux regles de la Justice.

En 1586 M. de Thou eut la survivance
de

de la Charge de President à Mortier que possédoit Augustin de Thou son oncle; mais il n'exerça cette Charge qu'en 1595. Il avoit été envoyé par Henri III. en Allemagne avec M. de Schomberg; & après la mort d'Henri III. il se rendit à Paris auprès d'Henri IV. qui l'appelloit souvent dans son Conseil, & lui confioit les Negotiations les plus importantes. Il le nomma Grand-Maître de sa Bibliothèque, & un des Commissaires Catholiques dans la celebre Conference qui se tint à Fontainebleau, entre M. du Perron Evêque d'Evreux, & M. du Plessis-Mornai. Pendant la Regence de Marie de Medicis il fut un des Directeurs Généraux des Finances; on eut voulu réunir en lui toutes les fonctions importantes de l'État, parce qu'il étoit également capable de les remplir toutes. Aussi ne manqua-t-on pas de le députer à la fameuse Conference de Loudun, où il continua de faire paroître sa prudence dans les affaires délicates. Son grand éloge, & celui sur lequel le Traducteur appuye le plus, c'est de n'avoir eu en vûe que le bien public, & d'avoir rapporté à ce point toutes ses démarches, au hazard de déplaire aux particuliers, & quelquefois à son Prince même. On cite pour preuve l'opposition qu'il fit à la reception du Concile de Trente, & *raporte le Discours* qu'il tint à cette

En la presence du Roi , où il scût
 parfaitement les déserences qu'on
 avoit à la Cour de Rome avec les liber-
 tés de l'Eglise Gallicane. Ce qu'il y a
 de plus extraordinaire, & en même tems
 de plus louable pour M. de Thou, c'est
 que ces differens emplois ne l'ont point
 empêché de travailler pour la postérité. Il
 étoit continuellement occupé du soin d'é-
 crire l'Histoire de son temps, & pour cela
 il mit en œuvre ce qu'il avoit appris dans
 ses voyages , & ce qu'il scavoit par lui-
 même. Il mourut le 17. de Mai 1617,
 regretté particulièrement des Sçavans, & de
 tous ceux à qui l'interêt public étoit cher.
 On trouve dans ces Memoires un grand
 détail des Guerres Civiles de Paris, & la
 traduction en vers François de plusieurs
 Poësies Latines qui ont été faites à ce su-
 jet. Nous laissons à la curiosité du Pu-
 blic ces Pieces rares, qui ne peuvent en-
 trer dans un Extrait.

D. NICOLAI HIERON. GUNDELIN-
 GII Serenissimi Borussiae Regis Sacrique
 Tribunalis quod est in Ducatu Magde-
 burgico Consilarii , Eloquentiae &
 Antiquitatum P.P. ordinarii, de Hen-
 rico Aucupe Franciae Orientalis Saxo-
 numque Rege , Liber singularis , in
 quo Reipublicae facies ex genuinis re-
 rum documentis, Diplomatibus, Char-
 tis.

tis, Scriptoribusque æqualibus in luce collocatur, erroresque clarissimorum virorum modeste confutantur, multa nova ex mediæ ævi Geographia atque Historia deducuntur, ac cognita denique melioribus argumentis testimoniisque illustrantur. C'est à-dire: *Recherches touchant Henri l'Oiseleur Roi de la Franco Orientale & des Saxons. Par M. Gundling. A Hall, chez Renger. 1711. in 4. pagg. 314. avec les Pièces justificatives. Se trouve à Amsterdam chez les Waesberge.*

MR. Gundling observe dans sa Préface que ceux qui s'appliquent à écrire l'Histoire, ne font pas assez de recherches, & se contentent ordinairement de se copier les uns les autres, ou de consulter les monumens les plus connus. Jean-Henri Boecler, & Jean-Conrad Dietericus qui ont traité avant lui de Henri l'Oiseleur, ont suivi simplement les Annales de Witechind, le Poème de Roswithe, & la Chronique de Ditmar; ce qui ne suffisoit pas, selon nôtre Auteur, qui les accuse d'avoir omis, confondu, & ignoré, bien des choses. Comme c'est principalement sur la Chronologie qu'il le trouve peu exacts, cela lui donne lieu de blâmer ceux qui méprisent cette science. *Après avoir remarqué que par*

que ce qu'il croit sçavoir ; on
que ces gens-là, dit-il, auroient
la Chronologie & les loix de l'Hif-
toire ? Dans les Ecoles ils s'instruisent
superficiellement & à la hâte des notions
qu'ils jugent les plus nécessaires ; puis ils
s'appliquent incessamment à ce qui doit
leur fournir de pain, se souciant fort peu
de tout ce qui s'est passé dans le monde
avant eux. Il arrive de là que n'ayant
jamais pénétré dans ce que les Sciences
ont de plus caché, ils se croient en droit
de mépriser avec orgueil ce qu'ils ignorent
impunément.

L'Ouvrage de M. Gundling est partagé
en Texte & en Notes. Le Texte est
de l'Histoire suivie de Henri l'Oiseleur
d'Orton, & petit-fils de Ludolphe,
Ducs de Saxe. Henri mourut à Mimle-
sur les confins de la Thuringe & de
Saxe, l'an 936, âgé de 60 ans. Il fut
élevé sur le trône par le suffrage du Roi
son ennemi, qui en mourant le
digne de lui succéder. Sa vie est
pleine d'actions éclatantes ; il remporta
de grandes victoires sur les Esclavons, sur
les Hongrois, & sur d'autres ennemis
de l'Allemagne ; & il contraignit de payer
à ceux à qui elle le payoit aupara-
vant. Par ses combats, il procura le re-
pos & l'abondance à ses Peuples. Le
succès sans interruption dont il jouit
fut,

fut, dit M. Gundling, la recompense de sa vertu. Il étoit naturellement bonnaire, religieux, ennemi des méchans, & favorable aux gens de bien. La gayeté qu'il faisoit quelquefois paroître dans les festins, ne l'emportoit jamais au delà de la gravité. Il regardoit ses Soldats comme ses meilleurs amis, & il se plaisoit à jouer avec eux. La chasse & les tournois étoient ses divertissemens favoris. Il étoit d'une taille haute & majestueuse; & suivant les différentes conjonctures, son visage inspiroit ou la crainte ou le respect. On avoue que sa jeunesse fut sujette à quelques déreglemens, qu'il aima le vin, & qu'il s'abandonnoit trop aisément à la colere; mais ces défauts, observe notre Auteur, n'empêchent pas qu'on ne le considere comme un Roi très-vertueux, & digne d'éternelle memoire.

Les Notes sont amples, remplies de citations, & de judicieuses reflexions. Il y en a qui pourroient passer pour de justes Dissertations. Par exemple, à l'occasion du refus que fit Henri de recevoir l'onction Royale, M. Gundling recherche l'origine de cette cérémonie, & tâche de découvrir en quel tems elle a commencé à être en usage, soit dans l'Empire d'Orient. soit ailleurs.

Il n'en tient pas le dernier rang.

Il étoit originaire de Peronne, né proche de cette ville. L'an mil six cens vingt se donna a Dieu dans le Couvent des Cordeliers de la même ville. Après sa profession on l'envoya étudier au grand Couvent de Paris, & prendre les degrez dans la celebre Faculté de cette Capitale. Les Etudians de l'Ordre de St. François sont en possession de s'y distinguer, le P. Frensen s'y distingua plus qu'aucun autre. Il prit le bonnet de Docteur l'onzième de Decembre 1662. & depuis il n'est pas sorti du grand Couvent, où le choix des Religieux lui a souvent donné le nom de Supérieur, & où leur confiance n'a point cessé de lui en donner l'autorité. Aidé de la liberalitez du Roi qui l'estimoit, & qui se parut sensible à sa mort, il décora le grand autel d'un tabernacle de marbre, dont la matiere & l'ouvrage sont également admirés des Connoisseurs, & de ceux qui ne jugent que par le sentiment des beaux

G 2

* Tiré du Journal de Trevoux, Janv.
p. 104.

naturelles. L'autel de Sainte Elisabeth est encore une preuve de son bon goût, & de la confiance qu'avoit en lui la Reine Marie Therese de sainte Memoire. Il a aussi augmenté les bâtimens du Couvent; mais la sagesse de sa conduite, l'exemple de ses vertus, l'éclat de sa Science, ses doctes Ecrits, ont procuré à cette Maison, à tout l'Ordre, à la France & à l'Eglise, des avantages plus considerables.

Un esprit facile, pénétrant, un grand sens, un cœur droit, inviolablement attaché à son devoir, & ferme dans les partis qu'il avoit pris avec prudence, incapable de fléchir sous le respect humain, une égalité d'ame à l'épreuve de tous les accidens, un secret impénétrable, une bonté effective, mais qui n'avoit rien de mol ni de foible, une pieté sincere, solide, éclairée, une religiosité constante, attentive aux moindres observances, mais sans gêne & sans perplexité, une gravité modeste mêlée de douceur & d'affabilité, vertus qui composoient le caractère du P. Frassen, lui avoient acquis une réputation si bien établie, qu'on lui a offert tous les emplois les plus considerables de son Ordre, il n'en a accepté que ceux qu'il n'a pû refuser: il a été trois fois Gardien du grand Couvent de Paris.

En 1682. le Pere Frassen, en qualité de Gardien de Paris, assista au Chapitre général

Plusieurs personnes considérables, des Familles de grande distinction, & des Communautés très-réglées se conduisoient par ses conseils; même des Ordres Religieux entiers, se trouvant dans de différens sentimens sur des questions qui regardoient leur gouvernement, recouroient à lui volontiers, lui proposoient leurs doutes avec confiance, & recevoient ses décisions avec docilité, comme s'il avoit été leur légitime supérieur.

On comprend aisément qu'avec un semblable crédit, si le P. Fraissen eut été ambitieux, ou moins attaché à son état, il pouvoit en acquiescer un plus relevé; mais il étoit si éloigné de ces vues intéressées, que quand quelques Grands du monde lui en ont fait l'ouverture, le sérieux plein de gravité & de modestie avec lequel il leur répondoit les laissoit entièrement convaincus de son parfait détachement & de la solidité de sa vertu.

Ayant atteint la 85. ou 86. année de son âge, le P. Fraissen, que sa bonne constitution & sa vie réglée avoient entre-tenu dans une santé assez ferme, commença à plier sous le poids de la vieillesse & de quelques attaques d'apoplexie qu'il sentoit par intervalle; & pour surcroît d'épreuves la Providence permit qu'il perdit successivement l'usage de ses deux yeux, sans que les Religieux qui le voyoient le plaignent.

fréquemment se soient apperçus qu'au milieu de tous ces coups cette égalité d'ame qu'il a possédée au souverain degré, ait souffert un instant d'interruption, & lorsque ses freres plus touchez de ses infirmités que lui-même lui disoient quelques paroles de consolation, il y répondoit toujours par quelque passage de l'Ecriture Sainte, qui marquoit la tranquillité qui regnoit dans son ame parmi tous ces debris de son corps, par sa parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Ne pouvant presque plus marcher, il se traînoit tous les jours à l'Eglise avec le secours d'un Religieux & d'un bâton, & lors qu'on lui representoit qu'il prenoit trop sur lui, les Officiers d'Armée, disoit-il, regardent la breche comme le lit d'honneur, & un Religieux Prêtre ne s'estimerait-il pas trop honoré, si Dieu lui fait la grace de mourir à l'Autel? Tant qu'il a pu il a tous les jours célébré la sainte Messe. Obligé enfin de s'en abstenir il alloit toujours à l'Eglise, où il communioit souvent avec une pieté très servente & une simplicité d'enfant, & il entendoit à confesse des personnes de pieté qui se confioient en lui & avoient besoin de sa direction.

Le 8. Février 2. Dimanche du même mois fut le dernier jour qu'il descendit à l'Eglise, il y communia avec sa pieté ordinaire & après uneque tems le Confessional,

comme le froid se fit sentir ce jour-
 violent, il lui causa un rhume qui
 fut nécessairement à la chambre le
 les jours; ce rhume étant tombé
 poitrine fit juger qu'un homme de
 n'en reviendrait pas. Il se con-
 parfaitement, il sentoit son état
 outre cela on le lui annonça sans
 de l'inquieter, on sçavoit assez sa
 tion là-dessus, il reçut cette nou-
 ven-seulement sans la moindre alte-
 de sa tranquillité accoutumée, mais
 dit avec un ton de voix renfor-
 sainte volonté de Dieu soit faite.
 prépara aux derniers Sacremens, il
 manda & les reçut avec toutes les
 strations exterieures que l'on peut
 er d'une Foi vive & d'une tendre
 on, & comme les Religieux qui
 presens lui demanderent sa Bene-
 il la donna affectueusement à tous
 & absens, après leur avoir deman-
 son du peu d'édification qu'il leur
 donné pendant sa vie, qui avoit
 été si édifiante.

Comme il a toujours conservé entière
 force d'esprit, le reste de son tems
 à produire, autant que sa foiblesse
 le lui permettre, des actes inte-
 rieurs de foi, d'esperance,
 de Dieu & de resignation à sa
 à écouter la lecture des Psea-

mes & autres prieres, & à tâcher de terminer avec un autre Religieux l'office du jour, & celui de la Sainte Vierge qu'il n'a jamais omis, même le jour qu'il mourut pour n'être pas pris au dépourvû, les prières heures étoient dites dès les six heures du matin, parceque, disoit-il, je pourrois bien mourir aujourd'hui.

Enfin après avoir attendu pendant plusieurs jours de moment en moment celui qui devoit être le dernier de sa vie, le 10. Février 1711. vers les deux heures du midi, la nature venant à défaillir entièrement, ce saint Religieux dans sa 91. année de son âge & la 74. de sa profession, 71. de jours heureux, de pieux travaux & de bonnes œuvres, passa de cette vie à une meilleure, par une mort tranquille comme un doux sommeil, dans le baïser du Seigneur, au milieu des prieres, des larmes & des regrets de ses freres, qui sentent comme ils doivent la perte d'un Pere & dont la presence faisoit leur plus douce consolation, & dont la vie leur étoit un modèle de la conduite la plus accomplie.

Le 27. sur les six heures du soir son corps fut enterré au pied du principal autel de la Chapelle de Sainte Elisabeth qui avoit fait bâtir, & où l'on fit un service solennel. Le 28. ses obseques furent célébrées, non-seulement par la Communauté du grand Couvent des Cordeliers,

passé par celle des Reverends Peres Jacques du grand Couvent de St. Jacques. L'enterrement & le service furent pareillement honorez de la presence d'un tres-grand nombre de Docteurs en Theologie, & de plusieurs personnes de grande consideration.

Catalogue des Ouvrages du P. Frassen.

Sa Philosophie a été imprimée trois fois différentes.

1. in 4. 1. vol.
2. à Paris chez Couterot en 1668. in 4. 2. vol.
3. à Toulouze chez Colomiers & Pons en 1686. in 4. 2. vol.

Sa Theologie.

1. A Paris chez Couterot en 1672. & années suivantes in folio 4. vol.
2. La traduction en François des Lettres de St. Paulin, à Paris chez Guerin in 12. 1. vol.

Disquisitiones Biblica, à Paris chez Roulland en 1682. in 4. tom. 1. 1. vol. tom. 2. chez Witte en 1705. in 4. 1. vol.

Outre cela il a donné au Public quelques Livres de pieté qui ont eû plusieurs différentes Editions.

Ouvrages Posthumes.

Le premier tome des *Disquisitiones Bibl.* est chez le Libraire prêt à être mis sous la presse pour la seconde fois.

Sa Théologie est en état de revoir le jour avec un 5. vol. qui n'a pas encore paru.

*La Bibliothèque des Predicateurs , qui contient les principaux sujets de la Morale Chrétienne , mis par ordre alphabetique. Par le R. P. *** de la Compagnie de Jesus. A Lyon , chez Antoine Boudet , rue Merciere , à la Croix d'Or. 1712. in 4. I. vol. pagg. 791. II. vol. pagg. 736.*

L'AUTEUR de ce grand Recueil donne dans la Préface une idée juste de son Ouvrage. Il l'a intitulé *la Bibliothèque des Predicateurs*, parce qu'en effet il peut tenir lieu de Bibliothèque à un Predicateur, qui, par le moyen de ce seul Livre, pourra se passer de tous les autres. Car 1. il contient un grand nombre de desseins sur les sujets qu'on aura à traiter. 2. Il indique les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces sujets, & il cite les Auteurs qui en traitent. 3. Comme l'Écriture est le principal fondement sur lequel un Predicateur doit établir les veritez qu'il

avan-

2. On lui en fournit les passages
formels & les plus précis ; avec
exemples de l'Ancien & du Nouveau
Testament , & les applications de quel-
ques autres passages , pour servir d'orne-
ment ou d'amplification à un discours qu'
doit être tout Chrétien. 4. Le Predica-
teur y trouve les pensées & les passages
des Peres , pour autoriser ce qu'il a
avancé. 5. On lui donne en abrégé le
sentiment des Theologiens , parce qu'un
discours ne peut manquer d'être solide
quand il est soutenu par un raisonnement
tiré de la Theologie , mais traité en Or-
ateur. 6. On lui propose enfin à imiter
les endroits choisis des Livres spirituels
& des Predicateurs modernes. Tel est
le partage de chacune des matieres de
ce Recueil. Pour ce qui regarde l'arran-
gement , „ j'ai suivi , dit l'Auteur , l'ordre
„ alphabetique , comme le plus naturel
„ & le plus commode ; & parce que
„ multitude des sujets que l'on traite
„ dans la chaire , m'auroit obligé de faire
„ autant de titres , j'ai tâché de les réduire
„ à une centaine , & tout au plus
„ six vingt , soit en joignant ensemble
„ vertus & les vices contraires , par exem-
„ ple , *Humilité & Orgueil* ; soit en re-
„ geant sous le même titre ceux dont
„ difference n'est pas fort notable , co-
„ me *Envie & Jalousie* ; soit enfin en

„ prochant ceux qui quoi que différens,
 „ ont néanmoins quelque rapport ou
 „ quelque liaison , comme *Jurement &*
 „ *Blasphème*. Par ce moyen il se trouve
 „ qu'il y a très-peu de sujets qui m'aient
 „ échapé , & même de quelque biais
 „ qu'on prenne un sujet en particulier, on
 „ trouvera assez de matiere pour le rem-
 „ plir.” L'Auteur s'applique ensuite à
 répondre aux objections qu'on pourroit
 lui faire, & sur son entreprise en général,
 & sur chacune des parties. Entre autres
 objections générales, celle-ci n'est pas la
 moins naturelle : Publier un Ouvrage
 comme celui-ci , n'est-ce pas fomenteur la
 paresse de bien des gens , qui dans l'im-
 patience de se produire, & de vouloir en-
 seigner les autres , avant que d'avoir ap-
 pris, s'érigeront tout d'un coup en Doc-
 teurs , en Theologiens , & en Maîtres
 d'une Science où ils ne sont qu'à peine
 Disciples? N'est-ce pas donner le moyen
 à mille jeunes Ecclesiastiques de mener
 une vie oisive, & avec cela se faire dans
 le monde la reputation de gens d'esprit,
 & d'une capacité au-dessus de leur âge?
 „ Certes, répond l'Auteur, si cette ob-
 „ jection a quelque apparence de verité,
 „ ou même de bon sens , il faut faire le
 „ procès à ceux qui ont facilité l'usage
 „ de tous les Arts, & leur reprocher qu'au
 „ lieu d'avoir rendu un signalé service au

Public, ils lui ont été pernicious, d'avoir épargné aux autres, qui ont profité de leurs travaux & de leurs lumieres, la peine & l'ennui d'un long apprentissage. Il faudra conclurre que de commencer de bonne heure l'exercice d'un emploi difficile, n'est pas un bon moyen de s'y perfectionner. Il faudra inferer que c'est faire perdre le tems, que d'abreger celui qu'on employe à chercher dans une infinité d'Auteurs, sans y rien trouver souvent de ce qu'on y cherche, &c."

La Préface est suivie de deux Discours préliminaires. Le premier traite de la maniere de prêcher de ce tems-ci. La plus ancienne, & qui a duré le plus long tems dans l'Eglise, est l'Homelie, qui n'est qu'une explication de l'Evangile, sans autre ordre, & sans autre liaison que celle des faits ou des veritez qu'il contient. On a aujourd'hui encheri sur cette methode, en y ajoutant l'unité de dessein, & les preuves qui tendent à un même but. Au commencement du siecle passé, & dans tout le precedent, on fourroit dans les Sermons une multitude de traits d'Histoire, de citations d'Auteurs profanes, de Loix & de Coûtumes des Peuples, d'Observations & de remarques sur les choses naturelles, dont l'application faisoit presque toute la preuve & l'ornement des

Discours; & alors on passoit pour habile Predicateur dès qu'on possédoit bien Plin & Plutarque. Aujourd'hui on a rendu la chaire plus Chrétienne. A cette vaine ostentation de science succéda une autre maniere de prêcher, d'un aussi mauvais caractere. On substitua à la parole de Dieu des pensées fausses venuës des pais étrangers, des explications de l'Ecriture détournées, des expressions pleines d'emphase, tirées des Auteurs que la barbarie de leur siecle a fait parler autrement que les autres. On s'est enfin aperçu de ce faux brillant depuis que le bon goût est venu; on a cherché le solide & le naturel, & on l'a étendu jusqu'aux divisions. Elles étoient si multipliées, qu'elles faisoient un effet tout contraire à celui que la division doit avoir naturellement. Pour vouloir être trop méthodique & mettre plus d'ordre & de suite dans les Sermons, on y avoit mis de la confusion, en les coupant en tant de parties, qu'il eut presque mieux valu qu'il n'y eut point eu du tout de division. On a abandonné cette méthode prise de l'Ecole, comme trop contrainte & trop embarrassée, qui ne donne pas lieu à l'éloquence, ni à la juste étendue que doit avoir chaque preuve en particulier. Voilà une enumeration abrégée des défauts dont on s'est corrigé. „ Mais, „ *remarque l'Auteur*, soit que les choses „ de-

„ degenerent insensiblement , lorsqu'elles
„ sont parvenues à leur dernière perfec-
„ tion ; soit qu'il se trouve des personnes
„ qui les gâtent , à force de vouloir sans
„ cesse raffiner ; je croi que l'Eloquence
„ de la Chaire commence déjà à décliner,
„ & qu'elle se perdra peu-à-peu , si l'on
„ ne s'oppose au raffinement & à la déli-
„ cateſſe de quelques-uns.” A ce juge-
ment , il joint plusieurs reflexions. En
voulant rendre le Discours trop poli , on
lui ôte beaucoup de sa force & de sa ma-
jesté , & même ce qu'il a de plus puissant
pour persuader l'esprit , & pour toucher le
cœur. Car on commence à retrancher les
autoritez des saints Peres , les passages La-
tins de l'Ecriture , les actions & les exem-
ples des Saints , & les raisonnemens un
peu poussez & étendus , pour ne laisser
plus qu'une Morale toute pure , qui n'étant
appuyee que de la beauté du langage , ne
peut avoir d'autre effet que de flatter l'o-
reille , ou d'éblouir pour quelque tems
l'esprit des Auditeurs. De plus , par un
raffinement outré , de peur de dire des cho-
ses trop communes , on combat souvent
des vices imaginaires ; on va fouiller dans
les replis du cœur humain , pour y trouver
des déreglemens & des passions dont les
effets ne paroissent point au dehors ; &
pour s'attirer la reputation de bien enten-
dre la Morale , on en feint une qui n'est
sou-

souvent de nul usage , parce qu'on laisse les desordres publics, pour s'attacher a des vices particuliers, dont on fait le caractère & la censure, où peu de personnes prennent part. On auroit grand tort, ajoute l'Auteur, de blâmer tous les portraits que l'on fait des mœurs; mais ils doivent être bien ménagés, & non pas employez en toute occasion. Cette maniere de prêcher a été tellement en vogue un assez long-tems, qu'on a vu des Sermons entiers qui ne contenoient autre chose. L'on commence un peu à revenir de cet entêtement, & on a reconnu qu'avant que d'avoir établi solidement une verité, ces caracteres qui viennent à tout propos, & ces invectives que le Peuple écoute si volontiers, ne servent souvent qu'à donner sujet d'en faire des applications malignes aux presens & aux absens; ce qui attire quelquefois de fâcheuses affaires au Predicateur. Dans la suite de ce Discours préliminaire, l'Auteur donne les regles qu'il juge les plus sûres pour bien composer un Sermon, soit par rapport au sujet & à la disposition; soit par rapport au style & aux ornemens. Il condamne sur-tout le langage & les tours trop recherchez. „ Ce „ que l'on a substitué, dit-il, en la place „ de l'érudition inutile, du bel esprit, „ & de la Theologie abstraite, ne con- „ duit pas plus sûrement à la fin qu'on doit

ter dans la Predication : car la
ont de beaux Discours, au lieu
des Sermons instructifs & tou-
On ne remarque dans ces Ser-
des tours fins, des expressions
es & délicates, un langage no-
uri, qui regne par-tout depuis
iencement jusqu'à la fin. De
que quand on parle d'exacéitu-
justesse d'esprit, de finesse de
ion, c'est ordinairement de
on que cela s'entend, & non
e, des preuves, des pensées,
oses que l'on traite. Pour moi,
permis de dire mon sentiment
ucle, je crains que pour vou-
bien faire, enfin l'on ne gâte
Si tout est grand, observe-t-il
rien ne frappe l'esprit ; rien ne
en particulier, parce qu'on veut
tout remarquer.... Dans les
plus achevées des grands Maî-
anciens Orateurs) il y a des
qui frappent davantage, & d'au-
ne servent qu'à relever ceux
prétendu faire mieux sentir :
que dans la plupart des discours
end, rien n'applique en parti-
auditeur, parce que l'Orateur
s'attache à tout ; on veut
soit fini, que tout brille, qu'il
art & de l'esprit juiques dans

„ les moindres choses, & que le style sublime regne également par tout.”

Dans le second Discours préliminaire, l'Auteur parle de la maniere d'imiter les bons Prédicateurs. D'abord il établit la nécessité d'imiter. Il examine après cela quels sont ceux qu'on doit imiter. Ce sont à la vérité les plus excellens Prédicateurs; mais par les plus excellens Prédicateurs il entend ceux qui vont le plus droit au cœur, & dont les Sermons sont suivis du changement des mœurs. Il croit qu'un Eleve doit s'attacher au plus accompli pour l'imiter; mais que rien n'empêche qu'il n'en étudie en même tems quelque autre. Sa raison est, que le plus accompli peut ne l'être pas en certaines choses, que d'autres Prédicateurs, quoique moins estimables en général, possèdent plus parfaitement que lui. Ainsi Cicéron ne se contentoit pas d'imiter Démosthène; Isocrate lui servoit encore de modele pour la douceur, Lyfias pour la subtilité, Eschine pour la diction nombreuse. Des personnes qu'on doit imiter, l'Auteur passe aux choses, & il les réduit à trois principales, qui sont l'invention, la disposition, & l'expression. Après avoir traité de la bonne imitation, il s'étend assez au long sur la mauvaise; & il finit son discours par des reflexions très-utiles & très-solides. En voici une: „ la meilleure, ou plutôt la
„ veri

„ véritable maniere d'imiter, est celle que
„ les plus excellens Orateurs ont mise en
„ pratique, qui est de s'efforcer d'égalér,
„ & même de surpasser ceux qu'on fait
„ gloire d'imiter, du moins dans les en-
„ droits où cette imitation est plus visi-
„ ble ; en mettant la pensée d'un autre
„ dans un plus beau jour, & lui donnant
„ un nouveau degre de perfection qu'elle
„ n'a pas dans l'Ouvrage de celui qui en
„ est le premier Auteur. C'est ainsi que
„ plusieurs ont remarqué que Cicéron a
„ toujours enchainé sur Demosthène, dans
„ tous les endroits où il paroît manifeste-
„ ment qu'il l'a imité."

La Bibliothèque alphabetique commen-
ce par le mot AFFLICTION : & à ce
que ce terme exprime, l'Auteur rapporte
les souffrances, les croix, les tribulations,
en un mot tout ce qui donne lieu à la
patience. Cette matiere, ainsi que tou-
tes les suivantes, est partagée selon la mé-
thode dont nous avons fait mention au
commencement de cet Extrait. Le se-
cond volume finit par le mot CURIOSI-
TÉ. Tout le Recueil contiendra huit vo-
lumes.

*Pratique des Maladies Chroniques ou habi-
tuelles, expliquées & traitées suivant les
Auteurs de Medecine les plus estimez. parmis
les Modernes, & notamment sur les Mal-*

moires de M. Taurvy , de l'Académie Royale des Sciences , Medecin de la Faculté de Paris : Ouvrage posthume. A Paris, chez Laurent Dhouri , au bas de la rue de la Harpe , au S. Esprit , vis-à-vis la rue S. Severin. 1712. vol. in 12. pagg. 575.

L'ON compte dans toutes les maladies quatre différens tems : le commencement, où les accidens sont encore légers ; le progrès , où ces accidens deviennent plus considérables ; l'état , où le mal persiste dans sa force , sans augmenter ni diminuer ; & la fin , où les signes de mort ou de guerison commencent à se déclarer plus ouvertement : selon que ces tems sont plus ou moins longs , c'est-à-dire, selon qu'une maladie les parcourt avec plus ou moins de vitesse , on appelle la maladie dont il s'agit, ou aigue, ou chronique ; aigue, lorsqu'étant violente d'elle-même, elle paroît de nature à les parcourir avec promptitude, comme dans l'espace de sept jours , ou de quatorze , ou de vingt , &c. & chronique , lorsqu'elle est de caractère à ne les parcourir que dans l'intervale de plusieurs mois , ou de plusieurs années. C'est de cette dernière espèce de maladie dont il s'agit dans l'Ouvrage qu'on nous donne ici ; on y parle d'abord des maladies chroniques en général,

et, & ensuite on descend dans le détail de ces maladies ; on y marque de quelle manière il faut s'y prendre pour traiter un Asthmatique, un Phrétique, un Hydropique, un Gouteux, un Scorbutique, &c. Nous laisserons ce détail, pour venir à ce qui regarde les maladies chroniques en général.

„ Les maladies longues ou habituelles ;
„ dit l'Auteur, ont ordinairement leur
„ principal siege dans les parties solides,
„ dont les fibres sont ou rompues, ou
„ dérangées, ou relâchées, ou autrement
„ tendues qu'il ne convient pour les fonctions du corps : à quoi il est d'autant
„ plus difficile de remédier, que les parties offensées sont plus cachées, & d'un
„ tissu plus délicat : au lieu que les maladies aiguës n'ont guères leur origine que
„ dans les humeurs qui se trouvent corrompues, & qu'on peut promptement
„ corriger, soit en appaisant les fermentations qui s'y sont excitées, soit en
„ augmentant le mouvement des liqueurs qui se sont ralenties & trop épaissies dans leurs vaisseaux. Quelques humeurs pourront cependant contenir des
„ levains, qui résistent beaucoup à l'action des remèdes, feront des maladies
„ longues, comme nous le remarquons dans le scorbut. Il y a aussi des maladies courtes qui viennent d'un desordre
„ des

„ des parties solides, lequel se repare quel-
 „ quefois par l'application de certains re-
 „ medes, comme nous le voyons dans
 „ quelques coliques pressantes, causées
 „ par une convulsion ou contorsion des
 „ fibres intestinales.”

L'Auteur remarque qu'en réfléchissant sur les causes générales qu'il vient d'assigner à ces deux genres de maladies, il est facile d'apercevoir que les chroniques en peuvent produire d'aigues; & les aigues, de chroniques, ce qu'il explique en la manière suivante. „ La dépravation du
 „ sang, par exemple, qui sera devenu gru-
 „ meux & piquant, dilatera excessive-
 „ ment les tuyaux deliez des parties les
 „ plus foibles à travers lesquelles il sera
 „ déterminé de couler, & en rompra
 „ plusieurs filamens, d'où resulteront des
 „ ulceres internes, qui seront les foyers
 „ de longues maladies, & reciproquement
 „ si le tissu fibreux ou glanduleux d'un
 „ viscere est corrompu, les filtrations aus-
 „ quelles il est destiné en seront viciées,
 „ & les suc's qui s'y separeront, rentrant
 „ dans la masse du sang, ne manqueront
 „ pas de l'infecter, & de produire par là
 „ des fièvres malignes, & autres accidens
 „ semblables.”

Nôtre Auteur prend ici occasion de donner pour la guerison des maladies, plusieurs preceptes généraux, qui joints à
 ceux

ceux qu'il donne dans la suite pour le traitement de chaque maladie en particulier, rendent cet Ouvrage très-utile aux jeunes Medecins.

Dissertations sur diverses matieres de Religion & de Philologie contenues en plusieurs Lettres écrites par des personnes sçavantes de ce temps : Recueillies par M. l'Abbe DE TILLADET. A Paris, chez François Fournier, Libraire, en la maison de Frederic Leonard, Imprimeur du Roi, rue saint Jacques, à l'Ecu de Venise. 1712. 2. vol. I. vol. pagg. 338. II. vol. pagg. 467. .

IL seroit à souhaiter que tous ceux qui sont à portée de faire au Public des presens de la nature de celui-ci, imitassent M. l'Abbé de Tilladet. Il nous donne dans ces deux volumes vingt-quatre Dissertations curieuses, & remplies la plupart d'une érudition choisie, qui ne peut être que le fruit de beaucoup de lectures & de reflexions. On leur doit d'autant plus d'accueil, que ces excellens morceaux couroient sans doute risque de se perdre, comme quantité d'autres, qui faute d'une main secourable pensoient tous les jours avec les grands hommes qui en ont été les Auteurs. Tandis même qu'ils vivent, ils doivent trouver bon qu'on fasse quelque-

fois un peu de violence à leur modestie ;
 & qu'on n'emprunte pas d'elle les senti-
 mens qu'il est juste qu'on ait de ce qu'ils
 font. „ La seule considération qui pou-
 „ voit m'arrêter, dit M. l'Abbé de Tilla-
 det , en parlant du parti qu'il prenoit
 de faire imprimer ce Recueil, „ c'est que
 „ je n'en ai pas eu la permission de ceux
 „ à qui ce trésor-là appartient originaire-
 „ ment. On dira peut-être que j'aurois
 „ pû la leur demander ; mais outre que
 „ presque tous ces hommes celebres sont
 „ morts , le plus distingué d'entre eux,
 „ & qui dans un âge assez avancé nous
 „ fait espérer par les forces de corps &
 „ d'esprit qui lui restent , de nouveaux
 „ fruits de ses immenses travaux , est re-
 „ commandable par tant d'autres endroits ;
 „ on le voit si religieusement renfermé
 „ en de grandes occupations par raport à
 „ l'Eglise & à la Religion ; on le connoît
 „ si modeste & si réservé sur toutes les
 „ belles productions de son esprit qui n'y
 „ ont point un raport immédiat ; qu'on
 „ n'a osé lui demander son consentement
 „ pour l'impression du present Ouvrage.”
 Nous nous dispenserons de rapporter les
 autres moyens que M. l'Abbé de Tilla-
 det employe pour justifier une action que
 tous les Sçavans jugeront digne de leurs
 louanges. L'idée qu'il donne ensuite de
 chaque Dissertation , est exacte. Le

premier volume renferme les neuf premières.

On trouve d'abord un examen du sentiment d'Origene sur l'invocation des Anges, & sur l'Eucharistie. M. l'Evêque d'Avranches y rapporte plusieurs textes d'Origene qui regardent le culte des Anges. Il y défend sur-tout un passage tiré de la premiere Homelie sur Ezechiel, où Origene invoque lui-même un Ange; & il fait voir que saint Jerôme est veritablement le Traducteur de cette Homelie, & des autres qui nous restent sur le même Prophete. M. Huet s'attache après cela à l'Eucharistie. M. Bochart l'avoit injustement accusé d'avoir tronqué un passage important du Commentaire d'Origene sur saint Matthieu; quoi qu'il ne s'agit que d'une demie ligne oubliée par mégarde, & que l'omission eût été réparée. Cette injure, qui deshonorait M. Huet, lui fut très-sensible; il s'en plaignit à celui qui la lui avoit faite: & ses plaintes furent reçues avec hauteur & avec dédain. Ce procédé lui donna lieu d'examiner ce passage, que le Parti Protestant regardoit comme capital pour la controverse de l'Eucharistie, & qui avoit été discuté par Sixte de Sienne, par Genebrard, par les Cardinaux Bellarmin & du Perron, par Aubertin & par plusieurs autres; & après cet examen, il parut à M. Huet que

passage avoit un sens très Orthodoxe. Il le declara, & dans ses *Origeniana*, & dans ses Notes sur Origene. Il le declare encore ici, & développe avec beaucoup de clarté toutes les difficultez des Ministres. Il y a dans cette premiere Dissertation un peu d'aigreur ; mais ce que M. Huet en laisse paroître passera auprès des personnes équitables, pour une juste défense, & un simple renvoi d'injures. On en jugera par cet échantillon. „ Selon vous, dit „ M. Huet, j'ai peu ou point lû, point „ retenu, point medité les matieres ; que „ si Dieu m'a donné quelque lumiere d'es- „ prit, il m'a refusé celle du jugement : „ mais que mon principal défaut est de „ demeurer volontairement dans l'erreur, „ & de n'être Catholique que par intérêt ; „ & enfin d'être un ignorant presomptueux. „ Mais, Monsieur (Bochart) je vous „ demanderois volontiers quelle marque „ de presumption je vous ai donnée : est- „ ce de n'avoir pas été credule à vos con- „ jectures, & d'avoir douté que vos dou- „ tes fussent des veritez ? Si cela est, „ vous trouverez bien des gens plus pre- „ somptueux que moi. M'avez-vous oui „ quelquefois me vanter avec faste d'a- „ voir voyagé dans la Palestine, l'Arabie, „ la Caldée, & l'Ethiopie ? M'avez-vous „ oui me plaindre de ceux qui ne m'ont „ loué que sobrement, & qui dans leurs

„ loüanges ne m'ont pas donné des épi-
„ thetes superlatives? Je vous demande-
„ rois de plus quel interêt vous trouvez
„ que j'aye à demeurer Catholique. Me
„ paye-t-on des gages par quartier pour
„ cela? Me donne-t-on ma subsistance?
„ Du reste, s'il faut des qualitez si émi-
„ nentes pour bien traiter les controver-
„ ses, d'où vient que non-seulement tout
„ ce que vous avez de Ministres, mais
„ même les moindres de vos Proposans
„ & de vos Surveillans, à les ouïr, se-
„ roient prêts d'attaquer & de confondre
„ le Cardinal du Perron, s'il revenoit au
„ monde? D'où vient que vous ins-
„ truisiez toutes vos femmes à jargon-
„ ner des controverses, à citer à tort &
„ à travers l'Apocalypse, & à éblouir
„ & étourdir leurs voisines Catholiques,
„ de discours & de termes dont vous leur
„ avez rempli la memoire, & qu'elles
„ n'entendent pas?

Deux Lettres, l'une de M. Morin
Ministre de la Religion Pretendue Refor-
mée à Caën, & depuis Professeur aux Lan-
gues Orientales à Amsterdam; & l'au-
tre de M. Huet, forment la seconde
Dissertation. Elles concernent toutes
deux l'origine de la Langue Hébrai-
que. M. Morin s'efforce de prouver
que cette Langue est aussi ancienne que
le monde, & que Dieu même l'inspira à

Adam. M. Huet montre au contraire, que la Langue Hébraïque étoit celle du pais de Canaan; que lorsqu'Abraham Caldéen, parlant la Langue Caldéenne, voulut s'y établir, suivant l'ordre de Dieu, il y trouva cette Langue, & fut obligé de l'apprendre, sans faire désormais presque aucun usage de sa Langue maternelle. Ses descendans parlerent comme lui le langage des Cananéens. Le nom d'Ebreux qui les distinguoit des autres Nations, ne leur vint pas, selon M. Huet, du Patriarche Eber, l'un des predecesseurs d'Abraham; mais il leur fut donné du passage de l'Euphrate que fit Abraham venant de Caldée en Palestine; ce nom ne signifiant autre chose que *Passagers*.

Troisième Dissertation. M. Benoît, Ministre à Alençon, s'étant servi d'un passage du huitième Chapitre de Nehémie, tel qu'il est traduit dans la version de Genève, pour prouver que l'Ecriture ne se doit expliquer que par elle-même; un Jesuite qui prêchoit alors à Alençon, soutint que ce passage étoit *falsifié* dans la version de Genève, & que l'emploi que le Ministre en faisoit étoit abusif. Le Ministre tâcha de justifier cette version par une Lettre, à laquelle le Jesuite répondit. Cette réponse & la Lettre sont ici, accompagnées d'une Lettre de M. Huet, qui termine le Procès, en montrant l'infidélité

delité de la version de Genève, sans approuver pourtant le terme de *falsification*.

Dans la quatrième Dissertation, M. Huet prouve qu'il a eu raison d'avancer dans la Demonstration Evangelique, que Casaubon & Scaliger ont dit après Nicolas de Damas, Strabon, & Joseph, qu'Herode le Grand n'étoit point étranger. Il adresse le discours au Pere Poussines Jesuite, qui l'accusoit de s'être trompé.

On trouve dans la cinquième Dissertation le portrait de Toland, & une refutation de ses deux Ecrits intitulez, *Adeisidemon*, & *Origines Judaicae*. Dans la sixième Dissertation, M. Huet fait voir qu'en assurant que la plûpart des Dieux de l'Antiquité ont été des symboles de Moise, il a donné une grande idée de la Religion du vrai Dieu; puisqu'il a montré que l'objet du culte & de la veneration des Peuples & des siècles les plus éclairés, n'étoit que le serviteur du Dieu que les Chrétiens adorent. La septième Dissertation est une Lettre assez courte, où M. l'Evêque d'Avranches désapprouve le sentiment d'un Curé qui croyoit que le Texte de l'Ecriture avoit été corrompu dans les endroits où il differe des citations des Peres. Il y a dans la huitième Dissertation une refutation de la Critique que M. Perrault a faite des Anciens; & dans la neuvième, M. Huet prouve qu'Apo-

lon & le Soleil sont un même Dieu. Nous rendrons compte de la suite de ces Dissertations dans un autre Mois.

Defensio Jurisdictionis Ecclesiasticæ circa appellationes ab Officiali Leodiensi in causis profanis inter Læicos ad Superiores Ecclesiasticos. Auctore JOSEPHO SACRIPANTE, &c. Tonto-Disceopolit. anno 1711. C'est-à-dire : La Défense de la Jurisdiction Ecclesiastique concernant les appellations de l'Official de Liege aux Supérieurs Ecclesiastiques, sur des matieres profanes. Par Joseph Sacripant, &c. in 8. pagg. 158.

QUOIQUE la Puissance Ecclesiastique & la Puissance Seculiere soient deux Puissances separées, indépendantes l'une de l'autre, & qui ont chacune leurs fonctions & leur objet, elles peuvent néanmoins se trouver ensemble dans la même personne, à cause de la même dignité; mais il faut que ce soit une dignité Ecclesiastique, parce que la Puissance spirituelle étant plus noble, dit l'Auteur, que la Puissance temporelle, il n'y a pas d'inconvenient à lui donner celle-ci pour accessoire : au lieu qu'il seroit contre les prééminences du Sacerdoce, que la Puissance spirituelle fût à la suite de la Puissance temporelle.

La preuve des deux Puissances réunies se trouve en la personne du Pape , qui d'un côté , comme Chef de l'Eglise , exerce sur l'Eglise entiere une autorité spirituelle ; & qui d'un autre côté , comme Souverain de quelques Etats d'Italie , exerce l'autorité temporelle dans l'étendue de ses Etats. A l'exemple de cette double Puissance l'Evêque de Liege a une Jurisdiction Ecclesiastique & une Jurisdiction Seculiere , & il fait exercer l'une & l'autre par son Official. Un long Usage , fondé sur d'anciennes Concessions , l'a établi & maintenu dans ce droit ; mais comme les matieres profanes ne sont pas naturellement de la competence du Juge d'Eglise , & que les personnes Laiques ne sont pas sujettes à sa Jurisdiction , la Chambre Imperiale de Spire reçoit quelquefois l'appel des Sentences de l'Official de Liege , lorsqu'elles sont rendues entre des Laiques , & sur des matieres purement temporelles. L'Auteur prétend que c'est-là une entreprise de Jurisdiction , & que l'appel des Jugemens de l'Official de Liege ne doit être porté que devant le Superieur Ecclesiastique , qui est l'Archevêque de Cologne.

La raison qu'il en apporte , c'est que la qualité du premier Juge détermine celle que doit avoir le Juge superieur. La subordination en matiere de Justice , suppose dans

dans un Officier superieur une conformité de caractère & d'état avec l'Officier subalterne. La Puissance Ecclesiastique & la Puissance Seculiere sont deux Puissances toutes différentes ; elles ne dépendent point l'une de l'autre , & par conséquent les Juges Seculiers ne peuvent pas connoître des Sentences rendues par les Juges d'Eglise. Il est certain , ajoute l'Auteur , que par un privilege qui a plus de trois cens ans de possession , la connoissance de plusieurs causes entre Laiques appartient à l'Official de Liege. La même regle qui fait porter ces contestations devant lui en premiere Instance, doit les soumettre à son superieur en cause d'appel. Et comme l'appel d'un Jugement rendu par un Juge Seculier n'est jamais porté devant le Juge Ecclesiastique, il ne convient pas non plus que l'appel des Juges d'Eglise soit porté devant des Juges Laiques. Ce raisonnement est repeté en plusieurs manieres différentes, & comprend toutes les preuves qui entrent dans la Dissertation.

On oppose que l'usage de la Chambre Imperiale de Spire a prévalu à cet égard , & qu'aujourd'hui l'appel des Sentences de l'Official de Liege est communément reçu dans ce Tribunal ; mais l'Auteur répond que cela ne change rien à la regle , & qu'une entreprise ambitieuse ne forme point

point un droit legitime. Il soutient d'ailleurs que cet Usage est recent, & que c'est ce qui en prouve le vice. Il cite d'anciens Jugemens de la Chambre Imperiale de Spire, qui ont rejeté, par la seule raison de l'incompetence, l'appel des Sentences de l'Officialité de Liege. Il conclut de là, que si dans les derniers tems la même Chambre n'a pas suivi la même méthode, sans qu'il soit rien survenu qui ait pu donner lieu à un changement, c'est un abus & une usurpation qu'on ne doit pas autoriser. L'ordre des Jurisdictiones est de Droit Public. On ne prescrit point contre la regle en pareil cas. Le Livre est court, & contient peu de détail; mais par le seul état de la question, & par les raisons principales qu'on y a jointes, nous croyons avoir mis le Public à portée de décider.

Traëtatus Juridicus de Officio Notariatus, ejusdemque dignitate, usu & abusu. Auctore ABRAHAMO HERVARTO. Francofurti ad Moenum, apud Sam. Tob. Hocker. C'est à-dire : Traité de Droit, concernant l'Office de Notaire, l'usage legitime & honorable de ses fonctions, & l'abus qu'on en peut faire. Par Abraham Hervart. A Francfort sur le Mein, chez Samuel Gobbie Hocker. 1711. in 8. pagg. 108. Se trouve à Amsterdam chez les Waeber

IL n'y a pas d'Office plus connu ni plus important dans la Société civile que l'Office de Notaire. Il donne à ceux qui l'exercent une espèce d'autorité sur le Public, par la connoissance qu'ils ont des affaires de chaque famille. C'est par leur ministère que les engagements se contractent, se rompent, & se renouvellent. Ils sont les dépositaires des conventions reciproques que les hommes font entre eux pendant leur vie, & des jugemens domestiques qui reglent le partage de leurs biens après leur mort. On confie à la discretion des Notaires ce que l'on a de plus secret, & souvent à leur fidelité ce que l'on a de plus précieux. Leur caractère imprime aux Actes qu'ils reçoivent l'authenticité nécessaire pour faire foi; & dans les différentes fonctions qu'ils remplissent, ils s'érigent une sorte de Jurisdiction d'autant plus agréable pour eux, qu'elle est volontaire de la part de ceux qui en subissent les loix.

L'Auteur de l'Ouvrage dont nous avons à parler, traite méthodiquement de l'Office de Notaire. Il examine cet Office par sa cause *efficiente*, sa cause *matérielle*, sa cause *formelle*, & sa cause *finale*. Mais avant que de s'engager dans l'explication de ces quatre parties, il rapporte l'*étymologie* assez connue du mot de Notaire.

taire. Ce mot François vient du mot Latin *Nota*, qui signifie *marque* ou *note*, parce qu'anciennement les Notaires se servoient d'écritures abrégées, de sorte qu'une seule lettre ou un chiffre signifioit un mot entier. A l'étymologie du mot l'Auteur ajoute la définition de la chose. Un Notaire, dit-il, est une personne publique établie par l'autorité du Prince, pour rendre témoignage par sa signature, des Actes que les hommes passent entre eux. Il vient ensuite, suivant sa méthode, à rechercher la cause *efficiente* du Notaire, &c il la trouve dans la Puissance du Prince, qui lui communique le caractère dont il a besoin, pour avoir entre les mains le dépôt de la foi publique. Un Seigneur particulier peut aussi établir des Notaires dans sa Justice; mais le pouvoir de ces Notaires se renferme dans les bornes de la Jurisdiction où ils sont établis, au lieu que les Notaires Royaux peuvent recevoir des Actes dans toute l'étendue du Royaume. La cause *materielle* du Notaire, ce sont; selon nôtre Auteur, les qualitez personnelles de ceux qui veulent exercer cet Office. Il n'y a que les hommes qui y soient admis; encore faut-il qu'ils ne soient ni muets, ni sourds: Car il est de l'essence de leurs fonctions qu'ils entendent ce que les Parties leur déclarent, & qu'ayant rédigé leurs intentions par écrit, ils leur

fassent la lecture. La cause formelle, ajoute l'Auteur, consiste dans les formalitez du serment & de la reception des Notaires. La cause finale n'est autre chose que l'objet de leurs fonctions, qui s'étend à toutes sortes de personnes & à toutes sortes d'Actes, pourvu qu'il n'y ait point d'incapacité dans les personnes qui contractent, & point de vice dans leurs conventions. L'incapacité personnelle c'est la minorité, l'interdiction, & quelquefois le sexe. L'usure est le vice le plus ordinaire des conventions. L'Auteur recommande aux Notaires de ne point inserer de conventions usuraires dans les Actes qu'ils sont chargez de rediger. L'avis est louable, il est necessaire; mais on ne sçait s'il produira quelque effet dans un temps où les Notaires bien loin d'empêcher que les Parties qui s'adressent à eux ne soient opprimées par des usures, s'appliquent plus eux mêmes au commerce de l'argent, qu'à la reduction des Contrâcts.

MICHAELIS BERNARDI VALENTINI, Archiatri & Profess. Gisseni, Praxis Medicinæ infallibilis, è principis mechanicis dispensationi publicæ æque ac domesticæ applicata, & Archiatrorum felicissimorum consiliis illustrata, cum Nosocomio Academico ex casibus selectionibus clinicis, methodo consultationis
resol.

resolutis; & in Academiâ Gissenâ publicè ventilatis, constante. Accedunt Dispensatorium domesticum, Animadversiones in Machiavellum Medicum, Declamationes panegyricæ novæ, cum Programmatis & Inscriptionibus varii argumenti. *Francsfurti ad Moenum, apud Dominicum à Sande. 1711.* C'est-à-dire: *La Pratique infallible de Medecine de Michel Bernard Valentini, &c.* A Francfort sur le Mein, chez Dominique de Sande. 1711. vol. in 4. Se trouve à Amsterdam chez les Woesberge.

CETTE Pratique de Medecine, que l'Auteur n'appelle *infaillible*, comme il nous en avertit, que parce qu'il prétend qu'elle est appuyée sur des principes sûrs, quoi que l'évenement n'en soit pas toujours certain, est divisée en quatre Parties, dont la première concerne les maladies de l'enfance; la seconde, celles de la jeunesse; la troisième, celles de l'âge parfait; & la quatrième, celles de la vieillesse. Les maladies de l'enfance sont les difformitez qu'on apporte en naissant, la clôture de l'anus, le bec de lièvre, les hocquets, les convulsions, les trenchées, la chartre, la galle, l'épilepsie, &c. Celles de la jeunesse sont la faim canine, le vomissement, la phthisie, l'hydropisie, les pales couleurs, la petite verole, &c. Parmi les mala-

maladies de l'âge parfait l'Auteur compte les fièvres intermittentes & les continuës, les lentes & les aiguës, les hemorrhagies, les inflammations, les coliques, les delirés, les syncopes, l'impuissance, la passion hysterique, la suppression des regles, &c. Parmi celles des vieillards il met les vertiges, l'apoplexie, l'asthme, le rhumatisme, les catharres, la gravelle, la strangurie, l'ischurie, la goutte, la paralysie, l'incontinence d'urine, &c.

M. Valentini raporte ici avec son sentiment celui des plus sçavans Auteurs sur le traitement de chacune de ces maladies, & on trouve dans cet Ouvrage autant de consultations différentes que de maladies proposées. L'Auteur s'attache sur-tout à faire remarquer les fautes qui se peuvent commettre dans le choix des remedes, & dans la maniere de les employer. Un enfant, dit-il, sera sujet à des vomissemens ou à des hocquets, on croira le soulager en le berçant sans cesse, & on produira par là un effet contraire. Un autre aura des tranchées, on lui donnera des preparations d'opium, & on fera mal, il faut s'en tenir à un peu de mithridate ou de theriaque. Les Nourrices dans ces occasions ont coûtume de froter le ventre des enfans avec quelques onguents, mais ces frictions causent quelquefois des descentes. C'est un usage presque général de
met,

mettre des corps de fer aux enfans dont l'épine se vouë ; mauvaise pratique , dit M. Valentini , on empêche par cette contrainte les vaisseaux sanguins & les nerfs de porter les sucs nécessaires pour la nourriture du corps , ce qui fait tomber l'enfant dans la maigreur , & le rend encore plus contrefait qu'auparavant. On prétend qu'il n'y a rien de meilleur contre les vers que la poudre de vers dessechez , avalée dans quelque liqueur , ou dans une pomme ; mais c'est le moyen d'en faire naître un plus grand nombre. Quelques-uns ordonnent le mercure contre cette maladie , sans prendre garde que l'usage de ce remède fait des impressions dangereuses sur le corps tendre des enfans , & que le moindre mal qu'on en ait à craindre est de leur causer des tremblemens.

Dans la faim canine les purgatifs conviennent , mais il ne les faut point donner qu'on n'ait auparavant adouci les acides de l'estomac par des remèdes propres pour cela , sans quoi on court risque d'exciter des coliques violentes & des dyssenteries. Il y a dans le vin un acide caché , ce qui fait croire à plusieurs personnes que l'usage du vin est dangereux à ceux qui sont attaqués de la faim canine , mais c'est une erreur. Le vin renferme des esprits qui corrigent les mauvais levains de l'estomac , & on trouve dans les meilleurs Auteurs

teurs de Medecine plusieurs exemples de malades attaquez de cette faim devorante, lesquels n'ont pû en être guens qu'en buvant d'excellent vin. Le Livre de M. Valentini est rempli de remarques semblables concernant la Pratique, lesquelles peuvent beaucoup servir à regler la conduite des Medecins.

On a joint à cet Ouvrage un ample recueil de Consultations, intitulé, *Noſocomium Academicum*, c'est-à-dire, l'*Hôpital Academique*, lequel contient l'histoire de plusieurs maladies considerables, avec des préceptes & des regles très-utiles sur la maniere de les traiter. Le Recueil est suivi d'un petit *Dispensaire* domestique où sont décrits quelques remedes familiers, & d'un Supplément divisé en deux parties, intitulé, *Polychrestorum exoticorum supplementum*, dans lequel on rapporte les vertus du *Magneſia alba*, l'un des meilleurs & des plus innocens purgatifs qui ayent été encore découverts, & où l'on donne une ample description de la pierre de Mexique appelle *fistum lapis*, laquelle sert à filtrer l'eau; description que les Lecteurs ne seront peut être pas fâchez de trouver ici, c'est par là que nous finissons cet Extrait.

Il croît dans quelques endroits du Golfe de Mexique, une espece de champignon *medicinal*, a environ cent brasses de profondeur

fondeur sous l'eau , sur la roche vive, lequel se pétrifie de lui-même à l'air, & dont les Espagnols d'Amerique transportent les plus gros jusqu'à la mer de Sud, où ils les embarquent pour les Japonois, qui les achètent au poids de l'or, parce qu'ils prétendent que ces champignons ont la propriété de procurer une longue vie. Les Japonois les font creuser en forme de pots ou de mortiers, pour y pouvoir mettre des liqueurs, & particulièrement de l'eau, dont ils font leur boisson ordinaire. L'eau commune passe au travers de cette pierre poreuse, & quelque claire que soit la liqueur elle y dépose toujours une grande quantité d'impuretez, ce qui la rend plus legere, plus pure, & beaucoup plus saine. C'est pour cela que ces Insulaires, qui preferent leur santé à tous les autres biens de la vie, ont dans leurs maisons des buffets exprès, dans lesquels ils tiennent sur des trepieds propres pour cela, ces filtres ou couloirs, par lesquels passe continuellement l'eau qu'ils veulent boire. Ils ne confient à personne la clef de ces buffets, pas même à leurs femmes, ni à leurs enfans; ils disent que c'est leur tresor. Cette eau ainsi dépurée, conserve beaucoup plus long-tems sa fraîcheur, & ne se corrompt jamais. Les grands Seigneurs Espagnols ne reviennent *presque jamais* du Mexique sans rapporter
avec

avec eux quelques-unes de ces pierres ; soit pour leurs usages particuliers , soit pour en donner a leurs amis ; ce qui est , selon eux , un present magnifique. Les plus grosses ne contiennent guères que cinq ou six pintes d'eau tout au plus. Il y en a de minces , au travers desquelles l'eau passe trop vite , alors on en met deux ou trois l'une sur l'autre ; mais on convient qu'une seule , quand elle est épaisse , a toute une autre qualité , & que l'eau s'y dépure beaucoup plus parfaitement , comme on le voit par le moyen du pese-liqueur.

Un Curieux voulant se ménager de la faveur auprès de M. de Louvois qui aimoit extrêmement la bonne eau , fit venir en Europe une de ces pierres , pour la presenter à ce Ministre , qui se trouva mort lorsque la pierre arriva ; elle est encore entre les mains du même Curieux , qui assure qu'elle est d'une grosseur énorme , & qu'elle contient environ quatre seaux d'eau. Il voudroit bien la faire passer à quelque grand Seigneur d'Allemagne , qui eut assez de soin de sa santé pour en faire la dépense ; & dans ce dessein il offre de la faire venir à Strasbourg , pour la remettre à M. Schaz son ami particulier , lequel en pourra disposer ainsi qu'il jugera à propos , pour la presenter à quelque Prince. Le Pere de Martel , de

la Compagnie de Jesus, a donné une Dissertation sur les proprietéz qu'il a reconnues dans une de ces pierres de mediocre grandeur, dont il a fait diverses experiences.

Traité des Heures Canoniales & des devoirs d'un Chanoine. Par un Chanoine de l'Eglise Royale de S. Quentin. A Paris, chez Louis Sevestre, rue des Amandiers, Jean Manette, rue S. Jacques, & Nicolas Aubert, Quai des Augustins. 1712. in 12. pagg. 275.

L'AUTEUR de cet Ouvrage traite d'abord de l'institution des Heures Canoniales, de leur antiquité, & de la pieté de ceux qui les ont fondées. En parlant de la pieté des fondateurs, il les défend contre un Auteur qui les a attaquez, & qui a attaque en même tems ceux qui ont accepté les fondations: suposant, dit-il, d'un côté que les Ministres du Seigneur sont engagez par l'acceptation volontaire d'une retribution temporelle, à chanter ses louanges, & à faire des prieres; & suposant d'un autre côté, que les Fideles qui ont du bien se soient cru obligez d'en fournir à leur subsistance selon leur pouvoir, peut-on dire, sans blesser la Charité & la Justice, „ que dans les fondations „ qu'on prétend avoir été trop facilement

„ acceptées par les Corps, & trop char-
 „ gées par les Particuliers, la sage mesu-
 „ re a été altérée; que l'avance des deux
 „ côtes s'est souvent couverte du man-
 „ teau de la Religion; qu'elle a voulu
 „ vendre ses aumônes, & mettre à prix
 „ ses prières? Que la Charité a été en
 „ plusieurs occasions contrainte de céder
 „ sa place à son ennemie, qui en avoit
 „ emprunté les apparences, & qui a inf-
 „ piré aux Fondateurs le dessein de ne
 „ rien donner gratuitement, & aux Com-
 „ munautés celui de ne rien refuser?”
 Il s'applique à refuter ces reflexions; &
 en écartant des Fondateurs le soupçon d'a-
 varice, il fait sentir qu'on auroit grand
 tort de les comparer à une certaine fem-
 me dont Gregoire de Tours raconte cette
 histoire. „ Un Esclave More poursuivi
 „ par son Maître, s'étant sauvé dans l'E-
 „ glise, & près du tombeau de saint Loup;
 „ ce Maître, sans aucun respect pour ce
 „ saint azile, l'en tira avec fureur, &
 „ dit que ce Loup enfermé dans son se-
 „ pulchre ne mettroit pas la patte dehors
 „ pour l'arracher de ses mains. Il porta
 „ dès l'heure même la peine de son blas-
 „ phême, courant dans le Temple com-
 „ me un furieux, & ne parlant qu'en hur-
 „ lant. Sa femme effrayée de son balbu-
 „ tiement & de ses violentes agitations,
 „ offrit aux Prêtres un présent considéra-
 „ ble.

„ ble , dans l'esperance que par leurs
 „ prieres elle obtiendrait de Dieu pour
 „ ce malheureux un prompt soulage-
 „ ment. Ses vœux furent cependant inu-
 „ tiles ; il mourut dans son peché , a-
 „ près avoir souffert d'horribles convul-
 „ sions pendant trois jours. Cette femme
 „ frustrée de son attente, redemanda son
 „ present, qu'elle n'avoit eu intention de
 „ donner, qu'à condition que son mari
 „ recevrait la liberté de l'esprit & de la
 „ parole; on le lui rendit."

On parle ensuite de l'utilité des Heures
 Canonales, & des raisons que l'Eglise a
 eues d'en marquer les différens tems. On
 demande s'il ne seroit pas à propos que ces
 prieres fussent moins longues? Si on ne
 peut pas dire avec l'Auteur déjà critiqué,

„ Que si leur longueur excessive étoit
 „ moins autorisée, le remede le plus sûr
 „ & le plus naturel seroit de la reformer,
 „ & de mettre une juste proportion en-
 „ tre les prieres publiques, & l'attention
 „ dont un homme de bien est capable?"

Cette longueur est excessive, dit-on là-
 dessus; mais où est cet excès? est-ce un
 excès de zele? est-ce un excès d'obligation?
 un excès de zele qui surpasse indiscretement
 la juste mesure? un excès d'obligation qui
 porte trop loin la severité du précepte? Il est
 vrai qu'en la reformant ce seroit le remede le plus naturel; il ne

le seroit sans doute que trop. La tiédeur, l'indevotion, le relâchement de la discipline y trouveroient trop leur compte: mais par cette raison là même, ce remède seroit si peu sûr, que selon tous les Peres, & tous les Maîtres de la vie spirituelle, rien n'est plus suspect qu'un changement où la grace a moins de part que la nature, l'esprit de Dieu que celui de l'hom-

On fait aussi diverses considerations sur la beauté du chant de l'Eglise, & sur l'attention qu'on peut & qu'on doit apporter à l'Office. Le chant des Pseaumes étoit si mélodieux dans l'Eglise de Milan du tems de saint Ambroise, que saint Augustin apprehenda qu'une si agréable harmonie ne fit trop de plaisir, & qu'il crut pendant quelque tems devoir préférer au chant de saint Ambroise, le chant simple que saint Athanase avoit introduit dans son Eglise d'Alexandrie. Mais enfin se ressouvenant des larmes qu'il avoit versées dans l'Eglise de Milan au commencement de sa conversion, & de la tendre devotion qu'y avoit excitée dans son cœur la Psalmodie harmonieuse qu'il y avoit entendue, il reconnut l'utilité de cette maniere de célébrer les louanges de Dieu, & il en fit l'éloge. „ Les choses, remarque nôtre „ Auteur, paroissent aujourd'hui assez „ changées. C'est souvent une rapide „ vola-

5 volubilité de voix, un impetueux flux
 „ & reflux de paroles presque intelligi-
 „ bles, comme un bruit confus de flots
 „ qui se pressent les uns les autres, par
 „ l'agitation du vent qui les pousse, ou
 „ comme un bourdonnement de mouches
 „ à miel, qui sorties de leurs ruches, se
 „ preparent & s'animent au combat." A
 l'égard de l'attention, il observe entre plu-
 sieurs autres choses, qu'il n'est pas neces-
 saire d'avoir une attention toujours pre-
 sente au détail de ce qui se lit, & de ce
 qui se chante dans l'Eglise. Où est l'hom-
 me, dit il, qui puisse fixer une imagina-
 tion volage, un flux turbulent de pensées?
 Il suffit de les éloigner, comme Abraham
 éloigna ces oiseaux qui venoient fondre de
 tems en tems sur les victimes qu'il avoit
 offertes au Seigneur. Sur les dispenses de
 l'Office, il juge, „ que souvent on ten-
 „ droit un dangereux piege à la ferveur
 „ d'un Ecclesiastique & d'un Religieux,
 „ si on lui disoit de se retirer quand sa
 „ santé ne lui permet pas d'assister à tout;
 „ quand sa santé l'avertit par une douleur
 „ serieuse, ou par un épuisement qui ne lui
 „ laisse pas la liberté de penser, qu'il y
 „ auroit du danger dans une contention
 „ trop suivie & trop soutenue. J'avoue,
 „ remarque t-il sur cela, que Dieu ne
 „ demandant rien au-dessus de nos forces,
 „ ce conseil donné en général est très-
 Temp. LII. I „ judi

„ judicieux : mais je douterois fort que
 „ les Chapitres & les Communautéz Re-
 „ ligieuses y trouvassent leur compte, par
 „ l'application que s'en feroient quelques
 „ particuliers, qui sur ce principe deser-
 „ teroient le Chœur."

De l'Office, on passe aux Chanoines,
 & on en examine les devoirs. Le pre-
 mier est de plaire à Dieu, & de se met-
 tre en état d'en être approuvé. Comme
 Dieu n'approuve pas ceux qu'il n'appelle
 point, on traite ici assez au long de la
 vocation; & après avoir exposé les mar-
 ques de la vocation legitime, on donne
 une juste idee des vocations vicieuses.
 Parmi ces dernieres, celle des parens am-
 bitieux ou avarés tient une des premieres
 places. Il faut que les Ministres bien ap-
 pellez, exercent dignement leurs fonctions.
 Le recueillement est necessaire, sur-tout
 pendant qu'ils offrent le Sacrifice. L'Au-
 teur est persuadé qu'un des moyens qui
 contribué le plus au recueillement est de
 prononcer à voix basse le Canon de la
 Messe. „ Par la, dit-il, les redoutables
 „ Mysteres sont traitez avec plus de dé-
 „ cence, de gravité, & de majesté : par
 „ la le Ministre attentif à la grande action
 „ du Sacrifice, se recueille avec moins de
 „ peine, & son respectueux silence fait
 „ connoître quelle est sa frayeur aux ap-
 „ proches d'un Dieu à qui il parle, quoi
 „ qu'il

„ qu'il ne soit que cendre & que poussière." L'Auteur fait sur le même sujet plusieurs autres reflexions qui meritent d'être lûes. Il attaque après cela les principaux vices qui deshonnorent les Ministres de l'Eglise peu attentifs à leurs devoirs, & il s'applique à les détourner de l'oisiveté, des folles dépenses, de l'intemperance, des jeux illicites, & de la trop grande familiarité avec les femmes. Sur la fin de son Ouvrage il traite de la bonne doctrine d'un Ecclesiastique, & du soin qu'il doit prendre d'éviter les nouveautez profanes. Il fait connoître les Novateurs par deux caracteres, qui sont la singularité qu'ils affectent dans leurs opinions, & l'opiniâtreté avec laquelle ils les défendent; & il trouve ces deux caracteres dans Tertullien & dans Origene, dont il apporte les exemples.

Arcanorum Status, Liber septimus & octavus. Auctore FRANCISCO ALBERTO PELZHOFFER, S. R. J. Lib. Barone de SCHONAZ, &c. Francofurti, apud Joannem Adolphum. C'est-à-dire: Traité des Secrets d'Etat. Par François Albert Pelzhoffer, &c. A Francfort, chez Jean Adolphe. vol. in 4. pagg. 766. Se trouve à Amsterdam chez les Waeberge.

IL y a assez de Livres qui apprennent les regles générales du bon Gouvernement des Etats; mais ce qui paroît connu & aisé dans la speculation, est souvent difficile & ignoré dans la pratique. Les Princes ne suivent quelquefois pour maximes que leur penchant, & croient déroger à leur Souveraineté, s'ils s'assujétissoient à d'autres Loix. D'ailleurs les reflexions du Cabinet ne leur paroissent presque d'aucun usage, parce qu'il est impossible de prévoir tous les cas, & que la meilleure politique est de prendre conseil de l'occasion. Il faut pourtant convenir qu'en cette matiere, comme en toute autre, il y a certains grands principes dont tous les hommes raisonnables sont d'accord, & qu'il n'est pas permis de perdre de vûe. C'est de ces points fixes & principaux du Gouvernement des Peuples, qu'on a fait un Traité exprès, divisé en dix Livres, comme l'annonçoit d'abord le titre, mais dont nous n'en voyons encore que huit dans les trois volumes qui paroissent. Nous avons parlé des deux premiers dans le Mois de Novembre de l'année 1711. p. 512. il ne nous reste à faire mention que du troisiéme, où l'Auteur explique ce qui concerne la Religion par rapport au bon ordre du Gouvernement.

Comme la Religion est le fondement

de l'ordre qui doit regner parmi les hommes, & que c'est pour maintenir cet ordre que Dieu a établi la Puissance Souveraine ; il est du devoir des Princes , dit l'Auteur , de soutenir la Religion dans leurs Etats , & de faire servir leur autorité à appuyer celle de l'Eglise. L'ordre extérieur de la Police doit se rapporter à l'ordre divin qui l'a formé , & de ce rapport il s'ensuit qu'il y a une union très-étroite entre les Puissances spirituelles que Dieu établit pour le Ministère de son Eglise , & les Puissances temporelles , à qui il confie le Gouvernement des Peuples ; puisque ces deux Puissances ont un but commun , qui est de maintenir l'ordre dans la Société , en liant les hommes les uns aux autres par l'observation des mêmes devoirs. Il est donc d'une extrême importance , ajoute l'Auteur , que les Puissances spirituelles & les Puissances temporelles se soutiennent mutuellement , afin qu'elles tirent l'une de l'autre les secours nécessaires pour le bien public. C'est pour cela que dans tous les tems les Princes Chrétiens ont fait diverses Loix pour l'exécution des Loix de l'Eglise. Ce n'est pas qu'ils se regardent eux-mêmes comme les Législateurs & les Juges en cette matiere. Ils ne décident pas , par exemple , quelles sont les vertez de la Foi que Dieu a révélées à son Eglise ; mais quand une fois

il est bien certain que l'Eglise a mis certains points au nombre des veritez revelées, ils ne permettent plus qu'on y résiste, parce que dans la Religion comme dans la Police il faut une subordination qui fixe l'ordre. Les Princes ne reglent pas non plus les cérémonies du culte divin, mais ils punissent ceux qui troublent l'ordre établi pour ce culte, parce qu'ils ont intérêt que l'ordre soit gardé en tout.

Le même intérêt qui les anime à faire observer les Loix de l'Eglise, les engage aussi à en protéger les Ministres; mais ces Ministres, de leur côté, citoyens comme les autres, sont soumis à la Puissance Se- culiere dans tout ce qui regarde le tempo- rel. L'Auteur parle à ce sujet des liber- tez de l'Eglise Gallicane, dont la principa- le maxime est que la Puissance Ecclesiastique ne s'étend directement ni indirectement sur les choses temporelles. Dieu a déclaré formellement, observe-t-il, que son Royaume n'étoit pas de ce monde; qu'il faut rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar, & à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il s'ensuit donc que les Princes ne tiennent leur Puissance que de Dieu seul; qu'ils ne peuvent avoir d'autres Juges de leurs droits que ceux qu'ils ont établis eux- mêmes; que personne ne peut leur de- mander compte du Gouvernement de
leur

leurs Etats ; & que l'opinion de certains Docteurs , qui étend sur le temporel des Princes la Puissance spirituelle , n'est propre qu'à troubler le repos , & à renverser les fondemens de la Société Civile. Il approuve fort que la France se soit maintenue sur cela dans les bonnes regles , & qu'elle se soit opposée en tout tems aux nouveautez introduites par les Canonistes Ultramontains. Il n'y a que les droits & les usages de la France sur la Regale , qui ne soient pas tout à-fait du goût de l'Auteur. Ce qui fait principalement sa peine c'est que les autres Princes ne jouissent pas des mêmes droits , & qu'en cette matiere il lui semble qu'il n'y a point de difference à faire entre ceux qui ont un pouvoir égal par leur naissance.

Il y a à la fin de ce volume un Chapitre de la Loi Salique , qui est une Loi ancienne & fondamentale du Royaume de France. L'Auteur observe que plusieurs attribuent cette Loi à Pharamond , d'autres à Clovis , & qu'en tout cas le style qui n'est presque pas intelligible , marque assez son antiquité. Elle ne concerne point la succession Royale en particulier , elle porte en général ces mots : *En la Terre Salique aucune portion d'heritage ne vienne à la femelle , ains que le sexe viril acquierre la possession.* Ainsi on appelloit autrefois terres ou heritages Saliques tou-

tes les terres, tant Fiefs que Rotures, de la succession desquelles les femmes étoient exclues; en sorte qu'elles n'héritent que des meubles & des acquêts quand il y a-voit des mâles. Les Loix Saliques ont été données au Public par M. Pithou, & depuis par M. Bignon, Avocat Général, qui y a fait de sçavans Commentaires. Le dernier Chapitre de ce volume regarde la foi publique des engagemens des Princes, & va à établir que rien n'est plus indigne de leur caractère, ni plus pernicieux pour leurs Etats, que de manquer à leurs conventions ou à leurs paroles.

* *Eloge de feu Mr. FLECHIER Evêque de Nîmes, & du R. P. HERCULE AUDIFFRET Général des Pères de la Doctrine Chrétienne, Oncle & Maître de M. Flechier.*

ESPRIT FLECHIER mort le 16. de Fevrier 1710. étoit né à Perne dans le Comtat d'Avignon le 10. de Juin 1632. Dieu qui le destinoit à être un des grands Orateurs Chrétiens de nôtre Siècle & un excellent Evêque, lui donna en naissant, un esprit juste, une imagination belle, mais réglée; un bon cœur, des inclinations droites. La Providence veilloit à l'au-

* *Cet Article est tiré du Journ. de Trevoux 1711. p. 1948.*

estimation de ses talens : elle avoit
été un Maître au jeune Orateur capable
de conduire à la plus parfaite éloquen-
ce c'étoit le R. P. HERCULE AUDIF-
BERT, depuis Général de la Doctrine
Chrétienne, Oncle de Mr. Flechier. Le
P. Hercule étoit un de ces genies rares
qui s'ouvrent eux mêmes les routes du vrai
& du beau. Il avoit trouvé l'éloquence
Françoise dans une étrange corruption,
elle ne s'étoit pas encore tout-à-fait dégagée
du fardeau pesant de ces fréquentes
citations, & de ce vain étalage de remar-
ques sçavantes, qui rassemblées dans une
composition bizarre faisoient douter si
c'étoit un Sermon ou un Recueil de Dis-
sertations qu'on prononçoit, si la Piece
étoit Latine ou Françoise. Les Orateurs,
qui renonçoient peu-à-peu à cette maniere
pedante, tomboient dans un autre défaut
encore plus contraire à la véritable élo-
quence : gâtés par les Predicateurs Espa-
gnols & Italiens, ils épuisoient leur Esprit
en pointes frivoles, en ornemens superflus,
en faux brillans. Une pensée leur paroif-
soit basse si elle étoit raisonnable, une
preuve leur sembloit foible, si elle étoit
commune : ils jugeoient une expression
platte dès qu'elle étoit simple ; ils cher-
choient à surprendre plutôt qu'à persua-
der, & faisoient consister la beauté d'une
pensée dans sa bizarrerie, la force d'une

preuve dans sa nouveauté, &, si on l'ose dire, dans son éloignement du sens commun; le sublime d'une expression dans la singularité de la métaphore la plus outrée: singularité qui pouvoit ordinairement ce prétendu sublime jusqu'au ridicule. La Raison parloit rarement en Chaire, on n'y entendoit plus que l'Imagination seule, mais l'Imagination déréglée & qui ne représentoit que des Géans, des Spectres, des Monstres.

Le P. Hercule entrevit la véritable éloquence au milieu de ces fantômes qui passoient pour elle: il comprit que l'élevation & le sublime étoient nécessaires à l'Orateur, & sur tout à l'Orateur Chrétien; mais il comprit aussi que le naturel seul persuadoit, parce que le naturel seul conserve les traits de la Vérité. Il comprit enfin qu'on pouvoit être sublime sans cesser d'être naturel, qu'une pensée pouvoit être ingénieuse sans être bizarre, que les preuves les plus communes étoient les plus solides, parce qu'elles étoient les plus conformes au sens commun, qu'on pouvoit leur donner l'agrément de la nouveauté par des tours étudiés, insinuans, touchans; que la pureté, la noblesse, l'harmonie étoient les véritables beautés de l'expression; qu'on pouvoit employer la métaphore avec succès, pourvu qu'on l'employât avec discrétion; que ces faillies
d'ima-

d'imagination qui frappent, qui étonnent, sont de fausses lueurs; elles éblouissent plutôt qu'elles n'éclairent, elles ne font aucun fruit, & même elles ne plaient plus dès qu'on réfléchit sur elles; elles échappent, elles disparaissent. L'éloquence a besoin de l'Imagination dans ses Ouvrages, mais il n'appartient qu'à la Raison de la mettre en œuvre: c'est un feu, qui, retenu, réglé, conduit, eclaire, échauffe, pénètre, purifie, transforme, mais qui échappé & mal menagé s'évapore en fumée, ou gâte & défigure ce qu'il devoit embellir: en un mot, nuit plus qu'il ne sert.

Ces reflexions que nous proposons comme les principes de la véritable éloquence, se présenterent aparemment au P. Hercule, & c'est sur elles qu'il forma son gout, du moins c'est ce genre d'éloquence que nous avons reconnu dans quelques-unes de ses Pièces manuscrites qui nous ont été communiquées, *une Oraison funebre de Marguerite de Montmorency, Princeſſe de Conue, & une Oraison funebre du Duc de Candale.* Ce bon gout d'éloquence paroit encore dans ses *Ouvrages de Piété* imprimez chez Joffe en trois Tomes, quoi que ce ne soient que des fragmens ou des Ecrits faits à la hâte, & que l'Auteur ne destinoit pas à voir le jour. On sent aussi par tout dans ses Ouvrages les grandes qualités qui l'ont distingué, & que M. Flechier fut

exprimer dans soi, fidelle Disciple d'un tel Maître, un bon cœur, un jugement droit, une rare intelligence de l'Ecriture & des voyes de Dieu, une solide pieté. Le P. Hercule mourut le sixième d'Avril 1659. âgé de 56. ans. Il étoit né le quinzième de Mai de l'an 1603. à Carpentras.

Mr. Flechier se fit d'abord connoître à Paris par une description du Carrousel en vers Latins, & par quelques Poësies Françoises qui lui donnerent place parmi nos plus grands Poetes. On admira qu'il eût pû exprimer en beaux vers Latins une chose aussi inconnue à l'ancienne Rome qu'un Carrousel. Il faut posséder parfaitement une Langue pour s'en servir si heureusement.

La douceur de son commerce, la regularité de ses mœurs, lui gagnerent la confiance de plusieurs personnes de distinction. Ses premiers Sermons augmenterent beaucoup sa reputation & son credit : quoique sa voix & son action n'eussent rien d'imposant, la justesse de ses divisions, la beauté naturelle de ses pensées, les charmes de son expression, furent applaudies tout d'une voix.

Le parti qui trouble l'Eglise depuis si long-tems, attentif à gagner un sujet de ce mérite, employa au commencement *les louanges & les empressements.* On passa
bientôt

bientôt aux offres les plus capables de tenter. Le jeune Predicateur, ferme dans la Foi, ne fut point ébranlé dans la résolution qu'il avoit prise de ne pas faire fortune aux dépens de sa conscience. Des personnes vivantes distinguées par leur naissance, leurs emplois, & dignes de toute créance, lui ont entendu raconter les efforts du parti pour le gagner, & ajouter, *j'aurois mieux aimé passer ma vie dans l'obscurité que de parvenir par une si mauvaise voie.* Ces mêmes personnes lui ont entendu dire qu'il avoit pris Balzac pour modele de son stile, évitant l'enflure & les pensées fausses. Balzac, disoit-il, a une noblesse & une harmonie dans l'expression qu'on ne sauroit trop admirer, ni trop copier. Il lisoit aussi fort souvent les Ouvrages de Mr. du Bellai, & les Sermonaires Italiens & Espagnols; mais il les lisoit pour s'en divertir; il les appelloit agréablement ses bouffons, & il avouoit que le ridicule de ces Sermonaires lui avoit servi à épurer & à fortifier son goût pour le vrai, sans lequel il n'y a ni beauté, ni force, dans l'éloquence. Il disoit de Mr. du Bellai que son malheur étoit d'avoir eu trop d'esprit & trop de facilité. C'étoit, disoit-il, une source trop abondante & mal ménagée: en la resserrant, en la conduisant, on en auroit fait un canal charmant & utile; il ne l'a

employée qu'à des jets d'eau, ou laissé se repandre, & n'a fait qu'un marais bourbeux.

Parmi les amis illustres que son merite lui aquit, Mr. de Montausier fut un des plus vifs. Un ami de son caractere fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de Mr. Flechier. Mr. de Montausier le produisit auprès de Mr. le Dauphin dont il fut Lecteur. Choisi en 1672. pour l'Oraison funebre de Madame de Montausier, il produisit la premiere fois ce talent singulier que toute la France a reconnu dans lui pour ces sortes d'Ouvrages, & qui a paru dans celles de Madame d'Aiguillon, de Mr. de Turenne, de Mr. le Premier President de Lamoignon, de la Reine Marie Therese, de Madame la Dauphine, de Mr. le Chancelier le Tellier, de Mr. de Montausier.

Le monde avoit beau le rechercher, il ne se livroit point au monde, il ne se croyoit pas dispensé, par sa grande reputation d'aquerir un nouveau merite, & l'application qu'il donnoit a ses Sermons ne l'empêcha pas d'enrichir le Public de plusieurs autres Ouvrages, fruits d'un tems bien menagé & de la retraite au milieu de la Cour.

Deux Manuscrits Latins d'Antoine Marie Gratiani Evêque d'Amelia, un des plus beaux Esprits du XVI. Siecle, lui

tomberent entre les mains ; l'un contenoit la Vie du Cardinal Commendon à qui Gratiani avoit été attache ; l'autre racontoit les malheurs des hommes illustres du seizième Siecle. Il fit imprimer l'un & l'autre chez Cramoisi, & traduisit le premier.

Vita Cardinalis Commendoni, en 1669.

La Traduction de cette Vie, en 1671.

De Casibus Virorum illustrium, en 1680.

La Traduction de la Vie du Cardinal Commendon fut regardée comme un modele de Traduction. Il s'en est fait plusieurs Éditions.

Mr. Flechier Poète, Orateur, Traducteur celebre, dut trouver & trouva en effet dans l'Academie Françoisse beaucoup de disposition ; que dis-je, un veritable empressement à le recevoir. Il succéda à Mr. Godeau Evêque de Vence en 1673.

Un des projets formez pour l'éducation de Mr. le Dauphin avoit été de faire écrire l'Histoire de tous les grands Princes Chrétiens. Mr. Flechier avoit été chargé de l'*Histoire de Theodose* : fidele à son engagement il la fit paroître en 1679. & c'est la seule qui ait paru. Ce fut dans le même tems qu'il composa l'Histoire du Cardinal Ximenès imprimée en 1693. A la fin d'un de ses Sermons un Cordelier inconnu lui apporta des Memoires pour cette Histoire, & se retira sans que Mr. Flechier l'ait vu

de.

depuis. Mr. Flechier regarda cette aventure comme un ordre de la Providence qui l'engageoit à ce travail.

Son mérite avoit été connu de trop près à la Cour pour rester sans récompense, sous un Prince qui fait distinguer la véritable vertu, & qui aime à l'élever. Le Roi lui donna l'Abbaye de St. Severin & la Charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine; ensuite il le nomma Evêque de Lavaur l'an 1685. d'où il passa en 1687. à l'Evêché de Nîmes.

Nîmes étoit alors, & a été depuis, un poste très-difficile, par la multitude de Calvinistes dont le Diocèse est rempli. Le Roi avoit révoqué l'Edit de Nantes, & ceux des Calvinistes qui restoient dans le Royaume avoient fait abjuration; mais on n'ignoroit pas que ces abjurations précipitées avoient été pour la plupart faites de mauvaise foi, qu'une partie de ceux dont la conversion avoit été sincère n'avoient pas persévéré: de ces nouveaux Catholiques, c'est ainsi qu'on les appelloit, les uns continuoient dans la même dissimulation & profanoient les Sacremens, les autres sans se retracter publiquement ne faisoient aucune fonction de Catholique. Quelques-uns pratiquoient en secret les cérémonies de leur fausse Eglise, les plus violens étoient prêts d'en venir à une révolte déclarée, & tout ce qu'on pou-
voit

voit attendre des plus moderez, c'est qu'ils ne prendroient les armes qu'après avoir vû le succès des premiers mouvemens : vaste champ pour le zele d'un Evêque. Un zele peu éclairé auroit rendu le mal incurable, changé la seduction en une obstination invincible, aigri les Esprits moderez, poussa les violens jusqu'à la fureur, hâté les tragiques scenes qui ont fait couler tant de sang. La prudence Chrétienne de Mr. Flechier lui fit connoître la grandeur du mal, & de quels remedes il falloit se servir. La Lettre qu'il écrivit à sa Majesté sur la conduite qu'on devoit tenir avec les nouveaux Convertis, est un fidele portrait de la conduite qu'il tint avec eux, & le succès répondit à son attente. Il en convertit plusieurs, il retint les autres dans le devoir, tous l'estimerent comme un des plus grands Hommes de nôtre tems, tous l'aimèrent comme un pere plein de bonté. Les barbares Fanatiques, qui n'avoient retenu rien de Chrétien, rien d'humain, s'adoucissoient au nom de l'Evêque de Nîmes & veilloient à sa conservation. Ce n'étoit point au reste par une lâche condescendance, mais par une sincere tendresse qu'il avoit gagné leurs cœurs. Il veilloit sur eux, il les reprenoit, il les corrigeoit; mais il veilloit, il reprenoit en pere : il les instruisoit sans les importuner, il les reprenoit sans les irriter. S'il
s'opo-

s'oposoit à ce qui étoit contre l'ordre, des services effectifs dissipoiént bientôt le chagrin de la correction : s'il ne pardonnoit pas la desobéissance, il ne punissoit pas l'aveuglement. Dans ses discours, dans ses exhortations, dans ses reprimandes même, une douce compassion paroissoit seule & ne laissoit jamais échaper aucun mouvement d'indignation : il attendoit le moment de Dieu, content de l'avancer par ses soins, par ses prières & par ses bienfaits. Après cela doit-on être surpris que ce digne successeur des Apôtres, cet imitateur aimable de la douceur de Jesus-Christ, ce fidele Disciple de S. François de Sales, si généralement, si vivement regretté dans son Diocèse, ait encore fait verser plus de larmes aux Heretiques qu'aux Catholiques. Si tendre pour des enfans rebelles, quelle étoit sa sensibilité pour les Catholiques ? Arrangé dans son domestique, splendide cependant & liberal, sur-tout envers les pauvres; affable, toujours accessible, toujours pere, toujours Pasteur, rarement supérieur, jamais ennemi ; l'amour de son Peuple lui tenoit lieu d'autorité, mais rien ne rendoit l'attachement de son Peuple pour lui si vif & si durable que son parfait desintéressement.

L'incination qu'il avoit pour les belles Lettres ne fut point étouffée par les soins de l'Episcopat. Il se forma par ses soins à

Nismes une Académie dont il étoit le Président & l'ame. Son Palais étoit une autre Académie, il s'apliquoit à y élever des Orateurs Chrétiens, des Ecrivains qui servissent l'Eglise & fissent honneur à la Nation. Deux Ouvrages sont sortis de cette Ecole *.

Attentif à perfectionner des Auteurs, il négligeoit ses propres Ouvrages. On le pressoit de tous côtez de publier ses Sermons, on n'en obtint qu'un petit nombre, avec les *Panegyriques des Saints*, qui furent imprimez en 1696. On se dedommageoit de sa lenteur à publier ses anciens Ouvrages, par l'empressement à lui enlever les nouveaux; *Mandemens*, *Complimens*, *Harangues*. L'âge qui n'avoit point affoibli son corps, avoit laissé à son esprit tout son feu & toute sa vigueur. On trouve dans ses dernières Pièces la même élégance, la même délicatesse, plus de force même que dans les premières. Le Public leur rendoit justice si-tôt qu'elles paroissent; on les imprimoit à Paris, à Lyon, dans les Pais étrangers, tant d'éditions suffisoient à peine à l'empressement des Lecteurs. On en fit un *Recueil à Lyon*.

Etienne va nous donner ce *Recueil sur les Originaux*, plus exact & plus ample, avec toutes les *Poesies de Mr. Flechier* & ce *Poeme contre le Quietisme* si vanté par le
petit

* Paraphrase sur le Livre de l'Ecclesiastique, par Mr. Menard Prieur d'Anfort, & les Sermons de Mr. l'Abbe Beault.

en declarant ici par quelle route il est parvenu au peu qu'il sçait dans sa Profession après un travail opiniâtre de 40 années; ce qui pourra frayer aux Etudiants un chemin plus facile, en leur découvrant les écueils qui ont retardé les progrès de l'Auteur dans la saine pratique, & en les leur faisant éviter. Il avoué qu'après avoir flotté quelques années entre une infinité de Systêmes opposez les uns aux autres, sans sçavoir auquel s'en tenir, il eut le bonheur de rencontrer le Commentaire du fameux Duret sur les Coaques d'Hippocrate, & d'y lire ces paroles consolantes : *Qu'on puïsoit dans les Ecrits de ce grand homme plus de bonne Medecine en un jour, que le commerce de tous nos Praticiens modernes n'en pouvoit fournir en un siecle* : ce qui le delivra de l'incertitude où il avoit été jusqu'alors, en le fixant à l'étude d'Hippocrate, dont il a recueilli tout le fruit qu'il en esperoit. Il lui a trop d'obligation pour ne pas prendre avec chaleur ses interêts, en le justifiant contre les fausses imputations d'une multitude d'Interpretes qui se disent ses fideles Sectateurs, & il connoît trop le prix de la doctrine qu'enseignoit ce fameux Medecin, pour ne la pas exposer dans toute sa pureté à ceux qui se sont consacrez à ce genre d'étude. C'est ce qu'il se propose dans cet Ouvrage, où il *entreprend de découvrir quelle étoit la*
verité.

veritable méthode d'*Hippocrate* pour le traitement des maladies aiguës, & de faire voir en même temps qu'on a ignoré jusqu'ici cette méthode. Dans ce dessein, il a choisi pour texte de son Discours le premier Aphorisme, *Vita brevis, Ars longa*, &c. dont il examine les neuf différentes propositions en autant de Chapitres; ce qui lui donne occasion de nous faire part de ses découvertes par rapport à la pratique de ce Pere de la Medecine.

Du reste, il s'excuse d'avoir écrit son Livre en Langue vulgaire, & non en Latin; & il en allegue quatre raisons principales; la premiere, Qu'il veut se rendre intelligible à tous ceux qu'il prétend instruire dans cet Ouvrage; parmi lesquels il y en a plusieurs qui n'entendent pas le Latin: la seconde, Qu'on s'explique toujours infiniment mieux dans sa Langue naturelle, que dans une Langue étrangere, quelque parfaitement qu'on la possede; consideration qui a porté les Anciens à écrire en leur Langue, en quoi leur exemple a été suivi par quantité de nos Modernes, tels que *Descartes*, *Boyle*, le Pere *Malebranche*, *Regis*, M. de *Fontenelle*, *Galilée*, &c. la troisieme, Qu'il connoît grand nombre de Medecins qui ne peuvent lire sans ennui & sans dégoût quatre lignes de Latin, même du plus élégant, tel que celui de *Fernel*, &c. & qui pour

s'épargner la peine de consulter ou Grammaire ou Dictionnaire (si par hazard ils en ont) envoient le Livre au Diable (l'Espagnol dit à *Barrabas*) & conçoivent en même temps mauvaise opinion de l'Auteur qui s'est donné tant de peine à polir sa Latinité: Enfin, Qu'il veut que les Malades aussi-bien que les Medecins puissent l'entendre sans peine. Venons presentement au corps de l'Ouvrage.

Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à l'explication des deux premiers points de l'Aphorisme dont il s'agit (*La vie est courte, l'Art est long*) qui font le sujet des deux premiers Chapitres, & sur lesquels l'Auteur passe legerement. Mais le troisieme article de cet Aphorisme (*Occasio praecep.*, *l'occasion est prompte*) merite d'autant plus nôtre attention, que le Commentaire de M. Boix sur ces deux mots remplit le tiers de ce volume. L'Auteur observe d'abord qu'il resulte de cette proposition d'*Hippocrate*, Que l'occasion de faire des remedes à propos dans toutes les maladies en général s'échape si promptement, qu'il est difficile de la connoître bien distinctement & d'en profiter; qu'ainsi bien loin de crier avec *Paul de Sorbais* & d'autres contre ces Medecins qui temporisent, & qui dans la crainte de risquer la vie de leur malade lui épargnent la fatigue d'une multiplicité de secours dont le

sac-

Succès est fort douteux, on ne peut au contraire trop louer cette sage conduite. Il prétend que c'étoit précisément celle que tenoit *Hippocrate* dans le traitement des maladies aiguës, pour lesquelles il mettoit en œuvre un si petit nombre de remèdes, qu'on peut dire qu'il y faisoit souvent le personnage de simple spectateur. Il étoit en cela fort éloigné du caractère de la plupart de nos Modernes, qui croient remplir parfaitement le précepte contenu dans l'Aphorisme (*Occasio praecepti*) en accablant sans relâche & sans discernement leurs malades par des saignées, par des purgations, par des cordiaux, par des sudorifiques, &c. afin qu'ils ne puissent encourir le reproche d'avoir manqué cette occasion précieuse & fugitive, dont parle *Hippocrate*, & que si le malade vient à mourir entre leurs mains, ils n'aient la conscience chargée d'aucune omission.

Maintenant, qu'il soit vrai qu'*Hippocrate* n'employât presque aucun remède pour la guérison des maladies aiguës, c'est ce que M. Boix entreprend de prouver par les Ouvrages mêmes qui nous restent de ce Médecin. Et pour ôter tout sujet de contestation là-dessus, il commence d'abord par exclure tous les Livres ou faussement attribués à cet Auteur, ou qu'on a lieu de regarder comme douteux, parce qu'ils contiennent une doctrine contraire à ce

que nous ont transmise les Livres qui du consentement de tout le monde appartiennent à *Hippocrate*. C'est donc uniquement au témoignage de ceux ci que M. Boix en appelle, & il les réduit seulement aux *Aphorismes* & aux Livres 1. & 3. des *Epidemies* ou *maladies populaires*, par rapport au sujet dont il est question. Il paroît (selon lui) par ces Livres, qu'*Hippocrate* ne saignoit ni ne purgeoit dans les maladies aiguës, puisque de tous les malades dont il nous fait l'Histoire dans ces deux Livres des *Epidemies*, il ne se trouve que le seul *Anaxion* qui ait été saigné, encore ne fut-ce que le huitième jour de sa maladie. Il est inutile d'opposer que la saignée & la purgation sont d'une nécessité si indispensable, & d'un usage si ordinaire dans ces sortes de maladies, qu'on doit supposer qu'*Hippocrate* n'a pas manqué d'y avoir recours, quoi qu'il n'en dise rien. L'Auteur répond, qu'*Hippocrate* ayant rempli sa narration des moindres minuties, sans oublier de faire mention d'un simple suppositoire, il n'est nullement vrai-semblable qu'il ait passé sous silence des remèdes aussi sérieux & aussi décisifs que le sont la saignée & la purgation en pareilles rencontres. On réplique, Que le Livre (*De ratione victus in acutis*) fait foi qu'*Hippocrate* en pareil cas ne négligoit ni les saignées ni les purgations. M.

BOIX

Boix s'inscrit en faux contre le Livre allégué, qu'il ne veut pas reconnoître pour l'Ouvrage du grand *Hippocrate*; & il suffit pour le lui rendre suspect, que la doctrine qu'on y lit soit contraire à celle des *Epidemies*, dont personne ne doute qu'*Hippocrate* ne soit l'Auteur. Il observe outre cela qu'à la vérité il est parlé de la saignée en six endroits des *Aphorismes*, mais qu'aucun de ces endroits ne regardant les maladies aiguës, ils sont de nulle autorité pour le fait dont il s'agit. D'où il s'ensuit (dit l'Auteur) qu'*Hippocrate* guérissait ces sortes de malades sans les saigner.

Non content de s'être efforcé de prouver en général cette espèce de Paradoxe, il descend dans le particulier, & parmi les maladies aiguës, il en choisit trois des plus ordinaires, sçavoir les fièvres tierces, les pleuresies, & les fièvres malignes telles que la rougeole & la petite verole. Il entreprend de faire voir par autorité, par raison, & par expérience, que l'on peut guérir ces maladies sans le secours ni de la saignée ni de la purgation. Nous passons par dessus le traitement des fièvres tierces comme moins important, & nous venons d'abord à celui de la Pleuresie.

Voici (dit l'Auteur) comme *Hippocrate* dans son Livre (*De locis in homine*) enseigne à guérir les Pleuretiques. Il ne faut

point calmer la fièvre pendant les sept premiers jours; & le malade doit user pour sa boisson ordinaire d'oxymel ou d'oxycrat, dont on doit lui faire prendre le plus qu'on pourra, pour l'humecter & le faire cracher. Cette doctrine est conforme à celle qu'on lit dans les *Coaques* (3. 79.) Que la saignée est contraire aux douleurs de côté qui sont accompagnées de fièvre; & à la manière dont *Hippocrate* dans le troisième des *Epidemies* nous raconte avoir traité *Anaxion* malade d'une pleuresie, qu'il ne fit saigner que le huitième jour. *M. Boix* va au devant de l'objection tirée du Livre (*De victus ratione in acutis*) qui prescrit de saigner abondamment les Pleuresiques dès le commencement de leur maladie; & sur cela il donne la même solution que nous avons rapportée plus haut. Cette pratique d'*Hippocrate* est confirmée par plusieurs de ses Interprètes & autres sçavans Medecins, tels que *Prosper Martianus*, dont l'Auteur paroît faire une estime singulière, *Guillaume Baillon*, &c. Il avoue que *De Heredia* fameux Medecin Espagnol, & *Riviera* sont d'un sentiment opposé au sien, & il s'applique à les refuter.

Après avoir allegué ces autoritez en faveur de son opinion, il l'appuye de ce raisonnement. C'est la Nature qui guerit les maladies en général & la Pleuresie en particulier. Pour cela elle employe des
moyens

moyens & fait agir des ressorts inconnus aux Medecins les plus éclairez. Il lui faut pour ses operations cachées une certaine quantité de force , que nul Esculape ne peut définir. Pour peu qu'on lui en dérobe , ou qu'on la détourne de ses mouvemens , on la jette dans un trouble & dans un embarras qui ne peuvent qu'être très-préjudiciables au malade. Or la voye qu'affecte la Nature dans la Pleuresie , pour se délivrer du fardeau qui l'accable , est celle des crachats , & la fièvre est l'instrument qu'elle employe pour venir à bout de son Ouvrage. La saignée en diminuant la fièvre affoiblit le mouvement de la Nature , & la purgation donne à l'humeur qui devoit être évacuée par l'expectoration , une détermination toute différente , en lui faisant enfilier la route des selles. Par conséquent cette methode de traiter les Pleuresies interrompant l'action de la Nature , loin de guerir la maladie , ne peut qu'en multiplier les accidens , & en augmenter le peril.

Il ne reste plus à l'Auteur qu'à faire venir l'experience à l'appui du raisonnement & de l'autorité ; & c'est ce qu'il n'oublie point. Il renvoye pour cela aux observations d'*Olmedula* Medecin Espagnol , & sur tout à celles de M. *Tozzi* Medecin du Pape , qui assure dans son *Commentaire sur les Aphorismes* , avoir guéri des malades

liers de Pleuretiques, de Phrénétiques, & d'autres semblables malades, sans leur avoir fait tirer une seule goutte de sang. De tout cela il résulte (selon M. Boix) que la Pleuresie considérée en elle même, ne requiert ni saignée ni purgation, du moins dans son commencement, dans son progrès, & dans son état; & que s'il y a quelque chose à faire pour le Medecin, ce ne doit être que dans le déclin du mal.

Du traitement de la Pleuresie, l'Auteur passe à celui des fièvres aiguës, & prend pour exemple en ce genre de maladies, la petite Verole & la Rougeole. Il soutient qu'on peut fort bien les guérir sans saignée & sans purgation, & pour nous le persuader, il suit la même méthode dont il s'est servi dans l'article précédent: c'est-à-dire, qu'il a recours à l'autorité, au raisonnement & à l'expérience. Quoi qu'il soit fort douteux qu'*Hippocrate* ait connu la petite verole, M. Boix ne laisse pas de le mettre dans son parti, en supposant que la fièvre aiguë accompagnée de pustules dont *Salène* fut guéri sans saignée, & dont l'histoire se lit dans les *Epidémies*, avoit du rapport à celle qui accompagne nos petites veroles & nos rougeoles. Cependant sans vouloir trop appuyer sur une autorité assez équivoque dans le cas dont il s'agit, il se retranche

incontinent après sur le raisonnement & sur l'expérience , & ce sont les deux sortes de preuves qu'il fait ici le plus valoir.

A l'égard du raisonnement , il en emprunte le fond de *Gassendi* & de *Sydenham*, ce qui se réduit à peu près aux mêmes principes qu'il vient de poser touchant la cure de la Pleuresie. Il entre cette conséquence , Que la petite verole & la rougeole étant des maladies qui de leur nature ne tendent qu'à procurer plus de santé au malade , en purifiant son sang , il est manifeste qu'elles se doivent guérir d'elles-mêmes , & presque sans le secours de l'Art. Aussi est il certain , & de l'aveu même des plus grands Praticiens , qu'il est rare qu'elles soient meurtrieres pour les Paysans & le menu Peuple des villes ; dont on ne peut alleguer d'autre raison , sinon que ces sortes de gens abandonnez aux seuls soins de la Nature , ne se trouvent point en butte à une infinité de remedes , qui ne servent qu'à la déranger dans ses mouvemens. Et sur cela il produit les témoignages de *Riviere* , de *Borelli* , & de *M. Lister*.

Celui-ci sur tout se donne carrière & s'égayé sur les différentes méthodes de traiter la petite verole. Les uns (dit-il ici par l'organe de *M. Boix*) chargent les malades de couvertures , pour les faire suer , & leur retranchent les alimens : les

autres au contraire mettent toute leur industrie à les garantir de la sueur, & pour cela les couvrent peu dans leurs lits, font ouvrir les fenêtres de la chambre, & leur ordonnent de plonger leurs pieds dans l'eau froide. Ceux-ci les bourrent de cordiaux depuis le commencement jusqu'à la fin de leur maladie : ceux-là ne travaillent qu'à les rafraîchir, leur faisant manger du laitage & des pommes, leur faisant boire de la petite biere, & leur interdisant l'usage du vin. Il y en a qui dès la premiere attaque du mal purgent les malades : il y en a d'autres qui ne permettent pas même qu'on leur donne le moindre lavement. Tel ne cesse de leur faire prendre des narcotiques : tel autre ne voudroit pas leur accorder seulement une goûte de *laudanum* liquide. On ne finiroit pas (continue M. Lister) si l'on vouloit faire passer en revue tous les divers Systêmes de Pratique par rapport à ces maladies : & au milieu de toutes ces *disparates* on ne laisse pas de voir quantité de ces sortes de malades qui se tirent d'intrigue. Preuve convainquante que c'est la Nature seule qui les guent, malgré toutes les mauvaises manœuvres des Medecins ; & qu'elle les gueroit encore infiniment mieux, sans tout ce fatras de remedes dont on l'accable.

M. Boix examine ensuite l'argument le plus

plus specieux qu'on puisse faire en faveur de la saignée dans la petite verole, & qui est tiré de ce que le saignement de nez qui arrive d'ordinaire à ces malades dès le quatrième jour de la maladie, faisant évanouir la plupart des accidens qui sembloient menacer la vie, c'est un grand préjugé que la saignée doit produire le même effet. On répond Qu'il est incertain si la Nature se dégagera par cette voye; Qu'on n'est assuré ni du temps qu'elle choisira pour ce dégagement, ni de la quantité de l'évacuation nécessaire pour le soulagement du malade: en un mot, Que souvent on gâte tout pour vouloir prévenir la Nature. L'Auteur ajoute qu'on ne s'auroit se tenir trop en garde contre l'abus que font les Medecins de cet Aphorisme d'*Hippocrate* mal entendu: *Quò Natura vergit eo ducere oportet*, &c. Il faut évacuer l'humeur par la voye que la Nature semble indiquer pour cette évacuation: Et il montre par l'exemple de plusieurs malades des *Epidemies*, qu'*Hippocrate* étoit fort éloigné de suivre à la lettre l'Aphorisme que nous venons de citer, puisqu'il ne fit à ces malades aucun des remèdes que les mouvemens de la Nature sembloient exiger.

L'Auteur après cela s'attache à refuter les raisonnemens de *Heredia* pour autoriser la saignée dans les petites veroles: d'où

il tombe rudement sur le Traité touchant cette maladie, publié en 1699 par M. *Sidobre* Medecin de la Faculté de Montpellier.

„ Cet Auteur (dit M. Boix) nous décrit
 „ l'origine , l'essence , les causes , les diffé-
 „ rences , les signes , & le prognostique
 „ de la petite verole avec tant d'esprit ,
 „ d'agrément , & de *gentillesse* , qu'il paroît
 „ difficile que l'Art puisse aller plus loin.
 „ Il nous donne des raisons si vrai-sem-
 „ blables de tous les Phénomènes qui ac-
 „ compagnent cette maladie , qu'il sem-
 „ ble impossible d'y pouvoir rien ajouter.
 „ J'avouë (continuë l'Auteur) que j'é-
 „ tois charmé & comme transporté de la
 „ maniere ingenieuse dont je le voyois
 „ discourir sur tout ce qui concerne la
 „ theorie de la petite verole. Mais quand
 „ je fus arrivé au Chapitre de la *Curation* ,
 „ je me ressouvins de l'aventure de *Ga-*
 „ *lien* après la lecture du Livre d'*Archigé-*
 „ *ne* ; c'est-à-dire , que je me trouvai la
 „ tête fort étourdie , & je me vis déchû
 „ de la grande esperance que j'avois con-
 „ çûë de cet Ecrivain. Voici en effet
 „ comme il debute pour le traitement de
 „ cette maladie (ajoute M. Boix.) Dès
 „ le commencement il faut tirer au malade
 „ neuf onces de sang , si c'est un adulte , &
 „ à proportion si c'est un enfant ; on doit en-
 „ suite reïterer la saignée deux , trois , quatre ,
 „ cinq , six , & même jusqu'à huit fois ,

„ sui-

„ suivant les symptomes , l'âge & les forces.
 „ M. Sildobre (poursuit nôtre Auteur) a
 „ raison d'avancer que pour guerir la pe-
 „ tite verole il n'est pas question d'un
 „ grand appareil de medecimens; en effet
 „ par sa methode on a biento^r expedie
 „ la maladie & le malade. Ainsi je ne
 „ m'étonne pas qu'à Montpellier on gue-
 „ risse très peu de petites veroles , de l'a-
 „ veu même de M. Sildobre , la methode
 „ qu'on y suit pour cela n'étant fondée ni
 „ en autorité , ni en experience , & M.
 „ Sildobre n'ayant pour lui que le suffrage
 „ de son oncle " C'est ce que M. Boix
 s'applique à mettre dans un plus grand jour
 par une foule d'autoritez , tirées des plus
 grands Praticiens , & sur tout de divers
 Medecins de la Faculté de Montpellier même.
 Mais c'est sur quoi nous nous dispenserons
 de le suivre ici , pour ne point donner
 à nôtre Extrait une longueur excessive.
 Nous continuerons dans un autre Mois
 à rendre compte de la maniere dont M.
 Boix poursuit l'explication des autres ter-
 mes contenus dans l'Aphorisme qui fait le
 sujet de son Ouvrage. On peut dire qu'il
 y a repand^u à pleines mains l'érudit^{on} on
 Medecinale , & que quoi qu'il paroisse a-
 voir fait son capital de l'étude des Anciens
 Medecins , il ne lui est échappé presque au-
 cun de nos Modernes , en quelque Lan-
 gue qu'il ait écrit , soit par rapport à la

NOUVELLES DE LITTERATURE.

* D E C O P E N H A G U E .

O N ne vous a point imposé quand on vous a écrit d'Allemagne qu'il étoit né ici un petit Cyclope, je l'ai vû: il n'avoit de monstrueux que la tête, qui n'étoit pas plus grosse qu'elle l'est dans les autres enfans, mais toute velue. Du milieu du front il sortoit un bec d'oiseau tourné un peu de côté, un petit trou qu'on remarquoit au bout faisoit juger que ce bec lui auroit servi de nez. La place du nez étoit occupée par un grand œil avec ses sourcils; il ne paroissoit point de lèvres, le menton étoit fort petit, au dessous duquel naissoient deux longues oreilles sans cavité; il paroissoit seulement à la naissance des oreilles deux petits trous: c'étoit le commencement de deux fistules, dont l'une alloit vers la bouche, l'autre vers la place du nez.

Puisque je suis en train de vous debiter du merveilleux, je vais vous parler des Theses qu'a proposées ici Mr. Jean Hagerup, elles sont en leur genre presque aussi singulieres que le petit Cyclope.

P R E-

* Ceci est tiré du Journ. de Trev. Janv. 1712.

PREMIERE THESE.

On ne ſçauroit trop louer l'admirable Nem-Brod, je n'ai garde de le traiter de tyran, ni de lui imputer le crime de ceux qui éleverent la Tour de Babel.

CINQUIEME THESE.

Les Moines de l'Eglise Romaine ne ſont pas membres de l'Eglise, ce ne ſont pas des hommes.

SIXIEME THESE.

On peut ſoutenir qu'il n'y a point d'autre élément que l'eau.

SEPTIEME THESE.

On peut entendre par les dens & voir par le nez.

Il prouve la premiere partie de cette Theſe par une experience aſſez commune. Si l'on met dans un clavecin un couteau qu'on ſerre entre les dens, on entend l'harmonie du clavecin, quoiqu'on ait les oreilles bouchées. Il ne prouve la ſeconde partie de la même Theſe que par l'autorité de Smetius, qui raconte dans le cinquième Livre de ſes mélanges de Medecine, *Miscellanea medica*, qu'un jeune homme aveugle voyoit la lumière, & diſcernoit la blancheur des fleurs par le nez.

Encore un paradoxe. Il a paru une Diſſertation où l'on prétend prouver que Melchi-

sedech est Japhet fils aîné de Noé. *Tentamen problematicum-historicum, quo antiquo parenti Japheto asseritur dignitas gemina Melchisedeci. In 4 ex Typographæo regie Majestatis & Universitatis.*

Le peu que l'Ecriture nous'apprend de Melchisedech, qu'il étoit Roi de Salem & Prêtre du très-haut, a laissé le champ libre aux conjectures des Interpretes. Des heretiques du troisiéme siècle le mettoient au-dessus de JESUS-CHRIST; les Hieracites, autres heretiques du même tems, le confondoient avec le Saint Esprit; quelques Catholiques, dont parle Saint Epiphane, l'ont pris pour le fils de Dieu; Cunæus, Altingius, sçavans Calvinistes, sont dans la même opinion; d'autres ont prétendu que c'étoit un Ange; quelqu'un s'est imaginé que c'étoit un homme, mais exempt du péché originel & créé immédiatement; le bon homme la Peyre l'a immortalisé. Le gros des Interpretes méprisant ces visions s'est partagé en trois sentimens qui ont chacun beaucoup de probabilité. Les uns veulent que Melchisedech soit Sem, les autres que ce soit Cham, les autres que ce soit un Roi Chananéen. Nôtre Auteur propose une nouvelle conjecture. Melchisedech, selon lui, est Japhet. La seule de ses preuves qui ait quelque force est prise du titre de Prêtre du très-haut, que l'Ecriture donne à Japhet. Ce titre, selon nôtre Auteur, ne

con-

convient qu'au seul aîné de toute la famille de Noé, le sacerdoce étant alors inséparable de toute la primogeniture; mais n'y avoit-il donc qu'un seul Prêtre dans le monde? Ceux qui ont prétendu que le sacerdoce appartenoit de droit aux aînez, ont étendu ce droit aux aînez de toutes les familles particulieres, & même il n'est pas certain que ce privilege fût affecté aux aînez; le fondement de la nouvelle conjecture est donc mal assés, & elle ne réunira pas les Interpretes sur Melchisedech.

Ne croyez pas néanmoins que le goût pour les sentimens extraordinaires soit ici universel, la nouvelle Dissertation de Mr. Liem sur le sens du mot καμηλο dans le verset 24. du Chapitre xix. de Saint Matthieu prouve le contraire. Les anciens Peres l'ont entendu d'un chameau, & ont regarde ce que dit le fils de Dieu, *qu'il est moins facile à un riche d'entrer dans le Ciel, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille*, comme une façon de parler proverbiale qui marque une extrême difficulté. Calvin, Kemnitus, Bochart, sans autre autorité que celle de deux Grecs modernes, ont change le chameau en cable, & Drusus a été si hardi pour vouloir alterer le texte. Il est étonnant que Bochart, si sçavant dans les Langues orientales, n'ait pas sçu que ce proverbe a été & est encore en usage parmi les Arabes.

c'est ce que Mr. de Liem oppose à la nouvelle explication en faveur de l'ancienne.

Mr. Laurentius vient de donner une nouvelle Edition fort augmentée de la Description du Cabinet de curiositez du Roi composée par Oliger Jacobæus, *Museum Regium Oligeri Jacobæi.*

TABLE DES LIVRES, &c.

A O Û T 1712.

J ulii Vitalis Epitaphium cum Notis H. DODWELL	
LI & GUILL. MUGRAVE.	123
<i>Memoires de la Vie de J. A. de Thou.</i>	136
NIC. HIER. GUNDELINGII de Henrico Aucupe	
Liber singularis.	143
Eloge du P. CLAUDE FRASSEN,	147
<i>La Bibliothèque des Predicateurs.</i>	156
<i>Pratique des Maladies Chroniques.</i>	165
<i>Dissertations sur diverses matieres de Religion & de Philo-</i>	
<i>sophie.</i>	169
JOS. SACRIPANTE Defensio Jurisdictionis Ec-	
clesiasticæ circa appellationes, &c.	176
ABR. HERVARTI Tractatus de Officio Notariatus.	179
MICH. BERN. VALENTINI Praxis Medicinæ in-	
fallibilis.	182
<i>Traite des Heures Canonicales.</i>	189
FR. ABB. PELZHOFFER, Arcanorum Status	
Lib. VII. & VIII.	195
Eloge de Mr. FIECHER & du P. HERCULE	
ALDIERET.	200
MIG. MARC. BOIX, Hippocrates defendido.	212
<i>Nouvelles de Litterature.</i>	219

CATALOGUE UNIVERSEL DES LIVRES

Tant reliez qu'en blanc, qu'on trouve à
Amsterdam chez les W A E S B E R G E.

(On continuera ce Catalogue tous les mois, & on tâchera
d'avoir toujours les Livres de ce Catalogue.)

(14)

F E V R I E R 1712.

A *Annianensis* (*Juvenal.*) Solis Intelligentiz lumen
inextinguibile, seu Christi internum Magis-
terium, &c. 4. *Aug. Vinds.* 1686.

— *Theologia Rationalis ad Hominem & ex
Homine cum Nucleo Theologiz Moralis prac-
ticz.* 4. *ibid.* 1706.

*Annotationes in Vet. Testamentum & in Epistolam
ad Ephesios.* 8. *Amstel.* 1710.

Anselmus per se docens. 12. *Delph.* 1692.

Ansimon (*Joan.*) de Simonia. 2. *Leodi.* 1677.

Anteambulo Vaputans ad Joh. Botfaccum. 4.

Anselmus (*Joseph.*) de veris Operibus Leonis Magni
& Prosperi Aquitanici Dissertationes Criticz.
4. *Paris.* 1689.

Antidotum contra declarationem Sententiz Syn-
odi Dordrascenz. 4. *Harderv.* 1620.

Antiquitates Ecclesiz Orientalis Jo. Morini &
aliorum. 8. *Leod.* 1682.

Anti-Socinus, h. e. Confutatio errorum quos Ar-
rianus, Pelagiani, Socinus & alii propugnaverunt.
2. *Frankof.* 1612.

Beckmanni (*Joan. Volk.*) Exercitationes Juris pu-
blici, juxta ordinem Aurez Bullz. 4. *Leod.*
1670.

— *Institutiones Juris publici axiomatiz.* 4.
ibid. 1688.

Rece-

CATALOGUE

Bechmanni Usus practicus feudalis exhibens exerciticas exercitationes. 4. *ibid.* 1671.

— *Commentarius Pandectarum Theoretico-practicus* 4. *Francof.* 1668.

— *De Privilegiis Mulierum.* 4. *Iena.* 1684.
Vide plura hujus Auctoris No. 13.

Bartholinus (Thomas) Acta Medica & Philosophica Hafniensia. 4. *Hafniae* 1673.

— *Anatomia Reformata.* 8. *Lugd. Bat.* 1686.

— *De Anatomie practica ex Cadaveribus morbosis adornanda* 4. *Hafn.* 1674

— *De Cometa consilium medicum cum Monstrorum nuper in Dania natorum Historia.* 8. *Hafniae.* 1666.

— *Epistolae Medicinales.* 8. *Hafn.* 1663.

Annales rerum Anglicarum Henrico VIII. & Elisabetha regnantibus 12. *Haga.* 1653.

Annotationes breves in Meditationes Metaphysicas Ren. Cartesii 4. *Amst.* 1657.

Anonymi dialogi de Constantia in adversus, de dignitate tuenda, & amore erga Rempublicam. 8. *Sylvaeduc.* 1689.

Anti-Panegyricus Carolo dedicatus 4.

Antiqua Novitas sive Sinus in Umbra. 8 1646.

Antiquae Bojorum Glorae Sepulchrum & recentis Ignominiae Theatrum. 4. 1705.

Antoni Nebri Jensen (Antoni), *Dictionarium Latino-Hispanicum.* fol. *Matriti.* 1683.

— *Institutiones Grammaticae Latino Hispanicae.* 8. *ibid.* 1652.

Augustin suppose, contre Meynier Jesuite par J. de Croi. 8. *Geneve.* 1655.

Avis de saison à tous les François au sujet des mouvemens des Sevennes. 8 1703.

— a tous les Aliez Protestans & Catholiques Romains sur le secours des Cevenois. 4. 1705.

— Des Curez de Paris, sur les Maximes des nouveaux Galistes les Jesuites. 4 1657.

— *Salutaires aux Peres & aux Meres pour l'Edu-*

D E L I V R E S.

- P'Education de leurs Enfans. 8. *Liege*. 1699.
- Discours de Droit, Moral & Politique, qui peut servir de Remede, tant contre la Peste des Villes & Etats, que contre celle de l'Ame & du Corps. par de *Grati*. fol. *Liege*. 1676.
- Chirurgie Grande de Paracelse. 8. *Montbéliard*. 1608.
- Amities, Amours & Amourettes par M. le *Payen*. 12. *Amst.* 1705.
- Amours de Henri IV. Roi de France. 12. *Cologne*. 1695.
- Secrettes de Madame de Maintenon. 12. *Colog.*
- d'Funeme & de Flora, ou Intrigues d'une grande Princesse de notre siecle. 12. *Colog.* 1706.
- Degagé ou Aventures de Don Fremal & de Garcie. 12. *Cologn.* 1708.
- Bentivoglio* (Il Card.) Memorie overo Diario. 8. *Amstel.* 1648.
- Epitome de la fortification moderna de la perspectiva, practica por D. Alfonso de Zepeda y Adrada. 4. *Brussel.* 1669.
- Boyle* (Rob) General Heads for the natural History of a country. 12. *London.* 1692.
- Albrechts* (Georg) Geistliche Stand aussonderbahre Biblischen Texten. 4. *Ulm.* 1654.
- Beschreibung der criminæ! Processen der 3 Grafen Nadaszdi, Peter von Zria und Frangipani. 8. *Hamburg.* 1671.
- Amor proximi aus den Göttlichen Warmaherzigkeit / Wenn der Weisheit und Ealk der Wahrheit u. 8. *Hll.* 1786.
- Alberthoma* (Thomas) Richter in het Paradyse 8. *Leeuwward.* 1667
- Oudenroock der Heilige Schriften. 8. *ibid.* 1669.

CATALOGUE

- Boris (Piet.) Alle syne Werken. fol. Hage. 1681.
 Boelus (Godf.) Verhael van de laerste siekten en
 t'overlyden van Koning William. 8. Leyde.
 1702.
 Christoph. lus (Christ.) Jesuitische streken, kunsten
 en Arglistigheden 8. 1704.
 Alkemade (Cornel.) Behandeling van het Kamp-
 recht, 8. Delft. 1699.

(15)

M A R 3 1712.

- A** Nianini Summa confessionalis. 16. Lugd. 1564.
 Antonio (Jac. a S.) Amussis lupistina adversus
 Jo. Frid. Karg. 12. Colon. 1684.
 — Repagulum canonicum, Repagulo Cano-
 nico D van Espen objectum 8. ibid. 1685.
 — (Pantus) De Natura & Gratia in Materia de
 virtutibus. 4. Hala 1711.
 Apollonius (Gual.) Consideratio controversiarum ad
 Regimen Ecclesiae Dei spectantium quae in An-
 glia hodie agitantur. 8. Londini. 1644.
 — De Lege Dei. 12. Med. ob. 1655.
 — De Jure Majestatis circa sacra adversus Nie-
 vedelum. 8. ibid. 1642.
 Apologia pro confessione Remonstrantium contra
 censuram quatuor Professorum Leidenfium. 4.
 1629.
 — Adversus declamatiunculum J. M. 8.
 Rmpelle. 1614.
 — Pro decreto Alexandri VII. & pravi Je-
 suitarum, circa Cerimonias quibus Sinæ Con-
 fucium & progenitores Mortuos colunt 8. Le-
 vau. 1700.
 Beckius de (Joh.) Loci communes sive materialium
 Rubricarum universi Juris sylloge, aucta ab
 And. Christ. Rosenero. 4. Lipsia. 1689.
 Beckius (Jean. Jac.) Animadversiones ad Hoppii
 commentationem ad instituta. 8. Norimb. 1708.
 Beckmanni (Nicol.) Doctrina Juris. 4. Herbolz.
 Beier.

D E L I V R É S.

Beiri (*Adrian.*) Advocatus rerum Opificalium pœ-
ritus. 4. *Francf.* 1705.

———— De artificibus Palatinis. 4. *Vratislav.*
1692. *Aug. Vind.* 1710.

Bartholini (*Thom.*) De morbis Biblicis, Miscella-
nea Medica. 4. *Hafnia.* 1705.

———— Historiarum Anatomicarum centuria.
4. *Hage.* 1654.

———— De Insolitis partus humani viis, acce-
dunt J. Veslingi de pullitie Egyptiorum &
aliz ejusdem Observationes Anatomicae & E-
pistolæ Medicæ 8. *Hafnia.* 1664.

———— De lacteis thoracicis in homine brutis-
que observatis. 12. *Traject.* 1654.

———— De flammula cordis. 8. *Hafnia.* 1667.
Vide plura hujus Auctoris No. 14.

Anthologia Epigrammatum Græcorum selecta &
ab obsecratione vindicata. 8. *Flexia.* 1624.

Antonini Iter Britanniarum, commentatus illus-
tratum Th. Gale, accessit Anonymi Ravenna-
tis Britanniarum Chorographia. 4. *London.* 1709.

———— *Imperat* (*Marc.*) De Rebus suis Lib. Gr.
Lat. notis illustrati 8. *Oxon.* 1704.

———— Cum commentario perpetuo *Thom.*
Gatakeri & Annotationibus A. Dacern. 4. *Lon-
dini.* 1697.

———— Liberalis Transformationum congeries
Gr. Lat. ex emendatione Abr. Berkelii. 12. *Lugd.
Bat.* 1674.

———— Ex recensione & cum notis Thomæ Mun-
kerii. 12. *Amstelod.* 1676.

Aspari (*Nic.*) Vita triumphans civilis. 8. *Amstel.*
1688.

Aphrodisiensis (*Alex.*) Quæstiones naturales & mo-
rales & de fato, item de anima. fol. *Venet.* 1555.

Item Jo. Grammaticus expositio in libros Ana-
lyticos Aristotelis. fol. *Venetur.* 1559. Vide
plura No. 7.

Apollodori Bibliotheca sive de Origine Deorum
&c. Lat. ex recensione T. Fabii. 8. *Saloni.*

C A T A L O G U E

Apollonius Pergæus de sectione Rationis & Spatii
&c. Latine versus, opera & studio Edm. Halley.
8. *Oxon.* 1706.

A Vis sinceres aux Catholiques des Provinces-
Unies sur le decret de l'Inquisition de Rome
contre l'Archevêque de Sebaſte. 12. 1704.

—— Spirituels donnez à une Dame de quali-
té pour la conduite de son Ame. 12. *Paris.*
1673.

—— Sur le tableau du Socinianisme. 8. 1690.
Avocat des Protestans ou Traité des Schismes. 12.
Amst. 1686.

Dialogue sur les droits de la Reine très-Chrétien-
ne sur les Pais-bas. 12. *Paris.*

Chirurgie complete par demandes & par repon-
ces, par Mr. le Clerc. 12. *Haye.* 1708.

Amour en fureur ou les Excès de la Jalouſie Ita-
lienne. 12. *Cologn.* 1702.

—— A la Mode, Satyre Historique. 12. *Paris.*
1706.

—— d'Antiochus & Stratonique. 12. *Paris.*
1679.

—— Victorieux de la fortune ou Avantures
d'Oronce & d'Eugenie. 12. *Amst.* 1683.

—— De Leandre & d'Hero. 12. *Paris.* 1681.

Aldegonde (*Philip. Marnix.*) Kort begrip der Chris-
telyke Religie. 8. *Vittrecht.* 1646.

Alcoran der Barvoeter Monnicken. 12. *Genev.*
1644.

Aller (*Willem*) Traſtaat van Testamenten, Co-
dicillen, en andere Aſten van uyterſte willen.
8. *Rotterd.* 1656.

Bils (*Louïs de*) Gebruyk der tot nog toe gemeen-
de Gylbuys. 4. *Rotterd.* 1658.

Alting (*Bern.*) Pilaren en Peerlen van Groningen.
4. *Groning.* 1648.

Amama (*Sixt.*) Ebreus Woordenboek en Gram-
matica, 8. *Frank.* 1627. *Amst.* 1628.

DE LIVRES.

(16)

AVRIL 1712.

Apologia pro Ministris in Anglia vulgo non conformistis. 8. *Eleutheropoli.*

———— Necessaria Ant. Creguti contra accusationem Frid. Spanhemii. 8. *Amst.* 1678.

———— Equitis Poloni pro veritate accusata 8 1694.
Arbor vitæ sive preciosi fructus è sacrificio Missæ nascentes. 12. *Colon.* 1702.

Ardenna (Jacob.) Conjectura circa EPIPHANIA.
Clementis. 4. *London.* 1683.

Ardentis (Radulphi) Homiliæ in Epistolas & Evangelia Dominicalia totius anni usq; & in festa sanctor. 8. *Colon.* 1675. 2. Tom.

Aresii (Pauli) Sacra phrenoschemata de augustissima Coeli Regina ejusque sacro Gyneczio. fol. *Frankof.* 1701.

———— De S. S. Papis, Episcopis aliisque Religionum fundatoribus & confessoribus. fol. *ibid.* 1702.

Arceti (Bened.) S. S. Theologiæ problemata. fol. *Bern.* 1604. *Genev.* 1617.

———— Commentarii in N. Testamentum. fol. *Genev.* 1587. 2. voll.

Bejers (Adrian.) De conviciis Opificum. 8. *Fena.* 1689.

———— De origine, speciebus & Interpretatione Juris Opificiarum. 4. *Fena.* 1686.

———— De vari Generis Instrumentis cum maxime Opificum. 4. *Fena.* 1691.

———— De Jure prohibendi quod competit Opificibus & in Opifices. 4. *Fena.* 1688.

———— De sigillo Confessionis. 4. *Fena.* 1675.
Lipsiæ. 1710. Vide plura hujus Auctoris No. 15.

Bartholini (Th). De paralyticis N. T. 8. *Lipsiæ.* 1685.

———— De peregrinatione Medica. 4. *Hafniæ.* 1674.

———— De pulmonum substantia & Motu. 12. *London.* 1672.

———— Responsio de Experimentis Anatomicis Bil-

lialis. 12. *Amst.* 1661.

CATALOGUE DE LIVRES.

- Bartholini* De Sanguine vetito. 8. *Hafnia*. 1673.
 — De theriaca. 4. *Hafnia*. 1671. Vide plura
 hujus Auctoris No. 15.
Apollodori Bibliothecæ sive de origine deorum
 libri tres Gr. Lat. 8. *Amst.* 1669.
Apollonius Alexandrinus de Syntaxi seu construc-
 tione Orationis cum notatione Portii & Se-
 burgii. 4. *Francos.* 1590 apud Wechel.
Apologia Principis Transylvaniæ pro Justa be-
 suscepi causa. 8. 1646.
 — Pro Rege & populo Anglicano contra
 Miltonum. 12. *Antwerp.* 1651.
Apophoreta Moralia, sive *Erasmus* de Civilibus
 Trochisci Socratici, sive Selectæ Veterum
 modernorum argutiæ Ethico Politicæ. 18. Tra-
 1707.
Apothegmata aurea Regia Carolina. 12. *Hag.*
 1650.
Apostolæ (M. h.) Proverbia Gr. Lat. cum notis
 Bet. Pantini. 4. *Lugd. Bat.* 1643.
Apparatus Vigilii Poeticus. 8. *Colen.* 1703. 1704.
Balance de la Religion & de la Politique. 12.
 1697.
 St. Bernard de la Consideration au Pape Eugène
 12. *Paris.* 1658.
Bertram Prêtre de Corps & du Sang du Seigneur
 Latin & en François. 12. *Querilly.* 1673.
 Bible de Port Royal, avec l'Explication tirée de
 Sts. Peres & Auteurs Ecclesiastiques par
 de Sacy en Latin & François. 12. *Brussel.* 1700.
 35. voll
 — Selon la vulgate avec des notes & Explica-
 tions par Mr. de Sacy. 12. *Amst.* 1700. 7. voll.
 Devoirs de l'Homme & du Citoyen par Mr. Fe-
 fendorf, traduit par Barbeyrac 8. *Amst.* 1700.
 Chirurgien d'Hospital, enseignant une maniere
 de guerir toutes sortes de playes. 12. *ibid.* 1700.
 Amant raisonnable ou les complaisances amou-
 reuses par le Cheval. de St. Amour. 12. *Paris.* 1700.
Annales Galantes de Lorraine. 12. *Colen.* 1697.

JOURNAL
DES
SCAVANS,
Pour le Mois de
SEPTEMBRE
1712.



A AMSTERDAM,
chez les JANSSENS à WARSZAWA.

MDCCXII.

A V I S.

ONtrouve à Amsterdam chez les **W A E S - B E R G E** les Livres suivans :

JACOBI VANIERII S. J. Prædium Rusticum scitissimo Poëmæ didactico illustratum. 12.

JO. ALBERTI FABRICII Supplementum Bibliothecæ Latinæ, paginis superioris Editionis jam emendatius recensæ accommodatum. 8.

Interêts des Princes d'Allemagne, où l'on voit ce que c'est que cet Empire, la Raison d'Etat suivant laquelle il devoit être gouverné, les fautes qui s'y commettent contre la Politique, dont on y neglige les veritables Maximes & les moyens sûrs & faciles de le restablir en son ancienne splendeur & de s'y conserver. Sous le nom d'Hippolitus à Lapide par Joachim de Transée Ambassadeur de Suede. Traduit par Mr. BOURGEOIS DU CHASTENET. 12.

Defense des Hauts Alliez & du dernier Ministere de la Grande-Bretagne, contre la Franco & ses partisans pour servir de Reponse à un Livre qui a pour titre, la Conduite des Alliez & du dernier Ministere dans la presente Guerre. Premiere Partie ou Critique générale de cet Ouvrage. 8. La Haye.
— Seconde Partie. Ibid.

NIC. HENR. GUNDLINGII, de Efficientia metus tum in promissionibus literarum Gentium, tum etiam Hominum privatorum, auxiliisque contra metum. 4. Hala

JOURNAL
DES
SCAVANS,
5

Pour le Mois de Septembre MDCCXII.

*Dissertations sur diverses matieres de Religion
Et de Philologie contenues en plusieurs Let-
tres écrites par des personnes sçavantes de
ce temps : Recueillies par M. l'Abbé DE
TILLADET. A Paris, chez François
Fournier, Libraire, en la Maison de
Frederic Leonard, Imprimeur du Roi,
ruë saint Jacques, à l'Ecu de Venise.
1712. 2. vol. I. vol. pagg. 538. II. vol.
pagg. 467.*

NOUS avons indiqué dans le premier
Extrait de ce Livre * neuf Disserta-
tions, que le premier Tome renferme. La
dixième, qui commence le second Vo-
lume, contient un examen du sentiment
de Longin sur ce passage de la Genèse:
Dieu dit, Que la lumiere soit faite, Et la
Tom. LII. L 2 lum.
* Mois d'Août 1712. p. 169.

lumiere fut faite. Longin le donne pour
 un exemple du sublime, & dit que *le Le-*
gislateur des Juifs ayant connu la puissance
de Dieu selon sa dignité, il l'a exprimée de
même. Dès la premiere lecture que M.
 Huet fit de Longin, il fut choqué de
 cette remarque; & étant obligé de parler
 de ce Rheteur dans un de ses Ouvrages,
 il crut pouvoir dire que Longin avoit pris
 pour un discours sublime, une expression
 très-simple & très-commune; & qu'il n'a-
 voit pas même tiré de l'original ces paro-
 les de Moïse. M. Huet s'étend ici plus
 au long sur ces deux mêmes points. Ce
 qui l'engagea à cela ce fut M. Despreaux,
 qui dans le dessein de défendre Longin,
 s'étoit exprimé d'une maniere qui parut
 peu obligeante à M. Huet. „ Nous a-
 „ vons pris des routes si différentes dans
 „ le Pais des Lettres, M. Despreaux &
 „ moi, dit là-dessus ce Prélat, que je ne
 „ croyois pas le rencontrer jamais dans
 „ mon chemin, & que je pensois être
 „ hors des atteintes de sa redoutable &
 „ dangereuse Critique. Je ne croyois pas
 „ non plus que tout ce qu'a dit Longin
 „ fussent mots d'Evangile; qu'on fût obli-
 „ gé de croire comme un article de Foi
 „ que ces paroles de Moïse sont sublimes,
 „ & que de n'en demeurer pas d'accord,
 „ ce fut douter que les Livres de Moïse
 „ soient l'Ouvrage du saint Esprit, enfin

„ je ne me ferois jamais attendu à voir
 „ Loïgin canonisé , & moi presque ex-
 „ communié , comme nous le sommes
 „ par M. Despreaux.”

La Dissertation suivante roule sur un endroit du quatrième Livre des Georgiques de Virgile , qui commence au 287. vers. M. de Segras croyoit y voir un vers hors de sa place , & M. Huet nioit fortement cette transposition ; le premier vouloit rétablir Virgile , & le second étoit persuadé que Virgile n'avoit pas besoin de rétablissement. M. de Segras repréentoit entre autres choses , que laissant ces vers comme on les lit communément , on chargeoit Virgile de fautes énormes contre la Geographie , puisqu'il y avance que le Nil coule sur les frontieres de la Perse , & qu'il vient du fond des Indes. M. Huet répond a cela , que Virgile n'étoit bon Geographe que par raport a son siècle , où cette Science étoit encore très-embrouillée. Il montre en même tems par une longue suite de passages de differens Auteurs , que l'ancienne Geographie , a laquelle Virgile s'est conforme , enseignoit que l'Ethiopie & les Indes étoient ou la même region , ou des regions contigues ; que l'Asie & l'Afrique se joignoient dans l'Ethiopie ; & que le Nil avoit sa source dans les Indes. Les Anciens , prévenus de cette erreur , étoient necessairement

obligez de croire que le Nil passoit près de la Perse , puisque la Perse est voisine des Indes du côté de l'Occident , où alloit le Nil. Ils croyoient que le Golfe Arabeque , le Golfe Persique , & une partie même de la Mer des Indes , n'étoient qu'un grand Lac semblable à la Mer Caspienne , & ils donnoient à ce Lac le nom de Mer Rouge ou Erythrée. Cela étant , conclut l'Auteur , il est clair que Virgile suivant la doctrine de son tems , n'a pû s'exprimer autrement qu'il a fait ; & qu'ainsi il ne faut chercher dans le passage dont il s'agit , ni corruption , ni correction.

On apprend dans la douzième Dissertation la Généalogie de la Maison d'Urfé , & diverses particularitez touchant Honoré d'Urfé , Auteur du Roman d'Astrée , & Diane de Château-Morand , qui dans ce celebre Roman sont cachez sous les noms de Celadon & d'Astrée. Diane fut d'abord donnée à Anne d'Urfé frere aîné d'Honoré ; mais ce mariage ne se trouva mariage que de nom , remarque l'Auteur , & ils se separerent volontairement , après avoir vécu dix ans ensemble sous cette vaine apparence de mariage. Le mari se fit Prêtre ; & Diane qui avoit toujours eu beaucoup de penchant pour Honoré qui l'aimoit , le prit pour époux. On assure ici qu'ils ne vécurent pas dans une parfaite

faite intelligence. „ M. Patru disoit qu'Hon-
 „ noré s'abandonnant à son humeur ga-
 „ lante, avoit toujours quelques nouvel-
 „ les amourettes en tête. Diane ne trou-
 „ vant plus en lui cette adoration qui l'a-
 „ voit autrefois si agréablement flattée,
 „ ne pouvoit moderer ni sa jalousie ni
 „ ses reproches, dont il se trouva à la fin
 „ si fatigué, qu'il se retira en Piemont,
 „ dans une Cassine, sur le bord du Pô,
 „ près de Turin. Mais M. d'Urfé son ne-
 „ veu alleguoit d'autres raisons de cette
 „ separation, entre autres la mal-proprie-
 „ té de Diane, toujours environnée de
 „ grands chiens, qui entretenoit & dans
 „ sa chambre & dans son lit une saleté
 „ insupportable à son mari. D'ailleurs il
 „ avoit espéré qu'elle lui donneroit des
 „ enfans, qui pussent conserver dans sa
 „ Maison les biens qu'il avoit eus d'elle;
 „ & au lieu d'enfans elle accouchoit tous
 „ les ans de moles, qui le dégoûterent
 „ enfin d'elle, & l'en éloignerent. Le
 „ même M. d'Urfé ajoutoit qu'elle de-
 „ vint fort grosse avec l'age; qu'elle étoit
 „ souverainement belle, mais qu'elle
 „ étoit idolâtre de sa beauté; & que par
 „ l'extrême soin qu'elle en prenoit, elle
 „ se rendoit insociable; toujours enfer-
 „ mée, toujours masquée, toujours en
 „ garde contre le Soleil & le vent... Elle
 „ survécut long-tems à Honoré d'Urfé, qui
 „ mourut en 1625."

La treizieme Dissertation concerne l'origine de la Poësie Françoisë. M. l'Evêque d'Avranches est persuadé que la premiere, veritable, & presque unique source de cette Poësie, ne se trouve avec certitude qu'en Provence; & que les Ouvrages des anciens Troubadours, Princes de la Poësie Françoisë, y sont encore ensevelis dans les Bibliothèques des anciens Monasteres, où on les regarde peut-être comme des Bouquins de nul usage. Il designe en particulier le Monastere de Lerins, où demeurait le *Monge des Isles d'or*; celui de saint Pierre de Montmajour d'Arles, où vivoient Hugues de San Cesari, & un autre *Monge* surnommé le *Flagel des Troubadours*; & enfin l'Abbaye de saint Victor de Marseille; Rostang de Brignole, & le Moine Hilaire qui ont écrit l'Histoire des Trouverres & des Chanterres, y ayant demeuré. L'Auteur parle ensuite des différentes Pieces de l'ancienne Poësie Françoisë, qui sont les Tensons, les Soulas, les Syrventez, les Martegalles, les Sixtines, les Lays, les Virelays, les Soties, les Bergerettes, les Sons, les Resons, les Fatras, les Arbres fourchus, les Jeux partis, les Fabliaux, les Ballades, tant balladantes que fratriquées, les Depots, les Moraux, &c.

La quatorzieme Dissertation est formée de quelques Lettres Latines, touchant les Poësies d'Antoine Halley, Professeur à

Caen.

Caën. On ydit aussi quelque chose sur le nom de Virgile, qu'on tire de *Virgula*. En passant on fait souvenir de Plotia Alenia, de Cebès, & d'Alexandre, ceux qui s'imaginent découvrir dans le nom de Virgile une preuve de sa modestie & de sa pudeur virginale.

Dans la quinzième Dissertation M. Huet explique à M. Cuper le surnoms de Madbachus, & de Selamanes donnez à Jupiter dans une Inscription trouvée à Alep, qui est l'ancienne Berée. La seizième traite des vers Ioniques; la dix-septième, des Participes actifs François; & la dix-huitième, des titres de Livres, terminez en *ana*. On observe dans cette dernière, que les *Scaligerana* ont mis en usage dans ce siècle cette sorte de titres, & qu'il y a beaucoup d'apparence que Messieurs du Vassan sont Auteurs du nom, comme de la compilation. On trouve dans leur famille l'exemple d'un titre semblable, qui a pû leur servir de modèle, sçavoir le Recueil des Dits notables de François Pithou, intitulé : *Pithœana*.

La dix-neuvième Dissertation contient plusieurs additions à l'Etymologique de Menage. Voici quelques-unes de ces additions. „ *Agasse*. On disoit autrefois *Agasse* pour *Agathe* : comme *Macieu* pour „ *Mathieu*; *Macé* pour *Mathias*. La Ve- „ nelle sainte *Agathe*, qui est dans le „ Faux.

„ Fauxbourg de saint Gilles de Caën , est
 „ nommée dans les vieux titres *la Venelle*
 „ *sainte Agasse*. On trouve dans les mê-
 „ mes Registres, *Agasse* sa femme , pour
 „ *Agathe*. On a nommé les Pies, *Agathe*,
 „ comme *Margot* ; les Geais, *Richard* ;
 „ les Etourneaux , *Sanfonnet* ; les ânes ,
 „ *Henri & Martin*. D'*Agasse* dans la signi-
 „ fication de Pie, l'on a fait *agasser*.

„ *Aliborum*. *Maître Aliborum*. Ce mot
 „ me semble avoir été donné par dérision
 „ à quelque Avocat ignorant , qui lors-
 „ qu'on plaidoit en Latin , voulant dire
 „ qu'un homme n'étoit pas recevable à ses
 „ alibi, dit, *Nulla habenda est ratio istorum*
 „ *aliborum*, ou quelque chose de semblable.

Camisade. „ Attaque qui se fait pour
 „ surprendre les ennemis en chemise ; ou,
 „ selon d'autres , parce que ceux qui la
 „ font , tirent leurs chemises de leurs
 „ chausses pour se reconnoître.

„ *Galimatias*. Ce mot , à mon avis , a
 „ la même naissance qu'*Aliborum* , & a
 „ été formé dans les Plaidoyers qui se fai-
 „ soient en Latin. Il s'agissoit d'un cocq
 „ appartenant à une des Parties , qui s'ap-
 „ pelloit Matthias : l'Avocat , à force de
 „ repeter souvent les mots de *Gallus* & de
 „ *Mathias*, se brouilla , & au lieu de dire
 „ *Gallus Matthia* , dit *Galli Mathias*. Ce
 „ qui fit ainsi nommer dans la suite les dis-
 „ cours embrouillez.”

„ Tape. Ce mot a passé du jeu dans la
 „ conversation. Il vient de l'Hebreu *Tob*,
 „ bon, bien. Quand Adonias pria Bethsa-
 „ bée de demander pour lui en mariage
 „ Abisag à Salomon, elle répondit *Tob*,
 „ bien.

La vingtième Dissertation traite de la nature des Comètes; & la vingt unème, de la nature de la rosée. M. Huet prouve par une experience, que la rosée n'est autre chose qu'une humidité qui sort de la terre, après la chaleur du jour, lorsque le Soleil s'est retiré. Par là l'on peut juger, ajoute-t il, si le Poete Alcman a eu raison de dire que la rosée est née de l'Air & de la Lune; & si l'Auteur du *Perigium Veneris*, la bien définie par ces paroles : *Imber ille quem serenis astra vorant noctibus*. Il eut parlé plus correctement, s'il eut dit : *Imber ille quem serenis terra rotat noctibus*.

La vingt-deuxième Dissertation est une Lettre où M. Huet témoigne sa reconnaissance de quelques essais, & d'une coquille de pourpre, qui lui avoient été envoyez d'Angleterre. Il remarque dans cette Lettre que quoi que celui qui a découvert ce beau secret en Angleterre mérite une grande louange, il faut pourtant reconnoître que ce secret a été sçu & pratiqué par d'autres dans ces derniers tems. *Phlander*, dit-il, dans ses Commentaires

sur Vitruve, dit qu'étant à Venise, il pila & broya des pourpres, à l'exemple des Anciens, & en tira une teinture violette très-agréable. Et Thomas Gazerapporte que les Indiens de l'Amerique tiroient de la couleur de pourpre, & d'autres couleurs, de certaines coquilles qu'ils ramassoient sur les rivages de la mer : & si nous remontons jusqu'au siècle de Bède, nous trouverons que la pourpre, & les coquilles qui la portent, étoient connues de son tems en Angleterre. Par où il paroît que Pancirola & les autres qui ont mis ce secret *inter vetera deperdita*, se sont bien abusez.

La vingt-troisième Dissertation consiste en une Lettre touchant la Philosophie Cartesienne. Dans les deux dernières Dissertations il est parlé du Livre *De concordia Rationis & Fidei*, & de la *Conciliation du Catholicisme & du Protestantisme*. Elles sont suivies d'un grand nombre de Lettres Latines, que les Sçavans seront bien aises de voir.

FIRMIANI LACTANTII Epitome Institutionum Divinarum ad Pentadium fratrem. Anonymi Historia de Hæresi Manichæorum. Fragmentum de origine Generis humani, & Q. Julii Hilariani expositum de ratione Paschæ & Mensis. Ex antiquissimo Bibliothecæ
Re.

Regiæ Taurinensis Codice eruit, recensuit, lucique publicæ dedit, atque etiam Dissertatione præliminari illustravit CHRISTOPHORUS MATTHÆUS PFÄFFIUS. C'est-à-dire : *Abregé des Institutions Divines de Lactance, composé par lui-même, et adressé à son frere Pentadius. Recit d'un Anonyme, touchant l'Herésie des Manichéens. Fragment sur l'origine du Genre humain, avec un Traité de Q. Julius Hilarianus de la Pâque et du Mois. Le tout tiré d'un ancien Manuscrit de la Bibliothèque Royale de Turin, Et revû par M. Pfäffius, qui y a joint une Préface. A Paris, chez Jean-Baptiste Delespine, rue saint Jacques, à l'Image saint Paul. 1712. in 8. pagg. 246.*

MR. Pfäffius qui sçavoit que la Bibliothèque du Duc de Savoye avoit été brûlée avec sa Galerie en 1667, esperoit d'autant moins en retrouver quelques débris, que le Pere Mabillon qui avoit été depuis ce tems-là à Turin, ne paroissoit pas avoir rien tiré de cette Bibliothèque. Mais il fut agréablement détrompé par la lecture du Journal de Dom Bernard de Montfaucon, qui assure que quand il passa par Turin, un certain cabinet renfermoit encore environ trois mille Manuscrits entassés les uns sur les autres. Etant à portée de s'instruire par lui-même, il alla

examiner la Bibliotheque, qui depuis un an étoit remise en ordre ; & pour voir tout d'un coup ce que la Republique des Lettres en pouvoit esperer, il commença par faire un Catalogue des Manuscrits Hébreux, & des Manuscrits Grecs. Il s'occupoit à cela lorsque le Manuscrit qu'il met presentement au jour s'offrit à ses yeux. Il en donne une description, & il dit que c'est un monument du cinquième siecle, ou du commencement du sixième. Il ajoute néanmoins qu'il le dit sans vouloir absolument decider. „ Nous sçavons, „ observe-t-il, qu'on ne peut prononcer „ sur l'ancienneté des Manuscrits avec la „ même certitude que si on avoit en main „ des démonstrations. Dès qu'un Manus- „ crit a mille ans, il n'est pas possible d'en „ marquer précisément le siecle ; il faut „ se contenter de désigner un intervalle qui „ comprenne quelques siecles. Aussi n'y „ a-t-il eu personne jusqu'à present qui ait „ prétendu donner des regles sûres pour „ trouver le siecle de ces vieux Manus- „ crits.” M. Pfaffius soutient son opinion par un petit détail de reflexions, qu'il conclut en assurant „ que celui qui conjecture „ le mieux (ce qui, selon lui, dépend „ du hazard) est aussi le plus propre à „ déterminer l'ancienneté des Manuscrits.”

On n'avoit vû jusqu'à present qu'un
*fragment de l'abregé des Institutions Divi-
 nes.*

nes; & il étoit d'autant plus naturel qu'on crut le reste absolument perdu, que ce reste manquoit dans l'Exemplaire même de saint Jérôme, ainsi que ce Pere le marque expressément dans l'énumération des Ouvrages de Lactance. Suivant la division que M. Pfaffius a faite de cet abrégé en 72 Chapitres, les 55 premiers paroissent pour la première fois; les autres contiennent le fragment déjà connu. En donnant l'idée de l'Ouvrage, l'Editeur en fait une juste critique. Lactance y cite les oracles des Sibylles. Bien éloigné de les soupçonner de supposition, il refute les Payens qui les rejettoient, & qui prétendoient que ces oracles avoient été fabriquez par quelque Chrétien. Il est vrai que les preuves qu'il apporte ne sont pas infiniment convaincantes, & c'est ce qu'observe sur ce point-là M. Pfaffius. Lactance a aussi laissé échapper quelques expressions peu correctes sur l'origine du mal. Il fait entendre que Dieu qui est Auteur de la Vertu l'est aussi du Vice, parce que sans le Vice la Vertu ne pourroit ni s'exercer, ni subsister. Cette erreur est ici réfutée par Lactance même, qui en d'autres endroits enseigne très-clairement que le mal ne vient pas de Dieu, & qu'il vient du Diable. On fait voir en même tems qu'il y a une grande différence entre l'erreur de Lactance & celle des Manichéens; mais on ne laisse pas de lui repro-

cher d'avoir dit, comme eux, que l'homme est composé de deux parties, dont l'une est bonne, & l'autre mauvaise; entendant par cette dernière le corps. On le relève aussi sur ce qu'il avance que la communauté de biens que Platon vouloit établir seroit injuste. On avouë néanmoins qu'elle seroit très-difficile dans la pratique. Les Sectateurs de Jean de Labadie l'avoient établie dans un Canton de la Frise. Les peres de famille y avoient mis leur bien en commun : mais leurs enfans étant parvenus à l'âge de raison, protesterent contre cette disposition, & l'annullerent. Dans les remarques suivantes on voit Lactance excusé ou défendu sur l'article des Antipodes, & sur ce qu'il dit touchant la seconde personne de la sainte Trinité, l'immortalité de l'ame, & la fin du monde. M. Pfaffius fait en passant une digression sur l'ancienne Version Latine de la Bible.

Voici ce qu'on appelle ici l'Histoire des Manichéens. Un Sarrazin nommé Scythianus composa contre la saine doctrine quatre Livres, dont le premier avoit pour titre *Le Mystere*; le second, *Les Chapitres*; le troisième, *L'Evangile*; & le quatrième, *Le Tresor*. Il avoit un Disciple nommé Terebinte, qui après sa mort s'étant saisi de ces Livres & d'une grosse somme d'argent, passa en Perse, & s'y retira chez une veuve à qui il donna toute sa confiance.

Plein

Plein d'orgueil, il oublioit qu'il étoit né d'une Vierge, qu'un Ange l'avoit nourri dans les montagnes, & avoit changé son nom de Terebinte en celui de Budda. Il n'eut pas le tems de faire beaucoup de Disciples: car étant monté un jour sur la terrasse de la maison, l'Esprit immonde le precipita, & il mourut sur le champ. La veuve devenue maîtresse de son argent, acheta pour sa propre consolation un jeune Esclave appelé Curbinus, qui par son secours devint assez sçavant, & qui, après qu'elle fut morte, s'empara des Livres de Scythianus & des richesses qu'elle avoit laissées. Il prit le nom de Manes, & se mit à dogmatiser. Ses principaux Disciples furent Thomas, Abda, & Hermas. Les ayant bien instruit des dogmes du Sarrazin, il les envoya prêcher en diverses Provinces; ce qu'ils firent avec grand succès. A la fin le Roi de Perse le fit arrêter, & le condamna à être écorché comme on écorche les boucs. De sa peau, on fit une outre qui fut pendue à la porte; & son corps fut livré aux oiseaux du Ciel. L'Editeur conjecture avec raison que cette courte narration a été tirée des Actes de l'Evêque Archelaus.

Soit un fragment sur l'origine du Genre Humain. On ignore l'Auteur de ce morceau. Il paroît avoir cru qu'Adam étoit Androgyné au commencement. Quelques Rab-

Rabbins ont été de ce sentiment ; & Pierre Poiret, que d'autres extravagances ont assez fait connoître, ne s'en éloigne pas. L'Auteur au reste s'applique particulièrement à marquer l'origine des différentes Nations qui remplissent l'Univers. Julius Hilarianus composa son Traité sur la Pâque l'an 397, sous le Consulat de Cæsarius & d'Atticus. La grande question touchant le tems de célébrer la Pâque n'étoit pas encore alors décidée, remarque l'Editeur ; & Hilarianus soutient dans cet Ouvrage le sentiment des Latins contre les Grecs, conformément à la declaration du Pape Victor, & au Decret que fit ensuite le Concile de Nicée.

M. Pfaffius nous fait espérer qu'il donnera bientôt le Catalogue des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque de Turin. Il y en a peu d'Auteurs profanes ; mais en recompense le nombre des autres est considérable ; & ceux qui travaillent pour l'utilité de la Religion en tireront de grandes lumieres. Nous croyons devoir remarquer en finissant cet Extrait, que c'est par les mains du sçavant Dom Nicolas le Nourri Religieux Benedictin de la Congregation de saint Maur, que M. Pfaffius fait ce present-ci au Public.

Les Hommes. A Paris, chez Jacques Colombar, Imprimeur ordinaire de seue Madame la Dauphine, & des Baümens, Arts, &c.

& Manufactures du Roi, Rue saint Jacques, au Pelican. 1712. vol. in 12. pp. 328.

LE seul titre de ce Livre offre une ample matière aux réflexions, & à la censure. L'Auteur se propose en général de parler des hommes : Que ne peut-on pas dire sur un tel sujet ? Chacun s'occupe des défauts des autres, sans faire attention aux siens, & l'on ne vit peut-être jamais plus de critique & moins de réforme. Faut-il pour cela supprimer les instructions & les portraits ? On abuseroit encore davantage de ce silence. Les hommes se croiroient peut-être parfaits, si on cessoit de les reprendre. Ce seroit néanmoins une idée bien chimerique, observe l'Auteur, que de prétendre ramener tout le Genre humain à la Raison ; il suffit qu'on travaille utilement pour quelques-uns. Un seul homme, dit il, corrigé par la lecture d'un Ouvrage, ne récompense-t-il pas assez bien un Auteur de la peine qu'il a prise ? Mais il ne suffit pas de tourner les hommes en ridicules, il faut leur fournir les moyens de devenir meilleurs. Les découvertes honteuses les deshonnorent, sans les guérir. On a mêlé ici l'ironique avec le sérieux, afin que l'un disposât à recevoir l'autre.

Cet Ouvrage est divisé en 20 Chapitres. Le premier traite de l'étude des hommes ; le 2. des honneurs & des richesses ; le 3. de
l'a-

L'amour propre; le 4. de l'esprit & des Auteurs; le 5. des flatteurs & des louanges; le 6. de la politesse; le 7. de la vraie generosité; le 8. de l'inegalité des conditions; le 9. de l'inegalité des fortunes; le 10. des avarés; le 11. des jeunes gens, & de leur éducation; le 12. des vieillards & de la mort; le 13. de l'état de vie qu'on choisit; le 14. des amis; le 15. des femmes; le 16. du secret; le 17. de la Cour; le 18. de la vie privée; le 19. de divers sujets; & le 20. de la verité de la Religion Chrétienne. Ces différens Chapitres indiquent l'objet & le plan du Livre; il faut maintenant en rapporter quelques traits, qui fassent connoître le style de l'Auteur, & la maniere dont il a traité son sujet.

Il commence par observer que les Payens n'ont jamais connu l'homme. „ Les uns, „ dit-il, éblouis des lumieres de son esprit, „ ont cru qu'ils pouvoient l'élever jusqu'à „ la Divinité; & les autres n'en jugeant „ que par la corruption de son cœur, ou „ que par ses foiblesses, n'ont point rougi „ de l'abbaïsser, même au-dessous des animaux. Parmi les premiers, quelques-uns „ s'étant formez une idee fautive de la véritable grandeur d'ame, vouloient que „ le Sage souffrît sans murmurer les maux „ les plus cruels, & s'imaginant qu'ils pouvoient atteindre à cette impassibilité ridicule, qu'ils regardoient comme l'état héroïque, ils ne l'occupoient que des avan-

tages de son fort, sans jamais l'appliquer
 à s'examiner sur ses miseres. Ceux, au
 contraire, qui ne suposoient rien de
 grand dans l'homme, n'en exigeoient rien
 de vertueux; Et persuadez qu'il ne faisoit
 se contraindre en rien, à quelque excès
 qu'une telle maxime put conduire, ils
 honoroient jusqu'à ses vices & ses desor-
 dres. Les lumieres de l'Evangile ont dissipé
 ces tenebres; la Religion seule nous
 apprend à nous connoître. D'une part
 elle nous instruit que nôtre ame est im-
 mortelle; qu'elle est superieure par sa
 nature à tout ce qui nous ravit & nous
 étonne le plus; qu'elle seule est suscepti-
 ble de toutes les vertus, & qu'enfin elle
 peut aspirer au souverain bien de la posses-
 sion de son Dieu. De l'autre, elle nous
 montre nos foiblesses, nos défauts, nos
 vices, leurs causes, leurs effets. L'homme
 appliqué à cet examen avoue alors qu'il
 connoît une beatitude plus solide que
 celle que les plaisirs procurent, qu'il sent
 toute la beauté de la vertu, mais qu'il ne
 peut vaincre le mal-heureux penchant qui
 l'en détourne; qu'il ne peut faire tout le
 bien qu'il voudroit; & que son desespoir
 est de sentir interieurement ces opposi-
 tions, sans avoir assez de force pour les
 détruire, ni assez d'habileté pour les con-
 cilier ensemble. En un mot il reconnoît
 que sans un secours superieur, il demeu-

„ rera toujours esclave de ses passions, & le
 „ jouët de toutes ses legeretez. Il n'y a
 „ donc que la Religion Chrétienne qui ap-
 „ prene à l'homme à se connoître, sans
 „ l'exposer à s'enorgueillir, ni à se plain-
 „ dre de son sort; parce que si elle lui fait
 „ voir qu'il est capable de toutes les vertus,
 „ elle lui apprend aussi qu'il ne peut en
 „ pratiquer une seule parfaitement sans le
 „ secours de Dieu.”

De ces reflexions générales sur l'étude & la connoissance de l'homme, passons à quelques traits plus marquez sur le détail de ses défauts. En parlant des conditions, l'Auteur remarque qu'être né d'une grande Maison c'est l'avantage qui distingue le plus & qui coûte le moins; que rien ne met dans un plus grand jour les vices que la haute naissance; qu'un homme vicieux mais obscur a quelquefois cet avantage, qu'on ne sçait pas s'il est malhonnête homme. Il développe cette pensée par une comparaison.
 „ Au milieu d'une campagne s'élevoit au-
 „ trefois un orme monstrueux, qui sembloit
 „ disputer de majesté avec les Cieux, & dé-
 „ fier les élemens de l'ébranler: & à mille
 „ pas un foible arbrisseau, que le moindre
 „ zephir agitoit, & qui soutenoit à peine
 „ les oiseaux les plus légers. Mais les vents
 „ enfin s'irritent, les éclairs brillent, le ton-
 „ nerre gronde, la nuë creve, & l'arbre or-
 „ gueilleux est réduit en poussière; le seul

„ arbrisseau échape à la fureur de l'orage ,
 „ & l'unique cause de son salut c'est qu'il
 „ est petit.”

Voici de quelle maniere l'Auteur dépeint
 les suites & les effets de l'avarice. „ L'édu-
 „ cation est refusée aux enfans , les dou-
 „ ceurs de la vie à l'épouse , les secours aux
 „ parens , le salaire aux domestiques , l'hof-
 „ pitalité aux amis , le pain aux pauvres ,
 „ le soulagement aux malheureux ; on en
 „ veut au bien des uns , on retient celui des
 „ autres ; on craint tout , on se défie de tout ,
 „ on se précautionne contre tout ; ni les Loix
 „ ni la probité publique ne peuvent rassu-
 „ rer un avare contre ses terreurs injustes ;
 „ il croit qu'à tout moment ses richesses
 „ vont lui échaper ; que ses tresors vont
 „ être en proye aux voleurs ; que la sterilité
 „ va desoler toute l'Europe ; que les enne-
 „ mis sont déjà dans sa maison ; que la Mo-
 „ narchie est culbutée ; que tout l'Univers
 „ enfin va perir. Et se regardant comme le
 „ seul homme qui doit survivre à tout , son
 „ unique sagesse , tout ce qu'il connoît de
 „ raisonnable , c'est de se ménager un fond
 „ pour prévenir cet avenir affreux , & se
 „ mettre à couvert de tous ces malheurs
 „ chimeriques. L'avarice , remarque ail-
 „ leurs l'Auteur , a frayé des chemins sur la
 „ surface des eaux , ouvert les abîmes de
 „ la mer , déchiré les entrailles de la terre ,
 „ étouffé tous les sentimens de la Nature.

„ Elle a fait même de l'amour propre un
 „ esclave soumis ; & néanmoins un vice si
 „ puissant ne tyrannise presque que les vieil-
 „ lards.” Chaque Chapitre contient des
 reflexions qui lui sont propres , & le style
 est à peu près le même par tout.

Hippocrates defendido de las Imposturas,
 y calumnias que algunos Medicos po-
 co cautos le imputan : en particular en
 la curacion de las enfermedades agudas:
 pues hasta aora todavia se ignora como
 las curava : con sola la Exposicion, ò
 Commento del primer Aphorismo: *Vita brevis , Ars verò longa , etc.* Por el
 Doct. D. MIGUEL MARCELLINO
 Boix y Moliner: Natural de las Cue-
 vas de Vim Roma , Cabeça de la En-
 comienda Mayor de la Encomienda
 Mayor de la Orden de Montesa , Reyno
 de Valencia : Colegial que fue del Insigne
 de S. Geronimo de los Trilingues , y
 Cathedratico de Medicina en la Univer-
 sidad de Alcala de Henares : Socio, y
 Fundador de la Regia Academia de Se-
 villa ; y al presente Medico Honorario
 de la Camara de Su Magestad , que
 Dios guarde. Dirigido al Señor Don
 Pedro Cayetano Fernandez del Campo
 Angulo y Velasco : Marqués de Mejo-
 rada, y de la Breña : &c. En Madrid,
 por Matheo Blanco, año 1711. C'est-à-

dire: *Hippocrate défendu contre les impostures & les calomnies de quelques Medecins peu circonspectts; au sujet du traitement des Maladies aiguës, &c. Par le Docteur Dom Michel Marcellin Boix, &c. A Madrid, chez Matthieu Blanco, 1711. in 4. pagg. 512.*

DA NS le Mois precedent p. 212. nous avons rendu compte des trois premiers Chapitres de cet Ouvrage. Nous continuerons dans ce second Extrait, à parcourir les Chapitres suivans, en commençant par le quatrième, qui roule sur la quatrième proposition du premier Aphorisme d'*Hippocrate*, dont l'explication, ainsi que nous l'avons déjà dit, fait tout le sujet de ce volume.

Cette proposition est conçûë en deux termes, dont le second est susceptible de différentes interpretations. Mais M. Boix se declare pour celle qui rend ces deux mots par ceux-ci, *l'Experience est trompeuse*, après quoi il s'attache à nous en développer le vrai sens. Selon lui, cela ne signifie autre chose, sinon, Qu'un Medecin, quelque experimenté qu'il soit, n'employe sur le corps humain aucun remede, de l'effet duquel il soit entierement certain; en sorte qu'on peut dire qu'autant de soin qu'il prescrit un medicament, quelque ordinaire qu'en soit l'usage, ce sont autant de nouvelles experiences qu'il tente, &c.

succès desquelles il ne peut sans temerité se rendre garant. L'Auteur éclaircit cette espèce de paradoxe par l'exemple d'une maladie des plus communes ; ce sont les *Engelures*. Il prétend que parmi le grand nombre de receptes éprouvées que fournit la Medecine pour la guérison de ce mal, le Medecin ne peut compter sur la réussite d'aucune en particulier, & qu'après les avoir appliquées assez inutilement l'une après l'autre, il est quelquefois obligé de renvoyer la cure au Printemps. L'Auteur n'oublie pas la maniere dont les Medecins Dogmatiques ont coûtume d'expliquer ces mêmes paroles de l'Aphorisme d'*Hippocrate*, desquelles ils ne manquent pas de se prévaloir ; comme si l'*experience* n'étoit *trompeuse* que pour la Secte Empirique, & qu'ils eussent seuls le privilege d'en diminuer l'incertitude par la voye du raisonnement. M. Boix fait voir combien cette prétention est mal fondée, & il s'efforce de prouver que l'*experience* n'est pas moins *trompeuse* pour eux, que pour les Medecins Empiriques.

Par ces derniers, il n'entend ni ces imposteurs qui viennent des Pais étrangers, dont ils font l'excrément, & qui avec demie-douzaine de secrets s'érigent en Medecins à tous maux ; ni cette multitude de Moines ignorans, qui sans aucune mission s'ingerent de medicamenter le Genre

humain ; ni ces *Salrimbanques* qui vendent publiquement leur baume dans les places , & qui comme autant de sangsues tirent l'argent du Peuple ; ni beaucoup d'autres de pareille trempe. Il les croit tous très-indignes du nom d'Empiriques ; & il est persuadé qu'on rendroit un grand service à l'Etat , en le purgeant de cette sorte d'*insectes* , & en envoyant tous ces Charlatans ramer sur les Galeres ; peine qu'ils meritoient (selon lui) à plus juste titre que quantité de forçats qu'on y condamne tous les jours. Il appelle *Empiriques* un ordre de Medecins qui ne doivent point être confondus avec cette canaille ; des Medecins lettrez , qui faisant leur capital de l'experience , ne negligent pas les secours qu'on peut tirer du raisonnement poussé jusqu'à un certain point ; c'est à-dire , qui sans vouloir s'*alambiquer* inutilement sur la recherche de ce qu'il y a de plus caché dans les causes des maladies , se contentent de raisonner sur les phenomenes qui frappent leurs sens ; ce qui suffit pour les guider dans la pratique avec toute la sûreté qu'il est permis d'esperer en ce genre. C'est en vain (ajoute-t-il) que les Medecins Dogmatiques veulent s'attribuer un degré de certitude fort supérieur à celui où les Empiriques peuvent atteindre. La Nature est également obscure & impénétrable pour les uns & pour les au-

tres; & les premiers n'ont sur les derniers d'autre avantage que celui qu'ils recueillent d'une fautive confiance, dont ils sont la dupe.

L'Auteur n'exige point qu'on l'en croye sur sa parole, lorsqu'il avance que les Médecins Dogmatiques ne voyent pas plus clair que les Empiriques dans les mystères de la Nature; & il entreprend de le prouver par autorité, par raisonnement, & par expérience, selon sa méthode ordinaire. Il a recours d'abord à l'autorité divine, & allègue divers passages de l'Écriture, qui tendent à faire sentir à l'homme combien ses vûes sont bornées en Physique. L'autorité humaine vient ensuite, & elle consiste dans l'aveu sincère des plus fameux Dogmatiques, tels qu'*Hippocrate*, *Galen*, *Vallés* célèbre Médecin Espagnol, &c. qui conviennent tous de l'ignorance profonde où nous sommes touchant les causes naturelles.

Il confirme ces autorités par un raisonnement, ou plutôt par une espèce d'Induction, qui sert à montrer contre la Secte Dogmatique, qu'on peut devenir excellent Médecin sans connoître distinctement la nature des maladies & des remèdes. Cette Induction roule sur cinq exemples, dont les trois plus considérables par rapport au fait dont il est question sont la Theriaque, la Médecine de *Paracelse*

celle, & le Quinquina. Quant à la Theriaque (dit l'Auteur) y a-t-il Medecin assez clairvoyant pour oser déterminer quelle sorte de composé résulte du mélange de plus de soixante drogues qui entrent dans ce médicament, & en quoi consiste l'effet qu'il produit dans nos corps? *Galien* lui-même, si dogmatique en toute occasion, & si exercé à combiner ses qualitez pour l'explication des effets de la Nature, n'est-il pas en quelque sorte demeuré court au sujet de la Theriaque, puisqu'il s'est vu réduit à dire que cet antidote agissoit par toute la substance (*tota substantia*) expression dont ses Commentateurs n'ont pu jusqu'ici démêler le sens? Cependant l'on fait tous les jours usage de la Theriaque dans la Medecine, & l'on s'en trouve bien, sans s'inquiéter de la maniere dont elle agit. A l'égard de *Paracelse* (continue l'Auteur) a-t-on vu avant lui un Medecin plus inventif en matiere de remedes, & qui ait su manier avec plus de dextérité ce que la Nature nous offre en ce genre dans les trois regnes, mineral, vegetal & animal? Cependant *Boyle* nous en parle comme d'un nomme d'un mediocre genie & d'une foible penetration par rapport au raisonnement & à la theorie: & l'on remarque en effet dans ses Ouvrages qu'il s'embarrasse peu d'accorder ses remedes & sa methode curative avec les divers Syllè-

mes Philosophiques qui avoient cours de son temps. Il laissoit raisonner à perte de vûe les *Erastes*, les *Cratons*, & les autres Medecins de la Cour Imperiale ; & il se contentoit de les refuter par le nombre de ses cures. Pour ce qui regarde le Quinquina, ne guerit-il pas les fièvres plus efficacement qu'aucun autre remede, sans qu'on sçache encore bien au vrai ce qui constitue sa vertu febrifuge, & quoi qu'il y ait sur cela presque autant d'hypotheses différentes, que de Medecins qui en ont traité ?

Cette Induction conduit insensiblement l'Auteur à sa troisième preuve qui est l'expérience ; & il en appelle à celle des trois quarts du monde, où la seule Medecine Empirique triomphe des maladies les plus rebelles, & les guent plus heureusement par la seule experience, que ne font nos Dogmatiques Européens avec tout l'art Syllogistique d'*Aristote* & les quatorze Livres de la *Methode* de *Galien*. Il cite sur cela les témoignages de *Linschoet*, dans son voyage, où il est parlé de la Medecine de Goa ; celui de *Seimedo*, dans son Histoire de la Chine ; celui d'*Almeyda*, touchant les Medecins du Japon ; celui de *Bontius*, par rapport aux Indiens ; celui de *Prosperus Alpinius*, pour l'Egypte ; celui de *Guillam Pison*, pour le Breil ; celui de *Monard* pour les autres Parties de l'Amerique.

M. Boix s'occupe dans le cinquième Chapitre à l'éclaircissement de ces deux mots de l'Apotome, *Juicium difficile*, *judicium est difficile*. Il soutient qu'*Hippocrate* n'a voulu dire autre chose par là, sinon Que l'homme n'a aucune faculté, par laquelle il puisse connoître l'essence véritable du moindre de tous les êtres que renferme l'Univers : Qu'un Medecin par conséquent, bien loin de prendre le ton affirmatif sur ce qui concerne le traitement & le prognostique des maladies, ne sauroit être trop circonspect dans ses jugemens & dans ses décisions. Cette sage défiance qu'*Hippocrate* veut inspirer ici à ses Disciples, & dont il faisoit usage plus qu'un autre, ne doit point (dit on) nous faire inferer que ce grand homme fût peu initié dans les mysteres de la Philosophie, ni que celle dont il faisoit profession, ne fût (comme l'assure *Valer*) qu'un ramas de contes de vieille. *Hippocrate* avoit puisé dans le commerce de *Democrite*, ce que cette Science contient de plus solide & de plus propre à former un excellent Medecin; c'est-à-dire une Physique expérimentale, appuyée sur une multitude de faits observez avec exactitude & attention, & nullement fondée sur des speculations creuses ou sur des termes de Logique & de Metaphysique entièrement vuides de sens. Cette maniere de philosopher avoit si peu

de rapport avec celle des Dogmatiques, qui ne revoquent rien en doute, & qui décident de tout sans hésiter; qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître avec l'Auteur Que c'est fort mal à propos que cette presomptueuse Secte a voulu mettre *Hippocrate* dans son parti, en le déclarant Chef des Médecins Dogmatiques.

Il y auroit (poursuit M. Boix) beaucoup plus de raison à le ranger parmi les Empiriques & les Philosophes Pyrrhoniens, puisqu'il faisoit profession de douter en mille rencontres. En effet il dit formellement Qu'en Médecine on ne peut enseigner de doctrine certaine; Que les predictions dans les maladies se trouvent souvent fausses; Qu'il faut en croire ses propres yeux plutôt que les différentes opinions, &c. Un Médecin qui raisonne sur de pareils principes ne doit pas être soupçonné de philosopher dogmatiquement. Aussi *Hippocrate* dans ses principaux Ouvrages, tels que les *Aphorismes*, le *Prognostique*, les *Craques*, & les *Epidémies*, ne nous fait-il part que de ses observations sur les phénomènes qui arrivent le plus ordinairement dans les maladies, sans se mettre en peine d'en découvrir les causes Physiques, dont il juge la connoissance assez inutile pour la guérison, & dont il abandonne la recherche aux Dogmatiques oisifs. L'Auteur prend de la occasion d'entrer dans un détail plus particulier

et la Philosophie Dogmatique & la Pyrrhonienne; & il ne balance pas à donner la préférence à celle-ci. Il refuse à l'autre l'honneur qu'elle prétend tirer de toutes les découvertes dont elle se glorifie en Physique, sur tout depuis environ un siècle; & il soutient que tout cela se réduit à des vrai-semblances & à des probabilités fort éloignées de ce qui s'appelle démonstration. Il paroît si convaincu du peu de progrès qu'on a fait jusqu'ici, & qu'on peut faire à l'avenir dans la science des causes naturelles, qu'il regarde comme un Pyrrhonisme tout ce que nos Physiciens se vantent de sçavoir le mieux sur cet article, & prend à partie le Pere Malbranche, sur le témoignage avantageux qu'il rend à *Descartes*, d'avoir découvert en trente ans plus de veritez que tous les autres Philosophes n'avoient fait depuis tant de siècles. Nous ne faisons qu'effleurer toutes ces choses, pour abréger, & nous passons au sixième Chapitre.

L'Auteur y examine fort au long le sixième précepte contenu dans l'Aphorisme, & qui est exprimé en ces termes: *Il faut non seulement que le Medecin remplisse tous ses devoirs.* M. Boix nous apprend donc ici en quoi ces devoirs consistent. Un Medecin doit aujourd'hui sçavoir parfaitement les Langues Grecque & Latine, pour être en état de puiser dans les sources

ces les preceptes de son Art. La Physique expérimentale & l'Histoire naturelle lui sont d'une nécessité indispensable. La Rhétorique ou l'Art de persuader peut lui être d'une grande utilité auprès des malades pour s'acquiescer leur confiance; & il ne doit pas ignorer les Mathématiques, sur-tout l'Astronomie. L'étude de l'Anatomie doit être une de ses principales occupations, mais il ne doit point en faire son capital, puisqu'il est certain qu'*Hippocrate*, quoi que très médiocre Anatomiste, n'a pas laissé d'être le plus grand Médecin de tous les siècles; sans compter que ceux qui de nos jours ont le plus brillé dans l'Anatomie, ne se sont pas autrement distingués dans la pratique de la Médecine, faute d'un loisir suffisant pour se perfectionner dans l'une & dans l'autre. (C'est toujours M. Boix qui parle.) Il veut que le Médecin soit bon Chymiste, & il est persuadé que pour pénétrer autant qu'il est possible dans la nature des corps, la Chymie est un moyen plus sûr que la Philosophie ni de Platon, ni d'Aristote, ni d'Épicure, ni de tous les autres Chefs de secte.

La Chirurgie (selon lui) est si essentielle à un Médecin, qu'il en doit savoir non-seulement la théorie, mais encore la pratique. C'est la route qu'il a tenue lui-même à l'exemple d'*Hippocrate*, de *Galen*, & d'autres fameux Médecins, & il nous

racon-

raconte ici avec assez d'étendue ce qui le mit dans le goût de cette étude, la manière dont il s'y engagea, les Auteurs qu'il s'y proposa pour guides, les progrès qu'il y fit, les traverses que lui fit cette conduite par la jalousie qu'elle inspira contre lui aux Médecins & aux Chirurgiens, &c. Il ne pouvoit manquer d'encourir l'indignation de ces derniers, & de s'attirer leurs persécutions, par la méthode qu'il faisoit pour le pansement des playes, qui étoit justement celle de *César Mayans*, à laquelle il s'étoit affectonné d'abord, & dont l'expérience lui avoit appris le mérite. Cette méthode (dit M. Boix) avoit deux vices capitaux que les Chirurgiens ne pouvoient lui pardonner : l'un, qu'elle guérissoit en huit ou dix jours ce qu'ils ne pouvoient guérir en quarante : l'autre, qu'elle n'avoit besoin pour cela, ni d'un grand appareil de médicamens, ni d'une grande assidue de la part du Chirurgien.

L'Auteur parcourt après cela les qualités qui regardent proprement les mœurs du Médecin ; telles sont la prudence, l'adresse, la douceur, la pitié, &c. Il ne doit point négliger son extérieur, ni donner dans des parures affectées : il ne doit être ni glorieux, ni flatteur, ni médisant, ni grand parleur, il doit éviter les disputes, sur-tout dans les Consultations, qui

se doivent toujours faire en vûe du soulagement des malades. Ces sortes d'Assemblées étoient autrefois beaucoup moins contentieuses que nous ne les voyons aujourd'hui : ce qui venoit de l'uniformité dans la theorie & dans la méthode *curative*. Presentement que l'intemperance des Systèmes a fait naître une bigarrure de pratique toute propre à mettre & à fomenter la discorde parmi les Medecins, les Consultations ne se passent plus si doucement. L'Auteur pour exposer à nos yeux le ridicule des différentes Sectes qui au grand dommage des malades partagent maintenant la Medecine, & troublent la tranquillité des Consultations, en assemble une pour une fièvre aiguë accompagnée de malignité, qu'il suppose menacer la vie d'un grand Seigneur, qui n'épargne rien pour avoir du conseil ; & il la compose de huit Medecins d'autant de Sectes différentes, sçavoir d'un Galeniste, d'un Disciple de *Vanhelmont*, d'un Paracelsiste, d'un Sectateur de *Willis*, d'un Partisan de *Sylvius Deleboe*, d'un Cartésien, d'un Disciple de *Dalés*, & de *Baglivi* en personne. Ces huit Consultans ont à leur tête l'ombre d'*Hippocrate* évoquée des Champs Elysées par les soins de M. Boix.]

Chaque Medecin se donne carrière sur les causes de la maladie, qu'il explique conformément à son hypothese particu-

& pour la guérison de laquelle il propose les remèdes que lui indique sa méthode de traiter. Le Galennite conseille fréquentes & copieuses saignées : les imitateurs de *Paracelse* & de *Vanhelmont* d'accord entre eux, ne parlent que d'*élixirs*, de *quintessences*, & d'autres remèdes mystérieux : le Disciple de *Willis* renferme son avis dans la saignée, l'émétique, les sudorifiques, & les cordiaux temperez : celui de *Sylvius* vante l'efficacité des sels volatiles huileux, des diaphoretiques & des somnifères en pareille occasion : le Cartésien n'envisage dans les remèdes qu'il prescrit, que la proportion de matière subtile, de matière globuleuse, & de parties branchues la plus propre à corriger la mauvaise disposition qui se trouve dans les trois éléments dont l'assemblage forme le sang du malade : *Dolce* s'imagine encherir beaucoup sur les avis de ceux qui ont opiné avant lui, en faisant une espèce de pot pourri de leurs sentimens, qu'il donne pour le sien propre. Enfin *Baglivi* ne songe qu'à rétablir l'équilibre entre les solides & les fluides, à corriger le *froncement*, la *corrugation*, la *cripature* des fibres, &c.

Hippocrate après avoir écouté ces huit Consultants avec toute la patience d'un homme accoutumé depuis long-temps à éluyer les extravagances de l'esprit hu-

main, entreprend de leur faire voir qu'ils
 prennent tous le change sur le fait dont il
 s'agit, & que quoi qu'ils fassent gloire
 chacun en particulier de le regarder com-
 me leur Maître, ils n'ont dans leur mé-
 thode de traiter les maladies rien qui l'en-
 gage à les avouer pour ses véritables Dis-
 ciples. Il commence sa refutation par le
 Galeniste, qu'il apostrophe en ces termes.
 „ *Galien* votre Maître (lui dit-il) eût
 „ été un excellent Medecin, s'il eut été
 „ moins prodigue du sang de ses malades,
 „ & s'il n'eut point laissé par écrit cette
 „ pernicieuse maxime *Qu'il faut saigner*
 „ *dans toutes les fièvres*; ce qui est directe-
 „ ment contraire à ce que j'enseigne dans
 „ mes Ouvrages, *Que la fièvre est une*
 „ *contr'indication de la saignée*. *Galien* con-
 „ noissoit la bonne méthode de guérir,
 „ mais il n'avoit pas le courage de la sui-
 „ vre, & se laissoit emporter au torrent;
 „ c'est un aveu qu'il fait lui-même au
 „ sujet du traitement des playes de tête.
 „ Pour vous deux (continuë *Hippocrate*)
 „ qui marchez sur les traces de *Paracelse*
 „ & de *Vanhelmont*, je sçai qu'en matière
 „ de remedes & de secrets vous l'empor-
 „ tez sur moi & sur tous les Medecins de
 „ l'Univers. Mais je sçai en même temps
 „ que le merite d'une cure ne dépend
 „ nullement de la multitude des remedes
 „ qu'on y employe, & qu'il y a plus
 „ d'un

„ d'habileté à guérir un malade avec peu
 „ de medicamens & presque par le seul
 „ regime, qu'avec tout cet appareil d'*Ar-*
 „ *canes Corallins*, d'*Alkæst*, & d'autres
 „ semblables fadaïses. A l'égard de *Wil-*
 „ *lis* (dit-il en s'adressant au Willisien)
 „ j'admire la subtilité de ses raisonnemens,
 „ & je ne puis lui refuser l'éloge de grand
 „ Chymiste & de grand Anatomiste. Mais
 „ je guérissais mes malades dans l'Isle de
 „ Cos sans tout ce verbiage, & ma pra-
 „ tique étoit d'accord avec ma théorie;
 „ au lieu que la pratique de *Willis* dé-
 „ mentoit ses hypothèses, puisqu'il trai-
 „ toit le plus souvent ses malades à Lon-
 „ dres en vrai Galéniste. Quant à vous
 „ (pouvant *Hippocrate*) qui savez la mé-
 „ thode de *Sydenham*, j'ai à vous dire que
 „ je n'ignore pas le succès dont elle étoit
 „ accompagnée en Hollande, & qui va-
 „ lut le surnom d'*heureux* à ce célèbre
 „ Praticien. Ce bonheur étoit une suite
 „ naturelle de sa réserve dans l'administra-
 „ tion des remèdes, dont il se gardoit
 „ bien d'accabler ses malades; & j'avoue
 „ que lui & *Sydenham* sont ceux de tous
 „ les Modernes qui se sont le moins écar-
 „ tez de ma pratique.

Hippocrate vient ensuite au Medecin Car-
 tesien, & lui demande d'abord si *Descartes*
 son Maître étoit Medecin. Le Disciple
 répond que *Descartes* sans être Medecin

été le plus grand Philosophe qui ait jamais
 dogmatisé. „ Je sçai (replique *Hippocrate*)
 „ que nous avons lui & moi étudié la
 „ Philosophie sous un même Professeur,
 „ qui est *Démocrite*, quoi que *Descartes*
 „ se soit voulu donner pour inventeur de
 „ celle qu'il a publiée sous son nom, &
 „ qu'il l'ait persuadé à quelques ignorans.
 „ Mais la difference qui se trouve entre
 „ nous deux, c'est qu'à la Philosophie de
 „ *Démocrite* j'ai sçû joindre la connois-
 „ sance de la Medecine, que j'ai apprise
 „ de mes peres qui étoient Medecins, &
 „ dans laquelle je me suis perfectionné
 „ par un travail assidu; au lieu que *Des-*
 „ *cartes*, sans savoir les premiers elemens
 „ de la Medecine, a formé une Secte de
 „ Medecins, que la confiance aveugle
 „ qu'ils ont en la bonté de ses principes,
 „ rend assez temeraires pour les porter à
 „ entreprendre la cure des plus fâcheuses
 „ maladies. „ Sur quoi *Hippocrate* conside-
 „ rant que la Medecine courroit un grand
 „ risque, s'il arrivoit que la Secte des Mede-
 „ cins Cartesiens prît racine, & se fortifiât,
 „ jure par Apollon & par le Styx, que si ja-
 „ mais il est appelé des Champs Elysées pour
 „ la guérison de quelque malade, & qu'il
 „ rencontre un Cartesien dans la Consulta-
 „ tion, il le fera jeter par les fenêtres,
 „ comme un sujet indigne d'exercer une
 „ profession aussi noble que la Medecine.

tant qu'il ne reconnoitra pour Maître qu'un simple Philosophe tel que *Descartes*.

Du Cartesien *Hippocrate* tombe sur le Disciple de *Dolée*, & se plaint à lui en ces termes. „ Je trouve fort extraordinaire
 „ que votre Maître en faisant passer en
 „ revûe les différentes méthodes de tant
 „ de Medecins, ne m'ait pas trouvé
 „ digne d'avoir place parmi eux ; & j'en
 „ voudrois savoir la raison. Et quel usage
 „ (répond le Disciple de *Dolée*) mon
 „ Maître eût il pû faire d'une Pratique
 „ aussi sèche & aussi stérile en remèdes
 „ que la vôtre ? Quel crédit eût donné à
 „ son *Encyclopedie* une méthode qui ne
 „ s'occupe qu'à observer les temps & les
 „ périodes des maladies, à calculer les
 „ jours critiques, & à attendre patiemment
 „ les crises ? Mais (replique *Hippocrate*)
 „ quel relief prétend tirer *Dolée* de
 „ ce qu'il nous donne dans son Livre pour
 „ son opinion particulière ; ce qui se réduit
 „ tantôt au sentiment de *Willis*, tantôt
 „ à celui de *Sylvius*, tantôt à celui des
 „ Cartesiens, & ainsi du reste ? En un
 „ mot qu'ajoute-t-il à tous ces Systèmes de
 „ pratique ? Quoi donc (reprend le Disciple)
 „ comptez-vous pour rien d'avoir
 „ expliqué si clairement les causes non
 „ seulement de la santé, mais de la maladie ?
 „ De nous avoir appris les r.

„ de certains esprits qui president à l'une
 „ & à l'autre dans les principales parties
 „ du corps ? C'est *Microcosmetor* , par
 „ exemple , & *Cosmetoriges* qui prennent
 „ soin de la tête ; c'est *Cardinelecb* qui a
 „ son siege dans le cœur ; c'est *Gastersonax*
 „ & *Bichnimalca* qui resident dans l'esto-
 „ mac ; c'est l'*esprit plastique* qui a la di-
 „ rection de ce qui se passe dans la ma-
 „ trice : & ce sont là les auteurs de tou-
 „ tes nos maladies , selon le Docteur
 „ Jean Dolée mon Maître. L'imperti-
 „ nent *baragouin* ! (s'écrie *Hippocrate* en
 „ se tirant la barbe) un pareil langage
 „ peut-il être toleré dans une Faculté aussi
 „ sage & aussi honorable que celle de Mé-
 „ decine ? & l'Auteur des *Amusemens sé-
 „ rieux & comiques* a-t-il grand tort de jet-
 „ ter un ridicule sur notre profession , en
 „ disant *Qu'on apprend d'ordinaire les Lan-
 „ gues pour exprimer nettement ce qu'on sçait ;
 „ mais qu'il semble que les Medecins n'ap-
 „ prennent leur jargon que pour embrouiller
 „ ce qu'ils ne sçavent pas ?*

Enfin *Hippocrate* termine la Consultation
 par l'examen du Système de *Baglivi*. Il se
 moque de sa *fièvre motrice* , & de sa mé-
 thode de guerir , qui consiste à ne faire
 presque attention qu'aux parties solides. Il
 l'accuse d'avoir tout brouille dans la Mé-
 decine pour y avoir fourré mal à propos
 les *Mathématiques* ; il lui reproche d'a-

voir pris le contrepied de tous ceux qui avant lui ont suivi la Pratique d'*Hippocrate*. En un mot il s'enporte contre lui, l'appelle *Medico Tarantulero*, *Medecin de Tarantule*, & condamne tous les Sectateurs de cet Italien, s'ils ne se convertissent, à être exilés dans la Pouille, pour y être mordus de ces dangereuses araignees, qui leur faisant éprouver les plus fâcheux déreglemens de la fibre mœrice, les fassent mourir à force de danser.

La Consultation finie, *Hippocrate* visite le malade, & sans s'amuser à lui tâter le pouls, il se contente d'examiner l'urine; puis il revient vers les Consultants, & prononce cet oracle: *Le malade est au quatrième jour de sa maladie; son urine donne quelques signes de coction; il suera le septième jour, & se trouvera parfaitement guéri.*

Cependant le cinquième jour on voit paroître de fâcheux accidens: la langue devient aride, la tête s'embarasse, l'urine se trouble, la fièvre s'allume de plus en plus. L'alarme se met aussitôt parmi les Medecins. L'un dit que le malade ne passera pas son sixième: l'autre, qu'il mourra suffoqué faute de saignée: celui-ci, qu'il faut lui appliquer des vésicatoires pour mettre la tête en tareté, & détourner le transport: celui là, qu'on auroit dû le purger dès le cinquième jour. Le sixième jour arrive; les Medecins qui desesperent

de la guérison, se disposent à s'esquiver chacun de son côté; *Hippocrate* tient bon & les rassure. Enfin le septième jour il survient une sueur abondante, le malade mouille trois chemises, & guerit au grand étonnement de l'assemblée.

Nôtre Extrait est déjà si étendu qu'il ne nous est pas possible de suivre Mr. Boix dans les trois derniers Chapitres, où il explique le reste de l'Aphorisme, qui contient les devoirs du malade, ceux des assistans, & toutes les choses extérieures qui peuvent contribuer à la guérison des maladies. Nous sommes contraints de renvoyer sur tout cela au Livre même, & de laisser quelque chose à la curiosité des Lecteurs.

Sancti PROSPERI Aquitani, S. Augustini Discipuli, Sancti Leonis Papæ primi Notarii, Opera omnia, ad Manuscriptos Codices, nec non ad Editiones antiquiores & castigatiores emendata, nunc primum secundum ordinem temporum disposita, & Chronico integro ejusdem, ab ortu rerum, usque ad obitum Valentini III. & Romani a Vandalis captam pertingente, locupletata. Quibus præfigitur ejusdem S. Prosperi Aquitani Vita, ex Operibus ipsius, & Scriptorum Ecclesiasticorum Libris concinnata. C'est-à-dire : Tous

les Ouvrages de S. Prosper, Disciple de S. Augustin, & premier Secrétaire du Pape S. Leon; corrigez d'après les Manuscrits, & les meilleures Editions; arrangez pour la première fois suivant l'ordre des temps, & augmentez de la Chronique entière du même S. Prosper, laquelle s'étend depuis le commencement du monde, jusqu'à la mort de Valentinien III. & à la prise de Rome par les Vandales. On y a joint la Vie de S. Prosper, tirée de ses Ouvrages, & de ceux des Ecrivains Ecclésiastiques. A Paris, chez Guillaume Desprez & Jean Deslartiz, rue saint Jacques, à S. Prosper, & aux trois Vertus. 1711. in fol. coll. 1368. sans compter les Tables.

A U T A N T que cela a pû venir à la connoissance de l'Editeur, le premier des Ouvrages de S. Prosper qui ait été imprimé, est le Livre où il refute Cassien. Ce Livre parut à Mayence en 1524, par les soins de Nicolas Carbacchius; & fut suivi en 1531, du recueil des Sentences de S. Augustin, fait par S. Prosper; & en 1536, du Livre de Julien Pomerius, De la vie contemplative, Ouvrage qu'on joint communément à ceux de S. Prosper. En 1538 Bernardin Stagninus publia à Venise, la Lettre de saint Prosper à Ruffin, la réponse aux Extraits des Genoïs, le Livre contre Cassien, les Epigrammes, les Lettres
d'Aug.

d'Aurelius Evêque de Carthage, & du Pape Celestin, & quelques autres Pieces.

Il paroît qu'Etienne Gryphe Libraire de Lyon fut le premier qui prit soin de recueillir en un seul volume tous les Ouvrages de saint Prosper. Il mit sous sa Presse en 1539, tous ceux qu'il lui fut possible de ramasser, & les dedia aux Magistrats & au Peuple de Riez, suposant que S. Prosper avoit autrefois été leur Evêque. Jean Sotellus Theologien de Louvain donna en 1565 une autre Edition des Oeuvres de saint Prosper, dans laquelle il insera plusieurs Ouvrages qui n'avoient pas encore paru, & qu'il crut devoir attribuer à ce Saint. Il s'en fit une nouvelle Edition à Douai en 1576, par Jean Olivarius, qui prétendit avoir porté l'exactitude beaucoup plus loin que les Editeurs qui l'avoient precedé. L'Edition de Cologne de 1610, & toutes les autres postérieures, representent l'Edition d'Olivarius.

Celui à qui le Public doit celle-ci, y a fait entrer tout ce qu'il a pû recouvrer d'Ouvrages qui portoient le nom de saint Prosper. On y trouve la Chronique entiere, que les autres Editeurs avoient negligée, soit parce qu'elle paroissoit ailleurs avec la Chronique d'Eusebe, soit parce qu'elle étoit très-impairte. Elle ne l'est plus, remarque l'Editeur, depuis qu'elle
a été

a été retouchée par Du Chesne & par le Pere Labbe. Il ajoute qu'il l'a aussi revûë de nouveau sur cinq Manuscrits de la Bibliothèque de M. Colbert. Il ne s'est pas contenté de rendre son Edition la plus ample qu'elle pouvoit être; il nous assure qu'il s'est aussi appliqué de son mieux à la rendre correcte, ce qu'on peut voir par le nombre & la qualité des Manuscrits qu'il a consultez, & dont il donne une liste. Il avertit qu'obligé de choisir parmi les diverses Leçons, il n'a pas négligé de marquer au bas des pages celles qu'il rejettoit; & qu'il a aussi fort soigneusement distingué les vrais Ouvrages de saint Prosper, des incertains, & de ceux qui manifestement ne lui appartiennent pas. Chaque Ouvrage, chaque Piece est accompagnée d'une Préface qui doit servir ou à l'éclaircir, ou simplement à la faire connoître. L'ordre que l'Editeur a suivi est le plus naturel de tous; il s'est réglé sur le tems que chaque morceau a été composé; & ces époques, il les a tirées, ou du texte, ou de la matiere, ou du témoignage des Scavans.

On voit donc d'abord la Lettre de S. Prosper à S. Augustin touchant les restes du Pelagianisme qui paroissent dans la Gaule; & l'Epître d'Hilaire sur le même sujet. Comme les Livres de S. Augustin sur la Predestination des Saints, & le Don

de Perseverance servirent de réponse à ces Lettres; on trouve ici ces deux Ouvrages imprimez tout au long. La Lettre de S. Prosper à Ruffin vient ensuite; puis le Poëme *ΠΕΡΙ ΑΧΑΡΙΣΤΩΝ*, (*De Ingratis*) Il est divisé en quatre parties, subdivisées en plusieurs Chapitres, & accompagné de Notes. Suivent les réponses de S. Prosper aux objections des Gaulois & de Vincent, & aux Extraits des Genoïs; la Lettre du Pape Celestin aux Evêques de la Gaule, & la refutation del'Ouvrage de Cassien, dont on a fait imprimer d'un bout à l'autre la partie, qui a pour titre *De la protection de Dieu*, & où l'Abbé Cheremon enseigne le Semi-pelagianisme, „ Cassien, observe l'Edi-
 „ teur, y publie une distinction qu'il a-
 „ voit inventée le premier, très contraire
 „ aux droits de la Toute puissance Divi-
 „ ne, & au dogme du Peché originel. “
 On voit après cela un Commentaire sur les cinquante derniers Pseaumes, le recueil des Sentences de S. Augustin, & le Livre des Epigrammes. Ces Epigrammes sont encore, à proprement parler, des Sentences de S. Augustin mises en vers. La Chronique est le dernier des vrais Ouvrages de saint Prosper. On a cru devoir les terminer par les Actes du second Concile d'Orange, tant parce qu'on les trouve aussi dans les autres Editions depuis celle de Louvain de 1565, que parce que le

Decrets de ce Concile condamnent les erreurs qu'avoit attaquées S. Prosper, & renferment même quelques unes de ses expressions.

Les Ouvrages douteux sont la Confession de Prosper d'Aquitaine, un Poeme qu'un mari adresse a sa femme, un Poeme sur la Providence Divine, deux Livres sur la Vocation de toutes les Nations, & une Lettre écrite à la Vierge Demetrias sur l'humilité Chrétienne. A la suite de ces Ouvrages, l'Editeur a fait imprimer, 10. ceux qui certainement ne sont pas de S. Prosper, quoi qu'on les lui ait autrefois attribuez; savoir les trois Livres de la vie contemplative, dont Julien Pomerius est Auteur; un Livre intitulé des Predications & des Promesses, duquel l'Auteur est incertain; & une prétendue Chronique, fort differente de celle de S. Prosper, & indigne de lui. 20. L'Editeur nous donne aussi une Compilation de Monumens & de Passages, qu'il croit pouvoir servir à faire bien entendre & les Ouvrages du Saint, & l'Histoire de l'Herésie qu'il a combattue.

Ce qu'on appelle ici la vie de S. Prosper fait voir qu'on en sçait fort peu de choses. Quoi que la plupart des Modernes le fassent Evêque, il y a bien de l'apparence qu'il ne fut jamais que Laïque. On ne sçait point la date de sa mort; mais on

croit qu'il vivoit encore l'an 463. Son prétendu Episcopat de Riez est fondé sur la signature de l'Evêque Prosper, qu'on lit dans les Actes des Conciles de Carpentras & de Vaison. Mais ces Conciles n'ayant été tenus qu'en 527 ou 529, l'Evêque Prosper qui y souscrivit est fort postérieur à S. Prosper. D'ailleurs on veut que Maxime lui ait succédé, & Maxime occupoit le Siege de Riez dès l'an 431. Nous finissons cet Extrait par quelques remarques sur le style de S. Prosper.

„ Le Genie Poétique qui l'ame se fait
 „ sentir jusques dans la Prose, observe l'É-
 „ diteur; il a un style vif, élevé, énergi-
 „ que, très-sentencieux; & il fait une
 „ grande impression sur l'esprit de ses Lec-
 „ teurs, soit par la dignité des paroles,
 „ soit par la solidité des raisonnemens.
 „ Content de ses agrémens naturels, il ne
 „ recherche aucun des ornemens affectez
 „ dont Saint Leon & les autres Auteurs
 „ de son tems paroient leurs écrits. Se
 „ croyant à la tête de ceux qui combat-
 „ toient pour la Doctrine Catholique tou-
 „ chant la Grace de J. C. il employe pour
 „ la défendre, une maniere d'écrire toute
 „ guerrière; & il fait beaucoup plus d'at-
 „ tention aux choses, qu'aux expressions.
 „ De là vient que son discours est quel-
 „ quefois un peu obscur. Mais cette obs-
 „ curité, continue l'Editeur, ne se répand
 point

sur les matieres dont il traite;
 ne embarrassées qu'elles soient, il
 enveloppe, il les éclaircit facilement.
 Dans ses Ouvrages on trouve
 de l'art & moins d'élégance
 que dans ceux de quelques autres Ecri-
 vains; on y remarque aussi en recom-
 pence plus de jugement, plus d'esprit,
 & plus de force.

*Orbis Orientalis, sive Antiquitates
 Constantinopolitanæ, in quatuor partes
 divisa: quæ ex variis Scriptorum
 operibus & præsertim ine-
 dornatæ, Commentariis, & Ge-
 nericis, Topographicis, aliisque
 plurimis monumentorum ac no-
 tarum tabellis illustrantur, & ad in-
 ventiam cum sacræ tum profanæ
 hæc apprimè conducunt. Operâ &
 Domini ANSELMI BANDURI
 Rai, Presbyteri ac Monachi Bene-
 dictinæ Congregatione Melitensi. Pa-
 risiis & sumptibus Joannis-Baptiste
 de la Motte, Regis & Academiæ Gallicæ
 Bibliographi. 1711. C'est à-dire :
 l'Orbis d'Orient, ou les Antiquitez de
 Constantinople, divisées en quatre parties,
 toutes & commentées par les soins de
 Anselme Banduri de Raguse, Prêtre
 Religieux Benedictin de la Congregation
 de Melite. A Paris, de l'Imprimerie &*

aux dépens de Jean Baptiste Coignard, premier Imprimeur du Roi & de l'Académie Française. 1711. in fol. 2. vol. pp. 214. pour la première & la seconde partie : pp. 1012 pour la troisième & la quatrième partie : pp. 140 pour les Notes de l'Editeur sur Constantin Porphyrogenete : sans y comprendre les Prolegomenes & les Tables. Planches 43.

L'HISTOIRE & les Antiquitez de Constantinople font depuis long temps l'objet des recherches de plusieurs Critiques du premier ordre. C'est au travail assidu de ces sçavans hommes que nous devons le fameux Recueil connu sous le nom d'*Histoire Byzantine*, & composé de plus de trente volumes *in folio*, la plupart imprimés au Louvre. Le celebre Mr. *Du Cange* qui a eu tant de part à cette grande Compilation, a répandu de nouvelles lumières sur ce qui regarde l'Empire d'Orient, par son *Traité des Familles Byzantines*, par sa *Description de Constantinople sous les Empereurs Chrétiens*, & par son *Glossaire Grec* ; & l'on ne peut lui disputer la gloire de nous avoir fourni en ce genre une infinité d'éclaircissemens qui nous manquoient, & dont la découverte demandoit toute l'attention d'un Antiquaire aussi laborieux. Cependant tous ses soins n'ont pu épuiser une si vaste matière ; & il paroît par les deux volumes

dont

dont nous donnons ici l'Extrait, qu'elle avoit besoin d'un ample Supplement. L'honneur en étoit réservé a Dom Anfelme Banduri, qu'une parfaite intelligence des Langues originales, une connoissance profonde de l'Histoire & des Antiquitez dont il est question, & sur-tout une application infatigable à tirer des Manuscrits tous les secours nécessaires, rendoient plus capable qu'un autre d'une pareille entreprise. Il y a neuf ans qu'il en conçût le dessein, a l'occasion d'un Manuscrit Grec anonyme qu'il trouva dans la Bibliothèque du Roi de France, & dont le titre & la date excitèrent sa curiosité. Ce Manuscrit étoit intitulé *Origines de Constantinople*, il étoit d'environ 350 ans plus ancien que *Corin*, & l'Auteur y faisoit une route différente de celle qu'avoit tenue cet Historien en traitant le même sujet. D'ailleurs cette Piece n'avoit été apportée de Constantinople que depuis la mort de Mr. du Cange, qui par conséquent n'avoit pu en profiter. Il n'en falut pas davantage pour engager le Pere Banduri a travailler sur cet Laitvain, qui avoit toute la grace de la nouveauté: il se mit a le traduire en Latin, il en fit avec *Corin* une exacte confrontation, & l'éclaircit par de savantes Notes. Ses amis redoublèrent par leurs exhortations son ardeur pour ce nouvel Ouvrage: ils lui pre-

suaderent d'en donner au plutôt une Edition accompagnée de quelques autres Ecrits anecdotes de même genre ; & d'abandonner pour un temps celle de saint *Nicephore* de Constantinople , qu'il méditoit. Mais cette Collection s'est accrue de telle sorte entre ses mains , tant par le nombre des nouvelles Pièces qu'il a rassemblées, que par l'étendue des Commentaires qu'il y a joints , que le Libraire qui s'étoit chargé de l'impression , ne pouvant tout renfermer dans un seul volume , comme on se l'étoit proposé d'abord , s'est déterminé à partager l'Ouvrage en deux Tomes , & l'Editeur pour les rendre égaux , lui a fourni quelques autres Traitez Grecs , qu'il avoit confectionnez sur les Manuscrits , & illustrez par des Notes , en vûe de les publier dans un autre temps. L'examen des Manuscrits concernans l'Empire de Constantinople l'a conduit insensiblement à celui des Médailles du même Empire ; & en parcourant celles du Cabinet du Roi & celles de Mr. *Foucault* , il en a trouvé un si grand nombre qui avoient échappé à Mr. *Du Cange* , qu'il ne croit pas que cet Antiquaire nous en ait donné la dixième partie. Ce sera la matière d'un autre Recueil , que Dom Banduri se dispose à mettre au jour en deux volumes *in folio* , & qu'il prétend dédier au Roi de France.

A l'égard de celui-ci, la reconnoissance de l'Auteur ne lui permettoit pas de le dedier à d'autres qu'à Monseigneur le Grand Duc de Toscane. Ce Prince l'a honoré d'une protection particulière depuis son enfance. Il l'a envoyé en France pour s'y perfectionner en tout genre d'érudition, & l'y entretient à ses dépens : & l'on peut dire que la République des Lettres sera redevable en quelque manière à Son Altesse Royale de tout ce que produira dans la suite ce savant Benedectin. Entrons presentement dans le detail des divers morceaux qui composent ce grand Ouvrage.

Le Pere Banduri l'a divisé en quatre parties, dont les trois premières remplissent le premier Volume, & la quatrième occupe seule le second.

I. La premiere Partie contient trois Traitez ; les deux Livres où l'Empereur *Constantin Porphyrogenete* nous a laissé le dénombrement des Provinces qui formoient l'Empire d'Orient & celui d'Occident : & une Notice des Provinces & des Villes dependantes des Empereurs de Constantinople, écrite sous le titre de *Synecdemus, Compagnon de voyage*, par le Grammairien *Hierocles*, dont on ignore le siècle, mais qu'on sait certainement avoir vécu avant *Porphyrogenete*, comme on le voit par le premier mot pour lequel on a cherché d'un endroit. N. 4.

Dans les deux Livres de *Porphyrogénète*, on trouve sur la division des Provinces de l'Empire & sur la distribution des troupes dans ces mêmes Provinces, diverses circonstances ignorées ou omises par les autres Historiens ou Geographes, & qui peuvent donner beaucoup de jour à l'Histoire de ce temps-là. De plus, ces Livres, quoi qu'écris d'un style sérieux, sont assaisonnez de narrations rejouissantes & de Passages des anciens Poètes, qui en rendent la lecture agreable. Ils avoient déjà paru par les soins de *Vulcanius* & de *Frederic Morel*. Dom Banduri les a revûs l'un & l'autre sur un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi qui a plus de 500 ans, & il y a joint une nouvelle version Latine & des Notes.

Le *Synecdème* d'*Hieroclès* avoit été publié en premier lieu par *Charles de S. Paul* à la fin de sa *Geographie Sacrée*; mais l'Ouvrage étoit mutilé dans cette premiere Edition. Mr. *Schelstrate* en a donné une plus complete dans le second Tome de son *Antiquité Ecclesiastique illustrée*; & telle que l'avoit laissée parmi ses papiers *Luc de Holstein*, c'est-à-dire, corrigée sur plusieurs Manuscrits, & accompagnée d'une version Latine.

II. La seconde Partie de ce Recueil renferme quatre Pieces; 1. le Livre de *Constantin Porphyrogénète*, sur le Gouverne-
ment

ment de l'Empire, adressé à Romain son fils ; 2. les *Conseils* ou les *Avertissements* du Diacre *Agapet* à l'Empereur Julien ; 3. les *Exhortations* de l'Empereur *Basile le Macedonien* à Leon son fils ; 4. l'*Education d'un Prince* écrite par *Theophylacte Archevêque de Bulgarie*, à *Constantin Porphyrogenete* fils de l'Empereur Michel Ducas Parapinace.

1. L'Ouvrage de *Constantin Porphyrogenete* sur le *Gouvernement de l'Empire* nous instruit de l'origine, des mœurs, & des actions de plusieurs Peuples qui s'étoient rendus formidables à l'Empire de Constantinople, dont ils étoient voisins, tels que les *Paiznakites*, les *Russes*, les *Bulgares*, les *Turcs*, les *Saracins*, les *Dalmates*, les *Chrobates*, les *Esclavons*, les *Francs*, &c. en un mot *Porphyrogenete* y rend un compte exact des différentes alliances de cet Empire, des forces de ses ennemis, de leurs intérêts, de leurs desseins. Ce précis d'Histoire & de Politique parut pour la première fois à Leyde en 1617, in 8. avec la traduction Latine & les Notes de *Marsus*. Le P. *Banduri* a beaucoup enchainé sur cette Edition, par la peine qu'il a prise de revoir le texte sur un Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, d'y corriger une infinité de fautes, d'en remplir les lacunes, d'en retoucher la version, & d'y joindre un Com-

2. Les *Conseils* du Diacre *Agapet* à l'Empereur Justinien , sont au nombre de 72. Les devoirs des Souverains y sont exposez avec force & avec élégance ; & tant que Justinien gouverna l'Empire sur ce modele , il fit admirer sa justice & sa pieté. Les Grecs faisoient un si grand cas de cet Ecrit , qu'ils l'appelloient par excellence *Scheda Regia*. On en a fait plusieurs Editions en France , en Allemagne , & dans les Pais-Bas. Dom Banduri l'a conferé avec deux Manuscrits de la Bibliothèque Royale , en a fait une nouvelle version aussi élégante que l'ancienne étoit barbare , & l'a éclairci par des Notes.

3. Les *Exhortations* de l'Empereur *Basile* à son fils , partagées en 66 articles , roulent sur le même sujet que l'Ouvrage precedent. Elles parurent d'abord en Grec & en Latin par les soins de *Frederic Morel*. *Pierre Damke* les fit imprimer à Basle avec ses Notes , en 1633. Dom Anselme Banduri nous les redonne ici , corrigées sur deux Manuscrits de la Bibliothèque du Roi , avec la version de *Morel* retouchée , & de nouvelles Notes.

4. *Theophylacte* Auteur de l'*Education d'un Prince* , vivoit sur la fin du XI. siècle , & non pas sur la fin du IX. comme quelques-uns l'ont faussement avancé. La

preu.

preuve de cette époque se tire , & des Lettres de cet Archevêque publiées par *Meursius* , & de l'Ouvrage même dont il s'agit. Il fut imprimé pour la première fois au Louvre , en 1651. in 4. avec la version , ou plutôt la Paraphrase Latine du P. *Possinus*. On le trouve ici avec le même accompagnement , & quelques remarques de Dom Banduri.

III. Nous voici arrivés à la troisième partie de cette Collection ; & c'est à proprement parler où commence le corps de cet Ouvrage , c'est-à-dire les *Antiquitez de Constantinople* , dont les Pièces précédentes ne sont que comme les Préliminaires. Ces Antiquitez sont partagées en huit Livres.

1. 2. 3. Les quatre premiers paroissent ici pour la première fois , imprimés d'après un Manuscrit de la Bibliothèque du Roi , écrit vers le temps de l'Empereur Michel Paléologue ; & traduits en Latin par le sçavant Baiter. Ils sont dédiés à l'Empereur Alexis Comnène. L'Anonyme qui en est Auteur , & dont le style est fort inégal , les a recueillis de divers Ecrivains. Il y fait une description de Constantinople , qu'il divise en trois parties , lesquelles remplissent autant de Livres.

4. Il emploie le quatrième à nous décrire l'Eglise de sainte Sophie ; & la des-

cription qu'il en donne ne s'accorde pas sur plusieurs articles avec celles qui en ont été publiées par d'autres.

5. On trouve dans le cinquième Livre de ces Antiquitez un autre Ouvrage anonyme, qui a pour titre *Courtes Narrations Chronologiques*, & que *Lambek* fit imprimer conjointement avec *Codin*, d'après un Manuscrit de la Bibliothèque Royale. C'est une compilation de faits empruntez d'*Ensebe*, de l'Historien *Socrate*, de *Papias*, & de plusieurs autres. Elle parut pour la seconde fois à Paris en 1664, avec la version Latine & les Notes du P. *Combejs*, dans son *Recueil des Origines de Constantinople*. Le Pere *Banduri* nous la redonne ici collationnée sur le Manuscrit original, & accompagnée de la version qu'il en a faite, & de ses Notes.

6. Cinq Pièces différentes, dont les trois premières & la dernière paroissent ici traduites & commentées par le P. *Banduri*, composent le sixième Livre; savoir 1. un Recit de *Nicetas Choniates* touchant les Statues de Constantinople, dont les Latins, après la prise de cette ville, fabriquerent de la Monnoye. (Ce petit Ecrit qu'on voit ici pour la première fois, avoit été copié sur un Manuscrit de la Bibliothèque *Bodleienne*, & envoyé par Mr. *Grabe* au celebre Mr. *Boivin* l'un des Gardes de la Bibliothèque du Roi de France.

& dont le *Grégoras* tient une place si honorable dans le Corps de l'*Histoire Byzantine*. Quoique ce savant Bibliothécaire eût d'abord dessein cette Piece pour le quatrième volume du même *Grégoras*, il a bien voulu qu'elle ent chît le Recueil de Dom Banduri, & la lui a cédée genereusement.) 2. La description du superbe vestibule de sainte Sophie, appelé *Augusteon*, composée par *George Pachymere*. (M. *Laurin* est le premier qui l'ait publiée en Grec dans son *Gregoras*.) 3. La description que *Photius* nous a laissée de la nouvelle Eglise bâtie en l'honneur de la sainte Vierge par Basile le Macedonien, dans son propre Palais. (Elle avoit été publiée déjà deux fois, la première en Grec par *Lambek* dans ses Notes sur *Codin*, la seconde en Grec & en Latin, par le P. *Combefis* dans ses *Origines de Constantinople*.) 4. Un Catalogue circonstancié des Tombeaux Impériaux qui se trouvoient dans l'Eglise des Apôtres, & dans d'autres Eglises. (Cette Piece n'avoit point encore paru.) 5. Quelques Extraits concernant les Antiquitez de Constantinople, tirez d'un Manuscrit de la Bibliothèque Royale, & du *Codin* de *Lambek*.

7. Le septième Livre est un Recueil de quantité d'Epigrammes & d'autres Poësies Greques, tant anciennes que modernes, sur les plus celebres Monumens

de Constantinople; & de diverses Inscriptions qui regardent cette même ville. La plupart des Epigrammes sont extraites des III. IV. & V. Livres de l'*Anthologie*. Elles sont accompagnées chacune de sa version Latine en vers, dont l'Auteur est désigné par les lettres initiales de son nom; & elles sont éclaircies par les Notes de *Brodeau*, de *Vincent*, du Pere Banduri, & par les Scholies Grèques. Toutes ces Pièces avoient déjà paru en divers endroits, mais on ne les avoit point encore vûes réunies en un corps.

8. Enfin le huitième Livre de ces Antiquitez est un assemblage de plusieurs Catalogues, soit des Patriarches de Constantinople, soit des Evêques de leur dépendance, soit des Empereurs d'Orient. Ces Pièces sont au nombre de sept; savoir 1. Un Catalogue des Evêques & des Patriarches de Constantinople, extrait de l'Abregé Chronologique du Patriarche saint *Nicephore*, différent de l'imprimé; 2. Un autre Catalogue des mêmes Patriarches, dressé par *Nicephore Calliste*, & qui paroît pour la première fois; 3. Un troisième Catalogue de ces Patriarches publié dans la *Jurisprudence Grèque-Romaine* de *Leunclavius*. 4. Un quatrième Catalogue, emprunté de l'Abregé historique de *Mathieu Cigala*, & qui se termine à l'an de N. S. 1636. 5. Un cinquième Catalogue de

de ces Patriarches , & des Evêques qui leur sont soumis , dressé par *Philippe de Chypre* Protonotaire de la grande Eglise : 6. & 7. Deux Catalogues des Empereurs de Constantinople , dont le premier ne s'étend que jusqu'à Murtzuse , ou à la prise de cette ville Impériale par les Latins ; & l'autre finit au regne de Sultan Morat ou Amurath , en 1634.

A ces huit Livres succèdent deux Ouvrages de *Gyllius* , qui méritoient d'autant mieux d'avoir place dans ce Recueil , qu'ils peuvent beaucoup éclaircir les Antiquitez dont il est question. Le premier est une description du Bosphore de Thrace divisée en trois Livres , & tirée de divers Auteurs , particulièrement de *Denys de Byzance* , ancien Ecrivain Grec non imprimé , & dont *Luc de Holstein* avoit promis une Edition. Le second Ouvrage partagé en quatre Livres , est une Topographie de Constantinople , d'autant plus curieuse , que *Gyllius* nous y décrit les anciens monumens qui se voyoient encore de son tems dans cette grande ville , & que les Turcs ennemis de ces restes précieux , ont détruits dans la suite. Le Pere Banduri a eu soin de corriger plusieurs fautes qui s'étoient glissées dans le t de cet Auteur , & de le distinguer Passages qui y sont citez , en faisant primer ceux-ci en lettre ital.

il y a joint la description qu'un Anonyme nous a laissée de Constantinople, telle qu'elle étoit sous l'empire d'Arcadius & d'Honorius; & les Notes de *Pancirole* sur cette Description. Tout cela est terminé par cinq Tables.

Nous ne devons pas oublier d'avertir qu'on trouve à la tête de ce premier volume une Table Chronologique des Empereurs & des Patriarches de Constantinople, depuis Constantin le Grand & Métrrophane, jusqu'à la prise de cette ville par les Turcs. Cette Table est disposée de manière, qu'en nous faisant voir la succession des uns & des autres dans deux colonnes laterales qui accompagnent les années depuis N. S. marquées dans la colonne du milieu; elle forme en même temps un tissu historique des principaux événemens de l'Histoire Byzantine, tant Profane qu'Ecclesiastique, & remédie par ce moyen à la secheresse presque inséparable de ces sortes d'Ouvrages.

Telles sont les Pièces qui composent le premier Tome de ces Antiquitez. Il nous reste presentement à rendre compte du second Volume.

IV. Il fait, comme nous l'avons déjà dit, la quatrième partie de tout l'Ouvrage; & il contient les huit Livres des Commentaires de Dom Anselme Banduri sur les Antiquitez de Constantinople :

ses Notes sur les deux Traitez de *Constantin Porphyrogenete*; de courtes remarques sur *Agapet*, *Basile*, & *Iheophylacte*; sept Tables, & quantité de Planches fort proprement gravées.

Des huit Livres de Commentaires que nous donne ici le sçavant Benedectin, les quatre premiers destinez à l'eclaircissement de l'*Anonyme*, sont les plus étendus. Le Pere Banduri s'est cru obligé d'y rapporter les diverses Leçons du texte de son Auteur, non seulement pour indiquer les sources qui lui ont fourni les corrections qu'il y a faites, mais encore pour exposer ces variations au jugement des Lecteurs. Le grand nombre de ces restitutions de Passages corrompus, desquelles on a soin de rendre raison, & l'explication des endroits obscurs ne sont pas les seules causes qui ont contribué à grossir ces Commentaires. Une des principales est l'exactitude de l'Auteur à nous faire connoître les fondateurs & les restaurateurs de chacun des Monumens que décrit l'*Anonyme*, & d'en désigner la véritable situation dans la ville de Constantinople, en suivant l'ordre que cet Ecrivain s'est prescrit: ce qui n'a pu certainement s'exécuter sans le secours d'une infinité d'autoritez qu'il a fallu rassembler, comparer, & discuter avec tout le discernement qu'on doit attendre d'un excellent Critique.

A la tête de ces Commentaires paroissent sept Cartes Topographiques; quatre de Constantinople, & trois de la Propontide & du Bosphore de Thrace. Dans la premiere on voit le plan de Constantinople divisée en quatorze quartiers, & telle qu'elle étoit sous Arcadius & Honorius. Ce plan est emprunté de celui qu'a fait graver Mr. *De Cange* sur la Description d'un Anonyme contemporain d'Honorius, & sur celle de *Gyllius*; à l'exception de quelques changemens tirez du plan de Mr. *de Combes*, que l'on conserve dans le tresor des Chartres de la Marine. La seconde Carte represente cette ville Imperiale conformément à la description de notre *Anonyme*, c'est-à-dire, telle qu'elle étoit sous Alexis Comnene. La troisième, copiée sur un Manuscrit de la Bibliothèque Royale, nous fait voir l'état de Constantinople sous Jean Paleologue son penultieme Empereur. Enfin elle paroît dans la quatrième Carte gravée d'après *Grelot*, telle qu'on la voit aujourd'hui. A l'égard des trois Cartes du Bosphore, la premiere est celle de *Sanfon* le fils, gravée sur les Memoires de *Gyllius*; la seconde plus exacte, est copiée d'après Mr. *de Combes*; & la troisième est celle de *Grelot*.

1. Le premier Livre des Commentaires de Dom Anselme Banduri n'est pas

le moins intéressant , par le grand nombre de Planches dont il est enrichi. On y en trouve d'abord sept, où sont gravées 78 Médailles Byzantines , dont les premières ont été frappées dès le temps que Byzance étoit une Republique , & les autres sous l'Empire Romain. Elles sont toutes , à la réserve de deux, tirées du Cabinet du Roi & de celui de Mr. Foucault. L'Auteur auroit pu en rendre le recueil plus nombreux, s'il eût voulu adopter tout ce qu'on a publié en ce genre : mais il a cru que le plus sûr étoit de ne s'en fier qu'à lui-même, & il ne nous donne ici que celles qu'il a vues. La Planche suivante représente deux *Diptyques* ou *Tablettes Consulaires* , qui ont déjà paru dans le troisième Tome des *Annales Benediclines* de Dom Mabillon.

Mais ce qui fait le principal ornement de ce second Volume des Antiquitez Byzantines, ce sont dix-neuf Planches qui mettent sous nos yeux la Colonne *bislorée* de Constantinople, & tous les bas-reliefs qui la couvrent. Cette Colonne n'est point celle que fit élever le Grand Theodose dans la Place nommée *Forum Tauri*, & que Bajazet fit abattre pour la construction de ses Bains. C'en est une seconde qu'Arcadius érigea dans une Place de même nom , & sur laquelle il fit représenter les victoires de son pere, & sur

plus considerables édifices bâtis par l'un & l'autre Empereur. C'est cette dernière Colonne qu'on voit encore presentement à Constantinople, que *Gyllius* nous a décrite avec toutes ses dimensions, & qu'on prend mal à propos pour celle de *Theodose*, laquelle ne subsiste plus. Les bas-reliefs de celle dont il s'agit furent exactement designez par *Gentil Bellin* fameux Peintre de Venise, pendant son séjour à Constantinople, où *Mahomet II.* l'avoit mande. Le Pere *Menestrier* les fit graver il y a huit ans, & les accompagna d'explications fort étendues. Mais comme les Antiquaires n'ont pas été entièrement satisfaits de cette première gravure, qui leur a paru peu exacte, & que d'ailleurs parmi les anciens Monumens de Constantinople cette Colonne tient le premier rang, le Pere *Banduri* l'a fait graver de nouveau d'après les desseins mêmes de *Gentil Bellin*, que l'on conserve précieusement dans l'Academie Royale de Peinture à Paris; & il a joint à chaque Planché une courte explication de ce qui en fait le sujet.

2. On trouve dans le second livre des Commentaires de *D. Anselme* une Piece Gréque qui n'avoit point encore vu le jour, & qu'il a copiée sur un Manuscrit de la Bibliothèque de saint Germain des Prez. C'est l'histoire de la translation de

corps de saint Etienne, écrite par un Anonyme avant *Métaphrasse*.

3. L'Auteur a fait graver dans le troisième livre de ses Commentaires, les ruines du Cirque ou de l'Hippodrome de Constantinople, telles que *Panvini* les avoit fait représenter d'après une ancienne Topographie de cette ville. Dom Banduri dans ce même livre, nous fait part de deux morceaux curieux qui n'avoient point encore paru, & qu'il publie en Grec, avec la version Latine qu'il en a faite. Le premier est un petit *Traité de l'Hippodrome*, que lui a fourni un Manuscrit de la Bibliothèque Royale; le second, tiré d'un Manuscrit de la Bibliothèque de S. Germain des Prez, est la vie de S. Dalmace, lequel a donné son nom à un celebre Monastere de Constantinople; & c'est la description de ce Monastere qui a fait naître l'occasion de placer ici cette nouvelle Piece.

4. La Description de sainte Sophie écrite en François par *Grelot*, & accompagnée des cinq Planches qu'il en a fait graver, & qui représentent les principales parties de cette magnifique Eglise, occupe près de la moitié du quatrième livre.

C'est à regret que pour abréger nous passons par dessus les v. vi. & vii. livre des Commentaires de Dom Banduri.

312 JOURNAL DES SÇAVANS
plus illustres de cette Republi

On voit au reste dans tout cet
ge, des marques certaines que
ne sera pas moins digne de la pré
de M. le Grand Duc, que l'ont
d'autres Sçavans, qui ont en quel
çon payé les bienfaits qu'ils avoient
de la Maison de Médicis, par l'
qu'elle a recueilli de la reputati
se sont acquise. En un mot, on
re que rien n'est d'un augure plus
pour un homme de Lettres, qu
protégé par cette illustre Maison.

*Theatre Lyrique, avec une Préface
traite du Poëme de l'Opera, & la
à une Epître Satyrique contre ce S
par M. Le Br. A Paris, chez P
bou, Quai des Augustins, à la
te du Pont-Neuf, à l'Image S
1712. in 12. pagg. 318.*

IL est assez rare de voir des Pièc
ques imprimées avant qu'elles
sur le Theatre. On commen

tion se repand sur la lecture , & assure le succès de l'impression : au lieu qu'en faisant d'abord imprimer une Piece qui est faite pour la Musique, mais qui n'a pas encore été mise en chant , on jette le Public dans la necessite de juger de la Piece par elle même , independamment de la vûe ou du souvenir des accompagnemens qui y donnent d'ordinaire le plus de vogue.

L'Auteur du Recueil dont nous parlons n'a point craint cet inconvenient. Il donne ses Pieces au Public après les avoir refusées au Theatre. La raison qu'il en apporte , c'est que d'un côté il y a des Auteurs de mauvaise foi qui lui ont derobé quelques-unes de ses idées, qu'il avoit eu la complaisance de leur communiquer, & il a cru que l'impression empêcheroit du moins à l'avenir qu'on ne lui fit de pareilles injustices. Les Poetes d'aujourd'hui s'affranchissent, dit il, des formalitez que demandoit autrefois l'adoption; ils s'approprient les pensées d'autrui sans scrupule, & sans le consentement de ceux que la gloire & la justice intéressent dans cette affaire. Mais comme un pere naturel conserve toujours ses droits sur les enfans , ils ne trouveront pas mauvais qu'on le plaigne d'eux à eux mêmes , & qu'on reclame un bien dont ils dépouillent ceux à qui il

„ il appartient legitiment.” Il est vrai que d'un autre côté l'Auteur auroit pû se mettre à l'abri de leur usurpation, en donnant ses Pieces au Theatre ; mais une crainte délicate s'y est opposée. La Musique relève quelquefois les paroles ; mais elle en diminuë aussi les agrémens, quand au lieu de s'attacher à son modele , elle s'en écarte pour ne suivre que ses propres faillies. Si le talent de la Poësie & celui de la Musique étoient reünis dans la même personne, on pourroit esperer de voir des Opera parfaits , mais cet assemblage ne se trouve point. ” Ce n'est pas , dit „ l'Auteur , qu'il n'y ait de nos jours de „ dignes successeurs de Lulli. Ces sons „ divins dont il enchanta si agreablement „ nos oreilles, n'ont point été enfermez „ avec lui dans son tombeau. Thebes „ & la Thrace n'ont pas vû seules des „ Amphions & des Orphées ; nous en „ voyons encore , & la France dispute „ à l'Italie l'honneur d'avoir produit les „ plus grands Maîtres en cet art mer- „ veilleux.

Tous ces avantages dont l'Auteur convient, n'ont pû le déterminer à procurer à ses Pieces les beautez de la Musique. L'amour paternel , presque toujours aveugle pour ses enfans , craint qu'on n'altère quelque chose dans leurs traits. Il aime mieux qu'un Peintre en fasse un portrait fi-
del.

delle qu'un tableau trop recherché. Souvent un Musicien, quoi qu'habile, se laisse emporter par la fougue de son enthousiasme, & peint plutôt son idee que celle du Poete. Il secoue le joug d'une sujétion qui lui paroît trop servile; & negligent de conformer le caractère de sa Musique à celui de la Poësie qu'il met en œuvre, il trouble l'intelligence & l'harmonie qui doit les unir.

D'ailleurs l'Auteur se plaint de ce qu'il y a des corvées à essayer avant qu'une Piece parvienne à paroître sur le Theatre.

„ Un Musicien, dit-il, qui n'aura pas le
 „ sens commun, un Directeur de spectacles aussi bizarre qu'ignorant, exigeront
 „ quelquefois d'un Poete qu'il reforme ou
 „ qu'il supprime un endroit, parce qu'il n'en
 „ sera pas à leur fantaisie, & cet endroit
 „ sera le plus beau de l'Ouvrage. Un
 „ Auteur qui a du bon sens, & qui est
 „ incapable d'une complaisance basse &
 „ aveugle, s'impatiente, se revolte, se
 „ rebute, & abandonne le Musicien, le
 „ Spectacle, & le Directeur. Voila, ajoute-t-il, comme on perd de bons
 „ Auteurs, faute de sçavoir ménager les
 „ uns, & connoître les autres.” Il se plaint aussi du peu d'accueil & d'honneur qu'on fait aux Auteurs, & de la malheureuse nécessité où ils sont de ramper devant des Acteurs pour mendier leurs suff-

frages. " Que sont devenus, s'écrie-t-il,
 „ ces tems où la Grece couronnoit les
 „ Sophocles & les Euripides des mêmes
 „ lauriers dont elle ornoit le front de ses
 „ Heros; & où Rome decernoit en plein
 „ Theatre les honneurs d'une espece de
 „ triomphe à un Affranchi que Scipion
 „ & Lælius honoroient de leur bienvel-
 „ lance; & à un Etranger que Neron,
 „ quoi que jaloux, combloit de bienfaits?
 „ Quel ingrat métier à présent, quelle
 „ frivole occupation que de travailler pour
 „ le Theatre! " Ces plaintes sont sui-
 vies de quelques observations sur l'origine
 de l'Opera, & sur la juste idee qu'on en
 doit avoir. Quoi que les Anciens ne
 connussent pas ce spectacle, ils nous ont
 conduit à l'inventer. Le chant & la dan-
 se étoient en usage chez le Theatre des
 Atheniens. Les Romains sont les pre-
 miers qui aient mis en vogue ces sortes
 de Jeux parmi les Modernes. Les Fran-
 çois y ont ajouté la perfection. Ce Poë-
 me, à proprement parler, est un mon-
 tre en fait de Poëme; il n'a ni la contrain-
 te de la Tragedie, ni la liberté de l'Epo-
 pée. La Tragedie a pour objet la ter-
 reur & la compassion, la Comedie, l'in-
 struction & la reforme des mœurs. On ne
 sauroit dire precieusement quel est l'objet de
 l'Opera, qui n'a gueres été jusqu'à pré-
 sent que l'amusement d'un Spectateur oi-
 seux.

fif & amateur de la Musique. Les amours des Dieux sont les sources où l'on puise d'ordinaire les furets des Opera. Mais l'Auteur voudroit qu'en faisant parler & agir les Dieux, on ne mît rien dans leur langage ni dans leurs actions qui demerit leur caractère. Les divertissemens doivent être variez & tirez du sujet; il ne faut point qu'ils fassent languir le Spectateur, ni qu'ils suspendent trop long temps la continute de l'action. Il faut regarder le Poeme de l'Opera comme ces personnes qui frappent agreablement la vûe, quoi qu'il n'y ait rien de regulier dans leurs traits; ou comme ces bâtimens qui ne laissent pas de plaire, quoi que l'architecture n'y soit pas obervée fort exactement. Souvent des parties bizarrement assorties composent un tout qui ne plait pas moins que si une étude plus soigneuse les avoit arrangées. La contrainte fait tomber dans la secheresse & l'insipidité; la perfection n'est pas toujours ce qui plait davantage. De tout cela l'Auteur conclud que malgré les préventions de certains Critiques contre l'Opera, il n'y a pas de spectacle plus magnifique & plus amusant que celui là, quand il est bien executé. Il ne convient pas que tous les Opera soient froids sur le papier. Si le Poeme est mauvais, dit-il, la Musique ne le rendra pas meilleur, ni plus animé. S'il est

O ;

bon

bon, il plaira par lui-même. Il compare un bel Opera sans Musique à une belle personne sans fard. On laisse au Public à apercevoir dans les Pieces qu'on lui presente, ces beautez naturelles qui ne doivent rien aux secours de l'art.

Fête d'Athenes représentée sur une Cornaline antique du Cabinet du Roi. A Paris, chez Pierre Cot, Imprimeur-Libraire de l'Academie Royale des Inscriptions & Médailles, rue du Foin, à la Minerve. 1712. in 4. pp. 59.

LA Pierre gravée dont on nous donne ici l'explication, est en ce genre un des plus beaux & des plus parfaits Monumens qui nous restent de l'Antiquité. En effet, il est surprenant que dans un espace qui égale à peine le diamètre d'une piece de quatre sols en ovale, on ait pû représenter quinze figures humaines, toutes également distinctes, & dessinées avec toute la correction imaginable. On l'appelle vulgairement le Cachet de *Michel-Ange*, parce que c'étoit à cet usage que l'employoit ce Peintre fameux, à qui elle appartenoit, & qui en faisoit ses délices. Après sa mort, cette Cornaline tomba entre les mains d'un Orfèvre de Boulogne nommé *Augustin de Tassa*, d'où elle passa à la femme d'un Intendant de la Maison

de Florence. Depuis, en 1611, elle fut vendue par les heritiers de cette Dame à M. Bagarris, Garde du Cabinet d'Henri IV. On dit que ce sçavant homme l'avoit achetée 800 ecus. Madame De May son heritiere s'en défit dans la suite, en faveur de M. Lauthier pere du Secretaire du Roi; & c'est de là qu'en dernier lieu elle a passé dans le Cabinet de S. M. (Nous empruntons de l'Auteur tout ce detail historique)

On ne doit pas s'étonner qu'une Antique aussi achevée ait fait l'objet de l'admiration & des recherches des Antiquaires & des Peintres; & qu'à l'envi les uns des autres ils ayent fait graver ce précieux bijou, & se soient mis en devoir de l'expliquer. On l'avoit déjà vu gravé en petit, mais sans aucune explication, dans le *Traité de l'Usite des Voyages*, Ouvrage de M. Baudelot. Depuis ce temps-là, Mademoiselle le Hay en a publié en grand une copie, où elle s'est écartée en quelque chose de l'original, qu'elle a pris pour un ouvrage de *Pyrgorele* celebre Graveur contemporain d'Alexandre le Grand. D'autres, sur ce principe, ont avancé que cette pierre pourroit bien avoir été gravée pour Alexandre lui-même, lorsqu'il se preparoit à la conquête des Indes, & qu'on y avoit représenté une Vendange. Enfin M. de Mauvour, peu content,

l'Estampe , par rapport au défaut d'exactitude , & de l'explication qu'on en avoit imaginee , en a fait graver une nouvelle copie plus fidele , accompagnée d'un précis de son sentiment sur le sujet de cette Antique , où il a cru voir une Fête ou un Sacrifice pour la naissance de Bacchus ; & c'est sur quoi il a lu une Dissertation dans l'Académie Royale des Inscriptions & Médailles.

M. Brudelot si versé dans la connoissance des anciens Monumens , n'a pu se rendre à l'opinion de M. *de Mautour* , quoi qu'elle lui ait paru plus vrai-semblable que tout ce qu'on avoit conjecturé sur cette Pierre jusqu'alors. Il a cru entrevoir un denouement plus heureux ; & sur le défi qu'on lui a fait d'expliquer cette Antique d'une maniere plus plausible que n'avoit fait son Confrere , il a rassemble les preuves de son Système dans un Discours qu'il a communiqué à la même Académie. Il a eu soin de le remanier depuis ce temps-là , il y a fait des additions , & l'a mis en l'état ou nous le voyons ici. Il y a joint une nouvelle copie en grand de la Cornaline , & Monseigneur le Duc d'Orleans qui a bien voulu examiner cette copie , l'a trouvée *tres-juste & tres-exacte*. Après un suffrage de ce poids , l'Auteur n'a plus balance à la publier , avec son explication ; & il dédie l'une & l'autre

à Son Altesse Royale. Il a fait graver l'Antique des deux manieres qu'elle peut être vûe; c'est-à-dire, telle qu'elle paroît en creux, & telle qu'on la voit dans les empreintes qu'on en tire.

Ce sçavant Antiquaire est donc persuadé qu'on a eu principalement en vûe de représenter sur la Pierre en question ce qui se passoit après la pompe de la Tête appelée *Puanepsies*, & qu'on a voulu de plus y conserver la memoire de quelques autres evenemens qui regardoient l'institution de cette cérémonie religieuse. On la celebroit à Athenes en l'honneur d'Apollon, le septième du mois qui répondoit à la fin de Septembre & au commencement d'Octobre, & que les Atheniens nommoient *Puanepsion*, à cause de cette solennité. Elle devoit son origine au vœu que fit Thesee en partant pour l'Isle de Crete, de rendre à Apollon des actions de grâces, s'il revenoit vainqueur du Minotaure, & ramenoit avec lui les compagnons. Les circonstances qui caractérisoient les *Puanepsies* se peuvent réduire (selon M. Baudelot) à trois principales. 1. On y exposoit pour offrandes toutes les especes de fruits, de grains, & de legumes que produisoit la saison. Tout cela remplissoit des corbeilles & d'autres vaisseaux, parmi lesquels il y en avoit un de terre, appelle *Kernos*, qui en contenoit

plusieurs petits, dans lesquels étoient distribuées différentes sortes d'offrandes. 2. On y portoit en pompe ou en procession un rameau appelé *Eiresione*, orné de laine de couleur blanche & de couleur de pourpre, & sur lequel on répandoit non seulement du vin, mais encore ce que les Grecs nommoient *τραγίματα*, les Latins *Bellaria*, & ce que l'Auteur exprime ici par ces mots (*toutes sortes de Bonbons*) Cet accompagnement de l'*Eiresione* consistoit en figues tant fraîches que seches, en petits gateaux, en miel, & en huile contenue dans de petits vases appelez *coryles*. Plusieurs Anciens (de l'aveu de M. Baudelot) nous apprennent que ces diverses offrandes étoient pendues à la branche : mais c'est de quoi il ne demeure pas d'accord, alleguant quelques autoritez qui semblent insinuer le contraire. 3. On y faisoit cuire des fèves dans un grand vaisseau de terre, & l'on en distribuoit à toute l'Assemblée en mémoire de ce que les Compagnons de Thésée à leur retour de Crète, avoient fait cuire dans une marmite commune tout ce qui leur restoit de provisions, & s'en étoient regalez. C'est de cette sorte de legume appelée en Grec *Puanon* ou *Kuamos*, & du verbe *hepsin*, cuire, que la fête avoit emprunté le nom de *Puanepsies*.

Ces circonstances une fois établies, il

ne s'agit plus que de les trouver sur la Cornaline, & c'est à quoi s'attache M. Baudelot. Il avoué en premier lieu, qu'il seroit inutile d'y chercher la branche nommée *Eiresione*, qui n'y paroît en nul endroit, & que le Graveur a négligé de représenter; parce que (dit-il) elle ne faisoit qu'une partie de la pompe qui precedoit les sacrifices en usage dans cette Fête, & qui n'avoit pas un raport assez marqué au principal objet qu'on se proposoit dans cette gravure. Ainsi l'Auteur se renferme dans les deux autres circonstances, c'est-à-dire, dans la première & la dernière, qui lui paroissent très-distinctement exprimées sur la Pierre. En effet, elle offre à nos yeux plusieurs corbeilles & plusieurs vases de diverses formes, remplis de différentes sortes de fruits, & portez par des figures d'hommes, de femmes, & d'entans, les unes debout, les autres *accroupies*. Il y en a une, entr'autres, qui a la tête chargée du vaisseau nommé *Kernos*, dont nous venons de parler, dans lequel on distingue plusieurs petits gobelets appelez *Cotyles*; & une autre figure semble vouloir decharger la première de ce pesant fardeau, pour faire sans doute à la Compagnie la distribution des petits vaisseaux qu'il contient. Mais ce qui acheve de confirmer M. Baudelot dans sa conjecture au sujet

des *Puanepssies*, c'est le jeune garçon qui porte à deux mains une espèce de terrine ou de grande marmite, dans laquelle il ne doute pas qu'on n'ait fait cuire le mets principal de cette Fête, c'est à-dire, des fèves. Des quinze figures humaines gravées sur la Cornaline; en voilà déjà plus de la moitié d'employées à la célébration des *Puanepssies*. Voyons présentement quel usage l'Auteur fait des autres.

Nous avons déjà dit qu'il est convaincu que dans cette Gravure tout ce qui n'a pas un rapport évident à la Fête, en a un manifeste avec Thesée son Instituteur. Sur cette supposition il prétend que la figure d'homme couronnée d'olivier, & qui tient de la main droite un vaisseau large & peu profond, est celle de Thesée lui-même qui prend part à la Fête, & qui fait au Dieu son bienfauteur une offrande de quelque liqueur contenue dans le vase. Le cheval dont il tient les rênes de la main gauche, paroît-la (dit l'Auteur) comme un animal dédié au Soleil, ou consacré à Neptune, dont ce Héros se disoit fils, ou comme un symbole de la Thessalie, dont il s'étoit emparé (selon *Cedrenus*) en revenant de Crete. A l'égard de la tête d'animal qu'on voit au pied d'un arbre derrière Thesée, M. Baudelot l'avoit prise d'abord pour celle d'un lion ou d'un
chien.

chien. Mais S. A. R. Madame, comme Châsseresse habile, & qui a l'autopsie des plus sûres, a jugé que c'étoit la tête d'un sanglier ; & l'Auteur y reconnoit aussitôt celui de *Crommyon*, dont le meurtre (selon *Diodore*) passe pour le troisième des travaux de *Thésée*.

Quant aux trois figures assises ou *acroupies*, elles sont là (dit M. Baudelot) pour le sacrifice que *Thésée* institua en l'honneur d'*Hécate* qui avoit exercé l'hospitalité envers ce *Heros* lorsqu'il alloit combattre le *Minotaure*. La description que fait *Plutarque* de ce sacrifice que les *Peuples* célébroient (dit-il) *repandus ça & là, & couchés comme en cercle*, convient assez (selon notre Auteur) avec la situation des trois figures. Il appuye encore ce sentiment par le pavillon tendu au dessus de ce groupe, & qui peut (selon lui) représenter le *Temple sans clôture*, dans lequel on rendoit à *Hécate* cette espèce de culte. Tout lui semble favoriser sa conjecture sur ce sacrifice, qui n'étoit dans ces anciens temps, que de choses inanimées. La femme avec son enfant offre le panier plein de fruits. L'homme presente dans un vase, du miel, du vin, ou de l'huile. La jeune personne qui est au milieu, tient un instrument de Musique pour en jouer pendant la cérémonie. Nous passons pour abréger, par dessus les autres

point d'inconvénient. Au contraire, je le puis fort bien soutenir dans mon Système par un endroit de Pausanias dans la vie de Ithèque même, après quoi il raporte le passage sur lequel il se fonde.

Il ne nous reste plus qu'à exposer le sentiment du sçavant Auteur sur la scène où il croit que se celebre la Fête. Il soupçonne donc que ce pourroit bien être les jardins de Cimon fils de Miltiade, située dans le voisinage du Pirée; ou plutôt une plaine nommée *Alipedon*, qui étoit peu éloignée de la mer. La principale raison sur laquelle il établit cette conjecture, est tirée du Pêcheur représenté dans l'*Exergue* de la Cornaline, assis au bord de la mer, que M. Baudelot prétend être l'embouchure du Port de Pirée, ce qu'il a soin d'éclaircir par une Carte Topographique des environs d'Athènes. Nous ne le suivrons pas dans les preuves dont il fortifie cette opinion. Ce détail nous meneroit trop loin, & nous devons laisser quelque chose à la curiosité des Lecteurs.

Abregé de l'Histoire des Plantes usuelles, dans lequel on donne leurs noms differens, François & Latins, la maniere de s'en servir, la dose, & les principales compositions de Pharmacie dans lesquelles elles sont employées, avec quelques observations sur leurs

usages, Par J. B. CHOMEL, Docteur Regent en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des sciences, & Conseiller Medecin ordinaire au Roi. A Paris, chez Charles Osmont, rue saint Jacques, à l'Ecu de France 1712 in 12. pagg 640. sans compter la Table & un Discours préliminaire.

LA diversité des Plantes est si grande, que la plupart des jeunes gens qui s'appliquent à la Botanique, s'en rebutent presque aussi-tôt qu'ils commencent à s'y appliquer. Le Livre que M. Chomel donne au Public est très-propre pour rappeler les Lecteurs à une science si utile. Cet Auteur n'y traite que des Plantes qui sont d'usage en Médecine, lesquelles n'excedent gueres le nombre de cinq cens, au lieu que celui de tous les simples monte à plus de dix mille. Les démonstrations que depuis peu d'années M. Chomel fait des Plantes utiles dans un jardin particulier qu'il entretient à ses depens, l'ont déterminé à faire imprimer cette Histoire abrégée, pour épargner à ceux qui assistent à ses leçons, la peine d'écriture, & leur laisser le loisir d'examiner avec plus d'attention les Plantes qu'il leur montre. Ils trouveront ici un détail exact des vertus des simples qui naissent dans nos bois & dans nos prairies. L'Auteur y a joint ce-
lui

lui des drogues étrangères qui se tirent des
 vegetaux & qui sont d'usage en Medeci-
 ne; il en a donné l'histoire abrégée, &
 les a placées après les Plantes de France
 à la fin de chaque classe. Ceux qui vou-
 dront dresser des jardins de Plantes Medi-
 cinales pourront se regler sur le plan qu'on
 leur presente, dans lequel on ne s'est
 pas moins attaché à soulager la memoire
 qu'à conduire le jugement, par l'ordre
 methodique qu'on a observé. Pour ce
 qui regarde les noms des Plantes, Mr.
 Chomel en a fait un dénombrement assez
 considerable, qui ne peut manquer de
 contribuer à l'éclaircissement de la Botani-
 que, que la confusion des noms a rempli
 d'équivoques: Car dans les Livres qui
 ont paru jusqu'ici sur cette matiere, un
 même nom se trouve quelquefois appli-
 qué a différentes Plantes, & une même
 Plante se trouve quelquefois indiquée sous
 differens termes. Pour dissiper cette obs-
 curité, l'Auteur après avoir designé les
 noms François de chaque simple, a mar-
 qué les synonymes Latins dont les plus
 celebres Auteurs se sont servis en parlant
 des mêmes simples. Gaspard Bauhin, dont
 le Pinax ou le Dictionnaire est entre les
 mains de tout le monde, lui a paru de-
 voir être cité là-dessus le premier, & en-
 suite Jean Bauhin, dont l'histoire genera-
 le des Plantes est une Bibliothèque uni-

verselle des Auteurs qui ont paru jusqu'à lui. M. Chomel a souvent cité sur le même sujet Dodonée, dont nous avons des Commentaires assez exacts sur Theophraste. Il n'a pas oublié non plus les synonymes dont se sont servis MM. Morison, Tournefort, & Ray, lorsqu'ils ont jugé devoir ranger certaines Plantes sous d'autres genres. Les Auteurs qui ont écrit sur les vertus des simples, ou qui ont donné la description des drogues étrangères, comme Tragus, Lobel, Clusius, Dalechamp, Hernandes, Harmans, Marcgravius, Pison, & quelques autres sont aussi indiqués dans ce Catalogue. M. Chomel n'a pas omis certains noms Grecs, Arabes, ou Barbares, qui sont en usage dans les Livres de Pharmacie; en un mot on peut dire qu'il n'a rien laissé à désirer à ceux qui souhaitent s'instruire parfaitement dans la connoissance des vegetaux, & qui veulent entrer dans la lecture des Auteurs qui ont écrit sur les propriétés des simples, & sur les compositions de Pharmacie.

Il ne se contente pas de marquer les véritables noms des Plantes, on voit que son but principal est de rendre les jeunes Medecins capables d'employer utilement les secours que ces Plantes fournissent si abondamment. Pour cela il s'est particulièrement attaché à éviter le défaut d'arr

lequel sont tombez les anciens & après eux la plupart de leurs Imitateurs, qui font de grands éloges de la Plante, sans marquer quelle la Plante il faut employer, ni de la dose dans laquelle on doit l'employer, non plus que de la manière de servir, ce qui est cependant d'une conséquence, une même Plante souvent différentes vertus, différentes parties, & la juste dose du remède contribuant beaucoup au succès en doit attendre. M. Chomel a vité les exagerations de ceux qui avec excès toutes les Plantes parlent, & qui en font autant de cées & de remèdes universels; tente de marquer les parties de la Plante qui sont le plus en usage & leur attribue que les vertus les plus utiles. Il joint à cela d'excellentes observations qu'il a recueillies en sa Médecine, & dont la connoissance beaucoup servir pour faire une application des remèdes. On trouve plus dans cet Abrégé, une compilation des principales préparations de Pharmacie où chaque Plante est employée, ce qui rappelle en même temps la mémoire, la vertu du remède composé, & celle du remède simple.

Il ne nous reste plus qu'à voir

te de l'ordre que l'Auteur a observé dans cette Histoire. La plupart des Traitez qui ont été composez sur le même sujet sont distribuez ou par ordre alphabetique, ou suivant les genres des Plantes. Ces methodes ont ce a l'incommode, que les Plantes dont les vertus sont differentes ou contraires, s'y trouvent ordinairement confondues, en sorte que lorsqu'on veut choisir entre les simples qui ont une même propriété, ceux qui conviennent le mieux a la maladie qu'on veut traiter, il faut se fatiguer a parcourir tout un Catalogue. L'ordre que M. Chomel est plus judicieux, puisque les Plantes qui produisent un même effet, s'y trouvent rangées dans une même classe, & y sont toutes aperçûes d'un coup d'œil. Quelque avantageux néanmoins que soit cet ordre, il s'y rencontreroit un inconvenient au sujet des différentes propriétés d'un même simple, si l'Auteur n'avoit pris soin de mettre a la fin de chaque classe le catalogue de certaines Plantes dont il est parlé dans d'autres, & qui ont néanmoins rapport par leurs vertus a la classe particulière dont il s'agit. Par exemple, la guimauve, qui est une des herbes qu'on emploie le plus communément dans les decoctions & dans les tomentations émollientes, se trouve placée, comme elle doit, dans la classe où il est traité des

Plantes émollientes ; mais comme la racine , les fleurs , & les graines de cette Plante sont très-utiles dans les maladies de la Poitrine , & ne conviennent pas moins dans celles de la vessie , & dans les supressions d'urine , il est encore parlé de la même Plante à la fin des classes où l'on fait mention des Plantes bechiques , & des aperitives ; ce qui ôte toute obscurité.

L'Ouvrage est divisé en deux Parties ; dont la première renferme six classes : la première classe traite des Plantes purgatives , parmi lesquelles sont comprises les Plantes émetiques. Dans la seconde , il est parlé des Plantes bechiques & expectorantes , c'est-à-dire , qui font cracher. Dans la troisième , de celles dont on se sert en errhines & en sternutatoires. Dans la quatrième , des hystériques. Dans la cinquième , des diuretiques & aperitives. Dans la sixième , des diaphoretiques & sudorifiques.

La seconde Partie est divisée en deux Sections. La première Section comprend huit classes , dont la première renferme les Plantes cordiales & alexiteres : la seconde , les cephaliques & aromatiques : la troisième , les ophthalmiques : la quatrième , les stomachiques , & les anti-vermineuses : la cinquième , les fébrifuges : la sixième , les hépatiques & spléniques : la

sep.

septième, les cathartiques : la huitième, les anti-scorbutiques. La seconde Section est partagée en cinq classes : dans la première sont comprises les Plantes vulnérables, d'abord les vulnérables proprement dites, dont la plupart sont astringentes, puis les vulnérables detensives, & ensuite les vulnérables apertives. Dans la seconde classe sont comprises les herbes émollientes : dans la troisième, les résolutives : dans la quatrième, les anodynes & assoupissantes : dans la cinquième enfin, les rafraîchissantes & incrassantes.

Voilà la division générale de cette Histoire abrégée, & en même temps l'ordre du jardin dans lequel M. Chomel a rangé les Plantes dont il fait avec un très-grand succès, des démonstrations publiques, depuis trois années.

Voyage du Sieur PAUL LUCAS, fait par l'ordre du Roi, dans la Grece, l'Asie Mineure, la Macedoine & l'Afrique. A Paris, chez Nicolas Simart, Imprimeur Ordinaire de Monseigneur le Dauphin, rue saint Jacques, au Dauphin couronne. Deux Tomes in 12. Tom. I. pp. 410. Tom. II. pp. 417.

UN esprit de curiosité inspire à bien des gens le goût des voyages. Et en cela ils songent plus à leur satisfaction propre

qu'à l'utilité du Public. Il y en a même qui n'en tirent aucun profit ni pour eux, ni pour les autres. Ils s'éloignent de leur Patrie, ils voyent tous les jours des Pais nouveaux, ils amusent leur inquiétude : Voilà le seul but qu'ils se proposent. Mais il se trouve aussi quelques personnes qui savent voyager plus utilement, & qui recueillant tout ce qui se presente à eux de remarquable, soit pour la beauté des lieux, soit pour les mœurs des habitans, donnent ensuite au Public leurs découvertes, & le mettent par là en état de jour sans peine du fruit de leurs courses & de leurs fatigues. Il y a encore pour ceux-là un écueil à craindre, qui est l'exageration des faits : On veut souvent, à quelque prix que ce soit, intéresser le Lecteur. Dans cette vue on charge un peu les récits; on prête aux événemens certaines circonstances qui les rendent plus singuliers, on porte au même degre de certitude ce que l'on a vu soi même, & ce que l'on tient du raport d'autrui; & pour ne pas debiter des choses communes, on en debite quelquefois de fausses. D'un autre côté il faut convenir qu'il y a des Lecteurs difficiles, qui affectent de douter de tout, & qui ne connoissant que les mœurs d'un certain Pais, sont déterminés à ne rien croire de ce qui s'en éloigne. Cette injustice n'est pas moins

blâmable que celle des Voyageurs qui en imposent. Elle va à s'oter a soi même volontairement la connoissance de ce qui se passe chez les Etrangers, & à se priver par là de choses agreables à l'esprit, & souvent utiles aux mœurs.

Les relations que donne M. Lucas sont d'un miente déjà connu parmi les Sçavans. Trente cinq ans d'expenience, joints à beaucoup de discernement, lui ont appris à voyager avec fruit. Il a parcouru plus d'une fois la Grece, l'Asie Mineure, la Perse, la Syrie, l'Egypte, & l'Afrique; & durant le cours de ses voyages il a ramassé un grand nombre de Medailles, de Pierres gravées, d'anciens Manuscrits, & d'autres curiositez qui ont miente de trouver place dans le Cabinet du Roi, ou dans la Bibliothèque du Louvre. " Mais il est, dit il, „ des raretez qu'on ne peut saisir que „ par l'esprit, & communiquer que par „ le discours." Ce sont celles qu'il presente ici dans ses relations. La Préface qui est à la tête va a detruire les préjuges où on est contre les Turcs, & en general contre la plupart des Orientaux. Les Mahometians passent parmi les Chrétiens pour des gens aveuglez ou stupides, & incapables de penser. On se persuade que la Raison les a abandonnez; qu'ils n'ont aucune teinture de Logique ni de Méta-

physique ; en un mot que la Philosophie, la Rhetorique, les Humanitez sont exclues de chez eux pour jamais ; on se trompe, dit la Préface, il n'est pas permis de croire que des Provinces qui autrefois enfantent des Sçavans à milliers, soient tout d'un coup devenues steriles, ou qu'elles n'aient plus formé dans leur sein que l'ignorance & la folie. Une Religion, de quelque nature qu'elle soit, ne produit pas la bêtise dans des hommes faits comme nous, & qui ont succédé à tant de Sçavans. Il faut distinguer les Sciences naturelles & seculieres d'avec ce qu'on appelle le Mahometisme. Et pourvu qu'on ne touche point aux dogmes de l'Alcoran, il est permis en ce Pais-là, comme ailleurs, de donner l'essor à son imagination, & de publier ses idées. La différence qu'on y peut trouver c'est qu'on n'y a pas la commodité de l'impression. Mais, selon la Préface, ce n'est pas un grand malheur d'y être privé de ce secours. Les bons Livres se répandent bientôt par tout, & on ne perd rien à ne pas voir les mauvais. On a ce qu'il y a de meilleur dans chaque genre d'Ouvrages, sans avoir la peine de choisir.

C'est par ordre du Roi que M. Lucas a fait le voyage dont il donne la relation. Cette circonstance honorable confirme
l'a-

l'opinion qu'on doit avoir de son exactitude sur les faits. Il a divisé sa relation en deux volumes. Le premier contient la description de la Natolie, de la Caramanie, & de la Macedone. Il commence par la description de Constantinople, & de tout ce qui s'y passa dans le séjour qu'il y fit. De là il alla a Nicomedie, où il rendit visite au Bacha, qui sur sa reputation de Medecin, le reçut très-obligamment, & lui confia qu'il sentoît des douleurs dans l'estomac, dont il souhaitoit fort être soulagé. " Sur le champ, dit M. Lucas, je mis en pratique le cérémonial de la Medecine, je commençai a rêver; & comme j'avois une envie extrême d'aller voir quelques antiquitez dont plusieurs Bourgeois m'avoient conté des merveilles, je crus que je trouverois difficilement une occasion aussi favorable de contenter ma curiosité. Je lui dis donc que tous les mélanges de drogues que font les Medecins ordinaires étoient plus propres a gâter un temperament qu'à rétablir la santé; que lorsqu'on connoissoit quelque simple dont la force proportionnée à une maladie pût la chasser sans alterer la constitution de la personne, il falloit la chercher par mer & par terre. Je sai, lui dis-je, une herbe qui viendroit admirablement bien

„ a votre mal, mais peut-être ne se trouve-t-
 „ elle point ici, quoique le climat soit à peu
 „ près semblable a celui où, je l'ai vue. Com-
 „ ment, repliqua le Bacha, vous êtes ici dans
 „ le meilleur terrain qui soit sous le Ciel;
 „ vous n'avez qu'à voir de quel côté vous
 „ voulez aller, je vous enverrai demain
 „ des chevaux, & deux de mes gens qui
 „ vous accompagneront par tout; faites
 „ en sorte de trouver l'herbe dont vous
 „ me parlez, elle sera sans doute dans
 „ quelqu'un des lieux circonvoisins. Il
 „ ajouta qu'il me prioit de faire attention
 „ aux fontaines que je rencontrerois, &
 „ d'en goûter les eaux, pour lui dire quel-
 „ le étoit la plus salutaire pour lui. " M.
 Lucas dans le dessein qu'il avoit de voir
 le pays, promit tout & accepta tout. Il
 partit le lendemain avec l'escorte qu'on lui
 avoit promise, parcourut commodément
 les villages & les montagnes d'alentour,
 moins pour chercher l'herbe précieuse qu'il
 avoit fait espérer au Bacha, que pour cô-
 couvrir ce qu'il y avoit de curieux sur la
 route. Il arriva à une fontaine qui passe
 dans le Pays pour guérir toutes sortes de
 maladies, & qui a la vertu de purger par-
 faitement sans la moindre violence. „ Une
 „ chose merveilleuse, dit il, c'est que si
 „ l'on prend de l'eau de cette fontaine en
 „ descendant, je veux dire en suivant son
 „ cours, elle purge seulement par en bas,

„ & que lorsqu'on en prend en remon-
 „ tant, elle fait indubitablement vomir,
 „ & point autre chose. “ M. Lucas lais-
 se aux Naturalistes a développer les causes
 d'un fait si singulier, & qui mérite sans
 doute leurs reflexions; il se contente d'en
 garantir la verité.

De la il revint à Nicomedie, où le Ba-
 cha attendoit impatiemment l'herbe dont
 il l'avoit flatté. M. Lucas ne manqua
 point de lui donner quelques simples pour
 son estomac: Et sans attendre le succès
 du remede il partit le lendemain pour con-
 tinuer son voyage. Nous ne pouvons pas
 suivre dans un *Extrait* tous les lieux dont
 il est parle dans son Livre, il suffit de dire
 qu'apres avoir décrit dans le premier Tome
 la Natolie, la Caramanie, & la Macedoi-
 ne, il fait mention dans le second, de Je-
 rusalem, de l'Egypte, & du Liban, &
 il ajoute a cette description un *Memoire*
 pour servir a l'Histoire de Tunis depuis
 l'année 1684. Ces relations sont mêlées
 d'évenemens singuliers, qui feront plaisir
 au Lecteur. On y trouve sur les Turcs,
 sur les Druses, & sur une bonne partie des
 villes de la Natolie & de l'Egypte, plusieurs
 particularitez dont personne jusques-la n'a-
 voit parlé, & qui empruntent un nouvel
 agrément du Style de l'Auteur, & de l'or-
 dre qui regne dans son Ouvrage.

JOURNAL DES SÇAVANS.

NOUVELLES DE LITTERATURE † DE FLORENCE.

R. Henri Brenkman Hollandois est venu ici, dans le dessein de revoir le Droit sur le celebre manuscrit des Pandectes. Il travaille a cette revision avec une application infatigable, secondé par Michel Salvini, qui de son côté compare le Texte des Pandectes avec la paraphrase des Institutions par Theophile, les Basiliques, d'autres Jurisconsultes Grecs dont les manuscrits sont dans la Bibliothèque du Grand-Duc. M. Brenkman a entre les mains un manuscrit fort ancien des Digestes, qui appartient à Mr. Corneille Van Bynckershoek Docteur Jurisconsulte Hollandois. On ne doute pas que ces travaux de Messieurs Brenkman & Salvini ne produisent une édition du Corps du Droit Civil plus parfaite que toutes celles que nous avons. Quoique ce soit rendre un assez grand service au Public, Mr. Brenkman veut faire davantage en sa faveur, & pour la perfection de l'étude du Droit, il veut rétablir, autant qu'il se peut, l'Ordre des anciens Jurisconsultes dans le Digeste, par la réunion des fragments de chacun des Auteurs. Il va commencer à imprimer pour essai les ouvrages d'Ulpian.

Varus, avec sa vie tirée de divers Auteurs. On reproche à M. Brenkman d'avoir réuni plusieurs Alfens dans la personne du Jurisconsulte : l'Alfenus Cordonnier de Cremone, dont parle Horace, l'Alfenus Poete ami de Catulle.

DE MODENE.

LE goût des belles Lettres & l'érudition ne se trouvent que rarement dans un même sujet ; il est pourtant des genies extraordinaires qui semblent posséder toutes les especes d'esprit. M. Muratori est un de ces heureux genies, ses Anecdotes & tant de sçavantes Dissertations ne laissent pas douter de son erudition. Son *Traité de la perfection de la Poësie Italienne* convainc de son goût pour les véritables beautez de la Poësie, il vient encore d'en donner une preuve dans une nouvelle édition des *Poesies Italiennes de Petrarque*. Il a revû le texte sur les manuscrits & sur l'édition originale d'Ubal dini, il a joint au texte les *considerations & recherches* d'Alexandre Tassoni, parmi lesquelles il a inséré quelques remarques choisies de Muzio, de Capodistria. Les considerations de Tassoni sont augmentées de plusieurs remarques nouvelles de ce sçavant Critique qui n'ont point encore été imprimées. Enfin on a dans le même volume les *Remarques* de M. Muratori sur Po

trarque, & ce n'en est pas la partie la moins précieuse.

D'U L M E.

MR. Chrétien Wolfius Professeur de Mathématiques ent etenu par l'Electeur est connu par son *Aerometrie* & par d'autres Ouvrages est meuz. Il est de ces sçavans Ecrivains à qui le Public doit le Journal de Leipzic. Cet habile Homme a fait imprimer en Allemann un *Cours de Mathematiques*, il a taché de degager ces Sciences de tout ce qui n'est pas necessaire, de ramener toutes les connoissances qu'elles donnent à la pratique, & d'expliquer le plus clairement qu'il est possible des matieres peu intelligibles. Son Ouvrage est partagé en quatre Tomes in 8°. Le premier contient un Traité préliminaire de la methode Mathématique, l'Arithmetique, la Géometrie, la Trigonometrie, l'Architectüre civile. Le second comprend la Pyrotechnie, l'Architectüre militaire, la Méchanique, l'Hydrostatique, l'Aerometrie & l'Hydraulique. Le troisieme est employé à expliquer l'Optique, la Catoptrique, la Dioptrique, la Perspective, la Trigonometrie spherique, l'Astronomie, la Chronologie, la Géographie, la Gnomonique. On a dans le qua-

S E P T E M B R E 1712. 345

quatrième l'Algebre commune, l'Analyse de Mr. de Leibniz & la Bibliothéque du Mathématicien. *L'édition Latine de ce Cours de Mathématiques a suivi de près l'édition Allemande.*

Elementa Matheseos universa edita à Christiano Wolfio in Academia Fridericiana Mathematicum Professore Regio. Hala Magdeburgica, in 8° quatre Tomes.

* D E M A R P U R G.

LA traduction Latine des Nouvelles de Justinien est barbare, aussi peu intelligible que peu exacte. Mr. Hombergk en a entrepris une plus élégante, plus claire & plus correcte, dont il a fait paroître un essai. *C'est la version de la premiere Novelle accompagnée de notes, Authentica seu Novella Constitutionis prima Domini Justiniani sacra. issimi Principis, Notis criticis perpetuis & Commentario illustrata, cura Joh. Frederici Hombergk de Vrb. Professoris in Academia Marburgi Carlorum, in folio.*

† D E L E I P S I C.

ON a imprimé ici en Alleman la Vie du fameux Conrad Gerner, qui a la gloire d'avoir contribué autant qu'aucun autre au rétablissement des belles Lettres dans le

P 5

* Ibid. p. 166.

† Ibid. p. 159.

seizième siècle, par soixante & douze Ouvrages imprimés, dont quelques-uns, comme, *la Bibliothèque, les Pantecles, & l'histoire des animaux*, sont d'un travail infini. Il naquit à Zurich l'année 1516. par sa jeunesse dans une extrême indigence, il parvint enfin à être Professeur de Médecine dans sa patrie. L'Auteur anonyme de sa vie donne un *catalogue de ses Ouvrages* beaucoup plus exact que tous ceux qui ont paru; l'Ouvrage est un in 8°. de 703 pages imprimé à Leipzig chez David Richter 1711.

Trois chiens ont fait des ravages extraordinaires dans quelques villages, ils ont mangé plus de quatre cens brebis, & fait paroître une force supérieure à celle des plus gros dogues. Ceux qui les croyoient enragez se sont bientôt détrompez, parce que les chiens enragez ne mangent point & meurent bientôt; plusieurs les ont pris pour des Magiciens transformez en chiens. L'un de ces chiens assomma dans une bergerie a été reconnu pour un animal à une espèce mixte entre le chien & le loup, né d'un chien & d'une louve. On imprime un petit Livre Allemand qui expose les différentes opinions qu'on a eues sur ces animaux & contient la description de celui qui a été tué.

* On imprime en Allemand un Recueil complet des Loix de l'Empire, on y trouve les recès des Diètes, les Capitulations

Im-

Imperiales; les Concordats, les Traitez faits par l'Empire avec les Rois voisins, les privileges des Electeurs. C'est Mr. Lunig qui a eu soin de l'édition. L'Ouvrage contiendra plusieurs Tomes *in folio*; deux ont déjà paru, & le troisieme ne s'imprime: beaucoup de pieces importantes contenues dans ce Recueil paroissent pour la premiere fois.

La derniere édition du *Trésor de la Langue Latine* commencé par Basile Faber est sans doute plus parfaite que les précédentes, mais il ne faut pas s'imaginer qu'elle soit parfaite: Augustin Bæcher & le fameux Celsus n'ont rien oublié pour rendre ce Dictionnaire exact & complet. Le dernier Ecrivain a encore profité des additions manuscrites de Grævius que peu de Sçavans ont egale dans la connoissance de la langue Latine, & du travail de quelques autres sçavans Grammaticiens. Il a lui-même ajouté sept mille mots. Malgré tant de soins, il a laissé un vaste champ à ceux qui voudront retoucher après lui ce livre. Un Dictionnaire est un Ouvrage immense, la vie & l'application infatigable de plusieurs Sçavans ne suffit pas pour le porter au dernier degré de perfection. Voici quelques observations sur ce qui manque à celui dont je vous parle. On a oublié à la lettre A, *Abax*, mot dont Colomelle se sert dans le sens d'*Abacus*; *Arummula*, employé par Plaute, à ce que Festus nous ap-

prend. A la lettre C, *Cappar* manque, & *cepe*, qui signifie dans Apulée une liqueur faite avec du miel. A la lettre D, on n'a pas marqué toutes les significations de *detexere*, Plaute l'a employé pour *exuere*. *Ego hunc hominem detexam pallio*. On a omis *drachmissare*, verbe usité par Plaute. A la lettre F, on ne trouve point que *font*, pris pour une tasse, est de féminin; Plaute s'en sert dans le *Sichus* Acte IV. scene VI. *Tibi propino decumâ fonte*. Lipsé, ce grand Critique, selon la mauvaise coutume de cette espece de Sçavans, qui, donnant l'effort à leur imagination, mettent leurs conjectures à la place du texte dans les endroits qu'ils n'entendent pas, a corrigé *tibi propino decum affunde*; mais l'ancien Grammairien Scaurus nous a conservé cet endroit de Plaute dans son intégrité. Ce qui suit dans Plaute paroitroit obscur, *tu tibi inde si sapias*. Cependant si on prend *inde* pour l'imperatif du verbe *indo*, l'obscurité se dissipe. *Tibi propino decumâ fonte, tu tibi inde si sapias*. A la lettre G, on devoit ajouter *gausapa* à *gausape* & *gausapum*; *gausapa* est de Varron. A H, on a oublié *imbra*, terme propre des Haruspices, pour signifier ce dont ils ne devoient point tirer de présages, selon les regles de leur Art chimérique, *ares imbra* est de Festus. A la lettre L, il falloit remarquer que Plaute a dit *lucrus* au masculin, Nonnus l'a fait.

A la lettre M, *mina* adjectif manque, il signifie le même que *glabra*; Varron & Plaute l'ont employé dans ce sens. Sur la lettre O, on n'a point mis *offulare*, verbe qui se trouve dans l'Amphitruon de Plaute; *qui mi advenienti os offulet probe*. A la lettre P, il falloit observer que *palpebrum* du tems de Nonnius étoit plus en usage que *palpebra*. On a aussi oublié *parapsis*, qui signifie dans Petrone une taille. Ce n'est là qu'un léger essai des additions qu'on peut faire à ce Dictionnaire Latin; il y a encore plus d'omissions à remarquer dans ce qu'on y lit des différens sens qu'ont dans les bons Auteurs les mots les plus communs, c'est là l'écueil des faiseurs de Dictionnaires. Robert Etienne y a echoié comme les autres. Je dois remarquer à l'avantage de la dernière édition du Trésor de Basile Faber, & des précédentes, dont Cellarius a eu soin, que les citations y sont plus exactes que dans aucun autre Dictionnaire, même dans la meilleure édition de Robert Etienne.

* D I E N A.

On a imprimé les Traitez du celebre Achatverus. Frisch sur le droit des jardins, le droit de chaise & le droit de pâturage, Nul Jurisconsulte n'a traité aussi exactement que lui cette matiere: *Anasveri Frisch tractatio juridica de jure hortorum* &

P 7

* Ibid. p. 351.

convenatione & compascuis.

Mr. Dohler a recueilli ce que les loix ont statué touchant les fontaines & les cloaques ; *Christiani Dohleri Dissertatio de jure fontium.*

D A L T D O R F.

La Dissertation de Mr. Rindenus sur les pierres qui servent de bornes, est mêlée de ce que le Droit, la Critique & l'Histoire ancienne & moderne, lui ont fourni sur son sujet. *Christophori Adami Rindenii Dissertatio de diversitate lapidum finialium, eorumque jure.*

D E K O N I S B E R G.

Le conte que l'on fait du Juif errant porte un caractère évident de fausseté, cependant il est crû dans le Nord, & Mr. Schutzen a jugé qu'il meritoit d'être réfuté. *Christophori Schutzen historica Dissertatio de Jædo non mortali & errante, editio secunda 1711.*

D E H A L L.

Mr. Liebezeit Medecin a donné au Public un Ouvrage estimé sur les avortemens. Il en explique les causes, & enseigne les précautions qui peuvent l'empêcher. Il ne traite pas son sujet en Medecin seulement; il paroît dans ce Livre Historien, Jurisconsulte, Théologien. *Georgii Sigismundi Liebezeit Sempronienfis Hungari Disputationes Medico-*

*legales de abortus noxiâ & nefandâ pro-
tione.*

DE WITTEMBERG.

L'histoire de Bardesane écrite par Mr. ruvius n'est que trop ample. On y trouve une longue digression sur les mœurs des syriens, une description fort étendue de la ville d'Edesse patrie de Bardesane. Mr. ruve soutient, contre feu Mr. Cotelier & Mr. Cave, que Bardesane qui avoit écrit l'histoire des Gymnosophistes Indiens, est différent de Bardesane l'heretique; que ce dernier n'a pas vécu du tems le Caracalla, comme le croient ceux qui lui attribuent le Livre apocryphe intitulé, *les Reconnoissances de Clement*, ni du tems de Severe; comme Theodoret l'a écrit, mais sous Marc-Aurèle & Luce Vere, ou plutôt, sous Antonin, qui est ma Bardesane, le fit venir à Rome, & voulut l'engager à renoncer au christianisme. L'étude de la Philosophie grecque, & l'envie de la concilier avec la religion Chrétienne, fut la source de ses erreurs. Il admit deux principes, ma l'Incarnation & la Resurrection, soumit tout son Destin inévitable. Mr. Struve prétend que le fragment cité par Eusebe dans le livre sixieme de la Preparation Evangelique, n'est point de Bardesane. Apres sa mort sa secte eut pour Chef Harmonius son fils, & eut pour successeurs Megethius, Valentinus, &c.

352 JOURNAL DES SÇAVA
lens, Droserius, Marc & Paulin
sistoit encore au quatrième siècle.

*Friderici Struvii Historia Bar
Bardasanistarum. Witteberga, in 4*

Mr. Jean-Christophe Wolf
donné l'histoire des Sçavans qui
posé des Livres en prison. Il parle
de Jean Veccus, de Jérôme M
Baltazar Alamo, du Maréchal d
pierre, de Campanella.

*Joannis Christophori Wolfii Caro
rum Musæum. Witteberga, in 4°.*

Fautes à corriger dans ce Mois.
Pag. 322. lig 8. Τραγέματα. lis. Κατα;
327. lig. 23. de leur augure. lis. de be

T A B L D E S L I V R E

S E P T E M B R E 17

Dissertations sur diverses Matieres de R
Philosophie.

FIRM. LACTANTI Epitome Instit
vinarum, &c.

Les Hommes.

MIG. MARC. Boix, Hippocrates defend
S. PROSPERI Opera omnia.

ANS. BANDURI, Imperium Oriental
tiquitates Constantinopolitane.

Theatre Lyrique.

BAUDELLOT, Fils d'Athènes represe
Cornaline.

CATALOGUE DE LIVRES.

J. B. CHOMEL , <i>Abregé de l'Histoire des Plantes</i> <i>usuelles.</i>	328
PALL LUCAS , <i>Voyage dans la Grece, l'Asie Mi-</i> <i>neure, &c.</i>	335
<i>Nouvelles de Littérature.</i>	342

CATALOGUE UNIVERSEL DES LIVRES

Tant reliez qu'en blanc, qu'on trouve à
Amsterdam chez les **W A E S B E R G E**.

(16)

Suite du Mois d'A V R I L 1712.

ANcien Batard, protecteur du nouveau, ou
prostitution de la Reine pour la protection
du Prince de Galles. 12. 1690.

Annales de Grece par Mad. de Villedieu. 12. *Haye* 1682.

Boccalini (Trajan) Ragguagli di Farnasso. 12.
Amstel. 1669.

— *Pietra del paragone politico.* 24. *Costanopol.*
1671.

Estylo y formulario de escrivir Cartas Missivas
par Juan Paez. 24. *Brussel.* 1693.

Bramhall (John) the victory of truth for the peace
of the church. 8. *Hague* 1654.

Alberti (Va'ent.) Interesse der vornehmste
Christl Religionen 12. *Francfort.* 1686.

Bidenbachii (J.) Disquisitiones Juridicae.
8. *Francof* 1696.

Amstel oder Lampe des Lebens und Todes
im Menschlichen Leibe. 8. *Breslau* 1682.

Alcoran Occidentale, oder grund riss ei-
nes Französichen Staet model. 4. 1688.

Alix (P.) Goede en heilige gedachten over de
dagen der maend. 12. *Amst.* 1705.

Alphe (Herr Sym.) verklaring over de tweede
Brief aan de Corinthers. 4. *Amst.* 1702.

352 JOURNAL DES SÇAVANS.

lens, Droserius, Marc & Paulin. Elle subsistoit encore au quatrième siècle.

Fridericus Struvii Historia Bardejanis & Bardejanistarum. Witteberga, in 4°. 1710.

Mr. Jean-Christophe Wolfius nous a donné l'histoire des Sçavans qui ont composé des Livres en prison. Il parle de Boece, de Jean Veccus, de Jerôme Magius, de Baltazar Alamo, du Maréchal de Bassompierre, de Campanella.

Joannis Christophori Wolfii Carcer Eruditum Museum. Witteberga, in 4°. 1710.

Faites à corriger dans ce Mois.

Pag 322. lig 8. Τραγῆματα. lis. Καταχύσματα p. 327. lig. 23. de leur augure. us. de bon augure.

TABLE

DES LIVRES, &c.

SEPTEMBRE 1712.

D iffertens sur diverses Matieres de Religion & de Philosophie.	261
F ERNI LACTANTII Eptome Institutionum Divinarum, &c.	262
Les Harmonies.	268
M IG. MARC. Boix, Hippocrates defendido.	264
S. PROSPERI Opera omnia	284
A NS. BANDURI, Imperium Orientale, sive Antiquitates Constantinopolitanz.	291
T heatre Lyrique.	312
B AULDELOT, Fete d'Athenes representée sur une Cornue.	318

J. B. Cuvier

DE LIVRES.

— Juris militaris prudentia in formam artis redacta. 8. *Jena* 1712

— De Recepta tam personarum quam rerum. 4. *Lipsia* 1710 vide plura hujus Auctoris No. 15. 16

Amelanus (Cass.) de morbis acutis & Chronicis ex recensione Ammanni, cum notis & Lexico Galieno Th. Jans. ab Almeloveen. 4. *Amstel.* 1709

Bartholin. (Cass.) de ductu salivari Observatio Anatomica. 8. *Traject.* 1685

— Specimen Philosophiæ Natural. 4. *Hesnia.* 1692

— De ovaris Mulierum & Generationis Historia. 12. *Amstel.* 1678

— (Erasm.) De naturæ mirabilibus quæstiones Academicæ 4. *H. furs* 1674

Aler (Pann.) Philosophia tripartita. 4. *Colen.* 1710 vide plura No. 12

Appiani Alexandrini Historiæ Romanæ Græce & Bibliotheca Regia fol. *Paris* 1515, apud C. Steph.

— Idem Gr. Lat. cum notis Tollii & Varior. 8. *Amstelod.* 1670. 2 voll.

— Illyrica è Codd. MSS. Aug à Dav. Hoeschelio edita. 4. *Aug. Vind.* 1599.

Apuleji (Lucii) Opera cum commentariis Beroaldi. 8. *Basil.* 1560. 2 voll.

— Emendata & aucta cura Petri Colvii. 8. apud Raphael 1588

— Cum commentariis Beroaldi & Stewechin. 8. *Lugd* 1604. 2 voll.

— Cum emendationibus Elmenhorsti 8. *Ffursi.* 1621

— Editio Nova. 12. *Leida* 1623

— Cum annotationibus uberioribus Jo. Pricci 8. *Gonda* 1650

— In usum Delphini. 4. *Paris.* 1688

Bilio (Sto) interpretée par Jean Diodati. fol. *Geneve.* 1644.

— Expliquee par des notes de Théologie &c.

C A T A L O G U E

- de Critique , & revue sur les Orig
David Martin fol. *Amst'rd.* 1707
- Revue & conferée sur les textes H
Grecs. 12. *Leyde* 1665
- Revue par les Pasteurs & Profr
Geneve. 18. *Amst'rd.* 1704
- Cours d'Operations de Chirurgie, par M
8. *Brussel.* 1708 avec fig.
- Alphabet de l'Excellence & perfection.
mes. 12. *Paris.* 1631
- Annales & Histories des troubles des
par H. Grotius. fol. *Amst.* 1662
- Anti bailler , ou critique des Jugemen
vans de Baillet par M. Menage 12.
- Antiquites & Recherches des Villes
plus remarquables de France par
Chesne. 12. *Paris.* 1668.
- Apophtegmes ou Bons mots des Ancie
blancourt. 12. *Amst'rd.* 1694
- Bonanni (Fil.) Recreazione dell' Ochi
mente , nell' Osservazioni delle Ch
Roma. 1681
- Burattino veridico , ovvero Istruzioni
per chi viaggia. 12. *Venit.* 1685
- Exercicios de devocion y Oracion pa
discurso del anno. 8. *Amberis.*
- Branker (Thom) Introduction tho a
London. 1668
- Adam (Jo. Samu.) Epistolische
lichteite. 8 *Hamburg* 1712.
- Versifste Lodes Bitterkeit.
fig 1712.
- Abele (Mathias) Seltsame Gerich
mit lustigen Anmerkungen. 8
berg. 1712.
- Alling (Jascl.) verklaringe der tien ge
cenige aenhangfels van den sabbat
nunge. 1678

DE LIVRES.

- Alus het hogelied Salomons, in Nederlandt
gedichten 4. Arnh. 1631
Alutarius (Hierin) Gornichens Watermond en
verlossing, tyt 1 Sam II. 2 deele. 12 Gorn. 1657
Cesar (Mart) Jns modernum of Hedeadaegs regt.
4. Amst. 1656
Blantaert (Steph.) Nederlandse Herbarius of
Kruidboek 8. Amsterd. 1698
Affarius (Lucas) Weergelose Stratonica en den
verliefte Demetrius. 12. Utrecht. 1671
Avanturen van Don Quixot de la Mancha. 8.
Uytrecht. 1706. met fig.

(18)

J U N 1712.

- Mahor (Christ. Henr.) Meditationes Philosophicæ
de Justitia divina & materis cum 12 con-
plexis 4 Kitz 1711
Marius (J. fer) adversus Gentes. 8. Bassl. 1645
Idem 4 Legg. Bar 1611
Maldi (G. ofred) Fratrum Sororumque appel-
lacio inter Caritantes ubiata. 8. francf. 1696
Historia & descriptio Theologicæ Mysticæ.
ibid. 1702
(Vica m) Discursus Theologicus contra
omnem præsentiam Lucem in Tenebris. 4.
Amek. 1659
Refutatio controversiarum H. Echardi.
ibid. 1676
de Theologicæ supra Philosophiam domi-
12. ita 1667
adversus Jo Brevingi Tribunal Conscien-
tialium 8. ibid 1671
Lux in Tenebris 4. Francq. 1670
Maldi (J. ofred) de Jure Naturæ quod contra-
dicitur, cum notis Gerh. von Masslicht. 8
1712. Videplura hujus Auctoris No. 11.

CATALOGUE

Barbosa (Ang.) de Officio & potestate Parochi.
4. Colon. 1712.

Bartenstien (Joan. Chriſt.) de Hæredipetis & causis
corruptæ Jurisprudentiæ. 4. Argent. 1712

Bassi (Fran. Anton.) Bibliotheca Juris Canon co-
Civilis Practica, sive Repertorium quaestionum
Fol. Frisingæ 1712 4 Vol.

Bauers (Lehard) de nobilitate Jurisconsultorum,
aliisque prerogativis 8 Vienna, 1711

Bauhini (Joan.) & alior. Historia Plantarum un-
iversaliscum consensu & dissensu circa eas. fol.
Ebroduni 1650 3 voll

—— (Cassp.) Theatri Botonici, sive Historiæ
Plantarum, liber primus. Fol. Basil. 1658

—— Pinax & Prodromus Theatri Botanici. 4.
ibid. 1671

—— Vivæ Imagines partium Corporis Human.
4. Francof. 1640

—— de Lapidis Bezoaris ortu, natura & usu. 8.
Basil. 1624

Capponi (Petr.) Inscriptiones S.S. Verustatis totius
fere Orbis Fol. Ingolst. 1534. M. T. Ci-
ceronis Sepulchri facies in Zacyntho Insula re-
perti & a D. Lignam. neo in Lucem editi Fol.
Venet. 1557 Wolff Lazii commentaria in Ge-
nealogiam Austriacam. Fol. Basil. 1564

Apologia pro Joanne Basilide II. magno Duce
Moscoviæ Tyrannide vulgo falsoque infimulato.
4. Vienna 1711

Aptihoni Sophistæ Progymnasmatata 12 Vesal. 1670

Aquisgranum Magistratui suo restitutum. 4. Colon.
1615

Arari & Titus mutua Vindicatio. 4. Tila 1618

Aran Phenomena & prognostica Græce & La-
tine. 4. Paris. 1559 1561. apud Morel ium.

Arcana Politica cum artificio de Conciliatione api-
morum 12 Colon. 1692

Arcanum artis Logisticæ revelatum. 8

Bible (la Sainte) enrichie outre les anciennes
Notes, de toutes celles de la Bible Flaman-
de &c.

DE LIVRES.

le & de Diodati, disposée par les soins de Sam. des
Marets. Fol. *Amst.* 1669

— avec les Pseaumes de David, mis en Rime
Françoise par Cl. Marot & Th. de Beze. 4 Ge-
neve. 1705

liothèque Critique ou Recueil de diverses pie-
ces Critiques par Mr. Rich. Simon. 12 *Amster-*
dam. 1708. 4. Voll.

— des Auteurs Ecclesiastiques, par Mr.
Ellies du Pin, Tom. XV. XVI. XVII. XVIII.
4. *ibid.* 1710.

rêts du Parlement de Tolose. 4. *Tolose.* 1617
mmentaire de M. Andre Mathiole sur Dios-
coride. Fol. *Lyon.* 1680

adémie de l'Epee, ou l'Exercice de l'Epee par
Thibault Fol. *Anvers* 1628 avec de tres-belles
figures.

abassadeur Parfait, traduit de l'Espagnol de
Don Antonio de Vera & Cunniga. 8. *Le. dr.*
1709

lyse des Infiniment Petits. pour l'intelligen-
te des Lignes Courbes par le Marquis de Hof-
pital. 4 *Paris.* 1696

tales Galantes 12. *Paris* 1677

— de la Cour & de Paris, pour les années
1697 & 1698. 12 *Coloz.* 1701

se di Eugenio Ramondi, compendiari da
Franc. Baldi. 4 *Venet* 1675

erici del Botajo di Gio. Batt. Gelli. 8 1619

udad Mystica de Dios, milagro de su om-
nipotencia Hist. de la Virgen Madre de Dios
por sor Maria de Jesus Abadessa d'Agrada
Fol. *Amberes* 1701 con Estampes

annia or a Geographical description of the
Kingdoms England, Schotland and Ireland.
Fol. *Lond.* 1673 cum fig

anna (Sext.) Bybelsc Conferentie. 4. *Amst.*
1623

issini (Isack) Prima, Media & Ultima, ofte
Eerste

C A T A L O G U E.

- Eerste, Middelste en Laatste dinge. 4 *Amst.*
1688
Blankarts (*Steph.*) Nieuwlichtende praetyk der
Medicyne. 8. *Amst.* 1707
Aubert (*Louis*) Gedenckschriften behorende tot
de Historie van Holland. 8 *Amst.* 1704

(19)

J U I L L E T 1712.

- A***rnold* (*Jo. Bernard*) S. I. conciones in omnes
anni Dominicas & festa Sanctorum. 4. *Amst.*
Vind. 1709
Arrowsmith (*Joan.*) *Tactica Sacra, sive de Milite*
Spirituali pugnante, vincente, & triumphante. 4.
Amst. 1700
Arsden (*Richard.*) *Theologia universa tripartita.*
fol. *Diling.* 1687. 1694
—— *Idem.* 4. *Colonia.* 1688
—— *Idem.* 8. *ibid.* 1702
Ashwellus (*Georg.*) *de Socino & Socinianismo* 8.
Oxon. 1680
Astaci (*Conrad.*) *Physica & Ethica Mosaica.* 8.
Hanov. 1613
Assueri (*Christ.*) *Oratio de turris Michæliticæ lap-*
su rerumque Humanarum inconstantia. 4. *Zwit-*
la. 1683
Athanasii (*St.*) *Opera omnia Græce & Latine.*
fol. *Colonia.* 1686. 2 tomi.
—— *Opera omnia, edita studio Monachorum*
Ordinis St. Benedicti ex Congreg. St. Mauri
Gr. Lat. fol. Paris 1698. 3 tomi
Arndti (*Joannis*) *Specimen de Hug. Grotio à com-*
mentatoribus Juris Belli ac Pacis, aliisque im-
merito vapulante 4. 1712
Belli (*Ludov.*) *Consilia posthuma.* fol. *Geneva* 1635
Belloni (*Jo. Anton.*) *consilia sive Responsa* fol.
Aug. *Taur.* 1623
—— (*Pauli*) *de potestate eorum quæ inconti-*
nenti sunt vel ex intervallo. fol. *Tecini.* 1618

JOURNAL
DES
CAVANS,
Pour le Mois
d'OCTOBRE
1712.



AMSTERDAM,
JANSSONS à WAESBERGE.

MDCCXII.

A V I S.

ON trouve à Amsterdam chez les **W A E S-
B E R G E** les Livres suivans :

JOAN. ALBERTI FABRIJ Bibliothecæ Græcæ liber V. de Scriptoribus Græcis Christianis, aliis que qui vixere à Constantini M. ætate ad captam A. C. MCCCCLIII à Turcis Constantinopolim. Accedunt **LEONIS ALLATII** Diatribæ de nilis & Psellis eorumque scriptis, & delubris Ecclesiasticis Græcorum, notis ac supplementis auctæ atque **MICH. PSELLI** de omnivaria doctrina Quæstiones CXCLIII ad Mich. Ducam Imperatorem, nunc primum editæ ex apographo Lindenbrogiano, quod exstat Hamburgi in Bibliotheca Johannea 4 *Hamburgi* 1712

CORNELII ADAMI Exercitationes Exegeticæ, de Israelis in Ægypto multiplicatione & Oppressionē : nativitate & Institutione Moſis in ſapientia Ægyptiorum : conversione S. Pauli, aliorumque magnorum peccatorum : malisque Romæ paganæ & hodiernæ moribus. Accedant ſcholia ad X Loca ex Act. Apoſt. diverſi argumenti, 4. *Groningæ* 1712

Delices des Pais Bas 4. contenant une Description Générale des XVII. Provinces. Edition nouvelle diviſée en III. Volumes, augmentée de pluſieurs Remarques curieuſes & enrichie de figures. 8. *Bruxelles* 1712.

JOUR.

3
JOURNAL
DES
CAVANS,

5
pour le Mois d'Octobre MDCCXII.

THOMAS SYDENHAM, Medicinæ Doctus, ac Practici quondam Londinensis celeberrimi, Praxis Medica experientia, sive Opuscula universa, quotquot hucus ab Auctore ipso ultimùm re-
visita & aucta in lucem prodierunt, nunc in unum collecta volumen, à Johanne Valerio Mercurio probe repurgatum, Indicibus novis accuratissimis exornatum. *Lipsiæ, apud Thomam Fritsch. 1711.* C'est-à-dire: *Œuvres de Sydenham, celebre Medecin de Londres, rassemblées en un seul volume, & accompagnées de Tables très-nouvelles.* A Leipzig, chez Thomas Fritsch, 1711. 12. pp. 800.

ici qu'une réimpression des Œuvres de Sydenham; comme elles sont très-bien connues des Médecins, nous n'avons qu'un mot à dire sur ce que

ditteur n'a épargné pour cela ni
ni dépenses, en quoi on peut d
rendu un service considerable a
les Ecrits de Sydenham étant po
qu'il y a de plus capable de forme
Medecins. Ses seules observati
fièvres suffisent pour faire juge
fondes larmes de l'Auteur, &
il étoit avancé dans la connoiss
Nature. Il explique ces malade
moyen de la fermentation, &
confirmer par l'experience tout
sur cette matiere. C'est sur c
qu'étoit fondée sa pratique dan
ment des fièvres ; pratique, c
fait, si heureuse, que les plus
decins de nos jours la regarden
leur modele.

Ceux qui aiment l'appareil de

n'a pas rendu un moindre service à la Médecine en proposant pour la guérison du Solvulus le simple usage d'un 10. fl. et plein d'eau, & pour celle du cancer le retranchement de tout remède, que s'il avoit donné la dessus de longues & de magnifiques formules.

On trouve dans les Ouvrages de M. Sydenham beaucoup de droiture & de candeur; c'est un Sçavant qui cherche à instruire, & qui se propose bien moins de faire valoir sa science que de se rendre utile.

N. J. Decas *Exercitationum Exegeticarum ad selecta & difficiliora S. Scripturae loca, ac lege institutarum ut in eorum genuinum sensum, piè, liberè, studiosè, & quantum licet, concisè inquiratur.* C'est a-dire: *Dix Dissertations sur diverses difficultez de l'Ecriture.* Par M. SEKTORIUS, Ministre à Heilbron. A U. m. aux dépens de George Guillaume Kuhn. 1711. in 8°. pagg. 217.

Traité de l'Inult accordé à Messieurs les Chanceliers de France & Officiers du Parlement de Paris. Composé par feu Mefire CLAUDE REGNAUDIN, Conseiller du Roi en tous les Conseils, & son Procureur General au Grand Conseil. Seconde Edition revue & augmentée. A Paris,
Q 3
chez

366 JOURNAL DES SÇAVANS.
chez Jacques Colombat, Imprimeur
Ordinaire de feuë Madame la Dauphine,
& des Bâtimens, Arts, & Manufactures
du Roi, rue saint Jacques Pelican. 1712 in 12. 276.

HIERON ou le Portrait de la Conduite
des Rois : par XENOPHON. En Grec & en
Français. De la traduction de PIERRE
COSTE. A Amsterdam, chez J. Schelte. 1711. in 8. pp. 137.

C E petit Ouvrage de Xenophon, que
l'on doit regarder comme un des
plus achevez qui nous restent de cet excellent
Genie, n'avoit point encore paru en
Français. Il y a lieu de s'etonner qu'une
Œuvre aussi interessante ait échappé aux
Traducteurs qui ont travaillé avec tant de
succès à nous faire connoître cet in-
comparable Ecrivain; que les Charpentier,
D'Ablancourt, & les Le Fevre, qui l'ont
mis en parler François avec tant d'élégance,
la Cyropédie, les Choix memorables du
Général, l'Eloge d'Agésilas, l'Histoire Grecque
Résumée des dix mille, & le Festin, n'ont
négligé de lui rendre un pareil office
par le rapport au Dialogue dont il s'agit.

C'est de quoi nous console aujourd'hui
M. Coste par cette version Française,
laquelle on peut dire que l'Original
rien perdu ni des graces du style, ni

solidité des pensées. En un mot il a sçu y reunir deux qualitez qui vont raement ensemble dans ces sortes d'Ouvrages ; tous les agrémens de la diction & la fidélité la plus scrupuleuse. La simple lecture de cette traduction fera sentir aux fins connoisseurs qu'il étoit difficile d'écrire plus poliment en François ; & l'on pourra se convaincre de l'exaétitude du Traducteur en conferant la version avec le texte Grec , imprimé très-correctement à côté. M. Coste s'est principalement attaché (dit-il) à en exprimer nettement le sens ; & il n'a épargné ni temps ni peine pour en venir à bout. „ Que si malgré „ tous mes soins (ajoute-t-il) il m'est ar- „ rivé quelquefois de faire parler Xé- „ nophon contre sa pensée , j'espère qu'au „ moins on verra sans peine ce que j'ai „ cru qu'il a voulu dire.

Cependant il n'ose se promettre que sa traduction soit exempte de toute obscurité. Il est persuadé que c'est le sort de tout Ouvrage d'esprit , non seulement de devenir obscur avec le temps , mais même de ne pouvoir jamais être traduit dans une autre Langue avec une telle exaétitude , que toutes les mêmes idées qui sont dans l'Original , passent dans la copie sans aucune alteration. Comme il y a (continue l'Auteur) dans le langage de chaque pays , certains tours d'expression , fondez sur des

opinions, sur des coutumes, des accidents & des faits qui sont particuliers à ce pays-là, il est rare que ces expressions puissent être transportées dans une autre Langue. Et lors même qu'on les y transporte, comme un Traducteur est quelquefois indispensablement obligé de le faire; elles ne sauroient être bien entendues de ceux qui ignorent, pour ainsi dire, la Carte du pays où l'Original a été écrit; qui ne savent pas par avance quelle étoit la nature de son Gouvernement, quelles opinions, & quelles Coutumes y regnoient dans le temps que l'Ouvrage a été composé.

M. Coste fait de ce principe general une application particuliere au Dialogue dont il est question, en observant, que quoi que la plupart des pensées qu'on y trouve puissent convenir à toute sorte de temps, on y rencontre ça & là des endroits dont l'intelligence dépend absolument de la connoissance de certains usages qui ne subsistent plus au ourd'hui. Ce sont ces endroits que l'Auteur a eu soin d'éclaircir par de petites Notes imprimées au bas des pages, & auxquelles le Texte renvoie par des chiffres. A l'égard de celles qui n'ont pour renvois que les lettres de l'alphabet, ce sont des Notes de pure Critique, par dessus lesquelles pourront passer ceux qui n'aiment pas ces sortes de discussions.

L'Auteur employe le reste de sa Préface

a don-

à donner quelques éclairciffemens sur le titre du Dialogue , & à faire connoître le génie & le caractère des deux Interlocuteurs.

A suivre exactement l'Original , il auroit dû intituler ce Dialogue , *HIERON*, ou *la Conduite du Tyran*. Mais il a craint que le mot de *Tyran* ne fût mal interprété, ou ne fût tout au moins une équivoque désagréable. Il est vrai que parmi les Grecs ce mot se prenoit d'abord en bonne part, c'est-à-dire, dans la signification de *Souverain* ou de *Roi*. Mais du temps de Xénophon, ce terme avoit déjà le sens odieux d'*Usurpateur de l'autorité suprême*, ou de *Roi cruel & injuste* : de sorte que si M. Coste l'eût mis à la tête de ce Dialogue, & par tout ailleurs, ceux qui l'auroient pris dans ce dernier sens auroient sans doute été surpris qu'Hieron se l'attribuât ouvertement à lui-même. Il a donc jugé à propos d'y substituer le terme de *Roi* ; quoi qu'il ait été obligé de conserver le mot de *Tyran* en quelques endroits, où Xénophon fait dire à Hiéron bien des choses qui ne peuvent convenir qu'à un Prince de ce caractère.

M. Coste observe qu'en general il y avoit une différence fort essentielle entre un Roi & un Tyran. Car au lieu (dit-il) que le Roi se fait un devoir d'observer les Loix de l'Etat , le Tyran se croit au dessus des

Q 5

Loix.

370 JOURNAL DES SÇAVANS
Loix , fait gloire de les fouler aux
& ne prend que sa volonté pour
sa conduite. La Tyrannie est un
abus visible du Gouvernement; & se
trouver dans l'Oligarchie & la Mo-
cratie , aussi-bien que dans la Monarchie.
C'est ce que l'Auteur s'attache à
dans un plein jour par divers exem-
ples de l'Histoire Greque; & il fait
sur cela une observation digne d'être
portée. C'est qu'en Grece de quel-
quiere que le Gouvernement d'un
à prendre pied dans un Gouverne-
ment populaire , on en faisoit communément
une espece toute particuliere , qu'on
distinguoit de la Royauté , & qu'on
appelloit *Tyrannie*. Pour l'ordinaire
qui s'élevoient ainsi sur le debile
ancien Gouvernement , étoient de
surpateurs. Mais (continue M.
) eussent-ils employé les voyes les plus
sinuantes pour parvenir à l'autorité
absolue , on ne laissoit pas de les
regarder de même que les
Tyrans , & de les regarder de même
lors même qu'ils gouvernoient.

dit que ce Tyran d'Athenes , très-galant homme , fort savant , & plein d'esprit, étoit le seul qui auroit pu rendre la Tyrannie aimable , si la Tyrannie même la plus douce pouvoit jamais être aimée.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à donner une idée d'Hieron & de Simonide, qui parlent dans ce Dialogue ; & c'est ce que nous allons faire d'après M. Coste.

Hieron étoit fils de *Dinomenès*, & frere de Gélon , à qui les Syracusains avoient déferé librement la Royauté , après qu'il eut remporté sur les Carthaginois une grande victoire qui sauva la Sicile du joug de ces Barbares. Hieron qui avec ses deux plus jeunes freres , n'avoit pas eu peu de part à la gloire de cette fameuse journée, devint Roi de Syracuse par la mort de Gélon , qui avoit été aussi doux à ses sujets, que redoutable à ses ennemis. Il parut bien-tôt que le nouveau Roi n'avoit pas hérité des vertus de son frere *Avaro*, *violent*, & tout à fait éloigné de la candeur & de la probité de Gélon , rien n'empêcha les Syracusains (dit l'Historien *Dodore*) de se soulever contre lui quo le respect qu'ils conservoient pour la mémoire de son prédécesseur. Il voulut ôter la vie à un de ses freres qu'il soupçonnoit d'aspirer à la Royauté ; il mit sur pied des troupes mercenaires, & tenoit des Soldats étrangers autour de sa personne, pour se rassurer contre la crainte d'être dé-

trôné. Rien ne ressemble plus à la Tyrannie qu'une pareille conduite.

Cependant, Hieron dans la suite revint de tous ces égaremens; & une longue maladie fut l'occasion d'un changement si extraordinaire. Il s'avisâ pour charmer son ennui, d'attirer auprès de lui par ses libéralitez les plus habiles gens de son temps: & les converations qu'il eut avec eux le rendirent savant & poli, d'ignorant & de rustique qu'il étoit auparavant. La douceur, l'humanité, l'humeur bien faisant succederent a ces noirs soupçons qui l'avoient brouillé avec ses proches; il regagna la confiance de ses freres, & vecut avec eux dans une parfaite intelligence.

„ Ce Prince (observe judicieusement l'Au-
 „ teur) devoit avoir naturellement le
 „ fond bon, s'il est vrai que cette con-
 „ version ait été aussi réelle qu'on nous
 „ le dit. Car la science toute seule ne
 „ produit guères de pareils changemens.
 „ Elle fortifie, enrichit, & perfectonne
 „ un bon naturel: mais il est rare qu'elle
 „ reforme un cœur mal fait.

De tous ces Sçavans dont les entretiens contribuerent à reformer les mœurs du Roi Hieron, nul n'eut plus de part a sa confiance & à ses libéralitez que *Simonide*, originaire de *Ceos*, l'une des Isles de la Mer Egée. Outre le talent de la Poësie, où il excelloit, & qui le rendit fameux dans

toute la Grece; il avoit d'ailleurs du sçavoir & de l'habileté. Hieron s'en servit utilement, & la guerre qui s'étoit allumée entre ce Prince & *Theron* Roi d'*Agrigente*, fut d'abord éteinte par l'entremise de *Simonide*, qui reconcilia ces deux Princes. Ce Poete mourut fort âgé, & selon toutes les apparences, à la Cour d'Hieron, qui ne lui survécut que d'une année.

Ces traits par lesquels M. Coste nous dépeint Hieron & Simonide, suffisent pour faire sentir aux Lecteurs de ce Dialogue supposé entre eux par Xenophon, qu'ils y gardent parfaitement leur caractère l'un & l'autre. Ce Dialogue contient d'un côté un Parallele qu'Hieron fait entre la condition des Rois & celle des Particuliers: & de l'autre, des avis que Simonide donne aux Rois. „ L'habileté de ce Poete (dit „ M. Coste) jointe a son grand age, l'autorise fort naturellement a se charger de „ ce dernier article: & pour le premier, „ il est tout visible que personne n'étoit „ plus propre à le traiter qu'un Prince „ comme Hieron, qui ayant vécu longtemps simple Particulier, sçavoit par „ experience en quoi la condition des Particuliers differe de celle des Rois. On „ n'a qu'à l'écouter pour en être encore „ mieux convaincu; car ce qu'il dit est „ si juste & si naturel, qu'une agreable illusion saisissant insensiblement l'esprit, „ on

376 JOURNAL DES SÇAVANS.

1663 , le Grand Vizir vint sur le Danube avec plus de cent mille hommes. L'Empereur n'avoit pas six mille hommes à leur opposer ; cependant avec une si petite Armée , M. de Montecuculi sçût si bien leur cacher sa foiblesse , & pourvoir à tout , que les efforts de cette effroyable Armée aboutirent à la prise de Neuhausel. L'année suivante il gagna sur les Turcs la fameuse Bataille de S. Gotard , qui les reduisit à demander la paix. En 1673 , il se joignit au Prince d'Orange , & ils prirent ensemble la ville de Bonn. Deux ans après il vint sur le Rhin , pour s'opposer à M. de Turenne. Comme il connoissoit la valeur des François . & l'experience de leur General , dit M. Adam , il ne chercha qu'à éviter le combat ; mais il y alloit être réduit , lorsqu'un coup de canon le tira d'affaire. M. de Turenne l'ayant enfin amené au point où il vouloit , fut tué en reconnoissant le terrain qui separoit les deux Armées ; cet accident changea entierement la face des affaires. Montecuculi obligea les François à repasser le Rhin , & il le passa lui-même à la tête d'une puissante Armée. La Paix qui fut conclüe à Nirnegue en 1678 , rétablit le calme en Europe. M. de Montecuculi ne survêcut que de trois ans. Il mourut à Lintz le 16 Octobre 1681. Ses ennemis l'accusoient de n'être pas entreprenant , & ils l'appelloient le *Temporiser*.

Mais il étoit si éloigné de se défendre reproche , qu'il fit toute sa vie d'être imitateur de Fabius Maximus. d'une grande apparence qu'il composa ses Mémoires après la conclusion de la Trêve qui fut faite entre l'Empereur & les Turcs en 1664. Son style , observe le Traducteur , paroît un peu trop methodique : mais ce défaut n'est pas considerable , & si le Lecteur y trouve quelque secheresse , il en sera bien dédommagé par l'excellence des choses qu'il apprendra dans ces Mémoires. C'est ainsi que j'en ai entendu parler plusieurs fois à feu M. le Prince de Conty , & je sçai par des témoins encore vivans , que le Grand Roi dé en parloit de même.

Ils sont divisez en trois Livres. Dans le premier , l'Auteur parle de l'Art Militaire en général. Il contient six Chapitres , dont le premier est une espece d'analyse de tout le Livre. Le second traite des preparatifs de la Guerre. Les hommes , l'artillerie , les munitions de guerre & de bouche , le bagage , & l'argent , en font la matiere. Le troisième Chapitre renferme des preceptes & des reflexions touchant la disposition , soit par rapport aux forces , soit par rapport au pays , soit par rapport au dessein. On y parle aussi de la guerre offensive , de la guerre defensive , & du secours. Le quatrième Chapitre concerne les operations.

tions. M. de Montecuculi y a mis ses observations touchant la resolution, le secret, la vîtesse, la marche, le campement, & le combat. Dans le cinquième Chapitre il examine les diverses manieres de fortifier les Places, de les attaquer, & de les défendre. Dans le sixième, il s'applique au détail des combats en campagne, soit particuliers, soit generaux. Nous transcrivons ici une partie de ses remarques sur ces derniers.

„ I. Les Batailles donnent & ôtent les
 „ Couronnes, decident entre les Souve-
 „ rains sans appel, finissent la guerre, &
 „ immortalisent le vainqueur.

„ 1. On les cherche, ou on les fait. Si
 „ on les donne, il faut 2. joindre beau-
 „ coup de prudence à beaucoup de va-
 „ leur; ne pas sacrifier l'Armée inconsi-
 „ derément sans utilité & sans besoin, ni
 „ se precipiter mal à propos. Galas disoit
 „ que c'étoit une sotte ambition de vou-
 „ loir acquerir aux dépens du sang d'au-
 „ trui la reputation d'être brave. 3. Avoir
 „ des Soldats frais, nourris, disciplinez,
 „ courageux. 4. Combattre à son choix,
 „ & non à la volonté d'autrui.

„ II. On cherche les Batailles quand on
 „ a lieu d'esperer la victoire, quand on
 „ veut secourir une Place assiegée, quand
 „ on craint de voir ruiner son Armée sans
 „ combattre, pour prévenir un renfort
 „ qui.

qui vient à l'ennemi , pour profiter de quelque avantage qui se presente , comme d'un passage , ou de la defaution de l'ennemi , ou de quelque faute qu'il a faite.

„ III. Voici les moyens d'y engager l'ennemi. 1. Lui assieger une Place d'importance. 2. Faire le degât dans son pais. 3. Le charger à l'improviste, dans un passage étroit, quand il est desuni dans sa marche, ou negligent dans ses quartiers. 4. L'enfermer entre deux Armees. 5. L'attirer en feignant de se retirer , ou de marcher ailleurs , & puis par une prompte contre-marche le charger sur le champ , & le réduire à combattre. M. de Montecuculi prescrit ensuite comment un Général doit se gouverner avant l'action , pendant l'action même , & après l'action. „ Dans la victoire , dit-il sur ce dernier article , il faut rendre graces à Dieu , enterrer les morts, publier la victoire , l'exagerer , & la poursuivre , pousser vivement les restes de l'Armée battue , ne lui pas donner le temps de se reconnoître , jeter la terreur dans le pais par le feu , le fer, le saccagement ; employer les menaces, la force, les flatteries, soulever les Peuples , gagner les allies , corrompre les amis , attirer les esprits avides de nouveautez tandis que le respect pour l'au-

„ torité est perdu , & que le Magistrat est
 „ meprisé. Les Carthaginois ne furent pas
 „ si tôt vaincus qu'ils furent abandonnez
 „ des Numides. Apriés Roi d'Egypte
 „ aiant été défait par les Cyreniens , fut
 „ chassé par ses propres Sujets, &c.

Dans le second Livre , l'Auteur applique en particulier à la guerre contre le Turc en Hongrie , tous les principes généraux qu'il a établis dans le premier ; ainsi on y voit le même ordre , & à peu près les mêmes titres. Dans le Chapitre des Batailles , il examine s'il est avantageux d'en donner. Après avoir remarqué *les raisons contre* , dont la premiere est qu'on risque de tout perdre en un moment ;
 „ voici , ajoute ce Guerrier , les raisons
 „ pour donner bataille. 1. C'est un paradoxe que d'esperer vaincre sans combattre ; le but de celui qui fait la guerre est de pouvoir combattre en campagne pour gagner une victoire , & qui conquerra n'a pas dessein d'en venir là , est éloigné de la fin naturelle de la guerre ; on a bien vû des Armées foibles en défaire de fortes en campagne , mais on n'a jamais vû une Armée qui se renferme dans un Camp fortifié pour éviter le combat , défaire celle qui l'attaque. C'est assez à l'agresseur que de plusieurs attaques une seule lui réussisse pour le rendre victorieux ; mais celui qui est atta-

„ que

mettant toute sa confiance en ses
chemens , quand il les voit for-
mer un endroit , perd courage en tous
autres , & abandonne le reste ; au-
tant les assaillans étant repoussez peu-
vent rallier , & revenir à la charge ,
2. Les guerres des Romains qui
sont courtes & grosses , sont bonnes
à faire ; mais on ne le peut faire sans
succès , &c.

Cinquième Livre est une suite de re-
later ce qui s'est fait en Hongrie
en 1681, jusqu'en mil six cents soixan-
te. Ce fut dans cette dernière an-
née donna la fameuse Bataille de
Sard. Nous ne pouvons plus
finir notre Extrait , qu'en
encore parler le Général. Après
avoir dit le commencement de la Ba-
taille la défaite de toutes les troupes
des Turcs , que les Turcs qui avoient passé
avoient taillées en pieces , il con-
clut cette sorte. „ Dans un peril si
grand , il fallut jouer de son reste ,
prendre sa dernière resolution. Les
Généralis de Montecaculi & de Sporck,
avoient tout ce qui restoit de reser-
ver marcherent pour défendre la partie
supérieure de la rivière ; les troupes des
Autrichiens & des François se presenterent à
la partie inférieure , arrêterent l'enne-
mi & l'empêcherent de passer. C'étoit

„ au centre où étoit le capital , & il n'y
 „ avoit pas de temps à perdre , parce que
 „ plus on différoit , plus le Turc se forti-
 „ fioit dans ses postes. Après avoir re-
 „ connu par moi-même & fait reconnoi-
 „ tre par d'autres , les avantages & la si-
 „ tuation du lieu , & la disposition de ses
 „ troupes , je disposai l'attaque de concert
 „ avec les autres Généraux , & m'étant
 „ aperçu que quelques-uns songeoient à
 „ s'en aller , que plusieurs avoient déjà
 „ abandonné le Camp , & que d'autres
 „ avoient fait charger leurs bagages pour
 „ le même dessein , je leur dis , qu'il n'y
 „ avoit point d'autre voye pour nous sau-
 „ ver que nôtre courage & nos bras , &c.
 „ Ayant ainsi parlé , nous nous jettâmes
 „ en même tems sur l'ennemi de toutes
 „ parts , & avec toutes nos forces , &
 „ dans un même endroit avec un cri gé-
 „ néral de toutes les troupes , à la manie-
 „ re des Barbares , de l'artifice desquels
 „ nous nous servîmes alors contre eux.
 „ Les Allemands à la droite & au milieu ;
 „ les troupes de France à la gauche ; &
 „ marchant tous en demie-lune , on in-
 „ vestit l'ennemi de front & par les cô-
 „ tez , avec tant de résolution & de vi-
 „ gueur , qu'après un grand carnage de ses
 „ gens , il fut contraint non seulement
 „ d'abandonner le terrain où il s'étoit re-
 „ tranché , mais même de prendre la fui-

... se choquer, ...
... pouffer les uns les autres, tout
... s'étoit sauvé de la Bataille, se
... dans la riviere.... Le combat
... glant, opiniâtre, & il dura depuis
... heures du matin jusqu'à quatre heu-
... soir. Il y eut beaucoup de mon-
... tué & de blessé de part & d'au-
... mais sur-tout du côté des Turcs,
... dirent en cette occasion, non
... réchantes troupes auxiliaires, ac-
... nées à fuir, mais tout ce qu'il y
... de plus aguerri & de plus brave,
... nissaires, ces Albanois, ces Spa-
... ces premieres têtes de Constan-
... qui sont le bouchier & l'épée
... pite Othoman, & avec un fi-
... unage, que les Histoires en rap-
... peu de semblables, étant rare
... grand corps uni ensemble, air de

ce invincible dans les souffrances ; & de la discipline Ecclesiastique. Le tout tiré des anciens Ecrivains de l'Eglise ; & très propre à faire revivre dans les cœurs l'esprit de l'Evangile. Avec une Table Chronologique des Auteurs qui sont citez , pour marquer en quel tems chacun a vécu. Traduit de l'Anglois de GUILLAUME CAVELANDT. Amsterdam , chez Jacques Desbordes. Deux volumes in 12. Premier volume pagg. 393. Second volume pagg. 400.

ON trouve à la tête de ce Livre deux Prefaces , l'une de l'Auteur , l'autre de M. Witfius Professeur en Theologie à Leyde. Dans la premiere, l'Auteur se fait un compte des circonstances qui ont fait naître son Ouvrage. A peine avoit-il atteint l'âge de discretion , qu'il s'appliqua à examiner les fondemens de la Religion de laquelle il avoit été baptisé. Elle lui parut toute parfaite. Charmé de ce qu'il y voyoit , il dit en lui-même qu'il falloit nécessairement que ceux qui en faisoient profession fussent les plus excellens de tous les hommes. Mais lorsque quelques années après , il eut acquis quelque connoissance du monde , il ne s'aperçût que ce qu'un semblable jugement ne pouvoit tirer que d'un homme qui n'avoit jamais vu que ses Livres , & qui s'étoit formé une idée de toute la terre , selon les seuls

timens de son cœur. En effet, après avoir un peu considéré la manière de vivre des hommes, il les trouva si vicieux, si pervers, & si éloignez des regles de cette sainte Religion, que si un sage Payen vouloit juger du Christianisme sur la vie & sur la conduite des Chrétiens, il tiendrait leur Religion pour la plus impure de toutes les Religions du monde. „ Cela me scandalisa extrêmement, dit-il; de sorte que je fis dessein de me transporter sur les chemins, de regarder, & de m'enquérir touchant les sentiers que les anciens Chrétiens avoient autrefois tenus. Il prit donc la resolution de consulter les premiers Peres avec plus d'attention qu'il n'avoit fait jusqu'alors, & de relire tous les Ecrits Ecclesiastiques. Il ne crut pas devoir pousser cette étude au delà des quatre premiers siècles, parce que, suivant les préjugés de son parti, il s'étoit imaginé que „ depuis ces premiers temps, le zele & l'esprit du Christianisme étoient manifestement déchus. Comme il vouloit profiter plus d'un jour du fruit de son travail, à mesure qu'il lut, il écrivit ce qui le frapoit le plus; & c'est ici un recueil méthodique de remarques qu'il n'avoit d'abord faites que pour son usage.

M. Witsius, dans l'autre Préface, fait l'éloge & du Livre & de l'Auteur. Après avoir remarqué que ceux qui tirent des

Tom. III. R *Eccle*

Ecrits des premiers temps de quoi pe-
 tionner les Chrétiens d'a présent, re-
 un service important à l'Eglise : „
 „ ajoute-t il, ou rend ce Livre-ci,
 „ mé le *Christianisme primitif*, écrit
 „ glois avec beaucoup d'érudition,
 „ gement, & en un style très-agré-
 „ par Guillaume Cave, Chanoine de
 „ sor, homme excellent, que plu-
 „ sçavans Ecrits ont rendu célèbre
 „ seulement en son pais, mais par
 „ où l'on estime la Science. Un
 „ Theologien m'ayant parlé de ce
 „ je pris un très grand plaisir à le
 „ Je me sentis souvent si touché
 „ netré de la vive représentation
 „ prit du premier Christianisme
 „ me plait à faire durer ces de-
 „ motions; & je ne doutai point
 „ Compatriotes ne retrassent la
 „ de fruit d'une chose qui m'avoit
 „ avantageuse. Je conseillai de
 „ Libraire de chercher quelque
 „ Traducteur pour mettre ce Liv-
 „ tre Langue." Cette Langue
 „ Flamand. Ainsi l'Ouvrage de
 „ est à présent en trois Langues.
 „ doute émotion qu'il ait causée à M
 „ ce Professeur ne laisse pas de la
 „ dans la suite de cette Préface, &
 „ surer en même temps les an-
 „ tiens. „ Je ne puis assurer,

fois en toutes choses du sentiment de
notre Auteur; parce que comme il a
été entêté de la Hierarchie & de la Li-
urgie de l'Eglise Anglicane, il triom-
phe de toutes les fois qu'il rencontre dans
l'Antiquité quelque chose qui s'y rapor-
te. A ceci j'ajouterai encore qu'il y a
quelque exemples des anciens Chrétiens
qui vont bien plus loin que la regle or-
dinaire; & que comme on ne les peut
plus attribuer à un extraordinaire efflu-
ve de l'esprit, qui, à la vérité, ne s'atta-
che à aucune regle; il semble qu'ils
partent plutôt d'un zele inconsidéré,
que d'une véritable piété." Bien des
gens croiront que M. Witsius refute lui-
même sa censure, en la faisant.

L'Ouvrage est divisé en trois Parties.
Dans le commencement de la premiere on
justifie les Chrétiens sur les reproches que
leur faisoient les Gentils. Ces reproches
regardoient ou leur doctrine, ou leur état
exterieur, ou leurs mœurs & leur culte.
Par rapport au premier point les Payens les
accusoient d'Atheïsme & d'innovation.
Par rapport à leur état exterieur, ils é-
toient considerez par les Gentils, comme
une troupe de gens stupides, ignorans,
deprissables, nuisibles à l'Etat. On voit
les raisons que les Apologistes de l'E-
glise apporteroient pour détruire ces accusa-
tions. Des personnes d'une qualité dis-
tinguée

semples, qu'il n'en avoit jamais
semblables par le moyen de la
maine. Theodoret fait sentir à
cette vérité par une induction
mettrons ici. „ Les Perses ,
„ loix qui leur avoient été données
„ Farada, vivoient dans l'inceste
„ lant sans distinction avec leurs
„ leurs sœurs, & leurs filles ; &
„ cette brutalité avoit été estimée
„ honnête, jusqu'à ce que le
„ me s'étant répandu parmi eux
„ na ceux qui l'avoient embrassé
„ abominable coutume, & leur
„ chasteté & la temperance que
„ l'Evangile. Ces mêmes Peuples
„ rent d'exposer leurs morts pour
„ aux bêtes féroces , & aux
„ proie ; & commencerent à
„ une meilleure coutume ,

„ vant laquelle il falloit sacrifier & manger
 „ toutes les vieilles gens , eurent a peine
 „ embrassé la Religion Chrétienne , qu'ils
 „ abandonnerent ce cruel & barbare usa-
 „ ge. Les Tibariens accoutumés à pre-
 „ cipiter leurs gens âgés du sommet des
 „ plus hautes montagnes , se désirent de
 „ cette inhumanité en se convertissant à
 „ l'Evangile. Les Hircaniens , & les
 „ Caspiens , qui entretenoient exprès des
 „ chiens pour manger les corps de leurs
 „ morts , changerent de sentimens en
 „ changeant de creance ; & les Scythes
 „ renoncèrent aussi a l'usage d'enterrer
 „ tout vifs avec leurs morts , ceux qui en
 „ étoient les plus proches parens. Voi-
 „ la , dit Theodoret , le merveilleux chan-
 „ gement que les commandemens de
 „ Christ apportèrent au monde , & à
 „ la maniere de vivre des hommes , & la
 „ facilité avec laquelle les Nations les
 „ plus barbares furent portées a se corri-
 „ ger." Cela étoit cependant estimé si
 „ difficile , remarque M. Cave , que Platon
 „ le plus sage des Philosophes ne put jamais
 „ obtenir des Atheniens ses concitoyens ,
 „ de regler & de gouverner leur Republique
 „ selon les loix qui leur avoit proposées.
 „ Cette observation est suivie d'une autre
 „ qui n'est pas moins importante ; c'est que
 „ les Philosophes qui ont vécu depuis la pu-
 „ blication de l'Evangile , ont eu des pen-

fées plus saines de Dieu & de la Religion, que ceux qui avoient écrit avant cette Époque. Ils étudierent les Livres des Chrétiens ou par curiosité, ou dans le dessein de les refuter; & cette lecture leur ouvrit l'esprit, en leur donnant des instructions plus utiles que celles qu'on avoit trouvées jusqu'alors dans les Livres des plus anciens Philosophes. „ On a pour preuve de ce „ que j'avance, dit l'Auteur, ces belles „ sentences, & ces grandes maximes répandues dans les Ecrits de Seneque, „ d'Epictete, d'Antonin, d'Arian, de „ Plutarque, d'Hieroclès, & des autres „ qui ont vécu dans les premiers temps „ de l'Evangile.” Les reproches qu'on faisoit aux Chrétiens sur leurs mœurs & sur leur culte étoient en quelque sorte encore plus injurieux que les autres. M. Cave montre par les Peres que ces reproches étoient sans aucun fondement.

Il parle ensuite des parties essentielles de la Religion; des Temples de l'Eglise primitive; des Maisons publiques destinées au Service Divin; du Dimanche, & des autres Fêtes; des personnes qui composoient l'Eglise; du Service Divin, tant public que particulier; & de l'administration du Baptême & de la Cène.

Dans la seconde Partie on nous entretient des vertus des premiers Chrétiens, considérées principalement par rapport à

eux mêmes. On traite de leur humilité, du desir qu'ils avoient pour le Ciel, du mépris qu'il faisoient du monde ; de la modestie qu'ils observoient dans leurs habits, de leur temperance dans le boire & le manger, de leur chasteté, de leur promptitude à confesser la Religion, & de leur patience exemplaire dans les souffrances.

Les vertus qui concernent le prochain sont le sujet de la troisième Partie. Les premiers Chrétiens étoient sinceres dans leurs paroles, & justes dans leurs œuvres; ils avoient un amour & une charité admirable les uns pour les autres ; leur union étoit parfaite ; ils obéissoient exactement aux Rois & aux Magistrats autant que la Religion le leur permettoit. Après avoir prouvé toutes ces choses bien au long, M. Cave termine son Ouvrage par des Observations sur la penitence publique, & sur l'ancienne Discipline de l'Eglise.

Dissertatio Inauguralis Medica de Hæmorrhagia narium, &c. C'est-à-dire : *Dissertation sur le saignement de nez.* Par JEAN HAAN. A Strasbourg, chez la Veuve de Jean Frederic Spoor. 1711. Brochure in 4. pagg. 38.

CETTE Dissertation est une These que M. Jean Haan a soutenue le 26. No-

vembre 1711, pour finir sa licence, & meriter le grade de Docteur en Medecine dans l'Université de Strasbourg.

Il n'a point été embarrassé sur le choix du point de la question. Il nous apprend que le saignement de nez s'est offert naturellement à lui, parce qu'il est fort tourmenté de cette maladie, aussi bien que tous les parents qu'il a du côté de sa mere.

L'Ouvrage est divisé en quatre Chapitres; dans le premier on trouve l'explication du terme *hemorragie*. On y voit comment cette maladie s'appelle en Grec, en Latin, & même en Allemand, & les differens noms qu'elle prend, selon les différentes parties qu'elle affecte.

Quoi que le saignement de nez semble n'avoir pas besoin de definition, M. Haan ne laisse pas d'en donner une. L'hemorragie du nez, dit-il, peut être definie un épanchement de sang par une narine, ou par toutes deux, procedant de la rupture de quelques vaisseaux. Il prend de la occasion de décrire anatomiquement toutes les parties du nez, & cette description lui sert à prouver que le sang qui sort ne vient pas du sinus longitudinal, comme quelques-uns se le sont imagine; mais des veines, ou des arteres, qui se rencontrent dans les narines; il refute Hamouler, qui prétend que dans cette maladie le sang échape toujours par les arteres, & jamais les veines.

L'AN.

Auteur fait ensuite une division exacte
ifférentes hemorrhagies du nez, & passe
édiatement aux causes qui les pro-
nt; c'est la matiere du second Cha-

. Haan ne croit pas pouvoir mieux
cher ces causes que dans le sang &
aiffeaux. Dès que les vaisseaux se rom-
, le sang trouvant une issue est obligé
rtir, & l'hemorragie s'ensuit.

La rupture des vaisseaux se peut faire
trois manieres, ou par *anastomose*,
à-dire, comme l'explique l'Auteur,
ue les extrémitéz des vaisseaux capil-
s'ouvrent, ou par *diarhese*, lorsqu'il
solution de continuité, ou enfin par
desce, lorsque les membranes sont tel-
nt dilatées & étendues, qu'elles per-
ent au sang de s'échaper par leurs
s.

La diapedese est revoquée en doute par
uller & par plusieurs autres, qui pen-
avoir de bonnes raisons pour la croire
ossible. Mais M. Haan a les siennes
pour en jager autrement. Il avoue
ndant qu'elle est rare.

L'Auteur examine les causes de la rup-
des vaisseaux, les unes sont internes,
utres externes.

Les internes sont le vice du sang, com-
a plethore, la cacochymie. Par ple-
s, il entend non-seulement la surabon-

dance du sang, mais encore sa trop grande fermentation ; & par cacochymie, le sang charge de parties salines, ou d'une ferofité âcre, capable de corroder les fibres qui composent le tissu des membranes.

Les causes externes sont l'air, le boire, & le manger, le sommeil, la veille, l'exercice, les passions de l'ame, enfin tout ce qui peut changer l'état naturel du sang, soit en diminuant son mouvement de circulation, soit en augmentant celui de fermentation.

Il y a encore d'autres causes externes qui agissent immédiatement sur les vaisseaux du nez, comme le tabac, la fréquente introduction des doigts dans les narines, les coups de bâton, les coups de poing, & les soufflets.

L'Auteur marque dans son troisième Chapitre les signes par lesquels on peut prévoir les hemorrhagies, & juger quelle en est la cause & l'espece.

La pesanteur de la tête, les douleurs aiguës qu'on ressent dans cette même partie, le battement des artères temporales, le tintement d'oreilles, le blouissement des yeux, les larmes involontaires, annoncent, ou du moins présagent un saignement de nez prochain.

On connoît la cause & l'espece de l'hémorragie par ce qui la précède, par ce qui l'accompagne, & par ce qui la suit. Si

symptomes de la plethore ou de la cacochymie accompagnent le saignement de nez, on pourra juger que la maladie vient de la plethore, ou de cacochymie; si le sang sort en abondance, c'est une anastomie; s'il est épais & noir, il y a rupture de veine; s'il est rouge, clair, spiritueux, écumeux, l'artere est ouverte; s'il est visqueux, c'est une diapedese; s'il est mêlé d'une serosité âcre, & que l'hémorrhagie ait été précédée d'un catarre, c'est une hémorrhagie, & cette serosité âcre & fétide sera regardée comme la cause de l'écoulement des vaisseaux; si dans le saignement de nez on remarque les signes d'une crise, on pourra conclurre qu'il est critique; on l'appellera symptomatique s'il est joint à une maladie, sans soulager le malade.

Le pronostique est différent, suivant les différentes causes de la maladie. En général l'Auteur prétend que la trop grande hémorrhagie est nuisible & dangereuse; il considère le sang comme une liqueur précieuse, comme le trésor de la vie, auquel on attribue tout ce qui se passe dans la machine.

Saignement de nez, selon M. Haan, est nuisible à ceux à qui on a coupé quelque membre, aux femmes dont les règles sont arrêtées, aux personnes dont les hémorrhoides sont supprimées; il est nuisible dans les maladies attaquées de fièvres quarte,

aux pituiteux, aux mélancholiques, aux vieillards.

Lorsque le saignement de nez est critique, il apporte du soulagement à la maladie, quand il est symptomatique c'est un accident de plus.

L'hémorragie de l'artere est plus à craindre que celle de la veine; l'anastomose qui vient de plethore est facile à guérir. La cure de la diarrhée est longue, difficile, mais non pas impossible. La diapedèse est la plus fâcheuse de toutes les espèces d'hémorragies, parce qu'elle dénote une entière dissolution du sang.

Nôtre Auteur croit qu'un saignement de nez modéré peut préserver de beaucoup de maladies.

Le Chapitre dernier renferme la méthode qu'on doit observer pour la guérison de l'hémorragie.

L'Auteur veut que la cause nous serve de guide pour la cure (bien éloigné de l'erreur de ceux qui s'imaginent que la Médecine doit être moins attentive à ce qui fait les maladies, qu'à ce qui les guérit) ainsi lorsque le saignement de nez est causé par le vice de la masse du sang, on ne doit songer qu'à corriger ce vice; s'il y a plethore, il faut saigner; si le sang est âcre, il faut l'adoucir; l'épaissir, s'il est trop dissous; appaiser son mouvement, s'il fermente trop.

Si la cause du saignement de nez est externe, l'on se servira des remèdes topiques, l'Auteur en donne à souhait, il y a de quoi choisir; nous y renvoyons le lecteur.

Il paroît que M. Haan est très profond sur cette matière; il en raisonne très-sçamment, & les remèdes qu'il prescrit sont appuyez d'un si grand nombre de raisons & d'expériences, qu'on peut les regarder comme des spécifiques contre l'hémorragie.

Il est étonnant que cet Auteur possédant un si grand nombre de secrets contre cette maladie, en soit aussi affligé qu'il le fut; peut être qu'il regarde son saignement de nez comme un preservatif, & qu'il ne veut pas s'en guérir, de peur d'être sujet à d'autres incommoditez plus dangereuses.

Scors Academici di ANTON. MARIA SALVINI Gentiluomo Fiorentino, Rettore di Lettere Greche nello studio di Firenze e Academico della Crusca, sopra alcuni dubbi proposti nell'Accademia degli Apatisti. C'est à dire: *Discours Académiques de M. Salvini sur quelques doutes proposez dans l'Académie des Apatistes.* A Florence, chez Joseph Bouchard, à l'enseigne de saint Jean de la porte. 1712. in 4. pagg. 536.

CES Discours Académiques sont au nombre de cent ; ils roulent sur des sujets utiles & agréables , & ne plaissent pas moins par le s'yle & la methode , que par les matieres. Dans chaque Discours on propose d'abord une question susceptible de plusieurs réponses opposées ; on fait valoir ordinairement ces réponses avec beaucoup d'érudition & de vivacité ; & après avoir tenu quelque temps l'esprit en suspens , on se détermine enfin à prendre un parti. Toutes ces Pieces sont assez courtes : c'est un nouvel agrément pour les Lecteurs impatiens , & qui s'ennuient lorsqu'ils sont obligez de considérer longtemps un même objet. Par le nombre seul des Discours on jugera aisément qu'il ne nous est pas possible d'entrer dans un détail fort exact.

Dans le second Discours M. Salomonsonne sur cette question : Si la Langue Toscane a plus d'obligation à Dante , qu'à Petrarque. Il commence par observer que dans la decadence de l'Empire Romain , lorsque les Goths & les autres Barbares le démembrent , la Langue Latine fut transformée en un jargon , auquel on donna le nom de Roman. Cetoit un mélange impur & grossier d'idiomes différens , qui dans la suite se divisa en trois langages , que les Espagnols , les François , & les

se s'approprièrent , chaque Nation
 eut le sien. Ces langages eurent
 leurs caracteres , conformément
 à leur esprit & à leur humeur.
 L'Espagnol parut grand & élevé, le Fran-
 çois noble & delicat ; & l'Italien tint le
 milieu. Mais bien des années se coule-
 rant qu'ils fussent assez parfaits pour
 être employez dans les compositions. On
 servoit dans l'usage commun ; & on
 mettoit en Latin ce qu'on vouloit laisser
 à la postérité. Les premiers Livres qu'on
 fit en Roman furent des Livres fa-
 ctés dans lesquels on celebroit les hauts
 faits & les amours des Héros. Ces Ou-
 vrages charmerent le Peuple , quoi qu'ils
 fussent d'abord qu'en Prose ; on s'avi-
 sa de les rimer , & ils enchanterent. Les
 Latins appelez Leonins servirent ap-
 pris de modele à cette nouvelle
 maniere de versifier. La Provence, la Sicile
 & l'Italie produisirent une foule de
 poésies de chansons amoureuses. Dante
 fut le premier qui passa de cet exercice ba-
 naler à un plus sérieux. Il osa dans un seul
 poëme représenter tout l'Univers , & il
 se rendit immortel par cette glorieuse en-
 treprise. On loue ici & cet Ouvrage , &
 ses poésies , & ses sonnets. On lui attri-
 bue une douceur, une majesté naturelle,
 une propriété d'expressions , une force,
 que les autres n'ont pu égaler. Entre ses
 mains ,

mains, la Langue Italienne, qui n'avoit
 pû encore enfanter que des chansonnettes,
 devint propre à exprimer ce que les Sciences
 ont de plus sublime. Elle doit beaucoup
 à Petrarque, dit M. Salvini, mais
 Petrarque n'a parlé que de son amour;
 & il ne sert de Maître que dans ce seul
 sujet. Encore n'a-t-il chanté Laure que
 pour se délasser: car la Langue Italienne
 ne faisoit pas son étude, & il composoit
 en Latin ses Ouvrages importants. Boccace
 son Disciple suivit ses traces; il écrivit
 en Latin des Livres sérieux, & ce qu'il
 fait en Italien n'étoit pour lui qu'un pur
 amusement. Ce qu'il y a de singulier,
 c'est qu'ils réussirent mieux l'un & l'autre
 dans les choses qu'ils ne firent qu'en se
 jouant, que dans celles dont ils attendoient
 toute leur réputation; & leurs compositions
 Italiennes ont toujours été & seront
 toujours préférées aux Latines. Or à l'égard
 de la Langue Italienne, ils ont eu
 Dante pour Maître; & leurs Ecrits ont
 bien des beautés qui ne viennent que de
 ce grand homme. Dans la suite de ce
 Discours M. Salvini continue à louer Dante,
 & en finissant il décide que la Langue
 Toscane est plus obligée à ce Poète,
 qui a parlé de tout avec beaucoup de
 dignité & de noblesse, qu'à Petrarque,
 qui ne s'est exercé qu'aux gentilleses de
 l'amour.

Discours traite encore de la Langue Toscane. On demande à qui elle est plus redevable, ou à ses trois Maîtres, Bembo, qui en a donné les regles. Les Maîtres sont Dante, Petrarque, &c. On les comble d'eloges, comme fondateurs de la Langue, & en même temps on relève avec autant d'esprit que de connoissance la gloire de Bembo, à qui on accorde le titre de Restaurateur. Après cela M. Salvini assure qu'on est bien moins obligé qu'à eux. Dans les Langues, comme dans tout le reste, le principal est d'inventer. „ L'estime, „ dit-il, est due à Bembo, mais la veneration leur appartient. Ils furent les pères d'une belle fille; Bembo n'en fut que le nourricier. Qu'on loue Bembo comme un Heros; mais qu'on les respecte comme les Dieux de notre Langue.”

Les Discours 69. & 70. ont pour sujet l'Eyre & la Comedie. On demande de des deux est plus propre à reformer les mœurs. M. Salvini fait entendre que la Comedie reguliere & dans le goût Latins, n'est plus d'usage en son pays, & que cette espece de spectacle n'y a pour nous que le plaisir seul. Dans la question sur de la Comedie telle qu'elle doit être Elle instruit en divertissant; elle cultive la vertu; elle rend le vice ridicule.

cule. Après l'avoir considérée si là, l'Auteur se declare en faveur tyre. Sa principale raison est qu'on tire de la Comedie pour le n'est qu'indirecte, & que cette pend des applications purement res, que chacun se fait de ce qu de ce qu'il entend; au lieu que va par elle-même directement à la Satyre, remarque-t-il, est sans ment, elle ne se sert point de d n'est pas au pouvoir des gens vic viter ses coups. C'est un remede specifique qui va droit au mal. que, elle mord, elle blesse, elle elle secouë, mais c'est pour g loué en passant les Satyres de M. qu'il regarde comme des modeles faits. Il fait le même honneur gedies de Corneille, & aux Cor Moliere.

Dans le 88. Discours, M. Sal mine si dans les Académies il e de critiquer. En decidable pour tive, il fait l'éloge de la Critiq & celui de l'Académie des Apai dit que l'Envie est bannie de cette & qu'une noble émulation occ reusement la place de cette me Discorde: que quand on y recite chose, les Académiciens gardent ce infiniment preferable aux ac

les plus bruyantes : & que si quelque passion s'élève dans ce lieu consacré à Minerve, aux Muses, & aux Graces; c'est un desir extrême d'écouter & d'apprendre.

„ On n'y trouve point, ajoute-t-il, une
 „ Critique amere & maligne, qui a coutume de se produire avec des gestes desagreables, des éclats de rire insenséz,
 „ & d'autres marques d'une humeur aigre, & d'un cœur rempli de fiel. On
 „ ne s'y exerce pas à censurer les pauvres
 „ Eleves, de peur de les décourager; c'est
 „ aux personnes celebres qu'on s'attache,
 „ c'est aux Pieces qui approchent de la
 „ perfection; & ceux qu'on critique s'aperçoivent qu'on les estime & qu'on les
 „ aime. Que celui qui par un mauvais
 „ usage rend odieuse une chose aussi belle & aussi utile qu'est la bonne Critique, soit maudit, excommunié, séparé
 „ de nous.”

Orazioni ed Omelie de' SS. GIOV. CRISTOSTOMO e BASILIO, tradotte dal Greco in Toscano da GIOV. MARIA LUCHINI Sacerdote, & Academico Fiorentino, e dedicate all' Illustrissimo e Reverendiss. Montig. Tommaso Bonaventura de' Conti della Gherardesca, Arcivescovo di Firenze. In Firenze. 1711. Per Piero Martini, Stamp. Arcivo.
per lic. de' Supr. C'est-à-dire : Discours

Œ Homelies de S. Jean Chrysostome & de S. Basile, traduites du Grec en Italien par Jean Marie Luchini, Prêtre, & Membre de l'Académie de Florence. A Florence, chez Pierre Martini. 1711. in 4. pagg. 130.

IL y a dans ce Recueil cinq Discours; ſçavoir quatre de S. Chrysostome, & un de S. Basile. Parmi les premiers on trouve deux qui regardent l'Oraison, & ſur le Paralytique, & un autre où le Saint montre que celui qui ne s'offense pas lui-même, n'offense pas les autres. Le Discours de S. Basile est adreſſé aux jeunes gens; il leur apprend le moyen de rendre utile l'étude des Sciences profanes.

Lettre de Mr BARBEYRAC, Professeur en Droit & en Histoire a Lauſane, à Mr..... ſur un Article des MEMOIRES DE TREVoux, du DU 1^{er} Avril 1712 concernant le TRAITÉ MOIS JEU imprimé à Amſterdam en 1709, chez t. Humbert.

JE viens de voir Monsieur, un Article du Journal de Trevoux, qui regarde mon *Traité du Jeu*. Il eſt daté d'Angers, & vous jugerez d'abord, que s'il ne vient pas de Monsieur Frain du Tremblai lui-même, c'eſt du moins de quelques-uns de ſes Amis. Je ne ſçai pas mauvais gré à Meſſieurs les Journalistes de Trevoux,

teré cet Article dans leurs Me-
 s'il y a des expressions peu civi-
 laissent sans doute sur le comp-
 teur. J'ai tout lieu de le pre-
 tend je pense à l'idée trop avan-
 qu'ils ont donnée de l'Ouvrage
 son attaque, dans l'Extrait exact
 trouve au mois d'Octobre 1710.
 est tourné d'une maniere obli-
 qu'à certaines reflexions critiques
 matieres controversées. Et cela
 s'ils ne s'aviserent point alors de
 e, qu'un Anonyme me reproche
 moi assez aigrement dans leur Jour-
 fait croire que la censure ne leur
 est mieux fondée que bien des cho-
 ont trouvé à reprendre dans le
 Langues, qui fut publié en 1703.
 il en soit, je puis vous assurer
 sent, qu'après avoir examiné la
 sens froid & avec un *desir* veri-
me instruire, quelque peu disposé
 & croye *charitablement* l'Auteur du
 dont il s'agit; je n'y ai rien vu
 il ne me soit très-facile de me dé-

commence par dire, que *puisque*
à écrire sur le Jeu. Et quo je me
de mieux faire que les autres qui a-
ité de la même matiere, je devois
Ouvrages. J'en conviens, & je
 tant qu'il m'a été possible, com-
 me

me il paroît par ce que je dis dans ma Préface. Mais malheureusement pour moi, les *Conversations Morales du Sieur du Tremblai* ne me sont pas tombées entre les mains, je ne suis pas excusable de ne les avoir pas lûes, d'autant plus que rien, à ce qu'on assure, ne m'étoit plus facile que de les avoir. Il me semble néanmoins qu'avant de me faire procès là-dessus, on devoit avoir examiné si j'étois bien à portée de trouver ce Livre, sur-tout dans le peu de temps que j'ai eu pour le chercher; & si je devois garder mon Manuscrit dans mon Cabinet, jusqu'à ce que j'eusse eu le bonheur d'avoir entre les mains les *Conversations Morales*. Quoi que j'eusse lû les *Nouvelles de la Republique des Lettres* de M. Bayle, qui parle en peu de mots de ces Entretiens, dans les deux endroits que j'ai citez; je ne me souvenois point du tout ni du Livre, ni du nom de l'Auteur. Ce fut la Préface de M. Thiers, qui me l'indiqua. J'étois à Berlin dans le temps que je composai & que je publiai mon Ouvrage, & il me seroit aisé de prouver par des témoins dignes de foi, qu'encore que j'eusse fait chercher d'abord en Hollande le Traité de M. Thiers, postérieur aux *Conversations Morales*, on ne pût me le procurer que lorsque le mien étoit presque achevé: ce fut par hazard qu'un Libraire en découvrit au fond de sa boutique

se qu'il ne croyoit point
 n'y avoit autre chose à
 moi dans le Livre de M.
 se ce sur quoi on me cri-
 avec un air de hauteur,
 ment que je ne vois pas
 j'ai perdu à ne pas lire
Adorales, & que je ne me
 plus coupable d'une *heresie*
terale, tant qu'on n'aura
 à dire pour m'en con-

consiste cette *heresie* gros-
 de l'Ouvrage de M. du
 ait empêché de tomber. J'ai
 les conventions qui se font
 sont licites & de Droit Na-
 elles se fassent librement &
 nerie de part & d'autre.
 explication : car je vois
 l'Auteur du Memoire
 ment mon Livre fort à
 des choses que je distin-
 certainement distinguer.
 me, comme il paroît par
 ivre, que pourvu qu'il y
 berté dans l'engagement,
 égale, que l'on joue de
 qu'il ne se trouve aucun
 tiere même du Contrat,
 l'on convient qui doit re-
 ux; jusques-là le Contrat
 est

est bon & valide entre les Joueurs , & à part les Loix Civiles , qui peuvent le laisser subsister , ou l'annuller , comme elles le jugent à propos , quand l'affaire est portée en Justice ; car hors de là , les Contractans doivent s'en tenir à leurs conventions , entant qu'en eux est. Mais quoique l'on observe exactement dans le Jeu toutes les conditions marquées , il y a diverses circonstances exterieures sur lesquelles je me suis fort étendu dans mon troisième Livre , qui sont qu'il se trouve souvent de part ou d'autre quelque chose de mauvais : & alors la convention , quelque valide qu'elle soit en elle-même & par le Droit Naturel tout seul , ne laisse pas d'être illicite à cet égard , en sorte que ceux qui pechent par rapport à quelqu'une de ces circonstances font mal , & que la Loi Naturelle condamne leur Jeu , comme contraire non aux regles de la Justice proprement ainsi nommée , à laquelle se rapportent les conventions , mais aux maximes de la temperance , de la prudence , du desintéressement , de la charité , de l'amour du travail , & d'autres semblables vertus , qui n'ont aucune influence sur la validité ou la nullité d'un Acte. En un mot , autre chose est de dire qu'une personne en jouant peche à quelque égard contre son devoir , & autre chose de prétendre qu'elle ne puisse pas à la rigueur

valoir de ce qu'elle gagne de bonne
 e : le dernier n'est nullement une
 nécessaire du premier. Ces deux idées
 fort différentes, comme il paroît par
 ces exemples qui se présentent tous
 dans les Contrâits & les affaires
 les legitimes ; & je ne suis pas le
 ser qui les ait distinguées dans la ma-
 dont il s'agit. M. La Placette le fait
 ment au Chapitre XI. de son petit
des Jeux de hazard, qui est parmi
vers Traitez sur des matieres de Conf-
 publiez a *Amsterdam* en 1699, &
 ne me trompe, reimprimez depuis
 nce. Ainsi je ne sçai pourquoi on
 tend a moi, plutôt qu'a ce fameux
 de nos jours, dont on a pu voir
 sage beaucoup plus facilement que
 on pût voir les *Conversations Morales*.
 soit alors ce zele, cet amour pour la
 & pour le bien public, qui a laissé
erastien un Theologien, dont l'au-
 est beaucoup plus propre à seduire
 s, que celle d'un Laïque ?

Jeux bien pourtant m'exposer seul à
 les assauts de l'Auteur du Memoi-
 royé d'Angers. Il n'y a, dit-on, de
 Naturel, de conventions licites, que
 qui sont nécessaires pour entretenir la so-
 ciete des hommes, & bien loin que celles
 sont entre les Joueurs soient de cette
 , & que la societe en puisse tirer aucun

avantage, il n'y a rien qui lui soit plus permicieux que le Jeu, quand il passe les bornes d'un simple amusement. 1. Je remarque ici d'abord, que de quelque maniere qu'on entende le mot de licite, que l'Auteur du *Memoire* confond perpetuellement avec nul & invalide, il est faux que par le *Droit Naturel* il n'y ait de conventions licites que celles qui sont necessaires pour entretenir la societe entre les hommes. Pour rendre vraie la maxime, il faut la tourner de cette maniere : Toute convention licite par le *Droit Naturel* doit ou être necessaire pour l'entretien de la societe, ou du moins n'avoir rien de contraire a cette fin. Cela suit necessairement de ce qu'il y a des choses indifferentes, qui ne font ni bien ni mal à la societe. Et pour alleguer un exemple qui a du rapport avec mon sujet, le *Contrat d'Assurance* est-il necessaire pour entretenir la societe ? Y a-t-il rien dont les hommes se soient passez plus long-temps, & dont ils se passent plus aisement dans la plus grande partie du monde ? Le condamnera-t-on donc absolument par cette seule raison, comme un *Contrat illicite* ? 2. Afin qu'une convention puisse être regardee comme illicite & invalide tout ensemble par le *Droit Naturel*, il faut qu'elle soit essentiellement mauvaise, en sorte qu'elle ne puisse jamais être legitime en aucun cas. Autrement, quelque peché qu'il y ait de

Contractans , par rapport aux
 & accidentelles , quelque illi-
 que à cet égard la convention ,
 pas deilors nulle & invalide.
 Les connus suffiront pour met-
 tre hors de contestation. Ceux
 tout tous les jours font mal sans
 un Cabaretier qui donne large-
 te à des gens qu'il connoît su-
 rice , fait mal aussi , puisqu'il
 ont qu'en lui est , ne pas leur
 occasion de l'entretenir. Cepen-
 que passant par dessus cette con-
 il a vendu son vin à de tels
 , ne peut-il pas se le faire payer,
 leurs peuvent-ils s'en dispenser ?
 se sçait qu'un autre , à qui il veut
 pense à louer une maison qui
 de : là-dessus il prend les de-
 purement & simplement pour
 en à cette personne , il loue la
 dont il n'a nul besoin : il peche
 contre la Loi Naturelle ; ce-
 Contract de louage en est-il
 & valide , s'il a d'ailleurs les
 requises ? L'application est ai-
 seur du Memoire ne s'est point
 soit de prouver que le Contract
 est essentiellement mauvais , ou
 plus clairement , que ce soit
 toujours mauvaise en elle-mê-
 me pour de l'argent. Ainsi

quoiqu'il y ait du mal à jouer gros jeu, comme je l'ai établi au long dans mon Livre, cette circonstance de la quantité de la somme n'est qu'une chose accidentelle, qui de sa nature ne suffit pas plus ici pour annuler la convention, que dans un *Contrat d'Assurance*, ou un Marchand, poussé par l'avidité du gain, risquerait tout son bien sur l'espérance très incertaine de voir arriver à bon port le vaisseau dont il a assuré la charge. Le pouvoir de jouer aussi gros jeu qu'on veut est une suite de la faculté naturelle que chacun a d'acquiescer son bien à telles conditions & de telle manière que bon lui semble. On peut pecher en cela contre son devoir, de même que dans les autres sortes d'alienations généralement permises & autorisées ; mais après tout, on est toujours maître de son bien, pour en disposer à sa fantaisie.

Cela posé, toute la critique de mon Censeur tombe d'elle même. Je n'ai pas besoin de lire les *Conversations Morales* pour savoir que le jeu, quand on en fait un commerce & un moyen de gagner, est nuisible à la société. Tout mon ouvrage tend à en persuader les Lecteurs ; je l'ai prouvé, ce me semble, par des raisons invincibles, Liv. III. Chap. I. & suiv. Mais quelque mauvais, quelque pernicieux, quelque infame que soit le commerce, la convention n'est pas

de, par le Droit Naturel, entre ceux
 ont joué gros jeu, que ne ont pas
 le meme Droit tout seul, les achats
 sont ceux qui amassent tout autant de
 qu'ils peuvent, & qui les gardent
 leurs greniers en attendant qu'il se
 fort cher; quoi que ce commerce
 avec raison pour odieux & illicite,
 que le Public, & sur tout une infinité
 souffrent.

n'ignorois pas non plus les Loix Civi-
 Ecclesiastiques, Romaines & Françaises,
 qui défendent le Jeu; comme il paroît
 endroit même que je viens de citer,
 sur-tout par un Chapitre tout entier,
 traite des reglemens que les Loix peuvent
 sur le Jeu. J'y ai recherché les raisons
 fondemens de ces sortes de Loix,
 me aussi l'étendue de leurs effets & de
 gation qu'elles imposent: & l'ordre
 est que mon Censeur refait tout ce
 je dis là en prenant les choses des leur
 jusqu'à ce qu'il l'ait fait avec soin,
 j'arrai sans remerie, sinon à son juge-
 da moins à celui des personnes ju-
 ses & deinteressees, decider que ce-
 a ver la est obligé de payer, a ne con-
 que le Droit Naturel & les Parties
 sées. Celui qui en appelle ici, aux
 semble n'avoir pas assez réfléchi sur
 & la nature des Loix, qui, a cau-
 inconveniens, défendent très-sou-

vent des choses qu'elles reconnoissent d'ailleurs très-innocentes , quoi qu'elles n'annulent pas même toujours tout ce qu'elles défendent ; & qui aussi , à cause des inconveniens , déclarent souvent nuis , devant les Tribunaux Civils , des Actes qu'elles ne font d'ailleurs nullement regarder comme invalides en eux-mêmes. Il ne considère pas non plus que quand il s'agit de Droit Naturel , il faut laisser à quartier les Loix positives , si diverses , selon les temps & les lieux , & s'élever jusqu'aux idées immuables de la Raison , que tous les hommes , & les Législateurs même , ne consultent pas toujours assez. Mais outre cela on diroit qu'il ne connoît guères les Loix mêmes dont il se fait un rempart : car il dit qu'elles *déclarent le paiement , & ordonnent la répétition*. Où a-t-il trouvé cela ? Les Loix ne donnent point action pour cause de Jeu , elles ne reçoivent point à demander le paiement d'un argent gagné de cette manière ; mais elles ne défendent point de payer , lorsque celui qui a perdu le veut bien. Elles permettent à celui qui a payé de redemander son argent en Justice ; mais elles ne le lui ordonnent pas , s'il consent que l'autre le garde.

Puisque l'Auteur du Memoire entend si mal les Loix , de l'autorité desquelles il se munit , il ne faut pas s'étonner qu'il continue sa critique en tronquant & désigu

rant mes principes. Je prétens , selon lui , que l'égalité de la convention la rend légitime , & le gain utile : faux principe , s'il en fut jamais. Tout ce que je puis faire pour excuser une imputation si fautive , c'est de présumer que , comme il y avoit plus d'un an que mon Livre avoit passé entre les mains du Censeur , quand il a écrit sa Lettre , sa mémoire l'a trompé. Il est vrai qu'il ne devoit pas s'y fier. Mais s'il avoit eu effectivement entre les mains l'Ouvrage qu'il critiquoit , quel nom faudroit-il donner à la suppression de ce que je suppose toujours manifestement , que la convention doit rouler sur une chose innocente en elle-même , telle que j'ai prouvé qu'est celle de deux personnes qui jouent pour de l'argent ? Ainsi rien n'en plus mal fondé que la conséquence qu'on prétend tirer de mon principe : autrement les duels seroient permis. Est-ce donc une chose indifférente de sa nature , que de faire un accord dans lequel , pour de légers sujets , & au mépris des Loix Divines & Humaines , on s'expose au peril de se tuer l'un l'autre ? Quel rapport y a-t-il entre cela & le Jeu ?

Enfin , dit-on , toutes les Loix ont marqué tous les moyens par lesquels les hommes peuvent légitimement acquiescer. Cela n'est vrai que des acquisitions auxquelles elles veulent prêter leur autorité lorsqu'on implor

416 JOURNAL DES SÇAVANS
leur secours. D'où vient qu'une sorte d'ac-
quisition qui est défendue dans un L.^r,
est permise dans un autre : quelque os
même cette variation se voit dans les pro-
vinces d'un même Royaume. D'un c.
il peut aussi y avoir des acquisitions in-
nocentes en elles mêmes, qui ne lecent
autorisées par aucune Loi. Que si les Lo.
contraignent le Jeu comme contraire au bon
ordre de la Société civile, & même à la Na-
ture; elles font très-sagement, à cause des
inconveniens auxquels le Jeu est sujet, &
il seroit à souhaiter qu'elles fussent mieux
exécutes qu'e les ne le sont : mais il ne
s'ensuit point de là que toutes les conven-
tions faites dans le Jeu soient nulles par le
Droit Naturel, & de Joueur à Joueur.
M'avoit donné ces leçons, & ces
dont on se

Après m'avoir donné ces leçons, tirées
des *Conversations Morales*, dont on le-
moigne assez qu'on a pris ce qu'il y a d'es-
sentiel & de plus propre à me débarrasser
on me fait pourtant la grâce de dire qu'il
y a d'ailleurs dans mon *Livre de très-bons avis*
pour se corriger de la passion du Jeu. Un je-
gement si avantageux de la principale par-
tie de mon Ouvrage mérite de la recon-
naissance. Je suis fâché que l'oblige-
ment d'avis me réduise, par le com-
pôt qu'il ajoute immédiatement après
la nécessité de faire toucher au doigt,
par une attaque précipitée il s'en im-
mément expose à une rétorsion fâcheuse.

OCTOBRE 1712.

je laisse à examiner à tout le monde, si ce n'est pas une *heresie grossiere en morale*, en même temps une grande heresie en politique, d'oser soutenir que, *pourvu qu'il ait point de fraude dans une convention, n'en doit point condamner les excès*, de sorte que tous les avis que j'ai donnez deviennent inutiles, à ce qu'on dit, dans mon *Œme*. Sur ce pied-la, gardons-nous bien de blâmer un homme, qui le sachant & voulant, louera sa maison pour y battre la fausse monnoye, ou pour en faire un lieu de débauche. Approuvons l'accès d'un autre qui prêtera de l'argent qu'il doit être employé à corrompre les gens, ou à quelque infâme commerce. voilà assez : je crains, MONSIEUR, d'avoir déjà fait tort à votre pénétration & à votre équité. Je n'ajouterai plus qu'un mot ; c'est que je suis disposé à profiter de tout ce qu'on me donne au sujet de la lecture des *Conversations Morales*. Il vaut mieux tard que jamais. Les ordres sont donnez : & puisqu'on assure que ce Livre, si qu'imprimé il y a vingt-sept ans, est facile à trouver, j'espère de faire voir bientôt & lieu, avec quel attachement j'aurai lû. Je suis, MONSIEUR, votre très-humble, &c.

à Lausanne ce 6 Mai 1712.

S 5 .

D. Jo.

D. JO. WOLFFG. KUNSTEL *Dissertatio Medico-Chymica de salibus Metal'orū, præsertim Auri & Mercurii. Editio tertia. Lipsia, apud Jo. Frid. Gleditsch & filium. 1711. C'est-à-dire : Dissertation sur les sels des Metaux, & particulièrement de l'Or & du Mercure. Par Jean Wolffg. Kunstel. Seconde Edition à Lipsic, chez Jean Frideric Gleditsch & son fils. 1711. in 4. pp. 22.*

PAAMI les divers principes que les Chymistes admettent dans la composition des Mixtes, le sel doit tenir le premier rang : & il n'y en a point dont l'existence soit moins contestée, & dont les effets soient plus manifestes. On peut y reconnaître presque tous les corps, quelque différens qu'ils paroissent les uns des autres à l'extérieur, & quelque voye qu'on emploie pour leur dissolution. Il n'y a pas jusqu'aux métaux imparfaits, tels que le fer, le cuivre, &c. qui ne laissent appercevoir sans beaucoup de peine les particules salines auxquelles ils doivent la plupart de leurs propriétés. Il est vrai que les Métaux parfaits tels que l'or & l'argent, & cette production métallique qui a tant de rapport à l'un & à l'autre, c'est-à-dire le Mercure, ont paru d'une tissure si impénétrable aux Chymistes vulgaires, que de ces

perant presque de parvenir à les dissoudre radicalement, ils ont cru que le sel y étoit intimement uni aux autres principes, qu'il étoit impossible de l'en extraire. Cependant, quelque insurmontable qu'ait paru cette difficulté aux Amules du commun, elle n'a pas découragé ceux dont les vûes & l'industrie sont fécondes en ressources contre les plus grands obstacles. Ceux-ci ont forcé, pour ainsi dire, la Nature jusques dans ses derniers retranchemens, & l'ont contrainte de leur deceler une partie de son secret dans la formation de ces métaux précieux, en leur faisant voir le sel qui entre dans cette composition. C'est à quoi un travail assidu, guidé par un génie propre aux expériences, a conduit enfin M. Karsfel, ainsi qu'il nous en assure dans cette Dissertation, destinée à donner part au Public d'une découverte de cette importance, & à l'informer des avantages qu'on en peut tirer. L'Auteur partage ce Discours en trois Chapitres. Il parle dans le premier de l'utilité des sels en general. Dans le second, il nous entretient de l'excellence des sels métalliques; & dans le dernier, il particularise ce qui regarde le sel de l'or & celui du Mercure.

I. Il commence son premier Chapitre par l'éloge du sel. Non-seulement les Juifs instruits par la revelation, mais les Gentils moins éclairés qu'eux, ont eu ce mixte

en grande estime. De là vient peut-être cet axiome des anciens Sages, *Que les principes de toutes choses sont dans le sel & dans le Soleil*. Le sel passoit pour un symbole de la *Sagesse*, de l'*excellence*, de l'*éternité*, de la *santé*. L'Auteur en allegue plusieurs autorités, mais nous nous arrêterons seulement sur les reflexions qu'il fait au sujet des secours qu'on peut emprunter des sels pour la guérison des maladies. Ils ont cet avantage (selon lui) sur les remèdes huileux & spiritueux, qu'ils font merveille dans tous les cas où il s'agit de resoudre, de déterger, de fondre, de subtiliser; & cela, sans exciter dans le sang de bouillonnement extraordinaire: jusques-là que les sels volatiles urinaires, qui sembleroient les plus propres à causer ce mauvais effet, deviennent souverains pour calmer les hémorragies ou pertes de sang, lorsqu'on les a purifiés exactement de l'huile fétide & brûlée qui les envelope, & qu'on les a mariés avec un alkali fixe, tel que le sel de tartre, ou la teinture caustique d'antimoine.

Ce sont de ces mêmes qualitez qu'ils tirent toute leur efficace pour la guérison des fièvres intermittentes; en sorte que sans leur entremise (dit nôtre Auteur) on ne doit guères se flatter de réussir dans la *cure* de ces sortes de maladies. On a beau recourir (continuë-t-il) aux plantes chargées

parties salines analogues aux sels
est question, elles ne remphront
parfaitement les intentions que
se le Medecin en pareil cas ; &
deux raisons. 1. Parce que ne
produire leur effet qu'en grande
doses dégoutent necessairement les

2. Parce qu'elles renferment des
sulfureuses capables d'enflamer les
ions delicates. C'est donc sur ce
sujet que *Borrichius* loue *Paracelse*
introduit l'usage des sels *luxuriens*
traitement des fievres, & que quel-
ques font cas de la methode de *Bar-*
thelemy même raison. Cependant quel-
que qu'on attribue aux sels alkalis,
à guerir les fievres intermittentes,
à deboucher les obstructions des
à évacuer les eaux des hydropi-
à corriger la paresse du ventre ;
à l'acreté acré & caustique pouvant
à estomacs tendres, il vaut mieux
servir qu'après les avoir transfor-
sels neutres, & les avoir a l'usage
moyen. Du reste, *M. Kunstel* s'est
à defendre les sels en general con-
proche d'inter par leur acrimonie
les nerveuses ; & il en appelle à
l'usage de divers Medecins. *Sydenham*
à l'usage ou la Couque de *Micrere*,
à l'usage d'abstinence mêlé dans le jus de
Muralis donnoit avec succes dans

les dyffenteries la solution de *cendres gravelées*; d'autres guerissent le *flux hemorrhoidal inveteré*, par la seule liqueur de la *terre foliée* de tartre. *Stahlius* vante extrêmement le nitre mêlé en dose mediocre avec quelque absorbant & un peu d'antiimoine diaphoretique, pour arrêter les fâcheux cours de ventre qui surviennent dans les petites veroles & dans les fièvres pourprées. Le même nitre adoucit les *cholera morbus*, & les ardeurs d'urine qui accompagnent certaines gonorrhées malignes. Enfin l'Auteur prétend qu'un bon Medecin ne peut réüssir dans sa pratique sans le secours d'un certain nombre de preparations de sels, dont il a soin de specifier les plus importantes.

II. De ces observations sur les sels en général, l'Auteur passe à ceux des métaux, & il parcourt d'abord les moyens employez pour tirer des métaux parfaits ce qu'ils peuvent donner de vertu aux médicamens. On s'est contenté en premier lieu de les reduire en feuilles, & de les mêler en cet état dans les poudres, dans les electuaires, dans les potions, &c. D'autres ont tenté de dissoudre des feuilles d'or, en les broyant après les avoir mêlées avec de la salive. *Langelot* assure qu'après une trituration continuée sans interruption pendant quinze jours, ces feuilles d'or se changent en une poudre noire,
d'où

d'où l'on tire au feu de sable par la cornue une huile rouge. Le Chevalier *Borghi* fameux Chymiste Italien attribue de grandes vertus à l'eau dans laquelle on a fait éteindre plusieurs fois un lingot d'or rougi au feu : ce qui paroît d'autant moins éloigné de la vrai-semblance, que le Mercure communique quelque qualité aux liqueurs dans lesquelles on l'a fait infuser ou bouillir. Plusieurs croient ouvrir l'or suffisamment pour en développer les vertus, en l'amalgamant avec le Mercure, puis le faisant calciner avec le soufre. Enfin il y en a qui ne font point difficulté de s'en servir en Médecine, après l'avoir dissous dans des *menstrues* acides ; & qui qualifient ces dissolutions du nom d'*or potable*. Ceux qui désapprouvent l'usage interne de ces sortes de dissolutions procurées par des acides, se fondent principalement sur cette raison, Qu'il résulte de l'union des acides avec la plupart des métaux, des composez plus ou moins caustiques, & qui ne peuvent être que nuisibles lorsqu'on les prend intérieurement ; cela paroît manifestement dans les *cristaux de lune* ou d'argent, dans le *vitriol solaire* ou d'or, dans celui de Vénus ou de cuivre, & dans les dissolutions de Mercure.

Les Chymistes ont donc essayé des voies plus douces pour ouvrir les métaux sans mettre en œuvre les dissolvans corrosifs.

& ils n'ont pas tout à fait perdu leurs peines. *Borrichius* par le moyen du seul phlegme de vinaigre distillé, ou même de la simple eau distillée, est venu à bout d'extraire de tous les métaux leurs véritables sels. Mais comme le *procédé* qu'il a suivi pour cette extraction est des plus laborieux, & ne produit après beaucoup de travail qu'une très petite quantité de ces sels, d'autres ont imaginé des *menstrues* plus commodes & plus efficaces, qui ont parfaitement répondu à leurs esperances : & de ce nombre on peut mettre *François Antoine* de Londres, dont l'or potable a fait des cures surprenantes, comme il nous l'apprend dans l'*apologie* qu'il en a publiée à Hambourg. Les recherches de notre Auteur n'ont point été infructueuses en ce genre; & il prend ici Dieu à témoin que son *essence dulcifiée* qui a opéré des miracles de guérisons, n'est autre chose qu'un or très purifié, dissous dans un *menstrue* exempt de toute corrosion. Cette découverte l'oblige à descendre sur cela dans le particulier, & à nous entretenir plus en détail de l'Or & du Mercure : c'est à quoi il s'occupe dans le dernier Chapitre.

III Il nous annonce dès l'entrée, que son dessein est de nous exposer la préparation de ces sels métalliques qui lui est particulière : mais il nous avertit en même temps qu'il ne peut se déclarer sur cela qu'au

qu'autant que le lui permettra , non la crainte de la *malection philosophique* fulminée contre les reveateurs indiscrets des mysteres de l'art , mais la veneration qui est due a toute verite qu'on tient d'une grace speciale de Dieu , & qui ne doit être divulguée que jusqu'a un certain point. Il s'explique sur la nature de son *menstrue* , qui n'est ni acide ni corrosif , qui étant mis en digestion ne depose aucun *sediment* , qui distillé par l'alembic ne laisse au fond de la cucurbite aucun vestige de sel , & qui par sa volatilité & sa pureté semble approcher de l'*esprit de vin le plus rectifié*. Neanmoins, ce menstrue tel qu'on vient de le caractériser, est si penetrant, qu'étant versé sur du Mercure & sur de l'or calciné, il dissout intimement l'un & l'autre, à l'aide d'une longue digestion; en sorte que le Mercure, après en avoir séparé le dissolvant, étant tenu encore quelque temps en digestion, puis distillé par la cornue, ne donne qu'une eau très claire, & une terre poreuse & legere, qui demeure fixe au fond du vaisseau. Quant a l'or, il prend la forme d'une *substance resinuse*, qui se dissout parfaitement dans l'*esprit de vin rectifié*.

Si l'on verse sur la terre poreuse du Mercure, de ce même esprit de vin rectifié, il se charge très promptement du sel

jours après le sublime & se crystallise au
 côté du vaisseau de verre qui le renferme.
 Si l'on separe cet esprit de *volatil*
pregne, & qu'on le distille a un feu doux,
 il reste au fond de la Cucurbite un résidu
 très-blanc, d'une saveur penetrante, d'une
 odeur assez agreable, qui d'un côté est
 si fixe, qu'il soutient dans le creuset la
 plus grande violence du feu sans se dissiper
 en fumée, & qui d'autre part est si péné-
 trant, qu'il perce en un moment un double
 creuset. Cette analyse du Mercure paroît
 d'autant plus estimable, qu'elle
 qu'elle offre aux yeux les vrais principes
 qui composent cette substance métallique,
 c'est-à-dire l'eau, la terre, & le sel qui part
 de l'une & de l'autre, elle réduit le Mer-
 cure en l'état où *Paracelsus* le demande
 pour en faire un bon remède, puisqu'il ne
 peut plus être revivifié, & qu'il n'est plus
 capable d'exciter la salivation. Ce sel au
 reste est d'un merveilleux usage pour puri-
 fier le sang par la voye des sueurs, des u-
 rines, & des selles, sans affoiblir les ma-
 lades. Il résiste a toute sorte de venin &
 de malignité, il porte la tranquillité dans
 les esprits, & calme tous leurs mouve-
 mens irreguliers plus sûrement & plus effi-
 cacement que les préparations d'opium.
 C'est ce que l'Auteur justifie par l'histoire
 de plusieurs cures considerables, dont il
 doit la réussite aux vertus de ce sel de Mer-

A l'égard du *sel de l'or*, il le tire de cette substance résineuse dont il a parlé plus haut, sur laquelle il fait les mêmes opérations que sur la terre poreuse du Mercure. Ce sel tire de l'or est très blanc, très-pénétrant, & d'une odeur plus agréable que celui du Mercure. C'est un admirable confortant; donne au poids de la dixième partie d'un grain, après l'avoir mêlé avec d'autres substances, qui permettent cette division. Il facilite l'accouchement, il empêche les femmes grosses d'avorter, il arrête les hemorrhagies, & apaise les convulsions épileptiques.

M. Kunstel termine cette Dissertation par ces quatre propositions, qu'il nous donne sous le titre de *Corollaires*.

1. On peut transformer le phlegme insipide du vin en un esprit huileux très-volatile, très-subtil, d'une odeur plus agréable que l'esprit de vin le mieux rectifié, beaucoup plus pénétrant, & qui n'imprime sur la langue nul sentiment d'ardeur.

2. On peut unir & amalgamer ensemble le fer & le Mercure de manière que celui-ci en devienne entièrement fixe, & ne se puisse jamais revivifier en Mercure coulant.

3. L'esprit de nitre préparé d'une certaine manière, peut dissoudre l'or & l'argent.

4. Les sels alkalis fixes putrefiez d'une certain-

certaine façon , se subliment au chapiteau de l'alembic à la plus douce chaleur.

Ce sont apparemment autant de phénomènes qu'il a découverts, & qu'il propose ici à l'industrie & à la sagacité des Chymistes.

Concordia quatuor Evangelistarum , plenam , rectè ordinatam , concinnèque coherentem Domini Nostri Jesu Christi Historiam , nova eaque expeditissima arte exhibens : ipsis scilicet sacris Scriptoribus , prout simul loquuntur , è regione cujusque collocatis , & solis eorum verbis clarioribus , expressioribus , & aliunde aptioribus caractere nigro notatis , Historiæque filam formantibus. Cum variis indicibus , & annotationibus. Opera & studio SEBASTIANI LE ROUX , Pastoris Ecclesiæ de Andevilla in Diocesi Carnotensi. C'est à dire : Nouvelle Concorde des quatre Evangelistes. Par M. Le Roux. A Paris , chez Alexis de la Roche , sur le Quay des Augustins. 1712. in 8. pagg. 428.

LES Evangelistes ont écrit l'Histoire de Jésus-Christ avec plus de fidélité que de méthode. De là vient qu'on trouve dans les Evangelistes une si grande différence dans l'arrangement des faits , & dans l'expression des circonstances. Cette variété a

osé beaucoup de difficulté à
 croient voulu s'assurer de l'or-
 dre des evenemens de l'Histoire
 & plusieurs personnes zeles
 sées se sont appliquées en diffé-
 rentes à le rechercher. C'est ce qui
 en a tant de Concordes des qua-
 ralistes. S'il ne s'étoit agi que
 d'un texte simple contenant l'His-
 toire de Jesus-Christ, l'entreprise n'auroit
 été de grands embarras. Mais
 pour conserver toutes les paroles des
 Ecrivains, & mêler ensemble les
 textes, de maniere pourtant qu'ils
 ne fussent pas confondus & meconnois-
 sables, on n'a donc pu éviter de tomber
 dans ces difficultés, & dans plusieurs autres.
 M. Le Roux dans sa Pré-
 face compte de ceux qu'il a trouvez
 de Concordes qui ont paru jusqu'à
 présent, & il fait voir avec quel soin, &
 exactitude, il s'en est garanti. Il met
 dans ses colonnes les textes des Evan-
 giles avec les premieres lettres de leur
 chapitre qui servent de marques pour les
 trouver; mais afin d'éviter la confusion,
 dans une Histoire complete, il
 a mis ces textes les expressions qui
 semblent représenter le plus parfai-
 tement les evenemens; & ces expressions
 sont aux yeux en caractères noirs,
 les autres sont en caractères rou-
 ges.

ges. Par ce moyen on voit tout d'un coup, & ce qui appartient à chaque Evangeliste, & ce qu'ils fournissent tous ensemble pour faire une narration suivie.

Cet Ouvrage est accompagné d'une Carte Geographique de la Terre Sainte, où l'on a marqué que les lieux dont il est fait mention dans l'Evangile. M. Le Roux y a joint aussi plusieurs Tables utiles. Dans les cinq premières on voit les articles de la Concorde, & l'emploi que l'Auteur fait des Chapitres & des versets des quatre Evangelistes. La sixième renferme les choses memorables rangees suivant l'ordre de la Concorde. La septième est la Table des Evangiles selon l'arrangement du Missel Romain. La huitième est une liste d'observations sur la maniere dont les Evangelistes ont rapporté les faits, & sur les raisons qu'on a eues d'en avancer, d'en reculer, ou d'en interrompre les recits, en mêlant ensemble leurs textes. On trouve 9°. plusieurs Remarques sur les Evangiles. Il y en a de generales qui regardent les dogmes de la Sainte Trinité, & de l'Incarnation du Verbe; les paroles que Jesus-Christ a proférées, soit comme homme, soit comme Dieu; & diverses façons de parler des Evangelistes. Il y en a aussi de particulieres qui éclaircissent un grand nombre de difficultés.

M. Le Roux espere mettre bientôt au jour une Concorde Françoisé. „ Comme on le peut croire, dit il, toutes choses y tiennent le même ordre que dans celle-ci; mais l'art en est tout a fait différent. Les Evangelistes n'y sont point mis côte-à-côte, mais toutes leurs paroles y forment ensemble une seule narration continue, dans laquelle il est très facile de les lire un chacun en particulier. Pour les distinguer, je ne me sers pas des lettres qui commencent leur nom: car si je le faisois il y auroit entre les mots une infinité de larges distances, qui embarrasseroient beaucoup la vue quand on liroit tout de suite le texte de la Concorde, qui est le plus nécessaire; & outre cela, lorsqu'on voudroit lire chaque Evangeliste séparément, on auroit trop de peine a chercher la lettre qui le marqueroit. C'est aussi pour cette raison que je ne me sers pas des chiffres 1, 2, 3, 4, comme fait le Pere Amelote; quoi qu'ils ne tiennent pas tant de place que les lettres M. m. L. J. & qu'outre cela ils soient fort significatifs, puisque pour les comprendre & pour s'en servir il suffit de savoir le rang que tiennent les Evangelistes dans le Nouveau Testament, que saint Matthieu est le premier, saint Marc le second, saint Luc le troisieme, & saint

„ Jean

„ Jean le dernier. J'ai donc in-
 „ marques qui ne tiennent pas
 „ place quand plusieurs parlent
 „ que quand il n'y en a qu'un
 „ qui frappent tout d'un coup la
 „ qu'on se donne la peine de les
 „ lorsqu'on veut les lire un cha-
 „ particulier. Il donne ensuite
 „ gure de ces marques, & quelque-
 „ ples ou il en fait usage.

HENRICI MASCAMPII Profess. D.
 Institutiones Historiæ quibus
 tur res omnis ævi, observatæ
 per æquabilia temporum interv-
 plici partitione, in Historiam C
 Ecclesiasticam, & Litterariam
 nologiâ exactissimâ, &c. *Amst-*
sumptibus Michaelis Andrea Fuhr-
Bibliopola Osnabrugensis. 1711.
 dire: *Les Institutions Historiques*
 Mascampius, Professeur à Duisbourg,
 le, quelles sont exposées selon l'ordre
 les evenemens les plus remarquables
 les siècles, A Amsterdam, aux
 de Michel André Fuhrmann,
 re d'Osnabrug. 1711. vol. in 4
 240.

LE dessein de l'Auteur dans cet-
 ge est de donner une méthode
 pour apprendre l'Histoire. Pour

la divise en quatre temps; le premier comprend ce qui s'est passé depuis la Creation du Monde jusqu'au sixieme siecle avant Jesus Christ; le second, ce qui est arrive de plus memorable depuis ce temps jusqu'à la naissance du Messie; le troisieme s'étend depuis ce terme jusqu'à Charlemagne, & le quatrieme, depuis Charlemagne jusqu'à present. Chaque Partie est divisée en plusieurs Livres, & chaque Livre en trois Chapitres, dont le premier concerne l'Histoire Civile, le second, l'Histoire Ecclesiastique; & le troisieme, l'Histoire Litteraire. Quelques uns de ces Chapitres ont diverses Sections, selon l'abondance des matieres. Dans le premier Chapitre du premier Livre on trouve un abrégé exact de ce qui s'est passé pour le Civil jusqu'au Déluge, le second comprend ce qui regarde la Religion, & le troisieme, ce qui concerne les Arts & les Sciences. Methode uniforme pour tous les autres Chapitres de chaque Livre. Quant à ce qui s'est passé au sujet des Arts avant le temps du Déluge, il est difficile de rien établir la-dessus de certain. Quinte-Curce, Pomp. Mela, Lucain, pretendent que les Tyriens & les Pheniciens ont été les premiers qui aient cultivé les Lettres; & si l'on s'en rapporte aux sentimens des Auteurs sur l'origine des Sciences: on conclura avec Plin. qu'elles ont été en

usage de tout temps. Nôtre Auteur n'oublie pas sur ce sujet les monumens antiques, comme les colonnes des descendants de Seth, le Livre d'Enoch, & vers de la Sibylle. Seth troisième d'Adam, né l'an 131 du monde, & mort l'an 1042, laissa plusieurs enfans qui imiterent sa vertu, & auxquels, selon le rapport de Joseph, on doit la Science de l'Astrologie. Cet Historien écrit que parce qu'ils avoient appris d'Adam que le monde periroit par l'eau & par le feu, la crainte qu'ils eurent que cette Science ne se perdît, les porta à bâtir deux colonnes l'une de brique, & l'autre de pierre, sur lesquelles ils graverent ce qu'ils avoient appris, afin que s'il arrivoit qu'un Deugetruinat la colonne de brique, celle de pierre demeurât, pour conserver à la postérité la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. Joseph ajoute que leur prévoyance réussit, & que de son temps on alloit qu'on voyoit encore cette colonne de pierre se voyoit encore dans la Synagoge. Quant à Enoch, plusieurs Auteurs, & entre autres S. Augustin, prétendent qu'on ne peut nier que ce Patriarche n'ait écrit quelque Ouvrage. Ils appuient leur opinion sur un passage de l'Épître de S. Jude, où on lit ces paroles: *C'est d'eux qu'Enoch qui a été le septième depuis Adam, a prophétisé ainsi. Voici le Seigneur qui va venir avec une multitude*

les Saints, pour exercer son
 sur les hommes. Ce passage
 plusieurs Scavans qu'Enoch
 un Livre de Prophetie, &
 soit commun du temps des
 que S. Jude le cite. D au-
 si ce pretendu Livre avoit
 y a pas d'apparence que Jo-
 on qui ont recherché avec
 tout ce que les Juifs avoient
 n'en eussent fait mention.
 d'un autre Livre d'Enoch
 du temps de S. Jerôme,
 d'Origene, de Tertullien,
 que ces Peres citent que que-
 doute point qu'il n'ait été
 qu'il en soit, nôtre Au-
 tion le Livre des Prophe-
 Enoch, & il dit que le
 Jude marque seulement
 prophetisé, & non qu'il ait

de la Sibylle, les vers dont
 compris en huit Livres, &
 Sibylle se dit brue du Pa-
 Pures fables, dit nôtre
 vers ayant été composez par
 tous postérieurs à J. C.
 voir G. J. Vossius.

ce qu'on trouve ici sur l'His-
 re pour le temps qui s'est é-
 Déluge. Nôtre Auteur vient

136 JOURNAL DES SÇAVANS.

Ensuite au Livre second, qui comprend ce qui s'est passé jusqu'à la vocation d'Abraham; & dans le troisième Chapitre il prend l'Histoire Littéraire. Il y examine ce que c'est que *Toth*, *Tosorthrus*, & *Zoroastir*. *Toth* a été le successeur de Menès premier Roi d'Egypte; on l'a aussi appelé *Taanus*, *Imygh*, & *Itheuth*. C'est le Mercure des Grecs, & le plus ancien de tous les Mercures. Il passe pour le premier Auteur de l'Ecriture, & pour l'Inventeur des Arts dans la chuniation a fait plusieurs recherches sur ce sujet, au raport de Philon de B. cité par Eusebe. Notre Auteur parle ensuite de la maniere d'écrire de ces temps là, & il remarque que c'étoit un usage assez commun d'écrire sur des pierres. *Tosorthrus* étoit un Medecin d'Egypte lequel fut nommé Esculape. Il est ancien que l'Esculape contemporain d'Escule.

A l'égard de Zoroastres, il a été le premier depuis le Deluge qui se soit livré à l'étude des Cieux & de la Nature. Il étoit contemporain de Ninus. On dit qu'il étoit Persan. Voilà quelques exemples de la méthode que l'Auteur dans ces Institutions a suivie. Ses remarques sont courtes & claires, & ceux qui veulent tirer beaucoup de clarté de son Histoire peuvent tirer beaucoup de cet Ouvrage.

*à Monsieur H. . . sur l'origine des anciens
Rois d'Egypte, qui expliquent ce qui
se trouve aux fables des Dieux et l'Antiqui-
té.* A Paris, chez Pierre Ribou, sur le
des Augustins. 1712. volume III 12.
pg. 108.

peu de connoissance que l'on a du re-
peuplement de la terre par les descen-
de Noe, est cause de l'incertitude
on est de plusieurs faits qui concer-
ces premiers tems, & entre autres
histoire de Mercure Talmegiste, que
uns prétendent n'avoir jamais été, &
quel l'Auteur se propose de donner dans
ses Lettres plusieurs éclaircissemens.
cela il travaille à débrouiller la succes-
sion des premiers Rois d'Egypte, sur les par-
ticularitez qu'il a trouvées la-dessus dans He-
cates & dans Diodore de Sicile, ce qu'il
est tant de succès, qu'on peut dire qu'il
a fait une suite très probable à l'Histoire des
premiers tems, à la commencer à Cham
le fils de Noé, que l'on doit reconnoi-
tre le premier fondateur du Royaume
d'Egypte. La lecture de la premiere Lettre
peut faire voir que les enfans de Cham pouvo-
ient beaucoup de part au repeuplement
de l'Afrique, & même d'une grande partie
de l'Europe, ce qui se trouve confirmé
dans la seconde Lettre. L'Auteur après

avoir établi l'ordre & la fuceffion des
miers Dieux ou Rois d'Egypte, fait
en quel temps Mercure Trismegifte
cu. Il remarque que ce Mercure
être fils de Chus, qu'auparavant il
me Jupiter, & petit fils de Cham,
prétend être Saturne. Il dit que Mo
lui même appuye ce fentiment dans
Livre intitulé *Timandre*, ou il dit
Coelus & Saturne étoient les ayeux
il faut entendre par Coelus, Noé.
voit par l'ordre des Planetes que M
re étoit plus jeune que Mars & qu'
lon, dont Osiris étoit l'ainé, puisq
Osiris regna après Chus leur pere
mun. Mercure fut élevé par son
qui lui enseigna un feul Dieu, avec
Sciences & les Arts. Il porta fes lum
fi loin, que tout ce qu'il y a eu de
vans après lui chez toutes les Nation
été occupez à rechercher par leur
& par leur travail les vestiges des co
fances qu'il avoit communiquées
Disciples, parce que les Livres, qu
voit composez ont été perdus, & q
caracteres hieroglyphiques dont il s'éto
vi pour écrire uniquement des Scie
font trop obscurs, ce qui est caufe
nous ne pouvons déchiffrer ce qui
gravé sur les colonnes, les aiguille
les pyramides qui nous reftent d'un
tiquité li éloignée. Cham ou Saturne

avoit élevé Mercure, en fit ensuite son Ministre, pour le soulager dans le gouvernement de ses Peuples. Ce Ministre exerça la même fonction sous les regnes d'Osiris & d'Isis, d'où l'on prit occasion de lui donner la qualité & le nom d'Interprete des Dieux, nom que les Grecs ont rendu par celui d'Hermes auquel ils ont ajouté celui de Trismegiste, ou de trois fois grand, pour marquer la profondeur de son savoir dans la Metaphysique, la Physique & la Morale, qui sont les trois parties de la Philosophie. Après la mort de son ayeul il se retira chez son frere Apollon, surnommé le Soleil, qui demouroit ordinairement dans la ville d'Helopolis, qu'il avoit fait bâtir. Apollon étoit un Prince pacifique, qui aimoit les Sciences, & particulièrement l'Architecture, la Peinture, la Poésie, la Musique, & la Médecine. On l'a fait inventeur de la lyre, comme on fait Mercure inventeur du violon, sur lequel il ne mit que trois cordes, la haute, la moyenne, & la basse, parce qu'on ne connoissoit alors que trois parties de la Musique. Mercure obligé d'interrompre pendant quelque temps le paisible exercice des Lettres, pour délivrer Isis de la persecution & de la revolte d'Argus, ne laissa pas de trouver encore le loisir de composer la plus grande partie des Livres qu'il donna sur toutes les Sciences. Ce

grand homme étoit né avec une heureuse disposition pour l'éloquence, dont on l'a fait Dieu, parce qu'il donna des regles pour parler & pour s'exprimer noblement. Platon le fait inventeur de l'Arithmetique de l'Astrologie, & de la Geometrie. Il s'appliqua avec beaucoup de soin au gouvernement de l'Etat après la mort d'Osiris, parce qu'Isis le consultoit en toutes choses; c'est pour lors qu'il redigea les Usages, les Coutumes, & les Loix qui étoient déjà reçues dans l'Egypte; il travailla même à de nouveaux reglemens pour tout ce qu'il crut pouvoir contribuer à la félicité des Peuples. Il ne se contenta pas de faire des Loix pour les vivans, il en fit pour les morts, en ordonnant qu'avant que d'accorder la sepulture à un défunt, on examineroit si le défunt en étoit digne par les actions de sa vie, & par une religieuse observance des Loix. Pour faire executer cette ordonnance avec plus de soin, Mercure assistoit lui même à ces jugemens, & après que le mort avoit été jugé digne de la sepulture, il en faisoit porter le corps au delà de l'Acheron & du Marais Cocyte, ce qui a fait dire qu'il conduisoit les morts aux Enters. Ce fut encore lui qui étant souverain Pontife institua les Pompes & les cérémonies qui s'observoient dans les sacrifices; mais comme il ne reconnoissoit en son particulier qu'un

qu'un seul Dieu, il voulut du moins que dans tout ce qui se pratiquoit pour la Religion des Peuples on trouvât autant de symboles de la véritable Divinité. Il laissa sa dignité de Pontife à son fils *Tat* ou *Totius*, qu'il prit soin d'instruire de l'existence & des perfections de Dieu, comme on le voit par son *Timantra*. Quelques Scavans font encore Mercure inventeur de l'art d'écrire, mais nôtre Auteur dit que ce qui a pu donner lieu à cette croyance, c'est que Mercure voulant cacher au reste des hommes les principes des Sciences qu'il avoit donnez, & dont il n'avoit fait part qu'à sa Nation & à ses Disciples, il inventa des caractères particuliers appelez Hieroglyphiques, dont il se servoit pour écrire ses Livres, & qui n'étoient connus que de ceux qu'il avoit elevez dans les Sciences: car il est certain, ajoute nôtre Auteur, qu'il y avoit d'autres caractères que chacun employoit pour les affaires particulières. On a perdu l'intelligence des hieroglyphes lorsque les Prêtres sont venus à manquer, parce que ces Prêtres n'en communiquoient la connoissance à personne. On attribue à Mercure la composition de trente ou trente-six mille volumes, ce qui pourroit paroître fabuleux, & n'a rien néanmoins de si surprenant, de la manière que nôtre Auteur l'explique. On doit considérer, dit-il, que l'art de relier les Li-

vres n'étoit pas encore connu dans ces tems-là, & que ce que l'on donnoit au Public s'écrivoit sur des feuilles que l'on rouloit, lesquelles pour ce sujet s'appelloient volumes; en sorte qu'il n'est pas merveilleux que Mercure ait écrit trente-six mille pages, dont chacune ne contenoit qu'un très-petit Traité, ou peut-être tout au plus un Chapitre de la matiere sur laquelle il écrivoit. Il ne nous reste de tant d'Ouvrages que deux petits Traitez, l'un que l'on nomme *la Table d'Emeraude*, peut être ainsi appelé parce que quelqu'un l'avoit fait graver sur une pierre de ce nom. Les Chymistes s'imaginent que cette Table d'Emeraude ne contient que le secret de la Pierre Philosophale; mais il seroit aisé de leur faire voir, remarque nôtre Auteur, que le principe de Physique dont il y est parlé peut s'appliquer à plusieurs sujets differens. Le autre Livre qui nous reste de Mercure est le *Timandre*, lequel contient quatorze Chapitres, où il est traité de la fabrique du Monde, des Elemens, de la revolution des Astres, du mouvement, du lieu, du vuide, & sur-tout de Dieu.

Après toutes ces remarques, on nous fait observer qu'il y a beaucoup d'apparence que Mercure mourut avant la Reine Isis, & que c'est elle qui fit bâtir en l'honneur de ce grand homme la ville
d'Her-

d'Hermopolis , près du lieu où les habitans de Memphis avoient leurs sepulchres, & où l'on cherche encore aujourd'hui les Mumies, ce qui le fait croire, c'est que si Mercure avoit été le fondateur de cette ville, comme quelques-uns le croient, il n'auroit pas manqué d'y perpetuer son Academie, qui au contraire s'est toujours conservée dans la ville d'Helopolis, construite par son frere Apollon. Notre Auteur ajoute qu'il ne trouve point qu'on ait établi en Egypte aucun culte en l'honneur de Mercure Trismegste, & il dit que peut-être ce grand Personage l'avoit défendu, étant persuadé que l'adoration n'étoit due qu'au véritable Dieu. Il faut avouer cependant que les Ibis, & ces c. cognes noires qui mangent les serpens, étoient consacrés à Mercure, parce qu'il avoit fait défense de les tuer ou de leur nuire.

Nous ne saurions rapporter toutes les autres remarques de l'Auteur; ceux qui en seront curieux peuvent consulter le Livre même, où ils trouveront de grands éclaircissmens sur ce qui concerne les premiers Dieux ou Rois d'Egypte; matière qui n'avoit point encore été développée jusqu'ici comme elle l'est dans ces deux Lettres.

Les Coudées franches. A Paris, chez Pierre Prault, à l'entrée du Quai de Gesvres.

444 JOURNAL DES SÇAVANS.

du côté du Pont au Change, au Paradis. 1712. in 12. Première Partie pagg. 186. Seconde Partie pagg. 272.

* *Histoire des Journaux tirée de l'Introduction à la connoissance des Livres, &c. de Mr. STRUVE, mais rectifiée & augmentée.*

PHotius a la gloire d'avoir inventé les Journaux des Sçavans, si on en croit Juncker & Constantin Wolfius. Le dernier a imprimé une Dissertation Latine pour soutenir cette opinion, *Constantinus Wolfius de Photio Ephemeritum Eruditorum inventore. Vitebergæ. 1689. in 4.* Juncker a suivi Wolfius sans rien examiner dans son Livre Latine des Journaux, *Christiani Junckeri Schediasma historicum de Ephemeridibus, seu Diariis Eruditorum in nobilioribus Europæ partibus hactenus publicatis. Lipsiæ, 1692. in 12.* Les doctes Allemans accordent trop à Photius, ils devoient se contenter de le proposer comme nous pour un excellent modele à tous ceux qui font des extraits de livres: Sa Bibliothèque est un dessein différent des Journaux. Photius n'a eu en vûe que de conserver la memoire de ce qu'il avoit lû pendant son Ambassade de Perse.

* Cet Article est tiré du Journ. de Trevoux Fevr. 1712, p. 217.

par des extraits des Livres, & par
mens sur la méthode & le stile des
le projet des Journalistes est plus
: Ils prétendent rendre compte au
le tous les Livres nouveaux ; des
des Auteurs, des inventions nou-
du progrès des Arts : ce sont les
scavantes de leur siècle qu'ils écri-
dessein dont Photius n'a pas eu la
idée. On ne peut donc refuser
de l'invention des Journaux à la
& à Mr. Sallo Conseiller au Par-
de Paris, qui commença dans cet-
le Journal des Scavans l'an 1665.
nom du Sieur d'Hedouville. Il en
un chaque semaine, le premier
cinquième de Janvier, & il con-
en donner jusqu'au trentième de
sa mort interrompit un ouvrage si
Mr. l'Abbe Gallois le reprit au com-
ment de l'année suivante 1666. &
bientôt le Public de la perte de
lo qu'il reparoit si avantageuse-
Soit qu'il se lassât d'un travail pé-
& qui n'est connu que de ceux qui
ennent, soit que la guerre qui s'al-
dans l'Europe rendit le commerce
très plus difficile & la manière des
luxe plus rare, il n'en parut que huit
171. l'année suivante 1673. il n'en
aucun, & l'on n'en vit que deux

Sur la fin de cette année Mr. Gallois céda son emploi à Mr. l'Abbé de la Roque, qui le remplit pendant huit ou neuf années, & eut pour successeur Mr. Cousin Président de la Cour des Monnoyes, à qui de tems en tems on joignit diverses personnes. Mais en 1702. ce Journal prit une nouvelle forme, par les soins & sous la direction de Mr. l'Abbé Bignon. Cet illustre Protecteur des Sciences assemble une Société d'Ecrivains choisis, entre lesquels il partagea les matieres: il se trouve à leurs assemblées, il regle leur critique par la sienne, il a lié un commerce de Lettres avec les plus sçavans Hommes de ce tems; enfin il n'épargne aucune dépense pour faire venir tout ce qui s'imprime dans les diverses parties de l'Europe. Cette Société de Journalistes choisis, outre les Journaux qui paroissent exactement, excepté pendant les vacances, a donné es années 1707, 1708, & 1709. un supplément qui paroissoit chaque mois.

Pour suivre l'ordre qu'a choisi nôtre Auteur, nous parlerons de tous les Journaux écrits en François, avant de passer à ceux qui ont paru en d'autres langues.

Journaux François.

Le Journal des Sçavans fut l'original de plusieurs copies. Quelques Auteurs ne se
 100

erent pas un dessein aussi vaste que du Journal, ils se bornerent à la Physique & à la Medecine.

ils sont les *Memoires & Conferences sur Sciences & sur les Arts* préentez à Monsieur le Dauphin par Mr. Denys pendant les années 1672, 1673, & 1674.

les nouvelles decouvertes sur toutes les parties de la Medecine, par Mr. de Blegny en

Journal de Medecine commencé en 1682. & quelques autres Ouvrages de même espece discontinuez aussitôt que commencés.

le *Mercurie savant*, qu'avoient entrepris en Hollande Mr. de Blegny & Mr. Hier Medecin de Niort, ne parvint pas au troisieme mois, recommandable seulement par l'occasion qu'il donna à feu M. de Lamoignon d'entreprendre un nouveau Journal sous le titre de, *Nouvelles de la Republique des Lettres*, qu'il commença par le mois de Mars 1684. & qu'il continua jusqu'au mois de Février 1687. inclusivement. Une violente maladie lui fit quitter ce travail. M. de la Roque, Bernard *, & d'autres

Mr. de Lamoignon & diverses autres personnes s'ajoutèrent aux *Nouvelles* depuis le Mois de Mars jusqu'à celui d'Août inclusivement, & Mr. de Lamoignon Ministre François mort à Amsterdam en 1709. continua depuis le Mois de Septembre de cette année jusqu'au Mois d'Avril 1689. Mais Mr. de Lamoignon ne prit point de part alors à cet Ouvrage.

448 JOURNAL DES SÇAVANS.

tres amis de Mr. Bayle le continuerent jusqu'au mois d'Avril 1689. Alors l'Ouvrage fut interrompu jusqu'au commencement de 1699. Mr. Bernard qui le reprit sous le même titre l'a continué jusqu'à la fin de l'année 1710. & jusqu'à présent n'a point eû de successeur. Deux autres Journaux François parurent en Hollande dans le tems que Mr. Bayle cessa de travailler, l'un sous le titre d'*Histoire des Ouvrages des Sçavans*, dont Mr. Baignage de Beauval, frere du Ministre, étoit l'Auteur: cette Histoire commencée par le mois de Septembre 1687. n'a fini qu'avec la vie de l'Auteur au mois de Mars mil sept cens dix.

Mr. le Clerc donna en 1686. le premier Tome de sa *Bibliothèque universelle & historique*. Mr. de la Croze partagea le travail des huit premiers Tomes avec Mr. le Clerc, & composa seul le neuvième*, enfin Mr. le Clerc resta maître de l'Ouvrage, qu'il a continué jusqu'au vingt-cinquième volume†, qui n'étoit que le premier de l'année 1693. Dix ans après en 1703. Mr. le Clerc revint à son premier dessein, & depuis cette année jusqu'à présent

* Mr. de la Croze partagea le travail des neuf premiers Tomes & composa seul le onzième.

† Mr. le Clerc n'a continué ce Journal que jusqu'à la premiere Partie du Tome XX. Mr. Bernard a composé la seconde Partie de ce Tome XX & les Volumes suivans. Le Tome XXV, finit avec l'année 1697.

Il en a fait paroître vingt Tomes *, sous
 tre de , *Bibliothèque choisie.*

Le grand cours de ces Journaux hereti-
 s fit naître a Monseigneur le Duc du
 ne l'idée d'un Journal où l'on eut prin-
 lement en vûe la défense de la Reli-
 g. Il choisit les Jesuites du College de
 s pour executer son dessein, sous le
 de , *Memories pour l'Histoire des Sciences
 des beaux Arts.* Ce nouveau Journal

commence avec le siècle n'a jamais ete in-
 ompu. Mr Siruve mal informe met
 Simon au nombre des Auteurs , Mr
 ion n'a jamais eu de part a nos Me-
 mres , que par une ou deux pieces inse-
 rdans les premiers Tomes, & il n'a au-
 cun liaison avec ceux qui y travaillent.
 Les Auteurs ont souvent change , deux
 s constans y travaillent , l'un depuis
 ans, l'autre depuis sept ans. L'édition
 ces Memoires mit tout le monde dans
 tout des Journaux, un deluge d'Ouvra-
 pareils inonda la Republique des Let-
 , aucun n'a continue jusqu'a la secon-
 née. On n'a vu que douze volumes
 Essais de Literature depuis le mois de
 let 1702. jusqu'en 1704. Le dessein de
 leur etoit directement oppose a celui
 autres Journalistes , ils ne parlent que
 Livres nouveaux , il ne vouloit parler
 de Livres anciens , rares & peu con-

Les deux Supplemens des Essais de
 Tome XXIV. a deja paru.

La

Literature s'éloignent encore plus de l'idée commune des Journaux.

L'an 1704. vit naître & finir le *Recueil de Pièces fugitives*, dont il ne parut que quatre volumes.

Le Journal Littéraire, ouvrage du Père Hugo, Religieux de l'Ordre de Premoutré, commença & finit avec l'année 1705.

On a tenté deux fois à Hambourg un *Journal en François*, mais l'entreprise n'a jamais réussi.

Il n'a paru que six feuilles des *Ephémérides des sçavans*, & deux années d'un *Journal des sçavans*, dont Mr. Darius étoit l'Auteur, 1694, & 1695. Celui que Mr. Chauvin entreprit à Berlin en mil six cent quatre-vingt seize a duré trois ans.

On a fait aussi quelque tentative en ce genre à Geneve.

L'Histoire de l'Académie Royale des Sciences peut être mise au rang des journaux. On y donne très-rarement des extraits de Livres. Elle est remplie d'observations de Physique, de Médecine, & de Mathématiques, il en paroît chaque année un Tome depuis mil six cent quatre-vingt dix-neuf. Mr. de Fontenelle en est l'Auteur.

Journaux Anglois.

L'Angleterre fut la première à imiter

La fameuse Société Royale com-
 mence de publier des Memoires la même
 que Mr. Sallo commença le Journal
 savans en 1665. Le titre, *Philoso-
 phical Transactions, Philosophical collections,
 Experiences Philosophiques, Collections
 Philosophiques*, avertit que la Philosophie
 est l'objet principal des Auteurs, & que
 les extraits des livres qu'on ajoûte ne sont
 qu'un accessoire. Mrs. Oldenburger, Hook,
 &c., Plot, Muirgrave, Halley, Waller
 Sloane, ont travaillé successivement à
 ce Journal : il en a paru depuis peu d'an-
 nées deux excellens abrégés, la traduction
 Latine de quelques annes n'est pas esti-
 mée.

Les autres Journaux Anglois ne se sont
 pas fait estimer. Celui qu'on appelle,
The History of the Works of the learned, a
 commencé à Londres en 1699. *Censura
 temporum* en 1708. En 1710. un même
 Auteur, nommé Mr. la Roche, com-
 mença deux Journaux différens; l'un, sous
 le titre de *Memoires de Littérature*, est une
 feuille volante qui paroît tous les Lundis,
 & qui ne contient que la traduction An-
 gloise de certains articles des Journaux
 étrangers; l'autre est un in 4. en quatre
 ou cinq feuilles : c'est un Recueil de pie-
 ces fugitives intitulé, *Bibliotheca curiosa ar-
 a mi, cellany &c.* Le tems fera connoître
 le mérite de ces nouveaux Journaux.

Journaux Italiens.

L'Italie vit en 1668. le premier Journal écrit en sa langue. Mr l'Abbé Nazari soutint cette entreprise jusqu'en 1681 avec beaucoup de gloire. Il s'imprimoit à Rome sous les auspices du Cardinal Massimi.

Le *Journal de Venise* commença un peu plus tard en 1671. & finit en même tems que le Journal de Rome. Les Auteurs de ce Journal de Venise étoient Pierre Moretti & François Milette. Cinq ans après, l'an 1686. le Pere Gaudence Roberti Carme, & le Pere Benoît Bacchini Benedictin de la Congregation du Mont Cassin, entreprirent à *Parme* un Journal qu'ils continuèrent pendant quatre ans : le départ du P. Bacchini pour Modene fit tomber ce Journal à la fin de l'an 1690. On commença en 1692. d'en donner une continuation imprimée à Modene. Le Pere Bacchini appelé à Boulogne promettoit d'y travailler encore avec Mrs. Ramazzini & Guillelmini, mais d'autres occupations l'empêcherent de tenir parole.

Le *Journal de Ferrare*, entrepris par Mr l'Abbé Della Torre fameux Antiquaire, eut une plus courte durée ; il commença avec l'année 1691. & n'alla pas loin.

Le Journal de Florence, *Saggi di naturali esperienze fatte nell' Accademia del cimento*, se borne à la Physique.

brizi commença d'imprimer l'an 1696. l'Allegorie de Minerve, *la Galleria di Minerva*. Ce Journal contient plus d'écrits originaux que d'extraits : c'est le l'Ouvrage de la Société de gens de Lettres dont Mr. Tolozeno étoit le Secrétaire. Mais le Journal que ce sçavant Italien a commencé avec l'année 1710 sous les auspices du Grand Prince de Toscane, fera vraisemblablement tomber la *Gallerie de Minerva* ; le dessein de ce nouveau Journal est plus regulier : il s'imprime à Venise, & il en paroît tous les trois mois une fois. On écrit d'Italie que plusieurs hommes sçavans d'un grand mérite ont leur part à cette entreprise. On nomme le Sr. Bernardo Trevisani, Noble Venitien, grand Philosophe, le Cavalier Maffei, les meilleures plumes d'Italie, & qui ont beaucoup d'érudition à beaucoup de chose ; Mrs. Vallinieri & Morgagni, connus par des Ouvrages estimez sur la Philosophie, la Médecine & l'Anatomie ; le Sr. Ataroli, qui a une grande connoissance des belles Lettres & de l'antiquité : rien ne donne un présage plus certain du succès qu'aura ce Journal, que la liaison des Auteurs avec l'illustre Marquis de Casale, qui est en Italie le centre & l'arbitre de la Littérature, & avec le fameux Agliabecchi.

Falles des Sçavans, Fatti eruditi
del

454 JOURNAL DES SÇAVANS.

della Bibliotheca volante, ne sont pas estimés, même en Italie, ils ont commencé à Parme il y a trois ou quatre ans, & ils ont déjà cessé deux fois.

Journaux Latins.

Le premier & le plus estimé des Journaux Latins est celui de Leipzig, *Acta Eruditorum*, qui continue sans interruption depuis le mois de Janvier 1681. Othon Menkenius a la gloire d'avoir commencé cet excellent Journal, & Mr. Jean Burcard Menkenius est à la tête de ceux qui le continuent avec un succès toujours égal. Ils ont donné quatre tomes de suppléments & des tables générales de dix en dix ans.

Le *Journal Latin de Parme* par Pierre Paul Manzani commença & finit presque en même tems.

Achilles Daniel Leopoldi Jurisconsulte, & Jacques de Mellen Ministre Luthérien à Lubek, formerent le dessein d'un Journal borné aux seuls Ouvrages que produisoient les côtes de la mer Baltique, *Novæ Litteraria maris Baltici*. L'Ouvrage après avoir duré dix ans depuis 1698. jusqu'en 1708. est fondu dans le Journal de Hambourg dont nous allons parler.

Il fut entrepris en 1703. par Mr. Pierre Ambroise Lehman & Godefroi Strasburg, qui en donnent tous les mois un certain

nom.

de feuilles : on leur reproche trop
de parler de toutes les Theses
qui se font en Allemagne & dans le

C'est ce détail qui remplit leur

On y verroit avec plaisir l'ex-
cellentes Theses qui sont ordinai-
res dans ces pais, des Dissertations cu-
rieuses sur des matieres interessantes tra-
vaillées avec beaucoup de soin par d'ha-
biles hommes : mais en cette occasion,
en aucune autre, il faut du choix;
une vigilance excessive est un plus grand
bien qu'un peu de negligence. Ajoû-

te ces Journalistes sont fort malser-
vies, les nouvelles Literaires des pais
étrangers : leur travail merite cependant
l'attention & les louanges du Public. On
y apprend beaucoup de faits touchant les
Sciences & les Scavans d'Allemagne
qu'on ne trouveroit point ailleurs.

La même Academie des Curieux de
Nuremberg a donne pendant trente ans un
Journal de Medecine & de Physique fort
curieux, *Miscellanea Naturæ Curiosorum*. Il
commence l'année 1706.

Les deux tomes des observations qui s'im-
priment à Hall, *Observationes Hallenses*,
dont nous avons rendu compte dans nos
Journalistes, sont plutôt un Recueil de pie-
ces détachées qu'un Journal. Il faut mettre
ce rang les piéces tirées des manus-
crits, *Literaria ex manuscriptis*,

456 JOURNAL DES SÇAVANS.

Mr. Struve a déjà donné sept tomes. Il avoit commencé en 1705. sur le plan des Essais de Litterature un Journal rempli d'extraits de livres des deux siècles précédens. *Bibliotheca antiqua*, il l'a discontinué en 1707. Le Recueil de toutes les parties de cette Bibliothèque qui ont paru le parement se vend dans un seul volume in 4. sous le nouveau titre de, *Thesaurus variorum eruditionis ex Scriptoribus potissimum sæculi XVI. & XVII. collectus.* Gene.

La Hollande a vu pendant quelque tems un Journal Latin travaillé avec beaucoup de soin. Mr. Kuster & Mr. Sike l'entreprirent de concert. Le premier Tome parut à Utrecht au mois d'Avril 1697. Mr Sike en fut seul chargé pendant l'année 1699. & l'Ouvrage finit avec l'année. Il a pour titre, *Bibliotheca novorum librorum.*

Le Journal de Suisse que l'on doit à Mr. Scheuchzer est aussi écrit en Latin, *Nova Litteraria Helvetica*: il continue de paroître depuis l'an 1702.

Il reste à parler de deux Journaux Latins consacrez à la Physique, aux Mathématiques & à la Médecine; le Journal de Bresse, *Acta nova Philo exotericorum naturæ & artis.* Il n'en a paru qu'une année depuis le mois de Mars 1686. jusqu'au mois de Mars 1687. exclusivement. Ce Journal contient peu d'extraits, & c'est moins un Journal, qu'une histoire de l'Académie

de des Sciences établie à Bresse, qui
 is son nom même a voulu marquer que
 leur des autres Nations de l'Europe
 or l'étude de la nature avoit excité la
 que.

Le Journal de Medecine imprimé à
 penhague sous le titre, *Acta Medica
 Hienfia*, est dû au sçavant Thomas Bar-
 lin. L'Auteur ne s'est pas laissé gêner
 le titre de l'Ouvrage, & il fait de fré-
 quentes excursions dans la Physique, les
 mathematiques, & même dans l'Histoi-
 Il n'a pas fait d'extrait de livres, &
 Ouvrage n'est qu'un recueil de petites
 dissertations. On en a cinq Tomes depuis
 1671. jusqu'à 1679.

On a commencé en 1710. d'imprimer
 Latin les Memoires de l'Academie des
 sciences de Berlin, *Miscellanea Berolinensia*.

Journaux Flamans.

Gerre Rabus fit paroître à Rotterdam
 1692. un Journal en Flamand sous le
 de *Boeckzal van Europa*. Un procès
 eut avec le Libraire fit qu'il en choisit
 autre à Amsterdams, ou il mourut
 1702. Messieurs Sewel & Gavern l'ont
 publié l'un apres l'autre jusqu'en 1708.
 Le Medecin nommé Rutter habile hom-
 me n'a commencé un en 1711. qui fait
 esperer qu'on le traduise dans une Lan-
 guage connue.

Journaux Allemands.

L'Allemagne a été fertile en Journaux écrits dans la Langue du pais, assez peu ou réussi. Comme on les lit rarement hors de l'Allemagne, nous nous dispenserons de parler de tous ces Journaux inconnus, & nous sommes persuadés que les Lecteurs ne s'en plaindront pas; il suffira de parler de deux ou trois qui méritent qu'on les discute, & des deux qui subsistent encore.

Mr. Tentzel est l'Auteur de deux Journaux fort goûtés. Le premier a duré dix ans: il est en forme de conversations, *Monatlichen Unterredungen*. L'an 1689. l'avoit vu naître, l'an 1698. le vit finir. En 1704. le même Auteur commença un Journal qui n'est pas en forme de dialogue comme le précédent, il l'appella *Bibliothèque curieuse*, *Curieuse Bibliothec*. Il n'a pas eu le succès du premier, il a fini en 1707.

Les deux années 1700. & 1701. du Journal d'Hanover, composé par M. Eccard sous la direction de M. Leibniz, sont dignes de M. Leibniz. La troisième est de divers Auteurs, elle n'a pas soutenu la réputation qu'avoient acquise les deux autres.

M. Loescher, célèbre Théologien de la Secte Lutherienne, est Auteur d'un Journal, *Altes und neues*, où il critique également les livres anciens & les nouveaux:

OCTOBRE 1712.

à en vûe que la Théologie, & tout
travail est tourné de ce côté.

L'an 1708. a vû commencer un Journal
Alleman qui fait honneur à la nation. M.
Christophle Woltereck en a la direction.
Messieurs Jean-Henri Krause & Jérôme
Augustin Groschuffius travaillent avec
lui; ils marchent sur les pas de Messieurs
Entzel & Eccard. Il paroît beaucoup de
sçavoir dans les jugemens qu'ils portent, &
beaucoup d'érudition dans leurs remar-
ques: il se vend à Francfort & à Leipsic.
*Ausführlicher Bericht von allerhand neuen,
hebern und andern dingen, so zur heutigen
Ehre der Gelehrsamkeit gehorig, zu Fort-
setzung der Monatlichen Unterredungen, Ma-
schen Auszüge und curieuse Bibliothec.*
M. Guillaume Turck a commencé en
ce tems à Hall un autre Journal
Je titre de, *Neue Bibliothec*, il est un
superficiel.

Nous avons fait une remarque qui nous
a devoir être communiquée à nos
Lecteurs. Il n'y a aucun Journaliste qui
n'a souffert de la délicatesse des Au-
teurs. Les Journaux les plus estimez sont
ceux qui ont excité plus de querelles, &
lesquels on a écrit avec moins de
modération. Les Journalistes ont pris ordina-
irement le parti de ne point se détourner
pour répondre à ces libelles, nous sui-
vons un exemple si sage.

V 2

NOU.

LA peste qui a désolé ce pais ne peut être mieux décrite qu'en adoptant l'admirable description qu'Ovide a faite, de celle qui ravagea l'île d'Egine, au septième livre des Metamorphoses, & qui a servi au fameux Mignard l'idée d'un des plus beaux tableaux qu'il soit au monde. Elle commençoit à se faire sentir par un cruel mal de tête, un déchirement de poitrine suivi de vomissemens de bile, le visage devenoit terrible, les malades entroient en fureur & courroient tout nus par les rues, ils urinoient du sang, leurs jambes trembloient, la plupart sentoient une soif insupportable, les forces leur manquoient quand la fureur cessoit, & ils expiroient. Les causes extraordinaires de l'Ete, la mauvaise nourriture, purent être les premières causes du mal; la malpropreté, le défaut de police l'augmenterent; l'extreme d'été le rendit incurable. La seule populace en a été infectée. Le meilleur préservatif qu'on ait éprouvé, a été l'elixir du Sieur Schomberry, *Tinct. Besoar s. a. elixir propr., a tinct. gentian. essenti camphor. an part. aqua mêle ensemble dont on mettoit 40. jusqu'à 60 gouttes dans de l'eau de vie, ou dans de la biere chaude.* * DE

* Tiré du Journ. de Trevoux, Mars 1711. 8

E CONSTANCE.

Beneditin a traduit de l'Italien,
de du Comte Tesauro, Au-
le monde convient d'avoir
l'esprit.

Tris Illust. Com. & Major.
is D.Emmanuelis Thesauri, Pat.
uatuor per,uationis : Historica,
Patetica ; et quinque bar-
thicarum, Patheticarum, La-
graphoricarum figurarum genera
revi, clara ac facile methodo,
escriptionum, epistolarum histori-
arum, poeticarum, precepta et
et orationis cujuscunque facienda
instruat. Hanc Italico idiomate con-
ivione et indicatam, Latinam, no-
indice auxit P. Magnus Schleier.
. Benedicti in libero et Imper-
tingensi Professus. Constantia,
mis Wolfgangi Beurlein, Gorli-
Bibliopol. Vm. in 8.

E COLOGNE.

a fait une nouvelle édition
sois des Poetes anciens et mo-
P. le Brun avoit mis à la fin
at poétique : livre plus propre
re à former d'excellens Poe-
lonner la véritable idée des

V 3

diffé-

rev. Avril 1712. p. 724.

différens stiles & du véritable caractère des meilleurs Poëtes.

Il a paru en même tems de nouvelles éditions de deux autres Livres sur la versification, des observations pratiques sur la beauté des vers Latins, éclaircies par des exemples choisis des meilleurs Poëtes anciens & modernes, par le P. de Reno Jésuite, avec un Traité du même Auteur sur les césures de Virgile. L'autre livre du même genre, dont on donne une troisième édition augmentée, est la pratique de la versification Latine par le Pere Aler Jésuite.

Observationes practica veterum & recentiorum Poëtarum exemplis illustrata, in usum scholarum & Poëseos cultorum, à R. P. Joanne de Reno à Societate Jesu. Editio novior prioribus emendatior, versuum qui in toto opere citantur loco accuratè notato, & appendice de césuris Virgilianis auctior. 8. Colonia, apud Henr. Rommers-Kirchen 1710.

R. P. Pauli Aler Soc. Jesu praxis Poëtica, sive methodus quodcumque genus carminis facili & eleganter componendi, omnibus Præceptorum amatoribus perquam utilis, studiosis vero adolescentibus maximè necessaria, & præcipuè accommodata, editio tertia emendatior. Colonia, apud Servatium Noethon.

* DE STRASBOURG.

Depuis 1701. que le R. P. Charles Plumier
Minime

me a donné au Public son Ouvrage de
de tourner, où il semble avoir dit
ce qu'on peut dire de curieux & de
erché en cet Art, je me suis étonné
personne n'ait encore pris la plume
le detromper sur ce qu'il a avancé
la Preface ou il dit dans la troisième
e. „ J'y parle du tour figure, ou tour
faire les figures, où je fais voir que le
tour ne peut pas former la figure hu-
maine, mais seulement certaines figures
gulières. J'y demontre pourtant de
elle maniere on pourroit tourner un
sage, ou une medaille imparfaitement.
ans la troisième partie de son Ouvra-
dit, „ On entend par ce mot de tour-
er en figure, tourner, par exemple,
portrait d'un homme, ce que pour-
ot quelques habiles Tourneurs assurent
re facile, & se vantent même d'en
avoir le secret. J'avoue que de tous
s traits du tour celui ci m'a paru très-
rieux; mais apres avoir bien examiné
omachine qu'on m'a montrée, &
ulu faire entendre être propre à ce
re, j'ai jugé que ce n'étoit qu'une
agination, & que tout au plus on
peut qu'ébaucher assez grossièrement
avec bien du temps les simples linea-
ens d'un visage, sans beaucoup de
sief, & sans qu'on puisse le rendre
net de tous les traits circulaires que

„ trace l'outil en taillant, puisque ce n'est
 „ qu'une simple pointe un peu plus grosse
 „ qu'une éguille.

Il seroit à souhaiter que le R. P. Plumier eut été en cette ville de Strasbourg, où il auroit trouvé un habile Tourneur, nommé Maul, qui a travaillé à Vienne en Autriche, & qui a encore entre les mains plusieurs portraits en yvoire, entre autres celui du Roi. Il travaille pour ceux qui le veulent employer & a des élèves qui lui font honneur.

Mr. de Ratzenhausen Gentilhomme, qui a un cabinet fort curieux & qui aime les beaux Arts, se divertit quelquefois à tourner & s'est rendu maître en cet Art. Il fait des presens de ses ouvrages, & m'a fait l'honneur de me donner une médaille du Sauveur en yvoire, d'un pouce & demi environ de diamètre; elle est très nette, les lineamens du visage sont fort bien marquez avec beaucoup de relief. La chose même n'est pas si difficile que le P. Plumier se l'imagine, & ne demande pas tant de tems; car pour faire une pareille médaille, il ne lui faut que trois ou quatre heures. Il m'a dit qu'il ne faut qu'un peu d'adresse & d'expérience, mais beaucoup d'application, pour que rien ne manque par le derangement des roues & des vis. La machine dont il se sert est composée d'environ 30 vis & roues dentées. Il

des modeles en cuivre des portraits qu'il
 ut tourner, il ne travaille que pour se
 fennuyer les soirées d'hyver, particulié-
 ment après le souper. Il y a même cela
 singulier, qu'avec le même modele,
 si d'ordinaire est grand comme la pau-
 me de la main, il peut faire des portraits
 semblans de toute grandeur à son gré.
 y en a de si petits, que les traits, quoie-
 qu'ils ne soient bien marquez, ne s'y distinguent
 qu'à l'aide du microscope.

J'oubliois que Mr. Ratzenhausen travail-
 loit aussi au tour sur le verre avec la pointe
 du diamant; j'ai vu entre autres une me-
 daille de Saint Ignace de sa main.

Je ne sçai si l'on n'admieroit pas autant
 une petite boîte de buis ovale d'environ
 une ponce, dans laquelle un jeune homme
 au service de Mr. d'Youl, Maréchal de
 camp des armées du Roi, sans avoir ap-
 pris à dessiner, a sculpté en relief un por-
 trait du Roi de Dannemarc tout à fait res-
 semblant à la pierre d'une bague qu'on lui
 avoit donnée, & cela sans autre instru-
 ment que la pointe d'un canif rompu. J'ai la
 vue, que plusieurs personnes dignes de
 l'estime ont vu travailler à Saverne chez
 un sieur de Strasbourg, aussi bien que
 sur d'autres portraits qu'on lui donnoit

Le Traité du point d'honneur q
 ici sous le titre , *della Scienza chia
 vallerosca , libri tre alla Santità di
 gnore Papa Clemente XI. In Roma , pr
 cisco Gonzaga in via lata in 4. n°e*
 Cavalier Paul Alexandre Maffei,
 Marquis Scipion Maffei de Veron
 le premier livre on oppose la ra
 fausses regles d'honneur dont la No
 esclave, on les refute dans le seco
 par l'autorité, dans le troisiéme on
 les inconveniens de leur pratique.
 vrage est solide & bien écrit, &
 point encore attaqué avec autant
 ni avec autant d'art, les funestes
 de la Noblesse sur l'honneur & su
 geance. L'Auteur distingue avec b
 d'intelligence la véritable idée de l'
 de tant de fausses idées qu'on s'e
 Mais pour donner plus d'avantage
 versaires il leur passe les deux défi
 l'honneur auxquelles toutes les
 réduisent. *L'honneur est l'opinion q
 blic a de nous; l'honneur est l'homm
 Public rend à notre mérite, &c* il
 qu'en admettant ces définitions,
 encore démontrer la fausseté des
 fondamentales de l'erreur où est la
 se, que l'honneur ainsi entendu est le,

tous les biens, un bien preferable à la vie ; la patrie, aux loix, que cet honneur exige ton se vange quand on est offensé, que la vengeance repare l'honneur.

L'exemple des Nations les plus polies a fond les Cavaliers vindictifs. Jamais chez les Romains, ni chez les Grecs, on ne termine par le duel les querelles particulières. C'est dans les forêts du Nord & parmi les Sauvages qui les habitent, qu'il faut chercher l'origine de cette coutume barbare, que leurs Rois ont taché d'arrêter par des loix sages & severes. Les Lombards ont introduit dans l'Italie ce funeste usage, également condamné par les loix divines & humaines, civiles & ecclésiastiques.

Mr. Perrimerzzi Evêque de Ravello & de la Scala, a fait imprimer à Ravello les *Orations Ecclesiastiques* qu'il a prononcées à l'Academie du College de Propaganda fide avant qu'on l'eût tiré de l'Ordre des Prêtres pour l'élever à l'Episcopat, & les composent deux Tomes in 4. La Préface du premier Tome est de Mr. Villetta ; la Préface du second est de l'Auteur. L'histoire de l'Academie où Mr. Perrimerzzi a parlé, & les raisons qu'on a d'y parler Italien, font le sujet de cette dernière Préface.

Mr. Nicolai Evêque de Capaccio a recherché dans une Dissertation historique & critique l'ancienne maniere de gouver-

ner les Eglises vacantes par un Evêque Visiteur.

Dissertatio historico-Canonica de Episcopo visitatore, seu de antiquo regimine Ecclesie vacantis.

L'Eminentissime Cardinal Imperiali, Protecteur de l'Academie des Nobles Ecclesiastiques, érigée sous les auspices de sa Sainteté, a fait imprimer a son usage très-correctement, une Instruction pour les jeunes Clercs, que le Pere Foresti Jésuite avoit publiée par son ordre lors qu'il étoit Legat de Ferrare.

La strada al santuario mostrata a Clerici quali aspirano al sacerdozio, dal Padre Antonio Foresti da Carpi della Compagnia di Gesù.

* D E V E N I S E.

Monsien. l'Abbé Camille Contarini a écrit avec beaucoup d'elegance & de jugement la guerre devenue contre les Turcs, par l'Empereur, le Roi de Pologne, le Czar de Moscovie & la Republique.

Istoria della guerra di Leopoldo primo Imperatore, e de Principi collegati contro il Turco dal anno 1682. sino alla pace m. 4.

M. Baragrin Evêque de Nocera a achevé l'histoire du Sec epasse, dont le premier Tome parut en m. sept cens un sous le titre d'*Annali del secolo 12. de l'imperio*. Le second parut en 1704. Le troisieme en 1709.

Le

me & dernier Tome paroît de
ce tems.

Le sieur Farnelli Evêque de Biscce-
sur de plus de vingt Ouvrages
a fait des notes sur le livre apo-
strophe a Enoch

Le M. Chepets de Trieste vient
de publier un Commentaire Hebreu sur le Penta-
teuque, *Alachet Mach, et Beth, Ou-
verture*. Les deux mots qui compo-
sent sont pris du v. 33 du Chapitre

Le second par une espèce de ca-
pitale le nom de l'Auteur, *Moshe Che-
pets de la ville de Trieste*. Le mot est composé
de trois Hebraïques. Si on les prend
à part, *Moshe* signifie Moïse; *Che-
peth*,
lein, *Schochen*, habitant, *Beth*, Bon-
ville; *Ithau*, Trieste. Le Commen-
taire est philosophique que critique.

Un Sçavant Juif, nommé Sabat
veut publier un nouveau Systeme
Il réfute Ptolomée, Tycho Brahe,
il fait les Cieux seules, & donne à
chaque une lumière propre. Son
livre est intitulé, *Pant smopha*. Il se-
ra propre à montrer que la Re-
volution des Lettres a ses revolutions,
et que après quelque tems les opi-
nions les plus décriées.

Les Juifs, comme on l'a déjà observé,
ont des histoires particulières. Il est

V 7

peu

peu de villes qui n'ayent plusieurs Historiens. Le Comte Antoine del Corno vient de donner des Memoires historiques sur la ville de Feltri dans la Marche de Trevise.

Memorie storiche di Feltri con diversi avvenimenti nella Marca Trivigiana e nell' Italia accaduti e con distinta relazione di tutti i Principi, Escori, e Governatori che dominaron nella città sino l'anno 1410. aggiuntosi il catalogo delle scrizioni antiche e moderni del Conte Antonio del Corno, Dottor delle leggi. In Venezia, per Dominico de Borghi, in 4.

L'Auteur avance un fait qu'il devoit soutenir de preuves claires & fortes, car il est vivement contesté, il prétend qu'un Gentilhomme de Feltri nommé Pamphile Caldi est le véritable Inventeur de l'Imprimerie, & que Fauste l'apprit de lui, & alla la mettre en pratique à Mayence.

Le P. Martin O.elli Barnabite Professeur de Théologie à Macerate a fait imprimer ici une Dissertation chez Antoine Poudjore, où il soutient qu'on ne doit pas baptiser les enfans dans le ventre de leur mere.

* D' A N G E R S.

Il y a plus d'un an que le livre du Sr. de Babeyrac sur le jeu me passa entre les mains. Je m'attendois que vous auriez la charité d'y relever

* Ibid. p. 737. La Réponse à cet Article est ci dessus pag. 464.

certaines choses qui le meritoient. 1.
 qu'il vouloit écrire sur le jeu, & qu'il se
 proposoit de mieux faire que les autres qui
 en traitent la même matiere, il devoit li-
 vers ses ouvrages; & il n'est pas excusable de
 ne l'avoir pas fait. 2.
les Conversations morales du Sieur
de Mably, d'autant plus que rien ne lui
 étoit plus facile que de les avoir. La lecture
 de cet Ouvrage l'auroit empêché de tomber
 dans une heresie grossiere sur la morale. Il
 avance que les conventions qui se font
 entre les Joueurs sont licites & de droit natu-
 rel pourvu qu'elles se fassent librement &
 sans aucune tromperie de part & d'autre. Or
 il y a de droit naturel de conventions licites
 que celles qui sont nécessaires pour entre-
 tenir la société entre les hommes. Et bien
 que celles qui se font entre les Joueurs
 ne soient pas de cette nature, & que la société en
 ne se tire aucun avantage, il n'y a rien
 qui lui soit plus pernicieux que le jeu,
 quand il passe les bornes d'un simple amu-
 sement. C'est pourquoi les loix civiles & ec-
 clésiastiques, les Romaines & les nôtres, l'ont
 défendu également. Cependant Mr de Bar-
 nac a eû la temerité de décider que celui
 qui a perdu est obligé de payer, & les Loix dé-
 mandent le payement, & ordonnent la repeti-
 tion quand on l'a fait. Il prétend que l'égalité
 de la convention la rend legitime & le gain
 n'est qu'un faux principe, s'il en fut jamais, au-
 tant le duel seroit permis. Enfin les Loix

ont marqué tous les moyens par lesquels les hommes peuvent legitimement acquerir, & bien loin d'y comprendre le jeu, c'est lui qui est condamné comme contraire au bon ordre de la Société civile, & même à la nature, qui ne peut souffrir qu'un homme s'enrichisse par la ruine d'autrui. Voilà ce que le Sieur de Harbeyrie auroit appris dans les Conversations morales, s'il avoit cherché à s'instruire, & sur quoi vôtre amour pour la Verité & pour le bien public ne vous permet pas de le laisser sans correction. D'ailleurs il y a dans son livre de très bons avis pour se corriger de la passion du jeu, mais qui deviennent inutiles dans son Système. Car si le jeu est un moyen licite pour s'enrichir quand il n'y a point de fraude, on n'en doit point condamner les excès.

* D E P A R I S.

Parmi tant de jeux utiles que des personnes zeelées pour l'instruction de la jeunesse ont tâché de substituer aux jeux de hazard, on n'en a point inventé de plus avantageux, ni d'un plus grand usage, que celui que Mr. Liebaux Geographe vient de mettre au jour. Le Public, qui connoît l'exactitude de ses Cartes d'Allemagne, recevra favorablement la nouvelle invention. Dans une espèce de grande Carte sont gravés

OCTOBRE 1712.

473

ées les principales parties de l'Europe, le
lan des Capitales & les blazons des Prin-
s; des remarques instruisent du gouver-
ment & de la religion de chaque Etat.
es regles du jeu engagent les Joueur à
voir tout cela. On joue avec des car-
qui représentent tous les degrez mili-
es, moyen agréable de les étudier. Nous
inoissons des enfans, qui en jouant ce
iveau jeu ont appris en quinze jours ce
d'habiles Maîtres n'avoient pu appren-
qu'en quatre mois à des Ecoliers, qui ne
quoient, ni d'esprit, ni d'application.

TABLE DES LIVRES, &c.

OCTOBRE 1712.

SYDENHAM Praxis Medica experimen- lis.	363
RIUS, Decas Exercitationum ad selecta iptura loca.	365
DE REGNAUDIN, Traite de l'Indult ac- ux Officiers du Parlement de Paris.	Ibid.
E, Traduction du Dialogue de XENOPHON Hieron,	366
UCULI, Ses Memoires traduits par M. CAVE, La Religion des Anciens Chré-	374
Dissertatio de Hemorrhagiarum.	383
A SALVINI, Discorsi Academici.	391
RIA LUCHINI, Orazioni ed Omelie isostome e Basilio.	403
RAC, Lettre sur un Article du Jour- nal	

C A T A L O G U E

nal de Trevoux, concernant son Traité du Je
JO. WOLFG. KUNSTEL Dissertatio de
 Metallorum.

SEB LE ROUX Concordia quatuor Evi
 tarum.

HENR. MASCAMPII Institutiones Histor
Lettres sur l'origine des anciens Dieux d'Egypte
Les Coudées Franches.

Histoire des Journaux.

Nouvelles de Litterature.

CATALOGUE UNIVERS DES LIVRES

Tant reliez qu'en blanc, qu'on tro
 Amsterdam chez les **WAESBER**

Suite du Mois de **J U I L L E T 17**

Belluga (Petri) Speculum Principum
Bruxell. 1655

Bausinius (Jo. Laurent.) de Lapide Hæma
 titate. 8. *Lipsiæ 1665*

———— **De Cœruleo & Chrysocollo.**
 1668.

Bayle (Franc.) Dissertationes Medicæ & P
 12. *Hagæ 1678*

———— **Problemata Physica & Medica. ibi**
 ———— *Traçatus de anæsthesia 12. ibid*

DE LIVRES.

— Arenarius & dimensio circuli. Gr. Lat. cum commentario Eutochii Ascalonitæ & Jo. Wallis 8. Oxon 1676

Arena (Anton.) ad suos Compagnones. 12. 1670

Argou (Andr.) Ephemerides exactissimæ motuum Cælestium. 4. Lugd. 1677. 3. voll.

— Pseudosion Sphæricum 4. Patav. 1644. 1653

— De diebus criticis & de ægiorum decubitu. 4. Patav. 1639

Bon partage des Pauvres, en la doctrine Chrétienne, par Gambart. 12. Liège 1671

— Pasteur cherchant la Brebis égarée, par Fr. Ponce. 12. Paris 1630

— Usage des Moments pour aller à l'Eternité, 12. Paris 1673

Bon, conduite au Ciel. 12. Paris.

— Voye abrégée pour aller à Dieu. 12. Bruxelles. 1671

Droit de la Guerre & de la Paix, traduit du Latin de Hug. Grotius, par Mr. Courtin. 12. Haye 1702

Cuisinier François, enseignant la maniere d'appêter les Viandes. 12. Amsterdam

Amours des Dames illustres de France, avec fig. 12. Cologne. 1709

— Du Duc d'Arione & de la Comtesse Vittoria 12. Haye 1708

Anacreon & Sapho, en vers François, par le Poete sans fard. 12. Rotterdam. 1712

Anatomie du monde sublunaire, ou démonstrations de toutes les parties du Globe Élémentaire. 8. Lyon 1707.

Annales des Choses memorables d'Angleterre & d'ailleurs sous les Regnes de Henry VIII. Edouard VI. & Marie. 4. Paris 1647

Cardinalismo di Santa Chiesa. 12. Amstel. 1668 3 voll.

Cattedra Vescovale di S. Tolomeo in Nepi di Nic Nardini. 4. Roma 1677.

Governo de la Cavalleria ligera por Geor. Basta. 12.

C A T A L O G U E

- traducido por. Ped. Pardo Rivadineira. 4.
Bruss. 1624
Brooks (Thom.) Cabinet of choice jewels ora box
of precious ointment. 4. *Lond.* 1669
Amezes (Willem) van de Conscientie en haer
regt of gevalle. 8. *Amst.* 1669
— Mergh der Godgeleertheit. 12. *ibid.* 1669
— Gevoelen over den Rustdagh en den dagh
des Heeren. 12. *Vytrecht* 1656
Christyn (J. Bapt.) Brabands recht, dat is gene-
rale Costumen van Braband, Limborgh en
Mechelen. fol. *Antwerpen* 1682
Blankaert (Steph) Cartesiaanse Academie of In-
stitutie der Medicyn. 8. *Amsterd.* 1702
Aunoy verbeterde reyse door Spanjen, neffens
Memorien van desselfs Hof. 4. *Vytrecht* 1705
Aysma (Joan.) Ryk der Goden. 4. *Amst.* 1686

(20)

A O Û T 1712.

- A**Thenagoras de resurrectione mortuorum Græ-
cc. 8. *Leida* 1588
Legatio pro Christianis, & de resurrectione mor-
tuorum Gr. Lat. cum annotationibus Ed. De-
chair. 8. *Oxon.* 1706
Attachy (Ludovic. Don.) Flores Historiæ Sacri
Collegii S. R. E. Cardinalium. fol. *Paris.* 1660
3. tomi.
Avancini (Nicol.) Orationes de Deo, Beata Vir-
gine & sanctis, &c. 12. *Antverpiæ* 1693. *Colon.*
1704.
— Vita & Doctrina Jesu Christi ex quatuor
Evangelistis collecta. 18. *Colon.* 1702
Avenarii (Optat.) Pabula Pharisaica, adversus Abr.
Heidanum. 4. *Amstelod.* 1669
Aventani (Didac. de) Amphitheatrum misericordiæ
sive Expositio Psalmi 88. fol. *Lugd.* 1666
Averbacchii (Dav.) Problema Theologicum de
Cœna. 4. *Lipsiæ.* 1640
Avingle (Joan. Juni) Sermones per omnes Do-
mini.

DE LIVRES.

man'cas & festa totius anni. 4. *Motunt* 1687

Beltramini (O. veri) Decisiones Rotæ Romana. 4. *Colan* 1623

Bender (Jo. Lulst.) Conclusiones decisivæ practice de Revisione Actorum & sententiarum. 4. *Colan* 1700

Berberis (Joan.) Arsæ practica. 8. *Cron* 1576

Bergers (Joan. Henr.) Electa Jurisprudentiæ criminolis cum Supplementis 4. *Lipsia* 1707-1710

—— Disceptationum forensium cum Supplementis 4. *Lipsia* 1706-1709

Barneri (Jacob.) Chymia philosophica delineata & enucleata. 8. *Nimmb.* 1689

Bausnerus (Bartol.) de Consensu partium Corporis humani 8. *Amst.* 1656

Becheri (Joh. Jacob.) Physica subterranea cum præfatione Stahlæ 8. *Lipsia* 1703

—— Oedipus Chemicus 12. *Amst.* 1664. *Esart.* 1705

Arneti (Paolo) & Bosii Roma subterranea. fol. *Roma* 1631. 2 voll.

—— Idem 1. *Paris* 1639

Aristophanis Comædiæ undecim Gr. & Lat. cum emendatione & vitiorum Doctorum & fragmentis ineditarum Comædiarum. 12. *Leid.* 1624

—— Idem cum notis & Observationibus ex variis Auctoribus collectis. 12. *Amst.* 1670

—— Idem cum sciolis Græcis &c. ex Editione Lud. Kistleri fol. *Lipsia* 1710

Aristotelis Opera omnia Græce tantum. fol. *Basil.* 1550

—— Idem Latine tantum. 8. *Francf.* 1593.

—— Idem Græc. Lat. ex Editione Isaaci Casauboni fol. *Lugd.* 1590

—— Idem 8. *Genevæ* 1607.

—— Idem ex Editione & cum annotationibus Guil. du Vallæ. fol. *Paris* 1629 2 voll. apud Stephanum

—— Idem fol. *Paris* 1654 4 voll.

Abregé

C A T A L O G U E

- A** Bregé de l'Histoire du Concile de Trente , par Pierre Jurieu. 12. *Amsterdam* 1683
- Bonne volonté qui s'accommode à la très-bonne volonté de Dieu , par Foulon. 12. *Liège*. 1658
- Bonnes & saintes pensées pour tous les Jours du mois par Allix. 24. *Amsterdam* 1687. 12. *Geneve*. 1680
- Bossuet* (*Jacq. Benign.*) Catechisme du Diocèse de Meaux. 12. *Paris* 1687
- Explication de la Prophetie d'Isaïe , sur l'Enfantement de la Ste. Vierge , & sur la passion de N. Seigneur. 12. *Paris* 1704
- Droit de la Nature & des Gens , ou Systeme General , de Morale , Jurisprudence , Politique , traduit du Latin de Puffendorff , par Mr. Barbeyrac , avec les notes du traducteur. Sec. Edition augmentée considerablement 4. *Amst. 1712*
- Curiositez de la Nature & de l'Art sur la Vegetation , par Vallemont. 8. *Bruxelles* 1709
- Amusemens Serieux & Comiques. 12. *Amst. 1709*
- Antiquités des temps , retablie & defenduë contre les Juifs , & les Nouveaux Chronologistes. 4. *Paris* 1687
- Histoires & choses remarquables de la Ville d'Amiens , par la Morliere. 4. *Paris* 1627
- Apollon ou l'Oracle de la Poësie Italienne & Espagnolle par du Puis. *Paris* 8. 1644
- Apologie Royale pour Charles I. Roi d'Angleterre , par Saumaise. 4. *Paris* 1680
- Chirone Itinerante , overo Instruptione per un Aio destin. au assistere a viaggi del Conte Caprara. 12. *Venet.* 1688
- Circe di Gio. Batt. Gelli. 8. 1619
- Grammatica Francesa en Español por el P. Fr. Diego de la Encarnacion. 8. *Donay* 1624
- Burnet* (*Gilbert*) Some passages of the life and Deat of John Earl of Rochester. 8. *Lond.* 1700
- Anastasi* (*Joan.*) der Leecken Wegwyser. 8. *Amst.* 1631

D E L I V R E S.

- A**ndala (Ruard) Uytlegging over 2 Petr. 2 v.
4. Jud v. 6. 4. *Franeq.* 1698
Civile Wetten, in haer natuurlyke schikking,
door aenmerkinge toepasselyk gemackt op de
Wetten deser Lande. 4. *Hage.* 1712

(21)

S E P T E M B E R 1712.

- A**dam (Carnel.) Exercitationes Exegeticae, ac-
cedunt Scholia ad X loca ex actis Apost. 4.
Groning. 1712. Vide plura hujus Auctoris
No. 5.
Apologia Ecclesiae Anglicanae Graece versa 12.
Oxon. 1614
Augustini (Aurel.) Opera omnia, Studio
Monach. Ord. St. Benedicti. fol. *Antwerp.*
1700, 12. voll.
—— Eorundem, Tomi II. 12. Separatim.
—— Enarrationes in Psalmos. fol. *Antwerp.*
—— Epistolae CCLXXIIII. 4. *Altdorf* 1668
—— Aureum Votum 8. *Lyfart.* 1665
—— Speculum 8. *Rome* 1679
—— De Doctrina Christiana. 12. *Leyd.* 1641
—— Opuscula quaedam Selecta. 12. *Bruxel.* 1656,
1673
Borgeri (Jo. Henr.) de Jure fisci, & enarratio
Leg. Cod. qui & adversus quos in integrum resti-
tui non possunt. 4. *Lipsia* 1705.
—— Disquisitio utrum & quo usque furdi ac mu-
ti feudorum sunt capaces. 4. *ibid.* 1707
—— Annotationes in Lancelotti Institutiones
Juris canonici, ad easque Casp. Ziegleri ani-
madversiones. 4. *Potsdam.* 1710
—— Resolutiones legum obstantium, quae in
compendio Juris Lauterbachiano expromuntur.
8. *ibid.* 1699
—— Dissertationes Juris Selectae. 4. *Lipsia* 1707
vide plura hujus Auctoris N. 20
Bey (David vander) Baruerus leviter & amice
castigatus. 8. *Amst.* 1675

CATALOGUE

A Bregé de l'Histoire du Concile de Trente, par Pierre Jurieu. 12. *Amsterdam* 1683

Bonne volonté qui s'accommode à la très-bonne volonté de Dieu, par Foulon. 12. *Lige* 1680

Bonnes & saintes pensées pour tous les jours du mois par Allix. 24. *Amsterdam* 1687. 12. 6. *neve*. 1680

Bassuet (Ja. q. Benign.) Catechisme du Diocèse de Meaux. 12. *Paris* 1687

—— Explication de la Prophetie d'Isaïe, de l'Enfantement de la Ste. Vierge, & sur la passion de N. Seigneur 12. *Paris* 1704

Droit de la Nature & des Gens, ou Systeme General, de Morale, Jurisprudence, Politique, traduit du Latin de Puffendorff, par Mr. Bayle, avec les notes du traducteur. 2. Edition augmentée considérablement 4. *Amsterdam*. 1712

Cunolite de la Nature & de l'Art sur la Vegetation, par Vallemont. 8. *Bruxelle* 1709

Amusemens Seneux & Comiques. 12. *Amst. & L.* 1711

Antiquites des temps, retable & defendre contre les Juifs, & les Nouveaux Chronologues 4. *Paris* 1687

—— **Histoires & choses remarquables de la Ville d'Amiens**, par la Mothiere. 4. *Paris* 1687

Apollon ou l'Oracle de la Poésie Italienne & Espagnole par du Puis *Paris* 8. 1644

Apologie Royale pour Charles I. Roi d'Angleterre, par Baumaïse. 4. *Paris* 1680

Chiron Incurante, ovvero Instruzione per un medico a assistere a viaggi del Conte Capri. 12. *Venez.* 1688

Circe di G. o. Batt. Gelli. 8. 1619

Grammatica Francesa en Español por el P. Diego de la Encarnacion 8. *Donay* 1614

Burnet (G. bert) Some passages of the life of John Earl of Rochester. 8. *London* 1711

Anastasis (Joan.) der Lecken Wegwyser. *Amst.* 1631

JOURNAL
DES
SCAVANS,
Pour le Mois de
NOVEMBRE
1712.



A AMSTERDAM;
Chez les JANSSENS à WASSERBURG.

MDCCXII.

CATALOGUE.

— De prociſcentia Uteri. 8. *ibid.* 1683

Begun (J. C.) Tyrocinium Chymicum. 8. 162
Amſt. 1636

Böhren (Corn. Berth.), Selecta medica de mor-
bz natata & certitudine. 4. *Frankof.* 1702

— Selecta Diætetica, seu de recta ac con-
niente ad Sanitatem vivendi ratione tractata.
4. *ibid.* 1710

Aristotelis Mechanica Gr. Lat. Monstrol
Leid. Bat. 1600

— Physicorum libri IV, cum commentis
Joan. Grammatici, cognomento Philopos-
fol. *Leid.* 1559

— De Arte Rhetorica Gr. Lat. Schraderi
Helmſt. 1641

— De Poetica Liber Gr. Lat. cum notis Sy-
burgi & Dan. Heinſii. 8. *Contabr.* 1626

— De Naturali auscultatione ex versione &
notis Jac. Gr. Lat. 8. *Hann.* 1629

— Politica Gr. Lat. cura Hermannii Conradi
4. *Hann.* 1656

— Idem cum paraphrasi Dan. Heinſii & notis
Sev. Chriſt. Olſii. 4. *Jena* 1660. vide plura
No. 7 20

Arma Anserina sive Armatura Epistolans. 12. *Leid.*
Bat. 1679

Arndt (Jofue) Trutina Statuum Europæ. 8.
Rost. 1668

— Artificium Oratorium. 12. *Wilm.* 1652
vide plura hujus Auctoris No. 17.

Boacher de la pieté Chrétienne, titre desquel-
les maximes de l'Eternité 8. *Amſterd.* 1706

— De la foi Chrétienne mis par Dialogue
12. *L. d.* 1602. 16 *Daum.* 1603

Bouquet de Jéfuite convaincu de ses Calomnies con-
tre Messrs de l'ort Royal 12. 1700

Bouquet d'Eden, ou Recueil des priéres & médi-
tations par Abr. Freye. 12. *Hann.* 1673

Dendrol gie ou la forest de Dodonne, par Hout-
4. *Paris.* 1641.

16 de Flandes &c. Estrada. 1. *Amſterd.* 1700

JOURNAL
DES
SCAVANS,

Pour le Mois de Novembre MDCCXII.

• **LE JUGEMENT D'HERCULE**, ou *Dissertation sur un Tableau, dont le Dessain est pris de l'Histoire de Prodicus qu'on trouve dans les Choses Memorables de Xenophon.*
LIV. II.

INTRODUCTION.

1. **A** VANT que d'entrer dans l'examen particulier de ce TABLEAU, il ne sera pas inutile de remarquer, que par le

X 2

mot

* Cet Article, qui a été communiqué au Libraire d'Amsterdam, ne se trouve pas dans l'Edition de Paris.

‡ Pour bien entendre cette Dissertation, il est bon d'avoir devant l'Esprit les principales circonstances de l'Histoire de *Prodicus* : & comme bien des Lecteurs pourroient n'être pas à portée de la lire dans *Xenophon*, en voici un Abregé, où l'on a eu soin de n'omettre aucune des Circonstances qui peuvent servir à faire mieux comprendre les Raisonnemens de l'Auteur de cette Dissertation.

■ **Il s'agit d'un** jeune homme ayant atteint l'adolescence, se rendant

484 JOURNAL DES S
mot de *Tableau* il faut enten
ge qui non seulement differe
nomme *Portrait* , mais encor
ces sortes de Peintures vagu

un jour dans un Lieu solitaire
extrême irresolution sur le
prendre pour se conduire dans
monde : sur quoi deux grandes
rurent à lui, & le vinrent abor
très-bonne mine, & sentoit son
ses attraits etoient naturels ; Elle
pre : il paroissoit beaucoup de
yeux, & une admirable mode
gestes : Elle etoit vêtue de blan
beaucoup d'embonpoint, & sen
te : Elle s'etoit fardée pour
blanc & plus vermeil, Elle con
te afin de paroître plus droite :
pleins d'assurance & d'effronterie
vêtue à l'avantage pour faire
se regardant souvent elle-même
l'on jettroit les yeux sur elle.
rent pres d'Hercule, celle-ci
la Première qui marchoit toujours
court au devant, & s'étant app
Heros lui fait un discours pour
suivre où elle avoit dessein de
ce qu'elle dit, tend à lui insin
& l'Amour des Plaisirs les plus
le lui ayant demandé son Nom
que ceux qui l'aiment, l'appellent
mais que ses Ennemis, pour
lui donnent le nom de Voleur
moment l'autre femme qui
prenant la parole à son tour,
cule, qu'il sera comble de bon
re, s'il veut se tourner de son

dantes, qu'on représente en fresque sur
des Murailles, des Voutes, des Escaliers,
X 3 dans

une vie toute opposée à celle qu'on vient de lui
indiquer, s'il veut s'exercer le Corps & l'Es-
prit, travailler, suer, prendre de la peine pour
se rendre capable de former de hautes entrepri-
ses & les exécuter avec succès. Sur cela la Vo-
lupté s'avise d'interrompre la Vertu, pour dire à
Hercule, que le Chemin que lui montrait sa
Rivale pour le conduire au Bonheur, étoit fort
long & fort pénible; & qu'Elle vouloit lui en
enseigner un plus court & plus aisé. Mais la
Vertu reprenant son Discours, fait voir au
long, que rien n'est moins capable de conduire
au Bonheur qu'une vie molle & voluptueuse;
& qu'au contraire par la vie tempérée & la-
borieuse que la Vertu recommande à ses Secta-
teurs on parvient infailliblement à une solide
Félicité, dont l'effet s'étend même au delà de
la Mort. C'est là l'Histoire de Prodicus. Elle
a été heureusement commentée par un vieux Poë-
te François dans deux petites Stances que je vais
transcrire ici. Je pense qu'elles plairont par leur
simplicité

*Le Sentier de la Vertu
N'est un grand chemin battu
Où tous Voleurs arrivent,
C'est un sommet haut & droit,
E'poux & fort estroit,
Aussi, peu de gens le suivent.*

*Heureux qui pour y monter
Tout labeur peut surmonter,
Que que danger qu'il y voye;
Ceux qui jadis naquirent
D'Atumene, le Ciel acquit,
Ayant essuyé cette voye.*

dans des Eglises, ou dans des Palais,

2. Il est bon d'observer encore, que l'essence d'un Tableau ne dépend en aucune manière de la forme ou de la dimension de la Toile, ou de la Plancher sur laquelle on le peint. Car toute Substance ou Matière colorée peut servir de fond à un Tableau; & peu importe qu'elle soit de telle ou telle forme; qu'elle soit ovale, ronde, ou carrée. Mais ce qui fait qu'un Ouvrage de Peinture mérite véritablement le nom de Tableau, c'est lorsque l'Ouvrage constitue une Pièce où regne l'Unité, la Simplicité, une Pièce dont toutes les Parties sont réunies sous une seule vue, & formées sur un Plan simple & déterminé, qui fait que cet Ouvrage ne compose qu'un seul Tout par le rapport nécessaire qui se trouve entre toutes ses Parties, & qu'est le rapport qui se trouve entre les Membres d'un seul Corps: de sorte qu'un Ouvrage qui seroit composé de Figures rangées d'une autre manière, & où l'on ne rencontreroit pas le rapport & l'unité que je viens de marquer, ne mériteroit non plus le nom de Tableau, à proprement parler, qu'une Pièce de Peinture mériteroit celui de Portrait, où l'on ne peindroit que les Bras, les Jambes, les Yeux, & la Bouche d'une certaine Personne, sans les placer & arranger selon la proportion que toutes ces Parties ont entre elles, & ont avec la Personne.

3. La même Regle a lieu dans les degrés inférieurs de la Peinture. Car le Peintre qui s'attache uniquement à représenter des Fleurs, est obligé d'étudier la forme des Festons, & de tracer sur un certain Ordre d'Architecture des Vases, des Canistres, des Piedestaux, & telles autres choses, pour faire un Tout-ensemble reuni dans une juste proportion suivant les Régles de la Perspective, eü égard à la forme de chaque Fleur, & à l'harmonie des Couleurs qui en doit resulter; ce qui seul peut procurer à son Ouvrage le nom de *Composition*, de *Piece*, ou de *Tableau*.

4. A plus forte raison est-il nécessaire d'appliquer cette Regle aux Ouvrages d'Histoire, où l'on ne représente pas seulement des Hommes, mais des Mœurs & des Passions Humaines. C'est, dis-je, dans ces Ouvrages qu'on doit conserver plus exactement l'Unité selon les Regles les plus sévères de l'Art Poétique, pour faire que la Vraisemblance qui est la *Verite Poétique*, se trouve dans la représentation d'un Fait ou d'un Evenement historique, comme je vais le montrer en particulier dans la Dissertation suivante, où j'ai dessein d'examiner un Tableau où l'on voit le jeune Hercule qui s'étant retiré dans un Lieu solitaire pour deliberer sur le genre de vie qu'il devoit suivre a l'avenir, est abordé, comme dit notre Historien Poétique, par

deux Déeses, la VERTU & la VOLUPTÉ, qui se présentent à lui pour l'entraîner par leurs Discours chacune dans son Parti. C'est de l'impression qu'Elles firent l'une ou l'autre sur l'Esprit de ce jeune Heros que dépend uniquement son Caractère; de sorte que ce Tableau, que j'intitule JUGEMENT D'HERCULE, peut encore être nommé, aussi bien que l'Histoire qu'il représente, l'ÉDUCATION D'HERCULE.

CHAPITRE I.

Sur l'Ordonnance du Tableau en général.

1. **A** CONSIDÉRER cette Histoire par rapport au Temps, on peut la représenter, ou (1) dans l'Instant que les deux Divinités (la Vertu & la Volupté) abordent Hercule pour se disputer le cœur de ce jeune Heros: ou (2) quand Elles ont commencé leur Dispute: ou (3) lorsque la Dispute est fort avancée, & qu'il semble que la Vertu va gagner le dessus.

2. Selon la première Idée, Hercule doit paroître surpris de la nouveauté de ces Objets. Il admire, il contemple; mais il n'est pas encore intéressé. Selon la seconde idée, il est intéressé, partagé & en suspens. Et selon la troisième, il est travaillé, agité & tourmenté par des Passions contraires. Combattu par l'Inclination vicieuse

meuse qui fait ses derniers efforts sur son
me, il est, pour ainsi dire, à l'agonie;
par tout le secours que peut lui prêter
Raison, il tâche de se débarrasser de
cette Enchanteresse, & de rompre entière-
ment avec elle :

*Et premittur Ratione Animus, z incipit
laborat :*

La Passion par la Raison pressée
„ Ne cede qu'à regret. „

3. C'est au dernier de ces Temps qu'on
est déterminé dans notre Tableau ; parce
que c'est l'Instant qui peut le mieux servir
à exprimer le grand Evenement de l'His-
toire, je veux dire la Resolution d'Hercu-
le, & le choix qu'il fit, en conséquence
de ce dernier Combat, d'une Vie austere
& laborieuse sous les auspices de la Vertu,
ou s'attachant à délivrer le Genre Humain
de l'Oppression & de la Tyrannie. C'est
un Tableau qui représente vivement cet
Act célèbre de l'incertitude de ce Heros
qu'on peut nommer proprement & à juste
titre le *Jugement d'Hercule*.

4. On peut encore représenter cette
Histoire dans un quatrième Temps, c'est-
à-dire dans l'Instant qu'Hercule est entière-
ment gagné par la Vertu. Mais comme
dans ce cas-là, les Marques de cette determi-
nation absolue éclateroient tout ouverte-
ment dans l'attitude & dans l'air de ce jeu-

12. Si pour faire entrer dans un Tableau quelque partie d'un Temps passé ou à venir, on prétend employer d'autres moyens que ceux que je viens de marquer, on péchera ou contre la Verité, en représentant des Choses opposées & tout-à-fait incompatibles, ou bien contre l'*Unité & la simplicité du Dessen*, qui est de l'essence de la Pièce. Cette dernière meprise se fait voir dans un Tableau lorsque le Spectateur en suspens ne peut décider laquelle des différentes parties successives d'une Action, on a voulu précisément représenter. Or il est certain qu'ici comme dans tout autre Ouvrage de Peinture ou de Poësie, *Ce qui est principal, doit éclater d'abord sans laisser aucune incertitude dans l'Esprit.*

13. La Règle de l'*Unité du Temps* une fois établie, si l'on demande à un Peintre qui aura peint cette Histoire du *Jugement d'Hercule*, lequel de ces quatre Temps spécifiez ci-dessus, il a eû dessein d'exprimer dans son Tableau, & qu'il ne puisse pas répondre nettement & sur le champ, *C'est celui-ci, c'est celui là*; il est tout visible qu'il ne s'est jamais fait une véritable idée de son Ouvrage, & de l'Histoire qu'il vouloit représenter. De sorte que, s'il avoit très-bien exprimé toutes les autres beautés requises dans un Tableau, ce seul manquement feroit voir qu'il n'est point Peintre, qu'il est absolument incapable

qu'un Peintre a fait choix du Temps dont il veut se servir pour représenter une Histoire, il n'est plus en droit de tirer avantage d'aucune autre Action que de celle qui est actuellement présente. Car si l'on passe le Présent d'un seul moment, on peut le passer de plusieurs années. Et dès lors on pourra avec autant de raison repeter plusieurs fois la même Figure, & représenter dans un seul Tableau d'Hercule qui étouffe des Serpents dans son Berceau, & combat dans un âge plus avancé, l'Hydre, Gerion, & Cerbere; ce qui seroit un Amas confus de plusieurs Morceaux d'Histoire, & non un véritable Tableau & une Pièce unique & complète.

8. Il est pourtant permis quelquefois de se servir de quelques Emblèmes ou expressions énigmatiques pour représenter l'Avenir; comme lorsqu'on donne au jeune Hercule âgé de 10 ou 12 ans une petite Massue ou la peau d'un jeune Lion, comme on le voit souvent dans les meilleures Antiques. Mais quoi que l'Histoire n'eût jamais dit qu'Hercule dans une grande jeunesse eut tue un Lion, cette pratique ne seroit pas incompatible avec la Vérité Poétique, qui admet & même présuppose la Prophétie ou le Pronostic, au sujet des Actions & de la vie des Grands Hommes. Outre qu'ici le Genre naturel du jeune Hercule peut suffire tout seul à lui faire

manier les armes, & porter sur lui, comme par jeu, ces marques d'un Heros à venir.

9. Il ne reste donc point d'autre moyen de faire deviner l'Avenir, ou de rappeler la memoire du Passé sans violer la Verité Historique, & l'Unité du Temps & de l'Action, que de se servir de Faits, & d'Actions qui ayent veritablement subsisté tout à la fois, ou qui, selon le cours de la Nature, puissent fort bien exister dans un seul & même instant. C'est une Règle importante. Je la nommerois *Règle de Consistance*, si l'on veut me passer ce mot.

10. Mais, dira-t-on, le moyen d'exprimer quelque Changement de Passion dans un sujet, puisque ce changement ne peut se faire que par succession de temps; & qu'en ce cas-là, la Passion qu'on supposera présente, demanderoit une attitude & des traits tout differens de ceux qui avoient paru immédiatement auparavant? Je répons à cela que nonobstant la Passion principale & dominante, on a toujours la liberté de laisser dans son sujet les traces de celle qui vient de disparoître; de sorte qu'on peut non seulement faire voir une Passion naissante avec une Passion mourante, mais ce qui est bien plus, une Passion forte & déterminée avec la Passion contraire déjà bannie & dissipée; comme, par exemple, lorsque des traces de pleurs,

& des marques d'abattement restent encore dans une Personne nouvellement transportée de joie à la vue d'un Am. ou d'un Parent qui auroit été pleuré pour mort un moment auparavant.

II. On anticipe encore l'Avenir par les mêmes moyens qu'on emploie pour rappeler le souvenir du Passé. C'est ce que ne manqueroit pas de faire un habile Peintre qui auroit entrepris de peindre l'Histoire d'Hercule dans le troisième Temps qui doit faire le sujet de notre Tableau. Car dans cette Action momentanée, Hercule demeurant encore dans une situation qui marqueroit du doute & de l'incertitude, seroit pourtant voir que dans son Ame le sort du combat est déjà pailé, & que la Victoire commence à se déclarer en faveur de la Vertu. Cette Transition qui semble d'abord si mystérieuse, ne sera plus si difficile à comprendre si l'on considère que les mouvemens du Corps ne suivant pas immédiatement ceux de l'Esprit, il peut fort bien arriver, que, lorsque l'Esprit vient à prendre tout d'un coup une nouvelle détermination, les parties du Corps les plus agiles & les plus animées, comme les Yeux & les Muscles qui sont autour du Front & de la Bouche, devançant de quelques momens d'autres Parties moins agiles & moins promptes à changer de situation.

seulement comme l'effet naturel d'une grande attention, & d'une extrême application d'Esprit, mais pour donner par ce moyen à la Vertu l'air de Majesté & de Superiorité qui lui convient dans cet instant-là que la solidité de son Discours, la force de son Eloquence, & tous ses autres Charmes doivent lui avoir déjà gagné le cœur de notre Heros. Cette idée du sublime qui doit éclater dans le Discours & dans les Raisonnemens de la Vertu, seroit entièrement perduë si dans le moment où elle employeroit tout ce que l'Action peut avoir de plus vehement & de plus vif, elle paroïssoit interrompuë par la Voix importune de son Auditeur. Une telle Image choqueroit l'Ordre, l'Histoire, & la Bienfiance. On peut remarquer ici en passant une sottise assez ordinaire à plusieurs de ceux qu'on compte pour grands Maîtres en Peinture, qui dans une Assemblée de Personnes qui paroissent agir ensemble & participer à un seul Fait en commun, en représentent non seulement deux ou trois, mais davantage, & quelquefois tous ensemble, parlant actuellement, ce qui fait à l'œil le même effet qu'une pareille Conversation seroit pour l'oreille, si l'on étoit obligé de l'écouter.

don qu'il va faire en faveur de la Vertu lui coûte pas peu.

Si l'on aime mieux employer la for-Admiration pour exprimer la Passion dominante d'Hercule, on peut alors faire montre la Passion inferieure qui résiste, par une espèce d'horreur ou de honte où le jette la pensée des peines & travaux qu'il lui faut endurer dans le chemin rude & plein de rochers qui paroît côté de la Vertu.

On peut encore représenter Hercule, comme ne regardant ni la Vertu ni la Volupté, mais ayant les yeux tournez vers ce chemin escarpé & tout coupé de rochers, qui montre la Vertu, ou vers un Val fertile de Fleurs, & de belles & charmantes Prairies. Et dans ce cas-là, on se régler pour les Attitudes sur les portions déjà marquées, autant qu'il est nécessaire de s'y conformer pour faire voir de quel côté panche le Jugement d'Hercule.

Au reste, de quelque manière qu'on prenne pour dessiner Hercule dans cette occasion, il ne faut pas que par l'ouverture de sa bouche, ou par quelque autre signe de cette nature le Spectateur puisse sçavoir s'il parle, ou s'il se tait. Car il est absolument qu'il soit dans le silence, que la chose soit bien marquée, non
seule.

Marque caractéristique, & par où elle est assez distinguée sans qu'Elle porte un Casque, une Lance ou un Habit militaire. Et par là l'Opposition entre Elle & sa Rivale seroit plus juste & plus régulière. Mais, dira-t-on, à ces Enseignes peut-être ne sera-t-Elle reconnue que des Savans. Peut-être qu'oui. Mais en ce cas-là, les autres n'y perdroyent pourtant rien ; & parmi les Esprits les plus vulgaires il ne s'en rencontreroit aucun qui trouvât pour cela la Pièce plus obscure. Au contraire, ceux qui n'ont aucune connoissance de l'Antiquité en général, ni de cette Histoire en particulier, seroient bien plus éloignés d'en pénétrer le sens, si voyant une Femme armée, ils s'alloient figurer d'abord que c'est une *Pallas*, une *Bellone*, ou quelque autre Déesse, ou Femme guerrière.

4. Pour la Forme même de la Vertu, *Pallas* peut fort bien servir de modèle, comme *Venus* pour celle de sa Rivale. Notre Historien nous représente la Vertu sous l'image d'une belle Femme, qui avoit la taille grande & le port majestueux. Et par tout ce qu'il en dit, il nous fait assez comprendre, que, quoi qu'elle ne fut point maigre & n'eut pas le teint hâve & brûlé, on pouvoit connoître par la fermeté & la couleur de ses chairs, qu'Elle étoit accoutumée aux exercices. La Volupté par une opposition directe & formelle

Elle est représentée avec un embonpoint un teint vermeil qui donnent à connoître ses Mœurs, & font sentir qu'Elle tient milieu entre le Caractère d'une *Venus*, & celui d'une *Bacchante*.

5. Pour l'Attitude de la Vertu, quoi qu'il ne soit guere convenable d'employer l'Emblème dans une Pièce Historique comme celle-ci, on pourroit cependant par un coup d'adresse rapprocher cette figure de celle qu'on donne à la Vertu dans des Médailles & d'autres Pièces de cette nature. Pour cet effet, il faudroit la représenter plantée ferme sur un pié, tenant entre un peu avancé & élevé sur un morceau de terre ou de rocher à la place du masque ou du petit Globe sur quoi on lui voit ordinairement mettre le pié d'un air triomphant, dans la plupart des *Pièces emblématiques*.

6. A l'égard des Mains qui dans la représentation de l'Action sont toujours employées & en mouvement, il est visible qu'au moins celle qui est libre & ne tient point la Lance ou l'Epée, doit contribuer à soutenir le Discours par un Geste passionné & emphatique. La Vertu doit donc avoir cette main tournée, ou vers le Chemin des Rochers qu'elle doit indiquer; ou simplement en haut vers le Ciel; ou vers le Chemin des Fleurs & des Vallons, détestant, ce qui s'y trouve, ou enfin du

côté

la Vertu se propose d'être.
Il me semble pourtant que
de la Vertu paroîtroit avec
avantage, si tenant légèrement
ou l'Epée Imperiale, la main
bas, elle se servoit de cette
pour donner à connoître
ces pensées, c'est-à-dire, le
fait de la Volupté, ouvrant
deux ou trois doigts comme
veulent rejeter ou éloigner
avec dedain; & si haussant
temps le Bras & la Main si-
nière qu'on vient de dire,
faire entendre aussi le pré-
mens que j'ai indiquez, & me
au doigt à Hercule le
doit tenir pour parvenir à la v

, & la Bienſeance exigent, que dans cet instant la Volupté paroisse la bouche fermée. Elle ne devroit parler que des yeux; je regarderois comme un coup de Maître de pouvoir la représenter de telle sorte qu'il parût évidemment qu'en tournant ses yeux pour chercher ceux d'Hercule, Elle se trouvât la tête & le visage tellement tourné d'un autre côté qu'Elle ne pût pas percevoir encore la Passion naissante de ce Heros en faveur de sa Rivale. Car en ce cas, Elle seroit toujours en droit d'étaler son air folâtre & caressant, par la raison qu'Elle n'auroit encore rien vu qui pût lui donner du mécontentement.

2. Elle peut être, ou debout, ou penchée, ou assise, ou couchée par terre, comme il plaira au Peintre, qui aiant une si grande liberté par rapport à cette Figure, peut en profiter extrêmement à l'avantage des deux autres Figures auxquelles celle-ci doit être assujettie comme la dernière & la moins importante.

3. Une grande difficulté qui se rencontre dans l'ordonnance de cette Figure, c'est que malgré l'Indolence & l'air languissant qu'on doit donner à la Volupté, il faut lui donner tout le mouvement dont Elle a besoin pour faire connoître l'Action qu'Elle a en vûe, qui est d'attirer Hercule de son côté, c'est-à-dire, pour montrer à ce jeune Heros le chemin des Fleurs &c.

& des Prairies où Elle voudroit le conduire. Or si cette Action étoit trop marquée, non seulement l'air mou & nonchalant qu'il faut lui donner, se dissiperoit; mais encore il seroit à craindre, que cette Action ne la fit paroître parlant actuellement, ou que par une espèce d'équivoque en Peinture, le Spectateur ne fût porté à douter si elle parle ou non, ce qui seroit contraire à ce que nous avons établi touchant la nécessité qu'il y a de faire regner le silence dans toute la Pièce en faveur de la Vertu qui seule doit parler dans le troisième des quatre Temps que nous avons distingué dans notre Histoire.

4. A partager ainsi l'Action de la Volupté selon le raisonnement que je viens de faire, il reste à peine une cinquième partie d'Action pour désigner cette sorte de mouvement qu'elle doit employer pour tâcher d'attirer Hercule de son côté. Tout le reste devoit être réservé pour exprimer sa mollesse & sa langueur, Passion qu'il faudroit marquer absolument par la situation du Corps & de la Tête. L'une de ses mains entièrement libre ne devoit lui servir qu'à soutenir avec peine ce Corps languissant; & si Elle doit employer l'autre main à indiquer le Chemin délicieux qu'elle veut recommander à Hercule, il faudroit qu'Elle le fit d'une manière imparfaite & d'un air fort négligé, comme

une personne qui aiant cessé de parler se-
roit lasse & épuisée.

5. Pour ce qui regarde la Forme de la
Volupté, son Teint, & tout ce qu'on
peut dire de plus de son Action & de ses
Manières, il est aisé de s'en faire des idées
justes sur l'opposition que la Description
qui a été donnée ci-dessus de la Vertu,
met entre la Verru & la Volupté.

CHAPITRE V.

*Des Ornemens de la Pièce. & principalement
des Draperies & de la Perspective.*

1. **T**OUT le Monde fait quelle liberté
les Peintres ont accoustumé de pren-
dre à l'égard des Couleurs des Habits,
& des autres Draperies qu'ils dessinent
dans leurs Pièces Historiques. S'ils ont à
peindre une Assemblée du Peuple Ro-
main, ils nous représentent des Personnes
avec des habits de différente couleur, quoi-
qu'il soit assuré qu'à Rome tous les habits
du menu Peuple étoient à peu près de la
même couleur. Les Egyptiens, les Juifs
& d'autres Peuples de l'Antiquité ressem-
bloient aux Romains par cet endroit-là,
autant qu'on peut le conjecturer; & le
même usage se voit encore en Espagne,
en Italie, & parmi quelques autres Peu-
ples de l'Europe. Mais cette uniformité
de couleur produiroit un mauvais effet

dans la Peinture , qui par cette raison ne fait pas scrupule de nous représenter des Philosophes , & même des Apôtres avec des habits de couleur fort différente. Il est absolument nécessaire qu'ici la Verité Historique cede à la Verité Poétique , qui ne se règle pas entierement sur la *réalité* , mais sur la possibilité ou la vraisemblance. Du reste , un Peintre qui dans ce point se sert des Privileges de son Art , doit le faire avec beaucoup de retenue & de discretion , car lorsqu'il donne à ses Philosophes ou à ses Apôtres des habits de différentes couleurs , il faut qu'il prenne garde que les Couleurs ne soient pas d'une grande beauté , ou que ces sortes de Personnages ne paroissent pas dans sa Pièce avec la magnificence de nos Grands Seigneurs d'aujourd'hui.

2. D'un autre côté , lorsqu'un Peintre prend pour sujet une Entrée , ou un Triomphe , où la Pompe & la Magnificence paroissent effectivement dans tout leur lustre , & avec un étalage & un enrassement des plus brillantes Couleurs , il doit s'étudier , sans égard pour la Verité historique , à cacher & à diminuer une grande partie de ces Objets éclatans ; sans quoi il y auroit dans son Tableau une confusion , une contrariété , & un combat de Couleurs qui seroit insupportable à la vue.

3. Il faut donc que l'habile Peintre dans cette partie de son Ouvrage, comme dans toutes les autres, s'attache principalement à bien connoître le rapport & la correspondance des Objets qu'il doit représenter. Et dans cette vûe il doit se former l'idée d'une certaine *Unité* qui bien executée produit cet effet, que de toutes les Couleurs répandues dans son Ouvrage il en résulte, pour ainsi dire, *une Espèce particulière & toute nouvelle*, semblable à ces Compositions de Musique, où les différens Airs, comme vous diriez les *Sonates*, les *Entrees*, ou les *Sarabandes*, constituent des Espèces différentes & distinctes, de sorte qu'on peut presque dire de chacun de ces Airs, qu'il a un génie particulier, qui distingue, par exemple, une telle Sarabande de toute autre Sarabande, & une Sonate de toutes les autres Sonates.

4. Ainsi l'Harmonie de la Peinture demande que sur quelque Ton qu'un Peintre ait commencé sa Pièce, il la finisse toujours sur ce même ton : ce qui doit être réglé par la Figure Principale ou par les deux ou trois Figures qui tiennent ce rang-là dans un Tableau où il y a plusieurs Figures. Car si le Peintre vient à donner un certain éclat de Couleur à sa Figure Principale, il faut qu'à proportion les autres Figures participent au même génie. Mais si au contraire il avoit donné un coloris

plus simple à sa Figure Principale, alors les autres Figures devroient être d'une simplicité extraordinaire pour qu'un seul & même Esprit regnât dans toute la Pièce.

5. C'est dequoi notre Tableau d'Hercule va nous fournir un Exemple très-sensible. Car comme ce Heros, qui doit paroître pensif, sombre, & presque nud, n'ayant pour tout habit qu'une peau de Lion qui est d'une Couleur fort obscure, ne peut être peint avec des Couleurs vives & éclatantes, il faut absolument que dans les autres Figures ou parties de l'Ouvrage, le Peintre emploie des Couleurs subordonnées, qui soient douces, & pour ainsi dire, tranquilles & reposées. Or si dans ce Tableau le Peintre vouloit s'attacher au sens littéral de l'Historien qui nous représente la Vertu sous des habits d'une blancheur éclatante, il est visible qu'il gâteroit sa Pièce. Dans cette occasion, comme dans toutes les autres de cette nature, le Peintre doit imiter le bon Poëte, qui après avoir fait choix d'un sujet public & connu, ne s'attache pas scrupuleusement & en simple Traducteur ou Copiste à tout ce qu'en aura déjà dit un Poëte ou un Historien, mais se le rend propre, & en fait un Ouvrage véritablement nouveau & original, selon cette sage instruction d'Horace,

Publica materies privati juris erit, si

Nec circa vilem patuliūque moraberis orbem;

Nec verbum verba curabis reddere fidus

Interpres. De Arte Poetica, v. 131, &c.

6. Pour ce qui regarde la Perspective, c'est-à-dire la scene de notre Tableau, il faut qu'on puisse comprendre du premier coup d'œil, que tout se passe a la Campagne & dans un Bois ou Bocage retiré. Car il seroit ridicule de faire voir de l'Architecture ou d'autres Pièces qui emporteroient des idées de compagnie, d'affaire ou de divertissement, dans un Lieu qu'on a choisi pour désigner une Retraite destinée à de profondes meditations. D'ailleurs, selon les Poètes, jamais les Déeses & en général les Êtres divins ne se montreroient volontairement aux hommes que dans des Lieux tout-a-fait deserts & solitaires. Sur quoi il ne sera pas inutile de remarquer, que notre Historien prend plaisir à parler par avance de l'Endroit retiré qu'Hercule avoit choisi, aussi bien que de ses Pensées pleines de doute & d'incertitude qui précéderent la Vision ou l'apparition des deux Déeses, qui des-là put fort bien passer pour un Songe, ou un Songe Raisonnable & Divin.

A l'égard du Palais ou Chateau élevé sur le haut d'une Montagne qu'on donne à la Vertu par voie d'Emblème dans

Pièces assez connues , il n'en paroît aucune trace dans notre Histoire ; & une pareille image pourroit même réveiller des Idées étrangères , & contraires au Goût qui doit regner dans ce Tableau. D'ailleurs , il n'y a rien à opposer à ce Château de la part de la Volupté ; & ce défaut de Contraste détruiroit entièrement la simplicité & la justesse de l'Ouvrage.

8. Une autre raison qui doit empêcher que notre Tableau ne soit paré de Perspective , ou d'aucun autre Ornement de cette nature , c'est que ces Ornemens n'y étant pas nécessaires , ne feroient que troubler la vue en la détournant du Sujet principal qui est l'Histoire & l'Action. Car tout ce qui n'est pas essentiel à l'Action , ne sert qu'à confondre le spectateur , & à distraire l'Esprit du Spectateur ; surtout , si ces Parties Episodiques sont représentées avec tant de force , qu'elles entrent en concurrence avec le Sujet principal , jusqu'à lui disputer le prix. Il faut qu'à la vue d'un Tableau l'on puisse reconnoître d'abord , si l'Ouvrage est Historique & Moral , ou Naturel & de pure Perspective. Si c'est la dernière Espèce qu'on veut décrire dans sa perfection , l'Humanité & les Mœurs doivent céder ; & l'Ouvrier auroit tort alors de chercher le Beau dans les Mœurs , & de s'efforcer d'embellir les Figures des Dieux & des

Hommes qui entreroient par hazard dans une telle Pièce. D'un autre côté si l'on veut peindre l'Histoire ; si c'est l'*Humanité*, la *Morale*, & ce qu'en Poësie on nomme les *Mœurs*, qu'on ait dessein de représenter, c'est alors l'autre Espèce qui doit céder à son tour. Dès la toute autre Grace ou Beauté doit être sacrifiée à la véritable Beauté de cette dernière Espèce. Car rien n'est plus laid que de confondre plusieurs Beautés ensemble. Et par tout où l'assujettissement des Parties n'est point absolu & parfait, la Confusion y est inévitable.

9. J'entens ici par *Morale* toute sorte de Représentations judicieuses des Passions Humaines, sans en excepter même les *Batailles* où l'on exprime plusieurs degrés de Valeur, d'Intrepidité, de Crainte & de Colere ; & où les Chefs & les Heros (comme les *Alexandres* & les *Constantins*) paroissent avec un calme & une sérénité d'Esprit toute particulière, ce qui est extrêmement moral.

10. Cependant comme la *Morale* doit être traitée tout autrement dans un Poëme que dans l'Histoire, ou dans quelque autre Ouvrage Philosophique, il est certain qu'on doit aussi la traiter d'une tout autre manière dans un Tableau, que dans l'Histoire, ou même dans un Poëme. Et c'est faute d'entendre ce Prin-

qu'en voulant rendre un Tableau fort docte & fort moral, on le rend bien souvent très-ridicule.

II. Dans les Ouvrages ordinaires de Sculpture, comme les Bas Reliefs, & les Ornemens des Colonnes & des Edifices, on excuse beaucoup de choses. Les Regles mêmes de Perspective y sont alterées, & adaptées à une Économie particulière, comme cela se voit clairement dans les Colonnes de Trajan, & d'Antonin. Aussi, dans les Pièces de Gravure, dans les Médailles, & dans tout ce qui ne se montre que par le moien d'une seule substance, comme la Pierre & le Metal, ou simplement par le moien du Clair & de l'Obscur, comme dans les Tailles douces ou Estampes, on peut encore donner beaucoup au Genre Romanesque, Merveilleux, ou Hyperbolique. A tous ces égards les Savans peuvent recourir librement à l'Enigme & à l'Emblème pour exercer leur Imagination. Il n'en est pas de même dans la Peinture. Comme elle emploie toute la force des Couleurs & leurs différentes especes; & que s'élevant par tant de degrés & de Privileges particuliers au dessus de tout autre Genre d'imitation ou de Fiction humaine, elle aspire plus directement à tromper en effet nos Sens, & à s'en rendre en quelque sorte la maîtresse, elle est nécessairement obligée d'a-

donner tout ce qui est trop savant ou
 recherché, pour se renfermer dans le
 réel, & conserver l'apparence la plus
 semblable des Objets qu'elle veut re-
 senter. Sans quoi l'on pourroit tou-
 jours dire avec Horace, * *Quodcumque*
vis mihi sit, incredulus odi : „ Tout ce
 que vous me faites voir de cette maniè-
 re, me choque, & me paroît incroya-
 ble & chimerique. “

Tenons donc pour un Principe certain;
 qu'un Tableau Historique & Moral per-
 te beaucoup de sa grâce & de sa simpli-
 cité si l'on y mêloit l'*Emblème* ou l'*Enig-*
me d'une manière directe & visible; com-
 me par exemple, on y feroit entrer le
 zodiaque avec ses Douze Signes, ce qui
 ressemble point à la Nature, & ne sau-
 roit tromper l'Esprit à la faveur d'une Re-
 mède ou Créance particulière, qui peut
 en effet ériger en réalitez les Formes Di-
 vines, comme ont fort bien vu les meil-
 leurs Peintres Anciens & Modernes, qui
 ont représenté ces Formes Divines
 selon les Principes de sa Religion.
 dans notre Tableau il n'y a rien qui
 absolument *Emblématique* ou *Enigma-*
tique; puisque les deux Chemins qu'on y
 représente, dont l'un conduit à des
 rivières escarpées, & l'autre à des Vallons
 fleuris & couverts d'une riantte verdure.

Y 5

peu

peuvent fort naturellement & avec beaucoup de vraisemblance se trouver ensemble au pié de quelque Montagne. Mais si sans nécessité l'on s'avisait de mettre sur le sommet de cette Montagne & au dessus des Nues le Château ou le Palais de la Verru, par-là on donneroit d'abord un air enigmatique au Tableau & l'on en détruiroit la simplicité & la vraisemblance.

13. C'est d'ailleurs une chose assurée, que *moins il y a d'Objets dans une Pièce*, après avoir excepté ceux qui y sont absolument nécessaires, *plus l'Oeil a de facilité à reunir tout ensemble dans une même vue, & à le saisir d'un seul regard.* Dans l'Ordonnance d'un Tableau, la multiplication des objets, quoique subalternes, fait que la subordination est toujours plus difficile à exécuter. Et si la subordination n'est pas parfaite, l'Ordre, qui fait la principale Beauté d'un Tableau, ne sauroit être parfait. Or la subordination n'est jamais parfaite, que lorsque l'Ordonnance est telle* que l'Oeil peut non seulement parcourir avec plaisir toutes les différentes parties de l'Ouvrage, étant à tout moment rappelé, pour ainsi dire, au Sujet principal, mais que sans s'arrêter à aucune des Parties, & restant comme immobile sur le milieu du Tableau, il peut tout voir à la fois, d'une manière agréable & sans aucune confusion. CHA-

* C'est ce que les Grecs ont heureusement exprimé par ce seul mot *κοίτης*.

CHAPITRE VI.

Des Ornaments détachés & independans.

Il ne nous reste présentement à parler que des Ornaments détachés & qui n'ont point de liaison nécessaire avec les autres & la Perspective, comme les Machines, ou Divinités en l'air, les Vents, Oiseaux, les Animaux, & autres choses semblables qu'on peut mettre dans un tableau sans nécessité, & de gayeté de cœur. Mais comme cette Pratique ne convient guere qu'à des *Pièces Comiques* ou *Tragiques*, notre Ouvrage qui est purement *Comique* ou *Tragique*, ne s'en accommode pas si bien. D'ailleurs, l'Esprit étant tellement porté à chercher du Mystère & tout ce qui appartient à ce genre de Poésie, & à confondre toujours l'Emblème avec ce qui est purement Historique & Poétique, on ne doit pas lui donner occasion de s'égarer, en mettant dans une œuvre si simple des Parties accessoiress, qui ne servent d'éclaircir l'Histoire, ou de mieux connoître les Personnes, ne serviroient en fait qu'à troubler la vue & le Jugement des plus sensés Spectateurs.

Mais, me dira-t-on, peut-être, sera-t-il possible de démêler l'Action de ces deux scènes auprès d'Hercule, si elles ne sont confondues que de la manière que vous

venez de les décrire? Oni sans doute , & même la découverte seroit inmanquable pour toute personne qui auroit du génie, & auroit entendu parler d'Hercule en général , sans avoir jamais lu l'Histoire qui fait le sujet de notre Tableau. Cependant, si l'on aime mieux ajouter quelques marques extérieures & plus parlantes , pour désigner plus expressément la VERTU & la VOLUPTE , on peut le faire d'une manière fort naturelle. Et voici comment. Selon les meilleurs Philosophes , la Vertu produit en général un double effet , la * *Tolerance* & l'*Abstinence* ; c'est-à-dire , en termes plus vulgaires , la *Patience* & la *Retenue*. On peut mettre un Casque auprès de la Vertu pour désigner la première de ces Qualitez ; & une Bride pour marquer la seconde ; surtout , puisque ces deux Choses sont essentielles aux Heros , qui en qualité de Guerriers s'appliquoient tous à dompter des Chevaux , & que ce sont des Instrumens portatifs , que la Femme qui représente la Vertu , peut fort bien avoir porté avec elle.

5. Du

* *Kατρεπία, Εγκρασία* : C'étoient des Sœurs. La Philosophie Morale & Emblematique des Anciens se plaisoit à les représenter sous cette idée , sur laquelle est fondé ce fameux Précepte , *Αἰσχὺν καὶ Ἀπῆχην* , *Subire & Abstine*.

† *Castor & Pollux* : tous les Heros d'Honneur, *Alexandre le Grand* ; &c.

3. Du côté de la Volupté, quelque Vaiselle d'or ou d'argent, où paroistroient en Bas-relief des Satyres, des Faunes ou des Bacchantes, exprimeroit assez bien les Débauches de la Table: & quelques Draperies jetées à terre, ou suspendues à quelque Arbre tout pres de là, serviroient aisément à exciter l'idée de la Mollesse & de la Passion amoureuse. Aussi peut-on assurer positivement à l'égard de la Volupté, que c'est le Personnage que le Peintre aura le moins de peine à représenter au naturel. Le grand danger c'est qu'il ne l'exprime trop fortement. Car le Naturel éclatera suffisamment dans toutes les parties de cette troisième Figure qui est d'un goût beaucoup plus commun & plus populaire que celle qui lui est opposée dans ce Tableau.

CONCLUSION.

1. JE vais finir par une Reflexion générale qui semble naître de tout ce qui vient d'être dit, c'est qu'un *trai Peintre d'Histoire doit faire les mêmes Etudes, & avoir les mêmes Connoissances & les mêmes vues qu'un bon Poete.* Ce dernier n'est jamais Historien absolu & complet. Il ne lui est permis de decrire qu'une seule Action, & non les Actions d'un seul Peuple & d'un seul Homme. A cet egard le Peintre est Historien de la même ma-

nière que le Poëte. Mais il est renfermé dans des bornes plus étroites. Car ce seroit une chose plus ridicule de vouloir faire entrer deux ou trois Actions différentes dans un même Tableau que d'insérer dans un même Poëme une vintaine ou une centaine d'actions différentes, & qui n'auroient aucune liaison entr'elles.

2. On sait que chaque espèce de Poësie a ses limites & ses proportions naturelles. Et l'on s'abuseroit grossièrement de se figurer qu'il n'y a rien de mesure dans un Poëme, que les Vers. L'Elegie & l'Épigramme ont chacune leurs mesures & leurs proportions, aussi bien que la Tragedie ou le Poëme Epique. Il y a de même dans la Peinture & dans la Sculpture certaines mesures qui forment ce qu'on appelle une Piece, comme dans la simple Portraiture, une Tête, un Buste, deux Pieces dont la première doit toujours être accompagnée du Cou, ou d'une partie du Cou; & l'autre des Epaules & d'une certaine partie de la Poitrine. Qu'on en retranche, ou qu'on y ajoute quelque chose, la Piece est gâtée. Dès-lors ce n'est plus que l'Image d'un Tronc, ou d'un Corps démembré; parce qu'il y a certaines Parties du Corps Humain qui doivent être vûes ensemble; & qu'en général dans tous les Arts Plastiques, & dans tous les ouvrages d'imitation, ce qu'on tire d'

Nature pour le faire voir dans sa Beauté réelle & véritable, doit être comprise sous certaines portions ou divisions composites qui représentent l'union de chaque partie de la Nature avec la Nature entière. Et c'est cette idée d'Unité qui fait qu'on appelle *Morceaux* ou *Pièces* les Ouvrages mêmes des Artisans d'un ordre inférieur, comme par manière de louange pour marquer la justesse & la vertu de leur Travail.

3. Pour donc faire quelque chose de bon dans le degré le plus parfait de la peinture, il seroit à souhaiter qu'un Peintre qui a bien compris en quoi consiste la véritable unité d'un Tableau ou d'une Pièce, & qui pour cet effet s'est fait une idée nette & précise d'un *Tout* & de ses *Parties*, voulût enfin s'attacher à bien entendre la *Morale* & la *Vérité Poétique*, afin que les Mœurs, qui tiennent le premier rang dans son Ouvrage & en constituent la partie la plus importante, faisant voir la Nature Humaine par son plus beau côté, convinssent au génie du siècle qu'il peindroit, & à l'Action principale qu'il voudroit représenter. Dès-lors il ne manicroit pas de rejeter tous les faux ornemens, les Graces affectées, les Passions outrées, les Manières hyperboliques & surnaturelles, qui détruiroient la simplicité & l'unité de sa Pièce, tout aussi bien que les

Ma

Manières les plus capricieuses & les plus grotesques. A l'égard du Coloris, un tel Peintre n'auroit pas grand' peine à comprendre qu'il doit être severe, chaste & réservé dans cette Partie de son Art, où la Mode a si fort introduit le Luxe & le Libertinage.

4. Ce dernier Abus a beau être autorisé par l'Usage, la Raison & l'Experience feront toujours voir à qui voudra les consulter sincèrement, que rien n'est si fatal à la Peinture aussi bien qu'à l'Architecture & aux autres Arts qu'un Goût qui est plutôt réglé & déterminé par ce qui frappe immédiatement les Sens que par ce qui plaît par reflexion à l'Esprit & à la Raison. Ainsi tant qu'on regardera un Ouvrage de Peinture des mêmes yeux dont on regarde ces riches Etoffes qui servent à parer nos Dames, on aura toujours le goût effeminé & gâté pour tout ce qui concerne la Peinture, qui à la verité se sert bien des Couleurs comme d'un moyen pour executer ses Dessesins, mais n'a pourtant rien moins en vûë que de les étaler, ou d'en faire le charme & les delices des Yeux.

La grande & fameuse Decouverte de la Quadrature du Cercle, par REMI BAUDE-MONT, Mathématicien & Horlogeur. Se vend chez l'Auteur, au Parvis de Notre-Dame,

Dame. A Rheims, chez Remy Jeune-homme, Imprimeur, sur le coin de la Porte aux Ferrons. 1712. in 8. pagg. 45.

LE petit Ouvrage qui renferme une si grande & si fameuse découverte est dédié à MM. les Lieutenant, Gens du Conseil, & Echevins de la ville de Rheims. L'Auteur leur apprend dans son Epître qu'il a d'abord soumis cette *Production de son esprit* à Sa Majesté Divine; qu'il l'a ensuite adressée au plus sçavant & au plus éclairé Prince du monde; & qu'après avoir ainsi satisfait à ce qu'il devoit au *Roi du Ciel & aux Princes de la terre*, il a cru devoir concourir à la gloire de la ville de Rheims, par cette nouvelle offrande. Combien de villes celebres, ajoute-t-il, dans le sein desquelles sont nez les grands hommes, qui ont tenté inutilement d'expliquer ce Problème, seront jalouses de l'honneur que la vôtre & si ancienne, & si renommée d'ailleurs, en pourra recevoir? J'aperçois, Messieurs, que je m'attire ici plus particulièrement votre attention, pour ne pas dire votre bienveillance, mais cela ne me surprend pas.... Aurois je lieu de m'étonner qu'en vous présentant une découverte qui va faire envier le sort de cette ville à tout le reste de la terre, vous jettassiez sur moi un regard favorable?

L'E.

L'Épître est suivie d'une Préface qui commence par un éloge des Mathématiques. Elles rendent l'esprit juste, pénétrant par leur secours l'esprit est toujours sur de ne se pas tromper. M. Baudemont les considère aussi du côté du plaisir qu'elles causent. *Jamais Circe n'eut plus de pouvoir sur son Ulysse, que cette merveilleuse Science en a sur l'esprit.* Mais „ si les Mathématiques „ ont si bien sçu attirer, charmer, & se „ captiver l'esprit de l'homme, elles en „ ont été généreusement & abondamment „ récompensées par la quantité de grands „ Personages, tant anciens que modernes, qui les ont enrichies de leurs „ vains Écrits.“ Ils n'ont pu cependant ni les uns ni les autres aplanir les difficultés du fameux Enigme que M. Baudemont entreprend aujourd'hui de développer. „ Plus de deux mille ans n'ont pas suffi „ aux plus sçavans.... pour en pénétrer „ entièrement les obscuritez. Celui des „ Anciens qui a apporté le plus de lumière a ce noir cahos, a été le grand Archimede Prince de Syracuse.... Mais „ tout son travail s'est terminé à donner „ en chiffre un rapport imparfait du diamètre a la circonférence; en quoi, dit notre Horlogeur, il est certainement fort „ excusable, puisqu'on conclut de mon „ Théorème 3. qu'on ne le peut exprimer que par des lignes droites.

Il parle ensuite de la méthode que suivit Dinostate. Dinostate plus ingénieux que les autres, ne fut pas plus heureux; & quoi qu'il eut pris une bonne route, il n'arriva pas au terme. „ Si la Divine Pro-
 „ vidence, remarque la-dessus M. Baude-
 „ mont, avoit permis que ce grand homme
 „ eut achevé ce bel Ouvrage, personne
 „ ne s'en seroit étonné; or que pour le
 „ perfectionner, *Elle en ait choisi un inconnu*
 „ *aux Gens de Lettres, Et qui n'a encore*
 „ *donné aucune marque de sa capacité*, c'est
 „ ce qu'il y a de plus surprenant: mais ce
 „ n'est pas à nous à vouloir pénétrer dans
 „ les conseils secrets de notre Souverain,
 „ qui dispose de tout selon son bon
 „ plaisir.

Après cette humble & pieuse reflexion, il rend un compte succinct de son Traité, où il voit entre autres choses des *Corollaires* parfaitement beaux, *Et qui disent beaucoup en peu de mots*; & un *Theorème* admirable qui découvre ce que personne n'a jamais su pénétrer. Quoi que ce Traité ne soit pas d'une longue étendue, il renferme (selon lui) plus de choses que les gros Ouvrages de Pappus, de Clavius, du Pere Dechales, & de plusieurs autres. En finissant sa Préface il assure que la *merveilleuse découverte* qu'il en a faite fut fort estimée à la Cour en 1710, & que depuis il

à plusieurs autres grands Mathématiciens. Il entre ensuite tout de bon en matière; & il en sort fort content. Mais toujours en garde contre la vanité, *il témoigne au Pere des lumieres sa profonde reconnoissance, en s'écriant : Non nobis Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

Les Lettres que M. Baudemont a jointes à son Traité sont assez curieuses. La première est du R. P. Roinuald Le Muet, qui croit aussi avoir trouvé la Quadrature du Cercle. Il cite en sa faveur les Sçavans de Paris & d'Angleterre; & M. Baudemont dans sa réponse se vante d'avoir eu l'approbation non seulement des Sçavans de Paris, mais aussi des Humoristes de Rome. „ Vous vous y êtes pris, dit-il au „ Pere Le Muet, pour l'examen de vôtre „ Problème à peu près comme je l'ai fait „ pour le mien, excepté que je l'ai en- „ voyé à Rome, non pour y chercher „ des Indulgences, car il n'en faut point „ pour ces matieres, mais pour sçavoir le „ sentiment de Messieurs les Humoristes, „ comme j'avois déjà appris celui de Mes- „ sieurs de l'Académie des Sciences par „ six Lettres que Monsieur l'Abbé Bignon „ m'a fait l'honneur de m'écrire, dans la „ seconde desquelles *il est convenu* que mon „ Theorème est en effet la Quadrature du „ Cercle. Voici l'article de la Critique in- „ cluse dans sa Lettre : *Quant à la réponse*

„ de

„ jusqu'à ce qu'il l'ait fait,
 „ Quadratrice de Dinostrate ne la
 „ que comme elle l'a donnée jusqu'
 „ ceux qui ont fait attention à
 „ dratrice, c'est à-dire en suppo-
 „ Quadrature elle-même.

Lettre sur la prétendue Quadrature
 de M. Baudemont.

MONSIEUR,

Vous me demandez ce que je
 Livre qui vient de paroître à
 le titre pompeux de la grande
 découverte de la Quadrature
 par Remy Baudemont, Mathé-
 Horlogeur. Rebuté sans doute
 de tant de bavardage.

dres Geometres peuvent apercevoir dans le Theorème 1. fondement de cette pretenduë Quadrature , ce Livre contient (*page 38*) deux citations faites de M. l'Abbé Bignon , & de l'Academie Royale des Sciences , dont personne n'est plus en état que moi de faire voir la fausseté , aiant été témoin de tout ce qui s'est passé entre M. l'Abbé Bignon & M. Baudemont sur cette affaire. L'Academie n'y a jamais eu aucune part : & c'est moi qui suis l'Auteur de ce que M. Baudemont appelle *Critique* dans la page 38. où il ose se parer des approbations de M. l'Abbé Bignon & de l'Academie.

Cette pretenduë *Critique* ne fut jamais qu'un examen obligeant fait à sa priere par l'ordre de M. l'Abbé Bignon , à qui il s'étoit adressé pour cela. Je lui ai fait voir plusieurs paralogismes dans neuf demonstrations qu'il a successivement envoiées pendant l'espace de plus de sept mois (depuis le 15. de Septembre 1710, jusques vers la fin d'Avril 1711.) Il est toujours convenu de bonne foi des défauts de ses demonstrations, soit en remerciant de les lui avoir montrez , ou en abandonnant les demonstrations réprouvées, auxquelles il en substituoit d'autres , qu'il croioit toujours meilleures , & qui étoient du moins aussi mauvaises. Cette espece de bonne foi qui a duré jusqu'aux deux

dernieres, qu'il envoia ensemble, & le silence qu'il garda sur les paralogismes que j'y avois encore trouvez, & que je lui indiquai, me persuadoient que suivant le conseil de M. l'Abbé Bignon, il avoit enfin sagement abandonné cette recherche, après un travail de dix ans.

Dans cette pensée, quand je vis sa Quadrature du Cercle annoncée avec éloge dans la Gazette d'Hollande, je crus que c'étoit un tour qu'on lui jouoit pour l'avoir trop vantée avant qu'il en eut connu la fausseté. Mais la publication qu'il en vient de faire lui-même me desabuse. Elle me surprend d'autant plus que j'y vois deux des paralogismes dont Mr. l'Abbé Bignon l'avoit averti en lui envoyant mes remarques. Ces deux paralogismes sont à la fin des pages 16, & 19 de son Livre. Je vous entretiendrai un moment. Après cela vous aurez su et de vous étonner de la hardiesse avec laquelle cet Auteur a cité M. l'Abbé Bignon & l'Academie parmi ses approbateurs. Les faits que j'avance ici je les tirerai de leurs Lettres reciproques, que le Secretaire de M. l'Abbé Bignon a bien voulu me communiquer sur la priere que je lui en ai faite, pour ne vous rien dire que d'exactly prouvé.

I. Vous sçavez, Monsieur, que la base de la Quadratrice de Dinostrate est au rayon de son Cercle generateur, comme

ce rayon est au quart de la circonférence de ce Cercle; & qu'ainsi si l'on avoit cette base, l'on auroit aussi la Quadrature du Cercle. C'est cette base que M. Baudemont prétend déterminer par deux démonstrations différentes de son Theorème 1. qui est tout le fondement de sa prétendue Quadrature; mais malheureusement il y commet deux des paralogismes dont il avoit déjà été averti par M. l'Abbé Bignon, un dans chacune de ces prétendues démonstrations.

Le premier de ces paralogismes est dans l'article 3. de la démonstration 1. page 16. Il consiste en ce que la construction y donnant un parallelogramme obliquangle compris sous deux cordes qui d'un point d'un quart de cercle vont aboutir à ses extrémités; M. Baudemont, sans avoir démontré que ces deux cordes ou leurs arcs soient égaux; ni conséquemment si le parallelogramme est un rhombe, & non pas seulement un rhomboïde, conclut que la diagonale menée de l'angle compris entre ces deux cordes à son opposé dans le quart de cercle, passe (en le prolongeant) par le centre de ce cercle; conséquences dont vous voyez que les moindres Géometres doivent apercevoir le défaut, & que cela n'est vrai que lorsque les deux cordes sous lesquelles le parallelogramme est construit, ou leurs arcs, sont égaux. Ce qui a trompé M. Baudemont,

c'est

pris deux antiparalleles pour
entre elles.

Second paralogisme est dans la
son 2. pag. 19 Il consiste en ce
montrer qu'un angle est a la
ce d'un cercle, M. Baudemont
alitez qui l'y supposent, & fait
etition de principe.

encore à remarquer que quand
n'auroit commis aucun des pa-
precedens, il n'en seroit pas
pour la détermination de la
Quadratrice de Dinostrate, qu'il
ter par le moien de son Theo-
isque n'ayant fait entrer aucune
etez de cette Quadratrice dans
deux Demonstrations, que ses
es rendent déjà nulles, elles &
ne n'auroient pas plus de ra-
te courbe qu'à toute autre qui
ar le point qu'il prend gratuite-
le terme de cette base : Vous
onsieur, que toutes les condi-
e question doivent entrer dans
, & que faute de cela la solu-
ée ne seroit point celle de cette
mais seulement d'une autre où
it impose que les conditions de
son. Il est vrai que M. Baud-
posé cette base de la Quadra-
nostrate, comme les Analystes
ils cherchent, mais faute d'a-
Z. voir

voir fait entrer suivant leur méthode, cette supposition dans ses demonstrations, en y introduisant quelque propriété de cette courbe, cette supposition est restée dans sa tête, sans que ces demonstrations y aient plus de raport que s'il ne l'avoit pas faite, ni qu'à toute autre courbe que cette omission lui permettoit de prendre pour celle-là.

En voilà assez, Monsieur, sur les paralogismes de M. Baudemont, que vous verrez tout d'un coup, en jettant seulement les yeux sur les deux endroits (*page 16. 19.*) que je viens de vous marquer de son Livre.

II. Voyons presentement sur quel fondement cet Auteur a osé se vanter (*page 38 de son Livre*) d'avoir M. l'Abbé Bignon & l'Academie Royale des Sciences pour approbateurs de sa pretenduë Quadrature : Voici des faits qui vous convaincront de son insigne calomnie.

1. Le 15. Septembre 1710. M. Baudemont envoya sa Quadrature à M. l'Abbé Bignon, en le priant de lui en dire son sentiment & celui de l'Académie. M. l'Abbé Bignon ne jugeant pas à propos d'occuper cette Compagnie d'une telle matiere, me chargea d'examiner cette découverte, & de lui en donner mon sentiment par écrit. Je trouvai d'abord un paralogisme dans la demonstration que M. Baudemont fai-

de son Theorème 1. & fondamentant à l'usage qu'il en vouloit faire l'entendois pas d'abord; mais s'expliqué dans sa réponse, je vis qu'il s'en servit a déterminer la base de la directrice de Dinostrate; laquelle une fois terminée, vous sçavez qu'on auroit la quadrature du Cercle.

M. l'Abbé Bignon aiant fait tenir son écrit à M. Baudemont, celui-ci l'en vint le 11. Octobre 1710. en ces termes *Voici la réponse a l'Ecrit que vous m'avez envoyé, il m'a fait un fort grand plaisir, & fait connoître le défaut de ma démonstration, que je n'apercevois pas auparavant.* Après ce remerciement M. Baudemont expliqua, & substitua une autre démonstration à celle du paralogisme. M. Bignon m'ayant communiqué cette nouvelle démonstration, j'y trouvai encore le paralogisme dont il avertit M. Baudemont, en lui envoyant mon écrit dans lequel, datée de Meulan le 24. Octobre 1710. C'est dans cette Lettre que M. Baudemont trouve l'approbation de cet écrit & sçavant Abbé. La voici toute entière, afin que vous voyiez s'il a jamais découvert rien de tel.

Je suis trouvé si accablé d'affaires, que quand je reçus votre Lettre du 11. Octobre (Octob. 1710.) qu'il m'a fallu

attendre que je fusse ici plus tranquille dans ma campagne , pour examiner vos nouvelles reflexions. Vous allez voir ce que j'en pense dans le petit Memoire (où étoit marqué le paralogisme alors en question) que je joins à ma Lettre : peut-être n'en serez-vous pas trop satisfait. Mais si la complaisance ne doit jamais l'emporter sur la verité, c'est principalement dans ces matieres, où l'on marche par demonstration, & où les demonstrations sont si aisées à suivre quand on a les premiers principes. Je vous conseille donc d'y revenir une bonne fois, & de donner moins à l'esperance d'une nouvelle découverte, où la vanité seduit trop aisément les hommes. Je suis, Monsieur, vôtre très-humble & très-obéissant serviteur

(signé) L'ABBÉ BIGNON.

A Meulan le 24. d'Octob. 1710.

3. Il est étonnant que M. Baudemont se soit aveuglé jusqu'au point de croire qu'il pouvoit citer cette Lettre à son avantage. Il ne se fit pas d'abord cette illusion, car dans la réponse du 4. Novembre 1710, il reconnut encore de bonne foi, & même avec confusion, le paralogisme dont M. l'Abbé l'avertissoit dans un petit Memoire joint à sa Lettre. Je tremble (dit-il dans cette réponse) de paroître devant vous : j'ai été considerablement mortifié,

avec justice, de vous avoir envoyé
mauvaises démonstrations..... En
me une nouvelle; je n'en fais pas le
je n'oserois plus vous la dire bonne.
sance étoit sage; car en effet il y
encore un paralogisme dans cette
démonstration.

Après la réponse qu'il fit à M. l'Abbé
le 15. Novembre 1710, au sujet
où je faisois voir ce paralogis-
me convint encore en ces termes:
considerois que mon insuffisance & mes
fautes, quoi qu'involontaires, je
etc. Je prens encore la liberté de
revoir la démonstration de mon Theo-
la croi plus juste & mieux suivie
les autres dont vous avez été si peu
M. l'Abbé Bignon n'eut pas lieu
davantage de cette quatrième dé-
monstration, y ayant encore un paralo-
dont il informa à l'ordinaire M.
ont, en lui envoyant mon écrit

défaut des quatre démonstrations
cet Auteur en envoya trois
à la fois entre le 15. Novem-
& le 16. Avril 1711. La Let-
re accompagnoit est égarée; ainsi
je ne puis vous dire en quels termes
annonçoit sa dernière fautive: mais
l'habitude de nouvelles démonstra-
que assez qu'il en convenoit. Je

trouvai qu'elles n'étoient toutes trois que trois paralogismes, dont M. l'Abbé Bignon l'instruisit encore dans une Lettre qui se trouve datée du 25. Avril 1711. quoi que celle de M. Baudemont, qui en paroît la reponse, soit du 16. Avril 1711. Ainsi il faut qu'il y ait ici erreur dans les dates. Quoi qu'il en soit, M. l'Abbé Bignon lassé de tous les paralogismes de cet Auteur, lui dit dans la premiere de ces deux Lettres: *Voici, Monsieur, quelques reflexions que j'ai crû vous devoir envoyer encore une fois. Mais après cela je me flate que vous couronnerez la perseverance que vous avez eüe jusqu'ici à vouloir perfectionner cet Ouvrage; en l'abandonnant absolument. Il n'est pas possible que vous puissiez réussir; puisque les principes sur lesquels vous vous fondez se trouvent toujours soutenus par des paralogismes, des suppositions, & des petitions de principes. Vous seriez donc bien mieux de vous attacher à quelque autre travail, où vous seriez plus assuré du succès.*

6. Dans la reponse datée du 16. Avril 1711, que M. Baudemont fit à cette Lettre, il dit sur les paralogismes de ses trois dernieres demonstrations: *Je conviens qu'il y en a un dans la seconde; mais pour dans la premiere & dans la troisième, s'il y en a, je n'ai encore pû le reconnoître. S'étant trompé (à ce qu'il disoit) dans sa copie, il ajoutoit: Je vous la renvoye plus correcte,*

avec

ère demonstration, qui n'est pro-
 pre explication de la premiere sur
 luy a donné l'Ecrit que vous m'a-
 vez gracieusement envoyé. Il en en-
 tre qui, quoi que racommodées,
 encore que deux paralogismes,
 demonstrations desquels il n'a rien re-
 çu qui me faisoit croire qu'il
 eût suivi les conseils de M. l'Abbé
 moi que cet Auteur lui eût dit
 réponse du 16. Avril 1711. J'ai
 tout possible pour profiter d'un des
 que vous m'avez donnez : j'ai eu
 fort grand soin les paralogismes;
 passer mon Ouvrage imparfait, c'est
 que je scaurois me résoudre après dix
 ans.

de tous les aveus faits par M. Bau-
 des paralogismes dont M. l'Abbé
 toujours averti depuis le com-
 mencement jusqu'à la fin de la pretendue
 Lettre, qui ne seroit pas indigné de
 l'avec laquelle il se vante d'a-
 voir pour approbateur,
 une Lettre qui le condamne?
 n'osé produire cette Lettre,
 que les autres de la même main.
 ont néanmoins beaucoup plus
 que celles qu'il raporte de lui
 de Muet, &c de ce Pere a lui;
 étoient en même temps vés-
 us, c'est ce qui l'a empêché de
 le jour. Z 4 Quant

Quant à l'Academie Royale des Sciences, qu'il a aussi jugé à propos de citer parmi ses prétendus approbateurs, quoi que moins expressément qu'il n'a fait M. l'Abbé Bignon, c'est encore une fausseté, cette Compagnie n'ayant jamais rien vu des Ecrits de M. Baudemont. Les miens n'ont pû lui servir de pretexte, puisqu'outre qu'ils ne sont pas de cette Compagnie, ils ne renferment que des demonstrations des paralogismes de cet Horlogeur.

Il y auroit bien d'autres reflexions à faire si M. Baudemont osoit rendre publiques ses Lettres & celles de M. l'Abbé Bignon, avec ses Ecrits & les miens. Mais en voilà assez quant à present pour satisfaire à ce que vous m'avez demandé. Je finis donc en vous assurant du profond respect avec lequel je suis, MONSIEUR,

Vôtre, &c.

Histoire des Heresies, où l'on verra par ordre alphabetique le nom & l'Histoire des Heresiarques qui ont troublé l'Eglise depuis la naissance de Jesus-Christ jusqu'à present, & les erreurs qu'ils y ont répandues; avec un Traité qui resout plusieurs questions generales touchant l'Heresie, traduit du Latin d'ALFONSE DE CASTRO. Par M. HERMANT, Curé de Malhot. A Rouen, chez Jean Baptiste Besongne, rue

N O V E M B R E 1712. 937

ruè Ecuyere, au Soleil Royal. 1712 12.
12. 3. vol. I. vol. pagg. 376. II. vol.
pagg. 357. III. vol. pagg. 368. Se vend
à Paris, chez Barthelemi Girin, rue
saint Jacques, à la Prudence.

ALFONSE DE CASTRO, natif de
Zamora, se fit Religieux de S. Fran-
çois dans le Couvent de Salamanque. Il
fut un des plus celebres Predicateurs de
son tems, & son merite lui attira l'estime
de Charles-Quint & de Philippe II. Il
accompagna Philippe II. en Angleterre,
lorsque ce Prince y alla pour épouier la
Reine Marie. Les Pais-Bas l'arréterent
ensuite long-tems, & il y étoit encore
lorsqu'il fut nommé à l'Archevêché de
Compostelle. Mais avant que de recevoir
ses Bulles, il mourut à Bruxelles le 15.
Février de l'an 1558. âgé de 63. ans.

Alfonse de Castro a fait sur les Heresies
un Ouvrage considerable qui meritoit d'être
traduit; mais l'ordre qu'il y a suivi
n'ayant point paru commode, M. Her-
mant a été obligé de le changer. Il s'est
donc ici attache aux personnes; au lieu
qu'Alfonse de Castro s'étoit attaché aux
matieres; & il a joint aux Heretiques dont
cet Auteur a fait mention, ceux qui se
sont elevez depuis son tems contre l'Egli-
se. Comme le premier Livre est pure-

introduction à l'Histoire des Heresies , de
 quelque maniere qu'on les décrive , M.
 Hermant l'a conservé en son entier , & il
 s'est contenté d'en donner une traduction.
 Ce Livre est divisé en quatorze Chapitres.
 Alphonse de Castro y définit d'abord l'He-
 resie ; & il traite ensuite des Livres Cano-
 niques dont on se sert pour les refuter.
 Il examine les differens sens de ces Li-
 vres , & fait voir que c'est au litteral
 qu'on s'attache pour combattre les Here-
 sies. L'Idee qu'il donne de ce sens est
 nette , & bien developpée ; mais comme
 il ne s'élève que trop de contestations sur
 ce sujet parmi les hommes , il fait voir
 qu'il y a une autorité à laquelle il faut
 qu'ils se soumettent. Il prouve donc que
 l'Eglise seule est en droit d'interpreter l'Ecri-
 ture sainte , & que ses decisions sont la re-
 gle que les particuliers doivent suivre. Ja-
 mais on ne viendrait à bout d'aucune He-
 resie , si les interpretations des particuliers
 servoient de loi. L'Heretique le plus opi-
 niâtre est forcé de convenir qu'on ne
 doit s'en raporter ni à lui , ni à quelque
 autre qui n'ait pas plus d'autorité que lui.
 „ Je demande à un Heretique , dit l'Au-
 „ teur , s'il croit qu'il y ait , ou qu'il y
 „ ait jamais eu quelqu'un qui se soit é-
 „ loigné de la regle de la vraie foi. Je ne
 „ croi pas que personne en puisse jamais
 „ douter , à moins qu'on ne soit de la

secte

secte de ces Heretiques que Philastrius
 appelle Rhetoriciens, qui estimoient que
 toutes les Heresies avoient la verité de
 leur coté, & que les Heretiques étoient
 dans des sentimens très-Orthodoxes; ce
 qui est une si grande folie, dit saint
 Augustin, qu'il est impossible qu'on
 trouve un homme assez dépourvu d'es-
 prit qui puisse avoir une telle pensée.
 En effet je ne doute point qu'un Arien
 ne regarde Sabellius comme un Hereti-
 que; & de même, qu'un Sabellien ne
 traite Arius d'Heretique. Si Pelage
 étoit encore au monde, sans doute
 qu'il jugeroit que Luther erre dans la
 foi, comme Luther le dit de Pelage.
 Car leurs sentimens sont si opposez les
 uns aux autres, qu'ils ne peuvent jamais
 s'accorder ensemble. Si donc il ne peut
 nier qu'il y a eu des Heretiques, alors
 je lui demanderai s'il y a quelque voye
 par laquelle on leur puisse faire connois-
 tre la verité, & les retirer de l'erreur,
 à moins que leur opiniâtreté & leur ma-
 lice n'y mettent des obstacles invinci-
 bles. Que s'il dit qu'il n'y en a point,
 il faut qu'il avouë que les Heretiques
 qui ne quittent point leurs erreurs, ne
 sont point coupables, puisqu'ils sont
 dans une ignorance invincible... Mais
 s'il demeure d'accord qu'il y a une voye
 par laquelle un Heretique peut sortir de

„ son erreur , & qu'on lui peut faire con-
 „ noître qu'il a mal entendu l'Ecriture
 „ sainte, je lui demande qui pourra l'instrui-
 „ re sur cela. Ce ne sera pas un autre
 „ homme , puisqu'il pourra alleguer que
 „ cet homme pourroit le tromper; ainsi
 „ il prendroit bien garde de recevoir ses
 „ explications sur les passages qui seroient
 „ en question , parce que tout homme
 „ pouvant errer , il faut necessairement
 „ s'en rapporter à l'Eglise, &c.“ Alfonso
 de Castro passe après cela à la Tradition,
 & il établit la necessité de se soumettre à
 l'Eglise dans les points qu'elle décide par
 les lumieres que la Tradition lui fournit,
 L'Eglise au reste est représentée dans les
 Conciles generaux legitiment assemblez,
 & au défaut des Conciles generaux , on
 est obligé de s'adresser au S. Siege, & de
 se conformer à ses décisions dans tout ce
 qui appartient à la foi. C'est ce que l'Au-
 teur fait voir , & par des exemples tirez
 de l'Antiquité , & par des raisonnemens
 clairs & solides. Il recherche avec soin
 les causes soit interieures, soit exterieures
 des Heresies. *L'amour desordonné de soi-
 même* est la premiere intrinseque , selon
 lui. La seconde est *le desir de la gloire*.
 Tous les Heretiques, dit-il, affectent ex-
 trêmement de s'attirer l'applaudissement
 du Peuple, & de passer pour des gens très-
 doctes & très-habiles. Mais comme ils ne

peu-

peuvent arriver à leur but en usant dans les voyes ordinaires, ils en ont d'écartées. Ce desir est bien celui de l'opiniâtreté; vice que non rien capable de faire prier, & qui fait que ceux qui sont Heretiques se trouvent vaillans & terribles, ils ne veulent jamais céder; & qu'ils aiment mieux toute sorte de doctrine renversée, que d'avouer leur erreur. Outre ces causes generales, chaque Heresie en a une particuliere, qui est le vice dominant de celui qui l'invente, & de ceux qui s'attachent à ses opinions. Les plaisirs, les honneurs, les richesses, qui partageoient les Philosophes dans le choix du souverain bien, partagent aussi les Heretiques, & les opposent les uns aux autres. Ils s'elevent tous contre la verité, pour jouir tranquillement de l'objet de leur cupidité. A ces causes, qui sont mauvaises en elles-mêmes, l'Auteur en joint deux qui ne le sont que par l'usage criminel qu'on en fait: l'une est la lecture des Auteurs profanes; & l'autre le zele. Si on pousse le zele trop loin, il devient un vice. Le zele indiscret de Novatien le separa de l'Eglise. Ce fut, au raport d'Eneas Sylvius, ce même zele si mal réglé, qui causa la chute de Jean Hus, & peut-être celle de Luther & de quelques autres Heretiques qui vivoient en ce tems-là. Car animez de cet esprit & de la haine

„ qu'ils conçurent contre la vie scanda-
 „ leuse de quelques Clercs & de quelques
 „ Moines , ils commencerent à declamer
 „ contre le Clergé, contre le Pape, contre
 „ tous les Ordres de l'Eglise, & enfin
 „ contre tous les Moines. Et sous pre-
 „ texte qu'ils avoient raison de crier con-
 „ tre quelques Clercs ignorans & dont la
 „ conduite étoit peu réglée , ils voulu-
 „ rent aneantir tous les Ordres Religieux,
 „ ils decrierent sans aucune distinction tous
 „ les Prêtres, ils voulurent abolir toutes
 „ les augustes ceremonies de l'Eglise, &
 „ confondre toute la Hierarchie Ecclesi-
 „ tique. Ils avoient à la verité quelque
 „ raison de crier dans un tems où l'iniqui-
 „ té abondoit sur la terre; mais il falloit
 „ remedier d'une autre maniere à ces
 „ maux : il falloit avertir & reprendre le
 „ Clergé, & non pas le détruire : on de-
 „ voit travailler à la reforme de l'Ordre
 „ Monastique, & non pas l'aneantir. On
 „ pouvoit, & on devoit faire connoître
 „ au Peuple que ce n'étoit pas dans les
 „ ceremonies de l'Eglise qu'ils devoient
 „ mettre leur esperance, & non pas les
 „ bannir toutes du culte de Dieu. C'est
 „ le fait d'un Bourreau, & non pas d'un
 „ Medecin , d'égorger un malade dont la
 „ santé est presque desesperée. Les causes
 „ exterieures des Heresies ne viennent pas
 „ du cœur , ou du propre fond de l'Hereti-
 „ que;

que; mais elles lui donnent occasion de re-
 vender & de publier des erreurs. On re-
 marque trois de cette espèce, dont la
 première est la *négligence des Prêtres*; & la
 seconde, le *désait de la prescription de la*
parole de Dieu. Alphonse de Castro allègue
 pour troisième cause la *Traduction de la*
sainte Ecriture en langue vulgaire. Il indi-
 que dans son dernier Chapitre les mar-
 ques auxquelles on peut connoître les He-
 retiques.

Suit la liste alphabétique des Heresiar-
 ques, à la tête desquels paroît ABAI-
 LARD. Son Histoire est assez connue.
 Voici le second & le troisième articles:
 ils suffiront avec le reste de notre Extrait
 pour faire connoître la méthode de l'Au-
 teur.

„ ACEPHALES. On appelle ainsi ceux
 „ qui n'ont point de chef, & on a donné
 „ ce nom à de certains Heretiques qui
 „ combattoient la distinction des deux na-
 „ tures en J. C. avec Eutychès, & qui
 „ s'opposoient fortement au Concile de
 „ Calcedoine, qui avoit condamné cette
 „ Heresie. On ne sçait pas précisément
 „ en quel tems ces Heretiques s'éleverent
 „ dans l'Eglise. Quelques-uns prétendent
 „ que ce fut vers l'an 482, & que c'é-
 „ toient les Disciples de Pierre Mongus
 „ Patriarche d'Alexandrie; mais ils l'aban-
 „ donnerent, parce qu'il avoit fait ser-

„ blant de souscrire aux Decrets du Con-
 „ cile de Calcedoine , qu'ils avoient en
 „ horreur, d'autres, disent que ces Hereti-
 „ ques suivoient le parti de Severe Evê-
 „ que d'Antioche , qui leur a été nean-
 „ moins postérieur, & qui enseignoit une
 „ doctrine particuliere. Ainsi nous en par-
 „ lerons en faisant l'histoire de cet Here-
 „ tique, qui fut un très-méchant homme.
 „ Consultez l'article de *Severe*.

„ ADAMITES, que S. Augustin après
 „ Saint Epiphane nomme *Adamiens*, é-
 „ toient des Heretiques sortis de la secte
 „ des Carpocratiens, & des Gnostiques,
 „ & qui, selon Baronius, s'élevèrent dans
 „ l'Eglise vers l'an 120. Theodoret dit
 „ qu'ils eurent pour leur Auteur un cer-
 „ tain Prodicus, dont nous parlerons en
 „ son lieu: & S. Epiphane témoigne que
 „ le nom d'Adamites leur venoit d'un cer-
 „ tain homme nommé Adam, qui vivoit
 „ dans le tems qu'ils furent ainsi appelez;
 „ l'opinion néanmoins la plus commune
 „ est que ce nom leur est donné d'Adam,
 „ dont ils imitoient la nudité avant le pe-
 „ ché. C'est ce que nous apprend S. Au-
 „ gustin au Chap. 31. de son Livre des
 „ Heresies. Ils assuroient que la faute de
 „ ce premier homme ayant été réparée
 „ par le Sauveur du monde, ils devoient
 „ être rétablis au premier état de l'inno-
 „ cence originelle, & suivre la nudité d'A-
 „ dam

dam. Ils condamnoient le mariage, fondez sur ce qu'Adam ne connut Eve qu'après son peché, & après la sortie du Paradis. Ainsi ils croyoient que si l'homme n'eut point peché, il ne se fut fait aucun mariage. Ils appelloient le lieu de leur assemblée un Paradis : mais S. Epiphane le nomme avec plus de justice, un antre, une caverne, parce qu'ils s'y mettoient tout nus, aussi bien les femmes que les hommes, & en cet état, ils s'asseyoient pêle-mêle sur des bancs, & y faisoient leurs lectures, leurs oraisons, & leurs autres exercices de Religion, après quoi ils reprenoient leurs habits, & s'en retournoient chez eux... Voilà comme en parlent S. Augustin & S. Epiphane. S. Clement d'Alexandrie dit néanmoins qu'ils rejettoient la priere faite à Dieu, comme une chose inutile, parce, disoient-ils, qu'il sçavoit bien sans cela ce qui étoit nécessaire aux hommes. Ce Pere les accuse aussi de beaucoup d'impureté en se mêlant indifféremment dans leurs assemblées nocturnes. Quoi qu'il en soit, on ne sçauroit les justifier dans leur conduite, qui étoit fort infame, & l'effet d'une insatiable cupidité, qui ne pouvoit manquer de les faire tomber dans une infinité de crimes. Cette secte s'est renouvelée plusieurs fois dans la

qu'ils les virent condamnées pour la seconde fois, „ ils commencèrent, observe l'A
„ a semer plusieurs Ecrits composés
„ beaucoup d'artifice, pour persuader
„ les Propositions condamnées qu'
„ voient jusqu'alors défendues, aux
„ mêmes de Sa Sainteté, comme
„ ritable doctrine de Janſenius, &
„ pretendoient alors être très Catholiques
„ ne se trouvoient plus dans l'original
„ d'où le Pape disoit qu'elles avoient été
„ extraites, & dont les Evêques &
„ Docteurs assuroient les avoir tirés
„ sans qu'ils se fussent avisés d'en être
„ venir durant les deux années qui
„ l'examen qui s'en fit en présence
„ Parties intéressées. Tout le monde
„ s'aperçut bientôt du peu de profit
„ d'une si mauvaise défense. Ils furent
„ rent de plus que si elles paroissent
„ être, ce n'étoit pas dans le sens
„ l'Auteur qu'elles avoient été con
„ nées. “ On voit dans la suite de
„ article les condamnations reiterées
„ mêmes Propositions prises dans le
„ propre de Janſenius, & les mesures
„ a été forcé de prendre pour engager
„ Janſenistes à se défaire de leurs pré
„ & à se soumettre sincèrement aux
„ de l'Eglise.

*Lettre de Mr. RUEL Medecin de Valence à
 ses Amis, expliquant la palpitation
 du cœur.*

Je me souviens, Monsieur, que dans la
 consultation que nous fîmes il y a en-
 viron trois mois, pour un homme malade
 d'une violente palpitation de cœur, nous
 eûmes aisément des remèdes dont on
 put user dans cette maladie, sans nous
 occuper sur la cause qui a coutume de la
 produire. Puisque par votre dernière Let-
 tre vous me priez de vous mander com-
 ment je crois que cette maladie se forme,
 je vous exposerai d'autant plus volontiers
 que je pense là-dessus, que c'est à l'illuf-
 tre Mr. Chirac de Montpellier que j'en
 ai les premières idées.

Comme tous les Medecins sont persua-
 déz aujourd'hui que le cœur est un mus-
 cle, l'opinion commune est aussi que son
 mouvement ordinaire, comme celui de
 tous les autres muscles, est causé par l'in-
 fluence des esprits qui lui sont portez par
 ses rameaux de nerfs de la huitième paire,
 & sur tout de l'intercostal; mais cette opi-
 nion aujourd'hui adoptée de tant de per-
 sonnes ne peut être la mienne, combat-
 tée aussi fortement qu'elle l'est par le rai-
 sonnement & par l'expérience. Car nous

ob-

Tirée du Journ. de Trev. Mars 1712. p. 467.

observons en effet tous les jours que dans les convulsions générales, ou autres mouvemens convulsifs, sans en excepter la lépse, quoique tous les esprits animaux soient alors dans une agitation violente & inégale, nous remarquons, dis-je, au milieu de ce désordre le cœur començant un mouvement uni & réglé, ce qui n'arriveroit pas sans doute, si cette partie avoit son mouvement à ces mêmes esprits animaux; & il seroit impossible qu'elle ne se sentît de ce dérangement, qui se manifesterait au poux; comme au contraire dans les fièvres violentes le cœur est dans une agitation extraordinaire, qui ne peut venir d'un mouvement déréglé des esprits, puisqu'aucune autre partie n'est agitée de la même manière.

La chose devient encore plus sensible par l'expérience suivante. Si on coupe à un chien tous les nerfs qui vont au cœur, ce qu'on peut faire sous les clavicules, l'animal ne meurt pas dans l'instant, puisqu'il survit à l'opération quelquefois, quelques à un jour & demi: & le cœur pendant ce tems-là bien loin de cesser son mouvement, l'a au contraire beaucoup plus fort & plus fréquent à cause de la fièvre, qui ne manque pas d'être produite par l'inflammation qui se fait dans le poumon.

Quels sont ici vos préjuges, Monsieur,

ant ce qui a fait naître les miens
 port au mouvement que j'entre-
 d'expliquer, & dont je crois pou-
 tribuer la cause, non aux esprits a-
 , mais à une matiere nitro-aerien-
 andué dans la masse du sang, sépa-
 de petites glandes qui sont au
 & de là portée dans ses fibres, où
 mêlée avec une legere portion de
 ne l'artere coronaire y verse, elle
 amunique par la fermentation qu'el-
 excite un élancement, ou mouve-
 explosif? Rien, selon ce Systême,
 en ne rende aussi-tôt raison dans la
 tion du cœur, quelque embarras &
 le peine qu'elle ait donné jusques
 plus intelligens & aux plus experts.
 En de s'en former d'abord une juste
 la définis un mouvement déréglé
 or, qui fait que dans son systole il
 , & heurte plus ou moins forte-
 contre les côtes de devant, avec un
 table. Dans la santé, par la con-
 subite des fibres du cœur, la poin-
 t approchée de la base, il devient
 & ses deux ventricules, ou cavi-
 tat fort étrecies, en sorte que le sang
 s contiennent en est exprimé, &
 avec un peu de violence celui de
 re gauche dans l'artere aorte, & ce-
 la droite dans la pulmonaire, qui
 attachées, non dans les veines ca-

ves & pulmonaires, à cause de leurs valvules. Or cette contraction & arrondissement du cœur, il devient plus épais ne pouvant se porter en bas à cause de la résistance de la trachée artérielle sur lesquelles il est couché du côté où il est moins gêné devant. Si nous pouvions palper le cœur comme on le peut faire, nous aurions aussi la même augmentation de son mouvement, ayant découvert le principe de cette maladie; mais il est tout différent, en ce qu'il se s'élève & fait comme un choc contre les côtes, où il a quelquefois tant de violence, qu'il s'élève d'un peu loin, & y a même une fracture; ce qui nous oblige à une autre cause. La palpitation n'est pas aussi comme on se l'imagine dans le mouvement de son cœur, dans son systole. La preuve est par le saut du cœur & le saut de l'artere qui se sentent en même temps, comme ce battement ne se sent que quand le cœur lui-même se contracte, il est assuré que la contraction du cœur qu'on appelle palpitation.

Après ce que nous venons d'exposer de la manière dont se fait le mouvement naturel du cœur, nous pouvons aisément concevoir que si le sang vient à rejaillir avec impetuosité dans ses ventricules lorsqu'ils font leur contraction ce rejaillissement le fera nécessairement s'élever avec plus de force vers les côtes, & par suite tout ce qui fera rejaillir le sang sur le cœur causera infailliblement la palpitation. La principale & la plus ordinaire cause de cet événement est la viscosité du sang; non pas celle où les principes du sang étant noyez de serosité, les parties branchues s'accrochent & s'unissent, rien ne les tenant plus écartées & divisées; mais la viscosité, qui unissant fortement entre eux les principes du sang, les met en état par là de se fermenter à la moindre agitation: car alors le sang à cause de sa viscosité ne pouvant entrer que difficilement dans les poumons, & dilatant extraordinairement tous les vaisseaux par où il passe, il est par cette contention dans une fermentation fort grande, & s'étrangle lui-même le passage, particulièrement à l'extrémité des canaux, où il est beaucoup plus resserré, comme il arrive au doigt d'un gant quand on y en fait entrer deux à la fois. Or le sang dans cette situation ne pouvant passer, la colonne qui se trouve dans l'artere pulmonaire rejaillit sur les parois.

avec d'autant plus de force , que le corps qui l'y oblige a de vertu élastique ; c'est-à-dire , que plus l'artere souffre elle-même de contrainte & de violence , plus fortement aussi repousse-t-elle le sang qui la surcharge du côté du cœur. Ce qui prouve que la chose se fait de la sorte , c'est que si on lie l'artere pulmonaire d'un chien , la palpitation ne manquera pas de lui arriver d'abord ; dont certainement on ne peut accuser que le reflux du sang vers le cœur , à cause de l'obstacle qu'il trouve dans son passage , sçavoir la ligature. Le squirre , ou le tubercule qui se forme quelquefois au commencement de l'aorte , ou de l'artere pulmonaire , étrecissant fort leur cavité , produit la palpitation par la même raison que la ligature ; sans qu'on puisse objecter , que les valvules empêchent le sang d'agir & de réfléchir sur le cœur , parceque l'artere étant remplie de sang , dont la colonne est fort serrée , & pressée par celui que le cœur fournit toujours , les valvules sont alors élevées & collées contre les parois de l'artere.

Parce qu'on trouve souvent beaucoup d'eau dans le péricarde de ceux qui meurent de palpitation , Lousier & d'autres ont crû que l'hydropisie de cette membrane pouvoit la produire : mais cette hydropisie ne peut au plus faire qu'un point faible , en empêchant la libre dilatation du

cœur qui est plongé dans cette eau ; quelle bien loin de faire au cœur des sauts violens , en doit au contraire amortir la vivacité & l'action. Or il est vraisemblable que le cœur en se contractant fortement a exprimé quelques particules aqueuses , qui ont été retenues par les membranes dures du péricarde , d'où vient l'azur d'eau qui s'y est fait , qui pourroit provenir du vice du sang trop grossier & hydropiques.

Ceux qui veulent que la palpitation du cœur soit un mouvement convulsif causé par l'irritation que peut produire le tubercule de l'aorte , les ulcères , & les vers contenus dans le péricarde , ne réussissent pas mieux : car il est impossible de rendre raison de la petitesse du pouls qui vient dans toutes les palpitations , puisqu'il n'y a point d'obstacle au passage du sang.

D'autres ont donné pour cause de cette maladie un polype formé dans les cavités du cœur ; mais il n'est pas probable qu'une pareille concretion se fasse dans les ventricules pendant la vie , où le sang coule librement & fortement , sans qu'il en fasse de pareilles dans toutes les veines , & que par conséquent il ne perde son mouvement circulaire ; outre que ces concrétions peuvent très-bien se dissoudre à l'instant de la mort , & disparaître après.

Je reviens à notre hypothese, en faveur de laquelle rien ne conclut plus fortement que les differens symptômes qui accompagnent la palpitation. Le poux est faible, parce qu'il passe très-peu de sang du ventricule droit au ventricule gauche, & celui-ci par consequent n'en peut pousser qu'une petite quantité dans les arteres, incapable de les soulever beaucoup; ce qui fera aussi la grande foiblesse & la syncope frequente qui arrive dans cette maladie. On a pour lors de la peine à respirer, parce que le sang ne coulant pas si librement dans les poulmons, les vesicules qui doivent recevoir l'air se trouvent comprimées par le gonflement des arteres qui rampent dessus. On sent beaucoup de langueur, parceque peu de sang étant porté au cerveau, il s'y filtre peu d'esprit. On se trouve las & abbattu, parceque le sang visqueux ne se peut fermenter qu'il ne se rarefie beaucoup, & ne distende les parties par où il passe, ce qui cause aussi l'inquietude & l'embarras que l'on sent dans tout le corps.

Il paroît difficile d'expliquer comment les passions de l'ame, la joie, la tristesse, l'amour, la colere, & la crainte, peuvent exciter des palpitations de cœur: difficulté legere, & qui sera bientôt levée dans nos principes, apres avoir seulement supposé comme une verité certaine, qu'il y

union toute particuliere de nôtre
 je ne dis pas avec le sang, dont elle
 put, ni augmenter, ni arrêter le
 ; mais avec les esprits animaux, qui
 rvent à remuer le corps, les déter-
 at à son gre dans quels organes, &
 quels membres elle juge à propos;
 est ce même mouvement que l'ame
 e aux esprits animaux, qui dispose &
 modifie le sang, selon qu'il convient
 assions, dont il est le principal & le
 utile instrument. Il s'altère, il se
 ge, il se diversifie en cent manieres.
 le caractere & l'espece de la passion
 doit servir. Comment cela? Parce-
 les esprits y sont portez, ou en
 grande quantité & en trop grand
 rement, ou trop lentement & en pe-
 quantité. L'état du sang ne peut
 ger que de ces manieres, & il le doit
 s les fois qu'une pareille revolution
 it. Si c'est par une trop grande quan-
 l'esprits animaux qu'elle est causée,
 ne il arrive dans la colere, dans l'a-
 & dans la joye, les parties seront
 tenduës, & la fermentation du sang
 entée le fera mouvour avec plus de
 e pour produire la palpitation dans
 qui ont le sang visqueux, parce
 rs il se rarefie, distend les parties par
 passe, & a de la peine à couler dans
 umons, ce qui fait la palpitation.

qui par-là retient & devient
viennent plus propres à faire
mouvement au sang qui les heurte
ne pouvant pas circuler librement
gule & s'épaissir, & repousse dans
des poumons dans le cœur, &
palpitation.

On a été en peine de dire
cette maladie est plus dangereuse
hommes qu'aux femmes. Elles
ce bonheur au ferment menstruel
est particulier, qui conserve de
liquidité au sang; pendant que le
se trouvant dans les hommes
mede, ils ne peuvent qu'à pei-
ter les effets par des syncopes qu'ils
portent.

Il est inutile de s'étendre sur
autres irregularitez du mouve-
ment. quelquefois lent, quelquefois

N O U V E M B R E .

par une raison & une disposition toute
 tière contraire. L'un est violent, & par
 cette manière fait une violente explosion,
 il est fort & se peut élever à la hauteur
 de la matière & se dégage de la terre. Quel-
 fois cependant le mouvement du cœur se
 coule par de fréquents contractions & se
 coule. En ce cas, c'est que la matière
 de l'explosion est toute renfermée
 dans les fibres du cœur, & que la
 contraction peut être dans les fibres
 dans les autres, & que le mouvement
 s'élève. Ou bien cette même matière
 tant soit tenue & se entre les fibres
 les fibres du cœur, & se lève & se
 ce qui fait la pesanteur & la fragilité du
 poud.

tail & l'induction encore plus loin, on n'en reconnoitra que mieux la bonte du Syllême que je propose. Je suis, &c.

De Valence le 1. Juillet 1711.

Recueil des vertus de Louis de France, Duc du Bourgogne, & ensuite Dauphin. Par le R. P. MARTINEAU, de la Compagnie de Jesus, son Confesseur. A Paris, chez Jean Mariette, rue S. Jacques, aux Colonnes d'Hercule & à la Victoire. 1712. in 12. pagg. 295.

LA mort de Monseigneur le Dauphin a causé dans le Royaume une douleur generale qui fut le plus bel éloge de ce Prince. Le Public encore consterne ne tant point sur les vertus. Les Chaires en ont retenti par tout; & le P. Martineau son Confesseur, qui les connoissoit mieux que personne, a cru en devoir donner un recueil edifiant, pour servir de modele aux Princes, & de consolation aux Peuples. Il n'aprehende point qu'on lui fasse un crime de lever le sceau sous lequel la modestie & l'humilité ont tenu cachees beaucoup de choses qu'il rapporte. Il croit qu'il lui est permis d'ouvrir a present ce tresor, & que les dons de grace & de misericorde que Dieu avoit mis dans M. le Dauphin, sont comme un bien public.

sur lequel la posterité a une espece de droit. On ne doit plus craindre, dit-il, qu'il en perde le merite par des louanges prematurées ; il est tems que chacun en profite par une fidelle imitation. Il ne se propose pas non plus beaucoup d'ordre dans l'arrangement des faits, ni de justesse dans les expressions. La douleur ne laisse pas assez de tranquillité pour mesurer ses paroles, & mettre chaque chose en sa place.

Nous ne pouvons pas renfermer dans les courtes bornes d'un Extrait toute la suite des vertus Chrétiennes qui composent ce Recueil. Comment d'un autre côté y en faire entrer quelques-unes, & en exclure les autres, sans craindre que le Lecteur intéressé à ne rien perdre d'un détail si précieux, ne nous redemande ce que nous en aurons omis ? Il sembleroit donc que pour s'épargner l'embarras de choisir, ou le scrupule de ne pas tout dire, il faudroit renvoyer l'Ouvrage entier à la curiosité publique, assez excitée d'ailleurs par la grandeur du sujet, & par le merite de celui qui l'a traité. Mais comme les principaux traits de la vie de M. le Dauphin sont renfermez dans les Eloges funebres qui ont été faits de ce Prince, nous croyons en rapportant quelques-uns de ces traits avec les ornemens que l'Eloquence y a prêté, les faire assez

connoître tels qu'ils sont dans la simplicité de l'Histoire.

Oraison Funebre de très-haut, très-puissant & excellent Prince Monseigneur Louis, Dauphin; & de très-haute, très-puissante & excellente Princesse Marie-Adelaide de Savoie, son épouse: Prononcée dans l'Eglise de l'Abbaye de S. Denys le 18. Avril 1717, par Messire JACQUES MABOUL, Evêque d'Alai. A Paris, chez Raymond Mazieres, Libraire, rue S. Jacques, près la rue de la Parcheminerie, à la Providence. Brochure in 4. pagg. 38.

LE triste & rare événement d'un Dauphin & d'une Dauphine de France, morts à peu de jours de distance l'un de l'autre, & dont on a célébré les Obseques dans une même Poinpe funebre, donne naturellement lieu à l'Orateur de commencer leur éloge commun par des exclamations de surprise sur un coup si extraordinaire. M. Maboul Evêque d'Alai s'est laissé aller à ce premier mouvement dans l'Oraison funebre qu'il a prononcée à S. Denys. „ Quel spectacle, dit il, & „ quelles noires images n'offre point à „ nos yeux la funeste singularité qui nous „ assemble? Un Prince & une Prince le les „ délices d'une puissante Nation, morts & „ enlevez presque en un même jour.

„ premiere fleur du bel âge. L'Epoux &
 „ l'Epouse percez du même glaive, livrez
 „ sous ce lugubre appareil de leurs gran-
 „ deurs passées, à la nuit du même tom-
 „ beau ' Triste & lamentable sujet des
 „ mêmes larmes. Grand Dieu, continué
 „ l'Orateur, nous adorons votre puissance
 „ suprême; nos biens, nos vies, nos Prin-
 „ ces, l'Etat, tout vous appartient, &
 „ l'excès de notre douleur ne rompra ja-
 „ mais les liens de nôtre dépendance.
 „ Mais n'étoit-ce point assez, Seigneur,
 „ de nous avoir fait éprouver la pesanteur
 „ de votre bras par la mort inopinée d'un
 „ Prince, le plus doux objet de nos pre-
 „ mières esperances? Une si noble victi-
 „ me, fumante encore sur vos Autels,
 „ n'a-t-elle pu calmer votre courroux, &
 „ restoit-il dans les trésors de votre colere,
 „ de nouveaux traits à votre vengeance?
 „ Nous crûmes alors avoir bû jusqu'à la
 „ lie la coupe de votre fureur. Devions-
 „ nous craindre que votre Ange extermi-
 „ nateur vint égorger dans une nuit nos
 „ premiers-nez; que le vent de votre co-
 „ lere vint si-tôt renverser ces beaux-re-
 „ jettons d'olivier qui s'étoient multipliez
 „ dans les jours de misericorde: Et moi-
 „ même, triste Interprète il y a peu de
 „ jours, des larmes d'une grande Provin-
 „ ce inconsolable de la mort du Pere, de-
 „ vois-je encore aujourd'hui prêter à la

„ France mon foible minitère pour dé-
 „ plorer dans celle des enfans l'excès de
 „ les malheurs ?

Ces transports d'affliction font fondez
 fur deux motifs. 1. Sur la perte que fait
 l'Etat. 2. Sur la perte que fait la Reli-
 gion. Et ces deux motifs partagent le
 premier Discours, consacré à la memoire
 de M. le Dauphin & de Madame la Dau-
 phine. Dans la premiere partie, l'Orateur
 fait une belle description des qualitez qu'a-
 voit M. le Dauphin pour le gouverne-
 ment des Peuples. Il s'arrête particuliere-
 ment à la bonte de son cœur & à la droi-
 ture de ses intentions. Et pour en don-
 ner la preuve par quelque trait éclatant,
 il rappelle le sacrifice volontaire que ce
 Prince a fait d'une partie de ses revenus,
 pour le soulagement de l'Etat dans les
 malheurs de la guerre. „ Avec quelle
 „ compassion, dit-il, n'entroit-il pas dans
 „ le détail de ces miseres publiques, dont
 „ la plupart des Princes re,ettent avec tant
 „ de soin l'idée trop importune ? Plus ap-
 „ pliqué & plus sensible à ces miseres que
 „ ceux même qui en portent le poids
 „ poids, soup,rant plus ardemment que eux
 „ apres l'heureux moment qui les en
 „ pourroit affranchir, il ne borne pas l'ef-
 „ fet de sa tendresse à des vœux impuis-
 „ sans. Il sacrifie à un intérêt si cher tout
 „ ce qui peut dépendre de lui, & si les

conjonctures peu favorables ne lui permettent pas d'arrêter le cours de nos maux, son amour ingénieux lui suggere chaque jour quelque moyen de les adoucir... Content d'avoir hérité de cette bonté tendre qui fit le caractère du Dauphin son pere, & qui en avoit fait nos delices, il ne voulut point heiter de ces grands revenus que la liberalité du Roi avoit accordez à la prééminence de son rang : s'en réservant peu, & seulement assez pour perpetuer les bienfaits du Prince son pere, *il ne croit pas, dit-il, dans des besoins si pressans pouvoir être couché sur l'Etat pour des sommes si considerables...* Quelles vues pour reformer les abus de ces Edits necessaires, que la dureté des tems arrache à regret des mains du Prince, & qui n'ayant rien que de juste en eux-mêmes, deviennent contre ses intentions l'instrument respectable d'une injuste cupidité, & servent d'occasion à des hommes avides de gain de mettre à profit nos malheurs.

Dans la seconde partie, M. l'Evêque d'Alet represente le zele qu'avoit M. le Dauphin pour la Religion ; & par ce zele il fait connoître la perte que la Religion a faite à sa mort. „ Vous l'avez vu, Messieurs, dit-il, ce jeune Prince que l'Eglise pleure, & que l'impieté même est

„ forcée d'admirer; vous l'avez vû dès sa
 „ plus tendre enfance marcher comme un
 „ autre Josias dans les voyes de David
 „ son pere, sans se détourner ni à droite,
 „ ni à gauche. Son esprit & son cœur
 „ toujours d'accord dans le culte suprême
 „ qu'exige de l'homme l'Etre Souverain
 „ qui l'a formé, se prêtoient chaque jour
 „ de nouveaux secours pour remplir ce
 „ premier devoir. L'éclat de sa naissan-
 „ ce, la hauteur du trône qui lui étoit
 „ destiné, les grandeurs qui l'environ-
 „ noient, ne servirent qu'à l'y rendre plus
 „ attentif & plus fidele: Persuadé que les
 „ plus nobles creatures ne sont faites que
 „ pour rendre à Dieu plus de gloire, &
 „ que la mesure des dons doit être celle
 „ de l'hommage.... Apprenez de là, hom-
 „ mes superbes, que le mépris de soi-mê-
 „ me n'est pas incompatible avec l'admi-
 „ ration de l'Univers; qu'un Prince Chré-
 „ tien qui donne au monde le religieux
 „ exemple d'une éminente pieté, sçait
 „ distinguer en lui-même les bienfaits de
 „ la Grace d'avec la misere qui lui est pro-
 „ pre, & peut tirer également de l'un
 „ comme de l'autre de nouveaux motifs
 „ d'aneantissement & de soumission.“ L
 neccssité où nous nous trouvons de parler
 des trois autres Oraisons funebres qui ont
 été faites sur le même sujet, ne nous pe-
 met pas de nous étendre davantage /

N O V E M B R E 1712.

premiere. Nous les allons mettre une après l'autre suivant l'ordre des tems.

Oraison Funebre de très-haut, très-puissant & excellent Prince Monseigneur Louis, Dauphin; & de très-haute, très-puissante & excellente Princesse Madame Marie-Antoinette de Savoye son épouse. Prononcée dans l'Eglise de Paris le dix Mai 1712, par le P. GAILLARD, de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Raymond Mazieres. Broch. in 4. pp. 51.

CETTE Oraison funebre est la seconde qui ait paru sur la même matiere. Le texte qui est à la tête exprime bien l'événement presque inoui qui a jetté la consternation dans le Royaume. *Amabiles & decori in vita sua, in morte quoque non sunt divisi.* Dans la Monarchie d'Israel deux Princes furent tellement inséparables, qu'ils ne se quitterent pas en mourant. „ C'est ce qui vient, dit le P. Gaillard, de „ se renouveler à nos yeux dans les deux „ personnes Royales dont l'égale Majesté „ a perdu en même tems ses graces & son „ éclat, & dont les cœurs unis par un „ nœud sacré, n'ont pas rompu même à „ la mort l'alliance qu'ils avoient contractée pendant leur vie. Mais si la douleur „ de se survivre l'un à l'autre leur a été „ épargnée, combien la nôtre est elle

„ augmentée d'avoir tout à la fois perdu
 „ l'un & l'autre ? Combien cette double
 „ perte a-t-elle consterné d'esprits & ab-
 „ batu de cœurs ? Combien a-t-elle ravi
 „ d'esperances, & multiplié de malheurs.“

Ce Discours est divisé en trois points. Le premier représente dans la personne de M. le Dauphin & dans celle de Mad. la Dauphine, une vie précieuse à l'Etat par les esperances qu'elle avoit données, & qu'une mort fatale a détruites. Le second, une vie aimable dans la société par la douceur qu'elle y avoit repandue, & qu'une mort amère en a retranchée. Le troisième, une vie conforme à la Religion par les vertus dont elle étoit ornée, & qu'une mort avancée s'est hâtée de nous dérober. Comme le Prince & la Princesse avoient été parfaitement liez pendant leur vie, & qu'ils n'ont pas même été separez à la mort, on leur a fait aussi un éloge commun, où la gloire du Dauphin, pour parler avec l'Orateur, n'offusque point celle de la Dauphine, & où ces deux lumieres rapprochées ne font qu'un même éclat.

Dans le premier point le P. Gaillard fait voir l'entiere union qui regnoit entre M. le Dauphin & Mad. la Dauphine. Union fondée sur une conformité de vertus. *La probité, dit-il, se trouve bien avec la probité, la justice se plaît avec la justice, ce sont comme des aimans qui s'attirent & qui s'unissent* par

leur qualite naturelle. Au contraire,
 la ressemblance des vices se fait l'alie-
 nation des personnes vicieuses. Une am-
 ition, une envie, une avarice mutuelle
 ne peuvent que s'entrechoquer, & dans
 l'unanimité de leurs desirs se trouve leur
 opposition. L'Orateur après avoir fait va-
 loir l'attachement reciproque qui étoit en-
 tre le Prince & la Princesse, s'arrête sur-
 tout à celui de Madame la Dauphine; il
 dit qu'étant sortie d'un Sang si souvent
 mêlé avec le Sang de France, elle se fit
 aisément un cœur François. „ Elle ne
 „ laissa pas, ajoute-t-il, dans la concur-
 „ rence des interêts de son Sang, oppo-
 „ sez à ceux que l'alliance lui rendoit pro-
 „ pres, d'en ressentir le combat en elle-
 „ même. Elle portoit dans son sein deux
 „ Peuples divisez, comme le dit l'Ecriture
 „ de la mere de deux enfans, dont l'in-
 „ testine dissension lui causoit de vives
 „ douleurs. *Dua Gentes sunt in utero tuo.*
 „ Mais comme la mere de ces deux Ju-
 „ meaux donna par l'inspiration de Dieu
 „ la préférence à celui qui étoit venu le
 „ second, & le rendit par ses conseils he-
 „ ritier des plus précieuses benedictions:
 „ aussi notre Princesse réglant ses affec-
 „ tions sur le devoir, sans oublier jamais
 „ ce qu'elle devoit à celui dont elle te-
 „ noit le jour, pencha autant par la Raison
 „ du côté de celui auquel les liens sacrez

„ avoient attaché son fort , qu'elle s'y se-
 „ roit portée par la pente d'un cœur qui
 „ le portoit à son centre , & qui sans au-
 „ cun préjudice des droits de la Nature
 „ s'étoit lui-même tout à fait naturalisé
 „ dans une terre nouvelle.

Passons à la troisiéme Oraison funebre,
 qui est celle que le P. De la Ruë Jesuite
 a prononcée dans la Sainte Chapelle de
 Paris.

*Oraison Funebre, &c. prononcée dans la Saint-
 te Chapelle de Paris le 24. Mai 1712, par
 le Pere DE LA RUË Jesuite. A Paris,
 chez Etienne Papillon , ruë S. Jacques,
 près l'Eglise S. Benoist , à l'Image S.
 Maur. in 4. pp. 44.*

LE nom seul de l'Orateur donne une
 grande idée de la Piece , & cette idée
 ne sera pas démentie par les traits que
 nous en allons rapporter. Quels évène-
 mens, quels spectacles, Messieurs (s'écric-
 t-il dans son exorde, en parlant du pou-
 voir de Dieu) „ Son bras s'est apesanti
 „ aussi-bien sur les Princes que sur les Su-
 „ jets. Une Maison pareille à la Maison
 „ de David, élevée par les mains de la
 „ Sagesse, appuyée sur tant de colonnes
 „ qui sembloient la rendre inébranlable
 „ aux assauts de la fortune & aux injures
 „ des tems ; Dieu qui depuis tant d'années
 „ la.

N O V E M B R E 1712. 5

ennoit ouverte à la victoire, à la
miséricorde, à la joie; fermée en ap-
arence à la douleur & au chagrin: par
combien de coups imprévus, subits, &
soudains, vient-il d'y étendre la solitu-
de, & d'y introduire la mort? On n'y
voyoit point cependant ni d'Ammons ni
d'Absalons dignes du courroux de Dieu.
L'obéissance & le respect, la concorde
& l'affection y regnoient dans tous les
cœurs. La France ne laissoit pas d'y voir
des revolutions qui autrefois étonnerent
la Judée; & le Monarque religieux y
verse sur sa famille innocente & désolée
les mêmes larmes que David sur ses en-
fants criminels & malheureux... N'avez-
vous donc donné, Seigneur, au regne
d'un Souverain qui nous a presque tous
vus naître, & que nous reverons tous
comme notre Pere commun, n'avez-vous
donné à son regne une étendue incon-
nue jusqu'ici à tous les Rois, que pour
faire éclater de son tems des prodiges
inouis dans tous les regnes? N'avez-
vous arrangé sous ses yeux dans un or-
dre si brillant la nombreuse postérité
que vous paroissiez lui destiner, que
pour lui enlever en vingt jours ce qui
faisoit l'appui de son trône pour tout un
siècle? Une Couronne portée depuis
plus de douze cens ans par tant de Rois,
élevée avec tant d'éclat sur l'auguste
» sic

„ front qui la soutient depuis 70 ans, n'a
 „ pour appui prochain qu'un enfant de
 „ deux ans.... Pardonnez, Seigneur, à
 „ notre foible mortalité la peine que nous
 „ avons à voir partir de la terre un Prince
 „ que vous appelez au Ciel. Nous n'é-
 „ tions plus dignes de lui dès que vous
 „ l'avez jugé digne de vous. La Pompe
 „ que nous dressons à la memoire de son
 „ nom n'est funebre que pour nous, elle
 „ est triomphante pour lui. Et si nous ce-
 „ lebrons ses funeraillles avec ce sombre
 „ appareil que la douleur nous inspire, &
 „ que l'Usage nous prescrit, c'est que
 „ nous n'osons pas encore lui élever des
 „ Autels : consolation réservée à ceux qui
 „ viendront après nous... Nous n'orne-
 „ rons point son tombeau des lauriers
 „ cueillis dans le sang par les mains de la
 „ Victoire ; on n'y verra point suspen-
 „ duës les dépouilles des ennemis gemif-
 „ sans & desolez, pitoyables amusemens
 „ de la profane douleur : non, mais les
 „ Passions enchaînées par la Raison ; la
 „ Raison soumise à la Foi ; le Libertinage &
 „ l'Hypocrisie confondus par la Pieté ; l'oi-
 „ siveté, la volupté, l'arrogance, la du-
 „ reté, tous les vices étouffez & domp-
 „ tez par les vertus, lui serviront de tro-
 „ phées, les idoles de la vanité ne souil-
 „ leront point le lieu saint. Le parfum
 „ de nos prieres que les Anges porteront

au Ciel en odeur de suavité, ne fera point corrompu par la fumée des éloges mondains, dont la flatterie des vivans ose encenser l'orgueil des Grands jusques dans le neant de leurs cendres. Ces traits sont grands, ils donnent l'idée vrai sublime; la suite en renferme d'autres qui ne sont pas moins beaux, mais on les sacrifie ici à la nécessité d'alléger.

Les Oraisons Funebres de très-haut, très-puissant & très-excellent Prince Monseigneur Louis, Dauphin, mort en 1711, & de très-haut, très-puissant & très-excellent Prince Monseigneur Louis, Dauphin; & de très-haute, très-puissante & très-excellente Princesse Marie-Adelaide son épouse. Par M. l'Abbe du JARRY. A Paris, chez Nicolas Pepie, rue S. Jacques, au Grand S. Basile. 1712. in 4. pagg. 87.

Ces Oraisons funebres n'ont pas été prononcées, mais afin que le Public ne fût pas privé d'un travail qui étoit fait pour lui, on y a suppléé par l'impression. Nous avons à nous plaindre de ce que l'ordre des dates offre les dernières à nos yeux ces deux Pieces, & que pressés par nos bornes nous ne sçaurions en faire juger que par la reputation de l'Auteur.

De la Recherche de la Verité, où l'on traite de la nature de l'esprit de l'homme, & de l'usage qu'il en doit faire pour éviter l'erreur dans les Sciences. Sixieme Edition, revue & augmentée de plusieurs additions. Par N. MALEBRANCHE, Maître de l'Oratoire de Jesus. A Paris, chez Michel David, Quay des Augustins, vis à vis la Providence. MDCCLXII. in 12. 4. volume I. pp. 352. Tome II. pp. 61. Tome III. pp. 555. Tome IV. pp. 632.

VOICI la plus exacte & la plus soignée de toutes les Editions qu'on ait eues de ce Livre fameux, publié pour la première fois à Paris il y a environ 400 ans. On l'a depuis souvent réimprimé dans cette même ville & ailleurs en 4 ff. en 3 formes : & on l'a traduit en diverses langues. Il y en a une version Latine, faite par M. Lessart, Ministre à Berlin ; & plusieurs traductions Angloises, de la dernière desquelles M. Taylor est Auteur. L'Édition dont nous rendons compte a celui de particulier, Qu'elle est d'un plus grand caractère que les précédentes, & que le Libraire qui s'est chargé de l'impression a eu grand soin que la beauté du papier & la netteté des caractères répondissent au mérite & à la réputation de l'Ouvrage. Qu'elle forme, ou deux volumes in 4.

euvent neanmoins se relier en un
 ou quatre volumes *in 12.* assez épais :
 a seconde Preface qui dans les autres
 ans etoit à la tête du dernier tome,
 le tome des *Eclaircissmens*, paroît ici
 commencement du second volume *in*
 du troisieme volume *in 12.* Que le
 er des quatre tomes *in 12.* contient
 six premiers Livres, où l'on traite
 ens & de l'*Imagination*; que les trois
 suivans qui roient sur l'*Esprit pur*,
inclinations & les *Passions*, remplissent
 ond volume; que le troisieme ren-
 le sixieme Livre ou la *Methoda*, a-
 e petit Traite des *Loix generales de la*
unification des Mouvements, & la *Réponse*

Regis; & que le dernier tome est
 des *Eclaircissmens*: Qu'on trouve a la
 ce même volume deux nouveaux
 cissmens; l'un sur la matiere subtile,
 fournit le dénouement de plusieurs
 ltez concernant les effets les plus ge-
 x de la Nature; l'autre, sur la struc-
 de l'œil, & sur l'Optique, pour ser-
 l'intelligence de ce qui est dit dans
 Livre, touchant les erreurs de la

Il seroit inutile de nous engager
 le détail d'un Ouvrage aussi connu
 celui-ci; mais nous ne pouvons nous
 sser de donner en peu de mots une
 de ce que cette Edition offre de nou-
 c'est-à-dire, des deux Pieces dont

primer un nouvel Eclaircis-
miere & les couleurs , sur
feu , & sur plusieurs autres
re subtile. Ce morceau avoit
partie dans les *Memoires de l'Académie
des Sciences* (année 1699. p. 41).
L'Auteur y supposoit Que la
ou étherée n'est composée que
de petits tourbillons , qui tou-
centres avec une extrême ra-
se contrebalancent les uns les
cette supposition qu'il entre-
ver ici ; & il confirme les
en apporte , par l'explication
plus généraux de la Physique
font la dureté des corps ,
leur pesanteur , leur légèreté
la refraction & la réflexion.

§. I. La rapidité du mouvement.

in; & cette poudre n'est mise en feu
 en mouvement que par la matiere sub-
 qui la touche & qui la penetre. Or
 le mouvement qu'a la matiere éthe-
 est pas employé dans le cours à peu
 circulaire ou elliptique des grands
 billons. Toutes les petites parties de
 matiere ont encore des mouvemens
 rapides. Et parce que l'Univers est
 comprimé par une force comme infinie,
 qu'il n'y a point de vuide, ces parties
 la matiere subtile se resistant recipro-
 ment par leurs mouvemens divers &
 iculiers, il est necessaire qu'elles se di-
 nt sans cesse, & forment de petits tour-
 ons, & dans ceux ci d'autres encore
 petits, & même encore d'autres moins
 bles dans les intervalles concaves que
 imagine entre les tourbillons qui se
 chent; & tous ces tourbillons se con-
 alancent les uns les autres. Car si cet-
 matiere se mouvoit en même sens,
 les corps qu'elle environne seroient
 portez dans son cours avec plus de vi-
 que la foudre. Mais (continue le P.
 ebranche) comme ces petits tourbil-
 sont necessitez par leur mutuelle re-
 ce, de s'ajuster ensemble, & de se
 rebalancer de maniere qu'ils puissent
 blir leurs mouvemens, en se mettant
 eux dans une espee d'équilibre, ils
 ont que comprimer les parties des
 m. LII. B b corps.

corps grossiers les unes contre les autres, lorsque les parties de ces corps se touchent immédiatement.

Ainsi (poursuit l'Auteur) les tourbillons de la matiere étherée qui sont mêlés avec la poudre dans un canon, & qui l'environnent, étant en équilibre entre eux, ils n'y causent aucun changement; & ils en compriment les parties, bien loin de les mouvoir & de les separer. Mais lorsqu'on y a mis le feu, c'est-à-dire lorsque l'équilibre des tourbillons a été rompu, & que les parties de la poudre sont enveloppées & nagent dans les petits tourrens nouveaux de la matiere de plusieurs tourbillons rompus; alors les parties de la poudre reçoivent quelque peu du mouvement de ces tourbillons, dont il est démontré qu'elles ne communiquent encore au boulet que la sixième partie. La poudre (ajoute l'Auteur) ne reçoit que *quelque peu* du mouvement de la matiere étherée qui l'environne, non seulement parce que toute la poudre ne prend pas feu dans le même instant, mais encore parce qu'elle ne nage que très-peu de temps dans le cours de la matiere qui l'entasse, & qu'un corps qui n'est mû que par la communication du mouvement du fluide qui l'environne, ne reçoit pas dans un instant autant de mouvement que le fluide même. Puis donc qu'un boulet sort

N O V E M B R E 1712.

sant est poussé avec tant de vitesse par cette petite partie de mouvement qu'il emprunte de la matiere étherée; quelle doit être la rapidité du mouvement de cette même matiere?

C'est par la force centrifuge des petits tourbillons que forme la matiere étherée, que le sçavant Auteur explique la dureté des corps & leur ressort. Et pour montrer que cette force est plus que suffisante pour causer la resistance qu'on trouve à separer les particules des corps les plus durs, tels que l'acier, ou le diamant; il compare la force centrifuge des petits tourbillons à celle des grands, en déterminant, par exemple, la force centrifuge d'un point physic de l'un de ces petits tourbillons, & la comparant avec celle d'un semblable point physic de la terre, ou d'un semblable point physic du volume de la matiere étherée qui fait équilibre avec la terre, & qui la contraint à demeurer dans la même distance du Soleil; & il trouve par un calcul que nous ne rapporterons point ici, Que la force centrifuge d'un point physic du petit tourbillon doit être celle d'un point physic du grand, comme le nombre 72000. 000. 000. 000. est à l'unité. Ce calcul (ajoute-t-il) quoi que exact, peut donner quelque idée de l'effusive force centrifuge des petits tourbillons, qui seule est la cause de la dureté.

Bb. 2.

des corps, & qui résiste à l'effort qu'on fait pour les rompre.

On peut expliquer par ces petits tourbillons de la matière étherée, la fluidité des corps, de l'eau, par exemple, & les fermentations différentes qu'exerce le mélange de diverses liqueurs. Le P. Malebranche passe légèrement sur ces deux points, comme moins importants, pour venir à l'explication de la pesanteur, dont la cause paroît si cachée, & qui devoit encore (selon lui) de la force centrifuge des mêmes petits tourbillons.

C'est sur quoi le P. Malebranche s'étend fort au long, après avoir fait quelques réflexions sur les inconveniens inséparables du sentiment attribué à *Descartes*, selon lequel cette pesanteur des corps est l'effet de la force centrifuge que la matière subtile tire de son mouvement circulaire autour de la terre. Voici en substance le raisonnement du P. Malebranche. Si l'on conçoit une pierre en l'air environnée de tous côtez de l'*Ether*, il est évident que celui qui est au dessous de cette pierre, aussi bien que celui qui est au dessus, est dans un parfait équilibre : car étant de même nature, & composé de petits tourbillons, toutes ses parties se pressent & se contrebalancent également par leur force centrifuge. Mais la matière étherée qui est aux côtez de la pierre, n'est point en équilibre.

re avec elle ; parce que les parties de la terre n'ont point de mouvement circulaire ou de force centrifuge, par laquelle elles agissent & tendent à s'échaper de ses côtes, comme font les petits tourbillons. Ainsi l'*Éther* doit prendre le dessus de la pierre, & la faire descendre pour ces raisons, dont la principale est Que la réaction que souffrent les petits tourbillons, est beaucoup plus grande du côté du centre du grand tourbillon de la terre, cause de l'immobilité ou de la résistance de ce centre également poussé par les tourbillons qui sont en dessous, qu'il ne l'est de tout autre côté. Voilà pourquoi les corps grossiers tombent directement vers le centre de la terre; & c'est de quoi l'auteur donne une démonstration, que nous rapporterions ici, si elle pouvoit être entendue sans le secours des figures. Il semble ensuite si la pesanteur de la pierre viendrait point de ce que la matière qu'elle circule autour de la terre beaucoup plus vite que la pierre; & qu'ainsi tendant à prendre le dessus par la force centrifuge qui résulte de sa grande vitesse, elle poussât la pierre vers la terre: Et pour rendre l'examen plus utile, & plus agréable, j'ai cherché d'abord quelle est la cause de la pesanteur des Planètes, qui les oblige à circuler autour du Soleil, pour voir si ce n'est la même qui fait tomber ici bas

si aisément la lumière, ait sans comparaison plus de parties grossières qui la fassent réfléchir, que l'eau & le verre : 2. Parce qu'il n'est pas concevable que des rayons qui tendent à sortir de l'eau ou du verre, aucun ne puisse entrer dans l'air, lorsque l'angle de leur obliquité est plus petit que 40 degrés, par cette raison que les parties grossières de l'air les obligent à se réfléchir; & que pour peu que l'angle de l'obliquité augmente, ils y entrent presque tous; ce qui marque évidemment que la réflexion des rayons qui ne se fait qu'à la surface de l'air, a une autre cause que la rencontre de ses parties grossières : 3. Parce que les rayons qui rencontrent les parties grossières de l'air & qui les ébranlent, ainsi que celles qui rencontrent les petites parties solides du verre & des autres corps, ou s'éteignent entièrement, ou du moins n'en font point repousser de la manière nécessaire pour en continuer ou en transmettre les vibrations, ni avec assez de force pour rompre les rayons aussi considérablement qu'ils sont rompus à la surface du verre ou du diamant, dont la réfraction est environ comme 3 à 2; car même ici bas, où l'air est comprimé par le poids de l'atmosphère, dans un volume composé d'air & de matière subtile, l'air grossier n'en occupe pas la dix-millième partie.

Le P. Malebranche après avoir confirmé

Ené ces raisonnemens par quelques expériences qui lui paroissent décisives, expose son sentiment sur la cause de la reflexion & de la refraction; & il la tire de l'action même de la matiere subtile. Il remarque d'abord que toutes les parties de l'*Ether* ou tous les petits tourbillons, dont il est composé, sont également comprimez & en équilibre entre eux, ou qu'ils tendent sans cesse à s'y mettre. Cela étant supposé, dès que les petites parties du corps lumineux pressent les petits tourbillons qu'ils rencontrent, leur pression se communique à tous les autres jusqu'à nous, & cela en un instant, à cause qu'il n'y a point de vuide. Ces petites parties du corps lumineux par leurs mouvemens divers représentant par secousses les tourbillons qui leur résistent, causent en eux des vibrations de pression, qui se font en ligne droite tant qu'elles sont dans l'*Ether*. Mais lorsqu'ils rencontrent obliquement la surface du verre, ils y souffrent refraction, & cette refraction est d'autant plus grande, que les corps où ils entrent sont plus pesans ou plus denses que ceux dont ils sortent. Supposant donc qu'un rayon tombe obliquement sur le verre, il est évident qu'il doit se détourner vers la perpendiculaire: car y ayant plus de tourbillons dans l'air que dans le verre, il y a dans le premier plus de forces centrifuges; & le rayon n'étant

plus également presse par les forces centrifuges des tourbillons environnans, il faut que la direction des vibrations de pression se détourne du côté le plus foible. Or comme il y a le même rapport entre la force centrifuge des tourbillons qui sont dans l'air au dessus & au dessous du verre, & celle qui est aux deux surfaces du verre; le rayon se détourne autant de la perpendiculaire au point de la surface par laquelle il est sorti du verre, qu'au point de la surface opposée par laquelle il y est entré.

A l'égard de la reflexion des rayons, l'Auteur après s'être efforcé de démontrer qu'elle n'est causée ni par les parties gélifères dont le verre & les autres corps sont composez, ni par l'air qui les environne; il conclut qu'elle n'est due qu'à la force centrifuge des petits tourbillons de la partie étherée. Mais pour mettre la chose dans un plus grand jour, il s'attache à marquer les différences qui se trouvent entre la reflexion de lumière & celle d'une boule très dure ou à ressort parfait. Ces différences consistent, 1. En ce que les tourbillons ne sont point en mouvement comme la boule; car la reflexion d'un rayon de lumière n'est qu'une nouvelle détermination dans la ligne de pression des petits tourbillons qui demeurent en leur place. 2. En ce que la reflexion des rayons

ne se fait pas au point où le rayon & les tourbillons touchent les parties solides du verre, qui n'ont point de force centrifuge; mais sur les tourbillons, qu'ils pressent, & qui sont détournés vers la perpendiculaire par le plus grand nombre des tourbillons qui sont au dessus du verre. 3. En ce que la reflexion des rayons, c'est-à-dire, la pression des tourbillons ne se reflecte pas entiere; la plus grande pression se fait dans le verre & le traverse: la pression reflecte ne venant que de la réaction des tourbillons pressés par l'action de ceux qui sont au dessus du verre, & qui les détournent vers la perpendiculaire; le rayon reflecté est beaucoup plus foible que le rompu. 4. En ce que le ressort qui fait rejaillir la boule, ne vient que de la force centrifuge des petits tourbillons qui sont dans ses pores: le ressort qui fait rejaillir les rayons n'est que la force centrifuge des petits tourbillons mêmes, dont le rayon est composé. Quant à l'égalité qui se trouve entre l'angle d'incidence du rayon & celui de reflexion, elle dépend de la même cause qui produit cette égalité dans le rejaillissement de la boule a ressort.

Le P. Malebranche pour faire voir la fécondité de son principe ou de son hypothese, en déduit les raisons de divers Phénomènes de l'Optique; & il termine cet Eclaircissement par des reflexions sur la sa-

gesse infinie du Createur, qui dans la creation de l'Univers a tellement distribué & déterminé le mouvement aux-diverses portions de la matiere, qu'il en a formé un ouvrage dont toutes les parties ont entre elles une dépendance mutuelle; un ouvrage qui se conserve & se renouvelle sans cesse par cette loi generale, la plus simple qu'on puisse concevoir, Que tout corps soit mû du côté vers lequel il est plus pressé, & à proportion qu'il l'est davantage.

II. Nous nous sommes si fort étendus sur ce premier Eclaircissement, que les bornes dans lesquelles nous avons coutume de renfermer nos analyses, ne nous permettent pas de nous arrêter long-temps sur le second. Nous dirons seulement que l'Auteur y donne d'abord une description très-exacte de toutes les parties dont l'œil est composé; de ses membranes, de ses humeurs, de ses muscles. De là il passe à ce qui regarde la nature & les proprieté de la lumiere. Il explique comment se transmet l'action des corps lumineux; comment s'excite en nous le sentiment de la lumiere, de la blancheur, & des autres couleurs; ce que c'est que la lumiere réfléchie, & par occasion, quelle est l'extrême délicatesse des fibres de la retine; en quoi consiste la refraction de la lumiere, quelle en est la mesure, la difference des refractions des rayons qui tombent sur un
verre

erre convexe. Il parle après cela du foyer de ces sortes de verres. Il prouve par une expérience, Que les rayons éloignez de l'axe de la vision rendent confuses les images des objets; & par une autre, Qu'afin que les images que peignent à leur foyer les verres convexes, soient bien distinctes & assez vives, il faut un rapport déterminé de l'ouverture de la loupe avec la quantité de lumière dont les objets représentés par l'image sont éclairés. Il rend raison pourquoi les images s'éloignent de la loupe quand les objets s'en approchent. Il enseigne à déterminer les diverses distances des images, les distances des objets étant données.

Ces vertez de Dioptrique supposées, il examine comment on voit les objets, & les raisons de la structure admirable de l'organe de la vue. Il soutient que c'est sur la *retine* que se doivent peindre les objets; & il répond aux objections de ceux qui regardent la *choroïde* comme l'organe immédiat de la vision. Il s'applique à faire connoître pourquoi l'œil est rempli d'humeurs; pourquoi l'Iris est mobile, & l'humeur aqueuse, fluide; pourquoi la cornée est plus convexe que les autres parties de l'œil, & pourquoi les trois humeurs sont de différente nature, & situées comme nous les voyons. Il découvre l'usage des muscles, & principalement des obliques,

qui (selon lui) servent à allonger le globe de l'œil en le comprimant, le crystalin (à son avis) ne changeant point de figure. Il assigne la véritable fonction du petit cartilage, qui sert au muscle oblique supérieur, de *poulie de retour*.

Enfin le P. Malebranche tire de cette merveilleuse mécanique des yeux & de la vision, qu'il vient d'exposer, un nouveau sujet de réfléchir sur la sagesse infinie de Dieu, qui paroît non seulement dans la perfection de ses Ouvrages, mais beaucoup plus encore dans la simplicité des voyes par lesquelles il les construit. C'est à regret que nous ne faisons qu'effleurer toutes ces matieres, & surtout ce dernier article. Mais ce que nous venons d'en indiquer en gros suffira pour exciter la curiosité des Lecteurs, qui sçavent que l'Auteur n'excelle pas moins dans l'art de donner à ces sortes de réflexions Métaphysiques toute la force & toute la dignité qui peuvent les rendre plus persuasives & plus respectables, qu'à répandre sur les sujets de Physique toute la clarté & toute l'évidence dont ils sont susceptibles.

NOUVELLES DE LITTERATURE.

* D E N A P L E S.

LE Seigneur Jean Baptiste de Vico, Professeur d'éloquence dans le College Royal

* Tiré du Journ. de Trev. Fev. 1712. p. 356.

royal de cette ville, est un de ces génies réguliers qui s'ouvrent de nouvelles routes. Les deux Ouvrages qu'il vient de donner au Public sont pleins d'idées neuves & originales. Le premier est une Critique de la manière dont on étudie aujourd'hui. *Dissertatio de ratione studiorum*. L'Auteur la compare à la manière qu'ont suivie les Anciens. Pour tâcher de decouvrir par cette comparaison quelle est la meilleure manière d'étudier, il examine dans ce parallele les usages que les Anciens se propoient dans leurs études, & celles que nous nous proposons, les sciences instrumentales dont ils se servoient pour apprendre les autres, & celles que nous employons au même usage, les secours qu'ils avoient pour devenir sçavans, & ceux que nous avons. C'est la Critique que nous nous appliquons d'abord, & comme le but de cet Art est de tendre à la certitude, & d'écarter, non seulement le faux & le douteux, mais encore le vraisemblable, l'étude de la Critique s'occupe les jeunes gens contre toutes les Sciences qui ont le vraisemblable pour objet; elle les dégoûte des beaux Arts, de l'Histoire, de la Jurisprudence. Poussée trop loin, elle va jusqu'à compter pour rien la certitude morale, jusqu'à rendre suspectes la Morale & la Religion, dont tous les articles, toutes les maximes, n'ont qu'une évidence métaphysique.

Un autre inconvenient de nos premières études, c'est que nous nous donnons ou à la Critique, nous négligeons la Topique si eumée des Anciens, qui faisoient toujours précéder la Critique par cette Science, qui apprend à chercher les sources & preuves, & à remplir son esprit de principes arrangez & distribuez dans certaines classes, appelez Lieux communs. Cette pratique des Anciens est sans doute conforme à la Raison. La Topique étend l'esprit, la Critique le resserre. La Topique le rend fécond, la Critique le déveine. La Topique apprend à établir, avec la Critique on ne peut que détruire, & c'est le grand défaut des Sçavans de notre siècle.

On a encore plus nuï aux Sciences, quand on a voulu les réduire toutes à la méthode géométrique, propre seulement aux Mathématiques; transportée hors de sa place naturelle, elle ôte à l'éloquence toute sa beauté, elle fait d'un discours un squelette, elle embarrasse la Morale.

L'analyse tant vantée paroît à Mr. de Vico plus propre à amuser l'esprit, qu'à le rendre capable de connoissances utiles. Les inventions les plus avantageuses au genre humain ne doivent rien à cette merveilleuse analyse, qui, par une espèce de quietisme, fixe tellement l'esprit dans la contemplation de la Vérité, qu'elle le rend incapable d'en faire usage. Mr. de Vico se

plait.

ont encore que ces Medecins modernes ont quitté la sage méthode des Anciens, qui s'appliquoient à perfectionner la Medecine par les observations que la pratique leur fournissoit. Les Modernes épuisent leur esprit à inventer des Systêmes. Entêtez de ces chimeres, ils ne jugent des maladies que sur des principes qu'ils se sont formez, il en coûte cher aux malades, & chaque Systême a plus d'une victime.

L'examen des secours nouveaux que nous prétendons avoir pour parvenir aux Sciences, n'est pas la partie la moins curieuse de la Dissertation. Nous comptons pour un grand avantage que toutes les Sciences soient réduites en Art. Le sçavant Napolitain pense autrement, il désapprouve sur tout qu'on ait fait de la Jurisprudence un Art difficile, une Science de parade plus que d'usage, qu'on lasse les esprits des jeunes Jurisconsultes par le travail fatigant de concilier les Loix, au lieu de former leur jugement par l'étude courte & facile des principes naturels de l'équité. Il découvre par une histoire secrète du Droit Romain l'idée qu'on doit s'en former, il enseigne enfin ce qu'il faudroit faire pour en rendre l'étude plus utile a la jeunesse.

Les grands modes que l'antiquité nous a laidez, l'invention de l'Imprimerie, les Universitez, paroissent de grands secours pour devenir doctes. Mr. Vico n'en a

TABLE DES LIVRES

Fautes à corriger dans ce Mois.

Pag. 489. lig. 21. *a un Tableau* lisez *en*

Pag. 491. lig. 10. *d'Heremie* lisez *Hermite*

TABLE DES LIVRES,

NOVEMBRE 1712.

L *E Jugement d'Hercule, ou Dissertation*
Tableau

REMI BAUDEMONT, *la grande & fameuse*
converte de la Quadrature du Cercle.

Lettre sur la pretendue Quadrature du Cercle.
BAUDEMONT.

HERMANT, *Histoire des Heresies.*

RUBI, *Lettre sur la palpitation du cœur.*

Le P. MARTINEAU, *Recueil des Vertus*
de Fran. Dauphin.

JACQUES MABOLL, *Oraison Funebre de*
Dauphin & de Mad. la Dauphine.

Le P. GAILLARD, *Oraison Funebre des*
Princes.

Le P. DE LA RUE, *autre Oraison Funebre*

DU JARRY, *les Oraison Funebres du*
mort en 1711. & de son fils, & de
Dauphine.

MALEBRANCHE, *de la Recherche de la*

Nouvelles de Littérature.

CATALOGUE UNIVERSEL DES LIVRES

reliéz qu'en blanc, qu'on trouve à
Amsterdam chez les WAESBERGE.

du Catalogue de SEPTEMBRE 1712.

ogie des Grands Hommes, soupçonnez de
l'égie par G. Naude, avec des Remarques.
Amsterdam, 1712.

hégmes ou Recreation de la Jeunesse par
Dr. S. Wittenberg. 1660.

tion de Mr le Noble à l'auteur des Dia-
es Diaboliques 12. Tienbaut, 1708.

eron, ou Traite du Commencement des
S. S. Paris, 1617.

ecture Generale de Vertue, reduite en A-
par Perrault. 12. Amsterd. 1691.

idi G. O. Fragofo tradotta da Baldas. Graf-
Venet 1686.

ate o Raccogliatrice di Scipion Mercurio,
tta da Ezech. di Castro. 4. Verona. 1642.

(Gilbert) the History of the Rights of Prin-
in the disposing of Ecclesiastical benefices
Churchland. 8. Lond. 1681.

des (T esdorus) Verklaringe over 't Boek
4. Leerdawerd 1700

enien over de tegenwoordige Staatszaaken
Nederland. 4. 1684.

rt (St. ph) Aenmerkinge over de Chirur-
n Praetyk van P. Barbetre 8. Amst. 1694.

(Joh) Argenis. 8. ibid. 1680.

Satyricon of Heekel-Schrift. 8. ibid. 1683.

(22)

OCTOBRE 1712.

ardi (Petr.) Abbat. & Heloisz Conjugis O-
nanc primum edita à Francisc. Ambro-
Paris 1616.

- Idem cum notis Henr. Colon. 1646.
- Per se ipsum docens 6711. 1680.
- Augustino (Michael à St.) In 4. Aniverp. 1671.
- Bergeri (Jean. Henr.) Animadversionum quaestiones ad 1710.
- Electa processus executivi vocatorii & matrimonialis.
- De Urditate usucapionis mino. 4. Lipsia. 1710.
- Oeconomia Juris ad usum commodatum. 4. Lipsia. 1711.
- De usu actionum. 4. ibid. hujus Auctoris No. 20 21.
- Beilinus (Lauren.) de Urinis & sione sanguinis, de febribus, & pectoris. 4. Francof. 1689.
- Exercitationes Anatomicae & de casibus Organo-

CATALOGUE UNIVERSEL DES LIVRES

chez qu'on blant, qu'on trouve à
Adam chez les WASSERBERG.

à Catalogue de SEPTEMBRE 1712.

de des Grands Hommes, soupçonner de
ne par G. Nante, avec des Remarques.
Amsterdam, 1712.

ignes ou Recreacion de la Jeunesse par
J. W. Wittenberg. 1660.

in de Mr le Nob'e à l'auteur des Dia-
Diaboliques 12. Turnhout 1708.

ton, ou Traite du Commencement des
N. Paris. 1617.

tre Generale de Virgile, reduite en A-
par Perrault. 12. Amsterdam. 1691.

l Gio. Frangoso tradotta da Badas, Graf-
Venez 1686.

e o Racoglatrice di Scipion Mercurio,
a da Ezech. di Castro. 4. Verona 1642.

libert) the History of the Rights of King-
the disposing of Ecclesiastical benefices
burghland 8. Lond. 1681.

(Thodorus) Verklaringe over 't Boek
4. Leiden. 1700

rien over de tegewoordige Staatzaaken
Edeslamt. 4. 1684.

(Steph.) Aenmerkinge over de Chirurg-
Practyk van P. Barthele. 8. Amst. 1694.

Jab.) Argenis. 8. ibid. 1680.

Myzicon of Heekel Schrift. 8. ibid. 1682.

(22)

OCTOBRE 1712.

si (Petr.) Abbat. & Heloisæ Conjugis O-
Petræ primum edita à Francisc. Ambroge-
Paris. 1616.

CATALOGUE DE LIVRES.

L'ingenieur par Clermont. 12. *Straib.* 1700.

— En Livret & par comptes faits 12
Bruss. 1700.

— En sa perfection par le Gendre. 1. 12
1688

Arias (Franc.) il Soldato Christiano overo Chri-
stiani Ricordi. 4. *Venet.* 1609.

Arte del Navigare, de Pietro da Medina. 4. 1609.

Guerras de Flandes pr. Card. Bentivoglio R.
Amber 1687. con Estamp.

Camden's Britannia by Edmund Gibson. fol. *Lon.*
1695.

Akerfloit (Theodor.) Verklaringe en uytbreid-
ing over de Brief aen de Galaten. 4. *Lejd.* 1695.
Het meer No. 11. 13.

Antheses der Artikelen van 't Classis van Wil-
cheren. 8. *Hage.* 1696.

Consultation, Advysen en Advertissementen van
treffelyke Regtsgeleerde van Uytrecht. 4. *Uy-*
trecht. 1695-1700. 3. deelen.

F I N.

JOURNAL
DES
CAVANS,

3

Pour le Mois de
DECEMBRE

1712.



A AMSTERDAM,
Chez les JANSSENS à WAESBERGE.
MDCCXII.

A V I S.

ON trouve à Amsterdam chez les W A E R
BERG B les Livres suivans:

L. ANNÆI SENECA Tragoediæ ad Edi-
tionem Gronovii emendatæ, cum no-
tis THOMÆ FARNABII, accedunt
HIERONIMUS AVANTIUS & GEORGII
FABRICIUS de Generibus Carminum,
apud L. Annæum Senecam tragicum.
12.

Eloge de la Folie composé en forme de Declama-
tion par ERASME DE ROTTERDAM, avec
quelques Notes de Lissius, & les ordes
gures de Hoebenius, le tout sur l'Origine
de l'Academie de Bâle, piece qui repre-
sente au naturel l'Homme tout défiguré
tant au naturel l'Homme tout défiguré
la sottise, lui apprend agréablement à re-
dans le Bon Sens & dans la Raison :
duite nouvellement en François, par
G U E U D E V I L L E. 12. A L
1713.

Système de Reflexions qui peuvent contri-
buer à la netteté & à l'étendue de nos connoi-
ssances ou nouvel Essai de Logique par J.
CROUSAZ, Professeur en Philosophie
en Mathématique dans l'Academie
de Genève. 8. Amsterdam 1712.
Oeuvres d'Architecture de VINCE-
NZO MOZZI, chroniques de plusieurs des
plus beaux Edifices de Rome. 8.
1713.

JOURNAL

DES

CAVANS,

3

Pour le Mois de Decembre MDCCXII.

*Lettres de Mr. le Baron de LEIBNIZ à
Mr. Hartsoeker, avec les Réponses de Mr.
HARTSOEKER.*

MONSIEUR de Leibniz, prié par Mr. Hartsoeker de lui dire son sentiment sur les Conjectures Physiques que le dernier a imprimées, envoya d'abord à Mr. Hartsoeker quelques objections, auxquelles ce philosophe a répondu dans ses Eclaircissements, sans nommer Mr. de Leibniz. La dispute n'a pas fini par l'impression des Eclaircissements, elle est même devenue plus vive. Mr. de Leibniz s'est trouvé insensiblement engagé à combattre les principes du Systême de son adversaire, c'est-à-dire, la parfaite liquidité d'un de ses élémens,

Cc 2

Cet Article est tiré du Journ. de Trev. Mars 12. p. 494.

qui en fait le corps, &c. cause la conformité des & poussent ces parties : selon *mouvements conspirans* sont quelque accident , les parties union , & le corps devient Hartsocker ne comprit pas. Mr. de Leibniz vouloit dire en étoit là , quand Mr. de la premiere des Lettres fut Desbosses Jesuite demeura pour la faire tenir à Monsieur Le Pere Desbosses , aujourd'hui de Theologie à Paderborn long-tems ami intime du Leibniz. Beaucoup de *sc*netration , jointes à toutes, ami Chretien , qualitez qu'il n'iz a reconnues dans le

D E C E M B R E 1712.

Pere de Monsieur de LEIBNIZ à Monsieur
Hartsoeker.

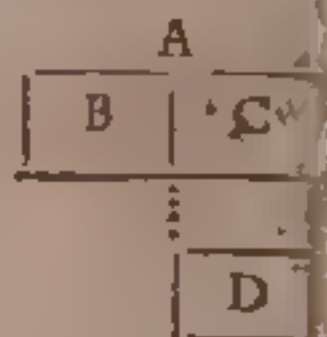
M O N S I E U R ,

Vous parlez comme si vous n'entendiez pas ce que c'est que mouvemens con-
sistans, & vous demandez si ce que j'ap-
pelle de ce nom, ne seroit peut-être pas
la même chose que le repos. Mais je ré-
ponds que non. Car le repos ne tend point
à conserver la liaison des par-
ties qui reposent ; & deux corps qui de-
meurent l'un auprès de l'autre, n'ont pour
cela aucun effort à continuer de demeu-
rer ensemble, soit qu'ils se touchent, ou
qu'ils ne se touchent pas : mais lorsqu'il y
a un mouvement conspirant dans leurs
parties, qui est troublé par la separation,
il n'est pas nécessaire aussi que dans
ces mouvemens conspirans les parties ne
soient point de distance : elles peuvent
se la changer, pourvu que ce chan-
gement soit tout autre que le
mouvement violent, qui seroit la separa-
tion qui troubleroit ces mouvemens ;
car les parties des corps résistent à la sepa-
ration pas parce qu'elles ont peu de
force à se separer, car en ce cas elles
se separeroient encore, si elles étoient en re-

CC 1

qui voudroit les séparer ;
n'aident point , il ne s'enfuit
s'opposent , & il faut quel-
que chose pour cela.

J'avoue qu'il faut de la force
pour enlever un corps de sa place , &
pour aller plus vite qu'il ne feroit
sans ; mais si le corps D , tend



place le corps C , la résistance
de C , qui diminue la vitesse
du corps C , est diminuée.

cela doit venir du Méchanisme, je ne
 çaurois trouver que dans le mouve-
 nt conspirant, commun à des parties
 corps B & C, qui fait passer des par-
 de l'un dans l'autre par une espee de
 ulation, & doit être troublé par la sé-
 tion des corps.

Dire que les mouvemens conspirans
 : des fictions, c'est dire en effet que
 t mouvement est une fiction. Car com-
 it voulez vous faire un mouvement,
 nseur, sans qu'il y ait quelque conve-
 ce entre les mouvemens des parties?
 la nature même des fluides agitez les
 e aux mouvemens les plus accommo-
 s. Vous dites, Monsieur, que vos a-
 es sont sans parties, & vous trouvez
 nge que je suppose qu'on peut conce-
 qu'un atome A, a deux parties B &

Mais n'êtes-vous pas obligé d'avouer
 on peut concevoir qu'un atome D, va
 tre l'atome A, sans aller directement
 tre la partie B, & cela en telle sorte
 l'emporteroit C avec lui, & laisseroit
 , si par bonheur A n'étoit pas un a-
 e, ou autrement un corps ferme? Il
 donc du fondement pour assigner des
 ies dans l'atome prétendu, & il faut
 ntenant assigner des causes de son ato-
 é, pour ainsi dire, c'est-à-dire, pour-
 i D ne peut pas emporter C avec lui,
 emporter B en même tems, & il faut
 que

Dieu pour cela, vous recon-
noître, & même à un miracle
la volonté de Dieu opere par
toutes les fois qu'on ne sçait
son de cette volonté & de la
nature des objets. Par ex-
emple qu'un disoit que c'est un
miracle que Dieu qu'une Planete aille
dans son orbe, sans que rien
serve son mouvement, je
crois un miracle perpetuel; car
dans ces choses, la Planete en
tendant à s'éloigner de son orbe
si rien ne l'empêche, & si
rien ne l'empêche perpetuellement
la cause naturelle ne le fait
même dans la supposition
car naturellement la masse
est attirée par la masse D. sans

que l'exemple de la Planete, qui en culant se conserve dans son orbe sans autre aide que celle de Dieu, comparée avec la Planete retenuë dans son orbe par une matiere qui la pousse toujours vers le soleil, fait bien sentir la difference qu'il y a entre les miracles naturels raisonnables, entre les miracles proprement dits, ou surnaturels, ou plutôt (quand ils n'ont point de lieu) entre une explication raisonnable, & entre les fictions où l'on a recours pour soutenir des opinions mal fondées. C'est ainsi que font ceux qui disent, après l'Aristarque de feu Mr. de Roval, que c'est une loi de la Nature que Dieu a donnée en créant les choses, que tous les corps doivent s'attirer les uns les autres. Car n'alléguant rien que cela pour tenir un tel effet, & n'admettant rien que Dieu ait fait qui puisse montrer comment il obtient ce but, ils recourent au miracle, c'est-à-dire, au surnaturel, & à un surnaturel toujours continué, quand il s'agit de trouver une cause naturelle.

Vous avez raison, Monsieur, de dire qu'on doit souvent reconnoître notre ignorance, & que cela vaut mieux que de jeter dans le galimatias, pour vouloir rendre raison des choses qu'on n'entend point. Mais autre chose est avouer qu'on n'entend point la raison de quelque effet, autre chose est assurer qu'il y a quelque

chose dont on ne peut rendre aucune raison, & c'est justement en cela qu'on pèche contre les premiers principes du raisonnement, & c'est comme si quelqu'un avoit nié à Archimede l'axiome qu'il a employé dans son Livre des Equipondérans, qu'une balance où tout est égal de part & d'autre demeure en équilibre, sous prétexte qu'on n'entend pas assez les choses, & que peut-être la balance se change d'elle même sans en avoir aucun sujet.

Ainsi les Anciens & les Modernes, qui avoient que la pesanteur est une *qualité occulte*, ont raison, s'ils entendent par là qu'il y a un certain Méchanisme qui leur est inconnu, par lequel les corps sont poussez vers le centre de la terre. Mais si leur sentiment est que la chose se fait sans aucun Méchanisme, par une simple *qualité primitive*, ou par une loi de Dieu, qui fait cet effet sans employer aucuns moyens intelligibles; c'est une qualité occulte déraisonnable, qui est tellement occulte, qu'il est impossible qu'elle puisse jamais devenir claire, quand même un Ange, pour ne pas dire Dieu même, la voudroit expliquer.

Il en est de même de la *dureté*. Si quelqu'un avouë que le Méchanisme qui fait le fondement de la dureté lui est inconnu, il a raison; mais s'il veut que la dureté vienne de quelque autre chose que du Méchanisme,

nisme, & s'il a recours à une sûreté primitive, comme font les défenseurs des atomes, il recourt à une qualité qui est tellement occulte, qu'elle ne sçauroit être rendue claire, c'est-à-dire, à quelque chose de déraisonnable, & qui peche contre les premiers principes du raisonnement par l'aveu qu'il renferme, qu'il arrive quelque chose de naturel dont il n'y a aucune raison naturelle.

C'est aussi en cela que pechent ceux qui introduisent une indifférence d'équilibre, comme si jamais la volonté se déterminoit lorsque tout est égal de part & d'autre intérieurement & extérieurement: ce cas n'arrive jamais, & il y a toujours plus d'inclination d'un côté que de l'autre, & la volonté est toujours inclinée par quelque raison, ou disposition, quoi qu'elle ne soit jamais nécessitée par ces raisons; & j'ose dire qu'une grande partie des fautes qu'on fait dans le raisonnement, vient de ce qu'on n'observe pas bien ce grand principe, *que rien n'arrive dont il n'y ait une raison suffisante*: principe dont Mr. Descartes même, & quantité d'autres habiles gens, n'ont pas assez envisagé la force & les suites. Ce principe suffit lui seul pour détruire le vuide, les atomes, les quantitez occultes, & même le premier element de Mr. Descartes, avec ses globes & quantité d'autres notions.

Ainsi vous voyez bien , Mon
pourquoi Dieu ne pourroit point cré
atomes , c'est-à-dire , des corps d
eux-mêmes , des corps d'une dureté
relle primitive , des corps d'une dur
vincible , & dont il n'y eut aucu
fon , comme il ne fcauroit créer de
netes circulatives d'elles-mêmes dan
orbes , sans qu'il y eut aucune raif
les empêchât de s'éloigner par la tan
car il faudra du moins que quelqu
racle retienne la Planete , ou empê
parties du corps dur de fe féparer , &
que raifon mécanique , ou intelligi
le fait pas. Quand on accorderoit
tomes , & quand on feroit éloigné
mettre le vuide , on ne feroit poin
pour cela de recourir à un premi
ment , c'est-à-dire , à une matiere
tement fluide. Car pourquoi ne po
on pas remplir l'espace d'une mati
eut des différens degrez de fluidité
tenacité , comme je crois que c'est
ture de toute la matiere.

Je ne vois point auffi pourquo
nécessaire que les corps durs rec
tout leur mouvement des corps i
& fur tout d'une masse parfaite
de , ou de vôtre premier élément
toute la matiere étant également fi
ble de mouvement , & également
ble de le tirer d'elle-même , rien n

e son mouvement de le don-
 nerme , aussi bien qu'au plus
 pourroit même dire que le
 t donné à peu de corps fer-
 rendre raison du mouvement
 p de corps fluides , & par con-
 il est antérieur dans l'ordre.
 rps ferme mis dans un fluide
 et en mouvement tout entier,
 une espèce de circulation ne-
 ur remplir le lieu , qui sans ce-
 roit vuide derrière le corps fer-
 te circulation forme une espe-
 illon , qui a quelque rapport à
 conçoit à l'entour de l'aimant.
 permis de dire que l'Univers
 un animal plein de vie & d'in-
 car on seroit porté à croire
 que Dieu est l'ame de cet ani-
 eu que Dieu est *Intelligentia su-*
 s , qui est la cause du monde ,
 vers étoit sans bornes , il seroit
 animaux & d'autres êtres ; mais
 oit être un animal.
 remier élément aussi n'est pas
 le de vie & d'intelligence que
 e masse , & ce corps n'étant
 unique , il n'est point convena-
 t de la perception , qui doit tou-
 ndre aux actions des organes , si
 ez que la nature agisse avec ori-
 on.

Vous dites, Monsieur, qu'il est impossible que l'esprit humain pénètre comment il arrive qu'une substance ait de la vie & de la perception, & vous avez raison lorsqu'il s'agit du détail & du commencement des choses. Mais vous m'avouerez peut-être aussi qu'on s'explique plus intelligiblement dans mon Système de l'Harmonie préétablie, en concevant que nos substances sont naturellement représentatives de ce qui se fait dans la portion de matiere à laquelle elles sont unies.

J'ai assez satisfait à ceux qui ont objecté, qu'après cela il n'y auroit plus de *liberté*; car Dieu sçachant ce que les esprits choisiroient librement dans les tems, y a accommodé les corps par avance. Mr. Jaquelot, qui me fit une pareille objection de vive voix, fut satisfait de ma réponse, comme il a avoué dans son Livre contre Mr. Bayle; il l'a même éclaircie par une comparaison élégante. J'ai répondu aussi de la même maniere à l'objection de Dom Lami, & ma réponse est dans le Journal des Sçavans. Mr. Bernoulli, quand il étoit Professeur à Groningue, a soutenu des Theses où il a fort bien défendu mon sentiment de l'Harmonie préétablie.

Au reste les imperfections qui sont dans l'Univers sont comme les dissonances dans *une* excellente piece de Musique, qui

con-

D E C E M B R E 1712. 615

contribuent à la rendre plus parfaite, au jugement de ceux qui en sentent bien la liaison. Ainsi on ne peut point dire que Dieu en créant le monde en ait fait une machine imparfaite, & qui se développe mal. Il est vrai qu'il y a des machines dans ce monde qui n'ont pas toujours & d'abord toute la perfection dont elles sont capables.

Je vous rends grâces, Monsieur, de vos bons souhaits sur le commencement de l'année, & je souhaite que vous puissiez encore contribuer long-tems à l'accroissement des Sciences, étant avec passion,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

Hanover ce 10. Février.

*Lettre de Mr. HARTSOEKER, à Mr.
Leibniz.*

MONSIEUR,

Je ne sçai si j'ai l'esprit trop borné, ou bien si je l'ai trop préoccupé en faveur de

pourroit de craindre qu'un
des corps d'une dureté par-
ticelle par elle-même & de sa
si elle a été créée de Dieu
mande, Monsieur, s'il ne
créer comme il auroit souhaité
ou pendant un instant, ou
quelque espace de tems limité,
jours, sans employer que
té? Si il faut quelque mécanique
je vous avoue franchement
que je ignore, car pour ces
mouvemens conspirans, je
encore rien, un corps peut
ou en mouvement, & comme
de son mouvement se mesu-
ruit de sa grandeur avec sa
très-peu de mouvement s'il
& s'il a très-peu de vitesse

Dureté que nous le voyons. Pour moi, je dis qu'il a cette dureté, parce qu'il est composé de corps d'une dureté parfaite & invincible, comme tous ceux de ce monde visible, sans excepter l'eau, l'air, l'éther, & ce qui pourroit être le plus fluide: l'eau n'est fluide que parceque les petits corps parfaitement durs dont elle est composée, ne sont que des boules creuses que la pesanteur de l'atmosphère ne scauroit lier ensemble, si ce n'est que lorsqu'elles se touchent de trop près, par leur ouverture, elles peuvent faire alors l'effet de petits plans, & elles forment ainsi ce qu'on appelle glace. Et le diamant n'est dur, & ne subsiste, pendant plusieurs siècles dans le même état sans aucun changement, que parceque les petits corps parfaitement durs, ou les petites masses solides dont il est composé, sont très fortement liées ensemble par l'atmosphère de la terre qui pèse dessus.

Si vous n'admettez pas ainsi avec moi de petites masses étendues, solides, & d'une dureté invincible, pour principe de tous les corps sensibles, je vous défie, Monsieur, d'expliquer d'une manière intelligible la dureté constante des uns, la fluidité des autres &c. Donnez-moi des matériaux, si vous voulez que je vous fasse un bâtiment; car sans cela je pourrois être le meilleur Architecte du monde.

de, & cependant ne pouvoir construire aucun édifice. Dire que les mouvemens inspirans sont des fictions, dites vous, Monsieur, c'est dire en effet que tout mouvement est une fiction. Mais je nie cette conséquence. Je sçai bien, Monsieur, qu'il y a une infinité de corps qui ont quelque correspondance entre leurs mouvemens, mais je dis qu'il n'y a point de mouvement qui puisse causer la dureté des corps; & certes, Monsieur, quand vous dites dans votre Lettre, les parties des corps résistent à la séparation, non parcequ'elles ont peu de tendance à se séparer; car en ce cas elles retomberoient encore si elles étoient en repos absolument, contre ce que je soutiens, mais parcequ'elles ont un mouvement considérable qui doit être trouble par la séparation. Je vous avouer, Mr. que j'ai trop peu de crédit pour en comprendre quelque chose, & encore moins de ce qui suit, si les parties tendent à la séparation d'elles-mêmes, si elles aident celui qui voudroit les séparer; mais quand elles n'aident point, il ne s'en suit point qu'elles s'opposent, & il faut quelque raison positive pour cela. Où est le mouvement considérable que peuvent avoir les parties d'un diamant, qui subsiste pendant plusieurs siècles sans aucun changement? Si vous n'appellez pas mouvement, quelque chose tout à fait différent de ce que tout le monde connoît sous ce nom, qu'est ce

que vous appelez la tendance des parties d'un corps a se séparer, ou a s'unir & se lier ensemble? Enfin qu'est-ce que vous voulez dire, Mr. par ces mots, *si les parties tendent a sa séparation d'elles mêmes &c.* Il me paroît, a vous dire la vérité, Monsieur, que vous employez les mots de *tendance* & de *tendant*, sans y attacher aucune idée. Si vous n'alléguez, dites vous, Monsieur, que la volonté de Dieu pour la dureté de vos atomes, vous reconnoît a un miracle, & même a un miracle perpétuel. Soit, Monsieur, & j'y aurois recours, comme vous serez obligé d'y avoir recours pour l'existence continuelle de vos mouvemens conspirans, s'il y en avoit, & si sa volonté première suffisoit pour cela, il me semble qu'elle suffit aussi pour l'existence de mes atomes.

Si quelqu'un disoit, continuez-vous, Mr, que c'est une volonté de Dieu qu'une Planete aille circulairement dans son orbe, sans que rien ne l'y aide, ou conserve, je dis que ce sera un miracle perpétuel &c. mais je pourrois avec raison me moquer d'un tel Philosophe, comme je me moquerois d'un homme qui voudroit passer pour Architecte, & qui cependant ne pourroit faire aucun bâtiment, quoiqu'il eut toutes sortes de bons matériaux propres pour cela. Mais le meilleur Architecte ne fera rien sans matériaux, comme le meilleur Philo-
sophe

sophe n'expliquera pas la constance perpétuelle de la nature sans atomes, qui doivent être les matériaux qu'il faut lui accorder. *Par la nature des choses*, dites vous, Monsieur, la Planete en circulant tend à s'éloigner de son orbe par la tangente, & rien ne l'empêche, & il faut que Dieu l'empêche perpétuellement par un miracle, si quelque chose naturellement ne le fait. Pour moi, Monsieur, je crois que les Planetes pourroient demeurer à une certaine distance du Soleil sans aucun mouvement circulaire, parcequ'elles s'y soutiennent par leurs atmosphères, comme je l'explique assez amplement dans les *Elémens sur mes Conjectures Physiques*, & je suis dans l'opinion que Mr. Newton, & tous ceux qui ont été avant & après lui de son sentiment, se sont trompés, lorsqu'ils ont avancé que les Planetes demeurent dans leurs orbes parcequ'elles tendent à s'éloigner par la tangente, car certes il n'y a point de force centrifuge à considérer dans des corps qui sont en équilibre avec la matiere ou ils nagent, & qui les transporte en rond. Si les Planetes étoient des corps qui alloient uniquement par leur mouvement propre, ce seroit autre chose. N'êtes vous pas obligé, dites vous, Monsieur, d'avouer qu'on peut concevoir qu'un atome D va contre l'atome A, en sorte qu'il aille directement contre



de B &c. Oui, sans doute, Mr. mais
 soutiens que l'atome D auroit beau
 sner contre la partie C de l'atome A
 à pouvoir la détacher de la partie B,
 si cent mille millions de fois plus de
 elle qu'un boulet de canon, parce qu'il
 feroit quelque chose contre la volonté
 Dieu, qui a voulu que les corps qu'on
 appelle atomes fussent d'une dureté par-
 faite & invincible. Ainsi je soutiens avec
 son qu'un atome est une masse solide,
 un petit tout sans parties, c'est à-dire,
 sans parties qui puissent être détachées l'u-
 ne de l'autre. Si le corps A n'étoit pas
 un atome, mais composé de deux atomes
 B & C, l'atome C pourroit sans aucune
 difficulté être détaché de l'atome B, s'ils
 étoient pas liés ensemble par la pesanteur
 de l'atmosphère de la terre, ou autre-
 ment.

Quand on accorderoit, dites-vous, Mon-
 sieur, les atomes, et quand on seroit éloigné
 du vuide, l'on ne seroit point forcé
 de recourir à un premier élément.

si on accorderoit les at-
nécessité admettre, &
premier élément ; afin
lieu de vaide : si l'on
mouvement des atomes
sans mon premier élé-
une matiere avec diffé-
rité & de tenacité, &
une contradiction me-
comprends pas, Monsieur
a pû entrer dans vôt-
vous appelez mon pre-
matiere parfaitement si-
trompez, Monsieur, p-
loigné de la matiere, &
loigné de la terre, & q-
que le jour ne diffère
ne demanderez sans é-

monstration pourroit-on me faire que tout ce qui est étendu doit être nécessairement matière incapable par elle-même d'aucune chose, & qu'un être étendu ne peut devenir esprit, avoir de l'intelligence &c. ? Comme la matière est incapable par elle-même d'aucune chose, & sans mouvement, & que je considère le premier élément comme l'agent, & comme une étendue immatérielle, je ne vois pas que la matière a tout son mouvement du premier élément, comme cet agent a tout le sien de Dieu. J'ai dit que l'Univers est comme un animal plein de vie & d'intelligence, parceque je considère le premier élément peut être comme le principe de vie & d'intelligence sous la direction de Dieu, dont il est un être subsistant, & mouvoir les corps qui sont inanimés de se mouvoir eux-mêmes ; & je ne vois pas qu'on fût après cela sujet à dire que Dieu est l'ame de l'Univers, ou que l'Univers lui-même, selon les anciens Philosophes. Je ne sçai si le premier élément est organique, ou non, ni comment il doit être pour avoir de la vie, ou de l'intelligence ; s'il doit être uni pour cela à un corps organisé, ou non, &c. Mais il me semble que l'on ne peut accorder de l'intelligence à une étendue de mon premier élément, ou pour un tems limité, ou pour toujours.

alternés à Dieu qui
nouuellement avec une en
qui manquent bien souve
pouvoir n'est pas infini,
rité de la matiere les en
réussir.

*J'ai assez satisfait, &
sieur, à ceux qui m'ont
là il n'y avoit plus de lib
chant ce que les esprits choi
y a accommodé les corps
il me paroît qu'aussi-tôt
mettons que Dieu sçait
choisiront, nous devons
me tems qu'ils ne son
qu'aussi-tôt que nous son
libres, & que Dieu les
certaine liberté pour être
de leur actions, il n'y*

D E C E M B R E 1712. 625

imaginable plus que personne au
ade.

ONSIEUR,

Vôtre très-humble &c.
NICOLAS HARTSOEKER.

Heldorp ce 13. Mars 1711.

Nous donnerons la suite de cette dispu-
e mois prochain.

*entre de Mr. BERTRAND Medecin ag-
regé au College de Marseille, à Mr. Dei-
lier Professeur en Medecine de l'Université
de Montpellier, sur le mouvement des Mus-
cles.*

ONSIEUR,

J'AI lû avec plaisir votre These du mou-
vement des muscles ; je ne suis pas surpris
elle ait revolté contre vous quelques
docteurs de votre Faculté, parce que vous
attaquez ces Physiciens, qui cherchent
sans à se distinguer par un fidelle atta-
chement aux loix de la Nature, que par
vention d'une hypothese curieuse & re-
cherchée. Pour moi, je vous avoue que
j'y ai pas trouvé tout à fait le denouë-

Tom. LII.

D d

ment

Tirée des Mem. de Trev. Avril 1712. P. 704

JOURNAL DES SçAVANS.

est d'un Phenomene que je croie
de nos connoissances; mais j'aime
moins le plaisir d'y voir une expli-
cation d'autant plus vraisemblable, que
l'approche la Nature de cette premiere
simplicité, dont on l'éloigne tous les
par tant de nouvelles hypotheses, que
vient moins à faire briller la Verité, que
génie de leur Auteur. Je ne souhaite
tant que de voir ramener la Physique
à cette simplicité naturelle que tout le monde
de cherche, & que personne ne peut rien
dire. Tous ceux qui nous promettent une
explication nouvelle de quelque Phenomene
ont soin de nous prévenir sur la simplicité
de la Nature; mais pendant qu'ils affectent
de la suivre dans ses voies simples, ils
multiplient ses loix, & conduisent eux-mêmes
celle qu'ils ont choisie pour guide.

Cependant, quoique la liberté que l'on
se donne de prescrire des loix à la Nature
paroisse contraire aux progrès de la Physique,
que, on doit pourtant espérer de découvrir
par là les vraies regles qu'elle suit,
car enfin peut-être est-il impossible de trou-
ver un Systême qui puisse satisfaire à tou-
tes les difficultez, & expliquer tous
les Phenomenes. Un Physicien moderne
premier ordre * a fort bien dit que
plusieurs Systêmes probables les uns plus
les autres valent mieux que le plus pos-
sible.

le tout seul, parce qu'il n'y en scauroit
 avoir qui le soit assez pour résoudre toutes
 les difficultez qui se rencontrent dans les
 secrets de la Nature. Que les Physiciens
 donnent donc un libre effort à leur esprit,
 j'y consens, qu'ils nous produisent tout ce
 qu'une imagination seconde peut enfanter
 d'hypotheses nouvelles, nous les rece-
 vrons avec plaisir : il nous sera plus facile
 de démêler les veritables loix de la Nature
 parmi une infinité d'autres qu'on lui au-
 ra prêtées, que de nous ouvrir un nou-
 veau chemin que personne n'auroit enco-
 re frayé.

Mais je ne puis souffrir qu'un Auteur
 fasse entrer ses passions, &c. si je l'ose di-
 re, ses caprices dans les recherches Physi-
 ques. Tous habillent la Nature à leur mo-
 de, chacun croit l'avoir de son côté. Cet-
 te bonne mere si constante dans ses loix,
 si sage dans ses mouvemens, si uniforme
 dans ses operations, est devenue aujour-
 d'hui un personnage de theatre, à qui on
 fait jouer tous les jours un different rôle.
 Le Chymiste la fait agir par les fermenta-
 tions, les digestions, & par toutes les au-
 tres operations de son Art; il ne lui don-
 ne pour instrumens que les Acides & les
 Alkalis. Avec ces deux principes il pré-
 tend former & détruire tous les mixtes,
 rendre raison de tous les Phenomenes, &
 regler par l'action de ces deux sels l'har-

118 JOURNAL DES SÇAVANS.

monie de tout l'Univers. Le Mathématicien la conduit par des routes bien différentes. Il ne la fait avancer que par ces progressions géométriques, & malgré la diversité des causes qui concourent à ses productions, il lui fait suivre dans tous les mouvemens le calcul exact de la plus impie Arithmétique.

Vous avez sçu, Monsieur, éviter le dangereux écueil dans votre Thèse. Vous avez pu vous mettre au dessus des préjugés de votre profession : engagé par votre état aux recherches de la Chymie, vous n'avez point adopté les visions des Chimistes, vous avez suivi la Nature dans ses mouvemens, sans multiplier les & sans lui rien prêter du vôtre. Vous la faites agir par tout avec cette simplicité intelligible, si contraire à la fiction qui naît des hypothèses multipliées. Vous me demandez mes réflexions : sont si peu différentes des vôtres, ne me serois jamais déterminé à vous en communiquer, si je n'avois craint que mon refus ne vous fit douter de ma sincérité. Je vous prie de les recevoir comme les pensées d'un homme, dont l'esprit par la pratique est devenu moins porté à soutenir l'attention que demande la spéculation abstraite.

Vous trouverez peut-être que tout à fait le langage

moderne, je l'ai ainsi affecté, parce-
 que je n'ai voulu examiner la question que
 par la Raison naturelle, soutenue par
 l'expérience. J'ai craint que le langage
 des nouveaux Philosophes ne m'inspirât la
 peur des nouveaux Systèmes; car enfin,
 quand on a vainement cherché la résolu-
 tion d'un Phenomene qui est des plus
 communs, dans les principes d'une saine
 physique, dans les démonstrations épineu-
 ses de la plus abstraite Géometrie, & dans
 les plus heureuses imaginations des Chy-
 mistes, que reste-t-il à faire, si ce n'est de
 chercher, comme je fais, dans les plus
 pures notions du Sens commun & de la
 raison?

Je pose premierement des axiomes qui
 sont avérés, ou que je rends certains par
 des preuves qui les suivent. Ces axiomes
 me conduisent à différentes propositions,
 qui, réunies ensemble, forment la preuve
 la plus précise de mon sentiment.

(1. *Axiome.*) L'action du muscle con-
 siste en deux mouvemens de contraction
 & de relâchement, par le premier il se
 raccourcit en se retirant vers son principe,
 & par le second il s'allonge en s'en éloignant.

(2. *Ax.*) Par un de ces deux mouve-
 mens le muscle rentre dans son état natu-
 rel, par l'autre il passe dans un état vio-
 lent & contraire.

J'appelle état naturel dans une partie,

vement en est l'état

Dans celui-ci, qui naturel est celui qu'il de constamment, lors supérieur à la violence.

(3. Ax.) Un corps état naturel, & entre lent, que par l'effort autre corps.

(4. Ax.) C'est la fois qu'un corps garde repos jusqu'à ce qu'un mouvement, axiome Physiciens. De même remettre dans son état que de lui-même, il corps, qui lui faisait ou cesse.

Muscle est celui dans lequel il reçoit l'impression d'un autre corps, l'état naturel est celui où il ne reçoit rien.

L'ordre de la question demande que nous examinons a présent dans quel état le muscle reçoit quelque chose, & ce qu'il reçoit.

(1. Ax.) Le muscle n'a que trois sortes de vaisseaux, les sanguins, les lymphatiques & les nerveux, il ne peut donc recevoir que le sang, la lymphe & les esprits animaux.

(2. Ax.) La lymphe ne contribué point au mouvement du muscle, personne ne s'est encore avisé de le penser, on peut couper les vaisseaux lymphatiques, & interrompre le cours de la lymphe, sans que le mouvement du muscle en souffre.

(3. Ax.) Il n'y a donc que le sang & les esprits qui peuvent faire violence au muscle, & le tirer de son état naturel.

Or tous les Anatomistes conviennent que le muscle ne reçoit le sang que dans le relachement, & qu'il en est vuide dans la contraction.

(2. Propos.) Donc la contraction est l'état naturel du muscle, le relachement est son état violent.

J'entens d'abord ceux qui veulent que le sang ne contribue pas de lui-même au mouvement des muscles, mais seulement en favorisant le cours des esprits dans les

nerfs par les battemens des arteres, qui les font tressaillir; je les entens, dis-je, m'opposer que le sang n'agissant point sur le muscle, il est indifferant qu'il y entre quel tems que ce soit, que les esprits jouant ici toute la scene, c'est par leur présence & par leur impulsion qu'il faut mesurer l'état violent du muscle, qui recevant les esprits que dans sa contraction, doit être pour lors dans un état violent. Je réponds à cette objection par la même méthode.

(1. *Ax.*) Le sang entre dans le muscle lors du relâchement, & il en sort dans la contraction; mais il ne peut y entrer qu'il ne lui communique un nouveau mouvement.

(2. *Ax.*) Donc le muscle relâché n'est point dans son état naturel, puisqu'il reçoit l'impression d'un autre corps par la première proposition.

(3. *Ax.*) Mais si les esprits entrent dans le muscle lors de la contraction, le muscle seroit toujours dans un état violent; puisque dans l'un il essuyeroit le choc du sang, & dans l'autre celui des esprits. Or ils ne peuvent pas être toujours dans cet état par le deuxième axiome de la première proposition.

(3. *Propos.*) Donc le muscle ne reçoit l'esprit animal que dans le relâchement & au même tems que le sang.

Si cette raison ne paroît pas assez Physique, & qu'on dise qu'il importe peu que le muscle soit dans un état violent & naturel, pourvû que l'on explique son jeu & son action, consultons l'experience.

S'il y a des cas où les muscles se contractent sans recevoir, ni sang, ni esprits, ils ne peuvent se contracter pour lors que par leur propre ressort, & la chose doit toujours se faire de même dans toutes les autres contractions.

Or cela arrive lorsque le nerf est coupé, ou obstrué, lorsqu'on coupe un muscle en travers & tout entier, l'antagoniste se contracte; mais dans tous ces cas rien n'entre dans le muscle contracté, ni le sang; tous en conviennent, ni les esprits, puisque leur cours est intercepté. Donc la contraction ne peut pas être l'effet des esprits, puisqu'ils n'influent pas. De plus, il seroit difficile de concilier une contraction fixe & incurable avec le mouvement continuél & la volatilité extraordinaire des esprits.

(4. *Propos.*) Donc les muscles ne se contractent que par leur propre ressort, & ne reçoivent l'esprit animal que dans le relâchement.

Je réunis toutes ces propositions, & j'en fais un argument en forme de Corollaire.

L'état violent du muscle est celui où il

reçoit quelque chose, l'état naturel est celui où il ne reçoit rien. Première proposition. Or le muscle ne reçoit le sang & les esprits que dans le relâchement. Troisième proposition.

Donc le relâchement est l'état violent du muscle, la contraction est son état naturel. Deuxième proposition.

Donc la contraction n'est que l'effet de son ressort. Quatrième proposition.

On peut donner à cette preuve un autre tour, qui aura plus de prise pour ceux qui ne veulent recevoir d'autres notions que ceux qu'ils ont appris dans l'École.

Le muscle a deux mouvemens, dont l'un peut être l'effet de son ressort, l'autre celui de l'action d'un autre corps. Or comme on ne doit point multiplier les causes sans nécessité, un de ces deux mouvemens doit reconnoître pour cause son ressort naturel. Mais si le muscle reçoit le sang dans le relâchement, & l'esprit animal dans la contraction, chaque mouvement pourroit être attribué à l'un de ces deux corps, & aucun ne dépendroit du seul ressort des fibres. Mais le muscle ne peut pas recevoir des esprits étrangers dans les deux mouvemens. Or tous conviennent qu'il ne reçoit le sang que dans le relâchement, dont il doit recevoir pour lors l'esprit animal.

Voilà, Monsieur, ce que les vrais

communes & l'expérience me découvrent : avant que de pénétrer plus avant , examinons ce qui se passe dans les usages communs de la vie. C'est là proprement que la Nature ne se dément point , & où elle ne suit que ses propres loix.

Toute la force du muscle consiste dans la contraction. C'est par elle qu'il souleve de pesans fardeaux , & qu'il fait ces efforts extraordinaires. Mais si c'est l'esprit animal qui fait la contraction , comment rendre raison de la différence qui est entre la vigueur d'un paysan , & celle d'un homme de condition de même âge & de même taille ? Y aura-t-il assez de différence entre leurs esprits animaux , pour faire porter aisément au premier un poids que l'autre peut à peine lever de terre ? Dirait-on que les esprits du paysan formez d'un sang grossier , doivent avoir plus de masse , & par conséquent être susceptibles d'un plus grand mouvement , & produire dans les muscles des contractions plus fortes ? Mais est-ce que l'abondance des esprits dans celui qui vit mollement , & qui ne dissipe point , ne compenseroit pas la grossièreté de ceux de l'homme de travail ? Leurs forces devroient donc être égales. Cependant l'expérience nous montre le contraire. De même , parmi les gens de travail qui vivent tous à peu près de la même manière , & naissent presque tous

également robustes, chaque état a son travail particulier & affecté, si bien proportionné à ses forces, que l'un ne sauroit faire celui de l'autre. Il en est de même des animaux. Il seroit aussi inutile de suivre toutes ces différences, qu'il est important d'en connoître la cause, qui ne me paroît autre, que le ressort des fibres fortifié par la continuité d'un même exercice.

Voudroit-on m'opposer que les mêmes efforts réitérez rendant le passage des esprits plus libre, les canaux qui les portent dans les muscles destinez à ces mouvemens deviennent, *quasi regia spirituum via*, le grand chemin des esprits, & que les esprits coulant dans ces muscles en plus grande abondance, ils peuvent y faire de plus grands efforts. Mais si on considère que dans tous ces exercices violens presque tous les muscles du corps agissent, & qu'ainsi les esprits se frayent par tout des routes également libres, on reconnoitra que dans ces gens-là, la facilité à faire certains efforts plutôt que d'autres vient du ressort des parties fortifié par les actes réitérez d'un même exercice, & de l'accoutumance par laquelle les fibres ont été souvent fléchies d'une même manière. Les esprits n'y ont aucune part : c'est ainsi que les bois les plus durs, comme le chêne, obéissent au pli qu'on leur donne, & que même l'acier conserve son

son ressort selon la courbure qu'il a reçue.

Cette proportion du ressort des parties solides avec le mouvement des liquides me paroît beaucoup plus propre pour expliquer les fonctions animales, que tant de nouveaux Systèmes, qui, pour être plus ingénieux, ne sont pas plus conformes à la Vertu & aux loix de la Nature.

Vous voyez, Monsieur, qu'il ne faut pas toujours examiner les choses selon les regles d'une methode reguliere. Souvent on decouvre par un raisonnement familier ce qui échape aux recherches les mieux concertées. Un Philosophe doit quelquefois sortir de son caractère, & rapprocher la Physique des notions les plus communes. Jusqu'à présent mon sentiment n'est pas fort different du vôtre. Je crois, comme vous, que le ressort des fibres suffit pour le mouvement du muscle; j'ajoute seulement que ce ressort fait sa contraction, & que le muscle ne reçoit le sang & les esprits que dans le relachement: si c'est l'esprit animal, ou le sang, qui produit ce dernier mouvement, c'est ce qu'il faut à présent examiner.

Il est constant que le muscle ne reçoit rien que dans le relâchement, qu'il y reçoit en même tems, & les esprits & le sang, mais qui des deux produit ce mouvement? Est-ce le sang? Sont-ce les esprits? Sont-ce les deux ensemble? N'est-il pas raison-

nable de croire qu'ils y contribuent également l'un & l'autre ? Car enfin peut-on concevoir que le sang anime de son mouvement naturel entre dans le muscle, & le lui communiquer, & puis que le relâchement du muscle arrive en même temps que le sang y entre, peut-on douter qu'il ne soit l'effet de son impulsion ? Pour le dire des esprits, tout le monde en convient, avec cette différence, que je ne lui fais produire son effet que dans le relâchement, & non pas dans la contraction, comme le veulent la plupart des Philosophes.

Ces deux liquides concourent donc ensemble au mouvement du muscle, chacun en dilatant les parties qu'ils y arrosent. Il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils s'y mêlent ensemble, encore moins qu'ils y fermentent. Après tout, qu'ils s'y mêlent, ou non, avec, ou sans fermentation, cela ne fait rien à la question. Il me est de concevoir que deux liquides ne pourroient entrer dans un corps sans en augmenter le volume. Or cette augmentation ne peut se faire qu'en largeur, ou en longueur, ou en tout sens. Elle le fait de la seconde façon dans le muscle, c'est-à-dire, en longueur. Je vais le démontrer par un raisonnement tiré de la structure du muscle, qui prouve invinciblement qu'il ne reçoit rien dans la contraction.

(1. Ax.) Les fibres dont les muscles sont composez, ne sont qu'une suite & un enchainement de petites vesicules elliptiques attachées les unes aux autres.

On en croit aujourd'hui sur ce fait le fameux Mr. Leawenhoeck, du moins ceux qui attribuent la contraction à l'esprit animal, fondent la-dessus leur sentiment.

(2. Ax.) Pour qu'une fibre ainsi composée se contracte, c'est à-dire, se raccourcisse, il faut, ou que les vesicules se replient les unes sur les autres, ou bien que s'elargissant en tout sens, d'ovales elles deviennent rondes.

(3. Ax.) Si les vesicules se replient la fibre deviendra plus courte, mais sa largeur demeurera la même : si elles le dilatent en tout sens, & qu'elles deviennent rondes, la fibre doit recouvrer en largeur ce qu'elle perd en longueur.

Il seroit facile de démontrer cela géométriquement, si je n'avois renoncé dès le commencement à ces preuves abstraites. Dans la contraction du muscle sa diminution en longueur est sensible, paroit à vue d'œil & n'est contestée de personne ; son augmentation en largeur n'est du tout point sensible.

Si cette augmentation du muscle en largeur dans la contraction étoit aussi sensible que sa diminution en longueur, tous en conviendroient comme de celle-ci : or tout

le monde n'en convient pas, ce qui suffit pour nier cette augmentation en largeur, quand même l'expérience de Glisson ne la détruiroit pas.

(5. Ax.) Donc la fibre ne se contracte point par la dilatation des vésicules, mais par le repliement des unes sur les autres.

(6. Ax.) Donc elle ne reçoit rien dans sa contraction qui n'est que l'effet de son ressort.

(5. Prop.) Donc la dilatation du muscle par les liquides se fait seulement en longueur, ce qu'il falloit prouver.

Ce n'est pas assez que le sang & les esprits concourent ensemble au mouvement des muscles, j'ajoute qu'ils se prêtent un secours mutuel dans cette action : le sang favorise le cours des esprits, ceux-ci soutiennent le mouvement du premier. Le sang seroit peut-être trop grossier & les esprits trop subtils, pour une action qui demande, & de la promptitude, & de la constance. Le sang tout seul auroit-il pu fournir à ces mouvemens que nous faisons avec tant d'agilité ? Les esprits tous seuls auroient-ils pu soutenir la continuité d'un long & violent effort ? Il falloit donc que l'activité des esprits fût retenue par la viscosité du sang, & que la lenteur de celui-ci fût animée par la vivacité des premiers, & quoique nous ne puissions, pas pénétrer la manière dont ils agissent, nous par-

vous

pour tant assurer que ces liqueurs rent le muscle en étendant ses parties longueur, & que les fibres allongees se retent dans leur premier état par leur propre ressort, poussent à leur tour les liquides, qui s'accumulant en plus grande quantité, & poussez toujours par la même force, surmontent aussi à leur tour le ressort des fibres, & les allongent de nouveau, ce qui suffit pour perpetuer les mouvemens necessaires.

L'égard des mouvemens libres, comme ils dépendent presque toujours de deux muscles antagonistes, un d'eux ne peut se contracter que par le relâchement de l'autre. Il faut donc les regarder comme se tenant l'un & l'autre dans un parfait équilibre, recevant chacun dans cet état pareille quantité de sang & d'esprits; mais que la volonté détermine une plus grande quantité d'esprits vers un de ces muscles, l'équilibre étant rompu, ce muscle se relâche davantage, & donne le loisir à l'autre de se contracter: mais que celui-ci ne peut se contracter sans repousser le sang & les esprits, ceux liqueurs s'accumulant joignent leur effort à celui des nouveaux esprits que l'ame fait couler dans le muscle contracté, qui aussi tôt se relâche, pendant que l'autre se contracte de nouveau.

Il est si fait, qu'il ne faut pas une aussi

Dans les volontaires, si
une situation droite, les
muskles étant dans l'équilibre
quantité d'esprits que l'ame
un de ces muscles, suffit p
équilibre, & donner occas
se contracter, tout comme
poids ajouté à une balan
fait précipiter un bassin e
l'autre. Que si la partie
muer est tout à fait flechie
non plus beaucoup d'espr
le muscle contracté, car l
pendant la contraction se
continuel contre le muscle
pris qui y accourent, ils s
ensemble la resistance de se
relâchant permettent a, l'

fibre comme son effet propre , indépendant des autres corps ; au lieu que le relâchement étant l'effet d'une impression étrangere , & cette impression ne pouvant venir que des liquides qui entrent pour sortir dans le muscle , il faut qu'un de ces liquides soit soumis à la volonté.

Pour mesurer la proportion de la force des muscles avec les poids qu'ils levent , il ne sera pas besoin d'avoir recours à la Géometrie , encore moins à l'Algebre ; car comme cette force dépend du ressort de la fibre , que l'on ne sçait point de combien de fibres un muscle est composé , puisque l'on pousse ce progrès presque à l'infini , & que de plus il est impossible de séparer une fibre simple , dont on puisse mesurer le ressort , je crois qu'il est aussi impossible de supputer cette proportion.

Cependant cela ne doit pas nous allarmer , & nous ne devons pas craindre que l'ignorance de ce calcul nous engage à des mouvemens au-delà de nos forces & capables de démonter notre machine : car en cela la Geometrie naturelle est la plus sûre , & chacun sent fort bien en soi cette proportion , & jusqu'où peut aller sa force. Cette connoissance que donne un sentiment naturel est même plus certaine , que celle qu'on acquiert par des demonstrations géométriques , qui n'ont de certitude qu'autant qu'elles roulent sur des corps
sens.

les notions vagues par
certaines connoissances qu'
tées, & qui, mises en œu-
ration, peuvent véritablement
questions les plus épineuses
neur à ceux qui les traitent
poussées trop loin, répandent
de nouveaux nuages sur des
assez obscures d'elles-mêmes.

Voilà, Monsieur, mon
votre Thèse & sur la ques-
le sujet. Je ne me flate pas
teint le but, persuadé que l'
phication est celle qui s'ob-
moins. Le mouvement d'
toujours une de ces ques-
plus facile de combattre les
autres, que d'établir solidement
suis &c.

, aussi bien employées que celles qu'il a données à l'éclaircissement de cette question.

Mandement de Monseigneur l'Evêque de MEAUX, portant condamnation du Libelle intitulé Remarques sur le Mandement & Instruction Pastorale de Monseigneur HENRY DE BISSY, Evêque de Meaux, touchant les Institutions Theologiques du P. Juenin ; avec une INSTRUCTION PASTORALE, contenant la refutation du même Lielle. A Paris, chez Jean B. Christophe Ballard, Imprimeur de Monseigneur l'Evêque de Meaux, & reçu en survivance à la Charge de seul Imprimeur du Roi pour la Musique, près le Puits-Certain. 1712. in 4. Le Mandement, pagg. 26. L'Instruction pagg. 173.

NOUS avons rendu compte dans le Mois de Fevrier de l'année 1711. p. 162. de l'Ordonnance de M. l'Evêque de Meaux, contre laquelle on a publié les Remarques dont il est parlé dans ce Titre. Elle étoit divisée en deux Parties : La premiere regardoit le Jansenisme en general ; & la seconde, les Institutions Theologiques du P. Juenin. Les Remarques du Libelle ne tombent que sur la seconde Partie, soit que l'Auteur anonyme ait eu un intérêt particulier à défendre le P. Juenin ; soit qu'il ait peut-être crû, que pour rendre inutile la
pre-

premiere Partie, il suffisoit de combattre l'application des principes qu'elle renferme. Ce qui fait douter de ce dernier motif, c'est le soin qu'on prend d'avertir, qu'un *Habile Theologien* prepare un Ouvrage contre la même Ordonnance. En attendant que ce nouvel adversaire se montre, M. l'Evêque de Meaux s'attache à celui qui paroît. Dans son *Mandement*, il le juge; & dans son *Instruction Pastorale*, il prouve par une exacte refutation, l'équité de son jugement.

Dans le premier de ces Ouvrages, après avoir reproché à l'Auteur des Remarques, un silence affecté sur le sens condamné des cinq propositions, sur la conformité de ce sens avec la doctrine de Jansénius, & le rapport parfait de la Theologie du P. Juénin avec les sentimens de cet Evêque; M. de Meaux met dans un grand jeu les moyens dont se sert l'Apologue, pour défendre celui qu'il veut justifier. „ Il y a, dit M. de Meaux, dans la
 „ Theologie du P. Juénin, des erreurs
 „ que l'Apologiste rapporte avec hardiesse,
 „ comme si c'étoient des veritez deo-
 „ dées, ou au moins comme des opinions
 „ reçues dans les Ecoles Catholiques. Il
 „ y en a plusieurs autres qu'il se contente
 „ de dissimuler à roisement, & d'appuyer
 „ par une approbation tacite. Souvent il
 „ ose nier, que le P. Juénin ait enseigné

les erreurs que ce Théologien a le plus ouvertement embrassées, & le plus vivement défendues, sans que pour cela cet Apologiste condamne ces erreurs. “ On decouvre ensuite dans un grand nombre d'exemples tirez du Libelle, l'usage que l'Anonyme a fait de ces trois manieres d'impuler.

Comme elles devoient naturellement exciter la défiance, M. de Meaux observe, que pour les deguiser, l'Auteur a eu recours „ à toutes les supercheres que les partisans du Janénisme ont mises en œuvre depuis plus de soixante ans contre les Lects qui l'ont combattu. “ L'observation est soutenue d'une enumeration curieuse & très-instructive de tous ces artifices; en voici le commencement. Pour se procurer à peu de frais un vain triomphe, il nous fait dire à tous momens ce que nous n'avons pas dit. Il altere le sens de nos paroles; il en ôte tout l'ordre & toute la force; il n'en donne que des Extraits imparfaits & confus. Afin de pouvoir nous accuser d'avoir avancé des choses fausses; il prend soin lui-même de nous les imputer, pendant qu'il elude les endroits les plus reprehensibles que nous avons condamnés dans l'Ouvrage qu'il defend; comptant bien que la plupart de ceux qui liront son écrit, ne se donneront

„ pas

„ fait, pour le rendre
„ infinué aussi-tôt très-
„ nous n'avons appuyé
„ ce que nous avons a
„ nous faisons consister
„ nir tout à la fois deux
„ fait dire que nous ne
„ en soutenir une seule s
„ cesse il dissimule, il
„ nous avons établi; &
„ de nous reprocher d'a
„ rement les choses que
„ prouver. “

Les autres tours d'adre
l'Apologiste d'avoir emp
vains Jansenistes, sont de
reur à la faveur d'une ex
d'écarter le point de la d
discours inutiles : d'a

de prendre toujours le ton de Maître, & de répondre aux meilleures preuves, avec un mépris apparent; de confondre frauduleusement ses opinions avec les sentimens de quelques Ecoles Catholiques, pour se ménager des protecteurs; enfin de crier fort haut à la calomnie, à l'injustice, & de répandre beaucoup d'injures lorsqu'on manque de raisons. Le fonds du Libelle & la méthode de l'Auteur ayant donc paru également nuisibles, la condamnation qu'on peut voir dans le Livre même, tombe sur l'un & sur l'autre.

Le jugement est suivi de quelques reflexions, sur la curiosité temeraire, l'indocilité, l'ignorance, & les autres miseres de l'homme, qui sont la source de toutes les Heresies. On observe que personne n'a mieux sçu profiter de ces tristes dispositions de la plupart des Lecteurs, que les Ecrivains Jansenistes. „ Ils ont l'adresse „ de donner une telle apparence de verité „ à leurs erreurs, que les esprits simples „ & les médiocres qui font le plus grand „ nombre, ne les distinguent pas de la „ verité, & que les genies plus élevez, „ mais qui fuient le travail ou qui veulent „ se ménager avec tout le monde, se dispensent d'en faire l'examen.... Tandis „ qu'ils élèvent jusqu'aux Cieux les Ecrivains de leur parti, ils ne songent qu'à „ décrier par toutes sortes de moyens.

Tom. III. Ec

„ les Superieurs legitimes , & tous ceux
 „ qui entreprennent de découvrir la mau-
 „ vaise foi des Novateurs, sans épargner
 „ même un Prince dont ils devoient
 „ encore plus respecter la vertu , les
 „ lumieres , & l'application pour le
 „ bien de l'Eglise & de l'Etat , que le
 „ rang & la naissance. Sous le specieux
 „ prétexte d'entretenir la paix , ils infi-
 „ nuent sans cesse qu'il faudroit défendre
 „ à tout le monde d'écrire sur ces matie-
 „ res, pendant qu'eux-mêmes ils répan-
 „ dent par tout des Libelles sans nombre...
 „ Pendant que d'un côté ils s'appliquent
 „ sans relâche, à établir & à étendre une
 „ Heresie aussi propre à porter au déses-
 „ poir & au libertinage , qu'est le Janse-
 „ nisme ; ils se donnent de l'autre , des
 „ mouvemens infinis pour persuader que
 „ ce n'est qu'un fantôme ; & à ce dessein
 „ ils font consister le Jansenisme dans des
 „ sens forcez qu'ils donnent aux cinq pro-
 „ positions condamnées , dans lesquels
 „ personne en effet , ni Jansenius même
 „ ne les soutient.... A force de le dire,
 „ ils font penser à un grand nombre de
 „ personnes de tout sexe & de tout état
 „ qui n'approfondissent jamais rien , que
 „ les nouvelles erreurs, ne sont tout au
 „ plus que la matiere d'une dispute qui
 „ n'interesse pas la foi , qu'on entend
 „ moins plus on l'explique , qui ne fait
 „ qu'en-

„ qu'entretenir la haine des deux partis,
 „ & donner lieu au Public de s'entêter
 „ pour l'un ou pour l'autre, sans y rien
 „ comprendre.

Au portrait des Ecrivains Jansenistes, M. l'Evêque de Meaux joint une exhortation & des avis qu'il adresse à son Clergé. En expliquant à ses Ecclesiastiques l'usage qu'ils doivent faire de son Ordonnance, de 1710. il leur indique les moyens de prouver la réalité & l'accroissement du Jansenisme, & d'en découvrir les erreurs sous les expressions Catholiques dont on sçait les enveloper. Il leur apprend aussi que si dans son *Instruction*, il transcrit tout de suite les Remarques de l'Apologiste du Pere Juenin, & donne par-là un nouveau cours à *un Ouvrage qui n'est digne que des tenebres*; sa conduite en cela, est appuyée sur de grands exemples. S. Basile ne craignit point de faire paroître l'Ouvrage d'Eunomius; ni S. Augustin, celui de Julien. D'ailleurs les refutations qui se font par extraits, fournissent toujours de nouveaux sujets de disputes. Enfin, il étoit nécessaire de faire connoître le caractère des „ Novateurs qu'on veut faire passer pour „ des gens pieux, ennemis des moindres „ équivoques, moderez, & pleins de respect pour les Puissances. Nous vous „ mettons sous les yeux, dit M. de Meaux, „ l'écrit fait dans le dessein de nous con-

E c 2

„ for-

„ fondre , afin que vous vous convain-
 „ quiez une bonne fois par vous-mêmes ,
 „ qu'un Ecrivain Janseniste , modèle ,
 „ sincere , respectueux pour les Ordres de
 „ Seigneurs , est une chose sans exemple .
 Le Pape dans le Bref du 13. Fev. 1713.
 qu'on voit à la suite de ce Mandement ,
 comble d'eloges M. l'Evêque de Meaux ,
 & expose avec soin les grandes utilitez de
 l'Ordonnance attaquée. „ Il remarque
 „ sur tout , qu'elle met le Clergé p. l'état
 „ état de se garantir de toutes les surpri-
 „ ses , & de tous les artifices des Jansen-
 „ nistes , dont l'erreur ne finit point encore ,
 „ quoique leur cause soit déjà finie .“

Dans le second Ouvrage , qui est l'*In-
 struction Pastorale* , le sçavant Prelat ne suit
 point d'autre ordre , que celui du Libelle
 qu'il refute. Le Libelle paroît sur une co-
 lonne , & la refutation sur une autre , en
 differens caractères. Les principales ob-
 servations concernent les actions des infu-
 les , le pouvoir que donne la grace , la li-
 berté , la volonté de Dieu à l'égard du sa-
 lut de tous les hommes , la grace suffi-
 sante , & la condamnation des propositions
 de Jansenius. Nous ne pouvons donner
 une idée complete de tout ce qui se dit
 de part & d'autre sur ces matieres ; il fau-
 droit pour cela , transcrire tout le Livre ;
 ainsi nous nous contenterons de rapporter
 quelques traits.

L'Auteur du Libelle avance, que M. de Meaux a dit dans son Ordonnance, *que le P. Juenin enseigne que toutes les actions des Infideles sont des pechez.* Le même Auteur du Libelle ne laisse pas de reconnoître, que M. de Meaux n'a pas dit cela, & qu'il avouë *que la proposition n'est pas formellement dans le Livre (du P. Juenin.)* C'est par une petite reflexion sur cette contradiction, que la refutation commence. M. de Meaux, après avoir remarqué qu'il s'est effectivement borné à dire, que la proposition condamnée suit nécessairement des principes établis dans les *Institutions Theologiques*, fait voir que l'Apologiste abuse de la credulité de ses Lecteurs, en assurant que l'accusation n'est fondée que sur *l'obligation que le P. Juenin impose de rapporter tout à Dieu.* „ Nous n'avons formé contre lui „ cette accusation, dit M. de Meaux, que „ parce qu'il enseigne en même tems tous „ ces principes. 1. Que pour observer le „ premier precepte, il faut que les actions „ commandées par la Loi de Dieu, „ soient accompagnées ou précédées de „ quelques momens, d'un amour de charité au moins commencé, & qu'elles „ soient rapportées par cet amour à la fin „ dernière. 2. Que pour rapporter ces „ actions à la fin dernière, il faut avoir „ une grace actuelle qui ait la foi en Jesus-Christ, pour fondement. 3. Que la

„ plûpart des Infideles , n'ont point de gr
 „ ces juffifiantes , même el ignees. C'est de
 „ ces trois maximes jointes enſem. &
 „ enſeignées également par le P. Juenin
 „ & qu'aucun des Théologiens Cathol
 „ ques , même de ceux qu'il cite pour
 „ lui , n'a ſoutenues tout à la fois. Or
 „ nous avons conclu que de ſa doctrine
 „ il ſuit néceſſairement , que toutes les ac
 „ tions des Infideles ſont des pechez. L'A
 „ pologifte n'avoit autre choſe à faire qu'à
 „ combattre la liaiſon de cette conſequen
 „ ce avec ces trois principes , mais elle
 „ eſt ſi évidente , que c'eſt pour cela qu'il
 „ ne nous attaque qu'en nous imputant
 „ fauſſement de l'avoir tirée ſeulement de
 „ ce que le P. Juenin enſeigne , qu'on doit
 „ rapporter toutes ſes actions à Dieu. “ En
 „ parlant du pouvoir que donne la grace.
 „ M. de Meaux ſoutient ce qu'il avoit de
 „ dit dans ſon Ordonnance touchant celui
 „ que le P. Juenin attribue à la grace ſuffi
 „ ſante , & fait voir pag. 28. que ce pou
 „ voir du P. Juenin eſt , de ſon aven même ,
 „ un pouvoir imparfait , & improprement ſuf
 „ ſiſant ; & qu'on ne peut l'appeller *prochan*
 „ qu'en ſ'écartant du ſtile des Peres , du bon
 „ ſens , & du langage ordinaire.

Pag. 30. & ſuiv. il s'applique à démonſtr
 „ ce qu'allegue l'Apologifte pour la défenſe
 „ du P. Juenin accuſé dans l'Ordonnance
 „ d'avoir manifeſtement établi la péc

proposition de Jansenius, par une glose qu'il a inferée dans un passage de S. Augustin. Le passage porte simplement, que c'est par une peine du peche, que le secours attrefois donne aux Anges & à l'Homme innocent, & sans lequel ils ne pouvoient perseverer, manque à present à ceux qui ne l'ont point; & que c'est par grace qu'il est accorde à ceux qui l'ont. La glose du P. Juenin ajoute, que ce peché, c'est sans doute le peche originel, comme il est existant dans le juze qui tombe dans le premier peche mortel. Suivant cette paraphrase, l'homme jette lorsqu'il peche mortellement, manque du secours, sans lequel il ne lui est pas possible de perseverer dans le bien, c'est-à-dire, de toute grace véritablement suffisante; dogme condamné que M. de Meaux a reproché au P. Juenin. Pour le disculper, on s'efforce de faire entendre, que le secours auquel il s'agit-là, n'est pas la grace suffisante, mais que c'est la grace efficace par elle-même. La réplique de M. de Meaux la-dessus est précise. 1. Le P. Juenin prouve en cet endroit, qu'Adam innocent n'avoit pas besoin d'une grace efficace pour perseverer. 2. Selon lui, le secours qu'avoit le premier homme, étoit de sa nature indifférent pour l'action, & devoit y être déterminé par le libre arbitre, ce qui marque évidemment un secours suffisant. 3. Enfin il assure



„ suffisante dans un texte
„ S. Docteur; il en donn
„ dont la seconde est cor
„ mes: S. Thomas fait mes
„ sage, des paroles de S. A
„ son Livre de la Cor. & de
„ Augustin parle en cet endr
„ texte même dont il s'ag
„ suffisante: car il enseigne q
„ lequel est maintenant refus
„ péché précédent, au moins
„ net. Cela n'a pas besoi
„ taire. Le P. Juenin d
„ lui même, que le passag
„ dont il s'agit, s'entend
„ sante. C'est ce que nous
„ trer; & nous avions dev
„ texte du P. Juenin qua
„ dir. Mais ce qui est en.

„ l'endroit de la Théologie du P. Juénin ,
 „ (qui est celui que nous venons de rap-
 „ porter,) où ce Théologien l'a pris dan-
 „ le même sens. Qui n'avouera pas après
 „ ce'a , que le P. Juénin & son détenteur ,
 „ se sont eux-mêmes confondus & con-
 „ damnez par leur propre témoignage ?

On avoit prouvé dans l'Ordonnance depuis la page 594. jusqu'à la page 614 que le P. Juénin en étoit également les propositions herétiques extraites du Livre de Jansénius. Il étoit sans doute de la dernière importance , de renverser les preuves d'une telle accusation. Comme l'Apologiste ne l'a point fait, on conclut avec raison , *qu'il a jugé qu'elles étoient sans repûque.* Il s'est simplement restreint à comparer les propositions de Jansénius avec d'autres qu'il dit avoir tirées du Pere Juénin, comme si la différence de ces textes suffisoit pour persuader tout d'un coup, que leurs opinions sont fort opposées. M. de Meaux rappelle ici les endroits de son Ordonnance, où il a fait voir que cette incompatibilité est chimérique , & qu'on peut parler comme parle le P. Juénin, sans renoncer aux Heresies de l'Evêque d'Ipres. „ On apprend dans ces endroits,
 „ que quand le P. Juénin assure que le
 „ juste ne manque jamais en tems & lieu de
 „ la grace suffisante , il entend seulement
 „ que le juste a pour lors une grace qui

„ lui donne le pouvoir imparfait de faire
 „ le bien : doctrine qui se concilie sans
 „ peine, avec l'erreur de la première pro-
 „ position. Quand il dit qu'on résiste
 „ à la grace intérieure, & que le S. Siège a
 „ justement condamné le sentiment contraire,
 „ il veut dire seulement qu'on ne fait pas
 „ toujours avec la grace intérieure, le
 „ bien auquel elle excite la volonté : ex-
 „ plication qui ne contient rien de con-
 „ traire à l'erreur de la seconde propo-
 „ sition. Quand le P. Juenin assure que
 „ pour mériter ou démeriter, on doit être li-
 „ bre, non seulement de la contrainte, mais
 „ encore de la nécessité; on doit dire pour le
 „ concilier avec lui même, qu'il entend
 „ seulement qu'on doit être exempt de la
 „ nécessité naturelle, ou de la nécessité
 „ volontaire immuable : dogme qui s'ac-
 „ corde aisément avec l'erreur de la troi-
 „ sième proposition. Enfin, nous avons
 „ prouvé, poursuit M. de Meaux, que
 „ quand le P. Juenin dit par une conclu-
 „ sion expresse, que *Jésus-Christ est mort*
 „ *pour chaque homme en particulier, sans*
 „ *distinction, si on a égard à, à volonté an-*
 „ *tecedente*; il n'entend autre chose, sinon
 „ que la volonté que *Jésus-Christ* a
 „ de sauver tous les hommes qui ne
 „ pas du nombre des Elus, n'est qu'une
 „ simple complaisance qui ne lui fait
 „ faire ni ne vouloir pour leur salut;

D E C E M B R E 1712. 659

nous avons montré aussi que ce sentiment est équivalement le même que celui que renferme la cinquième proposition condamnée comme *impie, blasphematoire, & hérétique.*

Voilà ce que nous avons crû pouvoir extraire de cette Réfutation. Ceux qui la l'ont, s'apercevront d'abord que M. de Meaux n'y évite aucune des difficultez qu'on lui propose, & qu'il n'extenué jamais les objections. On trouve à la fin du volume, une Réponse aux *Courtes Reflexions sur le Mandement de M. de Bissy, Evêque de Meaux*, qui sont à la fin d'un Libelle intitulé *Prejuge légitime pour la défense des Reflexions sur le Nouveau Testament, &c.*

BERNHARDI ALBINI Oratio de Incrementis & statu Artis Medicæ seculi decimi-septimi; dicta ad diem 5. Idus Februar. 1711. cum Magistratu Academico se abdicaret. *Lugduni Batavorum, apud Samuelem Luchtmans, 1711.* C'est-à-dire: *Discours sur les progrès & sur l'état de la Médecine pendant le dix-septième Siècle; par Bernard Albinus, &c. A Leyde, chez Samuel Luchtmans, 1711. in 4. pp. 49.* se trouve à Amsterdam chez les Waesberge.

L'ORATEUR commence son Exorde par des réflexions générales sur la naissance

sance & sur les progrès des Sciences & des Arts. Il en reconnoît différentes causes; le genie particulier à certains peuples, le tour d'esprit de certaines familles, l'émulation, le goût du siècle, la mode. C'est ainsi que les Atheniens naturellement eloquens, produisoient quantité d'Orateurs, pendant qu'il ne s'en trouvoit pas un à Lacédémone. C'est ainsi que la seule famille des Cicerons en a donné trois à Rome, qui se sont succédez l'un à l'autre. C'est ainsi que différens siècles ont vu naître & ont vu cultiver divers genres de sciences. Dans le sixième siècle, par exemple, & au commencement du dix septième, les deux Scaliger, Casaubon, Saumaise, Heinsius, Gronovius, & d'autres déterminèrent presque tous les beaux esprits de leur temps à se jeter dans la Critique & dans la Philologie. Aujourd'hui, c'est l'Auteur la plupart des Sçavans tournent leurs vues du côté des Mathématiques. Cette variation que le cours de plusieurs siècles apporte dans l'étude des Sciences, donne occasion à M. Alb. nus de les comparer aux maladies épidémiques, dont quelques-unes se répandent & se multiplient pendant certaines saisons & certaines années, pour disparaître ensuite peu à-peu, & faire place à d'autres. On ne finiroit pas, si l'on vouloit parcourir toutes ces revolutions littéraires. Aussi n'est

ce pas le dessein que s'est proposé l'Auteur dans ce Discours. Il se borne à nous y tracer en peu de mots une hîtoire de la Médecine du siècle passé ; sujet qui lui convenoit d'autant mieux, qu'étant Médecin, il doit être exactement informé des changemens arrivez depuis un siècle dans cette profession. C'est de quoi il nous donne des preuves, en suivant pied-à-pied les accroissemens que la Médecine a reçus depuis cette époque dans ses principales parties, telles que l'Anatomie, la Botanique, & la Chymie.

Les découvertes les plus importantes de l'Anatomie, sont certainement le fruit des dissections auxquelles on s'est appliqué pendant le dix-septième siècle : mais les fondemens en avoient été jettez dès le milieu du seizième. Ce fut alors qu'*André Vesale* publia son Cours d'Anatomie, qui fut regardé comme un chef-d'œuvre, & qui en répandant de nouvelles lumières sur cette partie de la Médecine qu'on avoit fort négligée depuis *Galien*, reveilla le goût des dissections, & forma des Anatomistes qui se distinguèrent à l'envi. *Fallope* disciple & successeur de *Vesale*, & *Fabrice d'Aquapendente*, instruit par l'un & par l'autre encherirent sur les découvertes de leur Maître. D'autres à leur exemple s'engagèrent dans les mêmes recherches ; tels furent *Ingrassia*, *Columbus*,

*Casseri*us, *Spiegel*ius, *Arant*ius, *Pu*lla.ëus, & *Riolan* le Pere. Ces Anatomistes s'observoient avec toute la défiance que l'émulation a coutume de faire naître entre des rivaux qui courent la même carrière. Ils ne se pardonnoient rien, ils relectoient mutuellement leurs meprises, & souvent se traitoient de plagiaires, chacun voulant s'attribuer la gloire d'une même découverte. L'Auteur nous donne ici un détail de ces disputes qui peut servir à l'Histoire de l'Anatomie. *Columbus* accusoit *Carpus* de mauvaise foi pour avoir dissimulé que la découverte des osselets de l'oreille étoit due à *Carpus*. *Fallope* d'un autre côté, quoiqu'admirateur perpétuel de *Carpus*, ne laissoit pas en décrivant les points lacrymaux trouvez d'abord par *Beringarius*, de taxer de négligence son Maître qui avoit oublié d'en parler. *Columbus*, *Ingrassia*, & *Eustachius* se disputoient la découverte de l'os naviculaire, & chacun s'en faisoit honneur. *Fallope* vouloit aussi la revendiquer comme son bien, mais enfin touché d'un remors, il avoua qu'il le appartenoit à *Ingrassia*. A propos *Fabrianus* eut-il bien connoître les valvules des veines, qu'il s'éleva trois ou quatre Anatomistes qui prétendirent les avoir découvertes avant lui; entorte qu'on ignore si c'est à *Sylvius*, à *Fra-Paolo*, à *Columbus*, ou à *Salerno Alberti* qu'on en a l'obligation. *Eustachius*

ebius laissa tomber dans l'oubli ce que son prédécesseur *Columbus* avoit enseigné avec tant de soin dans la même chaire, touchant la circulation du sang dans les poumons & l'usage de cette partie. La *veine blanche d'Luftachius* eut le même sort, & quelque merveilleuse que fût cette découverte, elle demeura négligée jusqu'à ce que *Harvey* & *Pecquet* la produisirent au grand jour. *Columbus* ayant trouvé le muscle oblique externe de l'œil, sans en pouvoir deviner l'usage, *Fallope* plus clairvoyant ou plus heureux, non seulement en donna une description plus exacte, mais y joignit celle de l'oblique interne, & de sa poulie, inconnue jusqu'alors, & marqua les véritables fonctions de ces deux muscles. Tels furent les premiers succès qui accompagnèrent le renouvellement de l'Anatomie, & qui donnerent lieu de bâtir en plusieurs endroits des Amphithéâtres Anatomiques, & de gager des Professeurs, pour enseigner publiquement cette Science.

Ces marques de distinction redoublerent l'ardeur qu'on avoit déjà pour ce genre d'étude, & nous valurent dans la suite ces preuves surprenantes de l'industrie & de la sagacité des Médecins à développer les ressorts les plus caches du corps humain, & à nous en apprendre la mécanique. *Harvey* signala le commencement

du dix-septième siècle par l'éclatante découverte de la circulation du sang, qui sembloit renverser tous les principes de la Médecine, & remettre pour ainsi dire les Médecins aux premiers élémens de leur profession. *Harvey* ne manqua pas de contradicteurs. Les uns, comme *Primerose*, *Parisan* & *Liceti*, s'inscrivirent en faux contre sa nouvelle doctrine. D'autres voulurent lui ôter la gloire de l'invention, en soutenant que *Cesar Cremonin* & *André Césalpin* avoient entrevû la circulation du sang; que le Philosophe *Empédocle* en avoit eu quelque idée; qu'*Aristote* avoit reconnu le mouvement du sang vers le cœur; ce qui même n'avoit pas été entièrement ignoré d'*Hippocrate*. *Riclan* vouloit assujettir cette circulation à d'autres loix que celles qu'établissoit *Harvey*, qui d'ailleurs avoit des partisans d'un grand poids dans la personne de *Plempius*, de *Walée*, de *Conring* & d'*Ent*. Enfin la circulation d'*Harvey* ayant prévalu & ne pouvant plus être revoquée en doute, il étoit question d'en assigner la véritable cause. *Descartes*, *Hogelande* & leurs Sectateurs la mettoient dans le mouvement des liquides. D'autres, comme *Lower* & *Stenon*, s'attachèrent à développer la structure du cœur, & trouverent que c'étoit un véritable muscle creux formé de divers plans de fibres entrelassées, & dont l'action n'a-

voit

voit d'autre usage que celui de pousser le sang dans toutes les parties de l'animal. La decouverte de la circulation fraya le chemin a deux autres , qui furent celles des routes du chyle trouvées par *Aelius* & par *Pecquet* ; & celle des vaisseaux lymphatiques due à *Bartholin*, à *Rudbeck*, & à *Ruych* qui en fit voir les valvules. Peu de tems après, les sources de la salive furent manifestées dans les glandes maxillaires par *Warthon*, dans les parotides par *Stenon* & *Blasius*, dans les glandes situées sous la langue , par *Rizz* ou *Bartholin*, & dans les glandes de la membrane pituitaire, par *Schneider*. Le canal du pancreas avoit été inconnu jusqu'à *Wirsung* qui le decouvrit , & les glandes innombrables qui composent ce viscere n'échaperent point aux yeux de *Peyer* & de *Brunner*. *Malpighi* montra que la plupart des membranes étoient autant de tissus glanduleux ; & ses découvertes sur la structure des poulmons, du foye, de la rate, de l'épiploon, du cerveau, des reins, de la peau, de la langue, &c. rend a son nom immortel. Des le milieu du seizième siècle, *Jacques Syrius* avoit beaucoup éclairci cette partie de l'Anatomie qui regarde les muscles, les veines, les arteres, & les nerfs, en les attribuant dans un ordre plus methodique. Mais son travail n'est pas comparable a ce que nos

Modernes y ont ajouté pour le perfectionner. L'Auteur n'oublie pas de remarquer qu'un des principaux avantages qu'on a recueillis des dissections réitérées, a été de pénétrer dans les mystères de la génération, en examinant la structure des organes qui y sont destinez. On est redevable de ces connoissances à *Harvey*, à *Swammerdam*, à *Graaf*, à *Van-Horn*, & à *Stenon*. M. Albinus termine ce dénombrement par les découvertes que l'on a faites sur la structure de l'œil & sur celle de l'oreille.

Il vient ensuite à la Botanique, dont les progrès n'ont été ni moins considérables ni moins rapides. A peine au commencement du siècle passé connoissoit-on six mille plantes; & c'est à leur donner quelque arrangement, que *Gaspard Bauhin* employa 40. années d'un travail assidu. Les recherches & les voyages de nos Botanistes leur ont découvert plus de quatre mille Plantes nouvelles; en sorte que la Botanique a fait dans le dernier siècle presque autant de chemin, qu'elle en avoit fait dans les dix-neuf précédens à remonter jusqu'à celui d'*Hippocrate*. Cette prodigieuse multitude de Plantes devenoit un chaos pour les Etudians. Il falloit les ranger dans un ordre méthodique qui pût en faciliter la connoissance. C'est dans ce dessein, que les Botanistes se sont appli-

qués

quez à imaginer différentes méthodes capables d'applanir les difficultés d'une étude où l'on n'appercevoit ni fond ni rive. Gesner, Columna, Cesalpin, ont ouvert depuis des vûes sur cet article, que Morison, MM. Ray & Tournefort ont étendues dans la suite, & que ce dernier sur tout semble avoir poussées aussi loin qu'elles pouvoient aller. De plus le grand nombre de jardins publics établis pendant le dernier siècle, & dans lesquels on rassemble & l'on cultive la plupart de ces Plantes, offrent une grande commodité à ceux qui veulent s'adonner à la Botanique.

Theophraste Paracelse, dès le seizième siècle, entreprit de reformer la Médecine, en y introduisant les principes & les remèdes chimiques. Il assaisonna cette nouvelle doctrine de termes mystérieux qui lui étoient particuliers, tels que son *être pargoique*, son *être cazastrique*, son *archée*, son *leffas*, son *flannar*, &c. Il fit grand nombre de disciples, qui pourtant formerent dans la suite différens partis. Sa méthode inouïe jusqu'alors lui suscita une infinité d'adversaires. La Faculté de Paris parut une des plus attentives à s'opposer aux abus d'une pareille Médecine, qui ne laissa pas malgré ces oppositions, de faire des progrès. Vanhelmont au commencement du siècle suivant, le fit Chef d'une nouvelle Secte de Médecine, qui

non très-propre à mettre
fermens les plus cachez. De
decine tira du fond inepuis
mie une infinité de remedes
richit.

Cependant le Cartesiano
mant inseparablement les esprits
de geometrique & aux princ
ques, les Meleus en tiennent
application a leur art, & a
plus de justice dans leurs

A la vûë d'un si grand
couvertes en Medecine il y
tonner (dit l'Auteur) qu'il m
à peu près autant de malade
pond-il) on cessera d'en être
que l'on considerera que m
ces nouvelles lumieres la M
encore que dans son enfance
faut une longue suite de sicc
conduire à sa perfection. C
tâche de mettre dans un ple
faisant voir combien il reste d
couvrir dans l'Anatomie, comb
ranique est encore imparfaite

à la connoissance des vertus des Plantes en un mot, combien la Médecine est pauvre en bonnes observations. En effet on ne s'est gueres mis en peine de les rendre utiles à la postérité en les publiant, que depuis le quatorzième siècle; & toute l'Antiquité ne nous fournit rien en ce genre que ce que nous ont laissé *Hippocrate & Galien*.

Cet extrait suffit pour faire sentir que ce n'est ici qu'une ébauche; un *Dictionnaire* public, tel que celui-ci, ne souffrirait pas de plus grands détails. Il seroit à souhaiter que l'Auteur voulût exécuter lui-même le plan qu'il nous y trace, & qu'il nous donnât une histoire suivie & bien circonstanciée de la Médecine du siècle passé. Ce seroit un supplément considérable à l'Histoire de la Médecine de *M. Le Clerc* qui est demeurée imparfaite.

MICHAELIS BERNHARDI VALENTINI Archiatri Aſſo Darmſtadini Phil. & Med. PP. &c. *Novellæ Medico-Legales, seu Reſponſa Med.co-forenſia ex archivis celebriorum Facultatum Academicarum continuata, cum introductio- ne generali Directioni loco ſerviente: Accedit ſupplementum prædictatum Medico-Legalium Apologeneum. Francofurti ad Moenum, apud Herodes Zuerianos & Joannem Adamum Jungerum. 1711.*
C'eſt-à-dire, *Nouvelles de Médecine & de*

Jurisprudence par Bernard Valentini, contenant les Réponses des plus celebres Facultez de Médecine sur plusieurs sortes de cas concernant la Médecine, la Chirurgie, la Pharmacie, avec une Introduction générale à la lecture de l'Ouvrage, & un supplément aux Pandectes, que l'Auteur a données il y a quelques années. A Francfort sur le Mein, chez Jean Adam Jungius. 1711. Vol. in quarto, pp. 1250. se trouve à Amsterdam chez les Waesberge.

CET Ouvrage de Monsieur Valentini est dans le même goût que les Pandectes de Médecine & de Jurisprudence recueillies par le même Auteur, desquelles nous avons donné l'extrait dans le vingt-huitième Journal de 1702. p. 702. Il y a ici un grand nombre de cas differens. On examine si une femme qui dort peut devenir enceinte à son insçu, si le terme de l'accouchement peut aller jusqu'à douze mois, quelles sont dans les hommes les conditions nécessaires pour être capable d'avoir des enfans: matiere que les Lecteurs nous dispenseront d'approfondir ici, & qu'ils pourront consulter dans le Livre de nôtre Auteur: si le mariage d'un eunuque est valable, s'il y a des signes de virginité, si les hermaphrodites, en cas qu'il y en ait, peuvent se marier, comment on peut connoître si une personne que l'on trouve

mor-

morte dans l'eau, y a été jettée morte ou vivante ; si lorsque le cadavre d'un homme mort vient à saigner en présence de la personne que l'on soupçonne de l'avoir tué, on peut sur ce signe augmenter son soupçon. Ces questions sont suivies d'un grand nombre d'autres concernant la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie. L'Auteur rapporte sur chacune les décisions des plus célèbres Facultez de Droit & de Médecine. Nous nous contenterons de l'exemple suivant. Il s'agit d'une femme mariée qui accouche douze mois après que son mari est parti pour l'armée ; là-dessus le mari accuse sa femme d'infidélité, on demande s'il est bien fondé dans son accusation. La Faculté de Droit de l'Université d'Ingolstad consultée sur ce sujet, répond qu'encore que le terme de l'accouchement semble fixé au septième & au neuvième mois, il y a néanmoins des exemples qui empêchent de douter qu'il ne puisse s'étendre au delà. On appuye cette décision de plusieurs autoritez. Mais ce cas & les autres qui sont renfermez dans ce Recueil, sont accompagnez d'un si grand nombre de circonstances, ou roulent sur des matières si délicates, par rapport à la bienséance de notre langue, que nous croyons plus à propos de renvoyer là-dessus le Lecteur au Livre même.

Historia Philosophiæ, vitas, opiniones, resque gestas & dicta Philosophorum Sectæ cujusvis complexa, Auctore THOMAS STANLEY, ex Anglico sermone in Latinum translata, emendata, & variis Dissertationibus atque observationibus partim aucta. Accessit Vita Auctoris. Lipsiæ, apud Thomam Frisch 1712. C'est à-dire, Histoire de la Philosophie, contenant les vies & les opinions des Philosophes de chaque Secte : composée en Anglois par Thomas Stanley ; traduite en Latin, corrigée, & augmentée de plusieurs Dissertations & de diverses Remarques. On y a joint la vie de l'Auteur. A Leipzig, chez Thomas Frisch. 1712. in 4. pp. 1222. sans y comprendre les Tables. Se trouve à Amsterdam, chez les Wæesberge.

PARMI les différentes parties qui composent l'Histoire Littéraire, on peut dire que celle qui concerne les Sciences, les beaux Arts, & ceux qui en ont fait profession, est une des plus curieuses & des plus intéressantes. En effet, rien ne contribue davantage à nous faire bien connoître les hommes en général, que d'examiner leur manière de penser dans les divers pays & dans les divers tems ; de remonter jusqu'à la source & à l'origine de leurs opinions, de leurs dogmes, de leurs découvertes les plus utiles ; d'en suivre de siècle

en siècle les progrès, la décadence, le renouvellement; de démêler le génie & le caractère de ceux qui en ont été les Auteurs, & de rechercher dans cette vue jusqu'aux moindres circonstances de leurs vies. C'est à quoi le célèbre Stanley s'est appliqué par rapport à l'ancienne Philosophie & aux anciens Philosophes, dont il nous donne dans ce gros volume l'Histoire la plus complète & la plus détaillée qu'il ait encore paru. Tout ce que nous avons vu jusqu'ici sur cette matière, comparé avec cet Ouvrage, ne peut passer que pour une ébauche, & il est surprenant que nous n'ayons rien de moins achevé en ce genre, que ce qui nous reste de l'Antiquité. Ce n'est pas qu'un grand nombre de Grecs n'aient travaillé à écrire les vies de leurs Philosophes; mais de plus de vingt Auteurs qui se sont exercés à composer de ces sortes de Recueils, & dont l'Histoire nous a conservé les noms, il n'y en a que trois, *Dugent Laerte*, *Lucretius*, & *Hevchius de Milet*, dont les écrits soient venus jusqu'à nous. Encore s'en faut-il beaucoup, que nous ne puissions tirer d'eux toutes les lumières nécessaires sur cet article; puisqu'outre qu'ils ont donné plusieurs particularités d'ailleurs les plus utiles qu'ils nous ont laissées, ils n'ont point parlé de plusieurs Philosophes, dont par conséquent il faut emprunter l'Histoire ailleurs.

eurs. A l'égard des Modernes qui ont tourné leurs études de ce côté là, tels que *Raffius* le Pere dans son *Traité de Philosophie* & *Philosophorum Sectis*, *Georges Horvins* dans ses sept Livres de l'*Histoire Philosophique*, ou il parcourt toutes les Sectes jusqu'à nôtre tems; *Jossius* dans ses quatre Livres de *Scriptoribus Historia Philosophica*, & quelques autres, ils se sont contentez de tracer un plan qu'ils n'ont pas eu le courage d'exécuter.

Il ne suffisoit pas pour y réussir, de consulter les trois Historiens Grecs que nous venons de nommer. Il falloit de plus avoir recours à tous les anciens Ecrivains, les lire dans le dessein d'éclaircir l'Histoire de la Philosophie, & ne rien laisser échapper de ce qui pouvoit y avoir quelque rapport. C'est justement le parti qu'a pris Stanley. Par un travail infatigable & une prodigieuse lecture il est parvenu à dépouiller, pour ainsi dire, toute l'Antiquité Gréque & Latine de ce qui appartenoit à l'Histoire Philosophique; & c'est du tissu de ce nombre infini de passages recueillis de tous côtez, qu'il a formé l'Ouvrage dont nous rendons compte, qui semble ne laisser rien à désirer sur un semblable sujet. Il l'avoit écrit en Anglois, & l'avoit publié avant l'âge de 28. ans, c'est à-dire, en l'année 1660. On en vit une seconde édition en 1687, aussi en Anglois.

Enfin comme il étoit fâcheux que l'Auteur d'un Livre de cette importance parlât un langage qui ne fût presque entendu que de la Nation, & qu'on avoit fait de frequens fonnais pour une version Latine, qui pût en rendre la lecture universelle; il s'est trouvé un sçavant homme qui a bien voulu se charger du soin d'une pareille traduction. Mais, ce n'est pas borné aux simples devoirs de simple interprète: il s'est proposé de pénétrer à quelque sorte avec Stanley la pensée de son Ouvrage si utile, en travaillant à le perfectionner. Dans cette vue, il a ajouté toutes les citations qui se trouvent à la marge du texte Anglois, & en a corrigé un grand nombre. Il a éclairci par ses notes les passages Grecs ou Latins, dont Stanley semble n'avoir pas bien pénétré le vrai sens, ou qui demandent de plus amples explications. Outre cela comme l'Auteur n'a pas fait difficulté en plus d'un endroit de traduire en Anglois les Dissertations entières de quelques Sçavans, pour donner un nouveau jour aux matières qu'il traitoit; le Traducteur Latin a jugé à propos, d'en ajouter quelques autres qui tendent au même but. De plus, il a inséré divers suppléments, d'augmenter du texte de l'Auteur, par deux crochets qui les renferment. D'un autre côté, il a eu devoir retrancher certains morceaux qui

Stanley s'étoit donné la peine de traduire en faveur de ses Compatriotes ; mais qui tant tirez d'Ouvrages connus de tout le monde , auroient inutilement grossi ce volume. Telles sont la Comedie des *Nutes* d'*Aristophane*, & les *Descriptions* de *Sextus Empiricus*. Quant à l'Histoire de la Philosophie Orientale, comme le celebre M. *Clerc* en a publié une version Latine enrichie de sçavantes remarques , & accompagnée d'une Table très-instructive ; le Traducteur ne pouvoit mieux faire que de l'adopter , & par là il s'est dispensé d'en donner une nouvelle.

L'Ouvrage dont il est question, paroît ci divisé en quinze Parties. Dans la premiere on traite des sept Sages de la Grèce ; dans la seconde de la Secte *Ionique* ; dans la troisieme de *Socrate*, de ses Disciples, & des quatre Sectes *Cyrenaïque*, *Meurique*, *Eluïne* & *Fretrienne*, qui n'ont duré que fort peu de tems ; dans la quatrième de *Platon* & de la Philosophie *Académique*, tant ancienne que nouvelle ; dans la cinquieme d'*Aristote* & des *Peripateticiens* ; dans la sixieme des Philosophes *Stoïques*, *Antisthene*, *Diogene*, &c. dans la septieme de *Zenon* & de la Philosophie *Stoïcienne*, dans la huitième de *Pythagore* & de la Secte *Italique* ; dans la neuvieme d'*Héracle*, qui ne laissa aucuns Sectateurs ; dans la dixième de la Secte *Épici-*

losophes que depuis *Pythagore*. Du reste on ne convient guères du nombre de ces *Sages*, ni de ceux qui doivent avoir place parmi eux; & l'on peut consulter Stanley sur les variations des Anciens dans ce dénombrement. Il a joint aux vies de ces Philosophes, celle de *Sossadès*, qui avoit recueilli leurs préceptes, & celles du Scythe *Anacharsis*, de *Myson*, d'*Epiménide* & de *Phérécyde*, qui ont tous été contemporains de ces *Sages*, & à qui l'on a souvent accordé le même titre.

II. La Philosophie Gréque se partagea en deux branches ou en deux Sectes principales après *Thalès*. *Anaximandre* son disciple fut Chef de la première qu'on appella *Ionique*, à cause du Pays où elle avoit pris naissance. *Pythagore* ayant établi son Ecole en Italie, y fonda la Secte *Italique*. *Anaximandre* s'écarta du sentiment de son Maître, au sujet du premier principe des corps, qu'il prétendoit être l'infini, & non pas l'eau. Il observa le premier l'obliquité du Zodiaque, & fut l'inventeur des Cartes Géographiques & des Cadrans. Mais Stanley soutient, après *Saumaïse*, que toute la Gnomonique d'*Anaximandre* se réduisoit à marquer simplement les Equinoxes & les Solstices, sans indiquer les heures, dont la division n'a été en usage que long-tems après. Ce Philosophe eut pour successeurs *Anaximé-*

re, Anaxagore, & Archelaus qui eut Socrate pour disciple.

III Socrate natif d'Athènes, & fils d'un Sculpteur, fut pere d'une nouvelle Secte de Philosophie, qui négligeant les spéculations Physiques, faisoit son capital d'enseigner la vertu, & de régler les mœurs par l'établissement des meilleures Loix. Nous ne croyons pas nous devoir étendre sur ce qui regarde ce Grand Homme, qui est suffisamment connu. Nous nous contenterons d'avertir que l'Auteur n'oublie rien de ce qui concerne l'éducation de Socrate, sa manière de philosopher, ses dogmes par rapport à la Métaphysique, à la Morale, & au Gouvernement; les circonstances qui précèdent, qui accompagnerent & qui suivirent sa mort; le Demon ou le Genie de ce Philosophe: & comme les Sçavans se trouvent partager sur ce qu'il faut croire de ce dernier point, le Traducteur a fait imprimer une longue Dissertation de M. *Mearius* touchant le Demon de Socrate, dans laquelle ce sçavant Moderne semble avoir épuisé la matiere. On trouve à la fin de cette vie de Socrate ce qui nous reste de ses Ecrits, c'est-à-dire quelques Lettres, dont il ne paroît ici que la version Latine.

Après Socrate viennent plusieurs de ses Disciples, tels que *Xenophon, Eschane,*

Criton, Simon, Glaucon, Simmias & Cratylus. Cela est suivi d'une Table qui nous fait sous nos yeux la succession Chronologique des Philosophes depuis Thales jusqu'à Aristote.

La Philosophie Ionique qui jusqu'à Socrate avoit été renfermée dans une seule école, forma plusieurs Sectes après sa mort, dont les unes subsisterent long-temps & les autres ne furent pas de longue durée. On compte parmi ces dernières la Cyrenaïque, la Mégarique, l'Élée & l'Érétrienne. Nous ne nous arrêterons que sur la dernière.

Aristippe de Cyrene, disciple de Socrate, en fut le Chef. Il mettoit le souverain bien dans la volupté, & ne croyoit que la vertu est mal, qu'autant qu'elle conduisoit à cette fin. Le juste & l'injuste (selon lui) étoient purement à bitraire, & bien loin d'avoir leur principe dans la nature des choses, ne dépendoient que de l'opinion & de la coutume. Il ne se connoissoit que deux passions, le plaisir & la douleur, sur lesquelles il faisoit reposer toutes les actions humaines, & dont les variétés mêmes étoient (selon lui) la suite des différentes complexions. Il se moquoit de cette tranquillité d'une âme exempte de toute passion, dans laquelle certains Philosophes faisoient consister le souverain bonheur ; & à vouloir cette

due indolence un état fort connu.
Les maxims de ce Philosophe ré-
sultent à ses dogmes : c'est-à-dire qu'il
sa vie dans les plaisirs. Ce caracte-
re acquit la bienveillance de Denys ty-
sicile, qui s'accommodoit beau-
coup du libertinage d'une pareille
philosophie que de l'austérité de celle de
Socrate, car ces deux Philosophes lui fai-
rent Cour en même tems.

Sur le grand nombre de bons mots
encontrés ingénieusement attribués au
philosophe Anaxippe & recueillis avec
son nôtre Auteur, celles-ci entr'ai-
raient d'être remarquées. Interro-
gé Denys, quel motif l'avoit amené
à cela, il répondit, que c'étoit pour lier
une espèce de commerce, qu'ils se
faisoient mutuellement ce qui leur man-
quoit des préceptes Philosophiques, l'au-
tre n'en avoit point. Ce même
lui ayant dit, comme par repro-
che qu'on voyoit toujours les Philoso-
phes à la porte des Grands, mais qu'on
n'y voyoit pas les Grands à la porte des
Philosophes, c'est, (répondit Anaxippe)

*Philosophes comme sont leurs besoins
et les Grands ignorent les leurs. Un au-
tant vaut cette assidue des Philo-
sophes des Grands pour montrer
richesses sont préférables à la li-
berté, c'est (dit Anaxippe) comme y a*

ce que les Medecins frequentent les malades & ne
voulait inferer qu'il vaut mieux être malade que
Medecin. Quelqu'un lui ayant fait un
compliment de condoléance sur ce qu'il
avoit perdu une terre : c'est à moi d'être un
Philosophe) a vous faire un tel compliment
car vous n'en avez qu'une, & il m'en a trois.

Les anciens ne s'accordent pas sur le
nombre des livres d'Aristippe : quelques-
uns mêmes assurent qu'il n'a point eu
d'Ouvrages. Quoi qu'il en soit, nous
avons encore aujourd'hui sous son nom
quatre Lettres recueillies par Allatius, & ces
celles de Socrate. Stanley nous parle de
Disciples de ce Philosophe, & de ceux
qui se sont distinguez dans les trois autres
Sectes, qui avec la Cyrenaïque, & Socrate
font le sujet de cette troisième partie. Nous
continuerons à parcourir les autres le Mois
prochain.

*Poemes & autres Poësies de * * ** A Paris
chez Jaques Collombat, Imprimeur ordi-
naire des Batimens, Arts & Manufactures
du Roi, & de feuë Madame la
Dauphine, rue saint Jaques au Pelican
1712. in 12. pagg. 540.

QUOIQUE le nom de l'Auteur ne pa-
roisse pas dans le titre de ce volume
la plupart des Lecteurs se le rappelleront.

Chant. Dans le premier Chant qui se fait sur les mœurs du Prédicateur il donne par étendue à la peinture des peus au vici les Prédicateurs sont exposés. Il observe que souvent

*En prêchant la Vertu, la Vertu se relâche,
Et l'on croit même encor devoir se vanter
Par l'écume & le vin qu'on prend à la source.*

Dans le second Chant l'Auteur nous offre de nouvelles images de ce qu'on ne voit guère. Il fait connoître celui de la source par cette comparaison :

*Un fleuve que le vent qui le ronge,
Ne fait point de son lit s'écarter,
Ainsi qui tantôt tranquille, & tantôt en
l'orage*

*N'a que les mêmes eaux & les mêmes bords,
Ainsi toujours égal doit ton, ne en se trouvant
Tantôt couler tranquille, & tantôt en
touchant,*

*Courir impétueux où ton zèle t'empêche,
Des bornes du Sermon jans que jamais tu ne
te, &c.*

Il a joint à cette comparaison le caractère du livre de l'Ecriture sainte, qui se propose comme le modèle que le Prédicateur doit suivre dans le sien.

*C'est là que par des tours au Prophète empruntés,
Tu verras d'un seul mot les méchants accusés,
Et le juste exalte trouver dans un seul verset
La paix & le bonheur que la vertu renferme.*

Et dans ce Poëme, & dans ses Epîtres où il parle du stile, il fait consister la veritable Eloquence dans la simplicité, & condamne absolument tout ce qui y est opposé. Il ne nous est pas possible d'entrer dans le détail de ses préceptes. Ils sont tous excellens, & exprimez avec beaucoup de grace, & d'énergie. Ceux qu'il donne dans le Poëme de l'Amitié sont aussi solides en eux-mêmes, & aussi estimables pour le tour. Cet Ouvrage commence ainsi :

*Je chante l'Amitié, c'est elle qui m'inspire:
Attentif à ses loix, soumis à son empire,
Toujours pour mes amis plein d'une égale
ardeur,*

Je viens des tièdes cœurs échauffer la froidur, &c.

*Vous qui sçavez remplir un si charmant
devoir,*

Vous qui &c.

*Que je n'ai jamais vûs plus froids, moins
généreux,*

M'oublier inutile, & me fuir malheureux. &c.

Favorisez mes vers, &c.

Il seroit à souhaiter que nous pussions rapporter ici du moins quelques uns des traits dont il peint les vrais & les faux amis. La veritable amitié suppose une pieté sincere :

Peut-on trompant la foi sur les autels jurée,

De la foi qu'on vous donne affermir la durée?

Du tems même du Paganisme,

Lorsque de plusieurs Dieux le dogme si commun

Etonna la Raison qui n'en crut jamais qu'un,
cette maxime passoit pour incontestable:
l'Auteur le prouve par une explication fort
naturelle de l'axiome, *Ami jusqu'aux Autels.*

Dans la I. Epitre on découvre le sujet
des neuf suivantes. Ce sont des réponses
par lesquelles M. l'Abbé de Villiers s'excuse
de suivre le conseil qu'il suppose qu'on lui
a donné de continuer à prêcher, ou de
faire des Livres, ou du moins de travailler
à sa fortune. En traitant le premier arti-
cle, il developpe l'esprit avec lequel on va
au Sermon, & il n'instruit pas moins les
Auditeurs, qu'il a instruit les Prédicateurs
dans l'*Art de prêcher*. Par rapport au se-
cond, il montre entre autres choses,
qu'on ne sçauroit, sans s'exposer beau-
coup, écrire l'Histoire, traiter la Morale,
ou éclaircir la Religion. L'Histoire ancienne
est pleine d'évenemens fabuleux qui rebut-
tent. On se fait des ennemis en parlant dans
l'Histoire moderne, des peres ou des ayeux
de ceux qui vivent encore. La Morale don-
ne occasion à de dangereuses applications.
Les matieres de Religion sont plus périlleuses
encore. On ne voit que trop souvent un
homme

Orthodoxe en son cœur, errer dans ses Ecrits,
& qui pis est, des gens qui

Croyant ne pouvoir sans bassesse

Avouer

*Avouer que des mots à leur plume échappent
Méritent la censure &c.*

...sont mis obstinez au rang des heretiques &c.

A l'égard du conseil de travailler à la fortune, en raillant finement la considération attachée aux richesses, & le besoin qu'on en a même pour paroître vertueux aux yeux du monde, il fait voir combien elles sont funestes,

*Et qu'enfin du salut la route la plus sûre
Est celle où la Vertu se conservant obscure,
Toujours hardi du monde, & toujours combattu,
On n'a pas même à fuir l'honneur de la Vertu.*

L'Épître 11. adressée au célèbre Peintre M. Rigaud renferme d'excellentes instructions pour éviter le ridicule dans lequel est tombé notre siècle, ou par la vanité de ceux qui se font peindre, & la complaisance des Peintres.

Rien ne déguise plus l'homme que son portrait.

Une de ces instructions est qu'on doit bien se garder de donner au portrait un air qui lui sied peu.

*Licence a l'air brutal, la mine d'un Satyre,
Son teint semble peû de la jaune couleur
De l'or qu'il nous dérobe, & dont âpre voleur,
Par l'usure il amasse & met somme sur
somme;*

*Cependant son portrait a l'air d'un honnête
homme.*

Dans la 12. Épître, après avoir montré le ridicule des Tragedies de l'Opera, il

s'attache à prouver que l'amour rend dangereux ces spectacles , & y dégrade les Heros :

L'amour dans les Héros plus propre à nous séduire

Que toute leur vertu n'est propre à nous instruire.

La 13. Epître est une espece de Poétique , où par l'exemple d'Horace , il prétend faire voir que les vers destinez à l'instruction ne demandent pas un tour toujours également harmonieux. La 14. est une défense de la véritable devotion. La 15. une exposition du ridicule de ceux qui ne font pas leur métier. La 16. attaque le faux brillant de l'éloquence affectée. La 17. à feu Monseigneur le Duc de Bourgogne , est un Eloge de ce Prince , & une critique des fausses vertus , & de ceux qui préfèrent les Auteurs modernes aux anciens. Dans la Lettre en vers libres , sont représentés sous une allegorie ingénieuse les deffauts qu'on doit éviter en écrivant soit en vers soit en prose. Quoique la Lettre Gauloise à S. A. R. Mademoiselle ne semble qu'un badinage , elle est remplie de sentimens ; & par un tour également respectueux & spirituel , l'Auteur y donne aux Princes de vives instructions contre leurs flateurs. Dans l'Ode sur la guerre Monsieur l'Abbé de Villiers parle ainsi du vrai Heros.

*Loin d'aimer la guerre, il l'abhorre,
 En triomphant même il déplore
 Les désastres qu'elle produit;
 Et couronné par la victoire
 Il gémit de sa propre gloire,
 Si la paix n'en est pas le fruit.*

La Solitude de la Campagne est une Piece fort brillante, & toute remplie d'images magnifiques, qui détachent l'homme des biens sensibles. On en peut juger par celle-ci :

*Tantôt dans ces chênes superbes,
 Par l'automne déjà flétris,
 Et dont mes pas, dans leur débris,
 Foulent la feuille, avec les herbes,
 Je lis le sort de ces Heros,
 Que la vieillesse, ou le repos
 Fait souvent survivre à leur gloire;
 Je vois ces Ministres mourans,
 Dont la fortune & la mémoire
 S'avilissent dans leurs parens.*

Les Stances sur le séjour de Sucy, renferment autant de portraits, que de strophes. L'Auteur qui de cette maison découvre Paris, & le trouve fort aimable dans l'éloignement, en peint les incommodez, & les vices, avec les couleurs les plus vives. Nous n'en extrairons que ces quatre vers :

*Où parmi les Grands la dépense
 Est une loi pour emprunter :
 Et le luxe, une bienfaisance*

Qui leur défend de s'acquiescer, &c.

L'idée que nous venons de donner des Poësies de M. l'Abbé de Villiers est legere, mais elle suffit du moins pour piquer la curiosité des Lecteurs. Elles font sans doute honneur à nôtre Langue. Il est difficile de dire ce qui surprend le plus, ou qu'un homme qui n'est Poëte que lorsqu'il veut se delasser de ses autres occupations, fasse de si bons vers; ou qu'un Poëte donne, sans devenir froid, de si judicieuses leçons, non seulement sur la probité, la politesse, & le bon goût; mais aussi sur les devoirs que la Religion impose. Le soin qu'il a pris d'éviter les Satyres singulieres, & l'épanchement avec lequel il louë le véritable mérite, découvrent la bonté de son cœur, & vérifient ce qu'il dit dans sa Lettre Gauloise à Mademoiselle:

*Qu'il n'a pas moins de goût & de penchant
A prôner bons, qu'à taire le méchant.*

NOUVELLES DE LITTERATURE.

* DE FLORENCE.

LE Pere Virginio Valsecchi Benedictin joint l'étude du Droit Canonique à celle des Antiquitez avec tant de succès, qu'il vient de donner des fruits de cette double

* Tiré du Journ. de Trev. Mai 1712. p. 916.

D E C E M B R E 1712. 693

ation : un Traité sur les mariages des
ans de famille , & une Dissertation sur
années d'Elagabale marquées sur les
dailles.

*Theologico Canonica de sponsalium, ad in-
tiam parentum, à filio-familias, contra
m voluntatem, cum impari conditionis
illâ mitorum solubilitate, resolutio. Ac-
ent singulorum alma Florentina Universita-
Patrum, aliorumque Theologorum, iuffra-
; excellentissimum D.D. sum in Plano
ro, cum in studio Illo ent no sacram Scrip-
tm, Iben quam, controversias, & sacros
venos presentium subterpiones; itius al-
Florent. Univerpatis, sententia; illust'issi-
r. Equitum iuter desponsatorum impari-
judicia; ac demum, & viri civilis de
em re con ultatio. In folio.*

*De M. Aurelii Severini Elagabali Tribu-
la potestate V' seu de tempore quo initium
hujus potestatis Elagabali potestatem sit.*

Mr. Salvini a donné au Public le second
lume de ses Dissertations Italiennes pro-
ncées dans l'Académie des Apatides,
des questions problematiques propo-
s par le Président de cette Académie.

second volume contient cent Disserta-
ns, & l'Oraison funebre d'Augustin Co-
lini, Fondateur de l'Académie des Apa-
tes, qui la recommanda en mourant à
and Duc. Ce Prince, à qui l'amour
tires a été transmis avec le sang des

du

diens, a bien voulu accepter la présidence de cette nouvelle Academie, & a été installé dans le même Palais avec l'Académie Florentine & l'Académie de la Crusca.

Mr. l'Abbe Salvini va nous donner l'historie de l'Académie Florentine. Parmi le grand nombre de vies des Sçavans qui entreront dans cet Ouvrage, celle de cet Académicien écrite par Mr. Viviani attirera naturellement l'attention des Lecteurs curieux.

* D E C A E N.

Le P. Bumei Jésuite a publié un Poème par un partage en deux livres sur l'Art de la Verrerie.

De Arte vitraria libri duo, Auctore P. Bumei S. C. E. J. C. Calami, ex lib. Adam. Cavaler. 1712. in 12. pages 53.

Il explique dans le premier livre la formation des cristaux & du verre. Il a fait un génie naturellement poétique pour exprimer heureusement les diverses préparations de la matière dont on fait le verre. Cette difficulté n'ôte rien à la beauté du vers, ni à la finesse de l'expression : la poésie du vers & de l'expression n'ôte rien à l'exactitude des descriptions. La poésie en faisant ce Poème connoît la clarté de quel a été parmi nous l'Art de la Verrerie. Que nous serions heureux si nous possédions

V. 02

* Journ. de Trev. Avril 1712. p. 712.

D E C E M B R E 1712. 695

is étudier toutes les coutumes anciennes de pareils Ouvrages ? La description du Temple de l'Espérance qui finit le tiers livre est pleine d'esprit, il en paraît encore davantage dans le second livre explique les usages du verbe. Notre partage entre les Divinités l'invention de ces usages, les fictions sont bien finies & délicatement touchées.

T A B L E E S L I V R E S, &c.

D E C E M B R E 1712.

<i>de Mr. le Baron de LEIBNIZ, à Mr. Hart-</i> <i>soeker.</i>	605
<i>de Mr. HARTSOEKER.</i>	615
<i>de Mr. BERTRAND sur le mouvement des</i> <i>esclaves.</i>	625
<i>lement de Mr. l'Evêque de M F A L X, avec une</i> <i>Oration pastorale contre un Libelle.</i>	645
H. ALBINI Oratio de incrementis & statu tis Medicæ seculi XVII.	659
H. BERN. VALENTINI Novellæ Medico- gales.	670
STANLEY Historia Philosophiæ.	673
DE VILLIERS. Poemes & autres Poe- mes de Littérature.	684

T A B L E

D E S M A T I E R E S,

*Contenues dans les Journaux des six derniers
Mois de l'Année 1712.*

A

A C A D E M I E, s'il est permis de critiquer dans les Academies.	402
• <i>Acéphales</i> , leurs hérésies.	543
<i>Accouchement</i> , si une femme qui accouche 12 Mois après que son Mari s'est absente peut être juste- ment accusée d'infidélité.	672
<i>Adam</i> , (Mr.) Traduction des Memoires de Mon- tecuculi.	374
<i>Adamites</i> , sentimens de ces Hérétiques.	544
<i>Agapet</i> , Conseils du Diacre Agapet a l'Empereur Justinien.	298
<i>Agae</i> , Etymologie de ce mot.	249
<i>Albinus</i> (Bern.) Discours sur les progrès & sur l'état de la Medecine pendant le XVII. siècle.	659
<i>Alfenus Varus</i> , Edition de ses Ouvrages avec sa Vie.	342
<i>Aliborum</i> , Etymologie de ce mot.	250
<i>Amitié</i> , Nouvelle Edition du Poëme de l'Amitié de l'Abbé de Villiers.	687
<i>Anatomie</i> , Histoire des découvertes Anatomic- ques.	661
<i>Anax-mandre</i> , Chef de la Secte Ionique, ses sen- timens.	680
<i>Antri</i> , Critique de son Livre de la Generation des vers.	3
<i>Anges</i> , ce qu'en pensoient les Juifs.	21
<i>Anzo</i> , sa These sur la question, si l'homme vient d'un Ver.	67

TABLE DES MATIERES.

<i>Animaux</i> , si on en mangeoit avant le deluge.	
55. Comment se fait leur generation	68
<i>Apatistes</i> , Eloge de l'Academie des Apatistes.	402
<i>Appellations</i> , Defense de la Jurisdiction Ecclesiastique concernant les Appellations aux Superieurs Ecclesiastiques.	176
<i>Arippe</i> , sentimens de ce Philosophe. 682. ses bons mots.	683
<i>Asmodee</i> , Dissertation sur le Démon Asmodée	21
<i>Assuerus</i> , qui est celui dont il est parle dans le Livre d'Esther.	26
<i>Astrologie</i> , son origine.	434
<i>Athanase</i> , Patriarche de Constantinople , ses Lettres.	310
<i>Athenes</i> , Fête d'Athenes representée sur une Cornaline antique du Cabinet du Roi.	318
<i>Avarice</i> , suites & effets de cette passion.	263
<i>Audifert</i> , (le P. Hercule) son éloge.	200
<i>Auzan</i> (S.) ses livres sur la Predestination des Saints & le don de perseverance	287
<i>Auteurs</i> , Anonymes & Pseudonymes , Suplement au Recueil de Paccius sur ce sujet 74. Manieres dont un Auteur peut se cacher,	75

B.

B <i>Agilivi</i> , Jugement sur sa Methode de guerir.	282
<i>Banduri</i> (le P.) son Recueil des Antiquitez de Constantinople.	291
<i>Barbeyrac</i> (Jean) Lettre pour defendre son <i>Traite du Jen.</i>	404
<i>Barthesius</i> , son Histoire	351
<i>Basile</i> , Exhortations de l'Empereur Basile a son Fils.	298
<i>Basile</i> (S) Discours de ce Pere traduit en Italien.	403
<i>Batailles</i> , remarques sur les Batailles.	372.

T A B L E

yeux d'y engager l'ennemi. 379	Si les
regards d'en donner. 380	Particularitez de
Baptiste de S. Gotard	
Baptiste, explication d'une Cornaline Antique du	
Cabinet du Roi.	
Baptiste (Rem.) Decouverte de la Quadrature	
du Cercle. 380. Lettre sur cette pretendue de-	
couverte	
Baptiste, explication d'une Inscription de cette	
le par Dodwet.	
Baptiste, ce qu'il compose des Nouvelles de la Re-	
publique des Lettres.	
Baptiste, leur	
Baptiste (Johann) sur les merites de le chon d'écriture	
entre la Vert. & la Vert.	
Baptiste, la Langue Totem. & la Vert.	
ble qu'à Dext. & la Vert.	
Baptiste Jacques, Ce qu'il a fait des Nouvelles	
de la Republique des Lettres	
Baptiste, Medecin de Marseille, Lettre sur	
mouvement des Muscles	
Baptiste, nouveau Projet de Catalogue de la	
bibliothèque.	
Baptiste (Mr. l'Abbé) Lettres de cet Abbé à Mr.	
Baudemont sur la pretendue decouverte de la	
Quadrature du Cercle.	
Baptiste (Henri de) Lejac d'Veaux, Mordant	
& Instruction Historique contre la desense de	
inscriptions Topologiques du F. Juana.	
Baptiste de la Vert. Dissertation sur ce sujet	
Ce que c'est. 103. Pourquoi on l'a apoc.	
de la Vert. & d' Tropietez de ce Medecin.	
105. Si doit ordonner.	
Baptiste, les Ouvrages badins plus estimer que n-	
seigneur	
Baptiste critique par Mr. Hott	
Baptiste (M. de la Vert.) defense d'Hippocrate	
sur les Maladies	
Baptiste, progres de cette science	

DES MATIERES,

Brankman (Henri) son projet de retablir les Ouvrages des anciens Jurisconsultes dispersez dans le Digeste. 342

Brumoi (le P.) son Poëme sur l'Art de la Verrierie. 694

C.

CLAUDANS, qui en est l'inventeur. 680

Calmer, (le P.) Commentaire sur les Livres d'Esdras, de Tobie, de Judith, & d'Esther 20

Camade, étymologie de ce mot. 250

Campagne, Stances sur la solitude de la Campag. 691

Cange (du), les Ouvrages concernant l'Histoire Byzantine. 292

Cartes, Geographiques, qui en est l'Inventeur. 680

Cassien, son Traite de la Protection de Dieu, avec la Refutation. 288

Castro (Alfonse de) Traité touchant les Heresies. 337

Catalogue, nouveau Projet de Catalogue de Bibliothèque 28

Cave (Guil.) Traduction de la Religion des Anciens Chrétiens. 383

Cercle, Decouverte de la Quadrature du Cercle par Mr Bsademont. 520. Lettre sur cette prétendue decouverte. 525

Chanane, Traite des Heures Canoniales, & des Devoirs d'un Canoine. 189

Chant de l'Eglise, Reflexion sur sa beauté & sur l'attention qu'on y doit apporter. 192

Cherets (Rabbi Moïse) Commentaire Hebreu sur le Pentateuque. 469

Chiens, Differentes opinions sur trois Chiens qui ont fait des ravages extraordinaires dans quelques villages d'Allemagne. 346

Chomes, Histoire des Plantes usuelles. 328

Chrétiens, la Religion des anciens Chrétiens 383.

Defendue contre les reproches des Payens. 387

Chrysostome (S.) Homelies de ce Pere traduites en Italien 402

Clement, Disposition & Defauts de son Catalogue de la

T A B L E

la Bibliothèque de l'Archevêque de Rheims.	31
<i>Clerc</i> (J. le) Ce qu'il a composé de la Bibliothèque universelle.	448.
sa Bibliothèque Choisie <i>ibid.</i>	
<i>Cœur</i> , explication de la palpitation du cœur.	549
<i>Colomnes</i> , des Enfans de Seth , pourquoi bâties.	434
<i>Comedie</i> ; si elle est plus propre à reformer les mœurs que la Satyre.	401
<i>Constantin</i> , Porphyrogenete, ses Livres du Denombrement des Provinces de l'Empire d'Orient.	295.
Son Livre du Gouvernement de l'Empire.	296
<i>Constantinople</i> , Recueil de divers Ouvrages touchant l'Histoire de l'Empire d'Orient.	291.
Edition d'un Manuscrit intitulé , <i>Origines de Constantinople</i> .	293.
Antiquitez de cette Ville.	299.
Recueil de Poësies sur ses plus célèbres Monumens.	301.
Catalogue des Evêques & des Patriarches de Constantinople & des Empereurs d'Orient.	302.
Traité de l'Hippodrome de Constantinople.	309
<i>Consultation</i> , Recueil de Consultations de Medecine.	186
<i>Contarini</i> (Camille) Histoire de la dernière Guerre de l'Empereur Leopold & de ses Alliez contre les Turcs.	468
<i>Coste</i> (P.) sa Réponse à une Lettre du P. Tarteron.	59.
sa Traduction de l'Hieron de Xenophon.	366
<i>Crescimbeni</i> (l'Abbé) Commentaire sur l'Histoire de la Poësie Italienne.	595
<i>Crime</i> , quels sont les crimes que l'Eglise a droit de punir.	15
<i>Curateurs</i> , Questions touchant les Curateurs suspects.	97
<i>Cyclope</i> , Description d'un petit Cyclope né à Coppenhague.	228

DES MATIERES.

D.

DANNE M A R C . Portrait du Roi de Danne-
marc sculpté en relief. 465

Dante, si la Langue Toscane lui a plus d'obliga-
tion qu'à Petrarque. 398. Eloge de ses Ou-
vrages. 399

Descartes, Jugement sur la Methode d'un Mede-
cin Cartesien. 279

Despreaux, critiqué par Mr. Huet. 244

Dedwel (Henri) son explication & ses Notes
sur l'Építaphe de Julius Vitalis. 82. sa Lettre
sur deux Inscriptions. 17

Dogmatiques, si les Medecins dogmatiques voient
plus clair que les Empiriques dans les mysteres
de la Nature. 267

Dantier, Dissertation sur le Droit des Fontaines.
350

Dalès, Jugement sur la Methode de ce Medecin.
287

Drandins, Disposition & défauts de son Catalo-
gue. 30

Duret, son jugement sur les Ouvrages d'Hippo-
crate. 214

Durele, Causes de la Dureté. 610. 618

E

EC R I T U R E S a i n t e . Caractere de son Aute. 686

Eggle, Traite de l'Eglise par un Lutherien
contre l'Eglise Romaine. 42. Defense de
la Jurisdiction Ecclesiastique touchant les ap-
pellations. 176

Egypte, Lettres sur l'origine des anciens Dieux
ou Rois d'Egypte 437

Ema, terme consacré aux funerailles, sa signi-
fication. 135

Eloquence, en quoi consiste la veritable Eloquen-
ce. 687

Empiriques, Caractere des veritables Medecins
Empiriques. 266

Engelures, il n'y a point de remede sûr pour la
guerison

T A B L E

guérison de ce mal.	266
Evacu. S'il a eue quelque chose.	466
Escher. Commentaire sur le Livre d'Escher.	26
Etienne. Histoire de la Translation du corps de S. Etienne.	308
Etats. Critique de la maniere dont on croie aujourd'hui.	18
Evangel. nouvelle Concorde des quatre Evange- les.	41
Expérience. Explication de la maxime d'Hippo- crate, <i>L'Experience est trompeuse.</i>	265

F.

FABR. (Basile) Remarques sur la derniere Edition de son Tresor de la Langue Latine.	10
FABRICE. origine & usage de ce terme Remarques sur les Fabriques ou Manufactures d'armes des Romains.	713
FABRICE. Disposition & defauts du Catalogue la Bibli theque de l'Abbe Faultrier.	11
FABRICE. Memoires historiques sur cette Ville.	470
FABRICE. Eveque de Nismes, son Eloge.	200.
Ouvrages,	106
FABRICE. des Heures Canonales defendus. Histoire sur ce sujet.	170
FABRICE. (le P. Claude) son Eloge.	147.
Eloge de ses Ouvrages.	167
FABRICE. (Alatveris) Traitez sur le droit des Judeus, de Chasse & de Paturage.	168

G.

GAILLARD. (le P.) Oraison funebre de le Dauphin & de Madame la Dauphine.	10
GAILLARD. son ignorance sur l'effet que produi- t la Theriaque dans nos Corps.	264.
Jugement sa Methode.	10

DES MATIERES.

<i>Matthias</i> , étymologie de ce mot.	250
<i>Mus romain</i> , Fragment sur son origine.	252.
	257
<i>Nat</i> , Différence de ce mot Latin avec celui de <i>Natio</i> .	87
<i>Néron</i> , sa Thèse sur la génération de l'homme par un Ver.	73
<i>Nestor</i> (Conrad) sa Vie écrite en Allemand.	345
<i>Prêtres</i> , Dissertation sur l'ordre & la succession des Grands-Prêtres des Juifs.	25
<i>Paulin</i> , de Chypre, Patriarche de Constantinople, les Opuscules.	310
<i>Paulin</i> de Tours, Histoire qu'il raconte d'une femme qui avoit offert aux Prêtres un présent considérable.	190
<i>Paulin</i> , Description de l'Eglise de Ste. Sophie.	309
<i>Paulin</i> (Nic. Hier.) Recherches touchant Henri l'Oiseleur.	143
<i>Paulin</i> , la Description du Bosphore de Thrace & la Topographie de Constantinople.	303

67

H.

<i>HAAV</i> (J) Dissertation sur le saignement de nez.	391
<i>Habits</i> , notice des Peintres à l'égard des couleurs des habits qu'ils donnent dans leurs Pièces Historiques.	505
<i>Hagerup</i> (Jean). Theses singulieres de cet Auteur.	229
<i>Hier</i> (Art) Professeur à Caen, Lettres touchant les Poësies.	248
<i>Hier</i> (Nic) Reponse aux Objections de Mr. Leibnitz contre les <i>sanctures Physiques</i> .	615
<i>Hier</i> (Mad) son opinion sur une Cornaline antique du Cabinet du Roi	319
<i>Hier</i> , origine de cette Langue.	173
<i>Hier</i> , sacrifice institué en son honneur par Thémistocle	

T A B L E

<i>fée.</i>	325
<i>Helmont (van)</i> son Systême de Medecine.	667
<i>Hémorragie</i> , Dissertation sur cette maladie.	391
<i>Henri l'Oiseleur</i> , Recherches touchant ce Prince.	143
<i>Hercule</i> , Dissertation sur un Tableau du Jugement d'Hercule. 483. Ordonnance de ce Tableau en général. 488. de la premiere Figure. 495. de la seconde Figure. 499. de la troisieme. 502. des Ornemens de la Piece. 505. Des Ornemens détachez & independans. 515. Conclusion.	517
<i>Heresie</i> , le plus grand de tous les Crimes Ecclesiastiques. 15. Peines Canoniques contre ce crime. <i>ibid.</i> Histoire des Heresies. 536. Leurs Causes.	540
<i>Hermant</i> , Histoire des Hérésies.	536
<i>Heros</i> , Caractere du vrai Heros.	691
<i>Hervart (Abr.)</i> Traité concernant l'office de Notaire.	179
<i>Heumann (Christoph Aug.)</i> Suplément au Théâtre des Livres Anonymes & Pseudonymes. 74	
<i>Heures</i> , Traité des Heures Canoniales, &c. 189. Leur utilité.	191
<i>Hieroclès</i> , Grammairien, son Syncedeme.	295. 296
<i>Hieron</i> , Dialogue de Xenophon qui porte son nom. 366. Quelques particularitez de la Vie de ce Prince & son caractère.	371
<i>Hippocrate</i> défendu au sujet du traitement des Maladies aiguës. 212. 264. Ouvrages qui lui ont été attribuez.	218
<i>Histoire</i> , Elemens d'Histoire.	432
<i>Hombérgh</i> , sa version Latine de la premiere Nouvelle de l'Empereur Justinien.	345
<i>Homme</i> , si l'Homme vient d'un Ver. 67. Livre intitulé <i>les Hommes</i> . 258. Reflexions sur la connoissance de l'Homme.	260
<i>Honneur</i> , Traité du Point d'Honneur.	466

DES MATIERES.

Huet, Evêque d'Avranches, Dissertation touchant le sentiment d'Origene sur l'invocation des Anges & sur l'Eucharistie 171. son Sentiment sur l'origine de la Langue Hebraïque. 174. Dissertation contre Toland. 175. Examen du sentiment de Longin sur le passage de la Genese, *Dieu dit que la Lumiere soit*, &c. 243. Dissertation sur un passage de Virgile 245. sur la Genealogie de la Maison d'Israël. 246. sur l'Origine de la Poësie Française. 248. sur la nature de la Rose. 251

Hyde, son Catalogue de la Bibliotheque d'Oxford. 30

I.

INQUISITION, son établissement. 17. Origine du nom d'Inquisiteur. 18

J.

JAGER (Jo. Wolf.) Traité de l'Eglise contre les Catholiques Romains. 92

Jansénistes, remarques contre ce parti. 546. Caractere des Jansénistes Janenistes. 649

Jarry (l'Abbe de) Oraisons funebres de Louis Dauphin mort en 1711 du Dauphin son Fils & de Madame la Dauphine. 573

Jephre, Remarques sur son veau. 56

Jesuites, leurs Memoires des Sciences & des beaux Arts. 449

Jeu, Lettre de Mr Barbeyrac pour défendre son Traité du Jeu contre un Article des Memoires de Trevoux 404 si les Conventions qui se font entre les Joueurs sont licites & de Droit naturel, lors qu'elles se font librement & sans aucune tromperie de part & d'autre. 417

Journaux, Histoire des Journaux 444. Autres du Journal des Sçavans 445. Autres Jour-

T A B L E

naux François. 446.	Journaux Anglois. 450
Journaux Italiens. 452.	Journaux Latins. 454.
Journaux Flamans. 457.	Journaux Allemans. 458
<i>Judith</i> , Commentaire sur le Livre de Judith. 20	
<i>Juenin</i> (le P.) Mandement & Instruction Pastorale de l'Évêque de Meaux contre la défense des Institutions Theologiques du P. Juenin. 645	
<i>Jugement</i> , Traité du Jugement dernier par Mr. Sherlock. 78. Explication de la Maxime d'Hippocrate, <i>Le Jugement est difficile.</i> 27	
<i>Jusif</i> , Dissertation sur les Grands Prêtres des Juifs. 25. sur leur milice. 27. Remarques sur la maniere dont ils partageoient la Terre. 49 Denombrement des fruits que leurs Prêtres recueillent de leur Ministère. 52	
<i>Julius Vitalis</i> , son Epitaphe avec l'explication. 82. 123. Remarques sur ce nom. 124	
<i>Justinien</i> , Traduction des Nouvelles de cet Empereur. 345	

K.

K A M H A O Σ, Dissertation sur le sens de ce mot dans S. Matthieu. 231	
<i>Kuhnus</i> (J. Gasp.) ses Panegyriques & Discours Academiques. 38	
<i>Kunstel</i> , Dissertation sur les sels des Metaux. 418	

L.

L A C T A N C K, N. Edition de l'Abregé de ses Institutions divines. 252	
<i>Lauterbach</i> , suppléments à son Abregé de Droit. 46	
43. Critiqué. 46	
<i>Leconrt</i> , réfuté sur la Question si l'Homme vient d'un	

DES MATIERES.

<i>d'un Ver.</i>	67
<i>Legon XX Britannique, histoire des services qu'elle a rendus au Peuple Romain.</i>	127
<i>Leibnitz, sa Lettre à Mr. Harrisceker contre ses Conjectures Physiques.</i>	605
<i>Leveque, son invention d'un Jeu pour apprendre la Geographie & le Blazon</i>	70
<i>Leveque, Traite des Avortemens.</i>	472
<i>Leveque, Traite des Avortemens.</i>	350
<i>Leveque, Defenfe de la Jurisdiction Ecclesiastique touchant les Appellations de l'Official de Liege aux Superieurs Ecclesiastiques.</i>	176
<i>Leveque, Dissertation sur le sens du mot <i>Admiration</i> dans S. Matthieu.</i>	231
<i>Litterature, remarques sur les Essais de Litterature.</i>	449
<i>Loix, Reglemens qu'elles peuvent faire sur le Jeu.</i>	413
<i>Louis de France, Duc de Bourgogne & ensuite Dauphin, Recueil de ses Vertus. 160. son Oraison funebre & de Mad. la Dauphine son Epouse par l'Eveque d'Aler 162. Par le P. Genard 167. Par le P. de la Rue. 170. Par l'Abbe du Janay</i>	173
<i>Lois, (Paul) Voyage dans la Grece, l'Asie Mineure, la Macedoine & l'Afrique.</i>	335
<i>Lois, (Giov. Mar) Traduction Italienne de quelques Discours de S. Cyprien & de S. Basile.</i>	403
<i>Lois, (Jac. Frid.) Suplemens à l'Abregé de Droit de Laurerbach.</i>	43
<i>Lumiere, explication de la Refraction & de la Reflexion des Rayons de la Lumiere.</i>	182

M.

MABOUL (Jaques) Evêque d'Aler, Oraison funebre de Mr. le Dauphin & de Mad. la Dauphine.

T A B L E

<i>Maffei</i> (Scipion) Traité du point d'honneur.	466
<i>Maladies</i> , Pratique des Maladies Chroniques.	
165. Methode d'Hippocrate pour le traitement des Maladies aiguës.	218
<i>Malebranche</i> (le P.) Nouvelle Edition de sa Recherche de la Verite.	574
<i>Manichéens</i> . Histoire des Manichéens par un Anonyme.	252. 256
<i>Marchand</i> , son Catalogue de la Bibliothèque de l'Abbe Faultrier.	32
<i>Mari</i> , si un Mari peut tuer impunement sa femme qu'il surprend en adultère, & exiger de l'argent de celui avec qui elle commet ce crime.	45
Dissertation sur les Testaments des gens mariez.	107
<i>Martinian</i> (le P.) Recueil des Vertus du Dauphin.	560
<i>Mejcampius</i> (Henr.) ses Institutions historiques.	432
<i>Matiere subtile</i> . Reflexions du P. Malebranche sur ce sujet.	576
<i>Mantour</i> , son explication d'un Antique du Cabinet du Roi.	320
<i>Medecin</i> , devoir des Medecins.	273
<i>Medecine</i> , Pratique infallible de Medecine de Valentin.	182
Discours sur les progres & sur l'etat de la Medecine pendant le XVII siecle.	659.
Pourquoi, malgré les decouvertes en Medecine, il meurt a peu pres autant de malades qu'auparavant.	679
<i>Melchisedech</i> , Dissertation pour prouver qu'il est Japhet fils de Noe.	229
<i>Mercur</i> , histoire de Mercure Trismegiste	417
<i>Mercure</i> , maniere de dissoudre ce metal.	435
<i>Metallurgie</i> , Dissertation sur les sels des Metaux & les secours qu'on en tire en Medecine	422.
Preparation des sels metalliques	418
<i>Mexique</i> , Description de la Riere de Mexique qui sert a filtrer l'eau.	116

DES MATIERES.

<i>ilica</i> , Principes de l'Art Militaire du Comte de Montecuculi	374
<i>entement</i> (le Comte de) ses Memoires traduits en François.	374
<i>orale</i> , comment doit être traitée dans un Tableau.	511
<i>erin</i> (Etienne) Lettre sur l'origine de la Langue Hebraïque.	173
<i>ort</i> , Traité de la Mort & du Jugement dernier.	78
<i>ouvement</i> Conspirans, ce que c'est.	605
<i>uratori</i> , son Edition des Poëmes Italiennes de Petrarque	343
<i>usiles</i> , Lettre sur le mouvement des Muscles.	625

N.

<i>Natio</i> , Difference entre ce mot & celui de <i>Gens</i> .	17
<i>ez</i> , Dissertation sur le saignement de Nez.	391
<i>icetas</i> , recit de Nicetas Choniata touchant les statues de Constantinople.	300
<i>icolar</i> , Evêque de Capacio, Dissertation historique touchant l'ancienne maniere de gouverner les Eglises vacantes, par un Evêque Visiteur.	467
<i>icole</i> , ses Prejugés legitimes contre le Calvinisme critiquez.	93
<i>otaire</i> , Traité concernant l'office de Notaire.	
170. Etymologie de ce mot.	181

O.

<i>Occasion</i> , explication de la Maxime d'Hippocrate, <i>L'Occasion est prompte</i> .	216
<i>eil</i> , Remarques du P. Malebranche sur la structure de l'Oeil.	

T A B L E

<i>Office</i> , réflexion sur les Dispenses de l'Office.	97
<i>Olearius</i> , Dissertation touchant le Demon de Socrate.	681
<i>Opera</i> , Recueil de divers Opera avec la défense de ce spectacle.	312.
Observations sur son origine & sur l'idée qu'on en doit avoir.	316.
L'Amour rend ce spectacle dangereux.	690
<i>Or</i> , Moyen de tirer de ce Metal ce qu'il peut donner de vertu aux Medicamens.	412
<i>Origene</i> , Examen de son sentiment sur l'invocation des Anges & sur l'Eucharistie.	177
<i>Oxford</i> , Disposition du Catalogue de la Bibliothèque d'Oxford.	30.
Défauts de ce Catalogue.	32

B.

PACHYMERE , (George) description du vestibule de Ste Sophie appelé <i>Augusteon</i> .	301
<i>Palpitation</i> , explication de la Palpitation du Cœur.	549.
Définition de la Palpitation.	551.
Ses causes.	553.
Symptomes qui l'accompagnent.	556
<i>Panegyriques</i> , Recueil de Panegyriques composés par Mr. Khunius.	38
<i>Paracelse</i> , Jugement sur cet Auteur.	269.
Sa Méthode en Medecine.	667
<i>Paris</i> , peinture des Vices qui y regnent.	691
<i>Payens</i> , ils n'ont point connu les hommes.	260
<i>Peintres</i> , Regles qu'ils doivent suivre dans la representation d'un Tableau.	484.
<i>Et suiv.</i> A l'égard des Couleurs des habits & des autres Draperies.	505.
Quelles études doit faire un Peintre.	917
<i>Pelzhoffer</i> , (Fr. Alb.) Traité des Secrets d'Etat.	195
<i>Pesanteur</i> , explication de la Pesanteur.	520.
En quel sens on peut dire qu'elle est une qualité occulte.	610
<i>Peste</i> , Description de la peste qui a regné en Pologne, & remède contre ce mal.	460
<i>Baroque</i> , Nouvelle Edition de ses Poësies Ital.	lien

D I S M A T I E R E S.

- Biennes** 343. Si la Langue Toscane lui a plus d'obligation qu'à Dante 398. Il a mieux réussi dans ses Ouvrages badins que dans les sérieux. 400
- Pfaffus**, (Christ. Matth.) Son Edition de l'Abregé des Institutions divines de Lactance, &c. 252
- Philosophie**, Histoire de la Philosophie ancienne. 673. Auteurs qui ont écrit les Vies des Philosophes. 674. En quel tems le nom de Philosophe a commence d'être en usage. 679. Histoire de la Philosophie Grecque. 686
- Photus**, s'il est l'inventeur des Journaux. 444
- Pierre** de Mexique, qui sert à filtrer l'eau, sa description. 186
- Pignate** 1. (Jaques) Consultations sur des matieres Ecclesiastiques. 13. Autres Ouvrages de cet Auteur 14
- Place** 111, Suplement à son Recueil de Livres Anonymes 74
- Plantes**, Abregé de l'Histoire des Plantes usuelles 328
- Plenssie**, Methode d'Hippocrate pour la guerison de cette Maladie 219
- Plumier** (le P) Critique d'un endroit de son Art de romner 463
- Poësie**, Dissertation sur l'origine de la Poësie Française. 248 Commentaire de l'Abbe Crescimbeni sur l'Histoire de la Poësie Italienne. 395
- Portrait**, Difference entre ce qu'on appelle Portrait & Tableau. 484. Les Portraits doivent ressembler à l'Original. 689
- Pourpre**, si la maniere de teindre en pourpre est perdue 251
- Pozzuoli**, Inscription trouvée dans cette Ville & expliquée par Dodwel. 88
- Préier**, Nouvelle Edition de l'Art de prêcher de l'Abbe de Villiers. 682
- Predicateurs**, Bibliothèque des Predicateurs. 146.

T A B L E

Discours sur la maniere de prêcher. 159. Ma-
nere d'imiter les bons Prédicateurs. 164.
Peinture des Perils auxquels ils sont exposez. 686

Princes, Leurs devoirs pour maintenir la Reli-
gion. 196

Prodicks, Dissertation sur un Tableau du Juge-
ment d'Hercule, tiré de son Histoire 483

Prosper, (S.) N. Edition de tous ses Ouvrages.
284. Ouvrages douteux, & ceux qui lui ont
été faussement attribuez. 289. Sa Vie. *Ibid.*
Jugement sur cet Auteur. 290

Panepyses, Origine de cette Fête & ses ceremo-
nies. 321

Purgations, sentiment d'Hippocrate sur l'usage des
purgations dans les Maladies aiguës. 218

Q.

QUINQUINA, on ignore en quoi consiste sa
vertu Febrifuge. 270

R.

RATRAMNE, Remarques touchant sa doc-
trine sur la présence du Corps, & du Sang
de Jesus-Christ dans la Cene. 80

Ratzenhausen, son habileté dans l'Art de tourner. 464

Reland, (Adr.) ses Antiquitez sacrées des He-
breux. 47

Réligion, devoir des Princes pour le maintien de
la Religion & de ses Ministres. 196

Remedes, fautes qu'on commet souvent dans le
Choix des remedes. 184

Reno, (le P. de) Nouvelle Edition de ses Obser-
vations sur la beauté des Vers Latins. 462

Rheims, (l'Archevêque de) Disposition du Cata-
logue de sa Bibliotheque. 31. Défauts de ce
Cat

DES MATIERES.

logue.	32
re, combien elles sont funestes.	689
ur, Dissertation sur les Pierres qui servent d'ornemens.	350
Parallele entre la Condition des Rois & des Particuliers. 346. Difference entre un Roi & un Tyran.	369
Dissertation sur la nature de la Rosee. 251	
de, defauts de son Catalogue.	32
de, on peut guerir cette maladie sans fai- ble & sans purgation.	222
(le) Nouvelle Edition de ses Observations sur la beauté des Vers Latins.	462
le P. de la) Oraison Funebre de Mr. le Dauphin & de Madame la Dauphine.	570
lettre touchant la palpitation du Cœur. 549	
S.	
LIPIANT, (Jos) Défense de la Jurisdic- tion Ecclesiastique concernant les appellations Officielles de Liege aux Supérieurs Ecclesiast- iques sur des matieres profanes	176
Histoire des sept Sages de Grece. 678. En temps ils reçurent le nom de Philosophes.	679
sentiment d'Hippocrate sur l'usage de la saignée dans les maladies aiguës.	213
de, particulièrement de la Bataille de Sa- lard	336
origine de cette Loi.	99
inventeur des Journaux & premier Auteur du Journal des Sçavans.	445
(Ant. Mar.) les Discours Academiques. Tome II de ses Discours Academiques. 693	
de, remarques sur ce sujet.	53
si elle est plus propre à reformer les mœurs que la Comedie.	401
de, ce que c'est.	15
Traite des Secrets d'Etat.	195
refute sur l'origine des Vers.	7
	81

T A B L E

<i>Seraus</i> , critiqué sur un passage des Géorgiques de Virgile.	248
<i>Sels</i> , Dissertation sur les Sels des Métaux.	418
Eloge du Sel. 419. Secours qu'on peut tirer des Sels pour la guérison des Maladies.	420
<i>Sherrick</i> , (Guill.) Nouvelle Edition de son Traité de la Mort & du Jugement dernier.	78
<i>Sibyller</i> , Remarques sur les Vers de la Sibylle.	431
<i>Sidobre</i> , son Traité sur la petite Vérole critique.	228
<i>Simonide</i> , caractere de ce Poëte.	372
<i>Simonis</i> ambitieuse, ce que c'est.	49
<i>Secrate</i> , son Histoire.	681
<i>Solium</i> , remarques sur cet Insecte.	8
<i>Sophie</i> , (Sre.) Description de l'Eglise de Constantinople ainsi appelée.	309
<i>Stanley</i> , (Thomas) Histoire de la Philosophie.	672
<i>Stile</i> , caractere du Stile de la Chaire. 686. De celui de l'Ecriture Sainte.	ibid.
<i>Struvius</i> , (Borc.) Histoire des Journaux.	444
<i>Struvius</i> , (Fred.) son Histoire de Bardefane.	351
<i>Swammerdam</i> , son sentiment sur la Generation des Vers, réfuté.	6
<i>Sydenham</i> , (Thomas) Nouvelle Edition de ses Oeuvres.	363

T.

T A B L E A U, ce que c'est & sa difference d'un Portrait. 484. En quoi consiste son essence.	486
<i>Tarteron</i> , Réponse de Mr. Coste à la Lettre de ce Jesuite.	59
<i>Tassoni</i> , (Alexandre) ses Considerations sur les Poësies de Petrarque.	343
<i>Temple</i> , Description de celui de Jerusalem.	50
<i>Tesauri</i> , (Emanuel) Traduction Latine de son Art Epistolaire.	461
<i>Testament</i> , Question sur une Disposition Testa-	1002

DES MATIERES.

mentaire assez singuliere. 46. Dissertation sur les Testamens des personnes mariées.	107
<i>Thales</i> , Histoire de ce Philosophe.	678
<i>Theodoret</i> , reflexions sur les changemens que le Christianisme apporta au monde	388
<i>Theophylacte</i> , son Traite de l'Education d'un Prince.	298
<i>Theriacque</i> , on ignore la nature de ce remede.	169
<i>Tbon</i> , (Jaques Aug.) Memoires de sa Vie, traduits en François, avec la Préface de sa grande Histoire	136
<i>Tilladet</i> , son Recueil de Dissertations sur des matieres de Religion & de Philologie.	169. 243
<i>Tobie</i> , Commentaire sur le Livre de Tobie.	20
<i>Toscane</i> , si la Langue Toscane a plus d'obligation à Dante qu'à Petrarque. 398. Si elle est plus redevable à Bérnabe qu'à ces deux Auteurs & à Boccace.	401
<i>Tosh</i> , qui il a été.	436
<i>Tremblay</i> , (du) Remarques sur ses <i>Conversations Morales</i> sur le Jeu. 406. Memoire contre le Traite du Jeu de M. Harbeyrac.	471
<i>Trevoux</i> , Journal des Jesuites qui s'imprime à Trevoux. 441 Journalistes refusez.	4
<i>Tuteurs</i> , Questions choieses touchant les Tuteurs suspects	97
<i>Tyrann</i> , Lignification de ce mot du tems de Xerophon 369 Ce que c'est que la Tyrannie. 370	

U.

U R <i>U</i> (Honneur d') diverses particularitez de sa Vie.	246
---	-----

V.

V ALENTINI, (Mich. Bern.) sa Pratique de Medecine. 182. Recueil des Responses des plus celebres Facultez sur plusieurs sortes de cas concernant la Medecine, &c	670
<i>Valisneri</i> , (Ant.) Experiences & Reflexions sur la generation des Vers.	

TABLE DES MATIERES.

Valsocchi, (Le P. Virginio) Traité sur les mariages des Enfans de famille; & Dissertation sur les Années d'Elagabale marquées sur les Médailles. 693

Ver, Observations sur la génération des Vers. 3.
Si les Vers viennent d'œufs & de semences. 4.
Si l'Homme vient d'un Ver. 67

Verole, on peut guerir la petite Verole sans saignée & sans purgation. 223

Verrerie, Poème Latin du P. Brumoi sur l'Art de la Verrerie. 694

Vers, quelle doit être son attitude dans le Tableau du Jugement d'Hercule. 494. Comment habillée. *ibid.*

Vespasien, quels sont les Belges qu'il soumit aux Romains. 132

Vico, (J. Bapt.) Critique de la maniere dont on étudie aujourd'hui. 590

Villiers, (l'Abbé de) Nouvelle Edition de ses Poèmes & de ses autres Poësies. 684

Virgile, Dissertation sur un passage de ses Georgiques. 245. Etymologie de son nom. 249

Volupté, comment caractérisée dans le Tableau du Jugement d'Hercule. 502

Voyage de Paul Lucas dans la Grece, l'Asie Mineure, la Macedoine & l'Afrique. 335

W.

WITSIUS, son jugement du *Christianisme primitif* de Mr. Cave. 386

Wolffius, (Chrétien) son Cours de Mathématiques. 344

Wolffius, (Const.) Dissertation pour prouver que Phorius est l'inventeur des Journaux. 444

X.

XENOPHON, Traduction Françoisse de son Dialogue intitulé *Hieron*. 366

Z.

ZOROASTRE, remarques sur ce Philosophe. 436

CATALOGUE UNIVERSEL DES LIVRES

reliez qu'en blanc, qu'on trouve à
Amsterdam chez les W A E S B E R G E.

[23]

N O V E M B R E 1712.

offm (*Joseph.*) Nucleus Casuum Conscien-
t. 12. *Coen* 1644.

Notitia Confessoriorum. 12. *Colen.* 1638.
aphia Lutheri & Coetaneorum, cum *Pix-*
Berman. von der *Hardt* 8. *Helm* 1693.

rry (*Thom.*) Distribz de Aeterno divinitate
circa creatoris intellectuales decreto.
rebr. 1659

(*Joan.*) Harmonia Evangelica. 4. *Calmar.*
1691.

cher (*Ludov.*) Sacrae Deliciae Mariani amo-
12. *Salrisb* 1701

Petri) De sentio Simpliciter Ecclesiaz. 4.
ok. 1649.

— *Vind* iæ Defensionis simplicitatis Eccle-
adversus *Irenæi* Ph ladeiph. Epistolam. 4.
1653.

ami (*Joan. Gedeſr.*) Theologia Naturalis,
Præfat *Salom.* van *Til.* 12. *Leyde* 1704.

Beri (*Luca*) Sententia de questione quo-
nam ministrorum tempore belli. 12. 1637.

(*Nicol*) Disputationes ex Theologia Mo-
fol. *Lugd.* 1637. 2 Vol.

ic (*Milt.*) Conclusiones practicabiles. fol.
g. 1693. *Coen.* 1692.

• *Decisiones* Autez 4. *Lint* 1699.

veni (*Gathol*) de Gratia seu Jure Aggra-
di. 4. *Jena.* 1670.

(*Joan Georg.*) de Bello 4. *Tubing.* 1623.

pi (*Jacob.*) de Fractura Crani liber 1.
3. *Leida.* 1651.

Rationalium. 2. ~~Amst.~~
Bertaldi (Jo. Ludov.) Scholae
Jo. Placetomi. 4. Taurini. 16
Apologia pro Jul. Caesar. V
1712.

Arneti (Hann.) Epitome
Erfurt. 1629. vide plura No.
Arnold. (G.) Tabulae Chron.
1693.

— Tabula de Philosophia in
cos. 1712.

— Christoph.) Ornatus Lib
rariae. 1679. 1702.

Arpe (Peir. Frit.) Theatrum
propterea de providentia, for
titudinis 1712.

Arrhenus (Claus.) Vita Illustris
de la Gardie. 4. Lipsiae 1694.

Arriaga (Roderic.) Cursus
Lugd. 1644 1653.

Arriani Tacitus & Maurici Ar
cum notis Job. Schefferi. 8. T

— Arriani, de Venatione

CATALOGUE DE LIVRES.

ologie contre les Accusations des Je-
s. 1661.

recueil des Opuscules. fol. *ibid.* 1611.

Autres Ouvrages de Calvin No. 12.

Chymie, contenant la maniere de faire
sations, avec des Raisonnemens par
Lamery. 8. Paris. 1697.

Cours par de la Roche 8. *Amsterd.*

e Tristan. 4. Paris 1638.

ite de Mr. de Monleon. 8. Paris 1630.

i de Pologne, ou Memoires secrets
que de Jean Sobieski. 8. *Amsterdam.*

pour Messrs. le Prince de Conde, de
& le Duc de Longueville. 12. Paris.

io Rationale di secreti di Leon Fiora-
. Venet 1660.

Fortificatione Moderna di Giuseppe Bar-
Bolog. 1643.

Español esto es obras de Q Horacio
, en prosa Española traducidas por el
Urbano Campos. 12. *Lione* 1682.

(*sepb.*) the nature and principles of Lo-
Lond. 1672

(Jacob Kunst sig selbst zu erkenn-
3. *Augsburg* 1712

Jolan.) Gott wohl gefälliger Pries-
1. *Dresde.* 1700

(Jacob) Formularbuch der Cam-
Gerichts Ordnung. 4. *Francfurt.*

iephilo Anatomische Tabellen des
schlichen Körpers *Dresde* 1708.

(Caspar.) Kinder Lazaret. 8.
Musinge. 1638.

Alexan-

Antwerpschen Uyl in Den
sprack over 't Boeckje van
de onsteltenis der Geest
1671.

Costaymen en Werten des
van Vlaenderen, vergaderd
Hanc. fol. *Amst.* 1671.

Blasius (Gerard) Onleedre
Licaeems. 8. *Amst.* 1671.

Bartel (W. van Saule)
de Scheppinge des Wereld

[24]

D E C E M B E R

A Contu (Jacobi) Stratage
1610. Vide p. 171. hujus

Baza (Didaci de) Commenta-
les de Christo figurato in
fol. Lugdun. 1648. 7 To

Bagattai (Joh. Bonifacius) A
stant. fol. Aug. Vindel.

Bayeri (Joh. Guil.) Dispo-









